



HAL
open science

Deleuze, Guattari et Foucault critiques de la psychanalyse : enjeux philosophiques, cliniques et politiques

Marion Farge

► **To cite this version:**

Marion Farge. Deleuze, Guattari et Foucault critiques de la psychanalyse : enjeux philosophiques, cliniques et politiques. Philosophie. Université de Lille, 2023. Français. NNT : 2023ULILH052 . tel-04404974

HAL Id: tel-04404974

<https://theses.hal.science/tel-04404974>

Submitted on 19 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**DELEUZE, GUATTARI ET FOUCAULT CRITIQUES DE LA PSYCHANALYSE :
ENJEUX PHILOSOPHIQUES, CLINIQUES ET POLITIQUES**

Marion FARGE

Thèse de doctorat en philosophie

Sous la direction de Philippe SABOT

Soutenue publiquement à l'université de Lille le 12 décembre 2023

Composition du jury :

Thamy AYOUCHE	Professeur Université Paris Cité	Examineur
Pascale GILLOT	Maîtresse de conférences Université de Tours	Rapportrice
Judith REVEL	Professeure Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne	Examinatrice
Philippe SABOT	Professeur Université de Lille	Directeur de thèse
Guillaume SIBERTIN-BLANC	Professeur Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis	Rapporteur Président du jury

REMERCIEMENTS

J'ai écrit cette thèse à plusieurs. Pour avoir accepté de diriger mes recherches, je remercie en premier lieu Philippe Sabot, qui en a orienté les premières intuitions et accompagné les derniers développements. Ses questions et ses suggestions ont alimenté ma réflexion tout au long de ce travail et m'ont aidée à l'inscrire dans une forme sinon définitive, en tout cas provisoirement stabilisée. Merci également aux membres de mon jury, Thamy Ayouch, Pascale Gillot, Judith Revel et Guillaume Sibertin-Blanc. Leurs travaux m'ont aidée, tout au long de mes recherches, à formuler mes questions et à affiner mes hypothèses : je leur suis donc particulièrement reconnaissante d'avoir bien voulu lire un travail qui leur doit déjà beaucoup.

Cette thèse n'aurait pas pu voir le jour sans les conditions matérielles nécessaires à sa réalisation. Je remercie l'École normale supérieure pour le contrat doctoral qu'elle a bien voulu m'accorder, l'École doctorale SHS de Lille pour son accueil, ainsi que le laboratoire STL et le laboratoire Logiques de l'agir pour le cadre qu'ils ont pu offrir à mes recherches. Je remercie également le Centre Michel Foucault et l'IMEC pour m'avoir permis de participer, à l'abbaye d'Ardenne, à des « rencontres » doctorales au sens plein du terme. À Lille, puis à Besançon, ce sont encore des rencontres et des discussions qui ont accompagné le cheminement de ma réflexion et ont contribué au bon déroulement de mes années de thèse. Merci, en particulier, à Éléonore Le Jallé et Édouard Mehl, qui ont plus particulièrement suivi mon travail, à Thomas Benatouïl, Claire Louguet et derechef Éléonore pour la confiance qu'il et elles m'ont accordée dans le cadre de leurs fonctions de directeur et directrices du département de philosophie de Lille, à Cécile Lavergne, Gabrielle Radica et toujours Éléonore pour m'avoir intégrée aux activités et séminaires du laboratoire STL. Merci aux doctorant·e·s et aux membres de l'équipe Syzetein que j'ai plus spécialement côtoyé·e·s : Ulysse Gadiou, Zoé McConaughey, Marion Pollaert, Paul Robin, Sequoya Yiaueki. Parmi elles et eux, je remercie particulièrement Clémence Sadaïllan d'avoir accepté de relire une partie de mon travail et d'avoir empli de soleil mes journées lilloises. Je remercie pour leur accueil l'ensemble des enseignant·e·s, chercheurs et chercheuses de Besançon. Parmi elles et eux, Aurélien Aramini, Vincent Bourdeau, Sarah Carvallo, Michaël Crevoisier, Arnaud Macé, Laurent Perreau et Carole Widmaier m'ont particulièrement permis de m'intégrer à des ateliers et à des activités de recherche qui ont ouvert mes horizons. Merci également aux doctorant·e·s, ancien·ne·s doctorant·e·s et ATER pour les

ateliers, les initiatives communes et les discussions partagées. Parmi elles et eux, je remercie particulièrement Alexis Anne-Braun, Tristan Bonnier, Fabien Ferri, Benjamin Guérin, Ariel Guillet, Sabine Jobez, Lora Mariat, Étienne Ménard, Chloé Santoro, Alice Vincent, avec qui j'ai plus spécifiquement échangé sur mon travail et qui l'ont parfois relu.

Je remercie l'ensemble des enseignant·e·s qui ont contribué à ma formation philosophique. Mes remerciements s'adressent en particulier à Lucie Fabry, Agnès Grivaux et Irlande Saurin, qui m'ont aidée à élaborer mon projet de thèse. Merci également à Jean Bourgault pour son amitié et sa fidélité, depuis mes débuts en philosophie jusqu'aux dernières relectures de mon travail. Je remercie aussi mes étudiant·e·s, qui n'ont cessé d'alimenter ma réflexion et d'accroître mes exigences, et qui m'ont surtout confortée dans l'idée que la philosophie s'effectue à plusieurs et s'enrichit d'incompréhensions et d'étonnements mutuels.

Je remercie enfin mes proches. Merci à ma famille : mes parents, qui ne mesurent sans doute pas le soutien qu'elle et il m'ont apporté, toujours et tous les jours ; Nathan et Colyne, pour la légèreté qu'elle et il m'ont souvent permis de regagner ; ainsi que l'ensemble de mes cousin·e·s et de mes oncles et tantes (merci en particulier à Noé pour son assistance informatique). Merci à mes ami·e·s, de Viroflay, Paris, Dijon, Lille, Besançon et d'ailleurs. Parmi elles et eux, je remercie particulièrement Cécile Degiovanni : de nos premiers élans beckettians à nos dernières discussions philosophiques, en passant par nos nuits blanches rédactionnelles, les trajectoires parallèles que nous avons suivies ont accompagné ce travail. Merci enfin à Thomas pour sa présence ces derniers mois, y compris quand je n'étais pas tout à fait ou pas du tout là : il m'a vue commencer à lire et m'a assurément aidée à finir d'écrire.

INTRODUCTION

Cette étude prend sa source dans un étonnement relatif à la contemporanéité « psy » et à l'opérativité critique que peuvent y trouver certains concepts guattaro-deleuziens et foucaaldiens. Cet étonnement peut se formuler comme suit : alors même que la psychanalyse semble perdre la mainmise qu'elle détenait, dans les années 1970, sur le champ psychologique et psychothérapeutique, les concepts critiques qui, dans ces mêmes années, ont pu servir à questionner cette mainmise, sont parfois mobilisés à nouveaux frais contre les approches qui tendent à la relayer. D'un côté, en effet, la psychanalyse paraît faire aujourd'hui l'objet de condamnations récurrentes, formulées notamment par les neurosciences cognitives et comportementales¹, qui peuvent insister sur son manque de scientificité, interroger sa pratique et ses résultats, ou questionner plus fondamentalement la théorie de la psyché et du sujet à laquelle elle se réfère. Pour autant, on peut constater d'un autre côté une vitalité de la recherche psychanalytique, qui entend intégrer certaines critiques que Deleuze, Guattari et Foucault ont pu émettre à son encontre, mais qui peut aussi, à l'occasion, retourner ces critiques contre la contemporanéité « psy ».

Ce constat impose une première remarque touchant l'hétérogénéité des plans critiques mobilisés dans chaque cas. Il convient en effet de souligner que, là où la mise en cause de la psychanalyse paraît aujourd'hui reposer sur des critères essentiellement épistémologiques, les critiques formulées à son endroit dans les années 1970 cherchent d'abord à questionner les modalités et les effets de son pouvoir. L'utilisation de ce dernier type d'analyse par la psychanalyse et son retournement contre la contemporanéité « psy » s'inscrivent ce faisant dans la continuité d'une modalité critique dont Deleuze, Guattari et Foucault ont contribué à établir les fondements, mais dont il demeure à dégager les conditions d'application à d'autres approches psychologiques et psychothérapeutiques. Une telle application paraît de fait supposer deux opérations : d'une part, un changement de cible au terme duquel des concepts issus de la mise en cause du pouvoir psychanalytique peuvent être retournés contre ces approches ; d'autre

¹ Nous désignons par cette expression l'unité entre les neurosciences, le cognitivisme et le comportementalisme. Au seuil de cette étude, nous entendons considérer la convergence problématique de ces trois approches, qui paraît constituer un élément important de la contemporanéité « psy », comme une hypothèse heuristique. À son terme, nous chercherons à la fois à en étayer le constat et à en dégager les fondements.

part, une refondation critique de la psychanalyse, dont Deleuze, Guattari et Foucault ont pourtant largement contribué à questionner l'opérativité. Ce sont les conditions de ce retournement critique de la psychanalyse, sur elle-même et sur un champ psychologique et psychothérapeutique qui tend à l'exclure, que la présente recherche vise à interroger. Notre hypothèse est que la mise au jour de ces conditions apparaît nécessaire pour fonder à nouveaux frais l'opérativité analytique et pratique de la psychanalyse. Partant, l'intuition qui sous-tend cette étude est que l'application des critiques guattaro-deleuzienne et foucauldienne de la psychanalyse à la contemporanéité « psy » peut valoir à la seule condition que la psychanalyse intègre d'abord réflexivement ces critiques. Nous entendons donc établir que la psychanalyse, pour être critique, doit être d'abord « auto-critique ».

I. PROBLÈME : OPÉRATIVITÉ CRITIQUE ET OPÉRATIVITÉ PSYCHANALYTIQUE

Cette ligne d'analyse requiert toutefois un certain nombre de précisions à l'aune desquelles on pourra en évaluer la pertinence. Elle suppose, en particulier, de nous expliquer quant au choix que nous avons fait de recourir aux travaux de Deleuze, Guattari et Foucault pour en suivre le fil. Deux questions se posent quant à ce choix. La première concerne l'à-propos d'un usage de critiques du champ « psy » s'inscrivant dans un tout autre contexte que celui jusqu'auquel nous voudrions faire porter leurs résultats. La deuxième a pour objet l'originalité des critiques formulées par les trois auteurs que nous avons retenus. Pourquoi, en somme, recourir à certaines critiques adressées à la psychanalyse au moment même où celle-ci acquérait en France une influence aujourd'hui remise en cause ? Et pourquoi retenir, parmi tant d'autres, les critiques qui lui sont spécifiquement adressées par Deleuze, Guattari et Foucault ? Les réponses à ces deux questions, en vérité, s'entre-impliquent. Si les années 1970 constituent en effet un terrain favorable pour poser à la psychanalyse la question de son pouvoir, Deleuze, Guattari et Foucault présentent quant à eux l'intérêt et l'originalité de conceptualiser à nouveaux frais les coordonnées de cette question, de telle sorte que celle-ci puisse valoir opératoirement au-delà du seul cas de la psychanalyse et au-delà du seul contexte dans lequel ce problème se trouve formulé.

S'il nous a ainsi paru opportun de nous tourner vers des critiques élaborées dans les années 1970, c'est parce que celles-ci sont le théâtre d'une interrogation renouvelée autour d'une psychanalyse enrichie des apports lacaniens. Ces apports, en désignant l'inconscient comme

l'objet propre de l'analyse et en indexant l'étude de cet inconscient sur l'ordre symbolique des significations, permettent tout d'abord à la psychanalyse de rompre institutionnellement avec une psychologie qui, tout en cherchant à établir sa scientificité sur les mêmes bases que celles des sciences de la nature, se trouve en même temps compromise par l'horizon adaptatif qui norme sa clinique. Par cette rupture, la psychanalyse se distingue en outre théoriquement : en allant chercher ses gages de scientificité du côté des sciences humaines, elle établit les fondements d'une théorie du sujet autorisant à penser la dépendance de ce dernier à l'égard des distributions symboliques. Par là, la psychanalyse se trouve enfin engagée pratiquement, lorsqu'elle fait porter sa tâche diagnostique et clinique sur la structuration inconsciente de ces distributions, qu'elle considère à une échelle collective et non plus seulement individuelle. Institutionnellement, théoriquement et pratiquement, la psychanalyse revendique donc au seuil des années 1970 une position qui l'extrait du champ « psy » tout en lui conférant une opérativité fonctionnelle qu'elle étend au-delà de ce seul champ. Cette opérativité, du reste, vaut au point de vue extensif aussi bien qu'intensif : elle décroïssonne d'une part l'approche analytique, qui est alors appelée à fonctionner dans tous les domaines comme discours de vérité, elle permet d'autre part à cette approche de penser la production du sujet au sein même de ce discours. Le caractère opératoire de la psychanalyse peut ainsi, dans ce cadre, venir désigner conjointement ou différemment (1) l'opérativité analytique d'une étude des significations inconscientes et du rôle qu'elles jouent dans la production du sujet ; (2) l'opérativité clinique d'une pratique de l'inconscient visant à transformer les modalités de cette production ; (3) l'opérativité politique d'une sédimentation de normes historiquement constituées et relayées par la psychanalyse elle-même.

Dans un tel contexte, poser à la psychanalyse la question de son pouvoir apparaît dès lors, tout à la fois, comme une évidence et comme une aberration : une évidence, dans la mesure où la psychanalyse se donne elle-même les moyens de concevoir la production inconsciente du sujet dans sa relation à des structures non seulement langagières, mais encore politiques et institutionnelles ; une aberration toutefois, puisque celle-ci entend s'extraire dans le même geste des structures de pouvoir dont elle cherche à énoncer les règles. Tout se passe ici comme si son recours à la notion d'inconscient lui conférait une position de surplomb et l'autorisait du même coup à écarter la question de ses effets en retour sur la production subjective. C'est là le fond de la critique du « psychanalisme » énoncée par Robert Castel en 1973 : si la psychanalyse peut être « récupérée » à des fins adaptatives, c'est parce qu'elle est selon lui d'abord « récupérante » en vertu de la conception de l'inconscient qu'elle se donne et dont elle évacue

ses propres sédimentations institutionnelles². Si cet axe critique nous paraît fécond, au regard de l'actualité qui est la nôtre et sur laquelle nous voudrions le faire porter, c'est dès lors en vertu de la semblable capacité qu'ont les neurosciences cognitives et comportementales à ne pas intégrer, au discours de vérité qu'elles portent, leurs propres effets de pouvoir, et à ne pas penser par suite la dépendance du sujet qu'elles se donnent à l'égard de la codification psychique qu'elles assurent.

Les interrogations que suscite la psychanalyse dans les années 1970 paraissent ainsi pouvoir être reportées sur la contemporanéité « psy » depuis laquelle nous écrivons, raison pour laquelle nous entendons nous intéresser au contexte qui a vu éclore ces interrogations et aux termes dans lesquelles celles-ci s'articulent. Notre approche, toutefois, ne se veut pas strictement analogique. Il ne s'agit pas simplement pour nous de piocher dans une « boîte à outils »³ conceptuelle pour appliquer ces outils aux dispositifs psychologiques et psychothérapeutiques contemporains, mais d'évaluer les conditions de création de ces outils mêmes, dans le rapport que cette création entretient spécifiquement avec la psychanalyse. C'est à cet endroit que la question d'une opérativité critique de la psychanalyse est amenée à se poser : l'inconscient qu'elle mobilise apparaît, de fait, susceptible d'établir le fondement d'une analyse du pouvoir, à condition toutefois d'intégrer à cette analyse les sédimentations historiques qui le constituent – dont la psychanalyse fait elle-même partie. Ce faisant, la psychanalyse invite à repenser les fondements de la critique et son ancrage matériel : c'est-à-dire, le lieu à partir duquel s'élabore, au sein même de la vie psychique et sociale, les conditions d'une réflexivité subjective et politique. Relativement à l'axe critique suggéré par Castel, cette dernière perspective implique dès lors non seulement de mettre au jour la pénétration de l'inconscient par des données extra-analytiques, non seulement aussi de mettre en cause la pénétration du

² Robert CASTEL, *Le Psychanalisme*, Paris, Maspero, « Textes à l'appui. Série psychiatrie », 1973.

³ La métaphore de la « boîte à outils » s'élabore significativement dans une discussion entre nos trois auteurs. Elle permet de thématiser la conception qu'ils se font du rapport entre théorie et pratique. Mobilisée par Deleuze dans son entretien avec Foucault sur « Les intellectuels et le pouvoir » (Gilles DELEUZE et Michel FOUCAULT, « Les intellectuels et le pouvoir » [1972], dans Gilles DELEUZE, *L'Île déserte. Textes et entretiens. 1953-1974*, Paris, Minuit, « Paradoxe », 2003, p. 290), elle est employée et définie à plusieurs reprises par Foucault (cf. en particulier Michel FOUCAULT, « Prisons et asiles dans les mécanismes de pouvoir » [1974], texte n° 136 dans *Dits et écrits. Tome I, 1954-1975*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, p. 1391 ; Michel FOUCAULT, « Des supplices aux cellules » [1975], texte n° 151 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1588 ; Michel FOUCAULT, « Pouvoirs et stratégies » [1977], texte n° 218 dans *Dits et écrits. Tome II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001, p. 427). Guattari, dans l'hommage qu'il rend à Foucault en 1985, s'approprie enfin l'invention de cette métaphore, qu'il aurait eu « le privilège de voir reprendre par Michel Foucault » (Félix GUATTARI, « 1985 – Microphysique des pouvoirs et micropolitique des désirs » [1985], dans *Les Années d'hiver. 1980-1985*, Paris, Barrault, 1986, p. 207). Il semble toutefois que ces trois auteurs ne conçoivent pas exactement de la même manière la façon dont les « outils » conceptuels peuvent acquérir une opérativité pratique. Cette opérativité est en effet essentiellement thématisée par Foucault dans les termes d'un « usage », là où Deleuze et Guattari insistent sur le caractère immédiatement fonctionnel des concepts. Cette différence engage, comme on le verra, un certain nombre de nuances touchant l'opérativité critique des concepts foucauldien, deleuzien et guattarien.

champ extra-analytique par la psychanalyse, mais de tenir ensemble ces deux dimensions pour penser les effets d'un pouvoir immanent à la vie sociale et constitutif du sujet. Ce qui importe en somme, pour l'enquête que nous entendons suivre, est la question des modalités d'exercice du pouvoir et de la dépendance immédiate de ces modalités à l'égard du plan d'analyse au sein duquel elles opèrent⁴.

Or, les critiques de la psychanalyse menées par Deleuze, Guattari et Foucault paraissent tout à fait indiquées pour conduire un tel questionnement. Ce qui confère en effet leur originalité à ces critiques, par rapport aux approches qui dénoncent le lien de la psychanalyse à une idéologie qu'elle reproduirait dans l'ordre psychique⁵, ou à celles qui mettent en cause son ambiguïté à l'égard de l'institution psychiatrique dont elle entend s'extraire⁶, est en effet de tâcher de conceptualiser à nouveaux frais les modalités du rapport entre le sujet de l'inconscient et le pouvoir psychanalytique. Ces critiques se particularisent en outre par un contexte de publication favorisant les échanges et invitant à effectuer entre ces dernières un certain nombre de rapprochements. Alors que Deleuze et Guattari publient *L'Anti-Œdipe* en 1972, Foucault

⁴ L'élaboration du problème que nous entendons aborder est largement redevable, à cet égard, des propositions avancées par Philippe Sabot touchant les rapports asymétriques entre les critiques de la psychanalyse menées respectivement par Castel, Foucault, et Deleuze et Guattari (cf. Philippe SABOT, « Réflexions sur la question "Psy". L'enjeu de la psychanalyse selon Castel et Foucault », dans Sandra BOEHRINGER et Laurie LAUFER [dir.], *Après Les Aveux de la chair. Généalogie du sujet chez Michel Foucault*, Paris, EPEL, « Les grands classiques de l'érotologie moderne », 2020, p. 99-116). Philippe Sabot souligne en effet une convergence, au début des années 1970, entre Deleuze, Guattari, Foucault et Castel, autour de « ce qu'il est possible d'appeler la question "psy" » (*ibid.*, p. 101). Il note à cette occasion que Foucault rejoint Castel et s'éloigne de Deleuze et Guattari en adoptant quant à la psychanalyse une perspective extra-analytique, mais qu'il s'en distingue en revanche lorsqu'il aborde le pouvoir psychanalytique comme un effet du pouvoir disciplinaire plutôt que comme une opération idéologique. Notre étude s'inscrit dans la droite ligne de ces suggestions. Nous souhaitons les suivre méthodologiquement en nous servant de la démarche de Castel comme d'un lieu de problématisation pour la psychanalyse, permettant, tout à la fois, d'articuler et de différencier les perspectives critiques de Foucault et de Deleuze et Guattari. Mais nous souhaitons aussi approfondir ces réflexions en examinant, à partir du souci commun à ces auteurs de montrer l'implication des dimensions intra- et extra-analytiques et des perspectives différenciées qui en résultent, la réévaluation des fondements de la critique qui paraît caractériser les approches de Deleuze, Guattari et Foucault. Autrement dit, il ne s'agit pas tant pour nous d'opposer la problématisation de la psychanalyse en termes d'idéologie, de pouvoir ou de désir, que d'interroger les conséquences, pour la critique même, de la redéfinition du pouvoir « psy » comme un pouvoir fonctionnant « au réel » plutôt qu'à la méconnaissance (cf. *ibid.*, p. 107, et Philippe SABOT, « Discipliner et guérir. La "réalité" comme enjeu du pouvoir psychiatrique selon Foucault », dans Orazio IRRERA [dir.], *La pensée politique de Foucault*. Paris, Kimé, « Philosophie en cours », 2017, p. 157-170).

⁵ Ce chef d'accusation est porté dès les années 1920 par Politzer qui dénonce dans la psychanalyse la reproduction des schèmes idéologiques de la « psychologie classique », en dépit de la voie qu'elle ouvre à la fondation d'une « psychologie concrète » (cf. Georges POLITZER, *Critique des fondements de la psychologie. La psychologie et la psychanalyse* [1928], Paris, PUF, « À la pensée », 1967). Il est repris en 1949 par le parti communiste, qui dénonce dans la psychanalyse une « idéologie réactionnaire » (cf. Lucien BONNAFÉ, Sven FOLLIN, Jean KESTEMBERG, Evelyne KESTEMBERG, Serge LÉBOVICI, Louis LE GUILLANT, Émile MONNEROT et Salem SHENTOUB, « Autocritique. La psychanalyse, idéologie réactionnaire », *La nouvelle critique*, n° 7, juin 1949, p. 57-72).

⁶ Cette interrogation, on aura l'occasion de le voir, est principalement portée par le mouvement désaliéniste et par les courants antipsychiatriques qui se mettent en place après la Seconde Guerre mondiale.

développe et intensifie en effet dans ces années une réflexion sur la « fonction-Psy »⁷, qui déplace certains thèmes présents dès *l'Histoire de la folie* et dont certaines déterminations conceptuelles seront réinvesties dans *La Volonté de savoir*. Les pistes critiques déployées par ces ouvrages et ces cours s'élaborent dans une discussion serrée, non seulement avec les innovations lacaniennes, mais également avec les usages freudo-marxistes de la conceptualité freudienne et avec la mise en cause de l'institution asilaire issue des mouvements désaliénistes ou antipsychiatriques, dont elles questionnent la dépendance persistante à l'égard du pouvoir psychanalytique et de ses modalités de fonctionnement spécifiques.

Dans ce contexte, les travaux de Deleuze, Guattari et Foucault ont notamment en commun de questionner la fonction matricielle que la psychanalyse accorde à la référence familiale dans la structuration de l'inconscient comme dans la saturation du champ social. Suivant leurs analyses, le reversement de cette référence dans l'ordre symbolique en assure d'autant mieux la distribution qu'elle confère à ses termes un rôle fonctionnel dans l'ordre social et psychique : les références familiales ne désignent alors plus des agents sociaux réels, mais la forme même de l'inconscient et la règle qui préside à la répartition sociale. Ce faisant, si le familialisme peut venir pointer différenciellement, sous la plume de Foucault, la fonction distributive de l'institution familiale (celle-ci assurant un rôle social de mise en circulation des marges), ou, sous celle de Deleuze et Guattari, la suture œdipienne de l'inconscient (qu'ils dénoncent comme une « triangulation » du désir), c'est toutefois dans le nouage entre ces deux aspects du discours et de la pratique psychanalytique que Deleuze, Guattari et Foucault identifient la clé de voûte du pouvoir associé à ce discours comme à cette pratique. Dans cette configuration peut se comprendre leur originalité, qui consiste dans l'intégration des effets du pouvoir psychanalytique à la métapsychologie même par laquelle ce pouvoir entend rendre compte de l'inconscient. Cette intégration, cependant, n'en passe pas dans chaque cas par les mêmes voies. Elle se fonde, chez Deleuze et Guattari, sur une analyse interne à l'inconscient, permettant de cartographier les investissements réels du désir. Elle s'élabore à l'inverse, chez Foucault, *via* la prise en compte d'un « invisible du pouvoir »⁸ qui sous-tend le discours et les opérations psychanalytiques. Ce sont ces effets de convergence et de divergence qui doivent dès lors retenir particulièrement notre attention, si tant est que ces disparités peuvent amener à qualifier différenciellement ou complémentirement la psychanalyse « auto-critique » que notre recherche vise à définir.

⁷ Cf. Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique. Cours au Collège de France. 1973-1974*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2003, p. 87-88.

⁸ Michel FOUCAULT, « Par-delà le bien et le mal » (1971), texte n° 98 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1101.

II. DÉMARCHE : VARIATIONS CRITIQUES SUR « LA PSYCHANALYSE »

Étant données les conséquences analytiques et pratiques des approches de Deleuze, Guattari et Foucault, et vu l'importance que peuvent prendre dans ce cadre critique les points de convergence et les lignes de divergence qui spécifient chacune d'entre elles, nous entendons adopter dans cette étude une approche comparative. Notre démarche, de fait, ne vise pas à retrouver chez Deleuze, Guattari et Foucault l'unité d'une inspiration commune par laquelle ils s'identifieraient dans une approche « postmoderne » du savoir, du pouvoir et du sujet. Une telle perspective aurait en effet le défaut de lisser les aspérités de leurs critiques respectives, mais elle impliquerait en outre d'accorder au corpus lacanien un rôle hétérogène à celui que paraît désigner l'opérativité critique que nous voulons suivre⁹. Il ne s'agit pas en effet pour nous de considérer ce corpus, dans sa densité thématique, comme une matière neutre qui serait pour nos auteurs l'occasion d'échanges et de reprises. La psychanalyse, telle que Deleuze, Guattari et Foucault l'envisagent dans sa pratique et dans son objectivité institutionnelle, ne saurait être étudiée du point de vue de sa seule opérativité conceptuelle. Pour autant, elle ne peut non plus s'appréhender selon nous comme un simple objet que les outils guattaro-deleuziens ou foucauldien permettaient de déconstruire : l'ambition de cette étude est, bien plutôt, de regagner l'opérativité de la psychanalyse à partir de la prise en compte de son pouvoir et des positivités institutionnelles et discursives au creux desquelles celui-ci s'inscrit. Pour cette raison, enfin, nous ne souhaitons pas davantage faire porter la comparaison que nous entendons mener sur des concepts extraits d'une approche strictement internaliste de notre corpus : nous voudrions plutôt tâcher d'analyser au cas par cas le rôle critique que ces concepts peuvent être amenés à jouer, et ce que leur opérativité engage en retour quant à celle de la psychanalyse. Il s'agit donc, d'une part, de travailler à une lecture interne de chacun de nos auteurs, afin de reconstituer l'itinéraire philosophique qui justifie certaines prises de position critiques et de lier cet itinéraire à un contexte et à un lieu de confrontation précis. Il s'agit, d'autre part, de porter notre attention sur les aspects tour à tour opératoires et thématiques que la psychanalyse acquiert

⁹ La définition, proposée par Lyotard, du postmoderne comme « incrédulité à l'égard des métarécits » et comme « pragmatique des particules langagières » inciterait en effet à prendre en considération les avancées lacaniennes touchant la sémiotique inconsciente et à les comparer aux élaborations guattaro-deleuziennes et foucauldiennes (cf. Jean-François LYOTARD, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, « Critique », 1979, p. 7-8). Nous n'entendons pas négliger dans notre étude l'importance de ce travail sur l'immanence du langage, qui renouvelle profondément le schème herméneutique et auquel nos auteurs accordent une importance croissante. Mais nous n'entendons pas pour autant faire jouer à Lacan le rôle d'un simple interlocuteur pour Deleuze, Guattari et Foucault : il s'agit plutôt pour nous de toujours rapporter ses élaborations à des critiques qui portent sur des pratiques aussi bien que sur des concepts.

dans ces itinéraires et dans ce contexte, et d'identifier les déplacements que ce changement de statut implique relativement à l'élaboration critique proposée par nos auteurs. Cette manière de procéder nous semble appelée par notre objet d'étude : elle est imposée par l'originalité de la démarche de nos auteurs, que nous avons identifiée dans les termes d'une réélaboration des fondements et des conditions de la critique¹⁰.

L'opérativité critique de la psychanalyse, de fait, ne saurait être donnée d'emblée. Elle ne peut non plus s'extraire simplement des critiques guattaro-deleuzienne et foucauldienne, suivant une voie qui en relèverait les chefs d'accusation pour procéder ensuite à un amendement thématique de la métapsychologie freudienne ou lacanienne. Cet amendement est certainement nécessaire à l'éviction des thèmes œdipiens et des perspectives normalisatrices mises au jour par Deleuze, Guattari et Foucault, mais il ne suffit pas à définir les conditions d'une psychanalyse intégrant la critique au point de l'activer réflexivement et de la mobiliser pratiquement. C'est, plutôt, en tenant compte de la sédimentation inconsciente de ses effets de pouvoir que la psychanalyse pourra s'arracher aux schèmes normatifs qu'elle est, encore aujourd'hui, accusée de produire et de reproduire¹¹. Pour la psychanalyse que nous cherchons à définir, il s'agit donc d'intégrer réflexivement ces critiques afin de déterminer les conditions d'une transformation en profondeur, non seulement de sa théorie et de sa pratique, mais surtout de l'inconscient lui-même¹². C'est ainsi que la psychanalyse pourra échapper à ce que Castel

¹⁰ En ce sens, nous avons trouvé dans le travail de Guillaume Sibertin-Blanc sur la philosophie pratique de Deleuze un abord méthodologique précieux. C'est en effet du point de vue d'une épistémologie immanente, contraignante pour la méthode philosophique, que Guillaume Sibertin-Blanc entend rendre compte de l'approche clinique de Deleuze et de ce que cette approche engage politiquement (Guillaume SIBERTIN-BLANC, *Politique et clinique. Recherche sur la philosophie pratique de Gilles Deleuze*, thèse de doctorat, sous la direction de Pierre MACHEREY, université Lille III, 2006 [dactyl.]). Notre étude est largement redevable de cette approche, qu'elle entend d'une part décliner dans la perspective comparative qu'elle s'est assignée, et dont elle voudrait d'autre part rapporter les résultats à l'opérativité psychanalytique qu'elle cherche à mettre au jour.

¹¹ Ce chef d'accusation est essentiellement mobilisé, aujourd'hui, par des critiques s'attachant à souligner l'hétéro-normativité et l'occidentalo-centrisme inhérents à la normativité psychanalytique. On peut ici songer à l'adresse de Paul Preciado aux psychanalystes réunis lors des journées de l'École de la cause freudienne (cf. Paul PRECIADO, *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes*, Paris, Grasset, 2020), ou aux critiques s'inscrivant dans la continuité de celles que Fanon adresse dès 1952 à la psychanalyse (cf. Frantz FANON, *Peau noire, Masques blancs*, Paris, Seuil, « Esprit », 1952). Sur cette dernière perspective, on notera que la volonté d'ouvrir la psychiatrie aux déterminations symboliques propres à une culture particulière a pu motiver le développement d'une « ethnopsychiatrie » intégrant ces coordonnées à la psychanalyse elle-même (sur ce point, cf. Georges DEVEREUX, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, tr. fr. Tina JOLAS et Henri GOBARD, Paris, Flammarion, « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1972). Il n'en reste pas moins que ces coordonnées critiques, intégrées par l'ethnopsychiatrie, peuvent également servir à critiquer une psychanalyse à visée universaliste. C'est ce que pointe notamment Tobie Nathan dans sa contribution au *Livre noir de la psychanalyse* (Tobie NATHAN et Émilie HERMANT, « Ceci n'est pas une psychothérapie... L'ethnopsychiatrie au centre Georges Devereux », dans Catherine MAYER [dir.], *Le Livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud* [2005], Paris, 10/18, « Fait et cause », 2007, p. 974-987).

¹² C'est ce type d'intégration réflexive que met par exemple en place Thamy Ayouch lorsqu'il en appelle à une psychanalyse « hybride » reposant plus fondamentalement sur l'hybridation de l'inconscient lui-même (cf. Thamy AYOUCHE, *Psychanalyse et hybridité. Genre, colonialité, subjectivations*, Louvain, Leuven University Press, « figures de l'inconscient », 2018). Dans une lignée apparentée, Fabrice Bourlez promeut également une

dénonce dans les termes d'une rhétorique de la « récupération ». Il ne s'agit donc pas simplement, à cet endroit, de souligner un dévoiement de la psychanalyse par lequel celle-ci s'éloignerait de ses intuitions originaires révolutionnaires¹³. Pour mener à bien le projet d'une psychanalyse critique, il convient plutôt de tenir ensemble la prise en compte des effets normatifs intrinsèques à cette dernière et des opérations critiques qu'elle est susceptible de déployer à même ces effets.

La démarche que nous entendons adopter implique donc un traitement particulier du corpus que nous avons choisi. Relativement aux trois auteurs sur lesquels entend se concentrer cette étude, elle suppose en particulier de retracer patiemment les voies par lesquelles chacun d'entre eux en vient à s'approprier le corpus psychanalytique et à appréhender le fonctionnement du pouvoir « psy ». Étant donnés les déplacements conceptuels imposés par cette appréhension, la perspective que nous entendons suivre suppose en outre de ne pas traiter séparément les innovations de Deleuze, Guattari et Foucault, mais de repérer et d'aménager des espaces de discussions conceptuelles au sein desquels s'opèrent ces bifurcations. Suivant les axes que dessinent ces espaces, on fera apparaître des zones d'accord et des points de tension par lesquels les conceptualités de Deleuze, Guattari et Foucault s'éclairent respectivement et différenciellement. Cette manière de procéder nous conduira à traiter parfois de concert ces conceptualités, ou à insister au contraire sur les différences entre les lignes d'analyse guattaro-deleuziennes et foucauldienne, mais aussi entre les élaborations de Deleuze et celles de Guattari. Si le contexte conceptuel et bibliographique autour duquel se concentre notre étude invite en effet à prendre en compte prioritairement le travail commun à Deleuze et Guattari, l'appréhension de ce contexte comme un point de pivot pour leurs analyses impose aussi de ne

« psychanalyse queer » (cf. Fabrice BOURLEZ, *Queer psychanalyse. Clinique mineure et déconstructions du genre*, Hermann, « Psychanalyse en questions », 2018). Ces travaux tracent une voie que nous voudrions suivre ici, en ce qu'ils font particulièrement usage des travaux foucauldien et guattaro-deleuzien. Nous voudrions toutefois porter cette perspective jusqu'aux implications normatives du champ « psy » contemporain, en retenant de ces approches, mais tout aussi bien des critiques guattaro-deleuzienne et foucauldienne, une ligne méthodologique d'analyse plutôt qu'une entrée thématique dans les conceptions normatives de la métapsychologie.

¹³ Nous nous éloignons, de ce point de vue, de l'acceptation restreinte que Florent Gabarron-Garcia donne du « psychanalisme », qu'il comprend dans son *Histoire populaire de la psychanalyse* comme un discours idéologique hétérogène à la psychanalyse (cf. Florent GABARRON-GARCIA, *Histoire populaire de la psychanalyse*, Paris, La Fabrique, 2021, p. 7-16). Sous la plume de Robert Castel, le psychanalisme apparaît en effet consubstantiel à la psychanalyse et ne saurait par suite s'opposer à elle dans une altérité supposée. Il ne s'agit donc pas pour nous d'aller chercher dans l'histoire de la psychanalyse les conditions de son caractère révolutionnaire, mais de rapporter ces conditions à l'inconscient qui constitue son objet, et qui peut être facteur d'oblitération des dimensions politiques, mais également la raison critique de la psychanalyse elle-même. Sur ce dernier point, nous rejoignons en revanche Florent Gabarron-Garcia lorsque celui-ci soutient que « la perspective politique de la psychanalyse lui est en réalité consubstantielle, y compris – et peut-être surtout – lorsqu'elle prétend lui échapper et échoue en psychanalisme » (*ibid.*, p. 12). Notre ambition est précisément de réussir à maintenir ensemble les deux affirmations apparemment contradictoires du caractère intrinsèquement subversif, mais tout aussi bien intrinsèquement répressif, de la psychanalyse et de ses effets critiques.

pas identifier leurs productions conceptuelles respectives, au sein desquelles s'esquissent, quant à la psychanalyse, des voies critiques subtilement différenciées.

Cette même démarche suppose en outre, pour les raisons que nous avons exposées, de ne pas intégrer simplement le corpus psychanalytique comme un élément de ces discussions qui y prendrait part suivant une voie argumentative. Autrement dit, il s'agira bien de comparer ici les concepts de Deleuze, Guattari et Foucault quant à la psychanalyse, et non pas de les prendre dans leur unité pour les comparer ensuite à ceux de Freud, Lacan, et des autres épigones de la conceptualité psychanalytique. « La psychanalyse » sera donc considérée à dessein dans son unité pratique : c'est-à-dire, dans ses effets institutionnels et dans l'action en retour de ces effets sur le champ « psy »¹⁴. Ce champ lui-même sera par suite, lui aussi, envisagé au point de vue de son unité fonctionnelle : par la dénomination « psy », nous désignerons dans cette étude toute approche, à visée thérapeutique ou non, dont l'assise institutionnelle garantit une certaine légitimité quant à la connaissance et au traitement de la psyché. Le champ « psy », suivant cette définition, inclut donc en particulier, la psychanalyse, la psychologie et la psychiatrie. Mais son contenu n'est pas stabilisé : il est amené à varier en fonction du raffinement de l'approche « psy » et des différentes disciplines auxquelles peut donner lieu sa pénétration dans le tissu social¹⁵. Les reconfigurations de ce champ et le rôle que la psychanalyse est amenée à occuper dans cette reconfiguration constituent en effet un enjeu central de notre travail : c'est donc dans son caractère fluent que nous entendons l'appréhender, afin d'examiner les coordonnées des critiques menées par Deleuze, Guattari et Foucault.

¹⁴ Pour cette raison, on ne s'attachera pas à commenter systématiquement les emprunts de Deleuze et Guattari à Freud et à Lacan, mais aussi à d'autres psychanalystes. À titre d'exemple, il est vrai que les machines désirantes de Deleuze et de Guattari doivent beaucoup à la conception kleinienne des objets partiels, mais cette inspiration ne nous intéresse pas comme telle : nous entendons plutôt dégager au cas par cas le rôle que peuvent prendre certains de ces usages dans une élaboration critique en cours. Dans la mesure où les conceptualités freudiennes et lacaniennes polarisent les critiques qui nous intéressent, en raison précisément de leur importance théorique et pratique au sein du champ « psy », c'est toutefois essentiellement celles-ci que nous mobiliserons pour rendre compte de ces usages.

¹⁵ Il peut ainsi désigner, suivant la définition foucauldienne de la « fonction-Psy », l'approche « psychiatrique, psychopathologique, psychosociologique, psychocriminologique, psychanalytique, etc. » (Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique*, op. cit., p. 86). Mais il peut également inclure d'autres perspectives psychothérapeutiques ou d'autres modes d'appréhension de la psyché (en particulier les neurosciences, le cognitivisme et le comportementalisme, dès lors que ces approches participent effectivement à la structuration institutionnelle de ce champ).

III. ENJEUX : PHILOSOPHIE, CLINIQUE ET POLITIQUE

Suivant notre hypothèse, ces coordonnées critiques sont en prise directe avec le champ « psy ». Elles dépendent de la configuration spécifique qu'il prend dans la contemporanéité de Deleuze, Guattari et Foucault, mais elles ont également pour enjeux son analyse diagnostique et sa transformation pratique. Ces enjeux sont inégalement explicités par chacun de ces trois auteurs. Alors que Foucault définit dès les années 1960 la tâche philosophique dans les termes d'un « diagnostic du présent »¹⁶, il ne thématise en effet pas immédiatement comme telles les transformations engagées par cette entreprise diagnostique. Si Deleuze développe également très tôt une conception « symptomatologique » du travail philosophique, qu'il réfère lui aussi à Nietzsche¹⁷, la rencontre avec Guattari précipite toutefois la prise en compte des transformations effectives impliquées par cette symptomatologie. Au début de cette formulation « clinique » de la tâche philosophique, Deleuze conceptualise en effet les ruptures de sens engagées par cette tâche à partir d'une approche originale de la structure. C'est alors essentiellement dans l'ordre sémiotique que cette rupture est selon lui amenée à opérer, ce dont témoigne en particulier sa qualification du structuralisme comme une « pratique thérapeutique ou politique »¹⁸. Cette pratique s'applique, selon Deleuze, aux produits de l'interprétation structuraliste : elle peut donc désigner un « point de révolution permanent, ou de transfert permanent »¹⁹ dans l'ordre du sens, mais il demeure à examiner les conditions de l'inscription de cette mutation dans la réalité sociale. En somme, Deleuze reconnaît dès les années 1960 à l'inconscient lacanien, « structuré comme un langage », une opérativité sémiotique susceptible de lui conférer une capacité révolutionnaire, mais c'est la rencontre avec Guattari qui lui permet de faire porter la transformation sur un plan « réel » et non plus seulement sur un ordre

¹⁶ Cf. Michel FOUCAULT, « “Qui êtes-vous, professeur Foucault ?” » (1969), texte n° 50 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 634 : « Que ce que je fais ait quelque chose à voir avec la philosophie est très possible, surtout dans la mesure où, au moins depuis Nietzsche, la philosophie a pour tâche de diagnostiquer et ne cherche plus à dire une vérité qui puisse valoir pour tous et pour tous les temps. Je cherche à diagnostiquer, à réaliser un diagnostic du présent à dire ce que nous sommes aujourd'hui et ce que signifie, aujourd'hui, dire ce que nous disons ».

¹⁷ Cf. Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie* (1962), Paris, PUF, « Quadrige », 2005, p. 3 : « La philosophie tout entière est une symptomatologie et une sémiologie ».

¹⁸ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte, op. cit.*, p. 269. L'opérativité critique et clinique du structuralisme est également reconnue par Deleuze, à la même époque, dans *Logique du sens* (cf. en particulier Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, Paris, Minuit, « Critique », 1969, p. 102 : « Le problème est celui de la clinique, c'est-à-dire du glissement d'une organisation à une autre, ou de la formation d'une désorganisation, progressive et créatrice. Le problème est aussi bien celui de la critique, c'est-à-dire de la détermination des niveaux différentiels où le non-sens change de figure, le mot-valise de nature, le langage tout entier de dimension »).

¹⁹ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte, op. cit.*, p. 269.

symbolique. Un apport majeur de Guattari, relativement à la conceptualité lacanienne, consiste en effet à subvertir la distinction entre le réel, l'imaginaire et le symbolique, pour accorder au premier terme de cette triade un primat analytique et pratique. Cette subversion permet d'octroyer à la clinique de l'inconscient une portée politique immédiate, que Deleuze et Guattari s'attachent à définir dans leur travail commun. La qualification, par Deleuze, de *L'Anti-Œdipe* comme un « livre de philosophie politique »²⁰ n'a pas d'autre sens : cette caractérisation lui permet avant tout d'affirmer l'expérimentation en acte que constitue la clinique, une fois celle-ci redéfinie avec Guattari comme « schizo-analyse ». Cette redéfinition est par suite immédiatement corrélée à l'opérativité critique d'une analyse interne à l'inconscient. Il s'agit en somme d'affirmer avec Guattari que l'analyse engage toujours en même temps la reconfiguration effective d'une matière sociale et libidinale. Ces précisions, à l'aune desquelles peut se comprendre la première différence que nous avons pointée entre les approches externes ou internes à l'inconscient suivies respectivement par Foucault et par Deleuze et Guattari, peuvent nous servir à appréhender les enjeux des critiques que nous entendons examiner. Ces enjeux peuvent être déclinés sur un plan tout à la fois philosophique, clinique et politique, à condition toutefois de prendre en compte l'acception nouvelle que cette conception « diagnostique » de la tâche philosophique permet de conférer à chacun de ces termes.

Si les enjeux des critiques de Deleuze, Guattari et Foucault peuvent d'abord être qualifiés de philosophiques, c'est ainsi non seulement parce que ces critiques permettent de considérer à nouveaux frais des notions issues de la tradition philosophique, mais plus encore parce qu'elles attribuent à la philosophie cette tâche diagnostique. La façon dont ces concepts peuvent être thématiques se trouve par là même réévaluée. Dans le cadre problématique qui est le nôtre, ce point importe particulièrement touchant la catégorie de sujet, qui se trouve spécifiquement engagée dans la réflexion « psy ». Le sujet, dans la configuration diagnostique ouverte par nos auteurs, ne constitue en effet plus le point de départ et le centre réflexif de la critique, mais il appartient plutôt à cette dernière d'en dégager les modalités de production. Cet examen nécessite, pour la philosophie, de prêter la plus vive attention au fonctionnement de ces modalités, plutôt qu'à la nature ou à l'essence des objets qu'elle se donne. C'est en ce sens qu'il convient d'entendre, en particulier, la volonté foucauldienne de substituer, à la question de « ce qu'est » le pouvoir, celle de savoir « comment il s'exerce ». Cette question, précise-t-il à cette occasion, « n'a pas pour fonction de faire passer en fraude une "métaphysique", ou une "ontologie" du pouvoir ; mais de tenter une investigation critique dans la thématique du

²⁰ Gilles DELEUZE, « Contrôle et devenir » (1990), entretien avec Toni Negri dans *Pourparlers* (1972-1990), Paris, Minit, « Reprise », 2003, p. 230.

pouvoir »²¹. La question ontologique, considérée comme une interrogation sur l'essence supposément stabilisée d'entités objectales ou subjectives, est nécessairement répudiée par cette approche. Il convient toutefois de remarquer que cette même question, considérée cette fois-ci comme une réflexion sur le fondement infra-objectal et anté-subjectif de telles entités, ressurgit lorsque la critique porte son attention sur la matérialité au sein de laquelle s'exercent ces rapports de pouvoir. Si la tâche philosophique doit être en effet redéfinie à un niveau critique, elle implique de s'interroger du même coup sur le point de départ de cette critique. Cette implication, touchant la psychanalyse, est décisive. Elle suppose d'interroger, dans la perspective interne à l'inconscient suivie par Deleuze et Guattari, la matière de cet inconscient compris comme une nature « réelle ». Mais elle suppose aussi de questionner, dans la perspective foucauldienne d'un examen portant sur l'« invisible du pouvoir », les conditions matérielles de l'exercice du pouvoir psychanalytique et la manière dont ce pouvoir peut agir en retour sur ces conditions.

De ce point de vue, la tâche critique apparaît également comme une clinique, en un sens symptomatologique aussi bien qu'étiologique et thérapeutique. Il s'agit en effet pour elle, tout à la fois, de repérer les caractéristiques sémiologiques d'une configuration subjective particulière, d'en dégager les conditions de production, d'en transformer enfin les coordonnées de manière à aménager la possibilité de nouveaux modes d'existence. Si la thérapeutique peut être ainsi caractérisée à partir d'une telle transformation, il convient toutefois de souligner que celle-ci apparaît inhérente, chez nos trois auteurs, aux étapes symptomatologiques et étiologiques. En ce sens, elle ne constitue pas à proprement parler une « visée », mais s'apparente plutôt à la définition qu'en propose Canguilhem quand il souligne que « la clinique ne se sépare pas de la thérapeutique et [que] la thérapeutique est une technique d'instauration ou de restauration du normal dont la fin, savoir la satisfaction subjective qu'une norme est instaurée, échappe à la juridiction du savoir objectif »²². Autrement dit, s'il y a bien un enjeu thérapeutique interne à la critique mise en place par nos auteurs, cette thérapeutique ne doit pas être envisagée dans une secondarité chronologique vis-à-vis de l'entreprise diagnostique, ni dans une secondarité logique vis-à-vis de normes par avance établies. Bien plutôt : cette entreprise s'effectue à l'endroit même où les normes sont questionnées et travaillées de l'intérieur. Deleuze, Guattari et Foucault permettent en somme d'intégrer la transformation à la critique elle-même. Cette manière de procéder permet dès lors de mettre en cause, spécifiquement, une psychanalyse instauratrice ou restauratrice de normes extérieures à son

²¹ Michel FOUCAULT, « Le sujet et le pouvoir » (1982), texte n° 306 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 1052.

²² Georges CANGUILHEM, *Le Normal et le pathologique*, Paris, PUF, « Galien », 1966, p. 153.

sujet. Mais c'est également par cette redéfinition que la « clinique » peut se trouver susceptible de porter, généralement, sur un sujet individuel aussi bien que sur une configuration politique historiquement déterminée.

Les enjeux politiques des critiques guattaro-deleuzienne et foucauldienne de la psychanalyse peuvent ainsi être appréhendés, eux aussi, à partir de la redéfinition clinique de la tâche philosophique. La mise en place d'une analyse critique de la composition sociale et psychique permet en effet à Deleuze et Guattari, comme à Foucault, de mettre au jour un mode spécifiquement psychanalytique de production du sujet. Celui-ci peut être envisagé sur plusieurs niveaux : il consiste dans une codification instinctuelle de la vie psychique infra-individuelle, dans l'individualisation œdipienne de cette psyché, dans l'identification subjective résultant enfin de cette individualisation. Le point de départ de l'analyse se situe donc, chez Deleuze et Guattari comme chez Foucault, au niveau « micro » des rapports qui organisent la vie psychique, mais ce point de départ permet de révéler les stratifications successives qui fondent la reconnaissance et l'identification subjective. Or, ce qui importe dans ce cadre est que la configuration psychique dans laquelle le sujet se reconnaît apparaît plus généralement adéquate, suivant les analyses de Deleuze, Guattari et Foucault, à une économie politique historiquement déterminée. Par suite, la « micro-physique » du pouvoir ou la « micro-politique » du désir, qui fondent les approches respectives de Foucault et de Deleuze et Guattari, valent pour l'ordre psychique aussi bien que pour l'ordre social et permettent de caractériser la dépendance du sujet à l'égard de cet ordre. Suivant les analyses de nos auteurs, la psychanalyse est spécifiquement requise pour assurer cette dépendance dans l'ordre politique sur lequel ils portent leur attention. Mais la méthode analytique et critique que Deleuze, Guattari et Foucault élaborent à cette occasion est susceptible de valoir au-delà de la seule psychanalyse et au-delà de cet ordre. Les enjeux politiques des critiques de Deleuze, Guattari et Foucault, par suite, ne consistent pas dans la promotion d'une organisation sociale alternative à celle que ces critiques permettent de mettre en cause. Il ne s'agit pas, en particulier, de faire valoir contre l'organisation capitaliste des rapports de production et contre les modes de subjectivation qui en résultent, une modalité d'organisation sociale et de production subjective que la critique pourrait définir par avance, mais d'identifier les fondements de ces rapports à un niveau « micro » et de déployer des outils permettant de penser en général la production du sujet au sein de ces derniers.

On le voit donc : les enjeux philosophiques, cliniques et politiques des critiques de Deleuze, Guattari et Foucault paraissent finalement se rejoindre. C'est la redéfinition de ces enjeux mêmes, dans le rapport qu'ils entretiennent avec la critique, qui fonde en effet

l'originalité de leurs approches. Ce qui spécifie les élaborations que nous entendons examiner est la refondation méthodologique du plan même de la critique. Cette reconfiguration de la démarche philosophique peut avoir par suite des effets réels aux points de vue clinique et politique. Si ces approches sont ainsi susceptibles de s'avérer fécondes pour le champ « psy » contemporain, c'est parce qu'elles paraissent permettre de fonder à nouveaux frais l'approche analytique et critique, de manière à interpeller cette contemporanéité sur le mode spécifique de production subjective qu'elle assure. Ce faisant, les enjeux cliniques et politiques des critiques que nous souhaitons étudier permettent de formuler, quant au champ « psy », trois questions complémentaires qui peuvent être résumées comme suit : que serait une effective politisation du champ « psy » ? En quel sens rejoindrait-elle une politisation de la psyché et des processus de subjectivation relatifs à une économie politique donnée ? Quel rôle, enfin, la psychanalyse est-elle susceptible de jouer dans ces deux entreprises ? C'est pour répondre à ces questions que nous entendons suivre la formulation progressive, par Deleuze, Guattari et Foucault, des enjeux critiques que nous avons relevés, afin d'interroger les conditions d'une réappropriation psychanalytique de la critique.

IV. CHEMINEMENT : PLAN DE L'ÉTUDE

Cette étude est scandée par trois grandes étapes chronologiques, qui se ramifient en chapitres suivant une organisation thématique. Par cette progression, nous souhaitons interroger l'efficacité diagnostique et pratique des concepts avancés par Deleuze, Guattari et Foucault en tenant compte à la fois de l'évolution de ces concepts et des mutations du champ « psy » auquel ils s'adressent.

Une première étape de ce travail consiste à situer les critiques qui nous intéressent dans le contexte qui les a vues émerger, pour mettre au jour les enjeux indissolublement politiques, cliniques et philosophiques de ces critiques. Il s'agit d'établir un tableau des scènes psychanalytique, psychologique et psychiatrique à la veille des années 1970 et de situer Deleuze, Guattari et Foucault relativement à ce contexte, en prenant en compte leurs écrits et leurs trajectoires en amont de ces années. L'étude des jalons conceptuels qu'ils élaborent avant d'échanger ou de se rencontrer témoigne dans chaque cas d'une appropriation originale des concepts psychanalytiques (chapitre 1). En interrogeant le rapport de la psychanalyse à la psychologie et à la psychiatrie, nous nous attachons en particulier à exposer l'importance

théorique et pratique de la requalification lacanienne de l'inconscient (chapitre 2), qui engage aussi une interrogation critique des structures institutionnelles et psychiques (chapitre 3). Cette première partie permet ainsi d'identifier l'originalité des critiques de Deleuze, Guattari et Foucault dans la capacité de ces auteurs à situer leur questionnement en deçà de la polarisation entre le sujet de l'inconscient et le pouvoir psychanalytique, afin d'analyser conjointement ces deux aspects.

Il s'agit alors, dans un deuxième temps, d'étudier plus précisément la cristallisation, dans les années 1970, de la question du rapport entre le pouvoir, la vie au sein de laquelle il s'inscrit et la subjectivité qu'il produit. Cette question générale ne concerne pas la seule psychanalyse, mais celle-ci est alors spécifiquement visée par la critique, précisément dans la mesure où elle semble pouvoir prendre en charge cette interrogation au point de vue opératoire, tout en produisant le sujet dont elle entend rendre compte. Partant, l'objectif est ici de déterminer les effets de jonction entre Deleuze, Guattari et Foucault dans les reproches qu'ils adressent à la psychanalyse (critique du « familialisme » et d'un mode de production psychanalytique du sujet de désir) (chapitre 4) ; mais aussi ce qui les distingue dans l'analyse positive d'une économie du désir ou du pouvoir généralisable à l'ensemble du champ social (chapitre 5). La question du fondement ontologique d'une telle économie, examinée à la fin de cette deuxième partie, permet de mettre en lumière le rôle que joue spécifiquement la psychanalyse dans l'aménagement des coordonnées qui régissent alors les rapports entre pouvoir, vie et subjectivité ; mais aussi d'interroger la portée critique du primat que Deleuze, Guattari et Foucault accordent respectivement au désir et au pouvoir dans l'analyse des opérations psychanalytiques (chapitre 6).

Un troisième temps vise enfin à questionner la capacité d'une psychanalyse portée à son « point d'auto-critique » à diagnostiquer une économie sociale et psychique au sein de laquelle son rôle fonctionnel tend à être relayé par d'autres approches « psy ». Pour ce faire, nous étudions les conditions d'un déploiement des concepts critiques de Deleuze, Guattari et Foucault en examinant d'abord les développements qu'ils en proposent eux-mêmes (chapitre 7). En suivant les pôles critiques de la vie et du sujet, exposés dans la partie précédente, nous évaluons enfin la portée diagnostique et pratique de ces concepts pour la contemporanéité « psy », en étudiant d'une part les modes spécifiques de naturalisation, de subjectivation et de contrôle imposés par cette contemporanéité, d'autre part les formes d'alter-naturalisation, d'alter-subjectivation et de politisation qu'une psychanalyse auto-critique pourrait faire valoir contre cette contemporanéité (chapitre 8).

PREMIÈRE PARTIE.
ENJEUX DE LA PSYCHANALYSE À LA VEILLE DES ANNÉES 1970

CHAPITRE 1.

ITINÉRAIRES PERSONNELS ET JALONS CONCEPTUELS

S'il s'agit d'interroger d'abord le contexte qui a pu donner lieu à des enjeux dont Deleuze, Guattari et Foucault se sont saisis et autour desquels ils se sont rencontrés, cette première approche ne saurait se dispenser d'un examen des itinéraires personnels de ces auteurs en amont de cette rencontre. Ceux-ci sont certes influencés par une scène théorique spécifique, mais ils s'y inscrivent selon des logiques qui dépendent également d'une formation et d'un parcours intellectuel qui leur sont propres. Leurs itinéraires seront donc envisagés et abordés ici comme autant de conditions, à la fois biographiques et conceptuelles, favorables à l'inscription de Deleuze, Guattari et Foucault dans un champ problématique dont nous dessinerons plus précisément les contours dans les deux prochains chapitres. En resserrant ainsi l'analyse sur de telles conditions, nous ne souhaitons ni retracer le détail des élaborations conceptuelles propres à chaque auteur, ni systématiser ces élaborations pour inscrire les innovations théoriques des années 1970 dans la stricte continuité de ce qui les précède. Bien plutôt, tout l'enjeu de cette incursion biobibliographique est de montrer, d'une part, que l'intérêt de Deleuze, Guattari et Foucault pour la psychanalyse n'est pas seulement conjoncturel ; d'autre part, que leur confrontation à la scène « psy » suscite néanmoins l'émergence de problématiques nouvelles, à partir d'un terreau conceptuel favorable à cette confrontation. Plus précisément, si l'attention que chacun de ces trois auteurs accorde à la psychanalyse est dépendante d'un certain air du temps, elle trouve également à s'inscrire dans des travaux philosophiques jalonnés par un certain nombre de concepts. Ces concepts ne relèvent pas toujours, dans leur émergence, d'une influence d'abord psychanalytique : certains d'entre eux seront pourtant réinvestis pour entreprendre avec la psychanalyse une discussion polémique. C'est en cela que nous entendons les considérer comme autant de jalons qui, joints à l'influence de la psychanalyse dans la formation intellectuelle de Deleuze, Guattari et Foucault, peuvent permettre de délimiter un terrain propice à la mise en place d'une telle discussion.

C'est donc en deçà de cette discussion, mais aussi, déjà, relativement à elle, que nous voudrions commencer par examiner les itinéraires personnels de nos trois auteurs. Nous prenons, pour cette raison, le parti d'étudier d'abord la réception et les usages conceptuels de la psychanalyse chez ces derniers, indépendamment des transformations profondes de la scène

« psy » qui s'effectuent dans ces mêmes années. Tout porte en effet à croire que c'est à partir d'un intérêt pour certains concepts psychanalytiques que Deleuze, Guattari et Foucault se montreront réceptifs à ces transformations. Partir de cet intérêt plutôt que de ces transformations implique donc de « décroiser » dans un premier temps les itinéraires de Deleuze et de Guattari²³, en même temps que d'insérer, en lieu et place d'une jonction différée, un examen des premiers usages foucauldien de la psychanalyse. Puisqu'il s'agit de mettre en lumière les conditions nécessaires à la prise en compte des transformations du champ « psy », comme aux rencontres conceptuelles qui constituent notre objet, l'ambition est ici de faire apparaître les lignes de force de la première appréhension de la psychanalyse par nos auteurs. Celles-ci s'organisent selon deux axes principaux sur lesquels nous voudrions insister, à savoir : d'une part, un revirement interne à chaque itinéraire, par lequel Deleuze, Foucault et Guattari en viennent à intégrer les innovations ontologiques et herméneutiques de la psychanalyse ; d'autre part, l'attention progressivement portée à ses enjeux institutionnels et ses implications pratiques. Le premier axe mène en particulier Deleuze et Foucault à redéfinir le « psychologisme », qui constitue leur première cible, en prenant en compte les apports lacaniens. Le deuxième axe les conduit à l'inverse à interroger le lien que la psychanalyse continue d'entretenir, sinon théoriquement, en tout cas pratiquement, avec le champ « psy ». L'ordre d'exposition que nous avons retenu vise à mettre au jour les premiers revirements à partir desquels s'effectuera ce nouage entre une réévaluation conceptuelle de la psychanalyse et les enjeux pratiques de cette réévaluation. Ces revirements, internes à un champ strictement philosophique chez Deleuze, s'accompagnent chez le jeune Foucault d'une attention de plus en plus soutenue à l'inscription de la psychanalyse dans la continuité institutionnelle de la psychiatrie. Guattari, quant à lui, aborde d'emblée la psychanalyse lacanienne dans une perspective pratique : c'est donc bien, semble-t-il, la rencontre avec Deleuze qui permettra à l'un comme à l'autre de reprendre la psychanalyse d'un point de vue à la fois philosophique et pratique.

²³ Nous prenons donc ici, provisoirement, un parti pris qui diffère de la « biographie croisée » proposée par François Dosse dans François DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Biographie croisée*, Paris, La Découverte, 2007, tout en suivant l'idée de « biographies parallèles » qui commande la première partie de cet ouvrage.

1.1. DELEUZE ET LA PSYCHANALYSE : UNE INTERLOCUTRICE NÉCESSAIRE ET LÉGITIME

Particulièrement dans le cas de Deleuze, l'utilisation du corpus psychanalytique dépend d'une trajectoire d'abord philosophique qui nécessite, à certains endroits, une première explication avec des concepts issus de ce corpus. Une telle explication requiert néanmoins une connaissance solide des concepts en question, et tout porte à croire que Deleuze n'est pas passé entre les mailles d'une formation philosophique largement dépendante d'une vogue psychanalytique mais aussi, plus largement, psychologique et psychiatrique. Dès 1944 et ses débuts en philosophie, il assiste ainsi, sous l'impulsion de Michel Tournier, à des cours publics dispensés à la Salpêtrière par les psychiatres Théophile Alajouanine et Jean Delay²⁴. Plus significativement sans doute, ses premières années d'enseignement accordent une certaine place à la psychanalyse. Lors des cours que Deleuze dispense dans les années 1950, à Orléans puis à Louis-le-Grand, Freud, mais aussi Lacan et Lagache ont droit de cité, ce qui constitue un fait encore « rarissime », comme le souligne François Dosse²⁵.

Il convient toutefois de souligner que cette prévalence de la psychanalyse dans son entrée en philosophie ne relève pas d'un engagement effectif dans le champ « psy », comme c'est le cas pour Foucault et, *a fortiori*, pour Guattari. Réciproquement, si les noms de Freud, Lacan ou Lagache côtoient dans ses cours ceux de philosophes auxquels Deleuze consacra parfois des monographies, il ne s'agit pas non plus pour lui d'accorder aux concepts psychanalytiques une considération philosophique égale à celle dont ces derniers font alors l'objet. Bien plutôt, la place que Deleuze réserve à la psychanalyse dans ses premières monographies semble circonscrire cette dernière au rang d'une interlocutrice qui, pour être nécessaire et légitime, n'en demeure pas moins une simple interlocutrice. Elle est en effet nécessaire en tant qu'interlocutrice du fait de la même diffusion institutionnelle qui a permis à Deleuze d'en prendre connaissance. Le « mariage de raison »²⁶ alors promu par Daniel Lagache entre la psychologie et la psychanalyse permet en effet l'implantation solide et conjointe de ces deux disciplines au sein de l'université. Si ce destin psychologique de la psychanalyse, loin d'être stabilisé, fait au contraire l'objet d'une remise en cause informant largement la « scène psychanalytique » des années 1950 et 1960²⁷, il permet néanmoins à toute une génération de

²⁴ François DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari, op. cit.*, p. 117.

²⁵ *Ibid.*, p. 129-133.

²⁶ Annick OHAYON, *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre. 1919-1969*, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui. Psychanalyse et société », 1999, p. 365.

²⁷ Cf. *infra*, p. 64-71.

philosophes de prendre connaissance des théories freudiennes. Or, parce que la psychanalyse intéresse la philosophie et mobilise des catégories qui ne lui sont pas étrangères, elle oblige cette dernière à se situer vis-à-vis de l'enseignement freudien : c'est ainsi d'abord, semble-t-il, à des fins de clarification conceptuelle que Deleuze se réfère au matériau psychanalytique. Ce matériau n'en demeure pas moins légitime, en ce qu'il mobilise des concepts qui soutiennent effectivement la comparaison avec des philosophes étudiés par Deleuze dans sa première période d'historien de la philosophie.

1.1.1. Bergson, Nietzsche et Freud : l'ontologie contre la psychologie

Les premières occurrences de concepts psychanalytiques, dans le travail monographique de Deleuze, correspondent moins à des usages qu'à des allusions dont la visée est essentiellement pédagogique. L'enjeu des comparaisons entre Freud et Bergson, comme entre Freud et Nietzsche, apparaît strictement délimité par le commentaire auquel se livre alors Deleuze, qui vise à rendre compte de la création conceptuelle à partir de la position préalable d'un problème²⁸. Or, de toute évidence, les problèmes respectifs de Bergson et de Nietzsche ne sont pas ceux de Freud. Par suite, les concepts qui en résultent ne sauraient être confondus avec les thèmes que Freud développe, d'autant moins lorsque celui-ci s'en tient à un plan d'analyse psychologique qui grève d'ambiguïté ses découvertes.

C'est d'abord entre Freud et Bergson que Deleuze effectue une telle opération de délimitation. Dès sa première monographie philosophique sur Hume, il compare en effet leurs positions critiques touchant l'associationnisme :

Les principes d'association expliquent à la rigueur la forme de la pensée en général, non ses contenus singuliers ; l'association explique seulement la superficie de notre conscience, « la croûte ». Sur ce point, des auteurs aussi différents que Bergson et Freud se rencontrent²⁹.

Deleuze précise un peu plus loin les termes exacts de ce rapprochement, en mobilisant une opposition entre la surface et la profondeur, respectivement identifiées à la conscience et à l'affectivité :

²⁸ Sur la spécificité du commentaire deleuzien et sur son importance méthodologique, cf. notamment Arnaud VILLANI, *La Guêpe et L'orchidée. Essai sur Gilles Deleuze*, Paris, Belin, « L'Extrême contemporain », 1999, p. 53-64, où Villani rapporte précisément la « problématologie deleuzienne » à la filiation bergsonienne.

²⁹ Gilles DELEUZE, *Empirisme et subjectivité. Essai sur la nature humaine selon Hume* (1953), Paris, PUF, « Épiméthée », 2010, p. 114.

Quand Freud et Bergson montrent que l'association des idées explique seulement le superficiel en nous, le formalisme de la conscience, ils veulent dire essentiellement que seule l'affectivité peut justifier le contenu singulier, le profond, le particulier³⁰.

Freud et Bergson défendent ainsi, selon Deleuze, une subjectivité des profondeurs : il y a une profondeur de la mémoire et, partant, une profondeur de l'inconscient dont l'émergence à la surface de la conscience dépend d'une dynamique affective plutôt que d'une logique associative. Ils refusent donc de s'en tenir à la surface d'empiricité promue par l'associationnisme pour expliquer la relation entre deux idées particulières³¹. Relativement à notre propos, ce qui importe surtout dans ce cadre est le rapprochement que Deleuze effectue à cette occasion entre le Bergson de *Matière et mémoire* et la thématization freudienne de l'inconscient. Pour autant – et c'est peut-être là le plus significatif – Deleuze n'effectue ce rapprochement que pour insister, par ailleurs, sur la différence proprement ontologique qui demeure entre ces deux conceptualités. Cette différence s'explicité dans le troisième chapitre du *Bergsonisme*, que Deleuze consacre à la conception bergsonienne de la mémoire comme « coexistence virtuelle »³². Si le « souvenir pur », tel que l'entend Bergson, peut être dit « virtuel, inactif et inconscient »³³, explique Deleuze, c'est dans la mesure où il désigne une réalité non pas psychologique, mais ontologique. Lorsque Freud est ici mobilisé, c'est donc, cette fois-ci, afin d'éviter tout malentendu. Le terme d'inconscient est en effet « dangereux », nous dit Deleuze, dans la mesure où il peut, du fait de sa thématization freudienne, prêter à de multiples contresens touchant l'interprétation de la pensée bergsonienne. Il y a ainsi lieu de distinguer entre un inconscient psychologique et un inconscient ontologique : « Bergson n'emploie pas le mot "inconscient" pour désigner une réalité psychologique hors de la conscience, mais pour désigner une réalité non psychologique – l'être tel qu'il est en soi »³⁴. C'est donc bien parce que Bergson retrouve à de nombreux égards l'intuition freudienne que son entreprise doit d'autant plus soigneusement être dégagée d'une conceptualité qui s'en tiendrait au seul plan psychologique. Freud et Bergson s'accordent certes lorsqu'ils pressentent, sous l'écorce superficielle du « moi », la profondeur d'une mémoire irréductible à la logique

³⁰ *Ibid.*, p. 115.

³¹ À noter que Deleuze, à cette occasion, prend la défense de Hume. Il explique que l'on trouve bien, chez ce dernier, la prise en compte d'une affectivité *circonstanciée* : « il faut prendre à la lettre l'idée selon laquelle l'affectivité est affaire de circonstances » (Gilles DELEUZE, *Empirisme et subjectivité*, *op. cit.*, p. 115). Cette remarque est importante, car elle interroge, dès le premier ouvrage de Deleuze et *relativement à la psychanalyse*, le rapport entre une surface associative et une subjectivité des profondeurs régie par l'affectivité, l'enjeu étant ici d'affirmer, avec Hume, la possibilité d'une surface affective immanente.

³² Gilles DELEUZE, *Le Bergsonisme*, Paris, PUF, « Quadrige », 1966, chap. III : « La mémoire comme existence virtuelle », p. 45-70.

³³ *Ibid.*, p. 50 (nous soulignons).

³⁴ *Ibid.*

associationniste, dont il s'agit de rendre compte *via* l'inconscient. Selon Deleuze, toutefois, l'entreprise psychanalytique demeure relative à la psychologie : il s'agit pour Freud de mettre au jour les dynamiques pulsionnelles par lesquelles le passé trouve à s'actualiser dans l'existence psychologique, plutôt que de s'intéresser à la consistance ontologique de cet en-soi du passé. Cette restriction permet de circonscrire l'inconscient freudien dans le seul champ psychologique relativement auquel il opère. Sous la plume de Deleuze, la psychanalyse ne se distingue donc ici de la psychologie que provisoirement et à des fins heuristiques : elle rencontre certes les intuitions bergsoniennes à l'occasion de ses recherches, mais rapporte toujours les résultats de ses investigations à la conscience du sujet que ces résultats visent à éclairer.

C'est encore cette limitation du projet psychanalytique qui permet à Deleuze de distinguer l'approche psychanalytique de l'affectivité et la topologie nietzschéenne des forces réactives. À plusieurs endroits du chapitre consacré au ressentiment dans sa monographie sur Nietzsche, ce dernier confronte en effet une nouvelle fois l'un de ses auteurs de prédilection aux hypothèses freudiennes. Là encore, c'est principalement le concept d'inconscient, articulé à la question de la mémoire et adossé à une topologie des profondeurs, qui retient son attention³⁵. Or, Nietzsche soutient d'autant mieux la comparaison avec Freud que l'inconscient réactif et l'inconscient psychanalytique reposent, en l'occurrence, sur les mêmes « préoccupations énergétiques »³⁶. Là aussi, toutefois, la différence fondamentale entre Nietzsche et Freud réside dans la portée proprement ontologique que Deleuze confère à la conceptualité nietzschéenne, par opposition à l'orientation psychologique qui ne laisse pas, selon lui, d'animer les conceptions freudiennes :

La typologie nietzschéenne met en jeu toute une psychologie des « profondeurs » ou des « cavernes ». Notamment les mécanismes, qui correspondent à chaque moment du triomphe des forces réactives, forment une théorie de l'inconscient qui devrait être confrontée avec l'ensemble du freudisme. *On se gardera pourtant d'accorder aux concepts nietzschéens une signification exclusivement psychologique*³⁷.

Si Deleuze insiste sur l'irréductibilité des hypothèses de Freud et de Nietzsche, c'est, comme il le précise aussitôt, parce que la typologie de ce dernier vise à « donner aux sciences de l'homme

³⁵ La comparaison que propose Deleuze repose sur une analogie entre, d'une part, l'hypothèse freudienne de deux systèmes d'enregistrement distincts (enregistrement inconscient des traces mnésiques ; enregistrement conscient des excitations sensibles), d'autre part, l'idée nietzschéenne de deux mémoires (mémoire réactive de l'homme du ressentiment ; mémoire active de la conscience). C'est cette analogie qui lui permet d'affirmer que « chez Nietzsche, comme chez Freud, la théorie de la mémoire sera théorie de deux mémoires » (Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, *op. cit.*, p. 131).

³⁶ *Ibid.*, p. 131, n. 6.

³⁷ *Ibid.*, p. 168 (nous soulignons).

un nouveau fondement : la philosophie généalogique, c'est-à-dire la philosophie de la volonté de puissance »³⁸. De manière analogue à ce qui se joue dans la comparaison entre Freud et Bergson, la délimitation permet ici de rendre à la philosophie nietzschéenne sa pleine ambition ontologique, et de repérer dans celle-ci la visée d'une affectivité antérieure à « l'homme » et à la psyché même.

Les premiers usages que Deleuze fait de la psychanalyse, dans le cadre de ses travaux d'historien de la philosophie, en restreignent donc soigneusement la portée. Il s'agit alors pour lui de situer la pensée des auteurs qu'il étudie vis-à-vis de l'inconscient freudien, pour mieux souligner l'originalité de leur démarche. La confrontation de ces auteurs avec la psychanalyse s'avère néanmoins, ici, d'autant plus nécessaire qu'elle est légitime, et les lieux choisis par Deleuze pour organiser cette confrontation sont révélateurs de certains thèmes qui pourront être réinvestis lorsque celui-ci entreprendra avec la psychanalyse une discussion plus frontale. Suivant Deleuze, en effet, Freud, comme Bergson, a su thématiser un passé qui se conserverait en soi. Comme Nietzsche, il a compris ce passé dans les termes d'une dynamique des forces. Comme Bergson et Nietzsche, enfin, il s'est intéressé à ce passé et à ces forces comme à ce qui, sous la conscience, permettait de concevoir une psychologie des profondeurs. On aperçoit déjà, dans ces lieux de confrontation, un certain nombre de concepts deleuziens, dont l'émergence ne dépend pas directement d'une influence de la psychanalyse, mais qui gagnent indéniablement à interagir avec celle-ci, fût-ce de façon critique. L'intérêt porté à l'inconscient conçu comme passé pur, et la confrontation qui en résulte avec les conceptualités humienne et bergsonienne, situe en effet cet inconscient sur le plan d'une immanence de la pensée antérieure à toute conscience. La comparaison à la pensée nietzschéenne met quant à elle l'accent sur la structuration d'un tel plan selon des lignes de force qui constituent le substrat matériel de cette conscience. Dans un cas comme dans l'autre, la perspective freudienne achoppe toutefois, selon Deleuze, en ce qu'elle ne tire pas les conséquences ontologiques résultant de cette conception de l'inconscient. Il semble, dès lors, que l'assignation de l'entreprise psychanalytique au seul plan psychologique ne vise pas tant à la disqualifier comme discipline, qu'à interroger plus fondamentalement la volonté de penser l'inconscient relativement à une conscience apparaissant irrémédiablement, chez Freud, comme conscience d'un sujet.

³⁸ *Ibid.*

1.1.2. *Éléments pour une ontologie de l'inconscient*

Le premier examen, par Deleuze, des concepts freudiens, lui permet de repérer dans ces concepts une insuffisance qui ne tient pas seulement à l'irréductibilité disciplinaire des approches psychanalytiques et philosophiques, mais qui a trait, plus fondamentalement, à un désaccord de fond touchant l'interprétation de l'inconscient proposée par Freud. Ce malentendu, que Deleuze situe d'abord sur un plan psychologique, a toutefois de réelles conséquences aux points de vue clinique et philosophique. C'est ce qu'attestent en particulier deux textes des années 1960, dans lesquels Deleuze se confronte plus frontalement à la psychanalyse et situe cette fois-ci sa propre pensée vis-à-vis de celle-ci. Dans sa *Présentation de Sacher-Masoch*, puis dans *Différence et répétition*, il ne s'agit en effet plus tant de comparer les conceptualités psychanalytiques et philosophiques, que de prendre au sérieux les implications de la psychanalyse au point de vue de la clinique des symptômes que celle-ci s'efforce de diagnostiquer.

L'objectif affiché des études que Deleuze consacre à Sacher-Masoch est ainsi de proposer une symptomatologie du masochisme qui s'appuie sur le texte de Masoch lui-même, en deçà de toute catégorisation nosologique. L'erreur commune à Krafft-Ebing et à Freud est, selon lui, d'avoir regroupé dans le syndrome sadomasochiste un certain nombre de symptômes, en se fondant sur un parti pris étiologique plutôt que sur la finesse des descriptions proposées respectivement par Sade et par Masoch. Outre l'enjeu normatif sous-jacent à cette classification³⁹, Deleuze souligne à cette occasion, chez Freud, une utilisation inadéquate de schèmes psychanalytiques qui auraient pourtant pu permettre de distinguer plus soigneusement Sade et Masoch. On retrouve ainsi, dans le premier article que Deleuze consacre à Masoch en 1961, l'idée selon laquelle Freud s'en tiendrait à une analyse superficielle des profondeurs qu'il entend explorer :

Tout se passe comme si les interprétations freudiennes, souvent, n'atteignaient que les couches plus superficielles et les plus individualisées de l'inconscient. Elles n'entrent pas dans ces dimensions profondes où l'image de Mère règne pour son compte, sans rien devoir à l'influence

³⁹ Cet enjeu est notamment patent chez Krafft-Ebing, inventeur du terme « masochisme » et auteur d'un ouvrage clinique qui regroupe, sous le nom de « perversions », l'ensemble des conduites sexuelles hors normes (cf. Richard von KRAFFT-EBING, *Psychopathia sexualis. Avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle. Étude médico-légale* [1886], tr. fr. Émile LAURENT et Sigismond CSAPO, Paris, Georges Carré, 1895).

du père. Il en est de même pour l'unité du sadisme et du masochisme : s'appuyant sur le rôle du père, elles se dissipent au-delà des premières épaisseurs de l'inconscient⁴⁰.

La réserve est ici la même que celle déjà formulée dans les études sur Bergson et sur Nietzsche : Freud en resterait, en somme, à une psychologie – psychologie des profondeurs, certes, mais psychologie malgré tout, en ce qu'elle demeure polarisée par la référence à une conscience individuelle. Or, en demeurant ainsi au milieu du gué (entre une psychologie de la conscience et une analyse des couches les plus profondes de l'inconscient), il ne parvient pas selon Deleuze à développer une étiologie adaptée aux descriptions symptomatologiques que propose effectivement Masoch. « L'inflation du père »⁴¹ dont souffre la psychanalyse freudienne apparaît, en l'occurrence, comme le corrélat de cette psychologie des profondeurs, dans laquelle le père constitue un pôle d'individuation de surface, qui ne permet pas d'envisager correctement l'importance de la mère dans les descriptions de Masoch, ni de défaire la pseudo-unité du sadique et du masochiste.

Contre cette étiologie et l'interprétation fautive qui en résulte, Deleuze propose de revenir au texte de Masoch et d'effectuer à partir de celui-ci une lecture spécifiquement masochiste des rapports entre douleur et plaisir, mais aussi entre désir et plaisir. Or, une telle symptomatologie peut être menée, tout à la fois, avec et contre Freud. C'est à cet endroit que Deleuze entreprend avec la psychanalyse une discussion plus frontale. En 1967, dans sa *Présentation de Sacher-Masoch*, il s'attache ainsi à expliciter en quoi « de tous les textes de Freud, le chef-d'œuvre *Au-delà du principe de plaisir* est sans doute celui où Freud pénètre le plus directement, et avec quel génie, dans une réflexion proprement philosophique »⁴². Selon Deleuze, ce dernier texte présente en effet le plaisir comme un principe au sens philosophique du terme, dans ses dimensions non seulement empiriques, mais encore transcendantales. Deleuze remarque ainsi, en lisant Freud, que dans une configuration empirique où le plaisir ne connaît pas d'exception, mais se heurte néanmoins à de « singulières complications »⁴³, Éros apparaît comme le principe de liaison transcendante par lequel le plaisir est véritablement fondé comme principe. Éros est ainsi considéré, dans un premier temps, comme le fondement du principe empirique de plaisir, et doit être déterminé comme répétition en ce qu'il assure la liaison énergétique et biologique des excitations psychiques. Mais parce qu'il est déterminé comme tel, la fondation qu'il constitue requiert en outre un « sans-fond », que Deleuze identifie

⁴⁰ Gilles DELEUZE, « De Sacher-Masoch au masochisme » (1961), dans *Lettres et autres textes* (1945-1995), Paris, Minuit, « Paradoxe », 2015, p. 174.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Gilles DELEUZE, *Présentation de Sacher-Masoch. Le froid et le cruel*, Paris, Minuit, « Arguments », 1967, p. 96.

⁴³ *Ibid.*

dans l'instinct de mort⁴⁴. L'argument est ici que la liaison ne peut s'effectuer qu'à condition d'être référée à un « au-delà » qui défait ses opérations et fonde son itérativité. Par suite, écrit Deleuze :

Les résultats de la recherche transcendantale sont qu'Éros est ce qui rend possible l'instauration du principe empirique de plaisir, mais que toujours, et nécessairement, il entraîne Thanatos avec lui. Ni Éros ni Thanatos ne peuvent être donnés ou vécus. Seules sont données dans l'expérience des combinaisons des deux – le rôle d'Éros étant de lier l'énergie de Thanatos et de soumettre ces combinaisons au principe de plaisir dans le Ça⁴⁵.

Si Freud est ici philosophe, c'est donc bien dans la mesure où il entreprend une recherche proprement transcendantale. Deleuze ajoute toutefois que ce dernier n'en tire pas les conclusions nécessaires au point de vue empirique. La distinction d'Éros et de Thanatos permet en effet de penser une désintrinsication des pulsions⁴⁶. Or, *via* cette désintrinsication, il est précisément possible selon Deleuze de distinguer Sade et Masoch au point de vue des processus de déssexualisation et de resexualisation qu'ils expérimentent chacun à leur manière : « en rapport avec l'instinct de mort, le sadisme et le masochisme se différencient, ne cessent de se différencier : ce sont des structures différentes et non des fonctions transformables »⁴⁷. Ces structures de différenciations hétérogènes, que constituent respectivement le sadisme et le masochisme, sont détaillées par Deleuze tout au long de son texte et sous différents aspects. Elles intègrent des rapports variables à des motifs juridico-politiques (l'institution ou le contrat), artistiques (antiesthétisme ou esthétisme, faculté démonstrative ou imaginative), comme aux concepts psychanalytiques qui organisent ces structures (importance du père ou de la mère, négation ou dénégation, identification dans le surmoi ou idéalisation dans le moi).

Ce qui importe néanmoins ici, touchant la situation d'interlocution dans laquelle Deleuze se trouve alors vis-à-vis de la psychanalyse, est le tour proprement philosophique que cette discussion acquiert à cette occasion. Les insuffisances de la symptomatologie freudienne sont certes encore soulignées, mais elles n'en oblitèrent pas la dimension heuristique. C'est précisément lorsqu'il est considéré trop superficiellement – c'est-à-dire, trop

⁴⁴ Cf. *ibid.*, p. 98-99 : « Comment l'excitation serait-elle liée, et par là "résolue", si la même puissance aussi ne tendait à la nier ? Au-delà d'Éros, Thanatos. Au-delà du fond, le sans-fond. Au-delà de la répétition-lien, la répétition-gomme, qui efface et qui tue ».

⁴⁵ *Ibid.*, p. 100.

⁴⁶ Les « pulsions » érotiques ou destructrices sont en effet considérées par Deleuze comme des « combinaisons » empiriques, c'est-à-dire comme « les représentants dans le donné d'Éros et de Thanatos, les représentants directs d'Éros et les représentants indirects de Thanatos, toujours mélangés dans le Ça » (*ibid.*, p. 100). Pour cette raison, Deleuze insiste sur la nécessité de distinguer la « pulsion de mort » et l'« instinct de mort », ce dernier terme désignant, à travers Thanatos, une « instance transcendantale et silencieuse » (*ibid.*).

⁴⁷ *Ibid.*, p. 110.

psychologiquement – que l’inconscient manque à opérer un diagnostic pertinent, mais manque aussi à ressaisir ses propres implications au point de vue métaphysique. Celles-ci sont néanmoins patentes, ce que Deleuze s’attache à montrer *via* les thèses formulées par Freud dans *Au-delà du principe de plaisir*. Il est significatif, à cet égard, que ce dernier discute également dans ce texte des thèses plus contemporaines formulées par Lacan et Lagache. L’intégration de ces thèses à l’argument deleuzien est essentiellement stratégique : elle vise à le doter d’outils psychanalytiques précis, afin de mieux distinguer le sadisme et le masochisme. Il s’agit ainsi d’utiliser la théorie lacanienne de la forclusion, définie comme un mécanisme de rejet s’exerçant dans l’ordre symbolique⁴⁸, pour distinguer le sadisme et le masochisme au point de vue des processus de négation ou de dénégation qu’ils impliquent respectivement. Il s’agit également d’employer la scission proposée par Lagache entre le système moi narcissique-moi idéal et le système surmoi-idéal du moi pour différencier les processus d’idéation de la mère ou d’identification au père mis en œuvre dans ces deux systèmes⁴⁹. Si les références lacaniennes et lagachiennes sont moins développées par Deleuze dans ce texte, au sein duquel Freud demeure le principal interlocuteur, elles permettent toutefois de mettre en perspective l’intérêt deleuzien pour la psychanalyse. Ces usages indiquent en effet que si, comme le souligne Anne Sauvagnargues, « Deleuze s’avance en 1967 sur le terrain de la psychiatrie et de la psychanalyse armé uniquement d’une analyse littéraire »⁵⁰, il n’en demeure pas moins que le choix des armes nécessite ici une solide connaissance de l’adversaire – de ses faiblesses comme de ses forces.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 57, n. 17. Deleuze se réfère à cet endroit à la « Réponse au commentaire de Jean Hippolyte sur la “Verneinung” de Freud » (1956) parue dans le premier volume de la revue *La psychanalyse* et repris dans Jacques LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, « Le champ freudien », 1966, p. 381-399. La thématization de la forclusion comme une opération de rejet dans l’ordre symbolique, donnant lieu au retour du forclus dans le réel sous forme hallucinatoire, permet à Lacan de distinguer celle-ci du refoulement qui opère dans l’inconscient. Deleuze s’appuie sur cette distinction pour pointer entre le sadisme et le masochisme une « profonde dissymétrie » : « s’il est vrai que le sadisme présente une négation active de la mère et une inflation du père (mis au-dessus des lois), le masochisme opère par une double dénégation, dénégation positive, idéale et magnifiante de la mère (identifiée à la loi) et dénégation annulante du père (expulsé de l’ordre symbolique) » (*ibid.*, p. 61).

⁴⁹ *Ibid.*, p. 110. Cf. Daniel LAGACHE, « La psychanalyse et la structure de la personnalité » (1961), dans *Agressivité, structure de la personnalité et autres travaux. Œuvres 4. 1956-1962*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse », 1982, p. 191-237. Lagache s’attache essentiellement dans ce texte à distinguer les notions freudiennes d’idéal du moi et de moi idéal, qui demeurent chez Freud relativement indifférenciées. Ce qui retient surtout l’attention de Deleuze est le fait que Lagache envisage, à partir de cette distinction, des structures différenciées de personnalité.

⁵⁰ Anne SAUVAGNARGUES, *Deleuze et l’art*, Paris, PUF, « Lignes d’art », 2005, p. 48. Anne Sauvagnargues propose plus généralement, dans cet ouvrage, d’aborder le corpus deleuzien au prisme de la fonction clinique et critique de l’art. Nous voudrions toutefois prolonger ces pistes et aborder cette fonction clinique dans son rapport au champ « psy ». De ce point de vue, si l’art apparaît essentiel à l’élaboration d’une symptomatologie des forces immanentes, il semble que la clinique qui en résulte puisse également être prise à la lettre et référée à un corpus psychologique et psychanalytique – ce dont témoignent en l’occurrence les usages de Freud, mais aussi de Lacan et de Lagache.

Dans l'itinéraire de Deleuze, les travaux sur Sacher-Masoch constituent donc un pivot important touchant son rapport à la psychanalyse : celle-ci n'est plus invoquée à des fins seulement pédagogiques (l'enjeu n'est plus de distinguer l'interprétation freudienne d'autres conceptualités qui en sont proches), mais tend à s'inscrire dans le fil d'une réflexion originale, qui entend dégager l'inconscient de son appréhension psychologique. Si Bergson et Nietzsche constituent des jalons essentiels dans une telle entreprise, c'est avec et contre la psychanalyse que Deleuze la poursuit à la fin des années 1960, lorsqu'il s'agit pour lui d'écrire en son nom propre. Il n'est à cet égard pas fortuit que la *Présentation de Sacher-Masoch* soit le premier texte publié de Deleuze dans lequel apparaît le nom de Lacan. Le déplacement par lequel ce dernier tend à soustraire l'inconscient à la psychologie pour l'établir sur un plan d'analyse structural resserre en effet les rapports entre psychanalyse et philosophie. La parution des *Écrits* de Lacan en 1966 n'est sans doute pas étrangère à l'attention renouvelée que Deleuze prête alors à cette dernière, et la référence à Lacan tend à côtoyer de plus en plus celle à Freud au sein de ses écrits.

Différence et répétition et, plus tard, *Logique du sens*, parachèvent ce retournement par lequel la situation d'interlocution entre Deleuze et la psychanalyse se trouve déplacée sur un plan spécifiquement philosophique. Soutenue un an après la parution du texte sur Sacher-Masoch, la thèse de doctorat de Deleuze reprend et développe en effet, dans un chapitre consacré à « la répétition et l'inconscient », les principales conclusions de cette *Présentation* touchant le rapport entre Éros et Thanatos⁵¹. Il s'agit alors d'envisager les rapports de l'inconscient aux trois synthèses du temps que Deleuze a par avant dégagées, afin de penser un inconscient non plus représentationnel, mais « différentiel et itératif, sériel, problématique et questionnant »⁵². Plus précisément, l'enjeu est ici de situer les insuffisances de la conception freudienne de l'inconscient aux points de vue dynamique, topique, mais également ontologique. À une dynamique pulsionnelle d'opposition qui s'en tiendrait au seul plan matériel des

⁵¹ Suivant Monique David-Ménard, Deleuze, dans la *Présentation de Sacher-Masoch*, s'expliquerait ainsi avec Freud en clinicien, avant de reprendre cette discussion en métaphysicien dans *Différence et répétition* (cf. Monique DAVID-MÉNARD, *Deleuze et la psychanalyse. L'altercation*, Paris, PUF, « Science, histoire et société », 2005, p. 50-51 en particulier). Cette distinction nous apparaît précieuse pour cerner les usages approfondis et la reconnaissance progressive, par Deleuze, de la fécondité des thèses psychanalytiques. Mais elle ne doit pas conduire à distinguer strictement les dimensions cliniques et métaphysiques, qui demeurent indissociables chez Deleuze. La lecture de Monique David-Ménard, à partir de cette hypothèse, permet d'éclaircir certains aspects du texte de Deleuze, que l'auteur compare plus systématiquement à celui de Freud. Son objectif est de montrer un usage possible de Deleuze en psychanalyse, et d'insister pour ce faire sur les sources freudiennes de la philosophie deleuzienne plutôt que sur son rapport à Lacan (ce qui la conduit toutefois à passer largement sous silence l'élaboration commune à Deleuze et à Guattari et leur rapport polémique à une psychanalyse considérée au point de vue non seulement de ses concepts, mais également de sa pratique).

⁵² Gilles DELEUZE, *Différence et répétition* (1968), Paris, PUF, « Épiméthée », 2015, p. 143.

excitations subjectives, Deleuze substitue en effet une dynamique temporelle de la répétition, rejouée au niveau de chaque synthèse comme dans l'approfondissement qui organise le passage d'une synthèse à l'autre. Éros, en tant qu'il constitue la fondation du principe de plaisir, soutire ainsi à Mnémosyme, qui en constitue le fondement, des objets virtuels toujours déplaçables, et se vit par là « comme un cycle, ou comme élément d'un cycle dont l'autre élément opposé ne peut être que Thanatos au fond de la mémoire »⁵³. La dynamique pulsionnelle résultant de ces répétitions inconscientes engage en outre une topique : Éros organise les moi locaux du présent de l'habitude dans un Moi actif qui, à l'épreuve du principe de réalité, se distingue topiquement d'avec le Ça. Parce que ce Moi actif a pour corrélat un moi passif, narcissique, approfondi dans la deuxième synthèse, il implique enfin un Surmoi qui permet de penser la déssexualisation des contenus représentatifs du Moi actif : Thanatos comme le sans-fond, annonçant « dans le surmoi la destruction du Ça et du moi »⁵⁴. C'est enfin du fait de cette réévaluation de la topique comme de la dynamique freudienne que l'inconscient acquiert, sous la plume de Deleuze, une signification proprement ontologique : à l'issue de cette réévaluation, il apparaît en effet que les trois synthèses sont constitutives de l'inconscient, qui désigne dès lors tout autre chose que l'organisation topique d'un sujet régi par des dynamiques pulsionnelles.

Différence et répétition ne constitue donc plus seulement, pour Deleuze, l'occasion de situer certaines inventions philosophiques relativement à la découverte freudienne : il s'agit alors bien plutôt pour lui de proposer à son tour une réévaluation ontologique de l'inconscient, nourrie de ses premières réflexions sur Bergson et sur Nietzsche. Il est de ce point de vue significatif que Deleuze réinvestisse, à cet endroit, les analyses présentées dans le texte sur Masoch, et qu'il se réfère à Bergson et à Nietzsche pour penser, respectivement, l'investissement érotique des objets virtuels et l'éternel retour comme répétition de Thanatos. Ces usages indiquent qu'il ne s'agit plus simplement pour lui de distinguer conceptuellement les inconscients nietzschéen et bergsonien de l'inconscient freudien, mais bien de proposer l'hypothèse ontologique d'un inconscient délié de tout contenu représentationnel ou subjectif – autrement dit, d'un inconscient résolument soustrait à une psychologie de la conscience. Deleuze formule d'emblée à cette occasion le reproche qu'il adressait à Freud dans ses premières monographies : le problème majeur de l'inconscient freudien est, encore une fois, que la répétition y est toujours « subordonnée aux exigences de la simple représentation, du point de vue de son réalisme, de son matérialisme et de son subjectivisme »⁵⁵. Néanmoins, cette

⁵³ *Ibid.*, p. 145.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 151.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 137

critique ne porte plus ici sur la psychanalyse considérée comme un tout, mais sur la seule théorie freudienne, contre laquelle peut se trouver dès lors mobilisée une psychanalyse déliée de toute référence psychologique.

Or, dans une telle entreprise, Lacan s'avère, dès *Différence et répétition*, un allié de poids. Deleuze recourt alors tout particulièrement aux concepts lacaniens de phallus et d'objets partiels pour dégager le caractère sériel et différentiel de l'inconscient. Le phallus lacanien qui manque toujours à sa place, et l'organisation immanente des objets partiels dans des séries différentielles, constituent en effet des outils précieux pour définir « un inconscient intersubjectif qui ne se réduit ni à un inconscient individuel ni à un inconscient collectif, et par rapport auquel on ne peut plus assigner une série comme originelle et l'autre comme dérivée »⁵⁶. Lacan permet ainsi, d'une part, de redéfinir l'inconscient de telle sorte que le plaisir puisse s'y trouver fondé dans la répétition, sans être référé à un contenu mémoriel originel. Mais il permet également à Deleuze d'établir, d'autre part, les jalons de ce que serait selon lui une pensée rigoureuse du désir. C'est en effet dans la mesure où « le phallus, comme objet virtuel, est toujours désigné à la place où il manque par des énigmes et des devinettes » que le désir apparaît comme une « force de recherche, questionnante et problématisante, qui se développe dans un autre champ que celui du besoin ou de la satisfaction »⁵⁷. À propos du plaisir et du désir, à propos surtout de l'inconscient dont il s'agit de repenser à la fois le fonctionnement (dynamique), l'organisation (topique) et la nature (ontologique), Deleuze fait donc jouer désormais Lacan contre Freud. *Logique du sens*, de ce point de vue, se situe dans la droite ligne de *Différence et répétition* : présenté comme un « essai de roman logique et psychanalytique »⁵⁸, l'ouvrage place cette fois-ci Lacan en situation d'interlocution privilégiée, en engageant la discussion sur le terrain de l'organisation du sens dans sa relation aux structures⁵⁹. Ce faisant, le deuxième ouvrage personnel de Deleuze apparaît informé par un contexte philosophique plus vaste, lui-même largement dépendant d'une certaine diffusion du lacanisme. En cela, *Logique du sens* joue un rôle clé pour la rencontre de Deleuze avec Guattari, comme avec la scène psychanalytique qui lui est contemporaine et qu'il s'agit à la fois d'intégrer et de dépasser.

Ce qui apparaît néanmoins, à l'issue d'une étude de l'itinéraire personnel de Deleuze avant ces deux rencontres, est que celui-ci aborde alors la psychanalyse d'un point de vue strictement

⁵⁶ *Ibid.*, p. 139, n. 1.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 141.

⁵⁸ Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, *op. cit.*, p. 8.

⁵⁹ Pour une analyse plus détaillée de la conception deleuzienne de la structure et du rôle que joue *Logique du sens* dans la thématique ontologique de l'inconscient, cf. *infra*, p. 90-98.

conceptuel. Cette appréhension interne du corpus psychanalytique permet toutefois à Deleuze d'opérer un déplacement à l'intérieur même de cette référence théorique à la métapsychologie. De ses premières monographies à *Différence et répétition*, Deleuze tend à dialoguer non plus seulement avec Freud, mais avec Lacan, et à adresser à la psychanalyse des questions qui ne la cantonnent plus à une approche psychologique, mais qui reconnaissent ses apports ontologiques. D'une interlocutrice négative venant délimiter, par contraste, l'originalité des conceptualités bergsonienne et nietzschéenne, la psychanalyse entre alors dans le cadre d'une situation d'interlocution positive, d'autant plus légitime qu'elle apporte un certain nombre d'outils conceptuels pertinents pour la philosophie. C'est donc en tant que philosophe, et même en tant que métaphysicien, que Deleuze s'intéresse en premier lieu à la psychanalyse : à cet égard, les questions de son importance institutionnelle et clinique, ou de son ancrage dans un savoir psychologique, doivent d'abord être évacuées. Les conditions d'une rencontre avec Guattari viennent de cet intérêt réel, mais strictement interne et conceptuel : intérêt ancré non seulement sur la nécessité, pour Deleuze, de se confronter à la psychanalyse, mais également sur le fait que celle-ci recèle des concepts importants, à condition d'être préalablement clarifiés et ressaisis pour eux-mêmes. Pourtant, c'est aussi lorsque la psychanalyse en vient elle-même à se penser indépendamment de son inscription dans l'horizon normatif de la psychologie et de la psychiatrie que se trouve ouverte la voie pour une critique plus franche, qui ne vise alors plus tant à circonscrire cette dernière dans un domaine réservé (ce à quoi s'attache Deleuze dans ses premières monographies), qu'à mettre au jour ses conséquences pour le domaine dont elle prétend pourtant s'émanciper (ce qui ne pourra s'effectuer qu'après la rencontre avec Guattari). C'est en ce sens que Deleuze pourra affirmer, lorsqu'il reviendra plus tard sur cette rencontre : « ce n'est pas moi qui ai sorti Félix de la psychanalyse, c'est lui qui m'en a sorti »⁶⁰. Cette remarque est importante. Elle est d'abord l'aveu d'un certain enlisement de Deleuze dans une conceptualité lacanienne dégagée de ses soubassements institutionnels. Par là, elle témoigne aussi plus fondamentalement de l'importance d'un revirement qui doit être situé pratiquement et non pas seulement théoriquement – revirement qui nécessite donc, pour s'effectuer pleinement, le branchement des approches deleuzienne et guattarienne. Or, l'originalité de Foucault, sur ce point précis, est justement d'articuler ces différents aspects, dans son appréhension initiale de la psychanalyse comme dans les transformations qu'il fait subir à cette première approche.

⁶⁰ Gilles DELEUZE, « Sur la philosophie » (1988), dans *Pourparlers*, *op. cit.*, p. 197.

1.2. FOUCAULT : PHILOSOPHIE OU PSYCHOLOGIE

Alors que l'intérêt de Deleuze pour la psychanalyse nécessite une évacuation préalable de la question psychologique, l'itinéraire biobibliographique de Foucault, en amont même des années 1960, dessine un tout autre tracé. Cet itinéraire semble bien plutôt indiquer un intérêt pour la psychanalyse ancré sur une confrontation assumée aux savoirs psychologiques et psychiatriques. Plutôt que de confrontation, c'est presque d'une hésitation qu'il faudrait ici parler : le cursus du jeune Foucault est en effet marqué par une attirance pour la psychologie informant largement sa formation, ses premiers écrits, et la place qu'il réserve à la psychanalyse au sein de ceux-ci. Plus exactement, il s'agit alors pour lui de s'intéresser à la conceptualité psychanalytique en tant, précisément, qu'elle est relative à une approche psychologique l'intéressant plus largement. On ne soutiendra donc pas que l'approche foucauldienne est, dans les années 1950, moins théorique que celle de Deleuze, mais plutôt que la fécondité conceptuelle de la psychanalyse se vérifie particulièrement, pour le premier Foucault, lorsque celle-ci se trouve d'emblée ressaisie dans ses relations au savoir psychologique et à l'anthropologie qui le sous-tend.

Ce que l'itinéraire personnel de Foucault a néanmoins en commun avec celui de Deleuze, en amont des rencontres qui nous intéressent et en deçà d'une confrontation plus frontale aux scènes psychanalytique et psychiatrique des années 1960, est d'être lui aussi traversé par un renversement qui conditionne ces rencontres comme cette confrontation. Nous avons vu que Deleuze passait d'une délimitation négative des concepts psychanalytiques à une approche positive de ces derniers, moyennant l'éviction de leur surdétermination psychologique. Or, l'itinéraire de Foucault paraît également attester un retournement, par lequel ce dernier passe d'un intérêt pour une anthropologie d'inspiration doublement phénoménologique et psychanalytique à une prise en compte des effets institutionnels du savoir psychologique, moyennant une rupture avec le programme de la psychiatrie existentielle. Cette rupture permet d'orienter le projet foucauldien vers deux directions complémentaires touchant les scènes psychiatrique et psychanalytique qui lui sont contemporaines. Elle amorce en effet, d'une part, la possibilité d'une généalogie du pouvoir psychanalytique désormais considéré dans ses relations avec l'institution asilaire. Mais elle permet également, d'autre part, de ressaisir la portée critique et les innovations conceptuelles de la psychanalyse au point de vue d'une herméneutique du langage dont les apports pourront être réinvestis dans le cadre plus général d'une archéologie des savoirs sur l'homme. C'est ce double effet de bascule que nous voudrions

mettre au jour et qui définit, croyons-nous, le cadre conceptuel à partir duquel Foucault appréhende, dès les années 1960, un certain nombre de savoirs et de pratiques qui lui sont contemporains.

1.2.1. La psychanalyse contre la psychologie positive

Dès ses débuts en philosophie et tout au long de sa formation, Foucault s'est intéressé, comme nombre de ses camarades, à la psychologie et à la psychiatrie. Contrairement à Deleuze, sans doute a-t-il en l'occurrence bénéficié de l'influence que ces deux disciplines exercent alors sur l'enseignement dispensé à l'École normale supérieure⁶¹. Gusdorf, puis Althusser, ont en effet initié Foucault à la psychopathologie en invitant rue d'Ulm des psychiatres, dont Georges Daumézon, Henri Ey et surtout, dès l'instauration d'un tel séminaire par Gusdorf, Lacan. Via Georges Daumézon et Henri Ey, en particulier, Foucault se rapproche ainsi très tôt du cercle réformateur de l'*Évolution psychiatrique*. Gusdorf et Althusser ont également permis à une poignée de normaliens d'assister à des présentations de malades qui avaient alors lieu à Sainte-Anne⁶². Si Foucault est en outre particulièrement réceptif à cette atmosphère imprégnée de psychologie clinique, c'est sans doute aussi parce qu'il est marqué par une expérience personnelle qui le mène à se confronter dès alors, comme patient, à l'institution psychiatrique : là où Deleuze assiste, sous l'impulsion de Michel Tournier, à quelques cours de Jean Delay, c'est dans le cadre d'une consultation que Foucault rencontre d'abord ce dernier⁶³. L'air du temps psychologique et psychopathologique trouve ainsi chez Foucault un terrain favorable, que ce dernier alimente par une lecture attentive de Freud, mais aussi de Krafft-Ebing et de Politzer puis, dès le début des années 1950, de Lacan⁶⁴. Cet intérêt trouve enfin à se poursuivre et à s'exercer *via* une formation en psychologie marquée par l'enseignement de Lagache, à la Sorbonne où il obtient en 1949 une licence de psychologie, ainsi qu'à l'Institut de psychologie de Paris, où il est d'abord diplômé en psychologie expérimentale, puis en psychopathologie en 1952⁶⁵. Il effectue dans ce cadre un stage à Sainte-Anne, et c'est en tant qu'assistant de psychologie qu'il est recruté à la Faculté de Lille après l'obtention de ces diplômes. La volonté

⁶¹ Deleuze, contrairement à Foucault, a en effet échoué au concours d'entrée à l'École normale supérieure, au sein de laquelle s'élabore assez largement cet engouement de la philosophie française pour la psychologie, puis, sous l'influence d'Althusser, pour la psychanalyse lacanienne.

⁶² Cf. Didier ERIBON, *Michel Foucault* (1989), Paris, Flammarion, « Champs biographie », 2011, p. 75-76.

⁶³ *Ibid.*, p. 50.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 58.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 61-62.

qu'a Foucault de s'engager dans la voie de la psychologie va jusqu'à le faire hésiter à entreprendre des études médicales, ce dont le dissuade Daniel Lagache.

Ce dernier point est important : Lagache promeut en effet une orientation psychanalytique de la psychologie et argue à cette occasion que de telles études ne constituent pas, dans le cadre français, un prérequis⁶⁶. Or, tout porte à croire que Foucault se reconnaît dans une telle approche de la psychologie, mais aussi du fait psychique : dans l'alternative qui lui est alors soumise entre « faire de la “psychologie” comme M. Pradines et M. Merleau-Ponty, ou de la “psychologie scientifique” comme Binet »⁶⁷, il semble en effet que Foucault penche à cette époque pour la première option. L'intérêt qu'il manifeste, au même moment, pour la phénoménologie et la psychiatrie existentielle, laisse cependant penser que cette option théorique témoigne avant tout d'un souci de ressaisir « l'homme concret »⁶⁸ dans les termes d'une anthropologie existentielle irréductible au positivisme psychologique, plutôt que d'une volonté d'interroger, en deçà même de la distinction entre une « vraie » et une « fausse » psychologie, les cadres de connaissance et les dispositifs de pouvoir relatifs à une épistémologie donnée.

À cet endroit de la formation de Foucault, l'influence de la phénoménologie, telle que celle-ci lui a été transmise par les leçons de Merleau-Ponty, ainsi que par la lecture de Heidegger et de Husserl, se mêle en effet à celle d'une psychologie d'orientation psychanalytique. L'enjeu est alors bien de prendre à rebours l'assimilation de la psychologie scientifique à une « vraie » psychologie. C'est ce que semble indiquer l'entreprise menée dès *Maladie mentale et personnalité*. Sans contester la distinction même entre « vraie » et « fausse » psychologie, Foucault se propose en effet de la renverser, et affirme ainsi, en conclusion du premier ouvrage qu'il consacre à ces questions en 1954 :

La vraie psychologie doit se délivrer de ces abstractions qui obscurcissent la vérité de la maladie et aliènent la réalité du malade ; car, quand il s'agit de l'homme, l'abstraction n'est pas simplement

⁶⁶ Pour une analyse plus détaillée de l'alliance entre la psychanalyse et la psychologie promue par Lagache, cf. *infra*, p. 65-68.

⁶⁷ Michel FOUCAULT, « La recherche scientifique et la psychologie » (1957), texte n° 3 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 166.

⁶⁸ Foucault emploie en particulier cette expression dans la conclusion de *Maladie mentale et personnalité* (Michel FOUCAULT, *Maladie mentale et personnalité*, Paris, PUF, « Initiation philosophique », 1954, p. 104). Celle-ci résume plus généralement l'ambition d'un retour aux dimensions concrètes de l'existence, suivant une voie à la fois marxiste et phénoménologique que Foucault suit dans les années 1950. Elle est notamment utilisée par Politzer, et désigne sous sa plume l'objet de la « psychologie concrète » qu'il appelle de ses vœux (cf. Georges POLITZER, *Critique des fondements de la psychologie, op. cit.*, p. 261 : « avec la psychologie concrète, la psychologie entre dans une voie nouvelle : l'étude de l'homme concret »).

une erreur intellectuelle ; *la vraie psychologie doit se débarrasser de ce psychologisme*, s'il est vrai que, comme toute science de l'homme, elle doit avoir pour but de le désaliéner⁶⁹.

Maladie mentale et personnalité intègre, à cet égard, le projet marxiste d'une désaliénation de l'homme à l'horizon scientifique d'une vérité psychologique. Si les abstractions que dénonce Foucault sont responsables, au point de vue théorique, d'un obscurcissement de la vérité de la maladie et, au point de vue pratique, d'une aliénation de la réalité du malade, alors l'étude de l'« homme concret » devra marcher sur deux jambes : une pratique sociale de la désaliénation d'une part, une psychologie à même de prendre en considération le tout de la personnalité d'autre part. Ce qui importe surtout, à ce stade de l'analyse, est alors l'idée selon laquelle la « vraie » psychologie est précisément celle qui doit passer outre l'abstraction psychologiste. Ce qui, pour Foucault, revient à affirmer que « la science de la pathologie mentale ne peut être que la science de la personnalité malade »⁷⁰. Au point de vue de la théorie psychologique qui l'intéresse d'abord, l'ambition de Foucault est donc de chercher, dans les outils conceptuels délivrés par ses lectures et sa formation, une anthropologie et une métapsychologie pouvant lui permettre d'appréhender l'existence concrète dans toutes ses dimensions. Or, dans cette entreprise, il semble que la psychanalyse, considérée dans son lien à la phénoménologie et à l'analyse existentielle, a joué pour le premier Foucault un rôle important.

1.2.2. Psychanalyse, phénoménologie et anthropologie existentielle

La psychanalyse et la phénoménologie sont en effet appréhendées par Foucault, en 1954, dans l'unité d'une entreprise s'opposant terme à terme aux présupposés épistémologiques et étiologiques de la psychologie positive. Dans ce cadre polémique, les « psychologies analytiques ou phénoménologiques » ont en commun de chercher « à ressaisir l'intelligibilité de toute conduite même démente, dans ses significations antérieures à la distinction du normal et du pathologique »⁷¹. De ce point de vue, la psychanalyse et la phénoménologie apparaissent complémentaires dans la lutte à mener contre un psychologisme, entendu dans un premier temps par Foucault en ce sens positiviste. L'introduction à la traduction française de l'ouvrage de Binswanger sur *Le rêve et l'existence* s'inscrit, à cet égard, dans la continuité de cet intérêt foucauldien pour des approches soucieuses de proposer une théorie de la signification susceptible

⁶⁹ Michel FOUCAULT, *Maladie mentale et personnalité*, op. cit., p. 110 (nous soulignons).

⁷⁰ *Ibid.*, p. 34.

⁷¹ *Ibid.*, p. 1.

d'intégrer un certain nombre d'expériences limites, telles que le rêve ou la folie. Foucault souligne, dans cette introduction contemporaine de *Maladie mentale et personnalité*, la coïncidence de dates entre la parution des *Recherches logiques* de Husserl et de *L'Interprétation des rêves* de Freud. Ces ouvrages lui apparaissent alors comme un « double effort de l'homme pour ressaisir ses significations et se ressaisir lui-même dans ses significations »⁷² : effort dont Foucault trouve, dans l'analyse existentielle de Binswanger, à la fois le prolongement et le dépassement.

Dans cette introduction, l'importance de Freud se comprend ainsi à partir de la mise au jour d'un inconscient permettant d'intégrer les expériences oniriques et psychopathologiques à une herméneutique plus générale de l'existence humaine. Alors que le rêve était jusqu'alors considéré comme le non-sens de la conscience, Freud a en effet « renversé la proposition et fait du rêve le sens de l'inconscient »⁷³. C'est ce renversement qui confère à la psychanalyse son caractère innovant aussi bien que polémique à l'intérieur même du champ psychologique, ce que Foucault s'attache à montrer dans deux articles parus en 1957 : « La psychologie de 1850 à 1950 », et « La recherche scientifique et la psychologie ». Il s'agit alors pour lui d'insister, une nouvelle fois, sur le « renversement » qui caractérise les découvertes freudiennes, en dépit de leurs « origines naturalistes » et de leurs « préjugés métaphysiques et moraux »⁷⁴. Comme l'explique en effet Foucault :

L'histoire de la psychanalyse a fait justice elle-même de ces éléments rétrogrades. L'importance historique de Freud vient sans doute de l'impureté même de ses concepts : c'est à l'intérieur du système freudien que s'est produit ce grand renversement de la psychologie ; c'est au cours de la réflexion freudienne que l'analyse causale s'est transformée en genèse des significations, que l'évolution a fait place à l'histoire, et qu'au recours à la nature s'est substituée l'exigence d'analyser le milieu culturel⁷⁵.

Cette désintrication entre la métapsychologie freudienne et le « mythe biologique » et évolutionniste dont elle procéderait⁷⁶ permet d'interpréter Freud comme celui qui a su pousser

⁷² Michel FOUCAULT, « Introduction à Binswanger (L.), *Le rêve et l'existence* (tr. fr. J. Verdeaux) » (1954), texte n° 1 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 97.

⁷³ *Ibid.*

⁷⁴ Michel FOUCAULT, « La psychologie de 1850 à 1950 » (1957), texte n° 2 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 155-156.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 156.

⁷⁶ *Ibid.* Il est significatif, de ce point de vue, que Foucault se réfère peu à la théorie sexuelle de Freud, préférant se concentrer sur l'herméneutique développée dans *L'interprétation des rêves* que sur les implications libidinales de la deuxième topique (on peut comparer à cet égard Sigmund FREUD, *Sur le rêve* [1901], tr. fr. Olivier MANNONI, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2016 et Sigmund FREUD, « Au-delà du principe de plaisir » [1920], tr. fr. Jean LAPLANCHE, dans *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 2001, p. 47-128). Que l'énergétique des pulsions soit référée, dans l'article de 1957, à un « mythe biologique », témoigne à notre sens d'une certaine méfiance de Foucault envers l'idée d'un fondement naturaliste des significations : *Au-delà du*

au plus loin l'analyse du sens des conduites, en mettant en évidence leur inscription dans une histoire individuelle comme dans des structures culturelles et sociales. Freud, selon Foucault, a donné par là « son orientation à la psychologie moderne »⁷⁷. Il convient de remarquer qu'une telle interprétation de la découverte freudienne, en tant qu'elle repose sur la critique préalable d'une métapsychologie biologisante, trouve son pendant, à cette époque, chez Binswanger, mais aussi chez Merleau-Ponty ainsi que chez Politzer et chez Lacan lui-même⁷⁸. Autrement dit, c'est bien parce que Foucault livre alors une appréciation de la psychanalyse largement dépendante d'une tradition phénoménologique et existentielle dans laquelle il se reconnaît⁷⁹ que celle-ci acquiert, selon lui, une portée véritablement polémique pour la psychologie positive. Ce que Foucault appelle « la nouveauté de la recherche » freudienne se situe précisément en ce point critique : elle « ne s'inscrit pas dans une critique du contenu, ni dans cette dialectique de la science où s'accomplit le mouvement de sa vérité, mais dans une polémique contre le savoir pris au niveau même de son origine, dans une réduction primordiale de la science à son objet, dans un soupçon critique sur la connaissance psychologique »⁸⁰. Étant donnée cette approche non-biologisante des apports freudiens, les reproches que Foucault adresse à la psychanalyse dans ces années 1950 ne visent donc pas tant l'impureté de ses concepts – puisque c'est précisément leur subversion historique qui lui confère sa force critique – que son élaboration insuffisante de la problématique herméneutique qu'elle est

principe de plaisir est, par suite, rarement mobilisé par Foucault, sinon à des fins polémiques. Ce point mérite d'être souligné, dans la mesure où c'est précisément ce dernier texte qui retient plus spécifiquement l'attention de Deleuze et qui lui permet de trouver chez Freud la trace d'une réflexion ontologique. Sans doute Foucault se rappelle-t-il ici la leçon de Merleau-Ponty, qui constitue une médiation importante dans sa réception de la psychanalyse et qui insistait lui aussi sur le fait que, malgré les « déclarations de principe de Freud », les recherches psychanalytiques « aboutissent en fait non pas à expliquer l'homme par l'infrastructure sexuelle, mais à retrouver dans la sexualité les relations et les attitudes qui passaient auparavant pour des relations et des attitudes de conscience » (Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1945, p. 193).

⁷⁷ Michel FOUCAULT, « La psychologie de 1850 à 1950 » (1957), texte n° 2 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 157.

⁷⁸ Sur ce point, cf. Elisabetta BASSO, « Foucault entre psychanalyse et psychiatrie. “Reprendre la folie au niveau de son langage” », *Archives de Philosophie*, vol. 79, n° 1, 2016, p. 38-39.

⁷⁹ Il est également significatif que cette interprétation anti-biologisante de Freud et de la psychanalyse s'avère, dans les années 1940 et 1950, commune à un certain nombre de psychiatres, psychopathologues et philosophes, qui ne se fondent pas toujours sur une approche résolument phénoménologique pour émettre de telles critiques. Il en est ainsi de Lacan, de Politzer, ou encore de Minkowski (autre promoteur d'une analyse existentielle dont le cadre théorique est plutôt bergsonien qu'husserlien ou heideggérien, contrairement à Binswanger). Le premier Foucault s'inscrit, de ce point de vue, dans une certaine réception de la psychanalyse qui dépasse la seule approche phénoménologique pour s'intégrer à un cadre existentiel plus général. C'est cependant la phénoménologie, dans son lien à la psychanalyse et à l'analyse existentielle, qui retient particulièrement son attention dans l'introduction à Binswanger.

⁸⁰ Michel FOUCAULT, « La recherche scientifique et la psychologie » (1957), texte n° 3 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 171.

parvenue à mettre au jour. Et c'est en ce point précis que, du point de vue du premier Foucault, Binswanger prolonge et relève la psychanalyse comme la phénoménologie.

La psychanalyse, explique en effet Foucault dans son introduction à Binswanger, a certes reconnu le caractère symbolique de l'expérience onirique, mais, faute d'une élaboration suffisante de la notion même de symbole, elle « n'est jamais parvenue à faire parler les images »⁸¹. Le symbole reste chez Freud le « point de tangence où viennent se rejoindre, un instant, la signification limpide et le matériau de l'image »⁸², sans que soit pris en compte le caractère expressif de l'image elle-même. Et c'est donc « pour avoir méconnu cette structure de langage qu'enveloppe nécessairement l'expérience onirique » que « la psychanalyse freudienne du rêve n'est jamais une saisie compréhensive du sens »⁸³. Foucault voit du reste, dans la postérité de Freud, la preuve de cet écart qui demeure irrésolu dans la psychanalyse : les tentatives de Klein et de Lacan apparaissent en effet, à ses yeux, comme des aveux d'échec, l'une et l'autre orientant respectivement leurs analyses vers les fantasmes et vers le langage, sans plus chercher à unir ces deux aspects dans ce qui serait une structure imaginaire en elle-même significative. L'herméneutique freudienne échoue donc, à suivre l'« Introduction à Binswanger », dans la tâche qu'elle s'est assignée et par laquelle elle renverse malgré tout les catégories la psychologie positive.

La phénoménologie husserlienne ne parvient pas davantage, selon Foucault, à relever le défi herméneutique corrélatif à ce renversement. Plus exactement, celui-ci explique que Husserl a bien distingué l'indication objective et les actes expressifs, dans lesquels il a voulu trouver le fondement de la signification. Mais en creusant ainsi l'écart entre « ce qui relève d'une symptomatologie et ce qui relève d'une sémantique »⁸⁴, il n'a pas su rendre raison de la saisie compréhensive du sens, qui requiert en outre que l'on réintègre « le moment de l'indication objective auquel s'était attardé l'analyse freudienne »⁸⁵. Le défaut de la phénoménologie est donc strictement symétrique à celui de la psychanalyse : elle est bien « parvenue à faire parler les images, mais elle n'a donné à personne la possibilité d'en comprendre le langage »⁸⁶. C'est pourquoi l'entreprise binswangerienne se trouve ici saluée : elle intègre et dépasse tout à la fois

⁸¹ Michel FOUCAULT, « Introduction à Binswanger (L.), *Le rêve et l'existence* » (1954), texte n° 1 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 101.

⁸² *Ibid.*, p. 100.

⁸³ *Ibid.*, p. 99.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 106.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 107.

⁸⁶ *Ibid.*

ces efforts avortés, en cherchant le fondement commun à la méthode d'interprétation et aux actes d'expression – à savoir : « ce moment fondamental où se nouent les significations »⁸⁷.

À ce stade de l'analyse, donc, l'usage et la compréhension foucauldienne de la psychanalyse reposent sur un projet à la fois critique et herméneutique. Négativement, c'est parce qu'elle opère un renversement permettant de contester de l'intérieur la psychologie positive que la psychanalyse peut être comprise dans son unité avec les entreprises phénoménologiques et existentielles. Cette portée polémique vient alors d'une interprétation des concepts freudiens qui vise d'abord à les soustraire à la psychologie expérimentale. En ce qu'elle implique un positionnement stratégique vis-à-vis d'une telle psychologie, cette interprétation est commune à des auteurs venant de traditions parfois différentes, mais qui participent ensemble à l'unité d'un courant de la psychologie française dans lequel Foucault se reconnaît. Positivement toutefois, la psychanalyse jette aussi une lumière nouvelle sur la problématique herméneutique, *via* la notion d'inconscient qui vise à ressaisir effectivement le sens global de l'expérience humaine. Or, c'est quant à cette élaboration positive que la psychanalyse s'avère insuffisante, comme la phénoménologie husserlienne et contrairement à l'analyse existentielle de Binswanger. La psychanalyse, dans l'itinéraire du premier Foucault, doit donc être située relativement à la psychologie positive qu'elle permet de contester, mais aussi relativement à la phénoménologie et à l'analyse existentielle dont elle partage les ambitions herméneutiques. Cette double situation de la psychanalyse donne une image du rôle à la fois critique et herméneutique qu'elle a d'abord pu jouer pour Foucault, dans la droite continuité de sa formation en psychologie.

1.2.3. La psychanalyse entre renversement herméneutique et continuité institutionnelle

Tout porte cependant à croire que cette première appréciation de la psychanalyse, dans son rôle critique et dans ses insuffisances herméneutiques, constitue chez Foucault une position transitoire, qui recèle dès les années 1950 les conditions de son renversement. C'est en effet, semble-t-il, à l'issue de ce que l'on pourrait qualifier comme un « double effet de bascule » que Foucault en viendra à intégrer l'étude de la psychanalyse au projet d'une archéologie du savoir et d'une généalogie du pouvoir. La déprise de Foucault à l'égard de l'anthropologie existentielle constitue le point de départ de cette bascule. Cette déprise implique de réévaluer les enjeux herméneutiques de la psychanalyse aussi bien que ses aspects polémiques. La situation

⁸⁷ *Ibid.*

stratégique de la psychanalyse, au sein du corpus foucauldien, change à cette occasion : il s'agit désormais, d'une part, de la situer vis-à-vis d'un psychologisme qui ne désigne plus tant la psychologie positive que la prévalence d'un sujet donateur de sens ; d'autre part, de la réinscrire *a contrario* dans une certaine continuité institutionnelle avec la psychologie positive et la psychiatrie. Ce faisant, cette bascule indique bien quelque chose comme un chiasme : là où la psychanalyse était saluée pour ses perspectives critiques, elle est désormais soupçonnée par Foucault de s'inscrire dans la continuité institutionnelle de la psychiatrie. Mais, là où Foucault pointait son insuffisance à l'égard de l'élaboration herméneutique du sens, elle apparaît à présent susceptible de redéfinir le projet herméneutique lui-même dans les termes d'une interprétation indéfinie, en dehors de toute référence à l'expérience d'un sujet conscientiel. Par suite, ce revirement implique aussi pour Foucault de redéfinir le psychologisme qui constitue sa cible : dans un tel cadre, si la psychanalyse peut être à nouveau considérée dans une indépendance relative à l'égard de la psychologie, c'est parce qu'elle permet de contester une psychologie du sujet plutôt qu'une psychologie positive.

La déprise de Foucault à l'égard de l'analyse existentielle s'articule en effet plus largement à un soupçon porté sur tout projet anthropologique qui serait indexé à la figure d'un sujet donateur de sens. Une telle déprise n'implique plus seulement de refuser, contre la psychologie expérimentale et avec la psychanalyse, la référence à un substrat libidinal biologisé. Il s'agit bien plutôt de contester désormais, contre un psychologisme de l'intériorité, l'ordonnancement de la problématique analytico-existentielle à l'intentionnalité d'une conscience et à l'herméneutique d'un sens. Ce renversement est fondamental, car les positions qu'occupent respectivement l'analyse existentielle, la phénoménologie et la psychanalyse changent dès lors du tout au tout, et semblent dessiner des orientations qui seront approfondies par Foucault dans son entreprise archéologique. Étant donné ce renversement, au terme duquel Foucault en vient à changer de cible, c'est en effet là même où Binswanger semblait surpasser la phénoménologie et la psychanalyse qu'il échoue en fait le mieux. Pour cette raison, on serait d'abord tenté de considérer que le désaveu de Foucault à l'égard de l'analyse existentielle intègre, dans sa remise en cause d'un sujet donateur de sens, la phénoménologie et la psychanalyse. Il convient néanmoins de se demander si Foucault n'a pas pu considérer les choses autrement, et chercher à rebours, dans la phénoménologie comme dans la psychanalyse, des moyens de lutter contre la réduction conscientielle de la signification. Deux manuscrits rédigés par Foucault dans ces années 1950, l'un consacré à Binswanger et l'analyse existentielle⁸⁸, l'autre aux rapports entre

⁸⁸ Michel FOUCAULT, *Binswanger et l'analyse existentielle*. 1954, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2021.

phénoménologie et psychologie⁸⁹, semblent corroborer cette hypothèse. Dans le premier se confirme en effet la proximité qu'établit Foucault entre la phénoménologie, la psychanalyse et l'analyse existentielle, en même temps que s'y trouvent déjà soulignés les écueils anthropologiques de cette dernière. Le manuscrit sur Husserl, quant à lui, semble ouvrir la voie à une ontologie qui pourrait puiser dans la phénoménologie même des outils pour lutter contre la psychologie⁹⁰. Notre hypothèse est ici qu'un semblable mouvement de déprise à l'égard de la psychologie, qui en passerait cette fois-ci par la psychanalyse, a pu s'effectuer chez Foucault, sur le plan herméneutique, grâce aux apports de Lacan.

À l'appui de cette hypothèse, Elisabetta Basso a pu montrer la communauté qu'il était possible de déceler entre le renversement opéré par Foucault au tournant des années 1950 et 1960 et la théorie lacanienne des psychoses⁹¹. Choissant de lire la place réservée à la psychanalyse dans l'*Histoire de la folie* à la lumière de l'introduction à Binswanger plutôt qu'à celle de la généalogie du pouvoir mise en place dans les années 1970, celle-ci souligne ainsi qu'une certaine interprétation de Freud, que Lacan développe à la même époque, a pu jouer un rôle important dans l'instauration, par Foucault, d'une problématique archéologique. Il ne s'agit plus seulement, suivant cette ligne problématique, d'interpréter Freud en phénoménologue contre la psychologie positive, mais de prêter la plus vive attention aux modalités précises du renversement herméneutique qu'il met en place, contre une psychologie du sujet et de la signification. Ce que révèle en effet un examen attentif du geste freudien est qu'il implique, plus fondamentalement, une réévaluation de la tâche herméneutique elle-même. Cette réévaluation engage un passage de la question de la parole à celle du langage, du problème du sens à celui de la structure – autrement dit : d'une lecture psychologisante de Freud à son interprétation lacanienne⁹². Ce qui importe alors, pour l'herméneutique psychanalytique ainsi redéfinie, n'est plus tant la possibilité d'un accès aux significations secrètes du rêve et de la

⁸⁹ Michel FOUCAULT, *Phénoménologie et psychologie. 1953-1954*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2021.

⁹⁰ C'est ce que souligne Philippe Sabot dans sa présentation, en remarquant que la question ontologique qui anime l'étude, par Foucault, de la notion de monde chez Husserl, implique un décrochage vis-à-vis du psychologisme et de ses fondements non seulement naturalistes, mais également anthropologiques (cf. Philippe SABOT, « Situation et présentation des annexes », dans Michel FOUCAULT, *Phénoménologie et psychologie, op. cit.*, p. 374-384 en particulier).

⁹¹ Elisabetta BASSO, « Foucault entre psychanalyse et psychiatrie. "Reprenre la folie au niveau de son langage" », *art. cit.*

⁹² Elisabetta Basso note ainsi que « face au phénomène de ce langage qui est pure autoimplication, les cibles polémiques de la critique foucauldienne sont les mêmes que celles contre lesquelles se dressait Lacan dans son séminaire de 1955-1956, à savoir la perspective phénoménologique et une certaine vision naïve de la démarche freudienne qui consisterait à croire que, si la psychanalyse a "restitué le sens dans la chaîne des phénomènes", ce "sens dont il s'agit, c'est ce qui se comprend" » (*ibid.*, p. 49). Cf. Jacques LACAN, *Le Séminaire. Livre III. Les psychoses. 1955-1956*, Paris, Seuil, « Le champ freudien », 1981, p. 14.

folie, que la prise en compte d'un langage propre à ces expériences. Par là se trouve ouverte, semble-t-il, la possibilité d'une voie archéologique dans laquelle Foucault s'engagera et qui s'avère parfaitement ajustée à la relecture de Freud que Lacan propose à la même époque.

Avant d'étudier les modalités exactes par lesquelles Foucault appréhendera les apports de Lacan, il importe toutefois de porter notre attention sur le deuxième aspect de la « bascule » que nous cherchons à mettre au jour. À cet égard, on peut noter qu'au seuil des années 1960, le retour critique de Foucault sur l'analyse existentielle paraît conditionner non seulement son intérêt pour les apports lacaniens, mais également sa prise en considération de l'importance institutionnelle de la psychiatrie. Il faut prendre au sérieux, de ce point de vue, les termes dans lesquels la première préface à l'*Histoire de la sexualité* thématise, bien plus tard, ce retour critique :

Étudier ainsi, dans leur histoire, des formes d'expérience est un thème qui m'est venu d'un projet plus ancien : celui de faire usage des méthodes de l'analyse existentielle dans le champ de la psychiatrie et dans le domaine de la maladie mentale. Pour deux raisons qui n'étaient pas indépendantes l'une de l'autre, ce projet me laissait insatisfait : *son insuffisance théorique dans l'élaboration de la notion d'expérience et l'ambiguïté de son lien avec une pratique psychiatrique que tout à la fois il ignorait et supposait*⁹³.

Bien qu'elle soit rétrospective et largement dépendante des recherches effectivement menées par Foucault depuis sa déprise à l'égard de l'analyse existentielle, cette appréciation conforte l'hypothèse de deux orientations accompagnant cette déprise. « L'insuffisance théorique de l'analyse existentielle dans son élaboration de la notion d'expérience » pourra en effet trouver une relève féconde dans le projet archéologique, qui évite l'écueil anthropologique en se proposant d'étudier la formation historique et discursive de cette expérience. « L'ambiguïté de son lien à la pratique psychiatrique », quant à elle, semble engager le projet d'une généalogie visant à situer cette même expérience dans les rapports de pouvoir corrélatifs à une formation historico-discursive donnée.

Ce qui apparaît donc dans l'itinéraire de Foucault, relativement à la psychanalyse et en deçà des recherches archéologiques et généalogiques, est le double renversement qui conditionne ce programme. L'un, qui consiste à se défaire d'une approche phénoménologique du sujet et de la signification, peut être mené avec Lacan. Il implique en effet un renversement herméneutique qui engage aussi bien le champ psychanalytique contemporain de Foucault que le projet archéologique mené par ce dernier. L'autre, qui vise à réinscrire la psychanalyse dans

⁹³ Michel FOUCAULT, « Préface à l'*Histoire de la sexualité* » (1984), texte n° 340 dans *Dits et écrits. Tome II, op.cit.*, p. 1398 (nous soulignons).

les dispositifs de pouvoir dont elle prétend s'affranchir, requiert à l'inverse de maintenir sur cette dernière un point de vue critique. Ces deux variations s'effectuent sur le fond d'un rapport problématique de Foucault au savoir psychologique, qui implique de sa part un changement de cible. Plutôt qu'un choix entre la psychologie et la philosophie, ce qui se dessine à cet endroit semble correspondre à un positionnement contre un psychologisme lui-même redéfini, dont les avatars peuvent être débusqués aussi bien dans une philosophie du sujet que dans une psychologie de la conscience. C'est sur le fond de ces lignes problématiques qu'un dialogue tantôt explicite et tantôt tacite pourra se mettre en place avec Deleuze comme avec Guattari : car si Deleuze prend, lui aussi, peu à peu conscience des possibilités que recèle la théorie lacanienne pour une interprétation anti- ou anté-psychologique de l'inconscient, Guattari permet d'articuler cette prise de conscience à une problématique institutionnelle et politique.

1.3. GUATTARI : LA PHILOSOPHIE DANS LA CLINIQUE

Le parcours de Guattari a ceci de particulier, par rapport à celui de Foucault et, *a fortiori*, de Deleuze, que son tracé dépend d'emblée des innovations psychanalytiques, psychiatriques, mais également politiques qui lui sont contemporaines. C'est pourquoi il est particulièrement délicat d'abstraire cet itinéraire de la conjoncture « psycha-politique »⁹⁴ dans laquelle il s'inscrit. Les cheminements conceptuels de Deleuze et de Foucault les mènent, chacun à leur manière, à aborder la psychanalyse au point de vue d'une philosophie dont la cible se révèle au fur et à mesure de leurs élaborations théoriques et de leurs éventuels revirements. Dans les deux cas, la reconnaissance de la portée véritablement philosophique de l'inconscient freudien va de pair avec la remise en cause d'une interprétation psychologisante de celui-ci. Dans cette mesure, la réceptivité au « retour à Freud » engagé par Lacan à la même époque requiert, de leur part, des conditions préalables dont l'émergence peut être située sur le plan théorique d'une thématization respectivement ontologique et herméneutique de cet inconscient. Or, il en va tout autrement pour Guattari, qui envisage d'emblée la psychanalyse au point de vue lacanien d'une analyse des structures psychiques et politiques. C'est pourquoi, aussi, ce dernier n'envisage aucune discontinuité entre cette analyse et des pratiques à la fois thérapeutiques et militantes.

⁹⁴ Cf. François DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari, op. cit.*, chap. 1 : « Félix Guattari. Itinéraire psycha-politique. 1930-1964 », p. 34-53.

Là où la problématisation institutionnelle et politique de la psychanalyse nécessite chez Foucault une éviction préalable de la tentation psychologue, Guattari élabore au contraire son approche théorique *via* une pratique de l'institution qui recèle des enjeux cliniques aussi bien que politiques.

S'il doit s'avérer néanmoins possible de déceler dans l'itinéraire guattarien les conditions d'un dialogue renouvelé avec les scènes psychanalytiques et psychiatriques, c'est précisément dans cette pratique et dans les inventions auxquelles elle donne lieu qu'il faudra en chercher la trace. Dans le cadre des discussions qui nous intéressent, l'attention doit se porter, à ce stade de l'analyse, sur deux points en particulier : la réception guattarienne de la conceptualité psychanalytique d'une part, sa pratique institutionnelle d'autre part. Bien que ces deux aspects s'entremêlent constamment dans l'itinéraire personnel de Guattari, il semble en effet que son expérience analytique le porte à réévaluer la pertinence théorique d'un inconscient structural ; en même temps qu'elle l'invite à réinscrire cet inconscient dans un continuum institutionnel et politique dont il ne saurait s'affranchir. Parce que ce premier aspect le mène à proposer, dès avant sa rencontre avec Deleuze, un usage original des concepts avancés dans *Différence et répétition* et dans *Logique du sens*, et parce que le second lui permet, en retour, de politiser à nouveaux frais l'ontologie inconsciente que Deleuze cherche alors à définir, tous deux constituent, croyons-nous, des conditions préalables aux échanges qui suivront.

1.3.1. La philosophie et ses usages chez Guattari

Les conditions conceptuelles de tels échanges, dans le cas de Guattari, ne résident pas tant dans le passage d'une conception freudienne de l'inconscient à la prise en compte des apports lacaniens, que dans la réévaluation pratique et conceptuelle de ces apports mêmes. Alors que l'étude de la situation de la psychanalyse dans les premiers écrits de Deleuze et Foucault révèle, dans les deux cas, un renversement par lequel ceux-ci passent d'une lecture psychologisante du texte de Freud à une considération de plus en plus lacanienne de l'inconscient, tout porte à croire que la compréhension guattarienne de la psychanalyse a d'emblée sollicité une grille d'interprétation lacanienne. Guattari est en effet, comme le souligne François Dosse, un « lacanien de la première heure »⁹⁵. Très tôt, il prend connaissance des textes de Lacan et s'en imprègne au point de les connaître par cœur et de les expliquer à qui veut les entendre lorsqu'il

⁹⁵ *Ibid.*, chap. I, p. 50-53 : « Félix. un lacanien de la première heure ».

entreprend à la Sorbonne des études de philosophie⁹⁶. Il est également l'un de ses premiers auditeurs et assiste régulièrement, dès 1954, à son séminaire à Sainte-Anne. La rencontre de Guattari avec Jean Oury est déterminante dans cette réception : ce dernier a en effet assisté dès 1946 aux séminaires organisés par Gusdorf à l'École normale supérieure – ceux-là même qui ont participé à l'orientation de Foucault vers la psychologie – et y a entendu Lacan qui lui a fait grande impression⁹⁷. C'est donc armé de la référence lacanienne que Oury engage sa pratique institutionnelle à la clinique de Saint-Alban en 1947 et c'est lui qui en conseille également la lecture à Guattari lors de leur première rencontre à la fin de l'année 1950. L'appréhension guattarienne de la psychanalyse est donc, d'emblée, imprégnée d'une conceptualité lacanienne et prise dans une approche psychothérapeutique originale que Guattari élabore avec Oury. C'est enfin Oury qui encourage Guattari, à la même époque, à abandonner les études pharmaceutiques qu'il a commencées et qui ne le satisfont guère, pour entreprendre des études de philosophie qu'il lie alors résolument à son intérêt pour la théorie lacanienne.

S'il y a donc bien, chez Guattari, une activité d'élaboration théorique dès avant sa rencontre avec Deleuze, cette activité se trouve imprégnée d'une conceptualité lacanienne dont Guattari évalue la fécondité aux points de vue indissolublement institutionnel et philosophique. Lorsqu'il se trouve engagé dans une pratique militante et thérapeutique qui ne lui laisse guère le temps d'écrire, ni même de s'adonner à la lecture de la tradition philosophique, il écrit ainsi dans ses cahiers : « Suis-je philosophe ? Suis-je seulement étudiant en philo ? Mon activité de ces derniers temps ne comporte qu'une marque de préoccupation philosophique : les cours de Lacan »⁹⁸. Guattari lit donc d'abord Lacan comme un philosophe, et l'usage qu'il en fait est analogue à la manière dont il appréhende plus généralement ses auteurs de prédilection. Cette lecture s'intègre, à cet égard, à une façon spécifiquement guattarienne d'aborder la philosophie et de l'expérimenter pratiquement. Cette façon peut s'illustrer comparativement, par l'analyse du rapport de Guattari à d'autres auteurs qui ont marqué sa jeunesse. Ainsi en est-il de Sartre, qui compte également beaucoup pour lui en ce début des années 1950. Guattari lit alors attentivement *l'Être et le Néant*, dont il commente des passages entiers dans ses cahiers⁹⁹. Cette autre filiation est importante : il ne la reniera jamais et elle contribuera largement à alimenter sa réflexion sur un certain nombre de concepts. Là où Deleuze, dont les

⁹⁶ Cf. Félix GUATTARI, entretien avec Ève Cloarec, archives IMEC, 10 juillet 1984. Cité par François DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari*, op. cit., p. 51 : « À cette époque-là de la Sorbonne, on m'appelait "Lacan"... j'emmerdais tout le monde avec Lacan ».

⁹⁷ Cf. François DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari*, op. cit., p. 57.

⁹⁸ Félix GUATTARI, cahier n° 4, 24 mai 1954, archives IMEC, cité par François DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari*, op. cit., p. 53.

⁹⁹ François DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari*, op. cit., p. 41-42.

jeunes années ont été également marquées par un engouement pour l'existentialisme sartrien, s'est très vite détaché de cette conceptualité, et où Foucault, d'abord sensible à des motifs phénoménologiques et existentiels, s'est également détourné de ces derniers, Guattari reste au contraire redevable de thèmes phénoménologiques et politiques d'obédience sartrienne. Ceux-ci seront par la suite réinvestis dans une conceptualité qui n'apparaît pourtant pas immédiatement dépendante d'une telle obédience. C'est ainsi que Guattari peut affirmer en 1990, à propos de son usage de Sartre :

Sa lecture de la néantisation, de la détotalisation, qui devient chez moi devenir, déterritorialisation, sa conception de la sérialité, du pratico-inerte, qui devient, chez moi, la notion de groupe-sujet, son appréhension de la liberté et le type d'engagement et de responsabilité de l'intellectuel qu'il incarnait sont restés, chez moi, sinon des impératifs, du moins des données immédiates¹⁰⁰.

Si Lacan demeure l'interlocuteur conceptuel privilégié de Guattari dans les années 1950 et 1960 (qui en deviendra le disciple et l'analysant, en suivra scrupuleusement les séminaires et participera à la création de l'École freudienne de Paris), cet usage de la philosophie sartrienne est donc intéressant, tant au point de vue thématique des concepts retenus qu'au point de vue méthodologique de leur utilisation. Cet usage nous renseigne en effet sur la façon qu'a Guattari d'aborder la philosophie, à savoir : comme une discipline susceptible d'alimenter par ses outils conceptuels la pratique institutionnelle, étant entendu que cette pratique peut venir, en retour, transformer ces outils. De ce point de vue, l'usage, par Guattari, des concepts sartriens, trouve son pendant à la fois dans la considération philosophique qu'il accorde à la pensée de Lacan et dans les transformations qu'il lui fait subir. De fait : en dépit de la différence entre l'itinéraire de Guattari et ceux de Deleuze et de Foucault, il est toutefois possible de repérer, chez lui également, un tournant dont les données sont à la fois psychanalytiques, philosophiques et institutionnelles. Ce tournant engage, chez Guattari, une élaboration conceptuelle et pratique qui résulte de sa rencontre avec Oury, comme avec la psychanalyse et la « philosophie » lacanienne.

1.3.2. La philosophie lacanienne à l'épreuve de la pratique institutionnelle

La clinique de La Borde, dont Guattari accompagne la création, apparaît de ce point de vue comme un lieu d'expérimentation pour la conceptualité lacanienne, qui vise aussi à en

¹⁰⁰ Félix GUATTARI, « Plutôt avoir tort avec lui », *Libération*, 23-24 juin 1990, cité par François DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari, op. cit.*, p. 41.

transformer l'usage et la compréhension. De même, en effet, que Deleuze et Foucault proposent dès leurs débuts en philosophie une interprétation originale de l'inconscient freudien, de même Guattari s'emploie dès les années 1950 à envisager l'inconscient lacanien de façon originale, en lien avec les innovations labordiennes. Il élabore à cette occasion un certain nombre de concepts importants pour sa rencontre avec Deleuze, qui contestent déjà de l'intérieur la psychanalyse lacanienne dans ce qu'elle a de structural.

Il en est ainsi, notamment, du concept de « transversalité », et de la distinction qui lui est corrélative entre les groupes assujettis et les groupes-sujets. La notion de transversalité, développée par Guattari dès 1964 sur une suggestion de Ginette Michaud, vise en effet à prendre le relais de l'idée de « transfert institutionnel », élaborée par les premiers tenants de la psychothérapie institutionnelle¹⁰¹. Pour ce faire, Guattari entend s'appuyer sur les catégories lacaniennes tout en les subvertissant de l'intérieur. Contrairement à ce qui est en jeu dans la notion de « transfert institutionnel », il ne s'agit plus seulement pour lui d'envisager les relations transférentielles à l'échelle interindividuelle de l'institution, mais d'interroger plus fondamentalement la sclérose à laquelle peut donner lieu l'investissement imaginaire des rôles institués au sein d'une subjectivité de groupe. La notion de transversalité, présentée par Guattari à l'occasion du premier Congrès international de psychodrame, vise alors à examiner à nouveaux frais les relations entre une telle subjectivité de groupe et les structures sociales et institutionnelles. Pour envisager cette relation, Guattari fait l'hypothèse d'une « sorte de grille de correspondance entre les phénomènes de glissement de sens chez les psychotiques, tout particulièrement chez les schizophrènes, et les mécanismes de discordance croissante qui s'instaurent à tous les étages de la société industrielle dans son accomplissement néo-capitaliste

¹⁰¹ Nous aurons l'occasion de revenir sur l'importance de la « psychothérapie institutionnelle » pour l'élaboration du problème des rapports entre la psychanalyse, l'inconscient et l'institution (cf. *infra*, p.132-135). Notons simplement pour l'instant que Guattari thématise la différence entre « l'analyse institutionnelle » et la « psychothérapie institutionnelle » développée à Saint-Alban sous l'impulsion de Tosquelles, en insistant sur sa volonté de faire jouer l'institution elle-même comme analyseur (plutôt que d'inscrire simplement la clinique psychanalytique dans l'institution), et de décloisonner ce faisant l'approche psychanalytique en la faisant déborder le champ strict de l'institution psychiatrique. Sur ce point, cf. notamment Félix GUATTARI, « Entretien », dans Jacques ARDOINO, Jean DUBOST, André LÉVY, Félix GUATTARI, Georges LAPASSADE, René LOURAU, Gérard MENDEL, *L'intervention institutionnelle*, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 1980, p. 115-116 : « La première démarcation visait le courant Daumézon, Bonnafé, le Guillant, etc. (courant qui avait lancé l'expression "psychothérapie institutionnelle" à la Libération). Nous étions un certain nombre à souhaiter l'introduction d'une dimension analytique dans ce type de pratique et à ne plus se contenter des références que Tosquelles faisait fréquemment à Moreno et Lewin et accessoirement à Marx et à Freud. Seulement, cette dimension analytique, lorsqu'elle était revendiquée par certains psychiatres, restait encore essentiellement conçue sur le mode de l'analyse classique. De mon côté, j'évoluais lentement vers l'idée que l'analyse ne pouvait se contenter d'être une force d'appoint extérieure, coexistant pacifiquement dans ce champ avec le marxisme, la psychosociologie, la dynamique de groupe, la social-thérapie, etc. S'il devait y avoir analyse, ce n'était pas analyse du psychiatre, ou même analyse d'un groupe d'individus, mais de l'ensemble d'un complexe de processus sociaux. [...] La deuxième démarcation tentait d'établir que ce genre de processus analytique ne pouvait pas être une "spécialité" du champ d'hygiène mentale, mais intéresserait aussi la pédagogie, les sciences sociales, etc. ».

et socialiste bureaucratique »¹⁰². Une telle grille de correspondance permet de mettre en évidence une continuité entre les investissements psychiques et politiques, mais elle invite surtout à prendre au sérieux le risque d'une sclérose institutionnelle pouvant résulter de tels investissements.

C'est à cet endroit que la distinction entre groupes-sujets et groupes assujettis s'avère opérante : alors que le groupe assujetti s'inscrit passivement dans cet appesantissement institutionnel et « subit sa hiérarchisation à l'occasion de son ajustement aux autres groupes », le groupe-sujet tâche d'opérer « le dégagement d'une hiérarchisation des structures »¹⁰³. Guattari mobilise des concepts lacaniens pour penser l'investissement inconscient de ces structures. Mais il les subvertit aussi en dénonçant la « cristallisation » de la structure corrélatrice à sa sédimentation imaginaire, et en référant ce faisant la structure à l'ordre imaginaire des identifications plutôt qu'à l'ordre symbolique des significations :

Cette « corporéisation imaginaire » d'un certain nombre d'articulations signifiantes du groupe, sous des prétextes d'organisation, d'efficacité, de prestige ou tout aussi bien d'incapacité, de non qualification, etc., fait cristalliser l'ensemble de la structure, entrave ses capacités de remaniements, lui donne son visage et sa « lourdeur », limite d'autant ses possibilités de dialogue avec tout ce qui tendrait à remettre en cause ses « règles du jeu », en un mot réunit les conditions de son glissement vers ce que nous avons appelé le groupe assujetti¹⁰⁴.

Dès 1964, Guattari avance donc une interrogation critique sur le structuralisme, en pointant les effets de « corporéisation imaginaire » propres aux structurations de groupe. Cette réflexion mobilise, dans le texte sur « La transversalité », des coordonnées sémiotiques aussi bien que politiques. Sémiotiquement, la remise en cause du structuralisme se vérifie en effet dans la dénonciation, par Guattari, d'une « réduction de la parole au langage »¹⁰⁵ caractéristique selon lui de l'inertie institutionnelle. Politiquement, d'autre part, la promotion d'une analyse et d'une pratique « transversale » implique de défaire non seulement les hiérarchies verticales (comme c'était déjà le cas dans la psychothérapie institutionnelle première manière, telle qu'elle se pratiquait par exemple à Saint-Alban), mais également les structurations horizontales, *via* la

¹⁰² Félix GUATTARI, « La transversalité » (1964) dans *Psychanalyse et transversalité*, *op. cit.*, p. 75.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 76.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 77. Guattari reprend à cet endroit la distinction lacanienne entre l'imaginaire et le symbolique, comme entre le moi idéal et l'Idéal du moi, pour les lier à une thématique sartrienne. Le moi idéal se rapporte au registre de l'imaginaire, dans un processus d'idéalisation ; alors que l'Idéal du moi investit le registre symbolique. Dans ce cadre, investir imaginairement la structure pour s'identifier à elle précipite nécessairement une rigidification du groupe, que Guattari pense dans les termes sartriens d'une captation pratico-inerte (Jean-Paul SARTRE, *Critique de la Raison dialectique. Tome I. Théorie des ensembles pratiques*, « Bibliothèque de philosophie », Paris, Gallimard, 1960, en particulier p. 288 sq. où Sartre entend aborder, « dans la perspective du pratico-inerte », « l'Être social en tant qu'il détermine réellement et de l'intérieur une structure d'inertie dans la *praxis* individuelle, puis dans une *praxis* commune »).

¹⁰⁵ Félix GUATTARI, « La transversalité » (1964) dans *Psychanalyse et transversalité*, *op. cit.*, p. 75.

promotion d'un « coefficient de transversalité »¹⁰⁶ visant à maximiser la communication « entre les différents niveaux et les différents sens »¹⁰⁷. Au point de vue sémiotique de la sédimentation langagière, comme au point de vue politique des dynamiques de groupe, la conceptualité lacanienne est donc expérimentée, réévaluée puis remobilisée par Guattari au sein même de sa pratique institutionnelle.

Dès les années 1960 se produit ainsi chez Guattari, à travers cette expérimentation, un glissement qui conditionne les rencontres qui constituent notre objet. Au moment où Deleuze et Foucault s'attachent à réévaluer philosophiquement l'inconscient psychanalytique en faisant jouer Lacan contre Freud, Guattari fait d'ores et déjà jouer Lacan contre lui-même. C'est néanmoins à partir de la conceptualité deleuzienne, puis d'une rencontre effective avec Deleuze, que la thèse d'un inconscient machinique, dont l'article de 1964 sur « La transversalité » avance déjà les coordonnées essentielles, trouvera à s'élaborer véritablement. Il n'est, de ce point de vue, pas fortuit que le concept guattarien de « transversalité » retienne tout particulièrement l'attention de Deleuze, comme l'indiquent les débuts de sa correspondance avec Guattari :

Il est évident que vous inventez et maniez un certain nombre de concepts complexes très nouveaux et importants, fabriqués en rapport avec la recherche pratique de La Borde : par exemple fantasme de groupe ; ou bien votre concept de transversalité, qui me paraît de nature à surmonter la vieille mais toujours ressuscitante dualité « inconscient individuel-inconscient collectif » [...] ¹⁰⁸.

Une telle appréciation conforte l'idée selon laquelle il s'agit là d'un concept fondamental relativement aux conditions que nous voulons mettre au jour. Il engage en effet non seulement la substitution d'un inconscient machinique à l'inconscient structural de Lacan ; mais il permet du même coup de politiser à nouveaux frais l'inconscient et l'institution psychanalytique, sans pour autant céder à une quelconque tentation psychologisante. Il fallait en effet, comme nous avons cherché à le montrer, que Deleuze appréhende l'inconscient en l'épurant au préalable de sa surcharge psychologique pour pouvoir entrer de plain-pied dans la problématique psychanalytique et pour envisager les apports de cette dernière au point de vue philosophique. Les apports de Guattari révèlent toutefois que l'inconscient structural ne peut ici valoir comme seule règle : il faut en sortir, et reconsidérer l'inconscient dans un continuum psychique et politique pour faire valoir le risque toujours latent d'une sclérose institutionnelle. Parce qu'il apporte à Deleuze l'occasion de ressaisir les implications institutionnelles et politiques de la psychanalyse, Guattari permet enfin, en branchant la question du pouvoir à celle du sujet (dont

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 79.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 80.

¹⁰⁸ Gilles DELEUZE, « Lettre à Félix Guattari » (13 mai 1969), dans *Lettres et autres textes*, op. cit., p. 35.

la remise en question se trouvait déjà engagée dans la conceptualité deleuzienne), d'établir un terreau problématique fécond pour l'instauration d'un dialogue avec Foucault. Les deux jalons conceptuels du pouvoir et du sujet se retrouvent en effet chez ce dernier, et constituent là aussi les conditions d'une réévaluation de la psychanalyse menée en partie avec Lacan contre un psychologisme du sujet, en partie avec et contre lui *via* la prise en compte de la diffusion institutionnelle de la psychanalyse.

1.4. PREMIÈRES RENCONTRES

La première réception des concepts psychanalytiques dans les itinéraires personnels de Deleuze, Foucault et Guattari indique donc un certain nombre de lignes de force qui constituent autant de jalons pour les confrontations à venir. Si nous tâchons d'en effectuer un premier bilan, celles-ci permettent d'appréhender dès à présent un certain nombre de points communs, mais aussi de divergences, qui constituent un cadre d'analyse fécond pour des rencontres qui s'effectuent autour et à partir de ces thématiques. Ces rencontres sont à la fois interindividuelles et contextuelles. Interindividuelles, parce que c'est à partir d'une première problématisation de la psychanalyse, qui s'atteste individuellement chez Deleuze, Foucault et Guattari et qui requiert pour chacun d'entre eux une réévaluation respectivement ontologique, herméneutique et politique de ses concepts, qu'émerge un terrain propice aux discussions qui s'ensuivront. Contextuelles, parce que c'est également à partir de cette problématisation que ces auteurs vont rencontrer une scène psychanalytique et psychiatrique en pleine reconfiguration, s'en imprégner et contribuer à l'informer. Au terme de ce chapitre, nous souhaiterions relever certains lieux problématiques autour desquels s'effectueront ces rencontres, que l'analyse des jalons conceptuels à partir desquels nos auteurs appréhendent la psychanalyse a permis de mettre en lumière.

1.4.1. Deux fronts contre le psychologisme

Le premier point de jonction important entre les lignes tracées par les itinéraires de nos auteurs consiste dans la désignation progressive, chez Deleuze et chez Foucault, d'un ennemi commun sous la forme d'un psychologisme à combattre. Cette cible n'est proprement identifiée,

chez chacun d'entre eux, qu'à l'issue d'un certain nombre de tâtonnements dont résulte une première redéfinition de ce psychologisme. Il ne s'agit en effet nullement pour eux d'engager une querelle disciplinaire entre philosophie et psychologie, mais bien de mettre en cause les effets délétères, au point de vue d'abord conceptuel, d'une psychologie qui s'en tiendrait à la surface de la conscience et postulerait corrélativement l'unité préalable d'un sujet ou d'un sens.

De ce point de vue, les efforts de Deleuze pour situer la psychanalyse relativement à la philosophie peuvent être interprétés comme autant de coups de sonde visant à déterminer le point d'achoppement exact de la conceptualité freudienne. À cet égard, la mise en cause récurrente du rapport ontologique entre la surface et la profondeur dans les ouvrages consacrés à Hume, Bergson et Nietzsche semble témoigner d'une recherche visant à déterminer le niveau adéquat pour l'analyse de l'inconscient et à diagnostiquer ce faisant les insuffisances de la psychanalyse. La profondeur de l'inconscient est en effet d'abord opposée par Deleuze à la surface associationniste de Hume. Puis celui-ci distingue l'inconscient freudien, qui demeure selon lui relatif à une problématisation psychologique des dynamiques pulsionnelles, de l'inconscient bergsonien, qui désigne plutôt la consistance ontologique du passé pur, et de l'inconscient nietzschéen, qui s'aventure plus loin dans la recherche d'un fondement généalogique pour ces pulsions. Il apparaît donc, au terme de ces distinctions successives, que Deleuze est séduit par l'hypothèse freudienne d'un en deçà de la conscience, mais ne se satisfait guère de la perspective psychologique qui, chez Freud, sous-tend cette hypothèse. C'est ce que montre, dans le cheminement de Deleuze, la considération proprement philosophique qu'il accorde à la psychanalyse dans la *Présentation de Sacher-Masoch*. Cette considération lui permet d'élaborer, dans *Différence et répétition*, rien moins qu'une nouvelle topique et une nouvelle dynamique dont les coordonnées sont ontologiques plutôt que psychologiques. Quand, donc, Deleuze désigne une certaine psychologie comme sa cible principale, il ne vise pas tant une discipline définie par avance, que les contenus représentatifs d'un sujet que la psychologie se donne comme déjà constitués. Dans les premiers écrits de Deleuze, la psychologie désigne ainsi une science qui prend pour objet les contenus représentatifs d'une conscience¹⁰⁹ : sous ces

¹⁰⁹ Il est particulièrement fait mention du problème épistémologique auquel se heurte la psychologie dans Gilles DELEUZE, *Empirisme et subjectivité*, *op. cit.*, p. 8-9 : si le projet de Hume est d'élaborer une science de la nature humaine, ce projet a pour corrélat la substitution d'une psychologie des affections à une psychologie de l'esprit. C'est alors en tant qu'elle considère son objet (l'esprit) comme toujours déjà constitué que la psychologie traditionnelle fait fausse route : « La vraie psychologie n'est pas immédiatement ni directement possible : des principes ne font de l'esprit lui-même un objet de science possible qu'en lui donnant d'abord une nature objective » (*ibid.*, p. 9). L'idée d'une psychologie qui serait d'abord une psychologie de la conscience, quant à elle, est plus particulièrement élaborée dans *Le Bergsonisme*. Alors que l'actualisation du souvenir dans le présent sous une forme mémorielle relève de la psychologie, le souvenir immémoriel du passé pur relève de l'ontologie (cf. Gilles DELEUZE, *Le Bergsonisme*, *op. cit.*, p. 51).

deux aspects, c'est la supposition d'une unité préalable de son objet qui la définit et qui marque aussi son point d'achoppement. En ce sens, une considération anté-psychologique de Freud doit se fonder sur une ontologie rigoureuse plutôt que sur l'approfondissement réitéré des différentes strates de l'inconscient (dont les couches, aussi profondes soient-elles, se révèlent dans la psychanalyse toujours relatives à un contenu représentatif). C'est sans doute aussi la raison pour laquelle Deleuze, dès lors qu'il aura élaboré dans *Différence et répétition* une nouvelle ontologie de l'inconscient et qu'il aura trouvé chez Lacan des outils précieux pour une telle élaboration, pourra mobiliser cette ontologie pour penser une *Logique du sens* résolument située à la surface événementielle des significations¹¹⁰.

Foucault, de son côté, prend également pour cible un certain psychologisme lui-même redéfini. Cette redéfinition ne s'effectue néanmoins pas chez lui dans les mêmes termes que chez Deleuze. Il est pourtant vrai que le psychologisme tel que l'entend Foucault désigne lui aussi, non pas tant une discipline donnée, qu'une conceptualité qui prendrait comme objet ou comme point de départ un sujet déjà constitué – cet écueil pouvant menacer aussi bien la psychanalyse que la phénoménologie et la psychiatrie existentielle. De ce point de vue, le passage de la lutte contre un positivisme psychologique à celle qui prend pour cible l'intériorité d'un sujet donateur de sens semble témoigner d'un revirement qui tend à rapprocher la perspective de Foucault de celle de Deleuze. Dans le cas de Foucault, néanmoins, la perspective est d'emblée herméneutique plutôt qu'ontologique : il s'agit pour lui de contester l'idée, commune à l'existentialisme et à la phénoménologie, d'un sens pré-donné que l'interprétation aurait pour seul but de mettre au jour. Comme pour Deleuze, la lutte contre la psychologie relève donc bien d'une méfiance envers l'idée d'une pré-constitution du sujet et du sens, mais cette lutte doit être menée selon Foucault sur un front d'abord herméneutique. Sur les deux fronts herméneutique et ontologique néanmoins, la psychanalyse, une fois pris en compte les apports lacaniens, pourra s'avérer une alliée précieuse.

1.4.2. Deleuze et Foucault sur Nietzsche et Freud : ontologie et herméneutique

Les circonstances de la première rencontre entre Deleuze et Foucault sont à cet égard significatives, en ce qu'elles sont révélatrices d'une certaine communauté dans leur approche de la psychanalyse, en même temps que d'une différence d'accentuation qui se vérifie dès alors. C'est, de fait, autour de Nietzsche que Deleuze et Foucault échangent pour la première fois : de

¹¹⁰ Sur ce point, cf. *infra*, p. 90-98.

façon d'abord informelle en 1962, peu après que Deleuze a publié son ouvrage sur Nietzsche qui a beaucoup plu à Foucault¹¹¹, puis de façon plus formelle et toujours autour de Nietzsche, à l'occasion du colloque organisé par Deleuze à Royaumont en 1964. La participation de ces auteurs au retour à Nietzsche qui s'effectue alors, en même temps que les termes dans lesquels chacun d'entre eux effectue ce retour, sont précieux pour comprendre leur rapport à la psychanalyse. Deleuze et Foucault remarquent en effet la pertinence d'une analogie entre Nietzsche et Freud, mais cette analogie n'opère pas tout à fait de la même manière dans les deux cas. Alors que Deleuze, comme on a pu le voir, souligne en effet une préoccupation énergétique commune à Nietzsche et à Freud (préoccupation qui resterait néanmoins, chez Freud, cantonnée à un plan de compréhension psychologique), Foucault, dans sa communication sur « Nietzsche, Freud, Marx »¹¹² présentée à Royaumont, insiste quant à lui sur le renversement de l'ordre herméneutique auquel procéderait chacun de ces trois penseurs.

C'est en effet une nouvelle théorie de l'interprétation, qui fonde à nouveaux frais la possibilité même d'une herméneutique, que Foucault s'attache alors à repérer communément chez Nietzsche, Freud et Marx. Il s'agit de montrer comment ceux-ci ont « modifié profondément l'espace de répartition dans lequel les signes peuvent être des signes »¹¹³. Ce qui, selon Foucault, s'avère chez ces trois auteurs, est l'idée selon laquelle les jeux de renvoi entre les différents signes doivent être compris relativement à une hétérogénéité au sein de laquelle l'opposition entre la surface manifeste et la profondeur originelle n'a plus lieu d'être. Cette ouverture d'un espace sémantique différencié, où nul commencement ne saurait être assigné, a pour corrélat le « caractère structurellement ouvert de l'interprétation, structurellement béant »¹¹⁴, par lequel celle-ci « est enfin devenue une tâche infinie »¹¹⁵. Foucault lie cet

¹¹¹ Ce n'est pas à proprement parler la première rencontre entre Deleuze et Foucault. Deleuze a déjà assisté en 1952, à Lille, à une conférence de Foucault. Mais Deleuze et Foucault ne trouvent pas alors de terrain commun : c'est donc bien en 1962 qu'a lieu leur premier échange véritable, et celui-ci a lieu, significativement, autour de Nietzsche et après que chacun a approfondi ou dépassé une première compréhension psychologique de la psychanalyse.

¹¹² Michel FOUCAULT, « Nietzsche, Freud, Marx » (1967), texte n° 46 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 592-607. Il est également significatif que le rapprochement effectué à cette occasion, par Deleuze comme par Foucault, entre Freud et Nietzsche, soit aussi pour chacun d'entre eux l'occasion de situer Marx relativement à Nietzsche. C'est explicitement le cas dans la contribution de Foucault, dont le titre indique d'emblée la perspective. Mais c'est aussi le cas dans la monographie de Deleuze sur Nietzsche, où le nom de Marx apparaît pour la première fois sous sa plume, dans un rapport critique à la dialectique hégélienne. Isabelle Garo fait l'hypothèse d'un « rapport à Marx et au marxisme de Gilles Deleuze » d'emblée marqué par une « orientation ontologique fondamentale » (Isabelle GARO, *Foucault, Deleuze, Althusser et Marx. La politique dans la philosophie*, Paris, Demopolis, 2011, p. 192). Cette hypothèse, à condition de ne pas mener à négliger la portée pratique de cette orientation ontologique, s'avère particulièrement stimulante eu égard au mouvement semblable que nous croyons pouvoir repérer dans le rapport de Deleuze et de Foucault à Freud, qui peut être là aussi thématiqué à partir d'un rapport à la pensée nietzschéenne.

¹¹³ *Ibid.*, p. 596.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 598.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 597.

inachèvement structural de l'interprétation à deux autres postulats communs à Nietzsche, Freud, et Marx : d'une part, l'idée selon laquelle il n'y a « rien d'absolument premier à interpréter », chaque signe étant « en lui-même non pas la chose qui s'offre à l'interprétation, mais interprétation d'autres signes »¹¹⁶ ; d'autre part, l'idée corrélatrice selon laquelle « l'interprétation se trouve dans l'obligation de s'interpréter elle-même à l'infini, de se reprendre toujours »¹¹⁷. Foucault, en 1964, dégage ainsi quatre « postulats de l'herméneutique moderne »¹¹⁸, que l'on pourrait résumer de la façon suivante : postulat topologique d'une hétérogénéité des signes ; postulat structural d'une béance interprétative ; postulat réversif d'une primauté de l'*interpretans* sur l'*interpretandum* ; postulat réflexif d'une interprétation perpétuelle de l'interprétation elle-même. Ces postulats indiquent le cadre que retient Foucault pour bâtir son analogie entre Freud et Nietzsche, en même temps qu'ils témoignent du renversement qui s'est déjà opéré chez Foucault lui-même entre l'*Introduction* à Binswanger et le repérage, dans la psychanalyse, d'une approche herméneutique originale.

D'une façon différente de Deleuze, Foucault s'intéresse ainsi aux rapports entre Nietzsche et Freud en tant que ces rapports témoignent d'une herméneutique renouvelée. Deleuze, du reste, semble tout à fait conscient de la singularité de l'approche foucauldienne. Commentant le travail réalisé avec Foucault à l'occasion de l'édition des *Œuvres philosophiques complètes* de Nietzsche¹¹⁹, il souligne que « Foucault insiste sur l'importance des techniques d'interprétation »¹²⁰, là où lui-même semble soucieux d'intégrer cette innovation herméneutique à une métaphysique d'orientation vitaliste. Suivant Deleuze, l'intempestif désigne en effet chez Nietzsche la dimension dans laquelle « *la vie comme interprétation* prend sa source »¹²¹. Raison pour laquelle, comme il le précise :

L'interprète par excellence, c'est Freud, mais c'est aussi Nietzsche, d'une autre façon. L'idée de Nietzsche, c'est que les choses et les actions sont déjà des interprétations. Alors interpréter, c'est interpréter des interprétations, et par là même déjà changer les choses, « changer la vie »¹²².

Il apparaît ainsi que si la dimension herméneutique n'est pas minorée par Deleuze, elle se trouve intégrée à un parti pris métaphysique qui oriente plus fondamentalement sa lecture de Nietzsche

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 599.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 601.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 599.

¹¹⁹ Tous deux ont rédigé ensemble une introduction parue dans le tome V de cette édition : cf. Gilles DELEUZE et Michel FOUCAULT, « Introduction générale à Nietzsche », dans Friedrich NIETZSCHE, *Œuvres philosophiques complètes. Tome V : Le Gai savoir. Fragments posthumes (1881-1882)*, Paris, Gallimard, 1967, p. I-IV.

¹²⁰ Gilles DELEUZE, « L'éclat de rire de Nietzsche » (1967), dans *L'Île déserte, op. cit.*, p. 179.

¹²¹ *Ibid.*, p. 180 (nous soulignons).

¹²² *Ibid.*, p.179.

et qui détermine aussi sa proximité avec Freud. Inversement, il est significatif que Foucault intègre quant à lui le rapport entre surface et profondeur, sur lequel Deleuze s'arrête longuement dans son *Nietzsche*, à une grille d'analyse d'abord herméneutique. S'il n'y a donc nulle contradiction entre l'aspect herméneutique et l'aspect ontologique, le fait est que Deleuze et Foucault, dans leur lecture de Nietzsche et dans la façon qu'ils ont d'envisager son rapport à Freud, accentuent différemment l'un ou l'autre de ces aspects. Ce point est d'autant plus important qu'il permet d'envisager, dès la première rencontre entre Deleuze et Foucault, un terreau commun en même temps que des lignes de démarcation qui s'attesteront plus franchement par la suite.

1.4.3. Sens et structure

Ce terreau commun suppose néanmoins une autre ligne de force importante pour Deleuze comme pour Foucault, qui résulte directement de leur réévaluation respective du psychologisme à combattre. Que l'inconscient, comme concept clé de la psychanalyse freudienne, soit évalué dans son versant ontologique ou herméneutique, tous deux font en effet valoir, au début des années 1960, une interprétation de plus en plus lacanienne de ce dernier. La question de la structure ontologique et sémiotique de cet inconscient tend alors, chez chacun, à remplacer la question exégétique du sens. Cette réceptivité à la conceptualité lacanienne est importante : elle permet en effet à Deleuze et Foucault de rencontrer pleinement la scène psychanalytique des années 1960, mais elle constitue également un outil important dans la lutte à mener contre une psychologie du sujet. C'est enfin autour de cette interprétation structurale de l'inconscient, ressaisie dans son rapport aux implications politiques du champ « psy », que se rencontrent Deleuze et Guattari et que se scelle ainsi la possibilité d'un échange avec Foucault.

La question des rapports de pouvoir inscrits au cœur de la relation psychanalytique et méconnus par elle sous-tend en effet chez Foucault, avec la problématique herméneutique et conformément au double effet de bascule que nous avons tâché de repérer chez lui, un renversement dans la façon qu'il a d'envisager la psychanalyse à la veille des années 1960. Dans le cas de Deleuze, au contraire, cette même question nécessite, pour trouver son plein déploiement, la rencontre avec Guattari (dont la pratique labordienne est dès alors sous-tendue par la prise en compte de tels rapports de pouvoir). Or, cette rencontre s'effectue à son tour sur le fond théorique d'une reprise critique du structuralisme et sur le fond pratique d'une confrontation à l'événement de mai 1968. La rencontre entre Deleuze et Guattari peut en effet

être comprise comme « une rencontre dans l'après mai 68 »¹²³, qui charrie par là des interrogations relatives à la scène psychanalytique touchant l'articulation du désir et du champ social, et des questions d'ordre politique liées à la scène psychiatrique et à la problématique institutionnelle qui sous-tend son organisation.

Ce qui apparaît donc, à l'issue d'un premier examen des itinéraires de nos auteurs, est que les premières rencontres interpersonnelles entre Deleuze et Foucault, comme entre Deleuze et Guattari, s'effectuent sur le fond des concepts et des transformations qui jalonnent leur première réception de la psychanalyse. Ces jalons constituent autant de conditions, non seulement pour ces rencontres, mais également pour les confrontations qui en découlent : c'est en effet bardés d'acquis conceptuels organisés selon des lignes de force à la fois ontologiques et herméneutiques ; psychologiques et politiques ; théoriques et pratiques, que Deleuze, Guattari et Foucault interpellent les scènes psychanalytique et psychiatrique qui leur sont contemporaines. Ces lignes de force connaissent en outre une deuxième inflexion liée aux réorientations qui traversent au même moment, sous l'influence de Lacan, la théorie et la pratique analytique. Si une première approche biographique et proto-conceptuelle permet de dégager dès à présent un certain nombre d'axes thématiques, il faut donc ajouter que c'est relativement au contexte intellectuel et pratique des années 1960 que ces axes se sédimentent : raison pour laquelle une juste compréhension du tour critique que ces thèmes acquerront dans les années 1970 requiert un examen préalable de ce contexte. Les années 1950 et surtout 1960 voient en effet la psychanalyse gagner en influence, et devenir non seulement un élément clé de la vie intellectuelle et politique, mais, plus encore, le prisme à partir duquel les principaux problèmes qui s'y posent tendent à s'organiser. Comme théorie de l'inconscient, la psychanalyse permet en effet d'aborder le sujet des sciences humaines relativement aux structures qui le conditionnent – et qui le trouent par le décalage permanent d'avec lui-même qui en résulte. Comme pratique, elle pose en outre la question de ses usages, qui se complique encore lorsque la dépendance du sujet aux structures historico-sociales est prise en charge par l'approche analytique elle-même. C'est donc sous ces deux aspects que nous tâcherons, dans les deux prochains chapitres, de mesurer l'importance et les transformations de la psychanalyse à la veille des années 1970.

¹²³ Suivant l'expression utilisée lors du colloque organisé en mars 2008 à l'université Paris 8 (cf. Manola ANTONIOLI, Frédéric ASTIER et Olivier FRESSARD [dir.], *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Une rencontre dans l'après Mai 68*, Paris, l'Harmattan, « Ouverture philosophique », 2009). On se référera avec profit aux actes de ce colloque pour cerner l'importance de l'« événement 68 » dans la conjoncture qui préside à la rencontre entre Deleuze et Guattari.

CHAPITRE 2.

L'INCONSCIENT ET SON SUJET : ENJEUX THÉORIQUES

L'examen des itinéraires personnels de Deleuze, Guattari et Foucault, lorsqu'il s'en tient aux seuls plans biographiques et proto-conceptuels, révèle un certain nombre de lignes de force. Relativement à la psychanalyse, il s'y avère en particulier, à l'issue de leurs premiers travaux, une certaine sensibilité à un antipsychologisme qui prend peu à peu le sens d'un antisubjectivisme ; à un renouvellement du projet herméneutique intégrant les apports du structuralisme ; à une prise en compte des effets politiques et institutionnels de la psychanalyse. Ces différents aspects s'appellent réciproquement. Ils font chez nos auteurs l'objet d'une élaboration conceptuelle menée à partir d'un corpus philosophique, psychologique et psychanalytique, et conditionnée par un certain nombre de retournements dans la manière qu'ils ont d'appréhender ce corpus. Pour autant, ces lignes de force ne sont pas étrangères aux transformations qui, dans ces mêmes années 1950 et 1960, traversent la scène psychanalytique. De telles transformations ont, très certainement, contribué à influencer le renversement qui s'opère chez chacun d'entre eux, et que nous avons voulu mettre au jour dans le premier chapitre de notre analyse. Certes, la relation n'est pas seulement, ici, de l'ordre de l'influence : pour que Deleuze, Guattari et Foucault rencontrent puis s'inscrivent pleinement dans ces transformations, il fallait en outre qu'ils aient opéré conceptuellement et pour eux-mêmes ce renversement dans l'appréhension philosophique de la psychanalyse. Notre ambition n'est donc pas, ici, de reconstruire l'arbre phylogénétique des idées qui circulent alors, mais d'exposer le nœud contextuel au sein duquel s'opèrent de tels renversements conceptuels, et de déterminer au cas par cas les modalités selon lesquelles ces renversements s'inscrivent dans ce contexte.

À cet égard, il convient de remarquer que la scène « psy » se voit traversée, dans ces années, par deux tendances qui contribuent à redéfinir les rapports de la psychanalyse aux savoirs comme aux institutions psychologiques et psychiatriques, et qui articulent des enjeux conceptuels, cliniques et politiques selon des axes problématiques auxquels Deleuze, Guattari et Foucault se montrent particulièrement réceptifs. Ces deux tendances, dont nous tâcherons de montrer la complémentarité, correspondent à l'essor du lacanisme et au déploiement concomitant de tentatives d'appréhender ensemble les structures inconscientes et sociales. C'est à la première de ces inflexions que nous souhaiterions nous intéresser dans ce chapitre, en tant

que celle-ci questionne fondamentalement l'objet, la méthode et, corrélativement, le sujet de la psychanalyse. Le « retour à Freud » engagé par Lacan dès le début des années 1950 rejoint en effet le souci de lutter contre une interprétation psychologisante de la psychanalyse. L'entreprise de Lacan entrecroise à cette occasion des enjeux stratégiques de distinction vis-à-vis du savoir psychologique, et des enjeux théoriques liés à une redéfinition de l'inconscient à partir du primat du langage. Par là, la psychanalyse cesse d'être un psychologisme à combattre : elle peut apparaître, au contraire, comme un recours pour la philosophie et plus largement pour les sciences humaines, en ce qu'elle autorise à concevoir l'inconscient à partir d'une grille d'analyse structurale. Avec Lacan se trouvent donc engagées, tout à la fois, une théorie des institutions psychologiques et psychanalytiques (au sens d'abord académique de savoirs institutionnalisés en disciplines) et une théorie de l'inconscient.

2.1. PSYCHOLOGIE ET PSYCHANALYSE : LE « RETOUR À FREUD »

Si l'appréhension de la psychanalyse par Deleuze et Foucault est marquée, dans les années 1950 et 1960, par un certain nombre de revirements liés à l'identification d'une cible à combattre sous l'espèce du « psychologisme », c'est sans doute aussi parce qu'ils se font l'écho lointain de querelles internes aux institutions psychologiques et psychanalytiques. La désunion de ces disciplines, au seuil des années 1950, est, de fait, loin d'être entérinée. Sous l'impulsion de Daniel Lagache, qui hérite en 1947 de la chaire de psychologie de la Sorbonne et qui participe à la refonte du cursus universitaire de psychologie, c'est même un tout autre destin qui aurait pu se voir scellé, pour des raisons théoriques aussi bien que stratégiques. Au point de vue de la manœuvre alors engagée par ce dernier, il en va en effet de l'importance institutionnelle de la psychanalyse, mais aussi de la reconnaissance de ses capacités thérapeutiques face à une psychiatrie soucieuse de préserver son monopole clinique. L'alliance entre la psychanalyse et la psychologie peut donc paraître de circonstance, et sans doute l'est-elle du point de vue de Lacan. Mais si les liens tissés par Lagache entre les deux disciplines sont également cousus d'un fil théorique, c'est bien parce qu'il en va aussi, en l'occurrence, d'une interprétation d'ensemble de la théorie freudienne et de ses usages. Pour cette raison, et afin de comprendre la sédimentation d'un certain nombre de ruptures dans la réception philosophique de la psychanalyse, il faut ici résister à la tentation téléologique – non seulement pour des raisons méthodologiques liées au récit historique, mais aussi parce que la question de

l'union ou de la distinction des savoirs psychologique et psychanalytique est éclairante pour envisager correctement les paramètres de cette réception. De ce point de vue, le travail d'Annick Ohayon, qui explique avoir employé un principe de symétrisation pour étudier l'histoire heurtée des rapports entre la psychanalyse et la psychologie et le conflit entre Lacan et Lagache¹, s'avère extrêmement précieux. Il permet en effet d'identifier efficacement les forces en présence, réparties selon trois axes conflictuels qui questionnent respectivement l'unité entre la psychanalyse et la psychologie ; entre la psychologie expérimentale et la psychologie clinique ; entre la psychologie clinique et la psychiatrie. L'enjeu, en ce début des années 1950, est donc bien celui d'une « unité de la psychologie »² ; mais c'est aussi, à travers cette unité, celui de la vocation thérapeutique de la psychanalyse et, plus fondamentalement, du jugement d'importance à accorder soit à l'analyse des conduites, soit à celle de l'inconscient – auxquelles correspondent respectivement, au point de vue métapsychologique, le « moi » comme instance d'adaptation à la réalité, et le sujet de l'inconscient, dont la thématique permet à la psychanalyse de valoir comme anti-psychologie.

2.1.1. Lacan et Lagache : la psychologie désunie

En dépit de son éclectisme apparent, le projet porté par Daniel Lagache a une certaine cohérence. Le geste qu'il entend effectuer consiste en effet à unifier la psychologie et la psychanalyse sous l'espèce de la « psychologie clinique », qui apparaît selon lui complémentaire à la « psychologie expérimentale ». Et c'est également pour défendre cette ambition clinique que la psychanalyse et la psychologie sont appelées par lui à nouer une alliance, peut-être de circonstance, face à la psychiatrie. Comme l'explique Annick Ohayon, la psychologie clinique, invention lagachienne, est donc la clé de voûte d'un irénisme devant permettre « à [la psychanalyse] de s'installer à l'université, à [la psychologie] de se professionnaliser, et à toutes deux de se confronter au pouvoir médical pour tenter de s'en autonomiser »³. Lagache la définit dans un certain nombre de textes de la fin des années 1940 visant à promouvoir cette discipline. La conférence inaugurale qu'il prononce en 1947 à la

¹ Cf. Annick OHAYON, *op. cit.*, p. 11. L'autrice se réfère ici au « principe de symétrie » mis en œuvre par Michel Callon et Bruno Latour (cf. en particulier Michel CALLON et Bruno LATOUR [dir.], *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui. Anthropologie des sciences et des techniques », 1991, p. 20-26 pour la définition de ce principe).

² Selon le titre donné par Lagache à la leçon inaugurale de sa chaire (cf. Daniel LAGACHE, *L'Unité de la psychologie. Psychologie expérimentale et psychologie clinique* [1949], Paris, PUF, « Quadrige », 2008).

³ Annick OHAYON, *op. cit.*, p. 365.

Sorbonne s'inscrit dans ce corpus offensif. Lagache y distingue deux tendances dans la psychologie qui lui est contemporaine : l'une naturaliste, l'autre humaniste, auxquelles correspondent respectivement la psychologie expérimentale et la psychologie clinique. Alors que la première, plus abstraite, prend pour modèle les sciences de la nature afin d'expliquer les comportements de l'homme, la seconde cherche à comprendre le sens global de son existence et de sa personnalité, en mobilisant pour ce faire des concepts et des méthodes issues non seulement de la médecine, mais également de la philosophie (en particulier de la phénoménologie). L'apport central de ce texte, concernant notre problème, s'explique néanmoins dans sa thèse conclusive, selon laquelle ces deux tendances convergent en vérité dans une analyse des conduites, à laquelle la psychanalyse participe sous l'espèce de la psychologie clinique. Non seulement, donc, « la psychanalyse est une forme de psychologie clinique et de psychothérapie que spécifie notamment l'étude du transfert »⁴, mais, pour les approches expérimentales aussi bien que cliniques, « la psychologie est la science de la conduite »⁵. C'est donc au prix d'un recentrement sur l'analyse de la conduite et d'une confusion assumée entre la psychologie clinique et la psychanalyse⁶ que peut ici se sceller l'unité de la psychologie.

Une telle confusion recèle des enjeux institutionnels touchant le deuxième volet du combat engagé par Lagache, qui concerne la reconnaissance de la vocation thérapeutique de la psychologie clinique – et, à travers elle, de la psychanalyse. Il en va ici de la légitimité des psychologues dans un milieu psychiatrique jalousement gardé par les médecins, mais également, et corrélativement, de l'exercice de la psychanalyse par des non-médecins. Si ce deuxième aspect apparaît dès lors important pour notre problème, c'est parce qu'il permet d'expliquer l'alliance qui se noue provisoirement à cet endroit entre Lagache et Lacan. Face au pouvoir médical et afin de faire valoir l'apport irréductible de la psychanalyse dans un cadre thérapeutique, ce dernier se range en effet aux côtés de Lagache, qui défend une conception plus libérale de la pratique psychothérapeutique⁷. Au point de vue théorique, toutefois, Lagache

⁴ Daniel LAGACHE, *L'Unité de la psychologie*, op. cit., p. 70.

⁵ *Ibid.*

⁶ Lagache insiste en effet, dans sa conférence, sur l'importance de la psychanalyse et sur la place très particulière qu'elle occupe au sein de cette psychologie clinique. Si la psychanalyse « se confond » avec la psychologie clinique, c'est parce qu'elle peut être dite « ultra-clinique » (*ibid.*, p.13), et non parce qu'elle lui serait redevable de ses méthodes et de ses résultats. Lagache reconnaît donc une certaine prééminence de la psychanalyse au sein de la psychologie clinique, en même temps qu'il tâche d'en faire une sous-espèce de cette dernière. Sans doute faut-il compter ce paradoxe au nombre des multiples compromis que suppose sa démarche.

⁷ L'affaire Clark-Williams, qui, dans ces années, pose à nouveaux frais la question de l'analyse profane en psychanalyse, est révélatrice de ce positionnement stratégique. Lorsque Margaret Clark-Williams, psychanalyste exerçant au Centre psychopédagogique Claude-Bernard récemment créé, se trouve accusée d'exercer illégalement

fonde ce caractère thérapeutique de la psychanalyse sur une définition de son objet et de sa méthode qui semble en réduire l'originalité. Considérer la psychanalyse comme une analyse des conduites implique en effet, d'une part, de déplacer l'analyse du concept d'inconscient vers celui de personnalité, celle-ci étant entendue comme « totalité manifestant une activité complexe qu'il faut étudier pour comprendre la vie psychique »⁸ ; d'autre part, d'intégrer la pratique analytique à un horizon adaptatif qui norme plus généralement la psychologie clinique. Ce sont dès lors les effets de cette réduction, qui concernent aussi bien la métapsychologie que la pratique analytique, qui entraîneront la rupture entre Lacan et Lagache.

L'assimilation de la psychanalyse à une analyse des conduites chez Lagache, et le déplacement qui en résulte touchant la spécificité de son objet, s'explique en particulier dans un autre texte programmatique, publié en 1949 dans la *Revue française de la psychanalyse* : « De la psychanalyse à l'analyse de la conduite ». Dans cet article, rédigé pour le Congrès international de psychologie d'Édimbourg, Lagache s'attache à clarifier le lien esquissé dès 1947 entre psychanalyse et psychologie, et à en expliciter les fondements théoriques. Or, ces fondements se révèlent dans l'idée selon laquelle l'inconscient ne doit pas constituer, pour la psychanalyse, un objet privilégié. Celle-ci, selon Lagache, tend de plus en plus à porter sur la « personnalité totale », et c'est à ce titre qu'elle peut être rapprochée d'une « science du comportement » :

Nous pouvons dire provisoirement que la psychanalyse a pour objet la personnalité totale dans ses rapports avec le monde et avec elle-même. Ces rapports n'étant pas autre chose que des conduites, on peut conclure que, par son esprit, cette définition inclut la psychanalyse dans la psychologie conçue comme science du comportement des êtres vivants⁹.

Dans l'économie de la démonstration menée par Lagache, cette définition de la psychanalyse comme science du comportement est certes provisoire. Elle tend à la rapprocher singulièrement des approches behavioristes, appartenant dans la typologie lagachienne aux psychologies expérimentales : il reste donc encore à définir la spécificité de la psychologie clinique et de la psychanalyse relativement à ces dernières. Toutefois, l'élargissement de l'objet de la psychanalyse à la personnalité considérée dans son ensemble et dans ses relations avec le monde demeure chez Lagache un apport irréductible de la nouvelle orientation portée par la psychologie clinique et un axe fort de la position qu'il vise à établir. Il mobilise, pour étayer

la médecine, Lacan se range aux côtés de ses défenseurs et fait valoir dans sa plaidoirie le cas des psychologues formés par Lagache. Pour les détails de cette affaire, voir Annick OHAYON, *op. cit.*, p. 297-308.

⁸ Daniel LAGACHE, *L'Unité de la psychologie*, *op. cit.*, p. 22.

⁹ Daniel LAGACHE, « De la psychanalyse à l'analyse de la conduite » (1949), dans *Le psychologue et le criminel. Œuvres 2, 1947-1952*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse », 1979, p. 82.

cette thèse, les travaux issus de la psychanalyse américaine, en assumant dans le même temps une certaine souscription à l'idéal adaptatif porté par une telle conception de la psychanalyse :

Dans l'histoire de la psychanalyse, il y a eu des périodes où l'histoire de *l'ego* individuel, c'est-à-dire, suivant une définition de Freud, du système perception-conscience, était mal vue. Les psychanalystes pensaient que la valeur du travail scientifique était proportionnelle à la profondeur des couches psychiques sur lesquelles il portait. [...] La psychanalyse n'avait pas à s'occuper de problèmes tels que l'adaptation des adultes ou des enfants au monde extérieur, de concepts de valeur tels que la santé ou la maladie, la vertu et le vice. [...] Une telle position a été justifiée dans le passé : à l'origine, la psychanalyse a été principalement une psychologie de l'inconscient. Mais elle n'est plus acceptable aujourd'hui¹⁰.

Lagache cite et commente à cet endroit les thèses développées par Anna Freud dans *Le moi et les mécanismes de défense*. Celles-ci rejoignent le courant ego-psychologique¹¹ sur un point fondamental que Lagache reprend à son compte, à savoir : la minoration, sinon l'abandon, du concept d'inconscient au profit de celui de « moi ». Mais elles impliquent également, au point de vue clinique, une redéfinition de la tâche psychanalytique : dès lors que sa vocation thérapeutique se trouve greffée à une telle redéfinition de son objet, la psychanalyse tend, par un inévitable court-circuit, à se rapprocher d'une forme d'ingénierie sociale que développe parallèlement Lagache mais que ne peut accepter Lacan¹².

2.1.2. Le « retour à Freud » ou l'anti-psychologie

Indépendamment des calculs et des stratégies individuelles qui président aux scissions du mouvement psychanalytique français, c'est donc une divergence théorique forte touchant l'objet et la vocation de la psychanalyse qui suscite la rupture entre Lagache et Lacan – et, par l'entremise de ce dernier, entre les institutions psychanalytique et psychologique. Les coordonnées de cette divergence sont esquissées dès le discours fondateur de ce qu'il est

¹⁰ *Ibid.*, p. 81.

¹¹ L'ego-psychologie, développée aux États-Unis, est un courant du freudisme américain qui s'intéresse essentiellement au « moi ». Il s'agit d'intégrer certains apports de Freud afin de promouvoir un contrôle de l'instance moïque sur ses pulsions, et de favoriser ainsi l'intégration du sujet à un ordre social donné.

¹² Cette application sociale de la psychanalyse interroge notamment son rapport à la politique. Ce problème se décline, dans une perspective lagachienne, à travers la question des *usages* qui peuvent être faits de la psychanalyse dans un contexte socio-politique déterminé. Pour cette raison, le tournant proposé par Lacan recèle des enjeux non seulement théoriques, mais également pratiques, en un sens doublement clinique et politique. Les implications politiques du tournant lacanien seront plus particulièrement traitées dans le chapitre suivant (cf. *infra*, p. 103-120). Il convient néanmoins de noter dès à présent que, symétriquement à la double direction (théorique et pratique) de l'orientation esquissée par Lagache pour la psychanalyse, c'est de ce point de vue aussi une double voie qu'ouvre Lacan. Raison pour laquelle les déclinaisons freudo-marxistes des propositions lacaniennes puisent aussi largement, comme on aura l'occasion de le voir, dans ce geste inaugural de rupture.

convenu d'appeler « Le retour à Freud ». Prononcée à Rome en 1953, la communication de Lacan s'intitule « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse ». Elle a pour objet le retour à la lettre : lettre du texte freudien, lettre de la parole de l'analysant, lettre de l'inconscient, enfin, en tant que celui-ci est irrémédiablement langage. Mais il faut ici souligner que la nécessité d'un tel retour est d'abord justifiée, dans ce texte, par le constat d'une « détérioration du discours analytique »¹³ qui vise d'abord la psychanalyse américaine – mais aussi, à travers elle, Lagache et la psychologie. À cet endroit, le combat doit dès lors être mené sur les deux fronts ouverts par Lagache, dont l'unité garantit le lien précaire entre la psychanalyse et la psychologie : la question du moi et celle de l'adaptation de ce moi à son entourage social.

Touchant le premier de ces deux aspects, c'est très explicitement Lagache et la psychologie qui se trouvent visés par Lacan dans l'exposé oral précédant son discours, publié sous forme de compte-rendu dans le premier volume de la revue *La Psychanalyse*¹⁴. Lacan y déplore en effet « la dominance croissante qu'a prise dans le vécu de l'homme moderne la fonction de *moi* »¹⁵. Cette dominance est fondatrice de l'objectivation psychologique, qui n'est au fond qu'une « particularisation expresse » du sujet considéré comme « *homo psychologicus* »¹⁶. Or, du point de vue de Lacan, vouloir intégrer la psychanalyse dans une telle particularisation ne peut mener qu'à méconnaître son sujet véritable :

Le moi pourtant n'est jamais qu'une moitié du sujet, vérité première de la psychanalyse ; encore cette moitié n'est-elle pas la bonne, ni celle qui détient le fil de sa conduite, de sorte que dudit fil il reste à retordre, et pas seulement un peu. [...] Inutile donc d'attaquer un tel système où tout se tient, sinon pour lui contester tout droit à s'appeler psychanalyse.¹⁷

La critique de la psychologie entraîne donc avec elle celle d'une psychanalyse oublieuse de son sujet. En cela, le deuxième volet du combat mené par Lacan, qui concerne plus spécifiquement les déviations adaptatives de l'ego-psychology, intègre également Lagache dans sa critique, en attaquant cette fois-ci l'usage qui peut être fait d'une psychanalyse alignée sur la psychologie clinique. Dans la psychanalyse américaine, explique en effet Lacan, la conception « s'est infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'entourage social, la recherche des patterns de la conduite et toute l'objectivation impliquée dans la notion des *human relations*, et c'est bien une

¹³ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), dans *Écrits, op. cit.*, p. 244.

¹⁴ Jacques LACAN, « Actes du congrès de Rome », *La Psychanalyse*, n° 1, 1956, p. 199 à 255.

¹⁵ *Ibid.*, p. 208.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 211.

position d'exclusion privilégiée par rapport à l'objet humain qui s'indique dans le terme, né sur place, de *human engineering* »¹⁸. Le lien entre le dévoiement théorique de la psychanalyse et ses applications sociales se trouve ainsi explicité par Lacan. Il est en effet difficile de ne pas voir, dans cette critique de l'ingénierie sociale, une nouvelle attaque contre Lagache et contre la psychologie sociale qu'il s'attache alors à développer¹⁹. Au point de vue institutionnel, c'est donc à une double clarification que procède Lacan en 1953 : la psychanalyse n'a rien de commun avec la psychologie ; ni avec une psychanalyse américaine teintée de behaviorisme²⁰.

Le discours de Rome rompt donc les anciennes alliances et réoriente de façon décisive la réception de la psychanalyse en France. Or, cet acte fondateur éclaire singulièrement les trajectoires de Foucault et de Deleuze que nous avons mises au jour précédemment. Tout porte en effet à croire que la psychanalyse qu'ils reçoivent à l'aube de leurs itinéraires est d'inspiration lagachienne. C'est ce dont semble témoigner la formation de Foucault, comme le souci qu'il a d'articuler l'anthropologie existentielle, la phénoménologie et la psychanalyse selon une logique qui paraît correspondre à la tendance humaniste que Lagache rapporte à la psychologie clinique²¹. C'est ce que paraît également attester, dans les premières monographies de Deleuze, le refus de confondre les approches philosophiques et psychanalytiques de l'inconscient, ces dernières étant toujours rapportées en dernière instance à la psychologie²². Dans les deux cas, néanmoins, la possibilité d'un usage non psychologisant de la psychanalyse peut être envisagée dès lors qu'est pris en compte l'apport lacanien. Mieux : étant donnée la portée polémique de cet apport, la psychanalyse semble à même de devenir la meilleure arme contre une psychologie du sujet. Avec Lacan et dans ce contexte précis, la psychanalyse n'est pas seulement *non*-psychologique : elle devient réellement une *anti*-psychologie, qui doit, pour mener son combat, effectuer de nouvelles alliances, et qui peut s'avérer susceptible de dispenser des armes théoriques pour les combats à venir. La charge anti-psychologique du discours de Rome peut trouver, à cet égard, une caution institutionnelle forte du côté de la philosophie. Canguilhem s'en fait la voix lorsqu'il critique, en 1956, les fondements épistémologiques d'une psychologie à prétention scientifique, en même temps que le lien de cette dernière à une forme de contrôle social qui, faute d'explicitation ses intentions, s'apparente à une descente depuis la

¹⁸ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), dans *Écrits, op. cit.*, p. 245-246.

¹⁹ Sur ce point, cf. *infra*, p. 104.

²⁰ Cf. Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), dans *Écrits, op. cit.*, p. 245, où Lacan condamne le behaviorisme, qui a selon lui « tout à fait coiffé dans la psychanalyse l'inspiration freudienne ».

²¹ Cf. *supra*, p. 39-41.

²² Cf. *supra*, p. 26-29.

Sorbonne « vers la préfecture de police »²³. Lacan saluera significativement cette dénonciation de la psychologie « dans une glissade de toboggan du Panthéon à la Préfecture de Police »²⁴. Les nouvelles frontières tracées par le discours de Rome permettent en effet de définir négativement la psychanalyse à partir des caractéristiques qui la rendent inassimilable à la psychologie clinique qu'entend fonder Lagache, sur laquelle porte le jugement canguilhémien. Il reste encore toutefois à étayer conceptuellement et méthodologiquement cette irréductibilité : afin que la charge anti-psychologique de la psychanalyse acquière son efficacité, Lacan entend en effet la doter de fondements susceptibles d'en garantir positivement la scientificité en même temps que d'en circonscrire le domaine d'étude spécifique.

2.2. UNE NOUVELLE SCIENTIFICITÉ POUR LA PSYCHANALYSE : LE PRIMAT DE L'ORDRE SYMBOLIQUE

Si le discours de Rome se donne pour ambition de critiquer l'inflation du moi dans la psychologie clinique et l'idéal adaptatif qui en résulte, il s'agit aussi pour Lacan d'y expliciter les fondements théoriques au nom desquels il entend mener cette critique. L'enjeu est ici de taille : le projet de Lagache vise en effet à garantir la légitimité de la psychanalyse *via* son assimilation à une psychologie clinique dont la scientificité est assurée par la complémentarité avec la psychologie expérimentale. En faisant de l'analyse des conduites le point de convergence entre la psychologie clinique et la psychologie expérimentale, Lagache appelle à l'unification d'un domaine d'étude, mais il indexe en outre ce domaine sur une pratique dont les résultats s'avèrent susceptibles, par leurs effets, d'en garantir la légitimité. La tendance humaniste qu'il dégage ne peut peut-être pas se prévaloir d'une méthode expérimentale semblable à celle de la tendance naturaliste ; mais sa proximité avec la philosophie lui confère une caution institutionnelle, tandis que son efficacité comme science du comportement la dote d'une caution pragmatique. Le défi que doit relever Lacan, dès lors, pourrait être formulé dans les termes suivants : comment garantir la scientificité de la psychanalyse sans biologiser ses

²³ Georges CANGUILHEM, « Qu'est-ce que la psychologie ? » (1956), dans *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1995, p. 381. Lacan saluera cette dénonciation de la servitude de la psychologie « dans une glissade de toboggan du Panthéon à la Préfecture de Police » (Jacques LACAN, « La science et la vérité » [1966], dans *Écrits, op. cit.*, p. 859). Il convient ici de souligner que ce jugement porté par Canguilhem à l'endroit de la psychologie se déploie lui aussi sur deux volets : il interpelle les aspects épistémologiques de cette dernière, aussi bien que ses applications sociales.

²⁴ Jacques LACAN, « La science et la vérité » (1966), dans *Écrits, op. cit.*, p. 859.

concepts ni l'assimiler à un comportementalisme ? La réponse à cette question engage une démedicalisation de la psychanalyse qui vaudra à Lacan d'être reconnu par Foucault comme son « "libérateur" »²⁵. Le geste de Lacan consiste, à cet endroit, à aligner la psychanalyse sur les sciences humaines et sociales et sur la philosophie, en tant que celle-ci est perméable à leurs concepts. Autrement dit, la parenté entre la psychanalyse et la philosophie ne doit plus s'effectuer, comme c'était le cas chez Lagache, sur un fond phénoménologique, mais autour d'une approche du signifiant qui laisse la signification en suspens, décorrélée à cet égard d'une intentionnalité subjective. De ce point de vue, le mouvement d'autonomisation de la psychanalyse articule une *dénaturalisation* et une *formalisation* de l'objet qu'elle a en propre, à savoir : l'inconscient. C'est à condition de se dégager du modèle expérimental des sciences biologiques et de reconquérir la structure formelle de l'inconscient – à condition, donc, de se prévaloir du nouveau modèle de scientificité porté par l'anthropologie et la linguistique structurales – que la psychanalyse pourra apparaître comme une discipline rigoureuse.

2.2.1. La fonction symbolique comme caution scientifique

La référence à Lévi-Strauss, dans le discours de Rome, joue ainsi un rôle stratégique de caution épistémologique, en même temps qu'elle permet de tracer les grandes orientations d'une appréhension renouvelée de l'inconscient. Commentant le postulat lévi-straussien d'une « correspondance formelle entre la structure du langage et celle de la parenté », rapportée dans l'*Anthropologie structurale* à la supposition de « structures inconscientes similaires »²⁶, Lacan demande ainsi :

N'est-il pas sensible qu'un Lévi-Strauss, en suggérant l'implication des structures de langage et de cette part des lois sociales qui règle l'alliance et la parenté conquiert déjà le terrain même où Freud assoit l'inconscient ?²⁷

²⁵ Cf. Michel FOUCAULT, « Lacan, le "libérateur" de la psychanalyse » (1981), texte n° 299 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 1023, où Foucault salue essentiellement chez Lacan une telle entreprise de démedicalisation : « Il voulait simplement être "psychanalyste". Ce qui supposait à ses yeux une rupture violente avec tout ce qui tendait à faire dépendre la psychanalyse de la psychiatrie ou à en faire un chapitre un peu sophistiqué de la psychologie. Il voulait soustraire la psychanalyse à la proximité, qu'il considérait comme dangereuse, de la médecine et des institutions médicales. Il cherchait en elle non pas un processus de normalisation des comportements, mais une théorie du sujet. C'est pourquoi, malgré une apparence de discours extrêmement spéculatif, sa pensée n'est pas étrangère à tous les efforts qui ont été faits pour remettre en question les pratiques de la médecine mentale ».

²⁶ Claude LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, chap. III : « Langage et société », p. 71-72.

²⁷ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), dans *Écrits, op. cit.*, p. 285.

Ce terrain, du point de vue de Lacan, n'est autre que l'ordre symbolique. Parmi les concepts lévi-straussiens sur lesquels Lacan entend fonder son approche, il convient dès lors de s'arrêter particulièrement sur la notion de fonction symbolique. Introduite par Lévi-Strauss dans son article sur « L'efficacité symbolique », c'est elle qui permet à Lacan de rompre avec l'interprétation énergétique de l'inconscient pour lui conférer le rôle d'une « fonction ». Cette fonction est à entendre au sens psychologique d'une capacité spécifiquement humaine, mais plus encore au sens algébrique d'une mise en relation, selon des lois universelles, de données culturelles qui ne sont déterminées que par cette mise en relation. L'inconscient, selon cette approche lévi-straussienne, cesse en effet « d'être l'ineffable refuge des particularités individuelles, le dépositaire d'une histoire unique qui fait, de chacun de nous, un être irremplaçable »²⁸, pour se réduire à une fonction : « la fonction symbolique, spécifiquement humaine, sans doute, mais qui, chez tous les hommes, s'exerce selon les mêmes lois ; qui se ramène, en fait, à l'ensemble de ces lois »²⁹. Le contenu mémoriel n'a dès lors aucune prévalence dans la symbolisation inconsciente. Bien au contraire :

L'inconscient est toujours vide ; ou, plus exactement il est aussi étranger aux images que l'estomac aux aliments qui le traversent. Organe d'une fonction spécifique, il se borne à imposer des lois structurales qui épuisent sa réalité à des éléments inarticulés qui proviennent d'ailleurs : pulsions, émotions, représentations, souvenirs³⁰.

Ce qu'indique ainsi la notion de fonction symbolique est la possibilité de concevoir l'inconscient selon un ordre sémiotique permettant, tout à la fois, de débiologiser son approche *via* la mise en suspens de son contenu énergétique et de scientificiser son étude *via* la formalisation de son fonctionnement. C'est pour ces deux raisons qu'elle revêt une importance particulière dans l'entreprise lacanienne.

2.2.2. L'anthropologie structurale et la débiologisation de l'inconscient

Concernant tout d'abord la débiologisation engagée par l'approche symbolique de l'inconscient, Lévi-Strauss insiste en effet dans son article sur les propriétés curatives du mythe qui, dans le chamanisme comme dans la psychanalyse, permet d'articuler symboliquement les données culturelles. Selon ce dernier, ce qui caractérise le mythe et lui confère son efficacité clinique est la « relation de symbole à chose symbolisée, ou, pour employer le vocabulaire des

²⁸ Claude LÉVI-STRAUSS, « L'efficacité symbolique », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 135, n° 1, 1949, p. 25.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*, p. 26.

linguistes, de signifiant à signifié »³¹ qui régit son fonctionnement. Ce que le « mythe individuel »³² proposé par la psychanalyse et le « mythe social »³³ proposé par le chamanisme ont dès lors en commun est de permettre à chacune de ces cures de travailler sur des données culturelles plutôt que sur un substrat naturel. Le primat de l'ordre symbolique, chez Lacan, dénote dès lors le primat des significations culturelles sur les données biologiques ; mais il faut encore ajouter que, de son point de vue, « ce nouvel ordre ne signifie rien d'autre qu'un retour à une notion de la science véritable »³⁴. La scientificité est en effet à reconquérir, du point de vue de Lacan, à partir d'un travail sur ces données anthropologiques, qui constituent le terrain propre de la pratique analytique :

Praticiens de la fonction symbolique, il est étonnant que nous nous détournions de l'approfondir, au point de méconnaître que c'est elle qui nous situe au cœur d'un mouvement qui instaure un nouvel ordre des sciences, avec une remise en question de l'anthropologie³⁵.

Cette remise en question *de* l'anthropologie est d'abord à entendre comme la mise en cause de la subordination positiviste des sciences de l'homme aux sciences expérimentales. Mais il s'agit également d'une mise en question, *par* l'anthropologie structurale, d'un sujet humain fondateur. C'est dès lors l'anthropologie structurale que Lacan entend suivre pour permettre à la psychanalyse de s'inscrire dans ce nouvel ordre des sciences.

Or, pour ce faire, il ne convient pas seulement de débiologiser l'ordre symbolique qui régit l'inconscient : il faut encore souscrire, à titre préalable et méthodique, à l'hypothèse lévi-straussienne selon laquelle « la *forme* mythique prime le *contenu* du récit »³⁶. C'est à cet endroit que s'explicite, chez Lévi-Strauss, la relation linguistique de signification permettant l'efficacité symbolique :

Le vocabulaire importe moins que la structure. Que le mythe soit recréé par le sujet ou emprunté à la tradition, il ne tire de ses sources, individuelle ou collective [...] que le matériel d'images qu'il met en œuvre ; mais la structure reste la même, et c'est par elle que la fonction symbolique s'accomplit³⁷.

Dès lors, Lacan entend encore suivre Lévi-Strauss lorsque celui-ci recourt à la linguistique pour formaliser le fonctionnement inconscient : « la linguistique peut ici nous servir de guide,

³¹ *Ibid.*, p. 19.

³² *Ibid.*, p. 21.

³³ *Ibid.*

³⁴ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), dans *Écrits, op. cit.*, p. 284.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Claude LÉVI-STRAUSS, « L'efficacité symbolique », art. cit., p. 27.

³⁷ *Ibid.*, p. 26.

puisque c'est là le rôle qu'elle tient en flèche de l'anthropologie structurale, et nous ne saurions y rester indifférent »³⁸. Ce rôle de guide dévolu à la linguistique structurale implique ainsi que le primat de l'ordre symbolique soit également entendu comme un primat de la structure signifiante sur la relation de signification visée par l'analysant. La parole du patient, reçue comme medium par l'analyste « praticien de la fonction symbolique », doit dès lors être rapportée à la structure sémiotique de l'inconscient qui articule ces symboles. C'est là, indique Lacan, « la voie d'un retour à l'usage des effets symboliques, dans une technique renouvelée de l'interprétation »³⁹. Interpréter, dans ce cadre, ne signifie en effet plus rapporter un signifiant à son signifié sous-jacent, mais consiste bien plutôt à mettre au jour la structure inconsciente qui régit la parole et provoque en elle des glissements de sens.

2.2.3. La formalisation de l'inconscient et la dépendance du sujet

Le discours de Rome insiste ainsi sur les effets subjectifs du décentrement de la parole, par lequel « je m'identifie dans le langage, mais seulement à m'y perdre comme un objet »⁴⁰. C'est toutefois en 1957, dans son texte sur « L'instance de la lettre dans l'inconscient », que Lacan explicite le fonctionnement de la structure langagière inconsciente par laquelle s'opère ce décentrement. Au-delà de la parole, indique-t-il alors, c'est en effet « toute la structure du langage que l'expérience psychanalytique découvre dans l'inconscient »⁴¹. Loin que le sens préexiste à son articulation langagière, il se construit au contraire à mesure que le sujet se heurte au langage qui le détermine et qui résiste à la signification. La distinction opérée par Saussure entre signifiant et signifié prend dès lors pour Lacan le sens d'une scission fondamentale :

La thématique de cette science [la linguistique] est [...] suspendue à la position primordiale du signifiant et du signifié, comme d'ordres distincts et séparés initialement par une barrière résistante à la signification. C'est là ce qui rendra possible une étude exacte des liaisons propres au signifiant et de l'ampleur de leur fonction dans la genèse du signifié⁴².

³⁸ Jacques LACAN, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), dans *Écrits, op. cit.*, p. 284.

³⁹ *Ibid.*, p. 294.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 299.

⁴¹ Jacques LACAN, « L'instance de la lettre dans l'inconscient » (1957), dans *Écrits, op. cit.*, p. 495.

⁴² *Ibid.*, p. 497. Il faut toutefois remarquer que Saussure, dans son *Cours de linguistique générale*, insiste sur la réciprocité des relations entre le signifiant et le signifié au sein du signe. Comparables au recto et au verso d'une feuille de papier, le signifiant et le signifié sont de ce fait, chez Saussure, à la fois distincts et solidaires (cf. Ferdinand DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale* [1916], Paris, Payot, « Études et documents Payot », 1971, p. 157). Comme le souligne François Dosse, Lacan, en réinterprétant cette solidarité dans les termes d'une scission, « participe là encore pleinement au paradigme structuraliste, en évacuant encore plus radicalement le référent, en reléguant à une place accessoire le signifié qui subit la chaîne signifiante » (François DOSSE, *Histoire*

Cette scission permet par suite l'étude formelle des signifiants, dont la relation de sens est déterminée par la place qu'ils occupent dans la chaîne signifiante. C'est en effet parce qu'« il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification »⁴³ que « l'on peut dire que c'est dans la chaîne du signifiant que le sens insiste, mais qu'aucun des éléments de la chaîne ne *consiste* dans la signification dont il est capable au moment même »⁴⁴. Autrement dit, si la relation de signification n'est pas évacuée, son étude est rapportée à l'analyse des structures de la chaîne du signifiant, dont résulte la genèse du signifié lui-même.

Deux thèses fortes, résultant de cet usage de Saussure par Lacan, sont dès lors susceptibles de nous intéresser : l'une concerne la texture langagière de l'inconscient ; l'autre, le sujet résultant de cet inconscient comme son effet. Il apparaît en effet, premièrement, que si la psychanalyse peut être considérée comme une science, c'est dans la mesure où la structure signifiante constitue l'étoffe même de l'inconscient. De ce point de vue, l'alignement de la psychanalyse sur la linguistique structurale n'a pas seulement une valeur opératoire, mais elle acquiert également un sens ontologique. Il ne s'agit pas seulement, dans ce cadre, de formaliser l'étude de l'inconscient, mais bien de considérer cette étude comme une découverte des structures langagières qui constituent l'inconscient au sens fort. C'est ce qu'explicite l'affirmation selon laquelle « les prétentions de l'esprit [...] demeureraient irréductibles, si la lettre n'avait fait la preuve qu'elle produit tous ses effets de vérité dans l'homme, sans que l'esprit ait le moins du monde à s'en mêler »⁴⁵. La lettre désigne ici l'inconscient lui-même, qui a fait pour Freud l'objet d'une découverte au sens plein du terme : « cette révélation, c'est à Freud qu'elle s'est faite, et sa découverte, il l'a appelée l'inconscient »⁴⁶. Mais il faut en outre ajouter que l'idée selon laquelle la lettre produit ses effets de vérité dans l'homme implique une production du sujet dans son inadéquation au sens. C'est là la deuxième grande thèse qui retiendra singulièrement l'attention de Deleuze, Guattari et Foucault, et qui résulte également d'un primat de l'ordre symbolique valant comme primat du signifiant. Produit de relations signifiantes qu'il ne maîtrise pas, le sujet subit selon Lacan le « glissement incessant du signifié sous le signifiant »⁴⁷ résultant de la rupture introduite entre ces deux ordres. Le sujet de l'inconscient est dès lors assujéti aux structures langagières qui se confondent avec l'inconscient lui-même, et l'identification partielle au signifiant, qui en passe par la parole,

du structuralisme. Tome I. Le champ du signe, 1945-1966, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui. Histoire contemporaine », 1991, p. 138).

⁴³ Jacques LACAN, « L'instance de la lettre dans l'inconscient » (1957), dans *Écrits, op. cit.*, p. 498.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 502.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 509.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 502.

introduit nécessairement une rupture avec le signifié. Le commentaire de *La Lettre volée* d'Edgar Poe par Lacan illustre ce phénomène, par lequel les sujets sont déterminés réciproquement par le déplacement d'un signifiant (la lettre) indépendamment du signifié qu'ils croient viser à travers lui⁴⁸.

La méthode d'analyse structurale permet donc à la psychanalyse d'échapper aux impasses épistémologiques d'un psychologisme de l'intériorité, raison pour laquelle la phase positive du « retour à Freud » en passe chez Lacan par un alignement de la psychanalyse sur les sciences humaines et sociales en leur versant structural. Mais il faut alors ajouter que la structure, dans ce cadre, en vient à désigner non seulement le référent de la méthode d'analyse structurale, mais encore la fonction interprétative et la réalité ontologique de l'objet que la psychanalyse a en propre, à savoir : l'inconscient. Dès lors, c'est certes en tant qu'elle se distingue de la psychologie, mais surtout en tant qu'elle refonde positivement l'objet et la méthode analytique, que l'approche lacanienne s'avère susceptible d'intéresser tout particulièrement la philosophie. Que l'inconscient soit structuré comme un langage signifie en effet qu'il doit être interprété à la lettre, sans être référé à un sujet donateur de sens, et comme conférant à l'inverse son sens au sujet. Par là, c'est en outre le sens lui-même qui se trouve susceptible d'être refondé sur des bases ontologiques asubjectives : l'affirmation selon laquelle « l'inconscient *est* structuré comme un langage »⁴⁹ implique en effet que la structure n'est pas seulement une grille interprétative permettant de formaliser une logique inconsciente, mais bien plutôt la réalité même de cette logique. C'est sous ces deux aspects, herméneutique et ontologique, que Foucault et Deleuze se rapporteront respectivement à la psychanalyse lacanienne dès le milieu des années 1960. Si le geste de Lacan, comme nous en faisons l'hypothèse, suscite chez chacun d'entre eux un intérêt renouvelé pour la psychanalyse, c'est dès lors dans la mesure où celui-ci leur permet de penser, aux points de vue herméneutique et ontologique, un inconscient *anté*-subjectif, et par là même *anti*-psychologique. Dans ce cadre, le sujet apparaît en effet comme le produit de l'inconscient plutôt que comme son fondement, et le sens lui-même ne saurait, par suite, lui être ultimement rapporté. C'est dès lors la manière dont Foucault et Deleuze appréhendent la redéfinition structurale de l'inconscient qu'il convient d'examiner, si tant est que cette appréhension établit les fondements méthodologiques de la critique qui s'ensuivra.

⁴⁸ Cf. Jacques LACAN, « Le séminaire sur “La Lettre volée” » (1956), dans *Écrits, op. cit.*, p. 11-61.

⁴⁹ Nous soulignons. Cf. Jacques LACAN, *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. 1964*, Paris, Seuil, « Le champ freudien », 1973, où cette affirmation est déclinée à plusieurs reprises (en particulier p. 23 et surtout p. 185 où elle sert d'axiome à la constitution de la psychanalyse comme science de l'inconscient).

2.3. UN NOUVEL OBJET POUR LES SCIENCES DE L'HOMME : FOUCAULT ET L'INCONSCIENT

Comme on l'a vu, le recours à l'anthropologie lévi-straussienne et à la linguistique structurale permet à Lacan de refonder la scientificité de la psychanalyse en formalisant l'approche symbolique qui la caractérise, et en lui rendant aussi son véritable objet : l'inconscient. Il résulte de cette approche une démedicalisation de la psychanalyse, qui vise en vérité à lui conférer davantage de rigueur. Cette formalisation symbolique du fonctionnement inconscient permet en outre à Lacan de regagner le sujet de l'inconscient *via* la mise au jour de son substrat langagier. C'est bien l'inconscient lui-même qui est ici langage, par où l'objet que la psychanalyse a en propre apparaît parfaitement ajusté à une approche structuraliste qui peut en énoncer pertinemment la loi de composition. C'est en ce sens qu'il faut entendre l'affirmation foucauldienne selon laquelle le structuralisme n'est pas tant une « méthode nouvelle » que « la conscience éveillée et inquiète du savoir moderne »⁵⁰ : il vise au fond un discours « qui serait d'un seul tenant une ontologie et une sémantique »⁵¹. La reconnaissance par Foucault de l'importance de l'inconscient pour les sciences humaines implique dès lors de clarifier les usages qu'elles en font et la valeur ontologique qu'elles lui attribuent. Étant donnée la dissymétrie qui peut apparaître à cet endroit entre les approches représentationnelles, psychanalytiques et structurales de l'inconscient, il s'agit en outre pour Foucault de situer ses propres travaux relativement à ces usages et à l'ontologisation de la structure sur laquelle ils reposent.

2.3.1. Le renouvellement de l'herméneutique moderne : l'inconscient comme objet-texte

Foucault, de fait, est tout à fait conscient de la nouveauté que représentent les approches lacanienne et lévi-straussienne. Prenant au sérieux le paradigme structuraliste, il se l'approprie jusqu'à un certain point et thématise le lien de la méthode structuraliste au nouvel objet qu'elle se donne, comme au sujet qui en résulte. L'inconscient, dans ce cadre, apparaît à la fois comme une découverte psychanalytique dont il s'agit de prendre la mesure et comme une notion systématique pouvant rendre compte de l'originalité du structuralisme dans son lien aux sciences humaines. Mais lorsque la psychanalyse adopte elle-même le point de vue de la

⁵⁰ Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, « Tel », 1966, p. 221.

⁵¹ *Ibid.*

structure pour envisager l'inconscient, cette notion tend à se complexifier. Il en résulte chez Foucault une inflexion dans la manière qu'il a d'envisager la psychanalyse. Suite à cette inflexion, la psychanalyse peut demeurer une alliée y compris lorsqu'il ne s'agit plus tant pour Foucault de critiquer la psychologie positive que la psychologie du sens⁵². Dans la mesure, toutefois, où la psychanalyse attribue à la structure la même solidité ontologique qu'elle prête à l'inconscient, cette alliance ne saurait s'opérer, selon ce dernier, depuis l'intérieur de la métapsychologie lacanienne.

Au point de vue opératoire, tout porte ainsi à croire que les « postulats de l'herméneutique moderne »⁵³ dégagés par Foucault résultent en vérité d'une lecture déjà lacanienne de Freud. Par cette lecture, la portée critique de l'inconscient, d'abord repérée par Foucault dans la découverte freudienne en ce qu'elle « transforme en objet de la psychologie et thématise en processus psychiques les méthodes, les concepts et finalement tout l'horizon d'une psychologie de la conscience »⁵⁴, se généralise pour interpeller plus fondamentalement les sciences humaines qui se restructurent alors autour de cette découverte. Dans les années 1950, Foucault insiste en effet sur la capacité de la psychanalyse à questionner l'ambition positiviste d'une psychologie cherchant à objectiver la conscience pour en faire l'objet d'une science. Dans ce cadre, le caractère polémique de la psychanalyse doit être référé à la reprise d'ensemble d'un tel projet et à son interprétation critique comme « conduite de défense contre l'inconscient »⁵⁵. Dans cette première compréhension, le caractère subversif de la psychanalyse vient donc de la thématisation de la science psychologique dans les termes d'un investissement libidinal : c'est à cette condition que peut s'opérer un décalage « qui fait de la science non plus l'horizon problématique de la recherche, mais l'objet polémique de son investigation »⁵⁶. Dans cette première compréhension, l'opérateur critique de la subversion est donc certes l'inconscient, mais c'est alors en tant qu'il est encore conçu comme le substrat libidinal d'un mythe positiviste. À ce stade, c'est par suite le contenu critique des hypothèses freudiennes, plutôt que la structure sémiotique de l'inconscient, que thématise Foucault.

La fonction polémique de l'inconscient change toutefois et se radicalise, dès lors qu'est prise en compte cette structure et le renouvellement herméneutique qu'elle implique. En 1965, dans un entretien avec Alain Badiou, Foucault revient ainsi sur le sens critique que revêt la

⁵² Sur ce point, cf. *supra*, p. 45-49

⁵³ Cf. *supra*, p. 60.

⁵⁴ Michel FOUCAULT, « La recherche scientifique et la psychologie » (1957), texte n° 3 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 170-171.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 171.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 170.

problématique de l'inconscient, autour duquel « la réorganisation et le redécoupage des sciences humaines se sont faits »⁵⁷. Cette réorganisation, comme cette fonction polémique, viennent alors, d'une part, de ce que l'inconscient, « littéralement découvert par Freud comme une chose »⁵⁸, draine un contenu énergétique et sociologique ayant pour effet « la confiscation, par la psychologie, de la plupart des domaines que couvraient les sciences humaines »⁵⁹. L'argument, qui repose sur la supposition d'un substrat inconscient autorisant à parler là d'une « découverte », est le même qu'en 1957, à ceci près que Foucault ajoute alors que « *d'autre part*, pour Freud, l'inconscient a une structure de langage »⁶⁰. Dans cette « autre part » se loge sans doute l'apport lacanien à la lecture de Freud, qui rejoint à cet endroit l'anthropologie structurale. Les termes de ce rapprochement sont explicités par Foucault à l'occasion de plusieurs entretiens qui accompagnent la publication des *Mots et les choses*, au cours desquels ce dernier oppose en particulier la notion de « sens » à celle de « système », plus fidèle à l'orientation que lui-même entend donner à ses recherches. Il en est ainsi notamment dans un entretien avec Madeleine Chapsal, où Foucault affirme avoir « cessé de croire » au sens du jour où « Lévi-Strauss pour les sociétés et Lacan pour l'inconscient nous ont montré que le *sens* n'était qu'une sorte d'effet de surface, un miroitement, une écume, et que ce qui nous traversait profondément, ce qui était avant nous, ce qui nous soutenait dans le temps et l'espace, c'était le *système* »⁶¹. Le point de jonction entre Lacan et Lévi-Strauss doit donc être cherché, selon Foucault, dans une inversion des rapports de fondation entre le sens et le système. La nouveauté lacanienne, dans la suite de l'entretien, est dès lors rapportée à son insistance sur la texture relationnelle de la structure inconsciente, qui conditionne la parole faussement attribuée au sujet :

L'importance de Lacan vient de ce qu'il a montré comment, à travers le malade et les symptômes de sa névrose, ce sont les structures, le système même du langage – et non pas le sujet – qui parlent... Avant toute existence humaine, toute pensée humaine, il y aurait déjà un savoir, un système [...]⁶².

La question est donc bien de savoir *qui parle*, et c'est à cet endroit que l'étude du système langagier se noue, dans la psychanalyse, à une interrogation portant sur l'être du langage⁶³.

⁵⁷ Michel FOUCAULT, « Philosophie et psychologie » (1965), texte n° 30 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 468.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 469.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 470 (nous soulignons).

⁶¹ Michel FOUCAULT, « Entretien avec Madeleine Chapsal » (1966), texte n° 37 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 542.

⁶² *Ibid.*, p. 543.

⁶³ La question « Qui parle ? », d'abord attribuée à Nietzsche, resurgit dans les dernières pages des *Mots et les choses*, précisément lorsque Foucault expose la façon dont le structuralisme en général et la psychanalyse en

C'est alors au cœur de la psychanalyse, semble-t-il, que l'approche structuraliste reconduit un problème herméneutique. Car dans la mesure où le problème de Freud demeure « un problème de déchiffrement »⁶⁴ et non de linguistique, la dimension opératoire de la structure est ici indexée à la « découverte d'une sorte de sol absolu pour une herméneutique possible »⁶⁵ qui est en fait l'inconscient lui-même. En vertu cette assise ontologique, le renouvellement herméneutique rendu possible par la thématization structurale de l'inconscient exige que « l'inconscient soit porteur non seulement de ce qu'il dit, mais de la clef de ce qu'il dit »⁶⁶. Autrement dit, s'il ne s'agit plus de référer l'articulation sémiotique à un sens sous-jacent, il n'en reste pas moins que l'exégèse est désormais intégrée à la sémiologie même : la chose inconsciente peut alors être considérée comme un « objet-texte »⁶⁷ au sein duquel les dimensions thématique et opératoire du concept d'inconscient tendent à se confondre.

2.3.2. De la représentation à la structure : la diversité thématique de l'inconscient

Pour cette raison, les distinctions serrées que Foucault effectue dans *Les Mots et les choses* à propos du concept d'inconscient peuvent s'avérer précieuses pour mesurer l'importance que revêt, eu égard à son propre travail, le tournant lacanien et plus généralement l'entreprise structuraliste. Ces distinctions permettent de circonscrire la proximité opératoire par laquelle son entreprise pourrait s'apparenter à une analyse structurale des règles inconscientes du savoir, tout en déterminant thématiquement le lieu propre de l'inconscient psychanalytique. Tout porte en effet à croire que c'est dans l'écart entre l'inconscient représentatif des sciences humaines et l'inconscient structural, mais aussi dans le recouvrement partiel entre cet inconscient structural et l'inconscient psychanalytique, que se logent la proximité et la distance que Foucault entretient avec le structuralisme comme avec la conceptualité lacanienne.

La restructuration des sciences humaines autour de la notion d'inconscient s'explique ainsi, dans le dernier chapitre des *Mots et les choses*, à partir d'une définition de ces sciences comme l'« analyse, dans la dimension propre à l'inconscient, des normes, des règles, des ensembles signifiants qui dévoilent à la conscience les conditions de ses formes et de ses

particulier permettent de relancer l'interrogation sur l'« être du langage » (Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, op. cit., p. 394).

⁶⁴ Michel FOUCAULT, « Philosophie et psychologie » (1965), texte n° 30 dans *Dits et écrits. Tome I*, op. cit., p. 470.

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ Selon l'expression que Badiou propose à Foucault dans Michel FOUCAULT, « Philosophie et psychologie » (1965), texte n° 30 dans *Dits et écrits. Tome I*, op. cit., p. 471.

contenus »⁶⁸. L'inconscient est par suite référé à la condition de possibilité des sciences humaines. Leur positivité ne consiste alors pas tant, selon Foucault, dans la visée d'un certain contenu, que dans la position de redoublement qu'elles occupent vis-à-vis des sciences biologiques, économiques et philologiques, qui constituent l'homme en son empiricité comme leur objet⁶⁹. Étant donnée toutefois cette position de redoublement, le primat de l'inconscient vaut ici comme primat de la représentation, et l'inconscient grevé de négativité qui soutient la démarche des sciences humaines se trouve dès lors constitué par elles en objet positif d'investigation. Ainsi, écrit Foucault : « les sciences humaines en traitant de ce qui est représentation (sous une forme consciente ou inconsciente) se trouvent traiter comme leur objet ce qui est leur condition de possibilité »⁷⁰. D'un côté, donc, la structure inconsciente des normes, des systèmes et des lois⁷¹ conditionne positivement un mode d'être que les sciences humaines reprennent dans l'espace de la représentation ; mais d'un autre côté, cet impensé de la représentation auquel elles ne peuvent accéder que partiellement, par un « dévoilement »⁷² progressif qui en repousse sans cesse les bornes, semble désigner en creux l'espace non représentable d'une finitude plus fondamentale. Si les sciences humaines, de fait, « définissent la manière dont la finitude fondamentale peut être donnée à la représentation sous une forme positive et empirique, mais non transparente à la conscience naïve »⁷³, elles ne peuvent en revanche totaliser la structure qu'elles visent et à laquelle elles n'accèdent que par des coups de sonde menés depuis l'espace du représentable, ni par conséquent déployer la finitude qu'elles appréhendent dans les termes d'une analyse qui tiendrait la représentation en suspens. Plus exactement, si les sciences humaines s'aventurent jusqu'aux confins de la finitude qui

⁶⁸ Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, *op. cit.*, p. 376.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 365. Pour une analyse des modalités de ce redoublement et de la situation instable qu'occupent dès lors les sciences humaines dans le trièdre des savoirs présenté par Foucault, voir Philippe SABOT, *Lire Les Mots et les choses de Michel Foucault*, Paris, PUF, « Quadrige. Manuels », 2006, p. 150-156. L'ensemble du chapitre 4 de cet ouvrage (« La contestation des sciences humaines », p. 149-183) est par ailleurs une entrée précieuse pour appréhender les différents sens que prend le concept d'inconscient dans le dernier chapitre des *Mots et les choses* et pour problématiser l'« éternel retour du langage » engagé par les thématiques structurales et psychanalytiques de l'inconscient.

⁷⁰ Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, *op. cit.*, p. 375.

⁷¹ Cf. *ibid.*, p. 371-272, où Foucault rapporte le primat de la représentation inconsciente dans l'ordre des sciences humaines à un « glissement » s'opérant au sein des trois modèles constitutifs qui les organisent : le modèle fonction/norme, le modèle conflit/règle et le modèle signification/système. Selon Foucault, ces modèles sont empruntés respectivement à la biologie, à l'économie et à la philologie, et dessinent les régions épistémologiques de la psychologie, de la sociologie et de l'étude des littératures et des mythes. Le glissement que décrit Foucault a pour résultat, dans les sciences humaines, la constitution des notions de norme, de règle et de système comme objets propres de l'analyse, aux dépens des notions de fonction, de conflit et de signification.

⁷² *Ibid.*, p. 375.

⁷³ *Ibid.*, p. 374.

détermine l'homme dans ses fonctionnements, elles s'interdisent toutefois de penser cette négativité comme ce qui conditionne la représentation elle-même⁷⁴.

Ce qui, dès lors, permet de distinguer l'inconscient représentatif des sciences humaines de l'inconscient psychanalytique comme de l'inconscient culturel, est que la psychanalyse et l'ethnologie déploient toutes deux une analyse qui interroge « non pas l'homme lui-même, tel qu'il peut apparaître dans les sciences humaines, mais la région qui rend possible en général un savoir sur l'homme »⁷⁵. L'inconscient renvoie donc là encore à une condition de possibilité, mais à une condition plus fondamentale qui prend, sous la plume de Foucault, le sens d'un a priori historique : « ce qui miroite dans l'espace de leur discours, c'est beaucoup plutôt l'a priori historique de toutes les sciences de l'homme »⁷⁶. C'est en ce sens que l'une et l'autre peuvent apparaître, à l'égard des sciences humaines, comme des « contre-sciences »⁷⁷, et c'est aussi pour cette raison que l'inconscient constitue leur objet privilégié :

Il était donc bien nécessaire qu'elles soient toutes deux des sciences de l'inconscient : non pas parce qu'elles atteignent en l'homme ce qui est au-dessous de sa conscience, mais parce qu'elles se dirigent vers ce qui, hors de l'homme, permet qu'on sache, d'un savoir positif, ce qui se donne ou échappe à sa conscience⁷⁸.

L'inconscient comme objet n'est dès lors plus à entendre au sens d'un impensé que les sciences humaines se donnent pour tâche de dévoiler. Plus précisément, si les sciences humaines n'accèdent à l'inconscient que négativement, c'est précisément parce qu'elles l'abordent du point de vue d'une positivité représentative. Depuis l'intérieur de la représentation, elles se heurtent à la finitude qui délimite cette positivité comme à un système « toujours promis à une conscience future qui peut-être ne le totalisera jamais »⁷⁹. L'inconscient que les sciences humaines abordent de l'intérieur est donc toujours représentable en droit – mais sa totalisation semble à jamais repoussée. Tout au contraire, l'inconscient structural n'est pas représentable, mais il est en revanche formalisable et, par là, supposément totalisable. C'est ce qu'indiquent respectivement la psychanalyse et l'ethnologie : la psychanalyse aborde en effet l'inconscient en désignant en lui la béance qui toujours échappera à la représentation ; tandis que les lois

⁷⁴ Ce point est bien analysé par Frédéric GROS, dans *Foucault et la folie*, Paris, PUF, « Philosophies », 1997, p. 120-121 : si les sciences humaines « n'étudient pas des fonctionnements en et pour eux-mêmes, mais la "négativité" introduite dans ces fonctionnements », Frédéric Gros souligne en effet que « cette négativité est cependant masquée par le redéploiement anachronique de la "représentation" comme surface de vérité ».

⁷⁵ Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, op. cit., p. 389.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 390.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 391.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 390.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 373.

formelles de cet inconscient dégagées par l'ethnologie permettent de supposer en lui une unité de structure⁸⁰.

La différence entre l'inconscient qu'étudient les sciences humaines et l'inconscient psychanalytique s'explique dès lors comme suit :

À la différence des sciences humaines, qui, tout en rebroussant chemin vers l'inconscient, demeurent dans l'espace du représentable, la psychanalyse avance pour enjamber la représentation, la déborder du côté de la finitude, et faire ainsi surgir, là où on attendait les fonctions porteuses de normes, les conflits chargés de règles, et les significations formant système, le fait nu qu'il puisse y avoir système (donc signification), règle (donc opposition), norme (donc fonction)⁸¹.

Ce que la psychanalyse désigne en cette béance qui échappe à la représentation sont des figures qui sont la « forme même de la finitude »⁸² : la Mort comme condition de la vie, le Désir comme condition du travail, la Loi du langage comme condition des significations et des systèmes. Mais il faut alors remarquer que cette Loi-Langage, précisément dans la mesure où c'est le langage qui vaut ici comme Loi, occupe au sein des formes inconscientes une place privilégiée qui permet à son tour de les fonder et de les déterminer comme formes en un sens non représentatif. Alors que la Mort et le Désir sont dans un rapport de fondation vis-à-vis des positivités qu'ils conditionnent, il n'y a pas d'hétérogénéité en revanche entre la Loi et le langage, ce dernier prenant dès lors, pour la psychanalyse, le sens d'une condition ontologique plutôt que d'une positivité que les sciences humaines prendraient en charge. L'inconscient psychanalytique s'éloigne en effet du halo représentatif qui environne les sciences humaines, dans la mesure où la psychanalyse, en pointant « directement »⁸³ vers cet inconscient, le fait apparaître comme un être, « qui existe avec la solidité muette d'une chose, d'un texte fermé sur lui-même, ou d'une lacune blanche dans un texte visible, et qui par là se défend »⁸⁴. La psychanalyse aborde donc l'inconscient selon une perspective chosiste, et l'être de l'inconscient, dans cette perspective, est l'être du langage lui-même.

⁸⁰ Cette unité de structure, il est vrai, échappe elle aussi à une totalisation au sens strict, dans la mesure où la finitude humaine est à entendre au sens d'un indéfini dont les frontières sont sans cesse repoussées. Ces frontières, en outre, ne peuvent pas même prendre le sens de *limites*, du fait de l'historicité qui les détermine à partir de « totalités partielles », « limitées de fait ». La finitude dont il est ici question est donc une finitude « à qui il reste encore quelque chose à penser dans l'instant même où elle pense » (ce que révèle l'inconscient), et « à qui il reste toujours du temps pour penser de nouveau ce qu'elle a pensé » (ce que révèle l'histoire) (Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, *op. cit.*, p. 383-385). Toutefois, l'énonciation des lois structurelles de cette finitude permet d'en déterminer la régularité et d'intégrer par suite dans son unité les différentes figures qu'elle conditionne.

⁸¹ Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, *op. cit.*, p. 386.

⁸² *Ibid.*

⁸³ *Ibid.*, p. 385.

⁸⁴ *Ibid.*

C'est à cet endroit, semble-t-il, que Foucault aborde dans *Les Mots et les choses* l'inconscient freudien d'un point de vue lacanien. Lorsqu'il est question du glissement de l'ensemble des sciences humaines vers le modèle philologique, Foucault souligne un peu plus haut dans le texte que « Freud, plus que tout autre, a approché la connaissance de l'homme de son modèle philologique et linguistique »⁸⁵. Mais il semble ensuite tirer les conséquences ontologiques de ce déplacement, où s'explicité la proximité que l'inconscient psychanalytique entretient avec l'inconscient de l'ethnologie : c'est en effet par « la découverte que l'inconscient lui aussi possède – ou plutôt qu'il *est* lui-même une certaine structure formelle »⁸⁶ que la psychanalyse peut ici se rapprocher de l'anthropologie structurale. L'ethnologie, de fait, étudie une dimension d'historicité qui semble d'abord entretenir avec l'analyse en termes d'inconscient un rapport d'analogie, en ce qu'elle permet, comme elle, de déterminer négativement la finitude. Tout porte cependant à croire que l'anthropologie structurale dépasse cette modalité analogique pour fonder l'historicité elle-même sur un inconscient culturel, en suspendant « le long discours “chronologique” par lequel nous essayons de réfléchir à l'intérieur d'elle-même notre propre culture, pour faire surgir des corrélations synchroniques dans d'autres formes culturelles »⁸⁷. Ce faisant, l'ethnologie semble entretenir vis-à-vis de l'historicité le même rapport, inversé par rapport aux sciences humaines, que la psychanalyse vis-à-vis de l'inconscient ; mais c'est également sous ce rapport que l'ethnologie rejoint la psychanalyse en énonçant la structure des processus inconscients articulés en système. L'inconscient culturel, dès lors, ne désigne pas un certain contenu archétypique⁸⁸, mais bien plutôt la structure symbolique qui peut seule conférer aux représentations la signification qu'elles acquièrent. Raison pour laquelle, indique Foucault, la psychanalyse et l'ethnologie « se coupent à angle droit »⁸⁹, à l'endroit où la signification inconsciente, fondée ontologiquement par la psychanalyse, rejoint le système qui conditionne ces significations pour une culture donnée. Or, c'est en ce point de recoupement que vient précisément se former le thème « d'une

⁸⁵ *Ibid.*, p. 372. À l'appui de cette sensibilité de Foucault au retour à Freud opéré par Lacan, on peut également souligner que si le glissement du modèle psychologique fonction/norme vers le modèle linguistique signification/système est ici valorisé, son déplacement vers le modèle sociologique conflit/règle est en revanche fortement critiqué par Foucault : « on sait [...] à quelles platitudes syncrétiques a mené la toujours médiocre entreprise de fonder une psychologie dite “clinique” » (*ibid.*, p. 370). On peut lire dans cette appréciation une attaque transparente, quoiqu'implicite, envers Lagache, qui conforte notre hypothèse selon laquelle Foucault serait passé, au tournant des années 1950 à 1960, d'une appréhension lagachienne de Freud à sa lecture lacanienne.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 391.

⁸⁷ Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, op. cit., p. 388.

⁸⁸ Raison pour laquelle il n'est pas assimilable à l'inconscient collectif, qui, chez Jung, se réfère à « une couche psychique commune à tous les humains, faite chez tous de *représentations* similaires » (Carl Gustav JUNG, *L'Homme à la découverte de son âme* [1944], tr. fr. Roland CAHEN, Paris, Albin Michel, 1987, p. 296 [nous soulignons]).

⁸⁹ Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, op. cit., p. 392.

théorie pure du langage qui donnerait à la psychanalyse et à l'ethnologie ainsi conçues leur modèle formel »⁹⁰. Dans ce modèle formel apparaît alors l'idée d'un inconscient proprement structural, qui permet de thématiser à la fois la *formalisation* à laquelle s'emploie l'ethnologie, et l'*être* du langage révélé par la psychanalyse. En ce sens, l'inconscient psychanalytique ne s'apparente ni à l'inconscient structural, ni à celui des sciences humaines ; mais le questionnement ontologique ouvert par la psychanalyse et la reprise de ce questionnement dans les termes de la linguistique structurale ouvrent la question de leurs rapports de fondation réciproques.

2.3.3. *L'unité opératoire de l'antisubjectivisme*

La question reste en effet ouverte, semble-t-il, de savoir si l'inconscient pris en charge par la psychanalyse et constitué ontologiquement par elle comme un être, en tant qu'il conditionne la représentation, est celui-là même auquel les sciences humaines n'accèdent que par les dévoilements imparfaits du représentable. Or, cette question se révèle dans toute son acuité à l'endroit où la psychanalyse et l'ethnologie se recoupent, en ce qu'elle interroge, au fond, l'épaisseur ontologique qui pourrait être attribuée à un système formel. Plus exactement, si la confusion entre l'inconscient des sciences humaines et l'inconscient structural relève d'un malentendu, il reste à établir les termes de ce malentendu : soit que les sciences humaines et la psychanalyse n'aient tout simplement pas le même objet ; soit que l'ontologisation de l'inconscient à laquelle procède la psychanalyse permette d'apparenter la représentation sur laquelle opèrent les sciences humaines à une réduction qui prélèverait sur cet inconscient des significations partielles et par là inconsistantes⁹¹.

Or, la manière dont Foucault affronte cette question peut permettre, croyons-nous, de comprendre sa situation vis-à-vis des innovations lacaniennes comme du structuralisme. La tâche que Foucault assigne à l'archéologie rejoint en effet, jusqu'à un certain point, celle qui caractérise l'ensemble des sciences dites structurales. Cette proximité s'atteste dans un certain

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ François Wahl explicite les termes de cette réduction à propos de l'inconscient structural dans François WAHL, *Qu'est-ce que le structuralisme ?*. 5. Philosophie. La philosophie entre l'avant et l'après du structuralisme, Paris, Seuil, « Points », 1973, p. 61-63 : le primat de la représentation est « négation du signe » (p. 61), dès lors que l'on considère, au point de vue synchronique, que « le sens appartient au système et ne peut qu'y être relatif » (p. 63). En étudiant des signes indépendamment de leurs relations à l'unité de la structure sur laquelle ils prélèvent leur signification, les sciences humaines ne peuvent que méconnaître la structure sémiotique de l'inconscient. En joignant à cette observation la perspective ontologique qui semble animer la psychanalyse, c'est dès lors sur l'être même du langage que s'opère la réduction.

nombre de formules employées par Foucault dans les années 1960, qui s'inscrivent généralement dans une stratégie de distanciation vis-à-vis de l'existentialisme sartrien. C'est notamment le cas dans un entretien de 1968 au cours duquel Foucault affirme qu'il s'agit pour lui de « dégager un domaine autonome qui serait celui de l'inconscient du savoir, qui aurait ses propres règles, comme l'inconscient de l'individu humain a lui aussi ses règles et ses déterminations »⁹². Or, le concept d'inconscient qu'il s'approprie à cette occasion semble à première vue pouvoir être apparenté à l'inconscient structural, en ce qu'il conditionne le savoir même et non pas seulement l'objet positif que ce savoir se donne. C'est du moins ce que paraît attester la préface à l'édition anglaise des *Mots et les choses*, dans laquelle Foucault oppose l'inconscient négatif de l'histoire des sciences à « l'inconscient positif du savoir »⁹³ que lui-même entend mettre au jour. Toutefois, le contexte polémique de cette appropriation du concept d'inconscient peut également permettre de circonscrire son usage. Si Foucault, de fait, reconnaît à cet endroit une proximité avec le structuralisme, c'est essentiellement dans sa capacité à thématiser l'inconscient en des termes susceptibles de remettre en cause la primauté du sujet.

Au nouvel objet que se donnent les sciences humaines correspond en effet un nouveau sujet : le sujet de l'inconscient, qui a ceci de commun avec le sujet du structuralisme qu'il n'est que l'effet d'un certain nombre de processus qui l'instituent – et qui, par là, le destituent de sa position fondatrice⁹⁴. L'affinité entretenue par Foucault avec la notion d'inconscient comme avec celle de structure s'explique donc à la lueur de cette destitution du sujet à laquelle elles participent toutes deux⁹⁵. En atteste en particulier un entretien avec Moriaki Watanabe publié en 1978, dans lequel Foucault thématise l'apport de Lacan à la lecture de Freud de la façon suivante :

Le sujet a une genèse, le sujet a une formation, le sujet a une histoire ; le sujet n'est pas originaire. Or cela, qui l'avait dit ? Freud sans doute, mais il a fallu que Lacan le fasse apparaître clairement, d'où l'importance de Lacan⁹⁶.

⁹² Michel FOUCAULT, « Foucault répond à Sartre » (1968), texte n° 55 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 694.

⁹³ Michel FOUCAULT, « Préface à l'édition anglaise » (1970), texte n° 72 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 877.

⁹⁴ Sur ce mouvement de destitution et de reconstruction du sujet comme procès caractéristique du structuralisme, cf. Étienne BALIBAR, « Le structuralisme. Une destitution du sujet ? », *Revue de Métaphysique et de morale*, vol. 45, n° 1, 2005, p. 5-22.

⁹⁵ Sur ce point, voir Didier ERIBON, « La dépendance du sujet (Foucault et Lacan) », dans *Michel Foucault et ses contemporains*, Paris, Fayard, « Sciences humaines », 1994, p. 233-263.

⁹⁶ Michel FOUCAULT, « La scène de la philosophie » (1978), texte n° 234 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 590.

C'est, par suite, dans cet antisubjectivisme que s'indique selon Foucault le rapprochement fondamental entre la psychanalyse lacanienne et le structuralisme, comme entre ces deux approches et sa propre démarche :

Ce caractère non fondamental, non originaire du sujet, c'est là le point, je crois, qui est commun à tous ceux qu'on a appelés les structuralistes ; et qui a suscité de la part de la génération précédente ou de ses représentants tellement d'irritation, c'est vrai dans la psychanalyse de Lacan, c'est vrai dans le structuralisme de Lévi-Strauss, dans les analyses de Barthes, dans ce qu'a fait Althusser, dans ce que j'ai essayé moi-même de mon côté, à ma manière, que nous étions tous d'accord sur ce point qu'il ne fallait pas partir du sujet, du sujet au sens de Descartes comme point originaire à partir duquel tout devait être engendré, que le sujet lui-même a une genèse⁹⁷.

Toutefois, si Foucault reconnaît à cet endroit une affinité de circonstance entre la psychanalyse lacanienne et ses propres travaux, c'est d'abord en vertu de l'ennemi commun qu'elle et lui-même se donnent. Or, si l'antisubjectivisme permet de nouer l'unité opératoire de la psychanalyse et du structuralisme, Foucault se détache en revanche de l'alliance qui se dessine ici, dès lors qu'il s'agit de fonder ontologiquement la structure au nom de celle-ci.

À la lueur de nos analyses, il semble en effet que le recouvrement partiel de l'inconscient psychanalytique et de l'inconscient structural puisse conduire à interpréter la structure elle-même comme un être conditionnant la signification, mais relançant aussi par là une tâche herméneutique désormais indexée à la mise au jour de la Loi du langage. C'est ce que souligne Foucault lui-même en 1972, lorsqu'il interroge les liens de l'inconscient psychanalytique à l'inconscient structural :

Il s'agit de savoir si l'inconscient, selon Freud, n'est pas à son tour un lieu où agit ce système de relations formelles, lesquelles agissent dans le langage, dans la pensée formelle et se retrouvent aussi dans certaines structures sociales. Peut-être l'inconscient est-il lui aussi, pour ainsi dire, « traversé » par cet inconscient structural. C'est là le point auquel sont arrivées aujourd'hui les recherches de nombreux psychanalystes⁹⁸.

Cette indication est précieuse : elle prend acte d'un rapprochement non plus seulement méthodologique, mais bien thématique entre l'inconscient psychanalytique et l'inconscient structural, par lequel le premier n'est pas tant subordonné au deuxième que « traversé » par lui, de sorte que leurs coordonnées respectives tendent à se confondre⁹⁹. Et il n'est sans doute pas

⁹⁷ *Ibid.*

⁹⁸ Michel FOUCAULT, « Les problèmes de la culture. Un débat Foucault-Preli » (1972), texte n° 109 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1242.

⁹⁹ Il nous paraît à cet égard significatif que Foucault, lorsqu'il s'intéresse, à la fin des années 1960, aux rapports entre le structuralisme et la critique littéraire, prenne un soin tout particulier à identifier le rôle qu'a pu jouer la psychanalyse dans le renouvellement de la critique, et insiste à cette occasion sur sa dépendance à l'égard d'une entreprise plus généralement structuraliste. Cette démarche témoigne selon nous du souci qu'a alors Foucault de

fortuit que Foucault insiste, dans ce même entretien, sur le fait que lui-même a certes « mentionné » à plusieurs reprises les concepts de structure et d'inconscient, mais ne les a jamais « utilisés ». Raison pour laquelle il ajoute à cet endroit : « lorsque je parle maintenant de structure et d'inconscient, je le fais de l'extérieur ; et je ne me considère pas lié par la réponse que je donne »¹⁰⁰.

Cette extériorité revendiquée par Foucault vis-à-vis de concepts dont on lui attribue l'usage doit sans doute être rapportée à la fonction diagnostique qu'il confère d'ores et déjà à la « philosophie structuraliste », par opposition à l'analyse localisée des structures telle qu'elle s'effectue dans les sciences humaines¹⁰¹. Toutefois, si la politisation de la structure qui apparaît à cette occasion est d'une grande importance dans le devenir généalogique de l'archéologie et dans la problématisation à nouveaux frais de la psychanalyse, elle ne doit pas conduire à minorer un autre aspect de la distance que prend Foucault vis-à-vis du thème de l'inconscient. Ce deuxième aspect consiste dans le refus de souscrire à une entreprise qui entend fonder la structure sur une ontologie de l'inconscient. Or, si ce point doit particulièrement retenir notre attention, c'est parce qu'en lui s'indique déjà le lieu à partir duquel Foucault entreprendra, dans les années 1970, son analytique du pouvoir psychanalytique : non pas de l'intérieur, mais, là encore, extérieurement à l'inconscient. Ainsi, c'est à condition de refuser de politiser la psychanalyse depuis l'intérieur de la collusion qui s'opère entre l'inconscient et le structuralisme que Foucault pourra définir les termes de sa critique. Si la thématization de

ne pas récupérer l'eau du bain psychologisant avec le bébé structuraliste, et, pour cela, de ne pas fonder l'être du langage dans le concept psychanalytique d'inconscient. Dans les textes sur la folie, le langage et la littérature rédigés par Foucault entre 1965 et 1967, où paraît s'attester une adhésion plus franche au structuralisme, la psychanalyse occupe en effet une place particulière (cf. Michel FOUCAULT, *Folie, langage, littérature* [1965-1967], Paris, Vrin, « Philosophie du présent », 2019, « Introduction », p. 14-17, où Judith Revel repère dans cette adhésion l'une des « différences » qui caractérise originalement ces écrits). Or, il convient de remarquer qu'en même temps que Foucault promeut le structuralisme, il relègue subtilement la psychanalyse et l'indexe derechef à une entreprise essentiellement psychologisante (sur ce point, cf. en particulier Michel FOUCAULT, « L'analyse littéraire », dans *Folie, langage, littérature, op. cit.*, p. 162, où la psychanalyse est identifiée à l'analyse du « fait psychologique » plutôt que de « l'œuvre en tant qu'œuvre », dans sa « structure » et sa « dynamique » internes). Il nous semble que ce retour de Foucault à une conception apparemment pré-lacanienne de l'inconscient s'explique par le fait qu'il tâche précisément, dans ces années, de subordonner la psychanalyse au structuralisme afin de ne pas identifier leurs objets (cf. en particulier Michel FOUCAULT, « Structuralisme et analyse littéraire » [1967], dans *Folie, langage, littérature, op. cit.*, p. 175, où Foucault affirme que le structuralisme « touche à tout » et « s'occupe » à ce titre de la psychanalyse comme il s'occupe de la philosophie, de la publicité ou du cinéma). Si la psychanalyse « au sens strict du terme » a donc été, selon Foucault, le « point d'irruption de la nouvelle critique », elle devait nécessairement, comme « deixologie », être absorbée en retour par la linguistique : ainsi, « elle ne peut pas ne pas être structuraliste » (*ibid.*, p. 182).

¹⁰⁰ Michel FOUCAULT, « Les problèmes de la culture. Un débat Foucault-Preli » (1972), texte n° 109 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1242.

¹⁰¹ C'est ce qu'indique la distinction entre « deux formes de structuralisme », proposée par Foucault dans l'entretien qu'il réalise pour *La Presse de Tunisie* en 1972 : le premier structuralisme s'apparente à une méthode appliquée localement dans un certain nombre de sciences ; le deuxième, à une pratique généralisée permettant de « diagnostiquer ce qu'est aujourd'hui » (cf. Michel FOUCAULT, « La philosophie structuraliste permet de diagnostiquer ce qu'est "aujourd'hui" » [1967], texte n° 47 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 608).

l'inconscient psychanalytique dans les termes du structuralisme permet à Foucault de reprendre à nouveaux frais la question du sujet et de contester son caractère constituant, elle ne saurait donc, selon lui, s'avérer pertinente pour interpellier le pouvoir psychanalytique lui-même.

2.4. UNE NOUVELLE LOGIQUE DE L'INCONSCIENT : DELEUZE ET LA FONDATION ONTOLOGIQUE DU SENS

La mise au point opérée par Foucault touchant son rapport au structuralisme est d'autant plus importante, lorsqu'elle est interprétée comme un refus de la fondation ontologique du sens, qu'elle permet de mettre au jour une ligne de démarcation qui, dès les années 1960, distingue son approche de la psychanalyse de celle de Deleuze. Ce dernier, comme Foucault, est en effet sensible à la reprise lacanienne de l'inconscient freudien. C'est cette reprise qui lui permet d'appréhender l'inconscient dans des termes structurels, en même temps que de redéfinir la structure à partir de la « case vide » qui l'anime et que Deleuze thématise en s'appuyant notamment sur Lacan : par où la psychanalyse, une fois dépsychologisée, devient chez lui la théorie nodale d'une logique du sens au creux de laquelle s'inscrit la dissolution du sujet. Chez Deleuze, toutefois, une telle logique du sens se présente d'emblée comme une ontologie : la question herméneutico-sémiotique ouverte par Lacan et pointée Foucault est reprise au point de vue d'une pensée de la genèse immanente du sens, par laquelle l'inconscient ne renvoie pas tant à un « sol absolu »¹⁰² qu'à un être univoque au sein duquel s'opèrent des différenciations qui sont autant d'événements ou effets de sens. Autrement dit, la discussion que Deleuze engage avec le structuralisme implique de mener à bien l'ontologisation de la structure à laquelle se refusait Foucault ; mais il faut alors ajouter que cette ontologie, en vertu du caractère différentiel attribué à la structure, peut désormais se concevoir dans son immanence : c'est à cette condition que la psychanalyse pourra s'avérer une alliée précieuse pour définir les termes d'une logique événementielle du sens.

¹⁰² Suivant l'expression employée par Foucault dans Michel FOUCAULT, « Philosophie et psychologie » (1965), texte n° 30 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 470, que nous commentons *supra*, p. 81.

2.4.1. L'identité ontologique du sens et de l'événement

Sous cet aspect, *Logique du sens* est bien un prolongement de *Différence et répétition*, qui en poursuit le projet métaphysique en interrogeant la genèse du sens dans l'immanence d'un être univoque. L'univocité de l'être, affirmée dans les dernières pages de *Différence et répétition*¹⁰³, doit alors être conçue, dans le cadre qui nous intéresse, comme la condition de cette immanence du sens à la structure dans laquelle il circule. L'univocité, par là, n'a aucunement pour corrélat l'unicité d'un être transcendant, ce qu'établit positivement la vingt-cinquième série de *Logique du sens* : « l'univocité de l'être signifie que l'être est Voix, qu'il se dit, et se dit en un seul et même "sens" de tout ce dont il est dit »¹⁰⁴. Il s'agit ainsi, pour Deleuze, d'insister sur le caractère expressif des instanciations singulières de l'être, celui-ci prenant dès lors le sens d'un langage en même temps que d'un événement : « si l'Être est l'unique événement où tous les événements communiquent, l'univocité renvoie à la fois à ce qui arrive et à ce qui se dit »¹⁰⁵. L'ontologie que Deleuze cherche à élaborer repose dès lors sur une pensée de l'événement développée, dans *Logique du sens*, à partir de la théorie stoïcienne des incorporels qui conditionne l'immanence du sens aux séries événementielles qu'il articule. S'inspirant de la distinction stoïcienne entre les états de choses et les événements ou effets incorporels, Deleuze en vient, ce faisant, à identifier l'événement au sens lui-même, dans la mesure où celui-ci émerge à partir de la mise en relation de séries hétérogènes : « inséparablement, le sens est l'exprimable ou l'exprimé de la proposition, et l'attribut de l'état de chose »¹⁰⁶. Le sens n'appartient donc pas en propre à une série signifiante par opposition à une série signifiée : immanent aux deux séries à la fois, il se situe bien plutôt « à la frontière des

¹⁰³ Cf. Gilles DELEUZE, *Différence et répétition*, op. cit., p. 387-389.

¹⁰⁴ Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, op. cit., p. 210. L'univocité ne renvoie donc ni à l'unicité de l'être, ni à l'unité des étants, raison pour laquelle Deleuze précise immédiatement : « ce dont il se dit n'est pas du tout le même. Mais lui est le même pour tout ce dont il se dit » (*ibid.*). C'est en vertu de son caractère différenciant pour les modes qui l'expriment que l'être peut être dit le même pour ces modes, ce que Deleuze explicite notamment dans *Différence et répétition*, op. cit., p. 53 : « l'essentiel de l'univocité n'est pas que l'Être se dise en un seul et même sens. C'est qu'il se dise, en un seul et même sens, de toutes ses différences ». Deleuze pense dès lors l'univocité de l'être à partir d'un concept d'expression qu'il trouve chez Spinoza (cf. Gilles DELEUZE, *Spinoza et le problème de l'expression* [1968], Paris, Minuit, « Arguments », 1985), en même temps qu'il l'infléchit en un sens nietzschéen consistant à « faire tourner la substance autour des modes » afin que « l'univoque devînt objet d'affirmation pure » (Gilles DELEUZE, *Différence et répétition*, op. cit., p. 388). Deleuze confère par là à l'être un caractère non seulement immanent, mais encore itératif et relationnel. Lorsque Badiou, par conséquent, s'appuie sur cette univocité pour soutenir la thèse polémique d'un primat de l'Un chez Deleuze (cf. Alain BADIOU, *Deleuze. La Clameur de l'être*, Paris, Hachette, « coup double », 1997), tout porte à croire qu'il ne tient pas suffisamment compte de ce caractère relationnel. Comme le résume efficacement François Zourabichvili, la thèse de Badiou ne soupèse donc pas assez « l'énoncé d'après lequel l'être est ce qui se dit de ses différences et non l'inverse » (François ZOURABICHVILI, *Le Vocabulaire de Deleuze*, Paris, Ellipses, « Le vocabulaire de... » 2003, p. 83).

¹⁰⁵ Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, op. cit., p. 211.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 34.

propositions et des choses »¹⁰⁷, comme ce qui s'exprime des propositions et qui, comme événement, s'attribue logiquement aux choses. Le sens-événement se trouve par là défini de façon relationnelle : il ne s'effectue que dans la mise en relation d'éléments disparates qui ne sont pas en eux-mêmes signifiants, et c'est cette caractéristique qui permet de le déterminer structurellement.

Cette effectuation, toutefois, ne doit pas être confondue avec l'idéalité qui caractérise tout événement, et par laquelle l'événement n'est pas tant ce qui arrive que « le pur exprimé » dans ce qui arrive¹⁰⁸. Sous ce rapport expressif, les singularités événementielles sont autant de virtualités dont la distribution est assurée par un événement unique, *Eventum tantum*, que Deleuze identifie à l'être même. Non seulement, donc, le sens est déterminé sur un mode relationnel, mais il est en outre fondé ontologiquement par cet être univoque qu'il exprime différenciellement. C'est ici que s'indique le rapport du sens à l'être, et c'est sous ce rapport que la structure apparaît comme la condition de l'identité ontologique du sens et de l'événement.

2.4.2. L'ontologisation de la structure

Le concept d'événement permet donc à Deleuze d'élaborer une véritable ontologie du sens, en même temps que le caractère événementiel de cette ontologie lui permet de concevoir la sémiotique elle-même comme une expression de l'être. Par là, Deleuze se donne les moyens d'échapper au corrélat herméneutique de la fondation ontologique du sens, en pensant sa genèse à partir de la différenciation qui s'opère dans la structure. Pour cette raison, l'interprétation du structuralisme proposée par Deleuze en 1972 dans « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » est bien indexée au projet ontologique exposé dans *Logique du sens* : il est à cet égard tout à fait significatif que l'écriture de ces deux textes soit contemporaine¹⁰⁹. Mais il faut encore remarquer que la notion même de structure, telle que la redéfinit Deleuze dans ce dernier texte, n'est pas seulement la conséquence des conceptions développées dans *Logique du sens* : elle permet aussi d'éclairer en retour ces conceptions et manifeste par là l'importance de la notion de structure dans la mise en place d'une ontologie différentielle.

¹⁰⁷ *Ibid.*

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 175.

¹⁰⁹ « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » est en effet écrit dès 1968, avant la rencontre entre Deleuze et Guattari, même s'il ne sera publié qu'en 1972 par François Châtelet dans son *Histoire de la philosophie* (cf. François Dosse, *Gilles Deleuze et Félix Guattari, op. cit.*, p. 273).

La notion de structure s'avère en effet, pour Deleuze, un recours précieux pour penser la distribution différentielle du sens, aussi bien que sa production immanente dans le non-sens. De ce point de vue, le texte de Deleuze sur le structuralisme n'est pas simplement un approfondissement de la huitième série de *Logique du sens*, consacrée à la structure : il peut, davantage, être lu comme une reprise d'ensemble de cet ouvrage, dont il décline les thèses en examinant la manière dont le sens actualise, dans un certain domaine structurellement déterminé, les virtualités d'une « structure totale [...] comme ensemble de coexistence virtuelle »¹¹⁰. Il semble par là qu'il y ait, plutôt qu'un parallélisme ou une analogie, une véritable immanence de cette structure totale à l'être : si, au point de vue ontologique, les événements se déploient à la surface des choses à partir d'un événement unique qui les différencie, la structure totale est quant à elle le corrélat logique de la répartition du sens à la surface des rapports différentiels. Il convient de souligner qu'une telle conception, considérée dans ses aspects épistémologiques, engage un paradoxe que Deleuze met au jour, dans *Logique du sens*, à partir de Lévi-Strauss et de Lacan :

Le connu est soumis à la loi d'un mouvement progressif qui va de parties à parties, *partes extra partes*. Et quelles que soient les totalisations que la connaissance opère, elles restent asymptotes à la totalité virtuelle de la langue ou du langage. La série signifiante organise une totalité préalable, tandis que la signifiée ordonne des totalités produites¹¹¹.

Ce paradoxe, toutefois, est reconduit dans « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » à la structure elle-même, et par là radicalisé : il ne s'agit plus simplement de pointer l'écart entre la série signifiante et la série signifiée, mais d'insister sur la virtualité d'une structure inconsciente, « encore indifférenciée » – car c'est elle qui opérera les différenciations permettant au sens de s'actualiser –, mais « tout à fait et complètement différenciées » – car son être consiste entièrement dans la coexistence virtuelle qu'elle articule différenciellement¹¹².

Le caractère fondateur de la structure, en son caractère différenciant, s'explicite dès lors significativement, sous la plume de Deleuze, à partir du premier critère du structuralisme, qu'il identifie dans le symbolique. L'ordre symbolique définit en effet un tiers terme, « plus

¹¹⁰ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 251.

¹¹¹ Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, *op. cit.*, p. 63.

¹¹² Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 251. Comme le souligne Anne Sauvagnargues, on retrouve, dans cette distinction entre la virtualité différentielle et l'actualité de la différenciation, les deux aspects de la Différence élaborés dans *Différence et répétition*. Cette distinction est donc importante, non seulement parce qu'elle décline au point de vue structural les principaux acquis de ce premier ouvrage, mais aussi parce que la notion de structure acquiert dès lors une grande puissance opératoire. Elle permet en effet de référer la production du sens à la différenciation structurale et de la fonder dans l'immanence virtuelle de la différenciation. Sur ce point, cf. Anne SAUVAGNARGUES, *Deleuze. L'empirisme transcendantal*, Paris, PUF, « Philosophie d'aujourd'hui », 2009, p. 184-185.

profond » que le réel et l'imaginaire, en ce qu'il opère les distributions qui donneront lieu à ces deux ordres, immanent pourtant aux différenciations qu'il effectue¹¹³. De ce point de vue, la thématization symbolique de la structure apparaît précieuse pour penser la différenciation, à la fois sémiotique et ontologique, à partir de laquelle pourra s'effectuer la genèse immanente du sens. En vertu de cette production différenciante, entée sur une structure différentielle, la perspective génétique ne s'oppose plus à l'approche structurale. Cette dernière, dans ce cadre, permet tout au contraire de fonder l'actualisation du sens sur un ordre symbolique décorrélé du rapport herméneutique à une transcendance supposée. Comme l'écrit Anne Sauvagnargues : « le sens n'est pas transcendant, mais produit dans l'immanence du texte comme un effet incorporel et transitoire, de sorte que Deleuze fait valoir une conception qui l'éloigne définitivement de toute position herméneutique »¹¹⁴. Le symbolique est l'opérateur critique de ce renversement, qui implique dès lors un usage, mais tout aussi bien une requalification du concept de structure. Par là, Deleuze semble relever le défi que Foucault nous a mené à identifier, consistant à fonder ontologiquement l'inconscient structural tout en congédiant l'approche herméneutique, c'est-à-dire en faisant en sorte que la sémiotique ne renvoie à aucun sens qui préexisterait en deçà ou au-delà du texte. Cette fondation requiert néanmoins, vis-à-vis de la structure et relativement à notre problème, deux opérations centrales, menées avec et déjà contre une certaine évaluation du structuralisme, et qui, toutes deux, peuvent être engagées avec la psychanalyse lacanienne. L'une consiste à identifier la structure à l'inconscient, l'autre, à introduire du jeu dans cette structure inconsciente *via* l'identification d'un élément paradoxal qui lui permet de fonctionner mais qui perturbe aussi sa solidité.

2.4.3. L'inconscient : la structure et la case vide

La première de ces opérations peut être menée avec le structuralisme, dont elle radicalise au fond les principaux acquis puisqu'elle consiste à identifier l'inconscient psychanalytique et l'inconscient structural. Ce geste, qui demeure chez Foucault suspendu à une ontologisation de la structure à laquelle celui-ci se refuse, n'a plus de raison d'être retenu dès lors que le symbolique constitue la structure différentielle à partir de laquelle peut émerger le sens. Pour cette raison, l'affirmation selon laquelle « l'inconscient de la structure est un inconscient différentiel »¹¹⁵ ne revient nullement, précise Deleuze, à souscrire à une perspective

¹¹³ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 241.

¹¹⁴ Anne SAUVAGNARGUES, *Deleuze. L'empirisme transcendantal*, *op. cit.*, p. 174.

¹¹⁵ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 254.

préfreudienne : il ne s'agit pas ici de faire jouer Leibniz contre Freud, mais de rapporter plutôt leurs conceptions respectives de l'inconscient à l'intuition lévi-straussienne selon laquelle « l'inconscient n'est ni de désirs ni de représentations, [...] il est "toujours vide", consistant uniquement dans les lois structurales qu'il impose aux représentations comme aux désirs »¹¹⁶. Une fois l'inconscient psychanalytique refondé symboliquement, il devient ainsi possible d'attribuer à ce dernier les mêmes propriétés qu'à l'inconscient structural en son caractère *différentiel*, mais également *sériel*, *problématisant* et *questionnant*¹¹⁷. Suivant Deleuze, l'inconscient est en effet sériel en ce que la structure suppose toujours la mise en relation de deux séries hétérogènes, déterminées comme signifiante et comme signifiée par cette mise en relation, et entre lesquelles pourra circuler le sens. C'est par cette capacité de répartition sérielle des singularités qu'il peut être dit problématisant, dans la mesure où la structure articule ainsi les coordonnées d'un problème qui ne se pose comme tel que dans le champ symbolique qu'elle détermine. Cette qualité sérielle toutefois, dans la mesure où elle engage la production du sens et de l'événement, confère en outre à la structure une fonction génétique qui ne peut s'expliquer qu'à condition de supposer en elle un « élément paradoxal », une « case vide » permettant de faire fonctionner la structure et de rendre compte par là de cette production. C'est en ce sens que l'inconscient peut enfin être dit questionnant : « le *problème* est déterminé par les *points singuliers* qui correspondent aux séries, mais la *question*, par un *point aléatoire* qui correspond à la case vide ou à l'élément mobile »¹¹⁸. C'est ainsi en vertu de sa capacité à assumer ontologiquement comme à expliquer logiquement la production du sens-événement que l'inconscient doit être déterminé comme structure, et la structure réciproquement comme inconsciente. Cette identification, en ce qu'elle suppose d'aborder l'inconscient au point de vue fonctionnel et de restituer par là sa mobilité à la structure, implique néanmoins une deuxième opération, nécessaire au geste qu'entend effectuer Deleuze, et qui marque l'originalité de son appréhension du structuralisme.

Cette deuxième opération est en effet menée par Deleuze avec, mais aussi déjà contre le structuralisme : elle consiste à redéfinir la structure à partir de la case vide qui l'anime et qui préside à la production du sens. Or, à suivre Deleuze, Lacan s'avère à cet endroit le meilleur

¹¹⁶ *Ibid.* Deleuze se réfère ici à l'article de Lévi-Strauss sur « L'efficacité symbolique », qui a grandement influencé la thématique lacanienne de l'inconscient (cf. *supra*, p. 72-73).

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 255. Ces caractéristiques sont déjà attribuées par Deleuze, dans *Différence et répétition*, à l'inconscient psychanalytique bien compris (c'est-à-dire compris comme production par et dans les trois synthèses du temps). Il est significatif qu'elles soient ici reprises pour être référées à l'inconscient structural, et explicitées de telle sorte qu'elles organisent au fond l'ensemble de la discussion entreprise par Deleuze avec le structuralisme (cf. Gilles DELEUZE, *Différence et répétition*, *op. cit.*, p. 143, et *supra*, p. 30-38).

¹¹⁸ Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, *op. cit.*, p. 72.

allié pour thématiser la structure à partir des déplacements de l'« élément paradoxal » par lequel elle fonctionne. Cet élément paradoxal est introduit par Deleuze dans la huitième série de *Logique du sens*, où s'explique son importance pour la production du sens. C'est lui qui, de fait, opère la différenciation des singularités dont il est le principe d'émission, mais c'est lui qui, tout aussi bien, assure la convergence des deux séries et par suite la donation du sens : raison pour laquelle il n'y a « pas de structure sans case vide, qui fait tout fonctionner »¹¹⁹. À cet endroit, semble-t-il, la psychanalyse ne constitue plus un simple cas de l'« échantillon »¹²⁰ structuraliste désigné par Deleuze : elle paraît en outre acquérir à ses yeux une opérativité spécifique, car elle a su repérer cet élément paradoxal sans lequel il n'y aurait pas même de structure. C'est ce qu'explique, dans « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? », l'examen du sixième critère de la structure qui n'est autre que cette case vide. Deleuze explique à cet endroit que « ce que Lacan nous invite à découvrir », à partir de l'analyse des déplacements de la lettre dans la nouvelle d'Edgar Poe ou de la dette dans le cas de *L'Homme aux rats*, vaut en effet « pour toute structure, comme si une structure ne se définissait pas sans l'assignation d'un objet = x qui ne cesse d'en parcourir les séries »¹²¹. Cet objet = x , qui anime la structure, est dès lors envisagé par Deleuze à partir de concepts lacaniens. Comme signifiant qui manque toujours à sa place, il est en effet déterminé rigoureusement par Lacan comme « phallus symbolique », qui « fonde la sexualité *tout entière* comme système ou structure »¹²². Immanent aux deux séries qu'il articule et antérieur au sens qui résulte de cette articulation, c'est lui qui, de fait, « pourvoit

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 66.

¹²⁰ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 238.

¹²¹ *Ibid.*, p. 259. Outre l'analyse que Lacan consacre en 1956 à la nouvelle d'Edgar Poe (cf. *supra*, p. 77), Deleuze mobilise à cet endroit son interprétation du cas de l'homme aux rats, que Freud étudie dans les *Cinq psychanalyses* (cf. Sigmund FREUD, « L'Homme aux rats. Un cas de névrose obsessionnelle » [1909], dans *Cinq psychanalyses. Dora, Le petit Hans, L'homme aux rats, Le président Schreber, L'homme aux loups*, tr. fr. Cédric COHEN et Olivier MANNONI, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2017, p. 383-501). Il s'agit d'un cas de névrose obsessionnelle, dans lequel le patient de Freud manifeste une obsession pour la dette et pour les rats. Lacan, dans *Le mythe individuel du névrosé*, s'inspire de Lévi-Strauss pour insister sur la structure mythique qui organise ce cas : il repère deux séries générationnelles, articulant chacune quatre termes, au sein desquelles le déplacement de la dette organise les échanges de place entre ces termes en même temps qu'il fait communiquer les séries (cf. Jacques LACAN, *Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et vérité dans la névrose* [1953], Paris, Seuil, « Le champ freudien », 2007). C'est cet élément déplaçable qui retient l'attention de Deleuze, et qu'il généralise pour en faire un critère du structuralisme. Il identifie ainsi, pour chaque cas de « l'échantillon » structuraliste désigné, une telle instance paradoxale : le phonème zéro chez Jakobson, le « mana » chez Lévi-Strauss, la valeur dans la lecture de Marx par Althusser, la place du roi dans la description des *Ménines* par Foucault.

¹²² *Ibid.*, p. 263. Lacan définit en effet l'objet a comme le « symbole du manque, c'est-à-dire du phallus, non pas en tant que tel, mais en tant qu'il fait manque » (Jacques LACAN, *Le Séminaire. Livre XI, op. cit.*, p. 95). Si Deleuze ne parle pas d'objet a , mais d'objet = x ou de phallus symbolique, c'est donc bien cette idée qu'il vise. En témoigne en particulier la référence, dans « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? », à l'article d'André Green sur « L'objet (a) de J. Lacan », paru en 1966 dans les *Cahiers pour l'analyse* (cf. Gilles DELEUZE, « A quoi reconnaît-on le structuralisme ? » [1972], dans *L'Île déserte, op. cit.*, p. 259, et André GREEN, « L'objet (a) de J. Lacan », *Cahiers pour l'analyse*, n° 3, 1966, p. 15-37).

de sens le signifié et le signifiant »¹²³ et qui peut être par là conçu comme un « Tiers originaire »¹²⁴ lui-même dépourvu de sens. La thématization lacanienne de ce tiers terme dans lequel s'originent les différences pourvoyeuses de sens permet dès lors de penser la production logique du sens dans le non-sens, qui rejoint strictement la production ontologique de l'événement dans l'*Eventum tantum*. Étant donnée l'identité du sens et de l'événement, la case vide qui anime la structure est ainsi déterminée tout à la fois comme non-sens et comme événement originaire : « l'instance paradoxale est l'Événement dans lequel tous les événements communiquent et se distribuent, l'Unique événement dont tous les autres sont des fragments et lambeaux »¹²⁵. Deleuze reconnaît par suite à la psychanalyse une opérativité particulière touchant l'analyse de l'événement. Parce qu'elle permet de penser la genèse logique et ontologique du sens à partir du non-sens, et qu'elle échappe au postulat herméneutique en réfutant la distinction entre le sens et l'événement, elle peut être en effet déterminée rigoureusement par lui comme « la science des événements »¹²⁶.

La psychanalyse est donc promue par Deleuze, à la fin des années 1960, au rang matriciel d'une science capable d'énoncer adéquatement les lois d'un sens-événement, et de rendre compte de sa production immanente dans la béance qui fait fonctionner la structure. Étant donnée l'identification qu'elle opère entre la structure et l'inconscient, les aspects thématiques et opératoires de la découverte freudienne tendent à se confondre lorsque sa texture symbolique en est révélée par Lacan. Il ne convient plus, dès lors, d'envisager l'inconscient comme le sol absolu de la conscience, au sein duquel s'indiqueraient les contenus mémoriels et les formes mythiques qui la conditionnent : « nous ne cherchons pas en Freud, écrit Deleuze, un explorateur de la profondeur humaine et du sens originaire, mais le prodigieux découvreur de la machinerie de l'inconscient par lequel le sens est produit, toujours produit en fonction du non-sens »¹²⁷. La lecture lacanienne de la psychanalyse permet donc de requalifier l'inconscient comme une machine productrice de sens, et, selon la perspective développée par Deleuze à la fin des années 1960, c'est la capacité opérationnelle de la structure elle-même qui autorise cette requalification. Assumant à cet endroit une identification entre la structure et la machine que la rencontre avec Guattari lui permettra de remettre en cause, Deleuze écrit ainsi que « la structure

¹²³ *Ibid.*, p. 262.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 260. Ce caractère « originaire » est à entendre en un sens distributif plutôt que transcendant, dans la mesure où ce « Tiers originaire » est toujours déplacé et « manque aussi à sa propre origine » (*ibid.*). Le caractère symbolique de l'objet = x prévient en effet son identification à une unicité réelle comme à une représentation imaginaire : il demeure en ce sens immanent aux séries qu'il articule.

¹²⁵ Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, *op. cit.*, p. 72.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 246.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 90.

est vraiment une machine à produire le sens incorporel »¹²⁸. Telle est donc la « bonne nouvelle » du structuralisme, dont Deleuze entend alors se faire le héraut : « le sens n'est jamais principe ou origine, il est produit »¹²⁹. Cette production immanente du sens-événement, que Deleuze pense avec Lacan, lui permet ainsi, dans un même geste, de disqualifier l'herméneutique et de requalifier ontologiquement l'inconscient comme structure – dans la mesure toutefois où la structure se peut aborder au point de vue machinique de la production.

2.5. DELEUZE ET FOUCAULT AVEC ET CONTRE LACAN

Chez Deleuze, comme chez Foucault, le geste de Lacan est donc d'abord appréhendé dans ses effets philosophiques. En comparant cette appréhension à la réception pré-lacanienne de la psychanalyse qui caractérise leurs premières productions, il est dès lors possible d'étayer conceptuellement un certain nombre d'axes que les revirements soulignés dans le chapitre précédent n'avaient fait que suggérer. Deleuze et Foucault se sont en effet pleinement emparés du retour à Freud mené par Lacan. Ils ont tâché d'en situer l'importance par rapport à leurs propres travaux, et c'est à cette condition que les jalons conceptuels que nous avons d'abord voulu dégager ont pu se consolider à la veille des années 1970, dans un contexte intellectuel spécifique.

2.5.1. Avec Lacan : le sujet entre dépendance et appartenance

Nous avons ainsi pu remarquer que Foucault et Deleuze cherchent dans la relecture structurale de la métapsychologie freudienne des outils théoriques pour penser la dépendance du sens à l'égard de l'inconscient. L'inconscient cesse alors d'être conçu dans les termes d'une signification originale, ou d'être référé à un contenu mémoriel. Le geste de rupture effectué par Lacan, visant à rendre à la psychanalyse son objet véritable, suppose en effet un certain nombre de choix théoriques qui bouleversent singulièrement l'approche psychologisante de l'inconscient. Contre une lecture biologisante de Freud, à la lueur de laquelle la psychanalyse se trouve apparentée à une sous-branche énergétique de la psychologie expérimentale, il s'agit

¹²⁸ *Ibid.*, p. 88.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 90.

d'établir le symbolique comme le terrain propre de l'inconscient et comme le garant de sa scientificité. Mais contre l'interprétation existentielle de la psychanalyse, qui l'infléchit vers une psychologie de la conscience et de la personnalité, il s'agit également de formaliser ce fonctionnement de telle sorte que le sujet *de* l'inconscient en désigne à la fois l'effet et l'appartenance : l'effet objectif, comme le thématise Foucault, en tant que la structure inconsciente du savoir conditionne son émergence ; mais aussi le corrélat subjectif, dès lors que l'inconscient est fondé ontologiquement comme structure et que par suite, comme l'écrit Deleuze, « le vrai sujet est la structure même »¹³⁰.

Ces deux perspectives divergent certes, mais ne sont pas pour autant contradictoires : elles indiquent plutôt deux voies dans lesquelles s'engagent respectivement Foucault et Deleuze dans les années 1960, lorsqu'ils utilisent la compréhension structurale de l'inconscient pour débouter une philosophie du sens et du sujet. L'approche foucauldienne consiste en effet à appréhender de l'extérieur, au point de vue épistémologique, la production du sujet à partir de structures inconscientes fonctionnant comme a priori historique. Celle de Deleuze consiste à aborder de l'intérieur, au point de vue ontologique, la production du sens à partir d'un inconscient-structure fonctionnant comme machine. De ce point de vue, la divergence qui apparaît ici peut être rapportée à celle que nous avons précédemment voulu mettre au jour à partir de la lecture de Nietzsche que Foucault et Deleuze développent respectivement¹³¹. Les postulats de « l'herméneutique moderne », dégagés par Foucault à partir de Nietzsche, Freud et Marx, rejoignent en effet très exactement le problème qu'il élabore en soulignant la perspective à la fois chosiste et sémiotique développée par Lacan à propos de l'inconscient. Par cette perspective, se trouve relancée une ambition exégétique reposant sur une ontologisation de la structure. Or, Foucault et Deleuze cherchent tous deux à éviter la reconduction d'une philosophie du sens corrélatrice à cette ambition, selon deux stratégies différentes : soit en refusant la perspective ontologique, soit en identifiant la logique du sens et l'être de la structure de telle sorte que l'idée d'une sous-jacence du sens se trouve évacuée. Ces opérations permettent alors, dans les deux, cas un usage positif de Lacan, qui autorise Foucault comme Deleuze à mobiliser la structure comme arme contre la psychologie et à réévaluer ainsi la psychanalyse d'un point de vue herméneutique aussi bien qu'ontologique.

¹³⁰ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 249.

¹³¹ Cf. *supra*, p. 58-61.

2.5.2. Contre Lacan : structuralisme et politique

On ne saurait pourtant manquer de remarquer que l'originalité de cet usage de Lacan établit déjà chez Foucault et chez Deleuze les conditions d'une distance, puis d'un dépassement de la psychanalyse comme du structuralisme. Cette distance s'indique, chez Foucault, dans l'écart qu'il entend maintenir entre la méthode archéologique et le structuralisme, pour des raisons d'abord épistémologiques qui sous-tendent pourtant les termes de son passage à la politique. Comme on l'a vu, Foucault souscrit en effet à l'entreprise structuraliste dans la seule mesure où celle-ci peut assumer une fonction diagnostique. La « philosophie structuraliste »¹³² correspond dès lors à un dépassement de la structure locale vers un structuralisme généralisé auquel incombe une tâche que Foucault pourra inscrire, quelques années plus tard, dans le projet critique d'une généalogie du pouvoir.

Or, chez Deleuze également, la structure porte, dans l'instance paradoxale qui la fonde, les conditions ontologiques d'un dépassement susceptible d'être articulé politiquement. C'est ce que suggèrent, dès avant sa rencontre avec Guattari, les derniers critères retenus dans « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? », qui esquissent l'idée d'un nouage, autour de la case vide qui anime la structure et la détermine comme machine, entre sujet et pratique. Cette case vide assume certes d'abord, au sein de la structure, le rôle ontologique d'une « production » immanente du sens. Mais, dans la mesure où elle assure dans le même temps la distribution événementielle de ce sens, elle devient en outre le lieu d'une pratique, qui peut être envisagée à partir du « sujet nomade » accompagnant la place vide. Car le structuralisme, comme le précise Deleuze, « n'est pas du tout une pensée qui supprime le sujet, mais une pensée qui l'émiette et le distribue systématiquement, qui conteste l'identité du sujet, qui le dissipe et le fait passer de place en place, sujet toujours nomade, fait d'individuations, mais impersonnelles, ou de singularités, mais pré-individuelles »¹³³. Ce sujet nomade est déterminé par Deleuze comme « instance éminemment symbolique »¹³⁴ : par suite, il ne s'identifie ni à une occupation réelle qui viendrait figer la structure en la comblant, ni à une identification imaginaire qui la grèverait d'un manque en la désertant. Or, c'est précisément par là qu'il est susceptible, nous dit Deleuze, de devenir le « héros structuraliste »¹³⁵ qui assurera « l'éclatement d'une structure

¹³² Michel FOUCAULT, « La philosophie structuraliste permet de diagnostiquer ce qu'est "aujourd'hui" » (1967), texte n° 47 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 608. Cf. *supra*, p. 89.

¹³³ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte, op. cit.*, p. 267.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 266. L'objet paradoxal, lui aussi, est dit « éminemment » symbolique, dans la mesure où « il n'appartient à aucune série en particulier » et « est immanent aux deux séries à la fois » (*ibid.*, p. 258). C'est également en ce sens qu'il faut dès lors entendre l'éminence symbolique du sujet nomade.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 268.

affectée d'excès ou de défaut »¹³⁶. C'est dans cette mesure, ajoute enfin Deleuze, que l'instance paradoxale prend le sens d'un « point de mutation [qui] définit précisément une praxis, ou plutôt le lieu même où la praxis doit s'installer »¹³⁷. La fondation ontologique de la structure, lorsqu'elle entend rendre possible une conception immanente du sens, engage dès lors non plus seulement une théorie, mais bien une pratique de l'inconscient – qui peut, là aussi, être menée en partie avec et en partie contre Lacan.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 269.

¹³⁷ *Ibid.*

CHAPITRE 3.

LA PSYCHANALYSE ET LE POUVOIR : ENJEUX PRATIQUES

La rupture engagée par Lacan a donc des soubassements théoriques qui lui permettent d'investir la scène philosophique des années 1960, et qui s'intègrent à des élaborations conceptuelles mobilisant les notions d'inconscient, de structure et de symbole pour en dérouler les implications ontologiques et herméneutiques. Ce retour à l'inconscient freudien, toutefois, déploie ses effets au-delà du plan théorique sur lequel il fonde sa scientificité : il suscite en outre une pratique de l'inconscient comme de l'institution. Le recours à un inconscient structural renouvelle en effet la possibilité d'envisager la production du sujet relativement à des structures non plus seulement langagières, mais également politiques et sociales. Les tentatives freudo-marxistes se font l'écho de ces possibilités, en prolongeant l'interrogation du procès de production du sujet au sein de telles structures pour l'indexer à une grille de lecture marxiste. Or, dans le même temps, la vitalité nouvelle qu'acquièrent la théorie psychanalytique et ses relais institutionnels engage aussi une interrogation sur son rapport aux institutions de pouvoir en général et à l'institution psychiatrique en particulier. C'est là le dernier élément que nous voudrions intégrer à ce tableau, afin de prendre la mesure de la scène psychanalytique qui s'esquisse alors : ce n'est pas, en effet, le moindre des paradoxes pour la psychanalyse que de pouvoir revendiquer une position d'exception et une portée subversive relativement au champ social tout en le pénétrant de part en part.

Pour appréhender l'importance politique de la psychanalyse au point de vue intensif aussi bien qu'extensif, il s'agit donc de déterminer non plus seulement les paramètres théoriques du « retour à Freud » engagé par Lacan, mais également les aspects pratiques du « recours à Lacan »¹. Car si les usages philosophiques de Lacan reconnaissent, comme on l'a vu, son intérêt pour une élaboration non psychologique du sujet, ce recours ne doit pas pour autant s'entendre en un sens strictement théorique. Étant donnée la pente adaptative suivie par la psychologie

¹ L'expression est de François Dosse, qui désigne à travers celle-ci l'usage stratégique qu'Althusser fait alors de la conceptualité lacanienne (cf. François DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari, op. cit.*, p. 121 : « Le retour à Freud prend chez Althusser la forme du recours à Lacan qu'il considère comme un allié objectif dans sa lutte contre l'appareil centralisé du PCF qu'il conteste comme Lacan conteste l'organisation officielle internationale du freudisme, l'IPA »). Nous élargissons ici cette expression pour désigner non seulement le sens stratégique, mais également la portée conceptuelle de tels usages.

clinique, le retour à Freud a des implications pratiques réelles, et les concepts qu'il mobilise investissent également la scène politique. Cet investissement peut se spécifier selon deux directions qui retiendront principalement notre attention dans ce chapitre. La première de ces directions concerne les conséquences pratiques des concepts lacaniens, eu égard au renouvellement du freudo-marxisme que rend possible la rupture avec la psychologie adaptative. En interpellant cette dernière, Lacan vise en effet une clinique des conduites centrée sur le moi, mais il questionne aussi par là son corrélat social, à savoir : le développement d'une ingénierie humaine au sein de laquelle la psychanalyse est susceptible d'adopter une fonction ancillaire d'analyse et de désamorçage des conflits. La possibilité ouverte par Lacan est ainsi celle d'une véritable pratique de l'inconscient, par opposition à une ingénierie sociale utilisant la psychanalyse à des fins qui lui sont étrangères. Ce sont les termes dans lesquels s'indique puis se fonde cette possibilité que nous nous attacherons d'abord à mettre au jour.

Mais il est également une autre manière d'inscrire la psychanalyse dans un questionnement politique dont elle peut devenir soit la cible, soit le fer de lance. Cette deuxième direction, à laquelle nous consacrerons la fin de ce chapitre, consiste à développer, avec mais aussi contre une certaine psychanalyse, une pratique de l'institution. Sous ce deuxième aspect, ce sont les jeux de pouvoir propres à l'institution psychiatrique qui constituent la cible de la critique. Dans les années 1950 et surtout 1960, alors même que la psychanalyse lacanienne gagne en influence, la critique de l'asile et de la violence institutionnelle qui s'y exerce acquiert en effet une importance croissante. Cette interrogation, qui fait surgir la question du pouvoir au cœur de l'institution psychiatrique, donne lieu à des mouvements réformistes comme à des courants plus radicalement critiques. Or, dans un tel contexte, la psychanalyse occupe une place ambiguë, en ce qu'elle peut apparaître tantôt comme un recours pour une institution psychiatrique cherchant à humaniser la relation thérapeutique, tantôt comme un relais aux yeux d'une antipsychiatrie soucieuse d'abolir la dissymétrie inhérente à cette relation. L'enjeu de ce chapitre est dès lors de paramétrer la question du rapport entre le pouvoir, la psychanalyse et le sujet de l'inconscient, telle que nos auteurs la reçoivent mais telle qu'ils contribuent aussi l'élaborer.

3.1. INCONSCIENT ET POLITIQUE : LE RENOUVELLEMENT LACANIEN DU FREUDO-MARXISME

La première direction pratique que nous voudrions ouvrir concerne la pratique de l'inconscient engagée à partir de Lacan. À cet égard, il convient de remarquer que les usages

politiques de ce dernier s'inscrivent dans la droite ligne de sa rupture avec la psychologie lagachienne. Par cette rupture, Lacan invite non seulement à une redéfinition de l'inconscient, mais également à un redéploiement de son articulation aux structures sociales et politiques, suivant une perspective hétérogène à la question des usages sociopolitiques de la psychanalyse. Lagache a en effet développé, parallèlement à la psychologie clinique, un laboratoire de psychologie sociale qu'il aimait à concevoir, selon les dires de Robert Pagès, comme une « psychanalyse appliquée »². Le développement de ce type d'études sociales est largement dépendant des travaux de psychosociologie menés outre-Atlantique, au sein desquels se pose la question, « hautement politique », de la finalité de ces usages³. Il n'est dès lors pas étonnant que la critique de Lacan rejoigne les termes de l'opposition marxiste à une psychanalyse adaptative qui, dans un contexte de guerre froide, se voit officiellement condamnée par le PCF comme « idéologie réactionnaire »⁴. Cette condamnation s'applique alors à la psychanalyse dans son ensemble, et il faut un certain temps avant que les innovations lacaniennes permettent d'envisager une nouvelle pratique de l'inconscient, en rupture avec les applications sociales de la psychanalyse. Ces innovations pourtant, en ce qu'elles permettent d'articuler les structures psychiques et politiques selon une logique échappant au révisionnisme adaptatif des théories freudiennes, permettent un renouvellement original du freudo-marxisme.

3.1.1. Du culturalisme au naturalisme : un autre « retour à Freud »

C'est sans doute dans la méfiance envers une pratique adaptative de la cure, indépendamment même du modèle visé par celle-ci, que le freudo-marxisme mobilisé dans les années 1960 trouve son originalité. Il suffit, pour s'en convaincre, de prêter attention à la critique formulée par Marcuse à l'endroit du révisionnisme néo-freudien de Fromm. Cette critique rejoint, à bien des égards, les reproches adressés par Lacan à la psychologie clinique – et par le parti communiste à la psychanalyse dans son ensemble. L'ambition de Fromm est d'éclairer le caractère social de l'humain et son adaptation dynamique à partir de

² Robert PAGÈS, « Daniel Lagache et la psychologie sociale », *Psychologie française*, vol. 19, n° 4, 1974, p. 279.

³ Cf. Annick OHAYON, *op. cit.*, p. 319. L'autrice retrace efficacement, dans les pages qui précèdent, la façon dont le plan Marshall a contribué à introduire en France une réflexion sur le groupe inspirée des travaux de Lewin, de Moreno et de Rogers, visant à accroître la productivité *via* l'optimisation du facteur humain (*ibid.*, p. 308-319). Dans la mesure où l'humanisation du taylorisme visée par ces études répond à une logique productiviste plutôt qu'émancipatrice, ses perspectives sont dès lors suspectes de collusion avec le capitalisme.

⁴ Lucien BONNAFÉ, Sven FOLLIN, Jean KESTEMBERG, Évelyne KESTEMBERG, Serge LEBOVICI, Louis LE GUILLANT, Émile MONNEROT et Salem SHENTOUB, « Autocritique. La psychanalyse, idéologie réactionnaire », *art. cit.*.

catégories psychanalytiques épurées de leur noyau instinctuel. En insistant sur l'information sociale et culturelle du caractère, il s'agit pour lui de penser le sujet comme « la forme spécifique dans laquelle l'énergie humaine est façonnée par l'adaptation dynamique des besoins humains au mode d'existence particulier d'une société donnée »⁵, cette société pouvant s'avérer inhibitrice, mais également productive lorsque les forces libidinales se trouvent par elle pertinemment orientées. L'opération de Fromm, eu égard à Freud, est donc de concevoir la nature humaine comme conditionnée par l'histoire, en vertu d'un dynamisme qui « constitue un facteur actif dans l'évolution du processus social »⁶, mais qui doit pour cela cesser d'être envisagé comme un substrat biologique.

C'est à cet égard que Fromm s'inscrit dans une lignée culturaliste à laquelle l'école de Francfort adresse une critique anticipant à maints égards le projet lacanien d'un retour à Freud⁷. Il s'agit en effet pour Marcuse de contester chez Fromm ce que Russell Jacoby identifiera en 1975 comme une « amnésie sociale »⁸. L'argument qu'il déploie à cet effet est le suivant : en reportant l'accent sur les facteurs culturels aux dépens des instincts biologiques, et en s'intéressant à la personnalité totale de l'individu dans ses relations à son environnement, le révisionnisme, au lieu de politiser les concepts psychanalytiques, orienterait ces derniers dans le sens d'une éthique idéaliste promouvant une optimisation de la personnalité. L'effet paradoxal d'une thématique sociologique des concepts freudiens serait donc d'affaiblir la portée critique de la psychanalyse plutôt que de l'accentuer. Contre cet « affaiblissement du contenu explosif de la théorie psychanalytique, aussi bien que de son aspect explosif à l'égard de la société »⁹, Marcuse se propose au contraire de chercher chez Freud lui-même, en deçà du pessimisme imputé aux thèses de *Malaise dans la civilisation*, les éléments instinctuels permettant de penser tout à la fois l'aliénation présente et la libération possible. À l'opposé de la méthode révisionniste consistant à « appliquer la psychologie à l'analyse des événements

⁵ Erich FROMM, *La peur de la liberté* (1941), tr. fr. Lucie ERDHART et Séverine MAYOL, Lyon, Parangon/Vs, « Situations et critiques », 2010, p. 262.

⁶ *Ibid.*, p. 272.

⁷ C'est ce que souligne notamment Žižek (Slavoj ŽIŽEK, *Ils ne savent pas ce qu'ils font. Le sinthome idéologique* [1990], Paris, PUF, « Perspectives critiques », 2016, p. 39-59). Il remarque que les attaques de la théorie critique (en particulier d'Adorno et de Marcuse) envers le culturalisme portent sur un révisionnisme analytique dont les coordonnées peuvent être rapprochées de la psychologie adaptative critiquée par Lacan : Lacan comme Marcuse saisissent en effet leur propre démarche comme « une sorte de contre-mouvement pour rétablir la vérité de la découverte freudienne, oubliée par le révisionnisme qui a escamoté la pointe critique de la psychanalyse par sa transformation en une *ego-psychology*, faisant d'elle un moyen du conformisme social, de l'adaptation à un *way of life* donné » (*ibid.*, p. 55-56).

⁸ Russell JACOBY, *Social Amnesia. A critique of Conformist Psychology from Adler to Laing*, Boston, Beacon Press, 1975.

⁹ Herbert MARCUSE, *Éros et civilisation. Contribution à Freud*, tr. fr. Boris FRAENKEL et Jean-Guy NÉNY, Paris, Minuit, « Arguments », 1976, p. 212.

sociaux et politiques », il s'agit, explique Marcuse, de « développer le contenu sociologique et politique des catégories psychologiques »¹⁰, et de rendre en particulier sa vivacité au conflit animant les rapports entre individu et société, principe de plaisir et principe de réalité.

Comme le suggère Katia Genel, tout porte donc à croire qu'il y a bien, au sein même du freudo-marxisme, une « ligne de clivage entre une psychanalyse éclairant la socialisation et une psychanalyse radicalisant l'opposition entre individu et société »¹¹. La thématique conflictuelle des instincts permet en effet d'envisager une politisation de l'inconscient qui ne s'apparente pas à une utilisation politique de la psychanalyse, et c'est sans doute en ce point que Marcuse rejoint certaines préoccupations internes à la psychanalyse elle-même, comme au parti communiste. On peut donc souligner, à cet endroit, une distinction entre deux manières de concevoir la portée politique de la psychanalyse : soit que l'on insiste sur le caractère conflictuel des pulsions, soit que l'on fasse valoir une théorie adaptative de la personnalité. La première manière est interne à la métapsychologie freudienne et soucieuse de penser la portée sociale de l'inconscient, la deuxième lui est externe et envisage avant tout un usage social de la psychanalyse. Cette première distinction peut s'avérer précieuse pour envisager l'originalité du freudo-marxisme des années 1960, lors desquelles Marcuse gagne en influence. Mais afin de comprendre la place que prend Lacan dans cette configuration et la façon dont Deleuze, Guattari et Foucault reçoivent cette politisation de la psychanalyse, il faut ajouter à cette ligne de clivage une deuxième distinction qui ne la recoupe pas tout à fait, et qui se cristallise dans l'opposition entre les interprétations naturalistes ou culturalistes de Freud.

Il convient en effet de souligner que l'étude de la réception française des idées freudo-marxiste atteste une prédominance des références théoriques à Reich et Marcuse dans les années 1960, aux dépens de celles à Fromm. Ce phénomène s'explique notamment par les médiations politiques, éditoriales et culturelles ayant contribué à l'engouement français pour un freudo-marxisme d'inspiration marcusienne¹². Ce n'est toutefois pas tant à ces médiations

¹⁰ *Ibid.*, p. 9.

¹¹ Katia GENEL, « École de Francfort et freudo-marxisme. Sur la pluralité des articulations entre psychanalyse et théorie de la société », *Actuel Marx*, vol. 59, n° 1, 2016, p. 25. L'auteurice développe dans cet article l'affirmation faite dès 1935 par Adorno, selon laquelle les tentatives d'articulation entre Freud et Marx peuvent être polarisées comme autour d'une corde tirée, d'un côté, par Reich et Fromm, de l'autre par Benjamin et lui-même (Theodor ADORNO et Walter BENJAMIN, *Correspondance Adorno-Benjamin*, tr. fr. Philippe IVERNEL, Paris, La Fabrique, 2003, p. 113).

¹² Il est à cet égard significatif que Boris Fraenkel (militant trotskiste, lecteur de Reich, et l'un des principaux introducteurs de Marcuse en France) ait coordonné en 1966 le numéro thématique de la revue *Partisans* intitulé « Sexualité et répression » en organisant la confrontation entre Fromm et Marcuse de manière à donner l'avantage à ce dernier (cf. Émile COPFERMANN et Boris FRAENKEL [dir.], *Sexualité et répression*, Paris, Maspero, *Partisans*, n° 32-33, 1966). Le numéro participe à l'introduction en France des idées reichiennes et marcusiennes, et intègre également une contribution de Fromm sur « Les implications humaines du gauchisme instinctiviste », explicitement dirigée contre Marcuse (*ibid.*, p. 21-28). Sur ce point, et plus généralement sur la réception française

que nous voudrions ici nous intéresser, qu'aux raisons conceptuelles au nom desquelles peut s'effectuer, dans le paysage intellectuel français, une convergence entre les idées reichiennes et marcusiennes. Dans la mesure où Reich tâche d'appliquer la psychanalyse à la compréhension psychosociale du fascisme, il se rapproche en effet d'une position dans laquelle la psychanalyse éclaire effectivement la socialisation. Pour autant, parce qu'il ne renonce pas au caractère naturel des pulsions libidinales, qu'il accentue plutôt, il se distingue aussi d'une ligne culturaliste dans laquelle la transformation positive de ces pulsions dépend des seules structures sociales. S'il s'agit en effet, pour Reich, de penser le devenir fasciste de la libido, c'est à condition de concevoir dans le même temps la répression sexuelle pouvant mener à cette fascisation. Le fascisme naît, affirme Reich, de la répression de la sexualité génitale infantile. Dans ce mécanisme, la famille, en tant qu'« État autoritaire en miniature », joue le rôle d'un relais au sein duquel « *la structuration autoritaire de l'homme se produit [...] en premier lieu par l'ancrage d'inhibitions et d'angoisses sexuelles dans la matière vivante des pulsions sexuelles* »¹³. La thématique reichienne du devenir social des pulsions, dans la mesure où elle cherche à rendre compte de la répression autoritaire, suppose dès lors de concevoir une opposition entre le substrat libidinal et les structures sociales. Selon Reich, « c'est d'abord à propos de la répression de la sexualité naturelle des enfants et des jeunes que la preuve a pu être administrée qu'il existe dans l'animal humain des fonctions biologiques fondamentales indépendantes de la stratification économique des classes et qui traversent et confondent toutes les frontières de classes »¹⁴. L'insistance de Reich sur la répression sexuelle se fonde ainsi sur la reconnaissance d'une matérialité pulsionnelle qui demeure dans une forme d'indépendance vis-à-vis des structures socio-économiques, qui la répriment plutôt qu'elles ne l'informent.

Ainsi, si Marcuse reproche à Reich de minorer le rôle joué par la sublimation des instincts et, partant, leur devenir historique¹⁵, c'est pourtant ce durcissement de la position naturaliste

de Marcuse avant 1968, cf. Manuel QUINON, *La réception en France d'Herbert Marcuse (1956-1968). Phénoménologie d'une conscience critique*, mémoire de DEA, sous la direction de Jean-Michel BERTHELOT, université Paris IV-Sorbonne, 2003 (dactyl.). Sur le rôle que joue Boris Fraenkel dans la promotion des idées de Marcuse aux dépens de celles de Fromm, cf. en particulier *ibid.*, p. 42-43, où Manuel Quinon retranscrit un entretien avec Boris Fraenkel dans lequel celui-ci admet : « J'ai publié la discussion et l'article de Fromm parce que je pensais que si les gens disposent des deux articles, celui de Fromm et celui de Marcuse, ça coulera Fromm et personne ne le lira en France. [...] Je trouvais ses idées banales et stupides. En Allemagne, c'est un grand type, Erich Fromm ! Alors je voulais prévenir qu'il devienne un grand type en France... C'était une de mes manœuvres » (*ibid.*, p. 43). L'année 1966, qui voit aussi la publication des travaux de Reich sous la direction de Jean-Marie Brohm (Wilhelm REICH, *La Lutte sexuelle des jeunes* [1966], tr. fr. Jean-Marie BROHM et John KNIEF, Paris, Maspéro, « Petite collection Maspéro », 1972) est ainsi décisive dans l'histoire française du freudo-marxisme.

¹³ Wilhelm REICH, *La Psychologie de masse du fascisme* (1933), tr. fr. Pierre KAMNITZER, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2001, p. 75.

¹⁴ *Ibid.*, p. 495.

¹⁵ Herbert MARCUSE, *op. cit.*, p. 208.

qui permet à ce dernier d'échapper à la pente adaptative et de maintenir une théorisation conflictuelle des rapports entre libido et société. Le matérialisme libidinal, affirmé dès les premiers écrits de Reich¹⁶, est repris par lui au point de vue d'une étiologie psychosociale qui ne cède pas à l'écueil adaptatif suivi par Fromm¹⁷. Comme le souligne Balibar, si la synthèse reichienne parvient ainsi à poser à la psychanalyse « la question de sa "politique" au moment où elle devient elle-même un enjeu politique »¹⁸, c'est-à-dire à interroger la portée pratique du substrat libidinal dans son rapport aux forces historiquement constituées plutôt que l'instrumentalisation de la psychanalyse par ces forces, c'est dans la mesure où cette synthèse s'effectue à l'endroit d'une biologie qui constitue l'« unité archaïque ou originaire de l'histoire et de l'inconscient »¹⁹. En deçà de la ligne opposant l'analyse psychique de l'information caractérielle au développement du contenu socio-historique des catégories psychiques, c'est dès lors, semble-t-il, dans le postulat d'une primauté pulsionnelle, commun à Reich et à Marcuse, que se situent les raisons de leur convergence et du rôle stratégique dévolu à leurs théorisations à la fin des années 1960. Dans les articulations entre marxisme et freudisme apparues ou resurgies à la veille des années 1970 s'indique ainsi la volonté de chercher à l'intérieur de la théorie de Freud, rendue à ses implications libidinales plutôt qu'à ses applications sociales, la clé d'une libération doublement politique et pulsionnelle. Il y a dès lors lieu de souligner, dans les références à Reich et Marcuse ayant cours dans les années 1960, une forme de « retour à Freud » légèrement anachronique, qui crée un effet de décalage par rapport à l'entreprise

¹⁶ En particulier dans l'article de Reich visant à articuler « matérialisme dialectique et psychanalyse », où celui-ci affirme avec Marx la possibilité d'une psychologie matérialiste qui ne s'apparente pas à une philosophie idéaliste, et qui ne cherche pas non plus à se substituer au marxisme dans l'explication des phénomènes sociaux. Une telle psychologie n'a de sens, selon Reich, qu'à condition de souscrire à l'affirmation freudienne d'une matérialité pulsionnelle de la libido : « si l'on reconnaît comme matériels les phénomènes du psychisme humain, on est obligé de reconnaître la possibilité théorique d'une psychologie matérialiste même si elle n'explique pas l'activité mentale par des processus organiques. Ne pas admettre ce point de vue, c'est s'interdire de discuter en marxiste sur une méthode purement psychologique » (Wilhelm REICH, « Matérialisme dialectique et psychanalyse » [1929], dans *La Crise sexuelle. Critique de la réforme sexuelle bourgeoise* suivi de *Matérialisme dialectique et psychanalyse*, tr. fr. Maurice TÉNINE, Paris, Éditions sociales internationales, « problèmes », 1934, p. 151).

¹⁷ Ainsi peut s'expliquer, du reste, l'importance que Reich accorde à la question du fascisme dans l'articulation critique du freudisme et du marxisme : cette question permet en effet de concevoir cette articulation dans les termes d'une sexualité naturelle qui emprunte à l'adversaire sa rhétorique biologique pour la retourner contre lui. Sur ce point, cf. Guillaume SIBERTIN-BLANC, « Une *scientia sexualis* face à la mystique fasciste », *Actuel Marx*, vol. 59, n° 1, 2016, p. 53-67.

¹⁸ Étienne BALIBAR, « Fascisme, psychanalyse, freudo-marxisme », dans *La Crainte des masses*, Paris, Galilée, 1997, p. 306.

¹⁹ *Ibid.*, p. 311. Il faut toutefois noter que si cette synthèse naturaliste permet selon Balibar de politiser efficacement la psychanalyse, c'est elle qui, toujours selon lui, confère également sa « nécessaire impossibilité » (*ibid.*, p. 305) au discours de Reich. En empruntant au nazisme ses présupposés biologiques de peur de manquer sa cible, Reich perdrait la dimension symbolique de l'institution totalitaire pour identifier l'autorité répressive et « la personne qui l'exerce et la figure » aux seuls points de vue réels et imaginaires (*ibid.*, p. 316). Cette remarque est importante, parce qu'elle indique aussi que l'interprétation de Balibar est d'ores et déjà dépendante du renouvellement lacanien et d'une conception du symbolique qui permet une compréhension nouvelle de l'articulation entre désir et champ social.

lacanienne, dont Reich et Marcuse partagent pourtant la cible sous l'espèce des théories adaptatives. En allant chercher dans la psychanalyse pré-lacanienne les éléments théoriques d'une politisation de la psyché, ces références en passent de fait par une biologisation de Freud au moment même où Lacan cherche à débiologiser l'approche analytique.

Ce paradoxe et cet entrecroisement sont significativement rendus sensibles par Foucault, dans les deux cours qu'il consacre à la sexualité en 1964 et en 1969²⁰. Si celui-ci désigne à cette occasion la psychanalyse comme la « clé de toutes les sciences humaines »²¹, c'est en un sens subtilement différent de celui qu'il donne à cette assertion dans l'entretien avec Alain Badiou²². Il ne s'agit pas tant pour Foucault, dans ce contexte, d'affirmer la prééminence méthodologique de l'inconscient conçu comme sous-bassement des analyses structurales, que d'interroger thématiquement la constitution de la sexualité comme objet d'un savoir. La prédominance de la question sexuelle dans la culture occidentale, qui confère à la psychanalyse son importance, peut être rapportée selon lui au fait qu'« elle est un lieu d'intrication privilégié du psychologique et du physiologique ainsi que de l'individuel et du social »²³. Ces remarques sont importantes : elles suggèrent que la sexualité peut être interprétée à la fois naturellement et culturellement, et que ces interprétations peuvent entraîner des conséquences dans l'ordre du savoir comme dans celui de la pratique. C'est, de fait, à partir de la constitution épistémique d'une sexualité ambivalente que peut se déployer dans les années 1960 un discours de la libération sexuelle enté sur une approche libidinale de Freud. Le premier intérêt des leçons de Foucault est donc de repérer une forme d'ambiguïté caractéristique de la sexualité, qui informe largement les usages critiques de la psychanalyse à la veille des années 1970. Mais leur pertinence tient également à la réponse originale que Foucault apporte à cette ambiguïté. Celle-ci consiste, comme le suggère Claude-Olivier Doron, à « dénaturer la sexualité »²⁴, à la fois contre la

²⁰ Michel FOUCAULT, *La Sexualité. Cours donné à l'université de Clermont-Ferrand. 1964*, suivi de *Le Discours de la sexualité. Cours donné à l'université de Vincennes. 1969*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes Études », 2018.

²¹ Michel FOUCAULT, « La sexualité » (1964), dans *La Sexualité, op. cit.*, p. 22

²² Cf. Michel FOUCAULT, « Philosophie et psychologie » (1965), texte n° 30 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 468, et *supra*, p. 80.

²³ Michel FOUCAULT, « La sexualité » (1964), dans *La sexualité, op. cit.*, p. 22.

²⁴ Claude-Olivier DORON, « Situation des cours », dans Michel FOUCAULT, *La Sexualité, op. cit.*, p. 228. Claude-Olivier Doron formule à cette occasion l'hypothèse d'un « alternaturalisme » de Foucault, par lequel celui-ci s'inscrirait en faux contre la biologisation de l'espèce humaine, mais tout aussi bien contre son irréductibilité supposée (*ibid.*, p. 232). Claude-Olivier Doron suit ici la définition, proposée par Thierry Hoquet, d'une position alternaturaliste déjouant « la fausse alternative entre naturalisme classique et constructivisme radical », en prenant en compte « la diversité des mécanismes naturels et [...] la contingence nécessaire des conceptualisations biologiques » (Thierry HOQUET, « L'alternaturalisme. Comment travailler le naturalisme de l'intérieur », *Esprit*, vol. 411, n° 1, 2015, p. 51). Si nous souscrivons à l'idée selon laquelle Foucault cherche à dénouer l'alternative entre naturalisme et culturalisme, nous croyons toutefois que la stratégie qu'il emploie pour ce faire correspond plutôt à un « alter-culturalisme » au sein duquel la contingence historique se trouve davantage prise en compte que les variations biologiques. Ce point est important, car il détermine selon nous, pour une large part, la différence entre Foucault d'une part, Deleuze et Guattari d'autre part (dont la position relève davantage

réduction biologique des instincts humains et contre la vision humaniste d'une spécificité irréductible de la sexualité humaine.

C'est à la lueur de cette façon spécifique de « dénaturiser » les normes sexuelles qu'il convient de lire la leçon que Foucault consacre aux éléments utopiques informant le discours freudo-marxiste. Reich et Marcuse, explique-t-il, « utilisent des champs épistémologiques pour constituer des utopies »²⁵, en affirmant à la fois, avec Marx, que « c'est la société qui empêche le fonctionnement d'une sexualité normale »²⁶ et, avec Freud, que « ce qu'on appelle sexualité normale est déterminé en fait, non par une loi propre à la sexualité, mais par la société »²⁷. La capacité de la psychanalyse à situer son discours en deçà de la distinction du normal et du pathologique pour révéler la détermination sociale de cette distinction devient alors l'embranchement utopique d'une théorie de la libération qui ne va pas sans un certain paradoxe. D'un côté, cette théorie cherche en effet à saper le naturalisme naïf qui verrait dans la sexualité normale le déploiement d'une loi naturelle. Mais elle entend également, d'un autre côté, chercher dans une énergétique libidinale renaturalisée la force subversive susceptible de restituer la sexualité comme une norme entendue en un sens naturel. C'est en vertu de ce paradoxe que Foucault peut affirmer que « Marcuse, c'est dans un seul discours la double utopie »²⁸. Celui-ci, de fait, ne renonce pas à l'idée d'une normalité sexuelle à reconquérir, en faisant valoir contre les normes sociales qui lui sont imposées « une sorte de droit de nature »²⁹. Ce faisant, son discours participe à la fois d'un naturalisme caractéristique des « utopies intégratives » qui postulent une sexualité normale empêchée par le développement de la société réelle ; et d'un constructivisme propre aux « utopies transgressives » qui considèrent au contraire la normalité même comme un effet social. Si ces indications apparaissent importantes, dans le cadre du problème qui est ici le nôtre, c'est parce qu'elles peuvent nous permettre de circonscrire *a contrario* l'originalité de l'approche lacanienne, et de problématiser son inscription dans une configuration critique dont Foucault souligne dès alors les impasses.

À la lueur de ces analyses, il semble en effet que le freudo-marxisme mobilisé dans la deuxième moitié des années 1960 souffre d'une forme de double contrainte. Tâchant de rendre à la théorie freudienne sa conflictualité, contre les mécompréhensions que la théorie adaptative lui fait subir, il peine à se défaire de l'alternative entre un culturalisme dont la tentative de

d'un alter-naturalisme). Nous aurons l'occasion de revenir sur les divergences critiques impliquées par ces deux positions (cf. *infra*, p. 287-295).

²⁵ Michel FOUCAULT, « Le discours de la sexualité » (1969) dans *La Sexualité, op. cit.*, p. 193

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*, p. 197.

²⁹ *Ibid.*

Fromm a révélé les écueils (mais qui a l'avantage de prendre en compte l'information sociale de la libido) et un naturalisme strict minorant le devenir historico-social des pulsions (mais qui permet de réaffirmer l'opposition entre une matérialité libidinale et une sur-répression civilisationnelle). Il semble dès lors que l'insistance de Reich et de Marcuse sur le caractère naturel du désir soit essentiellement stratégique, et dirigée contre le culturalisme à combattre. À la veille des années 1970, toutefois, cet appel à un naturalisme du désir comme fer de lance d'une théorie révolutionnaire de l'inconscient est d'autant plus paradoxal qu'il repose sur une biologisation de Freud qu'un certain lacanisme tend à dénouer.

3.1.2. Le retour à Freud et le retour à Marx : de l'analogie à l'idéologie

L'intérêt de Lacan, au regard d'une telle alternative entre naturalisme et culturalisme, est en effet de livrer, à travers la notion d'ordre symbolique, un tiers terme permettant de déjouer l'opposition entre la réalité pulsionnelle de l'individu et les investissements imaginaires du social. Ce faisant, il ouvre la possibilité d'une pratique non adaptative de l'inconscient, rendu à un substrat linguistico-culturel susceptible d'intégrer des significations sociales et politiques. Cette possibilité est particulièrement relevée par Althusser, qui a su commencer à l'exploiter en prenant la mesure de l'importance théorique de Lacan et des implications politiques de l'ordre symbolique. Les leçons de Foucault sur la sexualité s'inscrivent dans ce contexte, qui est aussi celui d'une discussion de fond sur la place de la psychanalyse au sein des sciences humaines. Le discours de Rome, on l'a vu, trace les coordonnées essentielles de cette discussion, mais celle-ci trouve chez Althusser un relais important. Peu avant que Foucault donne à Clermont-Ferrand son cours sur la sexualité, ce dernier prononce en particulier deux conférences, consacrées respectivement à « la place de la psychanalyse dans les sciences humaines » et aux rapports entre « psychanalyse et psychologie »³⁰. Celles-ci ouvrent le séminaire que Lacan dispense à l'École normale supérieure, après que ses démêlés avec Lagache et l'IPA³¹ l'ont contraint à quitter Sainte-Anne. Dans ce contexte, il est significatif que les conférences d'Althusser insistent sur l'importance théorique et pratique du retour à Freud et sur la radicale nouveauté de Lacan, dont elles soulignent les éléments saillants.

³⁰ Louis ALTHUSSER, *Psychanalyse et sciences humaines. Deux conférences* (1963-1964), Paris, Librairie générale française, « Le livre de poche », 1996.

³¹ Les orientations de Lacan mènent en effet à une deuxième scission du mouvement psychanalytique français. À l'issue de cette scission, Lacan est exclu de la liste des didacticiens par la SFP (Société française de psychanalyse), qu'il a contribué à fonder avec Lagache, sur une injonction de l'IPA (International American Association), qui n'approuve pas ses méthodes (sur ce point, cf. Annick OHAYON, *op. cit.*, p. 387-391).

Revenant sur l'itinéraire qui l'a mené à interroger les conditions de la scientificité des concepts psychanalytiques, Althusser indique ainsi avoir d'abord reçu la psychanalyse par l'intermédiaire d'une tradition phénoménologique elle-même tributaire, dans son appréhension de la psychanalyse, des travaux de Politzer³². Il poursuit alors en soulignant qu'une telle tradition, qui fait reposer la « critique des fondements de la psychologie » sur l'impossibilité d'établir une science de l'intériorité, se méprend au fond sur l'objet de la psychanalyse, à savoir l'inconscient, en tant que chose distincte de l'intériorité³³. C'est dès lors une franche distinction entre la psychanalyse et la psychologie, plutôt qu'une « psychologie concrète » que Politzer ne détermine que négativement, qui peut seule garantir à la psychanalyse une scientificité de droit : raison pour laquelle Lacan ouvre « la possibilité d'une définition conséquente, rigoureuse, valable, de la psychanalyse »³⁴. Althusser souligne en outre les enjeux pratiques de cette détermination scientifique de la psychanalyse, en insistant à son tour sur l'opposition de la théorie lacanienne à « la psychanalyse américaine, qui est une véritable psychanalyse de l'adaptation, c'est-à-dire le contraire même de la psychanalyse »³⁵. Partant, c'est du point de vue de la pratique théorique qu'elle engage qu'Althusser peut voir dans l'opération lacanienne quelque chose de semblable à sa propre entreprise. Il y a en effet, entre le « retour à Freud » et le « retour à Marx » un certain nombre de points communs, qu'Althusser recense d'abord suivant une modalité analogique, mais qui peuvent également s'avérer thématiques lorsqu'ils engagent la dépendance du sujet à des structures à la fois inconscientes et idéologiques qui tendent dès lors à se confondre.

Dès 1963, dans la conférence prononcée à l'École normale supérieure³⁶, et plus encore dans un article sur la philosophie et les sciences humaines paru la même année, Althusser souligne en effet une proximité entre Freud et Marx, qu'il articule dans les termes analogiques d'un refus semblable :

Marx a fondé sa théorie sur le rejet du mythe de l'« *Homo œconomicus* ». Freud a fondé sa théorie sur le rejet du mythe de l'« *Homo psychologicus* ». Lacan a vu et compris la rupture libératrice de

³² Cf. Louis ALTHUSSER, *Psychanalyse et sciences humaines*, op. cit., p. 34-36. Il est tout à fait significatif que l'itinéraire ici retracé par Althusser emprunte une voie à peu près similaire à celui que nous avons voulu mettre au jour chez Foucault, lui aussi d'abord tributaire d'une lecture existentielle et phénoménologique de Freud (cf. *supra*, p. 39-45).

³³ Politzer critique en effet l'abstraction de la psychologie classique, la vacuité de son objet et les illusions auxquelles se soumet nécessairement la volonté d'ériger l'introspection en méthode scientifique. Mais il insiste également à cette occasion sur la contamination de la psychanalyse par ces schèmes idéologiques (cf. Georges POLITZER, *Critique des fondements de la psychologie. La psychologie et la psychanalyse*, op. cit.).

³⁴ Louis ALTHUSSER, *Psychanalyse et sciences humaines*, op. cit., p. 74.

³⁵ *Ibid.*, p. 51.

³⁶ Cf. *ibid.*, p. 71-72 où Althusser identifie la théorie de Marx et la théorie de l'inconscient comme les « deux points d'ancrage » permettant d'entrer théoriquement – et, par là, rigoureusement – dans le monde des sciences humaines et sociales.

Freud. Il l'a comprise dans le sens plein du terme, la prenant au mot de sa rigueur, et la forçant à produire sans trêve ni concession, ses propres conséquences. Il peut, comme chacun, errer dans le détail, voire dans le choix de repères philosophiques : on lui doit *l'essentiel*³⁷.

La comparaison entre Marx et Freud s'explique donc d'abord négativement, à partir d'un geste critique qui met en cause la détermination économique ou psychologique de l'humain. Mais parce que ce rapprochement a pour corrélat l'instanciation, dans les deux cas, d'une rupture libératrice qu'il revient au commentateur d'exhumer, Althusser suggère aussi par cette comparaison une « analogie seconde »³⁸, selon l'expression de Pascale Gillot, entre la démarche de Lacan et la sienne, qui prennent toutes deux la forme d'un « retour à ». Ce « retour à » peut être compris à partir de la définition qu'en propose Foucault dans sa conférence « Qu'est-ce qu'un auteur ? », à savoir : comme un geste « qui a sa spécificité propre »³⁹ et qui s'applique à des « instaurateurs de discursivité »⁴⁰ dont Freud et Marx constituent, selon Foucault, les meilleurs exemples. Dans le cas d'Althusser comme dans celui de Lacan, auxquels Foucault fait implicitement allusion, il s'agit en effet de mettre au jour une rupture instauratrice et un oubli « essentiel » et « constitutif » de cette instauration même⁴¹.

Le texte d'Althusser sur « Freud et Lacan » précise les termes de ces deux oublis et de l'analogie qui en résulte. Le recouvrement que subissent respectivement l'œuvre de Freud et celle de Marx réside, comme l'article de 1963 le suggérait déjà, dans un contresens fondamental qui revient à accorder un primat théorique et pratique à la figure du sujet économique ou psychologique :

Depuis Marx, nous savons que le sujet humain, l'ego économique, politique ou philosophique n'est pas le « centre » de l'histoire [...]. Freud nous découvre à son tour que le sujet réel, l'individu dans son essence singulière, n'a pas la figure d'un ego, centré sur le « moi », la « conscience » ou l'« existence », – que ce soit l'existence du pour-soi, du corps-propre, ou du « comportement », – que le sujet humain est décentré, constitué par une structure qui elle aussi n'a de « centre » que dans la méconnaissance imaginaire du « moi », c'est-à-dire dans les formations idéologiques où il se « reconnaît »⁴².

Dans les deux cas, le contresens consiste donc à remettre au centre de l'analyse cela même dont elle révèle la dépendance à des structures inconscientes et historiques : le moi de la deuxième

³⁷ Louis ALTHUSSER, « Philosophie et sciences humaines » (1963), dans *Solitude de Machiavel*, Paris, PUF, « Actuel Marx confrontation », 1998, p. 53, n. 18.

³⁸ Pascale GILLOT, *Althusser et la psychanalyse*, Paris, PUF, « Philosophies », 2009, p. 14.

³⁹ Michel FOUCAULT, « Qu'est-ce qu'un auteur ? » (1969), dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 836.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 833.

⁴¹ *Ibid.*, p. 836.

⁴² Louis ALTHUSSER, « Freud et Lacan » (1964-1965), dans *Écrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan* (1964-1980), Paris, Stock/IMEC, 1993, p. 47.

topique chez Freud et le sujet des besoins chez Marx. Il y a, de ce point de vue, une continuité entre l'antisubjectivisme et l'« anti-humanisme théorique »⁴³ qu'Althusser s'attache à repérer chez Marx : il s'agit à chaque fois de méconnaître le décentrement impliqué par la mise en lumière de l'histoire comme procès sans sujet, et de l'inconscient comme structure langagière. Si cette méconnaissance, du reste, est constitutive plutôt qu'accidentelle, c'est, selon Althusser, en vertu de la nécessité qu'ont les théories freudiennes et marxiennes de s'établir à partir de « concepts importés »⁴⁴ nécessairement inadéquats à la radicale nouveauté de leur contenu.

L'analogie entre Freud et Marx est donc d'abord de méthode, mais les théories freudiennes et marxiennes se rejoignent aussi négativement dans leur contenu, lorsqu'elles permettent de mettre en cause l'idée d'un sujet fondateur. Or, le propre des apports lacaniens et althussériens est précisément de fonder positivement ce contenu subversif. Dès lors, l'analogie comprise comme identité de rapport tend à prendre la forme d'une identité réelle, fondée au niveau des contenus mêmes du freudisme et du marxisme. Les textes d'Althusser témoignent en effet d'un même rapport critique de Freud et de Marx à des savoirs qui leur opposent une « résistance idéologique »⁴⁵, ainsi que d'un même rapport d'Althusser et de Lacan à Marx et à Freud, sous la forme d'un retour aux concepts dont ces derniers sont véritablement fondateurs. Mais lorsque ces concepts eux-mêmes en viennent à s'identifier, il ne s'agit plus seulement de penser une analogie, fût-elle portée au niveau thématique des objets plutôt qu'au niveau formel de la méthode⁴⁶ : la possibilité ouverte par Lacan, et reprise à son compte par Althusser, est alors bien plutôt celle d'une refondation structurale du freudo-marxisme. Le structuralisme renouvelle en effet la façon d'envisager les rapports entre l'inconscient et le champ social, et engage par là une nouvelle pratique de l'inconscient qui modifie les coordonnées du problème posé par le freudo-marxisme.

⁴³ Louis ALTHUSSER, *Pour Marx* (1965), Paris, La Découverte, « Poche. Sciences humaines et sociales », 2005, p. 236 et Pascale GILLOT, *Althusser et la psychanalyse*, op. cit., p. 21-40 où l'autrice analyse les rapports souterrains qu'Althusser perçoit entre les philosophies du sujet et l'humanisme théorique.

⁴⁴ Louis ALTHUSSER, *Psychanalyse et sciences humaines*, op. cit., p. 25. Althusser indique reprendre à cet endroit la distinction kantienne entre concepts importés et concepts domestiques, les premiers étant empruntés par une science à d'autres, les deuxièmes organiquement produits par elle.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁶ C'est la distinction que propose Pascale GILLOT dans *Althusser et la Psychanalyse*, op. cit., p. 21-86. Suivant cette analyse, la première analogie, entre Marx et Freud, serait essentiellement formelle et méthodologique, là où « l'analogie seconde » (*ibid.*, p. 40) entre Althusser et Lacan intégrerait d'une part des éléments méthodologiques (*via*, en particulier, une même prise en compte de la rupture épistémologique propre à Freud et à Marx et une même entreprise de transformation des « concepts importés » en « concepts domestiques »), d'autre part des éléments thématiques (que Pascale Gillot s'attache avant tout à repérer dans la fondation lacanienne des concepts althussériens de surdétermination, de lecture symptomale et de causalité structurale). À partir de cette lecture analogique du « lacano-althussérianisme » et des rapprochements thématiques qu'elle suggère, nous voudrions ici approfondir la suggestion que fait également Pascale Gillot lorsqu'elle relève qu'Althusser s'aventure à plusieurs reprises « au-delà de la simple analogie » (*ibid.*, p. 77).

Comme nous l'avons exposé, le freudo-marxisme pré-lacanian interroge l'investissement libidinal du champ socio-politique dans une prise constante avec le problème de l'adaptation culturelle du désir, et se débat par là avec une difficulté majeure qui prend la forme d'une alternative entre un naturalisme utopique et un culturalisme adaptatif. Or, dans cette configuration, la possibilité ouverte par Lacan est précisément celle d'une conception non adaptative de la culture. De fait : l'ordre symbolique ne se réfère ni à une nature, énergétique ou biologique, et toujours utopique, qu'il s'agirait de restaurer ; ni à une culture au sens d'une sédimentation des contenus sociaux. Il renvoie bien plutôt à une structure, certes culturelle, mais qui détermine avant tout le sujet dans son rapport au signifiant. Le culturel, en tant que contenu imaginaire, peut dès lors être renvoyé au moi de la deuxième topique (sur lequel se concentre indûment le néo-freudisme), tandis que la nature comme substrat libidinal est apparentée à un réel toujours inaccessible qui renvoie au ça freudien (qu'un certain freudo-marxisme assimile faussement à une simple nature biologique)⁴⁷. Le symbolique permet donc bien d'éviter l'écueil adaptatif sans en passer par une rebiologisation de Freud : il fonctionne comme un tiers terme salvateur. En rappelant l'identification, par Lacan, de l'inconscient comme objet de la psychanalyse, Althusser souligne ainsi que l'histoire et la détermination symbolique du sujet concernent une béance originaire plutôt qu'une nature biologisée ou une culture instituée :

Qu'en cet objet [l'inconscient] le biologiste ne trouve pas son compte : certes, cette histoire n'est pas biologique ! [...] Que l'histoire, la « sociologie », ou l'anthropologie n'y trouvent pas leur compte, rien d'étonnant ! puisqu'elles ont affaire à la société, donc à la culture, c'est-à-dire à ce qui n'est plus le petit animal, – qui ne devient humain que d'avoir franchi cet espace infini qui sépare la vie de l'humain, le biologique de l'historique, la « nature de la « culture ». Que la psychologie s'y perde, rien d'étrange ! puisqu'elle pense avoir, en son « objet », affaire à quelque « nature » ou « non-nature » *humaine* [...] – quand l'objet de la psychanalyse est la question préalable absolue, le naître ou n'être pas, l'abîme aléatoire de l'humain même en chaque rejeton d'homme⁴⁸.

Ce passage est précieux : il permet d'identifier précisément l'originalité de Lacan eu égard à l'alternative entre nature et culture qu'il permet de dénouer. Ni la biologie, ni les sciences humaines ne sauraient en effet « trouver leur compte », nous dit Althusser, dans l'ordre

⁴⁷ Touchant la superposition entre les trois instances de Freud et les trois ordres de Lacan, nous suivons les indications d'Anne Sauvagnargues, qui, dans un entretien avec Isabelle Garo, souligne la reprise lacanienne de la deuxième topique freudienne dans les termes d'une logique que Deleuze et Guattari viendront subvertir à leur tour. Cf. Isabelle GARO et Anne SAUVAGNARGUES, « Deleuze, Guattari et Marx », *Actuel Marx*, vol. 52, n° 2, 2012, p. 22 : « la tripartition : symbolique, imaginaire, réel [...] redéploie chez Lacan les trois instances freudiennes du surmoi, du moi et du ça, en rationalisant en places logiques la topique freudienne encore psychologique, individualisée sur les figures de la famille – le surmoi parental, le moi civilisé, le ça à éduquer [...] ».

⁴⁸ Louis ALTHUSSER, « Freud et Lacan » (1964-1965), dans *Écrits sur la psychanalyse, op. cit.*, p. 36.

symbolique qui n'est aucunement une donnée, naturelle ou culturelle. La psychologie, quant à elle, non seulement n'y trouve pas son compte mais s'y perd tout à fait, car elle méconnaît la structuration symbolique de ce qu'elle prétend étudier comme une nature humaine. Or, selon Althusser, ce que Lacan cherche à exposer est une culture valant comme un préalable absolu, c'est-à-dire une structure d'abord formelle qui précède toujours déjà ses propres effets :

C'est là, sans doute, la part la plus originale de l'œuvre de Lacan : sa découverte. Ce passage de l'existence (à la limite purement) biologique, à l'existence humaine (enfant d'homme), Lacan a montré qu'il s'opérait sous la Loi de l'Ordre que j'appellerai Loi de Culture, et que cette Loi de Culture, et que cette Loi de l'Ordre se confondait dans son essence formelle avec l'ordre du langage⁴⁹.

Althusser identifie donc la découverte lacanienne dans la mise au jour d'une « Loi de la Culture » identifiée à la structure formelle d'un ordre symbolique. C'est le primat de cet ordre dans la structuration inconsciente qui permet d'échapper aux écueils naturalistes et culturalistes. Ce faisant, il convient de remarquer qu'Althusser, en insistant sur l'interprétation de l'ordre symbolique comme « Loi de Culture », ne se contente pas de souligner l'importance théorique de Lacan : il engage également une discussion de fond quant à la possibilité de thématiser socio-historiquement cet ordre inconscient.

S'il faut en effet chercher, chez Althusser, une tentative freudo-marxiste, ce n'est pas tant dans la comparaison qu'il effectue régulièrement entre la démarche de Lacan et la sienne, mais bien, comme le souligne Fabio Bruschi, dans le geste consistant à reconduire « les similitudes entre les manières propres au marxisme et à la psychanalyse de s'approprier leurs objets respectifs » à « la nature même de ces objets »⁵⁰. Cette entreprise n'est pas menée, chez Althusser, à partir de la thématisation énergétique d'un réservoir libidinal, ni à partir d'une culture civilisationnelle comprise en un sens marcusien. Mais l'identification chez Lacan d'une Loi de Culture valant comme un ordre symbolique, dont les effets se déploient dans le devenir subjectif des hommes comme dans leur histoire sociale, permet à Althusser de suggérer une identification de l'ordre symbolique et de la structure idéologique. On trouve en particulier la trace de cette suggestion dans les lettres qu'il adresse à René Diaktine. Dans sa correspondance, Althusser affirme en effet que « dire que l'enfant vit sous la loi de l'inconscient de ses parents, ou sous la loi de la structure de la parenté qui les unit, de la structure de l'idéologie dans laquelle ils vivent leurs rapports à leurs conditions, ou dire que l'enfant vit sous la loi du symbolique,

⁴⁹ *Ibid.*, p. 38.

⁵⁰ Fabio BRUSCHI, « Le sujet entre inconscient et idéologie. Althusser et la tentation du freudo-marxisme », *Meta*, vol. 6, n° 1, 2014, p. 290.

c'est dire une seule et même chose »⁵¹. La difficulté qui se pose dès lors est celle de la nature exacte de la dépendance de l'inconscient à l'idéologie, si tant est que celui-ci puisse être envisagé comme une « *sous-structure* spécifique » produite « par l'effet des structures du symbolique »⁵². Il s'agit ici d'un problème de genèse, qu'Althusser formule « à titre d'hypothèse », en se demandant si, entre les *éléments* imaginaires de l'inconscient et de l'idéologie, comme entre les *structures* symboliques et idéologiques qui les ordonnent, il n'y aurait pas « une ressemblance qui ne serait pas seulement *formelle*, mais mettrait en cause des affinités de matière (l'imaginaire) et de structures d'organisation »⁵³.

Or, cette hypothèse pose de réelles difficultés, relatives non seulement à la « tentation freudo-marxiste »⁵⁴ qu'elle révèle et dont Althusser voudrait pourtant se prémunir, mais aussi, plus fondamentalement, aux torsions qu'elle impose à la métapsychologie lacanienne. La tentative althussérienne repose en effet sur l'identification tendancielle du sujet de l'idéologie et du sujet de l'inconscient, suivant une interprétation qui tend à reconduire ce dernier à ses identifications imaginaires. En distinguant l'inconscient et l'ordre symbolique comme deux « étages » relativement autonomes, le premier étant surdéterminé par le second, Althusser semble en effet penser l'inconscient, dans sa production, comme secondaire par rapport à la Loi qui l'ordonne. Si le problème génétique rejoint ici celui, métapsychologique, de la reconnaissance subjective, c'est dès lors dans la mesure où la prééminence de l'ordre idéologique et symbolique sur l'inconscient régit aussi les identifications imaginaires qui en résultent pour le sujet. C'est ce que permet de penser l'idée althussérienne, exposée dans l'article « Idéologie et appareils idéologiques d'État », selon laquelle « l'idéologie interpelle les individus en sujet »⁵⁵, fonctionnant par là comme une assignation dans laquelle les sujets se reconnaissent imaginairement. Althusser s'appuie à cet endroit, explicitement, sur le modèle freudien de la structuration pré-génitale et génitale de l'inconscient, et, implicitement, sur la fonction symbolique attribuée par Lacan au Nom-du-père au sein de cette structuration, afin de mettre au jour le caractère toujours-déjà là de cette assignation à être sujet :

Chacun sait combien, et comment, un enfant à naître est attendu. [...] Il est acquis d'avance qu'il portera le nom de son père, aura donc une identité, et sera irremplaçable. Avant de naître, l'enfant est donc toujours-déjà sujet, assigné à l'être dans et par la configuration idéologique familiale

⁵¹ Louis ALTHUSSER, « Lettres à D... » (1966), dans *Écrits sur la psychanalyse, op. cit.*, p. 105.

⁵² *Ibid.*, p. 106.

⁵³ *Ibid.*, p. 110.

⁵⁴ Nous empruntons l'expression à Fabio BRUSCHI, art. cit. L'objet de cet article est précisément l'ambiguïté d'Althusser eu égard à cette tentation, dont il se défend alors même qu'il ne cesse d'identifier tendanciellement l'objet propre du marxisme et celui de la psychanalyse.

⁵⁵ Louis ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État. Notes pour une recherche » (1970), dans *Sur la reproduction*, Paris, PUF, « Actuel Marx Confrontations », 2011, p. 295.

spécifique dans laquelle il est « attendu » après avoir été conçu. [...] On comprend que cette contrainte et cette préassignation idéologiques, et tous les rituels de l'élevage puis de l'éducation familiaux, ont quelque rapport avec ce que Freud a étudié dans les formes des « étapes » pré-génitales et génitales de la sexualité, donc dans la « prise » de ce que Freud a repéré, par ses effets, comme étant l'inconscient⁵⁶.

La manière dont Althusser conçoit la production subjective prend ainsi appui sur une causalité structurale plus fondamentale, qui se déploie selon un ordre symbolique valant chez Lacan comme Loi du père. Or, cette conception paraît le mener à distinguer le sujet de l'inconscient et l'ordre symbolique, dans une configuration où ce dernier seul vaut comme structure primaire, exerçant certes son efficace *via* la structuration idéologique de l'inconscient, mais renvoyant du même coup le sujet de l'inconscient aux assignations imaginaires dans lesquelles il se reconnaît. Dans la mesure où Althusser entend penser l'interpellation des individus en sujets selon un modèle spéculaire emprunté à Lacan, l'analogie entre inconscient et idéologie, lorsqu'elle s'étend tendanciellement au sujet de l'idéologie et à celui de l'inconscient, reconduit donc ce dernier aux identifications imaginaires dont Lacan prenait pourtant soin de le distinguer. C'est ce dont paraît témoigner l'ensemble de notes d'Althusser sur la théorie des discours, au sein desquelles celui-ci affirme que « l'inconscient est articulé sur le sujet idéologique, et par lui sur l'idéologique »⁵⁷. Autrement dit, c'est par l'interpellation du sujet idéologique que « le discours idéologique “produit” un effet qui est l'effet-inconscient »⁵⁸. L'affirmation selon laquelle le sujet spéculaire, dans ses identifications imaginaires, constitue le point d'articulation de l'idéologie et de l'inconscient, a dès lors pour conséquence l'identification du sujet au moi idéologique, à côté duquel « il n'y a pas de sujet de l'inconscient, bien qu'il ne puisse y avoir inconscient que par ce rapport abyssal au *Ich* (sujet de l'idéologique) »⁵⁹. Autrement dit, le relais de l'ordre idéologique au sein de l'inconscient étant le sujet dans son identification spéculaire, il y a nécessairement pour ce sujet une opacité à soi qui vaut comme méconnaissance de l'ordre structural qui le fonde⁶⁰. De cet ordre structural lui-même, il ne saurait cependant, selon Althusser, y avoir de sujet.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 299.

⁵⁷ Louis ALTHUSSER, « Trois notes sur la théorie des discours » (1966), dans *Écrits sur la psychanalyse, op. cit.*, p. 140.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*, p. 165.

⁶⁰ L'idéologique, écrit encore Althusser, implique pour les sujets une reconnaissance qui est aussi méconnaissance : reconnaissance dans l'interpellation qui les assujettit, mais méconnaissance, par là même, de la béance symbolique ou place vide qui organise cette interpellation (cf. Louis ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », dans *Sur la reproduction, op. cit.*, p. 303-304). Pour une explicitation de cette fonction de reconnaissance-méconnaissance et de sa source lacanienne, cf. également Pascale GILLOT, *Althusser et la psychanalyse, op. cit.*, p. 135-141.

La prise en compte de l'ordre symbolique semble donc permettre une refondation du freudo-marxisme sur des bases lacaniennes, susceptibles de liquider l'alternative entre naturalisme et culturalisme qui enserme les références reichienne et marcusienne. Les pistes indiquées par Althusser pour une telle refondation impliquent toutefois une évacuation concomitante du sujet de l'inconscient et de l'histoire, rapporté aux seules identifications imaginaires déterminées par l'ordre idéologico-symbolique. Or, cette surdétermination spéculaire pose un problème à la fois théorique et pratique. Au point de vue métapsychologique, elle implique en effet de rabattre tendanciellement l'ordre symbolique sur les identifications imaginaires et de minorer, ce faisant, la distinction lacanienne entre le sujet et le moi. Au point de vue politique, elle a corrélativement pour effet de dénouer le lien de l'histoire à la rupture révolutionnaire et subjective. La tentative althussérienne semble donc révéler exemplairement, tout à la fois, les implications freudo-marxistes des innovations lacaniennes, et la difficulté d'en exploiter les effets pour penser une véritable pratique non adaptative, mais aussi non idéologique de l'inconscient. Si l'ordre symbolique constitue un tiers terme efficace pour penser une Loi de la culture qui ne s'apparente pas au culturalisme adaptatif, il convient en somme de thématiser les rapports de cet ordre aux événements réels, plutôt qu'aux seules identifications imaginaires. Ce qui, chez Althusser, s'apparente en somme à un alter-culturalisme symbolico-imaginaire, doit donc être relayé par un alter-naturalisme historico-réel.

3.1.3. De l'imaginaire au réel : vers une pratique de l'inconscient

L'appropriation althussérienne des apports de Lacan atteste que la compréhension structurale de l'inconscient, en permettant d'échapper à l'alternative entre naturalisme et culturalisme, ouvre aussi la possibilité de fonder les rapports entre l'inconscient et le champ social dans l'ordre symbolique plutôt que dans un réservoir énergétique. Mais cette appropriation révèle dans le même temps une difficulté, qui tient précisément à la structuration de l'inconscient par l'ordre symbolique. Celle-ci, de fait, semble réfuter d'avance toute tentative subversive par rapport à la loi structurale. Or, cette difficulté est très exactement celle qu'essaye de lever Guattari, avec et contre Lacan, en se servant à cet endroit des propositions deleuziennes. Le problème qu'il rencontre est en effet semblable à celui traité par Althusser, en ce qu'il concerne non seulement la correspondance formelle entre l'inconscient et l'histoire⁶¹,

⁶¹ Plus exactement, la thématisation du rapport entre l'inconscient et l'histoire se formule chez Althusser à travers l'idée selon laquelle ni l'inconscient ni l'idéologie n'ont d'histoire, précisément dans la mesure où l'un et l'autre

mais aussi l'inscription dans l'histoire des significations inconscientes : l'analyse se porte donc bien au niveau des contenus inconscients et historiques, en même temps qu'à celui des lois qui ordonnent ces contenus. Mais à ce problème, dans lequel s'indique la portée pratique des thèses lacaniennes, Guattari apporte une réponse sensiblement différente de celle d'Althusser : il tire en effet le sujet de l'inconscient vers le réel plutôt que vers l'imaginaire, et distingue, de ce point de vue, le sujet de l'inconscient et le sujet de la structure – là où Althusser supposait au contraire que la structure inconsciente n'avait pas de sujet au sens strict, mais que le sujet de l'inconscient s'identifiait pourtant, au niveau de son contenu imaginaire, avec le sujet de l'idéologie. L'opération de Guattari est donc strictement inverse à ce que celui-ci nomme « l'opération Althusser »⁶², dans laquelle il perçoit une négation de l'histoire aussi bien que de la subjectivité.

Le texte sur « La causalité, la subjectivité et l'histoire » engage de ce point de vue, avec Althusser et le structuralisme, une discussion d'autant plus importante que Guattari trouve chez Deleuze des outils conceptuels précieux pour étayer son analyse. Guattari repère en effet dans le geste d'Althusser une « tentation structuraliste » au sein de laquelle « le réel et l'histoire sont devenus tributaires d'un ordre symbolique éternel dont ils sont définitivement coupés et qui les annule essentiellement »⁶³. Dans une telle configuration, la subjectivité et le signifiant, en tant qu'opérateurs symboliques battant la mesure d'un temps logique, « sont passés en position de réversibilité » : raison pour laquelle, ajoute Guattari, « la praxis humaine n'a plus rien à faire avec cette pure subjectivité ; elle est renvoyée en sous-main à un ordre strict de détermination causale, sournoisement réhabilité sous le masque de la structure »⁶⁴. L'allusion à l'idée althussérienne de causalité structurale est ici transparente, et indique le point où Guattari situe l'achoppement d'une appréhension structurale de la subjectivité historique. Ce point est d'abord pratique, mais il engage aussi, théoriquement, une certaine interprétation de Lacan et du matérialisme historique, en ce qu'il concerne l'irruption du *réel* en un sens à la fois marxiste et psychanalytique. Contre le théoricisme althussérien, au sein duquel l'histoire comme sujet se trouve perdue, Guattari entend en effet faire valoir un « réalisme résiduel de l'histoire » :

Il y a un seuil en deçà duquel on ne peut aller dans la déréalisation de l'histoire ; il existe un réalisme résiduel de l'histoire ; cette réalité inexpugnable, c'est le fait contingent que ce sont les hommes et

se constituent dans l'ordre structural qui détermine l'histoire elle-même (sur ce point, cf. Louis ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », dans *Sur la reproduction*, *op. cit.*, p. 386-388).

⁶² Félix GUATTARI, « La causalité, la subjectivité et l'histoire » (1966-1967), dans *Psychanalyse et transversalité*, *op. cit.*, p. 174.

⁶³ *Ibid.*, p. 175.

⁶⁴ *Ibid.*

personne d'autre qui la font et la parlent ; et quels que soient leurs torts et leurs mérites, ces hommes sont dans la réalité⁶⁵.

La discussion, par Guattari, du rapport de cette réalité inconsciente et sociale à l'histoire est dès lors serrée, en ce qu'elle s'établit sur deux niveaux : elle implique, d'une part, une critique de la compréhension althussérienne de Lacan, mais elle suppose également, d'autre part, le repérage d'un problème qui se pose chez Lacan lui-même et dont la résolution implique de prendre une certaine distance avec le structuralisme lacanien.

Contre l'interprétation althussérienne d'un sujet réduit à ses captations imaginaires et déterminé par l'ordre symbolique, Guattari entend ainsi insister sur la coupure qui, chez Lacan, caractérise le sujet dans son rapport au signifiant. Par la castration symbolique, le sujet s'institue en effet dans un manque fondamental à partir duquel il accède au désir. La subjectivité désirante a donc pour corrélat un reste non représentable dans l'ordre symbolique, auquel Lacan donne le nom d'objet *a*, et que Guattari interprète dans les termes d'un résidu de réalité – soit comme, précisément, ce « réalisme résiduel » qui demeure au sein de l'histoire :

Le sujet est tributaire de son rapport à la résidualité de l'objet « a » pour assurer son statut, et de ce fait il reste marqué, barré d'un trait qui le déclassé comme pur signifiant, et aliéné à la condition désirante sous l'espèce des objets partiels qui le dissymétrisent en le lestant d'un poids de réalité. Ainsi, il est retenu de basculer tout entier dans sa passion mortifère d'abolition en une pure et idéale structure⁶⁶.

Le « réalisme résiduel » de l'histoire est donc indexé par Guattari au « poids de réalité » que comprend l'objet *a*. Ce poids de réalité marque le signifiant d'un rapport irréductible à la réalité sociale et contrevient ainsi à son inscription dans une pure idéalité symbolique. En ce sens, la critique guattarienne d'Althusser fait d'abord valoir une lecture plus attentive à la thématization lacanienne du désir. Mais il faut encore ajouter que cette lecture ne suffit pas, à elle seule, à fonder positivement l'irruption dans l'histoire d'une réalité susceptible d'assumer une valeur causale.

Or, l'originalité de Guattari, sur ce point, est précisément de déterminer politiquement la catégorie lacanienne de réalité. C'est ainsi seulement que pourra se concevoir une subversion

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ *Ibid.*, p. 176. Comme le souligne Christian Kerslake, Guattari anticipe ce faisant une critique que Žižek formulera à son tour dans *The Sublime Object of Ideology* (cf. Christian KERSLAKE, « Les machines désirantes de Félix Guattari. De Lacan à l'objet "a" de la subjectivité révolutionnaire », tr. fr. Kosumi ABGRALL, *Multitudes*, vol. 34, n° 3, 2008, p. 44-45). Ce dernier critique en effet l'approche althussérienne des identifications imaginaires et symboliques, qui suturent le rapport de l'idéologie au désir (cf. Slavoj ŽIŽEK, *The Sublime Object of Ideology*, Londres, Verso, 1989 et Slavoj ŽIŽEK, *Ils ne savent pas ce qu'ils font. Le sinthome idéologique*, op. cit., p. 195-244). Cette approche minore selon Žižek la séparation entre la réalité et le signifiant qui la symbolise, où s'inscrit la complexité du rapport de la subjectivité désirante à l'objet *a*.

effective de la structure, sous l'espèce d'une coupure signifiante et révolutionnaire. Comme le précise Guattari, il y a en effet « deux façons de faire usage du signifiant » : celle, althussérienne, qui confine à l'idéalisme en établissant structurellement le signifiant comme « catégorie universelle », et celle, proprement lacanienne, qui considère le signifiant comme le lieu d'inscription d'un contenu « foncièrement non symétrisable, non récupérable » (qui peut prendre par exemple, dans l'économie inconsciente, la forme de lapsus ou d'actes manqués)⁶⁷. En se référant à la « pure et idéale structure » que Guattari vise à travers la dénonciation de ce « nouvel idéalisme », il est dès lors possible d'identifier plus précisément la cible de ses attaques⁶⁸. À travers Althusser, celui-ci cherche à mettre en cause un courant structuraliste dont l'entreprise de formalisation aboutit, selon lui, à une autonomisation de la structure par rapport à la réalité sociale⁶⁹. Or, à cet endroit, Guattari doit bien reconnaître que l'usage lacanien du signifiant, s'il ne méconnaît pas cette réalité sociale qui le grève d'une incomplétude fondamentale, ne permet toutefois pas de penser l'inscription causale de ce contenu dans l'histoire. Raison pour laquelle Guattari peut écrire en définitive que, « à la limite, l'histoire n'a rien à voir avec le signifiant »⁷⁰ : manière de dire que c'est précisément dans la négativité résiduelle du manque, inassimilable à l'ordre d'une causalité historique structurale, que s'instituent le signifiant et la coupure subjective qui l'accompagne. C'est ainsi quand l'histoire « bascule dans le non-sens que se pose le problème du sujet, c'est-à-dire d'une production et d'une représentation de la coupure subjective, à partir d'un déploiement "supplémentaire" de l'ordre signifiant »⁷¹. L'originalité du geste de Guattari, eu égard, cette fois-ci, à Lacan lui-même, est alors de conférer une positivité à cette irruption subjective, à partir d'une thématization sociale et métapsychologique du corrélat réel qui dissymétrise la structure.

⁶⁷ Félix GUATTARI, « La causalité, la subjectivité et l'histoire », *op. cit.*, p. 176.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ Guillaume Sibertin-Blanc souligne, à cet égard, que la critique guattarienne repose sur un « contresens si massif », à l'endroit d'Althusser, « qu'il éclaire par contrecoup directement l'entreprise de Guattari lui-même » (Guillaume SIBERTIN-BLANC, « D'une conjoncture l'autre. Guattari et Deleuze après-coup », *Actuel Marx*, vol. 52, n° 2, 2012, p. 42). En réduisant l'entreprise althussérienne à la restauration d'un déterminisme historique, au lieu d'interroger ses efforts pour penser la contingence, Guattari insérerait ses analyses à l'endroit précis où Althusser situe la limite de l'inscription causale de la conjoncture au sein de l'histoire. À partir de cette suggestion, il nous est permis de penser que ce contresens, qu'il soit volontaire ou involontaire, a une valeur non seulement polémique (en ce qu'il permet de situer clairement l'ennemi à combattre sous l'espèce du structuralisme) mais également heuristique (en ce qu'il permet de reprendre la recherche à l'endroit d'une modalité causale adaptée à la contingence historique).

⁷⁰ Félix GUATTARI, « La causalité, la subjectivité et l'histoire », *op. cit.*, p. 176.

⁷¹ *Ibid.*

C'est dès lors à partir de l'idée d'une coupure subjective de nature « machinique », en attente « derrière la structure »⁷² et parvenant à s'insérer dans la fente historique d'une rupture énonciative, que Guattari peut envisager les conditions inconscientes d'une révolution sociale :

Au fond, on sortirait de l'impasse structuraliste à partir du moment où l'on considérerait qu'un effet de sens n'a de retentissement au niveau du signifié que dans la mesure où des potentialités subjectives sont libérées, dès qu'il y a une rupture dans le signifiant [...]. Masquée derrière la structure, en attente, la coupure machinique, c'est du sujet en conserve, du temps en batterie. Tant que la structure ne bouge pas, le sujet ne se *produit* pas [...]. Et c'est bien tout d'abord à ce niveau inconscient que l'histoire se trame et que les révolutions surgissent⁷³.

Étant donnée cette genèse inconsciente des révolutions, la tâche révolutionnaire est donc, foncièrement, de nature analytique : c'est « la recherche de l'incidence de la coupure signifiante, la saisie du moment où tout bascule », et qui peut s'avérer aussi difficile à déchiffrer, nous dit Guattari, que « le contenu latent d'un rêve à partir de son contenu manifeste »⁷⁴. Il en est ainsi dans l'exemple de la coupure léniniste, que Guattari analyse dans la deuxième partie de son article : « les bolcheviks ont *interprété* la débandade militaire, économique, sociale et politique comme une victoire des masses »⁷⁵ et c'est en vertu de cette interprétation qu'une irruption révolutionnaire a pu présider à un renversement de l'ordre signifiant⁷⁶. C'est donc à partir d'un processus inconscient rendu à son corrélat réel que l'on peut à bon droit, affirme Guattari, « envisager une causalité dans l'ordre de la lutte des classes »⁷⁷. Par suite, c'est également à cet endroit que ce dernier rejoint le souci freudo-marxiste d'une articulation conséquente des catégories sociales et psychanalytiques.

Cette articulation ne s'effectue pas, chez Guattari, sur la base freudienne d'un désir renaturalisé ; mais elle ne souscrit pas non plus à l'assomption culturaliste d'une nécessaire adaptation du moi à l'ordre social. Les identifications moiïques sont en effet, selon Guattari, le corrélat imaginaire d'une histoire-développement hétérogène à la coupure subjective : « le sujet, en tant que facteur de coupure, est à éclipse ; ce qui persiste dans l'existence, c'est le

⁷² *Ibid.*, p. 181.

⁷³ *Ibid.*, p. 180-181.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 178.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 183.

⁷⁶ Si le cas est exemplaire, c'est parce qu'il illustre à la fois la machination signifiante par laquelle une coupure révolutionnaire parvient à s'insérer dans une brèche historique, et « la nouvelle axiomatique révolutionnaire » (*ibid.*, p. 188) qui en a résulté. Cette axiomatique, dont la contemporanéité de Guattari est, selon lui, encore tributaire, a contribué à structuraliser à nouveaux frais le mouvement révolutionnaire *via* des identifications imaginaires visant à entretenir une répétitivité mortifère et à empêcher toute nouvelle coupure signifiante. Cf. *ibid.*, p. 188-187 et Guillaume SIBERTIN-BLANC, « D'une conjoncture l'autre. Guattari et Deleuze après-coup », art. cit., p. 44-46, pour une analyse précise de cet exemple et de la tâche analytique résultant de la conception guattarienne de l'histoire.

⁷⁷ Félix GUATTARI, « La causalité, la subjectivité et l'histoire », *op. cit.*, p. 181.

Moi ; en ce sens, il est aussi absurde de parler du sujet de l'histoire que du sujet du moi »⁷⁸. Guattari prend donc acte, comme Althusser, des implications politiques des catégories lacaniennes. Mais, contrairement à ce dernier, il fonde cette importance sur la théorie du sujet et sur le rapport problématique du désir au réel, plutôt que sur la dépendance du sujet à la structure et sur son insertion dans un ordre symbolique. Davantage, l'élaboration conséquente d'une pratique de l'inconscient enrichie des apports lacaniens implique selon lui de faire jouer Lacan contre lui-même, en distinguant, d'une part, un sujet de la structure (toujours suspect de s'identifier au signifiant qui en indique la place), d'autre part, le sujet d'un inconscient fonctionnant sur un modèle machinique.

L'article « Machine et structure », paru en 1969 dans un contexte qui précipitera la rupture de Guattari avec Lacan et nouera sa rencontre avec Deleuze⁷⁹, s'inscrit précisément en ce point : il s'agit pour Guattari de radicaliser les propositions avancées en 1966, et d'utiliser certaines catégories deleuziennes pour thématiser comme telle une distinction que l'article sur « La causalité, la subjectivité et l'histoire » ne faisait que suggérer. La distinction proposée par Guattari entre machine et structure vise en effet à « éclairer le repérage des positions particulières de la subjectivité dans son rapport à l'événement et à l'histoire »⁸⁰ : elle apparaît à cet égard comme un prolongement de la réflexion initiée en 1966 sur la coupure subjective et révolutionnaire. Or, Guattari trouve chez Deleuze des outils pour fonder métapsychologiquement la rupture événementielle, et permet dans le même temps de donner un contenu réel (en un sens social aussi bien que psychanalytique) à la case vide qui, dans le texte de Deleuze sur le structuralisme, joue déjà un rôle subversif au sein de l'ordre structural⁸¹.

L'opération de Guattari consiste ainsi à scinder le concept deleuzien de structure pour en rapporter les derniers critères à la seule machine :

Des trois conditions minima que détermine Deleuze d'une structure en général, nous ne retiendrons que les deux premières : 1° Il faut au moins deux séries hétérogènes dont l'une sera déterminée comme signifiante et l'autre comme signifiée. 2° Chacune de ces séries est constituée de termes qui n'existent que par des rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres. La troisième condition,

⁷⁸ *Ibid.*, p. 181-182.

⁷⁹ Le texte, destiné à être présenté sous forme d'exposé à l'École freudienne de Paris, fait l'objet d'une promesse de publication de la part de Lacan, qui manifeste dès alors une attitude ambiguë à l'égard de Guattari. Lacan ne publiera jamais le texte, et l'intérêt que Guattari y manifeste pour les thèses deleuziennes va mener Jean-Pierre Muyard, un ami que Deleuze et Guattari ont en commun, à provoquer la rencontre entre ces derniers. Pour davantage de détails sur les circonstances de cette rencontre, cf. François DOSSE, *Gilles Deleuze et Félix Guattari*, *op. cit.*, p. 11-15.

⁸⁰ Félix GUATTARI, « Machine et structure » (1969), dans *Psychanalyse et transversalité*, *op. cit.*, p. 240.

⁸¹ Cf. *supra*, p. 100-101.

« les deux séries hétérogènes qui convergent vers un élément paradoxal qui est comme leur différenciant », serait, au contraire, à rapporter exclusivement à l'ordre de la machine⁸².

Les trois conditions énumérées par Guattari sont énoncées dans la huitième série de *Logique du sens*⁸³ et redéployées par Deleuze à différents endroits de sa discussion avec le structuralisme. En particulier, les différents critères attribués à l'inconscient structural dans « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » peuvent être lus comme une élaboration de ces conditions, en tant qu'elles permettent l'identification de la structure et de l'inconscient⁸⁴. Dans cette configuration, la troisième condition est en effet celle qui autorise à thématiser la structure à partir d'un élément paradoxal que Deleuze conçoit sur le modèle lacanien de l'objet *a*. Dans les pages citées par Guattari, Deleuze attribue déjà à cet élément paradoxal une capacité subversive : celui-ci y est considéré comme la cause, dans l'ordre structural, de « ce déséquilibre qui rend les révolutions possibles »⁸⁵. Mais en comprenant cet objet = *x* comme une « instance éminemment symbolique » et en lui conférant un rôle fondateur pour les ordres réels et imaginaires qui en découlent, Deleuze entend encore, dans ces textes, rapporter la production machinique à la structure. Par cette opération se trouvent dès lors identifiés le sujet de la structure, le sujet de la machine et le sujet de l'inconscient : le sujet de la structure est en effet décrit par Deleuze comme « l'instance qui suit la place vide »⁸⁶ et qui se trouve par là assujetti au fonctionnement de la « machinerie de l'inconscient »⁸⁷.

Les conséquences du geste de Guattari sont donc importantes, tant pour l'élaboration de la coupure subjective et révolutionnaire qu'il cherche à thématiser que pour le devenir des concepts deleuziens. En attribuant à la seule machine la condition qui, chez Deleuze, détermine le rapport du sujet à la praxis et fonde ainsi l'ordre structural dans son entièreté, Guattari sape en effet le caractère productif qui pouvait être conféré à la structure. Le primat revient ainsi à la machine, qui sécrète le sujet avant que la structure ne l'enserme. Selon Guattari, c'est alors la structure seule qui organise la dépendance de ce sujet à des distributions symboliques et à des identifications imaginaires résultant de la production machinique. L'essence de la machine, indique Guattari, est précisément « cette opération de *détachement d'un signifiant* comme représentant, comme “différenciant”, comme coupure causale, hétérogène à l'ordre des choses structurellement établi »⁸⁸, tandis que la structure ordonne des représentations générales,

⁸² Félix GUATTARI, « Machine et structure » (1969), dans *Psychanalyse et transversalité*, *op. cit.*, p. 240, n. 1.

⁸³ Cf. Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, *op. cit.*, p. 65-66.

⁸⁴ Cf. *supra*, p. 94-98.

⁸⁵ Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, *op. cit.*, p. 64.

⁸⁶ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 266.

⁸⁷ Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, *op. cit.*, p. 90.

⁸⁸ Félix GUATTARI, « Machine et structure » (1969), dans *Psychanalyse et transversalité*, *op. cit.*, p. 243.

inadéquates au représentant singulier de la machine que constitue l'objet *a*. Pour cette raison, Guattari attribue respectivement à la machine et à la structure des qualités productives et antiproductives, pensées selon un modèle marxiste : « la production relève de l'ordre de la machine », en tant que « l'accent est mis ici sur son caractère de coupure subjective comme trait distinctif de tout ordre de production » ; tandis que l'antiproduction structurale désigne notamment « ce qui a été mis sous le registre des “rapports de production” », et qui tend à réaliser « une sorte de rééquilibrage imaginaire »⁸⁹ – c'est-à-dire, à organiser symboliquement la production mécanique, de telle sorte qu'elle puisse donner lieu à des identifications imaginaires.

En concevant une bipolarité entre machine et structure, pensée sur un modèle marxiste et psychanalytique, Guattari se sert donc de Deleuze pour fonder rigoureusement un freudo-marxisme d'inspiration lacanienne. Plus encore : il se donne les moyens de résoudre ce qui pouvait apparaître chez Deleuze comme un paradoxe, eu égard à la position du sujet au sein de la structure. Dans « À quoi reconnaît-on le structuralisme », Deleuze affirme en effet d'une part, avec Althusser, que « le vrai sujet est la structure même »⁹⁰, d'autre part, avec Lacan, qu'il est en même temps « l'instance qui suit la place vide » : le sujet apparaît donc dans ce texte, à la fois, dans son identification à la structure et dans sa dépendance à la machine, sans que ces deux déterminations soient explicitement distinctes ou précisées dans leurs rapports. Le geste guattarien permet précisément de trancher cette ambiguïté, en rapportant le sujet de l'inconscient à la seule machine, le sujet de la structure étant bien plutôt identifié à un phénomène imaginaire de « moitié » :

À vrai dire, le sujet de la structure, considéré dans son rapport d'aliénation à un système de totalisation détotalisée, sera plutôt à rapporter à un phénomène de « moitié », le moi étant opposé ici au sujet de l'inconscient en tant qu'il répond au principe énoncé par Lacan : un signifiant le représente pour un autre signifiant. Le sujet inconscient en tant que tel sera, lui, du côté de la machine, disons *à côté* de la machine. Point de rupture de la machine. Coupure en deçà et au-delà d'elle⁹¹.

À la distinction entre machine et structure correspondent donc désormais deux déterminations du sujet. Par là, Guattari ne se contente pas d'utiliser les concepts deleuziens, mais il les infléchit également. À l'équation deleuzienne qui identifiait sujet, structure et inconscient, Guattari substitue une distinction entre l'ordre symbolico-imaginaire de la structure ; et l'ordre réel de

⁸⁹ *Ibid.*, p. 244.

⁹⁰ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 249 (cf. *supra*, p. 100-101).

⁹¹ Félix GUATTARI, « Machine et structure » (1969), dans *Psychanalyse et transversalité*, *op. cit.*, p. 241.

la machine, auxquels correspondent respectivement le moi des identifications et le sujet de l'inconscient.

La subversion par Guattari de la structure lacanienne en passe donc aussi par une requalification des concepts deleuziens. À travers la distinction entre machine et structure, il ne s'agit en effet pas tant pour lui de distinguer deux aspects qu'il reconnaît de toute façon comme solidaires⁹², que de fonder positivement et *réellement* la case vide que Deleuze référerait à l'ordre symbolique. Une telle reconfiguration implique donc de corriger l'assertion deleuzienne selon laquelle le réel et l'imaginaire sont engendrés secondairement par le symbolique. Dans cette première perspective, c'est en tant qu'instance symbolique que le sujet était susceptible de devenir le lieu d'une praxis : c'est-à-dire, à condition de ne pas occuper réellement la place qu'il accompagne, et de ne pas non plus la désertir imaginativement pour un fantasme au sein duquel la structure tournerait à vide. Or, Guattari renverse cette proposition en conférant une primauté au réel plutôt qu'au symbolique. Par ce geste, l'événement deleuzien acquiert une texture réelle, en même temps que Deleuze permet à Guattari de fonder positivement l'élément déplaçable qui sert de cause au désir comme aux révolutions. Par là se trouve enfin initiée une nouvelle articulation du lacanisme et du marxisme, qui échappe à l'écueil utopique du naturalisme, comme à l'écueil adaptatif du culturalisme : la réalité historico-sociale du désir est en effet reconnue, sans que le sujet inconscient soit pour autant conçu sur le modèle imaginaire de ses identifications moïques. Ainsi peut s'esquisser, par la collaboration entre Deleuze et Guattari, une forme originale de freudo-marxisme, qui peut être reconnue comme telle en ce qu'elle suppose effectivement une identification des composantes inconscientes et sociales. Cette identification ne minore pas la conflictualité interne à ces composantes : mais cette conflictualité, au lieu de prendre la forme d'une opposition entre des pulsions libidinales et une répression culturelle, s'inscrit désormais au cœur du devenir structural de l'événement révolutionnaire.

La confrontation des innovations de Guattari avec le freudo-marxisme utopique et la tentative althussérienne d'une part, avec les concepts lacaniens et deleuziens d'autre part, permet donc de situer précisément l'originalité de sa démarche. Cette démarche peut être envisagée comme une véritable pratique de l'inconscient, en ce que la pratique révolutionnaire y apparaît indissociable de la tâche analytique. Cette tâche consiste d'abord, nous l'avons vu, à repérer dans l'ordre inconscient la coupure historique au sein de laquelle la subjectivité peut

⁹² Cf. *ibid.*, p. 240 : « Nous mettrons entre parenthèses le fait qu'une machine, dans la réalité, n'est pas séparable de ses articulations structurales et, inversement, que chaque structure contingente est hantée – c'est ce que nous voudrions établir – par un système de machines, au minimum par une machine logique ».

acquérir une valeur causale. Mais il apparaît également, à la lecture de l'article de 1969, qu'il revient encore à la psychanalyse d'assumer elle-même le sens d'une praxis visant à prémunir les machines révolutionnaires contre leur « structuralisation ». C'est ce qu'indiquent les lignes conclusives de « Machine et structure » :

Le projet révolutionnaire, comme machination d'une subversion institutionnelle, aurait à révéler de telles potentialités subjectives et, à chaque étape des luttes, à les prémunir contre leur « structuralisation ». Mais une telle ressaisie permanente des effets de machine sur les structures ne saurait se suffire d'une seule « pratique théorique ». Elle implique la promotion d'une praxis analytique spécifique en adjacence à chaque niveau de l'organisation des luttes⁹³.

Ce rôle que Guattari attribue à la psychanalyse au sein même de l'organisation des luttes doit être référé au caractère collectif de la subjectivité révolutionnaire. À partir de sa thématization de l'objet *a* comme coupure signifiante, Guattari identifie en effet le problème analytique fondamental qui se pose aux groupes révolutionnaires, consistant dans le fait de ne pas disposer *collectivement* d'un point d'amarrage du désir sous l'espèce de cet objet *a* qui déstabilise l'équilibre structural. Ainsi, indique Guattari, « le système pulsionnel du groupe, faute de pouvoir s'accrocher à la machine désirante – les objets “a” rapportés à la surface du corps fantasmatique –, est condamné à multiplier les modes imaginaires de repérage »⁹⁴. Si l'objet *a* permet donc de distinguer machine et structure, il permet également de diagnostiquer un problème de groupe qui requiert non seulement une pratique de l'inconscient, mais encore une pratique de l'institution : c'est-à-dire, l'invention collective d'une machine institutionnelle hétérogène aux structures instituées. Guattari insiste sur ce point : « la question de l'organisation révolutionnaire, c'est celle de la mise en place d'une machine institutionnelle dont les traits distinctifs seraient une axiomatique et une pratique lui garantissant de ne pas se replier sur les différentes structures sociales »⁹⁵.

Étant donnée la tâche analytico-pratique qui lui incombe, la psychanalyse doit donc s'emparer de la question institutionnelle. Or, ce faisant, elle semble s'établir en faux non seulement contre la psychologie, dont elle conteste le droit de préemption sur le sujet et la clinique adaptative qui en résulte ; mais aussi contre la psychiatrie. Cette dernière constitue en effet un cas critique de sclérose institutionnelle, dont les effets délétères sont mesurables subjectivement aussi bien que cliniquement et politiquement. Mais si la juste appréhension des enjeux socio-politiques de la psychanalyse requiert une pratique de l'institution, il faut encore

⁹³ Félix GUATTARI, « Machine et structure » (1969), dans *Psychanalyse et transversalité*, *op. cit.*, p. 248.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 245.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 247.

souligner que cette entreprise peut s'entendre en deux sens dont la complémentarité reste à établir. Cette opération peut de fait en passer, soit par une critique de l'institution de pouvoir qu'est la psychiatrie ; soit par un travail psychanalytique sur la subjectivité institutionnelle. Ces approches ne sont pas *a priori* contradictoires : elles ne se distinguent que par les points de vue, externes ou internes à la psychanalyse, qu'elles adoptent respectivement. Elles pourraient même s'avérer complémentaires, à condition que soit avérée l'hétérogénéité de la psychanalyse et des jeux de pouvoir propres à la psychiatrie. Or, c'est précisément ce point qui, à la veille des années 1970, pose question, et qui pourrait remettre en cause la position d'exception à laquelle prétend la psychanalyse. Raison pour laquelle nous nous attacherons, dans la suite de ce chapitre, à situer la psychanalyse vis-à-vis de l'institution psychiatrique, mais également vis-à-vis des mouvements dits « antipsychiatriques » qui se développent alors et qui entreprennent à leur tour de critiquer l'institution psychiatrique.

3. 2. PSYCHANALYSE ET INSTITUTIONS : DE L'ALTER-PSYCHIATRIE À L'ANTIPSYCHIATRIE

La prise en compte des effets institutionnels de la psychanalyse déplace de fait la question de sa pratique sur un terrain dont il nous faut délimiter les contours, en retraçant les paramètres de certaines discussions internes à la scène psychiatrique. Si ces discussions doivent nous intéresser, c'est parce que la psychanalyse peut y apparaître tantôt comme un vecteur de réformes pour cette institution, tantôt comme son principe de contestation interne, tantôt comme son relais. Nous avons vu que la psychanalyse, redéfinie théoriquement par Lacan comme une anti-psychologie, pouvait s'avérer susceptible de relever pratiquement le freudo-marxisme : il s'agit à présent de se demander si elle peut également s'apparenter à une antipsychiatrie susceptible d'enfoncer un coin dans la nosologie psychiatrique et dans l'exclusion de la folie qui lui est corrélative. Cette dernière interprétation peut être corroborée par plusieurs éléments dans l'histoire française de la psychiatrie. Elle doit dès lors nous conduire à interroger le rôle que la psychanalyse a pu se voir accorder dans la critique des institutions de pouvoir.

La question de l'institution tend, dans les années 1960, à prendre une place importante dans les discussions qui interrogent le rapport entre psychanalyse et politique. Il y a au moins deux raisons à cela. Tout d'abord, comme nous avons commencé à le voir, la thématique freudo-marxiste des concepts lacaniens s'intéresse au plus haut point à l'intériorisation idéologique des structurations institutionnelles. Selon cette première perspective, c'est la

sédimentation inconsciente des effets de groupe, mais aussi la genèse inconsciente de ces effets, qui constituent le terreau de la réflexion. Cette réflexion prolonge ainsi l'interrogation lacanienne sur le sujet de l'inconscient, en l'élargissant toutefois à l'échelle de la subjectivité de groupe et en l'indexant à la question politique de l'organisation institutionnelle plutôt qu'au souci épistémologique de la vérité du sujet. Ce faisant, plus encore que la psychologie et son discours de vérité, c'est l'institution psychiatrique et ses effets subjectifs qui se trouvent particulièrement interpellés par cette approche. C'est dans cette configuration que doit se comprendre l'ambition de la « psychothérapie institutionnelle », consistant à soigner par l'institution et par les effets de groupe qu'elle engendre, étant entendu que cette ambition ne peut s'accomplir qu'à condition de soigner dans le même temps l'institution elle-même et de la prévenir en particulier contre la sclérose dans laquelle elle est toujours susceptible de s'enliser. Ce faisant, cette approche institutionnelle rejoint tendanciellement une deuxième perspective qui, aux bordures extérieures de la subjectivité de groupe, cherche à mettre en lumière les dérives propres à l'institution psychiatrique. Suivant cette autre ligne, qui participe également à la politisation de la question « psy », la réflexion institutionnelle ne doit pas tant porter sur la structuration inconsciente des effets de groupe que sur la violence et l'exclusion mises en place dans les établissements psychiatriques. Cette critique en appelle par suite essentiellement à l'humanisation des institutions de soin. Elle est toutefois susceptible d'acquérir une portée politique plus générale, dès lors que ces institutions sont réinscrites dans un procès d'exclusion sociale dont elles constituent un relais important.

Cette deuxième manière de questionner l'institution psychiatrique peut alors mobiliser la psychanalyse à des degrés variables et selon des perspectives parfois contraires. La direction humaniste d'abord suivie par cette mise en question de la psychiatrie est, de fait, susceptible d'accueillir les réflexions d'une psychothérapie institutionnelle misant sur les effets inconscients de la pratique collective pour repenser la clinique. Elle rejoint à cet égard la première perspective que nous avons exposée et peut intégrer la psychanalyse à son ambition réformatrice. Dès lors, toutefois, que les effets sociaux de la ségrégation institutionnelle sont mis au jour, et que les efforts réformistes sont rendus suspects de collusion avec des rapports de pouvoir qu'ils entendent adoucir plutôt qu'abolir, la psychanalyse est bien plutôt rejetée du côté d'une institution psychiatrique dont elle ne ferait que flouter les contours. La position ambiguë de la psychanalyse au sein de ces critiques, et le déplacement de celles-ci depuis la question humaniste du soin vers l'analyse politique des rapports de pouvoir, constituent donc deux axes importants dans la pluralisation des approches de l'institution. Ces deux paramètres doivent d'autant plus nous intéresser que Guattari et Foucault contribuent, chacun à leur manière, à en

spécifier les coordonnées. Guattari, on l'a vu, contribue en effet activement à promouvoir une analyse de l'inconscient valant aussi comme une pratique de l'institution. Foucault, quant à lui, en publiant l'*Histoire de la folie*, acquiert également un rôle central dans la complexification du rapport entre psychanalyse et psychiatrie. Cet ouvrage manifeste en effet exemplairement, d'une part, l'ambiguïté de la psychanalyse ; mais il fait également l'objet, d'autre part, d'un investissement politique sur la base duquel se développeront des courants antipsychiatriques hétérogènes à l'approche analytique. Ce sont ces courts-circuits historiques, en même temps que ce double rôle de révélateur et de catalyseur joué par l'*Histoire de la folie*, que nous voudrions étudier dans les pages qui vont suivre.

3.2.1. Désaliénisme et psychanalyse : pour une institution autre

Dans les années d'après-guerre, la réflexion sur la psychiatrie est largement issue de la psychiatrie elle-même. Jouent à cet endroit le sort réservé aux malades pendant la guerre, mais aussi les conditions matérielles déplorables des hôpitaux, ainsi que la répulsion envers leur modèle concentrationnaire. Ces circonstances suscitent une volonté réformatrice, dont la convergence avec une perspective psychanalytique soucieuse de penser la subjectivité institutionnelle est attestée par l'émergence, dans ces années, d'un mouvement désaliéniste qui puise largement dans l'expérience institutionnelle de Saint-Alban. Lucien Bonnafé, initiateur et promoteur de ce courant, a, de fait, ardemment participé au fonctionnement de cet établissement psychiatrique de Lozère, dont il prend la direction en 1942. Aux côtés de François Tosquelles (qui fonde à partir de cette expérience l'idée d'une psychothérapie institutionnelle), Bonnafé y invente des modes de fonctionnement alternatifs qui répondent aux impératifs de la guerre mais qui s'appuient aussi sur une réelle volonté d'élaborer une psychiatrie plus humaniste⁹⁶. Cette expérience prend place sous le patronage de Marx et de Freud, mais aussi de Lacan qui constitue l'une des références privilégiées de Tosquelles lors de son arrivée en France. Ce faisant, le désaliénisme assume dès son origine une porosité avec les concepts et la clinique psychanalytiques, qui constituent assurément sa « source ». Comme le rappelle en effet Bonnafé, il est incontestable « que le mouvement désaliéniste soit de bout en bout inspiré par la leçon freudienne »⁹⁷. Ce qui ne signifie pas pour autant, selon la conception développée par

⁹⁶ Sur l'expérience de Saint-Alban et sur son importance pour l'itinéraire de Bonnafé, cf. en particulier Lucien BONNAFÉ, « Psychiatrie en résistance », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n° 24, 1995, p. 11-27.

⁹⁷ Lucien BONNAFÉ, « Source du désaliénisme » (1986), dans *Désaliéner ? Folie(s) et société(s)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, « Chemins cliniques », 1992, p. 206.

ce dernier, que l'activité désaliénante soit en elle-même garantie par la référence à « *la psychanalyse* »⁹⁸ : il faut encore que soit questionné à cette occasion le rapport d'aliénation susceptible de caractériser la relation analytique elle-même. Du point de vue des courants réformistes qui se développent alors, la désaliénation doit donc en passer concrètement par la mise en place d'une clinique au plus proche de la société : une clinique hors les murs et hors l'institution asilaire, autant que faire se peut.

Pour cette raison, Bonnafé est aussi l'un des premiers instigateurs de la sectorisation de la psychiatrie, qui vise à mettre en place des structures de soin supposées relayer l'asile dans la prise en charge de la maladie mentale et rendre à la psychiatrie son rôle assistanciel. Il s'agit bien alors de « proposer un point de vue nouveau, issu des travaux les plus récents, qui détruit la notion d'internement et lui substitue un clavier de mesures d'assistance infiniment plus souples, accroissant considérablement le caractère médical de l'assistance psychiatrique »⁹⁹. Or, de ce point de vue également, la psychanalyse peut apparaître comme un compagnon de route important pour ces courants réformistes. En témoigne, en particulier, l'importance qu'ont pu jouer les centres psychopédagogiques dans la diffusion d'une psychiatrie accessible à toutes et tous, qui ont intégré dès leurs origines une orientation psychanalytique¹⁰⁰. Bien que Bonnafé ne se soit jamais prononcé personnellement sur la place à accorder à la psychanalyse dans le processus de soin, son entreprise témoigne donc d'une perméabilité de la psychiatrie réformatrice à certaines positions psychanalytiques¹⁰¹. Plus encore : la porosité qui apparaît ici entre la psychanalyse et le désaliénisme, en même temps que la prise de position de Bonnafé en faveur d'une psychiatrie *autre* plutôt qu'en faveur d'un discours psychanalytique hétérogène à l'approche psychiatrique, semblent esquisser dès alors ce qui pourra s'affirmer comme une ligne de séparation plus radicale. Cette ligne, une fois le pouvoir psychiatrique thématiqué

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ Lucien BONNAFÉ, « Les journées psychiatriques », *Le Médecin français*, n° 39, 1945, p. 11. Sur l'histoire de ce mouvement de sectorisation et sur son lien à la psychothérapie institutionnelle, cf. Jean AYME, « Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle », dans Pierre DELION (dir.) *Actualité de la psychothérapie institutionnelle*, Vigneux, Matrice, « Pratique de l'institutionnel », 1994, p. 32-69. Pour un point de vue critique sur les difficultés professionnelles et théoriques auxquelles se heurte ce mouvement, on se référera également avec profit au numéro de la revue *Recherches* consacrée à ces questions (François FOURQUET et Lion MURARD [dir.], *Histoire de la psychiatrie de secteur ou le secteur impossible ?*, Paris, *Recherches*, n° 17, 1975).

¹⁰⁰ Sur ce point, cf. Annick OHAYON, *op. cit.*, p. 290-292, où l'autrice analyse l'expérience du Centre Claude-Bernard, représentatif d'un mouvement qui permet à la fois l'ouverture de la psychiatrie, l'institutionnalisation de la psychanalyse, et l'indexation de celle-ci à la psychologie clinique promue par Lagache.

¹⁰¹ Sur ce point, cf. Franck CHAUMONT, « Folie, désaliénisme, psychanalyse », *Psychanalyse*, vol. 34, n° 3, 2015, p. 83-98. La seconde moitié de l'article (p. 89-98), en particulier, s'interroge sur la place que le discours psychiatrique est susceptible d'accorder à la psychanalyse. Franck Chaumont résume efficacement, à cette occasion, la position de Bonnafé, ainsi que ses relations à Henri Ey (dont il critique l'approche essentiellement pathologisante de la maladie mentale), comme à Lacan et à Foucault (dont il salue le questionnement sur l'opération de partage entre raison et déraison).

comme tel, pourra en effet tracer une opposition entre une antipsychiatrie excluant la psychanalyse de sa pratique de contestation, et une antipsychiatrie misant au contraire sur l'altérité de la psychanalyse pour enfoncer un coin dans la nosologie psychiatrique et dans la pratique asilaire soutenue par cette dernière.

Le passage d'une « alter-psychiatrie » qui place l'institution asilaire et son fonctionnement concentrationnaire au centre de son interrogation, à une antipsychiatrie dénonçant plus radicalement le pouvoir intrinsèque à la psychiatrie elle-même, requiert néanmoins un pas de plus, que ni le désaliénisme, ni la psychanalyse ne paraissent pouvoir franchir. Ces perspectives, de fait, ne questionnent l'institution que de l'intérieur : elles visent à en déplacer les lignes et à en estomper les contours, de sorte qu'elles demeurent tributaires, dans leur contestation même, des grilles livrées par une approche thérapeutique dont elles dépendent et qu'elles cherchent d'abord à humaniser. Pour cette raison, comme le souligne Jacques Lagrange, ces revendications ne parviennent pas à formuler comme telle la question du pouvoir¹⁰². Le numéro spécial de la revue *Esprit* portant sur la « misère de la psychiatrie » donne un aperçu efficace des termes dans lesquels sont alors envisagés les problèmes posés par la psychiatrie. La « misère » dont il est ici question, lorsqu'elle est politisée, l'est en fonction d'une grille de lecture humaniste, qui mêle des inspirations marxistes et personalistes, et qui fait la part belle à un certain romantisme de la folie¹⁰³. Il est, de ce point de vue, tout à fait significatif que Foucault se réfère à ce « remarquable numéro » dans *Maladie mentale et personnalité*, et qu'il y salue « la réforme de structure de l'assistance médicale et des hôpitaux psychiatriques » à laquelle appellent ses principaux contributeurs¹⁰⁴. L'approche de ces psychiatres réformistes trouve en effet chez le jeune Foucault un écho favorable, en ce qu'elle correspond aux orientations que lui-même a pu développer dans ses premiers écrits. *Maladie mentale et personnalité*, en particulier, apparaît à certains égards comme un reflet en négatif des discussions qui animaient alors ces cercles¹⁰⁵.

¹⁰² Jacques LAGRANGE, « Versions de la psychiatrie dans les travaux de Michel Foucault », dans Philippe ARTIÈRES et Emmanuel DA SILVA (dir.), *Michel Foucault et la médecine. Lectures et usages*, Kimé, « Philosophie, épistémologie », Paris, 2001, p. 127.

¹⁰³ En témoigne en particulier la préface d'Albert Béguin, placée sous le sceau de la référence à Nerval, cité en épigraphe et mobilisé tout au long de celle-ci, avec d'autres poètes et romanciers qui s'y font la voix d'une folie réprimée. Cf. Albert BÉGUIN, « Qui est fou ? », *Esprit*, vol. 20, n° 197, 1952, p. 777-788.

¹⁰⁴ Michel FOUCAULT, *Maladie mentale et personnalité*, *op. cit.*, p. 109, n. 1.

¹⁰⁵ Sur ce point, cf. Luca PALTRINIERI, « De quelques sources de Maladie mentale et personnalité. Réflexologie pavlovienne et critique sociale », dans Elisabetta BASSO et Jean-François BERT (dir.), *Foucault à Münsterlingen. Aux origines de l'Histoire de la folie*, Paris, EHESS, « Représentations », 2015, p. 197-219. L'auteur retrace efficacement la manière dont les débats entre philosophie et psychologie, mais aussi entre psychologie phénoménologique et psychologie scientifique, ont pu influencer le jeune Foucault. La mobilisation, par Foucault, d'une idée d'aliénation supposée assurer le lien entre société capitaliste et maladie mentale, est en particulier référée à son intérêt pour la revue *La raison. Cahiers de psychopathologie scientifique* d'Henri Wallon, à laquelle

Cette influence souterraine est importante, eu égard à la manière qu'a Foucault de politiser la question psychiatrique jusqu'au tournant des années 1960 : elle indique en effet que Foucault ne disposait pas, au moment d'écrire l'*Histoire de la folie*, des armes théoriques pouvant lui permettre de poser la question du pouvoir et de situer correctement, ce faisant, le problème institutionnel. Si l'*Histoire de la folie* apparaît dès lors comme un tournant, c'est pour des raisons en partie extérieures à l'itinéraire foucauldien. L'ouvrage n'en reste pas moins un lieu décisif pour la formulation des problèmes que Foucault reprendra à son compte dans les années 1970. Il permet en effet, d'une part, de situer pertinemment l'ambiguïté de la psychanalyse par rapport à la psychiatrie. Mais il permet également, d'autre part et par l'investissement dont il fait l'objet, de formuler la question du pouvoir et de permettre ainsi le passage de l'« alter-psychiatrie » à l'antipsychiatrie.

3.2.2. Histoire de la folie, psychanalyse et antipsychiatrie : allers et retours

L'*Histoire de la folie*, issue de la thèse de doctorat soutenue en 1961 par Foucault, s'inscrit au cœur du questionnement interrogeant les rapports entre pouvoir, psychiatrie et psychanalyse. Cet ouvrage peut être considéré, tout à la fois, comme une cristallisation du rôle ambigu joué par la psychanalyse dans les premiers écrits de ce Foucault, et comme un catalyseur théorique pour les mouvements antipsychiatriques qui se développent alors. Ce faisant, il apparaît comme le lieu d'ouverture d'une discussion à plusieurs voix, entre Foucault, la psychanalyse, la psychiatrie et l'antipsychiatrie. Cette discussion est constituée d'un certain nombre d'allers et retours. C'est en effet à la suite d'un premier « aller » de Foucault vers la psychanalyse et la psychiatrie que celui-ci assistera à l'appropriation de certaines de ces thèses par des mouvements antipsychiatriques encore en gestation au moment où il écrit ; et c'est précisément le retour foucauldien sur cet investissement pratique qui déterminera certains revirements dans son propre parcours – ce qu'atteste en particulier la mise au point qu'il effectuera dans son cours sur le *Pouvoir psychiatrique*¹⁰⁶. Pour cette raison, l'*Histoire de la folie* constitue un jalon

contribuent un certain nombre de psychiatres issus du mouvement désaliéniste et de la psychothérapie institutionnelle. La volonté qu'ont ces psychiatres de refonder l'approche psychiatrique sur des bases scientifiques et matérialistes, susceptibles en même temps de rendre compte de la personnalité concrète et spécifique de l'homme, apporte un éclairage précieux sur l'éclectisme apparent de *Maladie mentale et personnalité*.

¹⁰⁶ Cf. *infra*, p. 160-174, pour une analyse de ce revirement, et du rôle que les interprétations antipsychiatriques de l'*Histoire de la folie* ont pu jouer dans la réélaboration foucauldienne de la notion de pouvoir. Il est néanmoins indispensable de relever dès à présent le rôle actif que joue l'*Histoire de la folie*, non seulement pour les mouvements antipsychiatriques en question, mais aussi, par une sorte d'« effet boomerang », sur la théorie foucauldienne elle-même.

important et paradoxal eu égard aux questions qui nous intéressent, en ce que l'ouvrage occupe une position charnière entre un amont et un aval, dans l'itinéraire conceptuel de Foucault comme dans les transformations effectives des scènes psychanalytiques et psychiatriques. L'appréciation ambiguë de la psychanalyse freudienne qui y est véhiculée s'inscrit en effet dans la continuité des premiers travaux de Foucault, tandis que le repérage d'un pouvoir psychiatrique s'exerçant sur une folie inaudible en sa vérité fait signe vers des développements futurs, en partie surdéterminés par une réception que Foucault ne pouvait pas alors anticiper.

De cette ambiguïté et de cet étrange décalage de l'œuvre avec elle-même, témoignent non seulement la réception, mais bien les « impacts » de l'*Histoire de la folie*. Nous entendons ces impacts au sens, thématiquement notament par Elisabetta Basso, des effets que cet ouvrage « a eu – à la grande surprise de Foucault lui-même – sur la psychiatrie, non seulement comme savoir ou discipline scientifique, mais aussi au niveau social et politico-institutionnel »¹⁰⁷. Dans ce cadre, il convient d'insister sur la différence entre des lectures qui réinscrivent l'œuvre dans le contexte d'un travail sur l'expérience existentielle de la folie et sur sa réduction éventuelle¹⁰⁸ ou qui, à l'inverse, prennent acte de son caractère polémique vis-à-vis de l'institution psychiatrique. Cette distinction conforte l'idée selon laquelle l'*Histoire de la folie* se situe au croisement d'un questionnement épistémologique sur les représentations de la folie et d'une réflexion politique sur l'institution psychiatrique. Ce faisant, si les « origines » de l'ouvrage sont largement dépendantes de la fascination de Foucault pour l'expérience anthropologique de la folie¹⁰⁹, il n'en demeure pas moins que la psychiatrie et l'antipsychiatrie se reconnaîtront *a posteriori* comme les destinataires de celui-ci.

Si le rôle ambigu dévolu à la psychanalyse dans cet ouvrage est dès lors révélateur, c'est parce qu'il témoigne d'une reconfiguration des rapports entre pouvoir, psychanalyse et psychiatrie en même temps qu'il y contribue. En 1961, c'est essentiellement la psychanalyse pré-lacanienne que Foucault salue pour sa capacité à recueillir l'expérience-limite de la folie. Sous cet aspect ce dernier semble encore largement tributaire, au moment où il rédige sa thèse

¹⁰⁷ Elisabetta BASSO, « Histoire, philosophie et pratiques de la psychiatrie : l'impact de l'œuvre de Foucault en Italie et en Allemagne », dans Pascal HINTERMEYER (dir.), *Foucault post mortem en Europe*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2015, p. 70. L'auteur distingue en particulier dans sa contribution plusieurs impacts liés entre eux, « au niveau des pratiques sociales, politiques, mais aussi médicales ; au niveau, plus théorique, de la recherche historique et de la réflexion historiographique ; et au niveau de la réflexion épistémologico-philosophique sur la psychiatrie en tant que savoir scientifique » (*ibid.*). Dans l'économie de ce chapitre, c'est essentiellement le premier niveau qui devra nous intéresser.

¹⁰⁸ Comme le montre Elisabetta BASSO (*ibid.*, p. 72), ce type de lecture est en particulier le fait d'une « Sozialpsychiatrie » allemande qui ne voit pas tant chez Foucault un promoteur de l'antipsychiatrie qu'un défenseur d'une psychiatrie existentielle.

¹⁰⁹ Cf. Elisabetta BASSO et Jean-François BERT (dir.), *Foucault à Münsterlingen. Aux origines de l'Histoire de la folie*, *op. cit.*

de doctorat, d'une compréhension clinique de la psychanalyse. Pourtant, dans le même temps, l'insistance de Foucault sur la capacité de la psychanalyse à travailler sur un langage s'impliquant lui-même semble trouver sa source dans certains thèmes lacaniens qui émergent alors¹¹⁰. Plus encore, les réserves formulées par Lagache au moment de la soutenance suggèrent dès alors un entrecroisement – qui ne vaut pas encore tout à fait comme un déplacement – entre l'approche expérientielle d'une folie réprimée, et l'interrogation politique des structures institutionnelles organisant cette répression. Il semble donc que *l'Histoire de la folie* occupe une position charnière entre l'antériorité d'une appréhension pré-lacanienne de la psychanalyse et la postérité d'une politisation de la question psychiatrique en son versant institutionnel. Cette position paraît précisément constituer l'ingrédient clé des échanges auxquels l'ouvrage donnera lieu. D'un côté, en effet, l'ambiguïté de Foucault à l'endroit de la psychanalyse trouve dans cet ouvrage sa pleine expression et se trouve renforcée par la description de la clinique freudienne dans des termes qui pourraient convenir à une antipsychiatrie alors en gestation. Et, d'un autre côté, si la psychiatrie se reconnaît dans cet ouvrage comme la destinataire d'une critique qui lui serait adressée, c'est bien l'antipsychiatrie qui, partant d'une même interprétation polémique du texte de Foucault, le recevra comme une justification des combats qu'elle entend mener – la situant *de facto* comme son interlocutrice véritable.

L'ambivalence de la psychanalyse eu égard à la folie, telle que la thématise *l'Histoire de la folie*, peut se comprendre à partir du projet que Foucault entend mener dans cet ouvrage. Comme il l'indique dans la première préface, il s'agit en effet pour lui de proposer une « histoire, non de la psychiatrie mais de la folie elle-même, dans sa vivacité, avant toute capture par le savoir »¹¹¹, c'est-à-dire l'histoire d'une « expérience »¹¹² et l'archéologie d'un « silence » recouvert par le « monologue » de la psychiatrie¹¹³. L'analyse de Foucault se déploie donc, en 1961, à partir d'un parti pris pour une sous-jacence expérientielle de la folie, qui, comme le souligne Frédéric Gros, « donne à son livre la dimension d'un drame métaphysique »¹¹⁴. Ce parti pris inscrit *l'Histoire de la folie* dans le cadre d'une enquête d'inspiration phénoménologique, au sein de laquelle le langage apparaît toutefois comme le lieu d'un partage originaire plutôt que d'une donation de sens : la folie constitue la limite de ce langage et, par là, l'origine de l'histoire, en deçà de laquelle il n'est qu'une « absence d'œuvre » et un langage

¹¹⁰ Sur ce point, cf. Elisabetta BASSO, « Foucault entre psychanalyse et psychiatrie. “Reprendre la folie au niveau de son langage” », art. cit., p. 44-47 en particulier.

¹¹¹ Michel FOUCAULT, « Préface à *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique* » (1961), texte n° 4 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 192.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ *Ibid.*, p. 188.

¹¹⁴ Frédéric GROS, *op. cit.*, p. 29.

impossible « qui parlerait tout seul – sans sujet parlant et sans interlocuteur »¹¹⁵. Ce projet d'ensemble est décisif touchant l'appréciation de la psychanalyse livrée dans l'*Histoire de la folie* : l'importance accordée par Foucault au rapport entre le langage et la « racine calcinée du sens »¹¹⁶ dans laquelle celui-ci s'origine permet en effet de situer correctement l'injonction paradoxale à « être juste avec Freud »¹¹⁷.

Cet appel, dans l'*Histoire de la folie*, est rapporté à la capacité de la psychanalyse à reprendre la folie « au niveau de son langage », et à restituer, dans la pensée médicale, « la possibilité d'un dialogue avec la déraison »¹¹⁸. Si la psychanalyse se trouve ainsi saluée et distinguée des psychologies positivistes, c'est donc au nom d'une expérience primordiale de la déraison qu'elle parviendrait à écouter et à restituer. L'opération de la psychanalyse est dès lors double : « reprendre la folie au niveau de son langage », d'une part, revient à pénétrer de l'intérieur le fonctionnement langagier de celle-ci, pour en manifester l'irréductibilité à l'ordre discursif qui caractérise la psychologie. Mais « restituer, dans la pensée médicale, la possibilité d'un dialogue avec la déraison » signifie également, d'autre part, aménager un espace qui saurait accueillir cette folie parlant enfin en son nom propre. Le langage est donc à la fois le lieu propre de la folie, et potentiellement déjà, en tant qu'il se dévoile dans une parole, un opérateur de lutte contre le discours psychiatrique. Ce faisant, en « rendant justice » à la psychanalyse, Foucault ne reconnaît pas seulement la capacité de celle-ci à donner voix à la folie : il salue plus fondamentalement la mise au jour par Freud d'une pure structure de langage, dans laquelle la folie confine à cette œuvre absente, s'enveloppant elle-même à l'infini « jusqu'à cette région blanche de l'auto-implication où rien n'est dit »¹¹⁹.

L'appréciation foucauldienne de la psychanalyse, en 1961, est dès lors doublement ambivalente. Elle semble articuler la compréhension de l'entreprise freudienne dans les termes

¹¹⁵ Michel FOUCAULT, « Préface à *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique* » (1961), texte n° 4 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 191. Nous suivons ici la lecture de Frédéric GROS, *op. cit.*, p. 28-42, qui commente cette préface en insistant sur le projet phénoménologique qui commande l'entreprise foucauldienne telle qu'elle s'énonce en 1961.

¹¹⁶ Michel FOUCAULT, « Préface à *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique* » (1961), texte n° 4 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 191.

¹¹⁷ Michel FOUCAULT, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, « Tel », 1972, p. 360.

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ Michel FOUCAULT, « La folie, l'absence d'œuvre » (1964), texte n° 25 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p.446. Nous suivons ici les indications d'Elisabetta Basso. Celle-ci, en soulignant l'influence qu'a pu avoir la lecture de Lacan dans la redéfinition foucauldienne de la spécificité analytique, relève que dans l'*Histoire de la folie*, mais aussi dans le volume de 1963 sur *Raymond Roussel*, dans le texte de 1964 sur « la folie, l'absence d'œuvre », et dans l'essai de 1966 sur « la pensée du dehors » c'est d'abord la question du langage qui ordonne la référence, explicite ou tacite à la psychanalyse (cf. Elisabetta BASSO, « Foucault entre psychanalyse et psychiatrie. "Reprendre la folie au niveau de son langage" », art. cit., p. 47 sq. ; Michel FOUCAULT, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, « Le chemin », 1963 ; Michel FOUCAULT, « La pensée du dehors » [1966], texte n° 38 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 546-568).

d'une psychologie clinique et l'interprétation lacanienne de cette entreprise comme mise au jour d'une pure structure de langage. Mais elle noue aussi des enjeux épistémologiques touchant la structure de langage qu'est la folie et des enjeux politiques concernant l'inscription institutionnelle de cette structure. Plus exactement, si le succès théorique de Freud consiste bien, selon Foucault, dans un « retour » à « une expérience de la déraison que la psychologie dans le monde moderne a eu pour sens de masquer »¹²⁰, les effets pratiques de ce retour sont quant à eux plus incertains. Lorsque l'analyse se déporte depuis le problème du rapport entre langage et déraison vers celui du rapport entre psychanalyse et psychiatrie asilaire, Foucault réinscrit en effet le geste freudien dans la continuité de cette dernière :

Vers le médecin, Freud a fait glisser toutes les structures que Pinel et Tuke avaient aménagées dans l'internement. Il a bien délivré le malade de cette existence asilaire dans laquelle l'avaient aliéné ses « libérateurs » ; mais il ne l'a pas délivré de ce qu'il y avait d'essentiel dans cette existence ; il en a regroupé les pouvoirs, les a tendus au maximum, en les nouant entre les mains du médecin ; il a créé la situation psychanalytique, où, par un court-circuit génial, l'aliénation devient désaliénante, parce que, dans le médecin, elle devient sujet¹²¹.

Le reproche que Foucault adresse à la psychanalyse peut d'abord s'interpréter au point de vue pratique : il vise le dispositif d'une cure exploitant et renforçant le pouvoir du médecin, qui, « en tant que figure aliénante, reste la clef de la psychanalyse »¹²². Mais cette continuité institutionnelle a également un corrélat épistémologique, consistant à rabattre la structure de langage découverte dans la folie sur la situation thérapeutique elle-même : « structure ultime », nous dit Foucault, qui assourdit la psychanalyse et la rend étrangère au « travail souverain de la déraison »¹²³. Si l'injonction à rendre justice à Freud peut donc être qualifiée de paradoxale, c'est dans la mesure où le projet psychanalytique échoue en même temps qu'il s'énonce : la cure analytique réfute en somme sa découverte d'un langage « qui parlerait seul » – non pas certes en produisant sur ce dernier un monologue, mais en l'insérant cependant dans une relation duelle entre un sujet parlant et un interlocuteur.

Or, il convient de remarquer que cette ambiguïté de la psychanalyse à l'égard de la folie révèle aussi, dans ce texte, une ambiguïté de Foucault lui-même à l'égard de la psychanalyse. Celui-ci semble en effet partagé, en 1961, entre l'idée d'une pure origine du langage dont la découverte confère à la psychanalyse un rôle opératoire, et la volonté de réinscrire thématiquement la psychanalyse dans la continuité d'une pratique institutionnelle. C'est ce que

¹²⁰ Michel FOUCAULT, *Histoire de la folie à l'âge classique*, op. cit., p. 360.

¹²¹ *Ibid.*, p. 530.

¹²² *Ibid.*

¹²³ *Ibid.*

Derrida a su souligner, en remarquant que « Foucault tente régulièrement d’objectiver la psychanalyse et de la réduire à ce dont il parle plutôt qu’à ce depuis quoi il parle »¹²⁴. À partir d’une analyse serrée des références à Freud dans l’*Histoire de la folie*, et en prêtant en particulier la plus vive attention à sa convocation aux côtés de Nietzsche, comme à sa révocation du côté des fondateurs de l’asile, Derrida peut ainsi mettre en lumière chez Foucault un « balancier du *fort/da* », qui « n’aura cessé de convoquer et de révoquer Freud des deux côtés de la ligne de partage, dans et hors de la série depuis laquelle se signe l’histoire de la folie »¹²⁵. Cet espace « depuis lequel peut s’écrire l’*Histoire de la folie* » désigne précisément cette brèche ouverte dans le langage, qui se trouve refermée par Freud au moment même où il la découvre :

La psychanalyse freudienne, avec laquelle il faut « être juste », n’est pas une psychologie, dès lors qu’elle prend en compte le langage. Or voici que c’est le langage même qui reconduit maintenant la psychanalyse au statut de cette psycho-anthropologie de l’aliénation¹²⁶.

Par cette reconduction, Freud est derechef convoqué dans une série institutionnelle qui l’associe à Pinel et Tuke, du côté d’une « histoire de la folie dont le livre fait à son tour son *objet* »¹²⁷. L’intérêt de la lecture de Derrida, à partir de là, est de rapporter cette ambivalence, essentielle peut-être à la psychanalyse, au projet même de Foucault : c’est bien ce dernier qui veut ici « tantôt créditer, tantôt discréditer Freud »¹²⁸, de sorte que la question ouverte par cet interminable *fort/da* est aussi bien celle d’une double situation : « situation de la psychanalyse au regard et au moment du livre de Foucault » ; et situation du projet de Foucault « non seulement au regard de la psychanalyse en général mais de telle psychanalyse, à telle phase de son histoire, dans telle ou telle de ses figures »¹²⁹.

C’est précisément cette instabilité de la référence à Freud dans l’*Histoire de la folie* qui confère à l’ouvrage une position charnière dans la problématisation institutionnelle de la psychanalyse. De fait : cette position ambiguë d’une psychanalyse dont la clinique permet de mettre au jour, tout à la fois, une folie à faire entendre et une situation thérapeutique à critiquer, rencontre certains thèmes d’une antipsychiatrie en pleine élaboration au moment où Foucault écrit. En particulier, l’idée d’une expérience de la folie qui préexisterait à sa capture par le savoir psychiatrique rejoint une certaine lecture de l’*Histoire de la folie* qui sera développée par

¹²⁴ Jacques DERRIDA, « “Être juste avec Freud”. L’histoire de la folie à l’âge de la psychanalyse » (1992), dans *Résistances de la psychanalyse*, Paris, Galilée, « La philosophie en effet », 1996, p. 99.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 114.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 123.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 122.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 100.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 99.

Cooper – ce qui revient à inscrire la psychanalyse dans une première série : celle d’une antipsychologie qui semble poser des jalons pour les mouvements dits « antipsychiatriques ». Mais si l’ouvrage est décisif dans l’itinéraire conceptuel de Foucault, c’est aussi parce que cette idée d’une expérience primordiale de la folie réprimée par le pouvoir psychiatrique est sous-tendue par une conception tacite du pouvoir que Foucault lui-même répudiera par la suite. Or, c’est précisément dans la thématique d’une violence institutionnelle s’exerçant sur une folie inaudible en sa vérité que se reconnaîtra une certaine antipsychiatrie. Pour cette raison, le mouvement pendulaire de Foucault eu égard à la psychanalyse engage aussi, en aval de *l’Histoire de la folie*, une évaluation contrastée de l’antipsychiatrie. De même en effet que Foucault reconnaît dans la théorie psychanalytique une approche du langage qui la situe au plus proche de l’expérience psychotique, de même il pourra reconnaître dans la pratique antipsychiatrique une prise en compte du pouvoir psychiatrique. Mais, de même aussi qu’il dénonce dans la pratique psychanalytique une réduction de cette expérience de la folie, de même il pourra dénoncer dans la théorisation antipsychiatrique du pouvoir une forme d’impasse politique. Il y a donc là une forme de chiasme, non seulement entre l’amont et l’aval de *l’Histoire de la folie*, mais également entre son parti pris épistémologique et la pratique qu’elle suscite.

L’Histoire de la folie engage par suite un deuxième « aller », de Foucault vers une antipsychiatrie qui, comme il le souligne lui-même, « n’existait pas en Europe » quand il a écrit le livre¹³⁰. Le terme d’« anti-psychiatrie » n’apparaît en effet qu’en 1967 sous la plume de David Cooper¹³¹. Il convient donc de prêter attention à ce décalage entre l’écriture de *l’Histoire de la folie* et ses effets pratiques, et de souligner que la réception de l’ouvrage par la psychiatrie et l’antipsychiatrie est elle-même faite de multiples retournements. Comme le souligne Robert Castel, la première lecture française de la thèse l’inscrit « dans le cadre d’un questionnement épistémologique parfaitement balisé par le champ intellectuel de l’époque » et dans la continuité d’une tradition universitaire française suivie en particulier par Bachelard et Canguilhem, à tel point que Foucault pourra regretter que l’ouvrage n’ait pas eu plus d’influence sur les professionnels et réformateurs de la médecine mentale¹³². Dans la mesure, toutefois, où l’ouvrage recèle également des éléments pour l’analyse phénoménologique d’une folie réduite au silence, c’est en vérité de ces deux points de vue, ajoute Castel, que *l’Histoire*

¹³⁰ Michel FOUCAULT, « Entretien avec Michel Foucault » (1980), texte n° 281 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 864.

¹³¹ David COOPER, *Psychiatrie et anti-psychiatrie* (1967), tr. fr. Michel BRAUDEAU, Paris, Seuil, « Le champ freudien », 1970.

¹³² Robert CASTEL, « Les aventures de la pratique », *Le Débat*, vol. 41, n° 4, 1986, p. 42-43.

de la folie peut être dite « *virtuellement* » politique, c'est-à-dire : « sous cette double couverture de la rupture épistémologique, et de l'invocation poético-métaphysique »¹³³. Si ce dernier point est important, c'est dès lors non seulement parce qu'il éclaire, comme on a pu le voir, le sort réservé à Freud au sein de l'ouvrage, mais aussi parce qu'il jette une lumière nouvelle sur les différents usages qui ont pu en être proposés. La virtualité politique pointée par Castel peut en effet s'actualiser en mobilisant soit l'idée romantique d'une folie réprimée, soit le thème politique d'un partage épistémologique commandé par des opérations d'ordre. Or, tout porte à croire que les mouvements antipsychiatriques, lorsqu'ils s'inspirent de Foucault, se caractérisent précisément par l'entremêlement de ces deux indications, qui ne sont pas tout à fait distinctes chez Foucault lui-même. La deuxième lecture, politique, de l'ouvrage, pourra donc en révéler, mais également en durcir, un certain nombre de lignes de force dont Foucault ne pouvait anticiper le développement.

Ce n'est qu'après 1968, comme après le premier essor des mouvements antipsychiatriques, que l'*Histoire de la folie* acquiert une dimension véritablement polémique pour la psychiatrie, cristallisée dans la célèbre accusation de « psychiatricide »¹³⁴ professée par Henri Ey en 1969. C'est que, outre-Manche et entre temps, l'*Histoire de la folie* aura fait son chemin, et accompagné théoriquement les premiers développements comme les premières expériences antipsychiatriques. C'est une version abrégée, traduite en 1964 sous le titre *Madness and Civilization*, qui circule alors en Angleterre. Celle-ci est préfacée en 1967 par Cooper, peu après la publication de l'ouvrage fondateur *Psychiatrie et anti-psychiatrie*. Cette seconde réception va contribuer à inscrire l'*Histoire de la folie* dans un contexte historique résolument pratique. Suivant la première des deux voies que nous avons voulu dégager, l'œuvre sera en particulier surdéterminée dans le sens d'un plaidoyer pour une subjectivité réprimée, et de la dénonciation d'une violence à la fois réelle et discursive. La préface de Cooper est hautement significative à

¹³³ *Ibid.*, p. 44. On peut remarquer, de ce point de vue, que l'ambiguïté théorique de l'*Histoire de la folie*, en tant qu'elle manifeste une hésitation entre deux traditions philosophiques, peut être éclairée de façon pertinente par les deux lignées philosophiques dégagées par Foucault dans le texte sur « La vie. L'expérience et la science » qu'il consacre à Canguilhem en 1985. Tout porte en effet à croire qu'à l'aube des années 1960, Foucault n'a pas encore tout à fait choisi entre « la philosophie de l'expérience, du sens, du concept », et celle « du savoir, de la rationalité et du concept » (Michel FOUCAULT, « La vie. L'expérience et la science », texte n° 361 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 1583).

¹³⁴ Cette accusation intervient dans le cadre des Journées annuelles de l'*Évolution psychiatrique* qui se tiennent à Toulouse en 1969. Le procès de Foucault y est tenu en son absence, et la « conception idéologique de l'*Histoire de la folie* » est dénoncée par certains réformateurs du cercle de la revue, dont Foucault avait pourtant été proche (cf. *L'Évolution psychiatrique*, vol. 36, n° 2, 1971, p. 223-298, dossier sur « La conception idéologique de "l'Histoire de la folie" de Michel Foucault » consacré aux Journées annuelles de 1969). Henri Ey, en particulier, récuse à cette occasion l'interprétation de la folie comme un fait culturel, réaffirme une conception organo-dynamique de la maladie mentale, et utilise une rhétorique humaniste pour dénoncer les dérives auxquelles pourrait selon lui donner lieu la conception foucauldienne (cf. Henri EY, « Commentaires critiques sur "l'Histoire de la folie" de Michel Foucault », *L'Évolution psychiatrique*, vol. 36, n° 2, 1971, p. 243-258).

cet égard. Elle reprend en effet, pour les accentuer, la thématique de la violence et celle d'une vérité cachée de la folie. La préface s'ouvre sur l'idée selon laquelle « la folie, de nos jours, est devenue une sorte de vérité perdue (*madness has in our age become some sort of lost truth* [nous traduisons]) »¹³⁵. La « violence » par laquelle la folie a été réduite au silence, est alors, sous la plume de Cooper, celle des catégorisations nosologiques aussi bien que celle qui s'exerce au quotidien sur les patient·e·s¹³⁶. De ce point de vue, il y a bien, dans cette appropriation de l'*Histoire de la folie*, une surdétermination pratique de certaines voies ouvertes par l'ouvrage.

Mais il y a plus : car la préface prend également acte de l'insuffisance de la psychanalyse pour l'entreprise de libération à mener. Ce point est capital : il indique en effet que l'ambivalence de la psychanalyse, révélée par l'*Histoire de la folie*, se prolonge elle aussi pratiquement. L'inscrivant à la fin de sa préface dans la série répressive à laquelle Foucault refusait de la réduire, Cooper voit dans la psychanalyse une entreprise normalisatrice qui dénie toute voix à « l'affirmation autonome d'un Soi pur et spontané (*the autonomous assertion of pure, spontaneous Self* [nous traduisons]) »¹³⁷. Par suite, la cure psychanalytique peut être comprise comme « une sorte d'anti-guérison (*a sort of anti-healing* [nous traduisons]) », c'est-à-dire comme une « cure » au sens culinaire du terme, qui assèche la subjectivité comme elle sècherait du bacon au lieu de la laisser se déployer dans sa vérité¹³⁸. À partir d'une telle lecture, il est dès lors possible de souscrire à l'affirmation de Castel, selon laquelle l'œuvre de Foucault a été « doublement surdéterminée », suivant les deux orientations portées par l'ouvrage, de sorte qu'elle a pu servir de grille théorique à la fois « pour lire les figures diverses de la subjectivité réprimée » et pour « comprendre les formes diversifiées d'une contrainte elle-même omniprésente »¹³⁹. Comme on le voit dans la préface de Cooper, la situation pratique de la psychanalyse par rapport à la psychiatrie dépend dès lors de sa capacité à dégager son approche du sujet des rets institutionnels dans lesquels elle se maintient. Selon qu'on lui accorde une telle capacité ou qu'on la lui dénie, la psychanalyse pourra se distribuer de part et d'autre

¹³⁵ David COOPER, « Introduction » (1967) dans Michel FOUCAULT, *Madness and Civilization* (1964), Londres, Routledge, 2001, p. VII.

¹³⁶ *Ibid.*, p. VIII.

¹³⁷ *Ibid.*, p. IX.

¹³⁸ *Ibid.* Cooper critique à cet endroit la « cure » telle que la conçoit la psychiatrie moderne, dans laquelle il dénonce « un processus pas tout à fait dissemblable au traitement du bacon, et tout à fait opposé à la guérison au sens d'une restauration de la personne dans son entièreté (*a process not entirely dissimilar to the curing of bacon, and totally opposed to healing in the sense of the making whole of persons* [nous traduisons]) ». Cooper joue à cet endroit sur le double sens du mot « cure » en anglais, mais désigne sans doute aussi par ce terme la cible qui est la sienne à la fin de la préface, à savoir : la psychanalyse et sa « *talking cure* », dont il est question immédiatement après dans le texte.

¹³⁹ Robert CASTEL, « Les aventures de la pratique », art. cit., p. 44-45.

des luttes institutionnelles qui auront pu trouver chez Foucault une forme de caution théorique. La politisation de l'*Histoire de la folie* par l'antipsychiatrie permet donc non seulement de poser à la psychiatrie la question de son pouvoir, mais également de relancer au point de vue pratique la discussion sur la situation de la psychanalyse par rapport à la psychiatrie et, plus généralement, à la notion d'institution.

3.2.3. En deçà de la structure et du sujet : vers des pratiques de l'institution

L'appropriation, par l'antipsychiatrie, de certaines thèses de l'*Histoire de la folie*, permet donc à cette dernière de formuler à partir de Foucault, mais aussi au-devant de lui, la question du pouvoir psychiatrique. Soutenus par une approche théorique de la folie et du pouvoir psychiatrique dans laquelle ils pensent se reconnaître, les mouvements antipsychiatriques déploient dès lors des luttes dont Foucault perçoit très vite les enjeux et les liens avec sa propre entreprise. Ces combats ont certes pour sous-bassement théorique une certaine surdétermination des thèses foucauldienne. Mais c'est précisément cet aboutissement pratique de certaines de ses thèses, en même temps que la reprise et transformation du cadre conceptuel qui les avait vues naître, qui va susciter dans les années 1970 un retour de Foucault sur la psychiatrie comme sur la psychanalyse, et qui va aussi créer les conditions d'un véritable échange, sur ces questions, avec Deleuze et Guattari. Le « saut dans les pratiques » à partir duquel ces trois auteurs vont poser à la psychanalyse la question de sa politique requiert en effet la formulation d'un problème qui se pose non seulement au point de vue métapsychologique des investissements inconscients du sujet, mais également au point de vue institutionnel des forces en présence. C'est à cet égard que le passage d'une critique désaliéniste de l'institution psychiatrique à une pratique prenant en compte les jeux de pouvoir caractéristiques des institutions en général apparaît susceptible de livrer les coordonnées d'un problème dont nos auteurs héritent et qui touche en son cœur à la question du pouvoir psychanalytique.

Lorsque l'on resitue la psychanalyse dans une première lignée antipsychologique, puis antipsychiatrique, celle-ci semble en effet pouvoir fournir théoriquement des outils critiques permettant de questionner l'investissement libidinal du pouvoir, et proposer pratiquement une thérapie alternative à la clinique traditionnelle. Néanmoins, ce que révèle également le rapprochement entre la psychanalyse et l'antipsychiatrie est que, dès lors que l'on accepte de politiser la question psychiatrique et psychanalytique, la psychanalyse devient à son tour susceptible d'apparaître comme un avatar du pouvoir psychiatrique plutôt que comme son

principe de contestation interne. Si l'affinité entre la psychanalyse et l'antipsychiatrie permet donc de formuler avec acuité la question des rapports entre la psychiatrie et le pouvoir, cette question ne peut s'ouvrir politiquement qu'à condition que la psychanalyse se trouve elle-même prise dans le soupçon qu'elle a contribué à susciter. Ce n'est donc qu'à condition de s'extraire d'une appréhension du pouvoir strictement interne au savoir psychanalytique que peut être mise au jour la question du pouvoir de la psychanalyse – mieux : que pourra s'avérer la dépendance du savoir psychanalytique lui-même à des dispositifs extra-analytiques dont la psychanalyse constitue un relais important.

C'est à cet endroit que la notion d'institution prend une importance singulière, car c'est elle qui permet de questionner la psychanalyse non seulement à partir de l'expérience de la folie, mais également à partir du lieu – et plus généralement du dispositif – au sein duquel elle inscrit cette expérience. C'est donc cette notion, d'abord appliquée à la psychiatrie, qui permet au seuil des années 1970 de politiser à nouveaux frais la question psychanalytique. Dans une perspective thématisée en particulier par Goffman, l'asile apparaît comme une « institution totalitaire », c'est-à-dire, suivant la définition proposée par ce dernier, comme « un lieu de résidence et de travail où un grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées »¹⁴⁰. Il n'est ainsi pas fortuit que l'étude de Goffman entende traiter « des institutions totalitaires en général, et des hôpitaux psychiatriques en particulier »¹⁴¹ : ces derniers apparaissent en effet comme un modèle privilégié pour l'étude des institutions, au même titre que les prisons, de sorte que l'interrogation critique sur leur mode de fonctionnement peut porter sur l'ensemble des techniques de contrôle qu'ils articulent plutôt que sur la spécificité de leur objet présumé.

On comprend donc que l'*Histoire de la folie* puisse être doublement surdéterminée, non seulement par les pratiques qui insistent sur la prise en compte d'une folie réduite au silence, mais aussi par celles qui dénoncent dans l'asile une miniaturisation des structures institutionnelles qui organisent plus généralement la société. Cette seconde manière de politiser la question « psy » engage en outre une critique plus générale des institutions de pouvoir : si l'institution peut être dite totalitaire en ce qu'elle constitue un lieu clos coupé du monde extérieur, elle permet aussi de prendre en compte le déploiement des structures de pouvoir au sein de la vie la plus quotidienne. Comme l'écrit Castel, « le système psychiatrique comme

¹⁴⁰ Erving GOFFMAN, *Asiles. Étude sur la condition des malades mentaux*, tr. fr. Liliane LAINÉ, Paris, Minit, « Le sens commun », 1968, p. 41.

¹⁴¹ *Ibid.*

l'univers carcéral ont ainsi représenté des “fronts secondaires” privilégiés sur lesquels peut se cristalliser une lutte politique entre dominants et dominés, exploités et exploités, qui traverse l'ensemble du corps social »¹⁴². Les revues antipsychiatriques, qui se développent dans les années 1970 en puisant largement dans le corpus foucauldien, se font l'écho de ces interprétations : il s'agit alors pour elles de mener localement la lutte sur le front psychiatrique, en contestant dans le même temps la répression qui caractérise plus généralement la société et ses diverses formes organisationnelles¹⁴³. La notion d'institution articule donc une dualité entre la clôture sociale qui la caractérise et la forme générale par laquelle elle se déploie à même la société. Cette dualité garantit l'efficacité de cette notion touchant la politisation de la question psychiatrique, mais peut-être aussi son instabilité, lorsque l'institution elle-même tend à se dissoudre dans la quotidienneté de la domination que son étude entend révéler.

C'est au creux de cette ambiguïté que vient se loger la psychanalyse, ce qui permet de comprendre qu'elle puisse à la fois contribuer à l'interrogation critique de l'institution asilaire et se trouver soumise en retour à cette interrogation. Car si la psychanalyse permet de déplacer le modèle thérapeutique des institutions asilaires vers une relation duelle et de fonder cette relation sur une prise en compte de la subjectivité plutôt que sur un modèle répressif, elle échoue aussi en reproduisant dans la cure les dispositifs de pouvoir propres à l'institution psychiatrique. La psychanalyse contribue donc à poser la question des rapports entre un pouvoir institutionnel et une subjectivité réprimée, mais cette question ne peut se poser qu'à condition de valoir *a fortiori* pour elle-même. De cette nouvelle manière de questionner le pouvoir résulte un certain nombre de pratiques cliniques et politiques qui tendent à se pluraliser, puis à se polariser en fonction du rôle qu'elles confèrent à la psychanalyse dans cette approche institutionnelle. Selon un mouvement que nous avons déjà cru repérer dans l'« alter-psychiatrie » d'après-guerre, la psychanalyse peut en effet se voir convoquée, dans les luttes antipsychiatriques, d'un côté ou de l'autre d'une ligne de démarcation qui distinguerait d'un côté une structure institutionnelle, de l'autre une subjectivité réprimée par cette structure. La diversité des articulations entre pouvoir et subjectivité peut ainsi permettre de comprendre la répartition des luttes antipsychiatriques le long d'un spectre qui irait du sujet réprimé et à l'institution asilaire. Dans cette configuration, la psychanalyse constitue en outre un élément déplaçable : elle est

¹⁴² Robert CASTEL, « Les aventures de la pratique », art. cit., p. 45.

¹⁴³ Sur ce point, cf. Jean-François BERT, « Michel Foucault et les luttes antipsy dans les années 1970. Sociologie d'une réception implicite », *La Lettre du Psychiatre*, vol. 3, n° 8, 2007, p. 181-186. L'article analyse les modalités de la référence à Foucault dans plusieurs revues antipsychiatriques (en particulier *Psychiatisés en lutte*, *Le Journal de l'AERLIP*, *Garde-fous*), et met au jour une utilisation locale et stratégique des thèses foucaaldiennes, qui suppose en même temps une critique plus générale de la répression sociale.

susceptible d'être mobilisée aussi bien depuis le lieu où elle déploie sa clinique du sujet que depuis celui où elle s'inscrit institutionnellement.

À l'une des extrémités de ce spectre, l'antipsychiatrie anglaise vise, comme on l'a vu, à sublimer la subjectivité délirante et à donner au fou la possibilité de mener jusqu'à son terme l'expérience d'une folie conçue sur le mode d'un « voyage ». L'antipsychiatrie anglaise développe en effet une approche expérientielle de la folie, directement liée à sa thématisation du pouvoir psychiatrique dans les termes d'une violence : comme l'écrit Cooper, c'est dans la mesure où « la psychiatrie représente les intérêts, ou les prétendus intérêts des hommes normaux » que « la violence en psychiatrie est au premier chef violence *de* la psychiatrie »¹⁴⁴. Or, ces hommes normaux, ajoute Cooper, « se définissent eux-mêmes par une certaine absence d'expérience »¹⁴⁵. Dès lors, la solution clinique et politique proposée par ce dernier consiste à aménager, avec Ronald David Laing et Aaron Esterson, des communautés thérapeutiques dans lesquelles cette expérience pourra enfin se déployer jusqu'à la conversion, ou « *metanoïa* », supposée marquer le terme d'un accomplissement de la folie : « au lieu d'hôpitaux psychiatriques, qui sont des sortes d'usines de réparation, nous aurions besoin d'endroits où les gens qui ont voyagé plus loin [...] que les psychiatres et les êtres réputés sains d'esprit, auraient la possibilité d'aller plus loin encore dans l'espace et le temps intérieurs – et d'en revenir »¹⁴⁶. Dans ces communautés, la psychanalyse ne saurait donc être mobilisée qu'à condition de récuser toute opération normative – ce dont elle s'avère incapable du moment qu'elle entend soumettre le « langage de la folie » à ses propres grilles d'analyse¹⁴⁷.

À l'autre extrémité de l'articulation entre les structures institutionnelles et l'expérience de la folie, le mouvement antipsychiatrique italien porté par Basaglia promeut à l'inverse une perspective anti-institutionnelle appelée à se développer plus systématiquement dans une critique et une pratique politique : « la polémique engagée contre le système institutionnel », écrit ainsi Basaglia, « dépasse le domaine de la psychiatrie, pour atteindre les structures sociales qui le sous-tendent »¹⁴⁸. Ce faisant, la perspective ouverte par Basaglia se déploie sur le versant négatif d'un refus radical des dispositifs institutionnels. Ce refus ne tolère aucun compromis,

¹⁴⁴ David COOPER, *Psychiatrie et anti-psychiatrie*, op. cit., p. 33.

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ Ronald David LAING, *La Politique de l'expérience. Essai sur l'aliénation* suivi de *L'Oiseau de paradis* (1967), tr. fr. Claude ELSÉN, Paris, Stock, 1969, p. 80.

¹⁴⁷ Cf. David COOPER, *Le langage de la folie. Exploration dans l'hinterland de la révolution*, tr. fr. Nicole FREY et Bernard DE FRÉMINVILLE, Paris, Seuil, « Combats », 1978 (chap. 1 : « Le langage de la folie », p. 17-42 en particulier), où cette critique est développée plus systématiquement à propos de la psychanalyse en général et de l'enseignement lacanien en particulier.

¹⁴⁸ Franco BASAGLIA, *L'Institution en négation. Rapport sur l'hôpital psychiatrique de Gorizia* (1968), tr. fr. Louis BONALUMI, Paris, Seuil, « Combats », 1970, p. 7.

les politiques de reconversion de l'asile déployées par le mouvement de sectorisation ou les communautés thérapeutiques étant toujours suspectées de reconduire, sur un mode tolérant, un dispositif de contrôle social : « l'institution tolérante » apparaît à cet égard comme « l'autre face de l'institution violente », qui « continue à remplir sa fonction originale, sans que sa signification stratégique et structurale en soit modifiée ni les jeux de pouvoir sur lesquels elle se fonde »¹⁴⁹. Ainsi doit s'entendre la perspective négative portée par Basaglia. À la fois « destruction et dépassement »¹⁵⁰, cette « dimension négative » vise à dépasser la seule perspective asilaire, et à détruire à leurs racines les fondements du système institutionnel. Pour cette raison, elle ne saurait non plus s'accommoder d'une approche psychanalytique, aussi soucieuse celle-ci puisse-t-elle être de se porter à l'écoute de la folie. Dans ces deux premières perspectives, portées respectivement par les antipsychiatries anglaises et italiennes, la psychanalyse est donc toujours considérée comme inapte à mener à son terme la remise en cause de l'institution psychiatrique. Soit qu'elle renferme dans ses grilles herméneutiques ce qui pouvait apparaître comme une percée vers le langage de la folie, soit qu'elle assouplisse ses grilles institutionnelles sans abolir la structure qui les soutient : elle semble en tout cas toujours échouer à déployer jusqu'à son terme la radicalité du questionnement qu'elle a contribué à ouvrir.

Il est toutefois une autre façon de situer la psychanalyse sur le spectre allant de la subjectivité réprimée aux structures institutionnelles qui l'enserrent, qui consiste non pas à rejeter son approche dans l'ombre des structures à critiquer, mais à en faire au contraire le fer de lance d'une remise en cause de l'institution asilaire. Cette manière de faire jouer positivement la psychanalyse contre la psychiatrie peut à son tour insister soit sur sa capacité à soustraire le « fou » à la nosologie comme aux appareils hospitaliers, soit sur sa portée critique et révolutionnaire relativement au système institutionnel lui-même. Positivement aussi, donc, la psychanalyse peut être tirée soit du côté d'une approche authentiquement soucieuse de la subjectivité du patient, soit du côté d'une remise en cause des structures de pouvoir. Lorsqu'il s'interroge sur la capacité de la psychanalyse à formuler pertinemment le problème de l'institution psychiatrique, Robert Castel identifie ainsi, dans la tentative de Maud Mannoni, une volonté de fonder dans la pureté analytique les conditions d'une hétéronomie entre l'approche psychanalytique de la psychose et la réduction normative de la folie¹⁵¹. Suivant

¹⁴⁹ Franco BASAGLIA, « L'assistance psychiatrique comme problème anti-institutionnel. Une expérience italienne », *L'Information psychiatrique*, vol. 47, n° 2, 1971, p. 163.

¹⁵⁰ Franco BASAGLIA, *L'Institution en négation*, *op. cit.*, p. 137.

¹⁵¹ Cf. Robert CASTEL, « L'institution psychiatrique en question », *Revue française de sociologie*, vol. 12, n° 1, 1971, p. 57-92 (en particulier p. 68-72, consacrées à l'ouvrage de Maud Mannoni), et Robert CASTEL, *Le*

Mannoni, le refus de la psychiatrie asilaire a dès lors pour corrélat le refus d'un révisionnisme freudien par lequel la psychanalyse pourrait s'intégrer à des approches psychosociales : aux « notions de rééducation émotionnelle du patient (en vogue dans certains cercles psychanalytiques) », celle-ci oppose ainsi « une logique de l'inconscient et l'étude de ce qui est opérant au niveau du désir »¹⁵². C'est de cette étude, ajoute-t-elle, « que dépend l'avènement du sujet à une parole personnelle »¹⁵³ : la conception qu'elle développe dépend donc d'une approche théorique de la folie inspirée de Lacan et vise en somme à refuser au psychiatre le droit de préemption qu'il s'arroge sur « son "fou" ». Il n'est alors guère étonnant que Mannoni s'explique longuement avec l'antipsychiatrie anglaise, dont elle a largement contribué à diffuser les travaux. Conformément à la typologie que nous tâchons d'esquisser, elle situe en effet son entreprise du même côté que les pratiques de Laing et de Cooper, qui consistent à se porter à l'écoute de la psychose. Elle entend donc saluer dans ces expériences « l'originalité d'une recherche qui donne à la folie la possibilité de parler »¹⁵⁴, sans pour autant souscrire pleinement à la réponse que ces entreprises entendent apporter à la conflictualité qu'ils pointent entre la folie et la société. Plutôt que de « défendre le fou contre la société »¹⁵⁵, il s'agit en effet pour elle de mettre en question « non tant la nature de la folie ou ses causes, que la façon dont elle est appréhendée dans le contexte social d'aujourd'hui »¹⁵⁶. Son opération se présente donc d'abord comme une dénonciation de la « mutation technocratique »¹⁵⁷ par laquelle une certaine psychanalyse tend à s'aligner sur le modèle médico-administratif de la psychiatrie. L'altérité radicale de la psychanalyse, pour être efficace, doit donc être préservée en dehors d'un secteur public dans lequel le psychanalyste ne peut s'engager sans « abdiquer » du même coup son point de vue d'analyste¹⁵⁸. Conférer à la psychanalyse une capacité critique revient donc nécessairement, dans ce cadre, à distinguer la pureté psychanalytique de ses dévoiements secondaires et à miser sur ses capacités à se porter à l'écoute de la folie pour défaire les structures institutionnelles de l'asile.

C'est précisément cette distinction que Castel récuse, en rejetant du même coup la prétention de la psychanalyse à être *essentiellement* libératrice, c'est-à-dire intrinsèquement

Psychanalyse, op. cit., chap. 7 : « Le psychanalyste, son fou, et la psychiatrie », p. 145-183 (le titre du chapitre est une allusion explicite à Maud Mannoni et les pages en question tâchent de mettre au jour les impasses auxquelles se heurte la volonté de s'appuyer sur l'altérité de la psychanalyse pour réformer l'institution).

¹⁵² Maud MANNONI, *Le Psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, Paris, Seuil, « Le champ freudien », 1970, p. 28.

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 193.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 170.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 226.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 227.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 174.

soustraite aux dispositifs de pouvoir dans lesquels elle s’insère et qu’elle alimente en retour. Contre la rhétorique de la « récupération », Castel suggère ainsi que le « psychanalysme », considéré comme l’ensemble des effets sociaux de la psychanalyse, entretient avec l’abstraction métapsychologique un rapport qui n’est pas seulement de l’ordre de l’usage ou du mésusage. Bien plutôt, il est corrélatif à cette abstraction même, en tant qu’il constitue « l’implication socio-politique directe de la méconnaissance du socio-politique, méconnaissance qui n’est pas un simple “oubli” mais [...] *un processus actif d’invalidation* »¹⁵⁹. Parce que la métapsychologie ne saurait se distinguer des effets sociaux qu’elle permet d’expliquer et d’invalider dans un même mouvement, le rapport de la psychanalyse au psychanalysme ne saurait donc être celui d’une théorie à ses applications : tout au contraire, celle-ci produit celui-là « aussi directement qu’un corps exposé donne de l’ombre »¹⁶⁰. Relativement à la voie ouverte par Maud Mannoni, cette critique des effets sociaux immédiats de la psychanalyse implique donc d’interroger ce qui se présente selon Castel comme une « dérobade » devant la tâche d’appliquer une critique institutionnelle radicale « aux conditions d’exercice de la psychanalyse elle-même »¹⁶¹. Dans la mesure où Castel perçoit, dans l’entreprise de Basaglia, l’opération critique la plus à même de questionner l’institution psychiatrique à sa racine, il faut toutefois se demander si, dans la typologie que nous avons voulu présenter, il reste une place pour une psychanalyse, qui, derechef à l’autre bout du spectre, pourrait prendre à bras le corps le problème institutionnel tout en s’incluant réflexivement dans la critique.

Il est à cet égard significatif que Castel considère la psychothérapie institutionnelle « deuxième manière », telle qu’elle est pratiquée à La Borde, comme une exacerbation des rapports institutionnels plutôt que comme leur contestation interne. Elle est, selon lui, « cette tentative de sublimer les structures de l’institution totalitaire et de les faire fonctionner dans et par la logique de l’inconscient »¹⁶². Ce faisant, contrairement à d’autres tentatives (notamment celle de Basaglia auquel Castel fait significativement référence), la psychothérapie institutionnelle ne paraît pas, selon lui, « introduire une rupture *réelle*, ouvrir une alternative au système psychiatrique, ni même dévoiler ses vraies contradictions »¹⁶³. C’est pourtant bien, semble-t-il, dans la reconfiguration de l’approche institutionnelle que pourraient résider les conditions d’une critique psychanalytique de l’institution – qui devrait alors inclure une critique psychanalytique de la psychanalyse. C’est du moins ce que semble indiquer la voie ouverte par

¹⁵⁹ Robert CASTEL, *Le Psychanalysme, op. cit.*, p. 11.

¹⁶⁰ *Ibid.*

¹⁶¹ Robert CASTEL, « L’institution psychiatrique en question », art. cit., p. 70.

¹⁶² Robert CASTEL, *Le Psychanalysme, op. cit.*, p. 161.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 162.

l'« analyse institutionnelle » de Guattari, qui vise à saper non seulement les hiérarchies verticales, mais également les structurations horizontales des investissements libidinaux. Une telle perspective revient à délimiter un domaine d'étude qui n'est « ni celui de la thérapie institutionnelle, ni celui de la pédagogie institutionnelle, ni celui de la lutte d'émancipation sociale », mais qui implique « une méthode analytique susceptible de traverser ces multiples champs »¹⁶⁴. Lorsqu'il revient en 1985 sur sa propre « pratique de l'institutionnel », il est dès lors significatif que Guattari lie résolument les thèmes qu'il a crus voir émerger dans sa pratique clinique et politique à la problématique développée dans *L'Anti-Œdipe* :

Ce qui se faisait à Saint-Alban et à Laborde était déjà pour moi l'amorce d'un tel décentrement permettant de dégager l'analyse des cadres personnologiques et familiaristes pour rendre compte d'*agencements d'énonciation* d'une autre taille (soit d'une plus grande taille sociale, soit d'une taille infra-individuelle). D'où la problématique ultérieure : *Capitalisme et schizophrénie*, en collaboration avec Gilles Deleuze, tournant autour du fonctionnement de la subjectivité pré-personnelle – en deçà des totalités de la personne et de l'individu – et supra-personnelle, c'est-à-dire des phénomènes de groupe, des phénomènes sociaux¹⁶⁵.

Cette remarque est précieuse : elle permet de situer la démarche de Guattari dans une certaine proximité avec l'entreprise menée par Basaglia, en ce que celle-ci vise à interroger, en deçà mais aussi au-delà du sujet, un ensemble de structurations sociales et politiques réelles. Ce faisant, l'approche guattarienne (et plus exactement guattaro-deleuzienne, dans la mesure où Guattari pointe alors l'apport de Deleuze à sa propre démarche) ne repose pas tant sur une exception psychanalytique supposée, que sur le retournement critique des outils d'analyse psychanalytiques sur l'institution psychanalytique elle-même. La pratique de l'institutionnel qu'il préconise est donc homogène à ce que nous avons identifié plus haut comme une « pratique de l'inconscient » entée sur une reconfiguration des apports lacaniens¹⁶⁶. Une telle opération implique toutefois un geste théorique d'ampleur, et une reformulation des termes du problème dont Deleuze, Guattari et Foucault héritent.

¹⁶⁴ Félix GUATTARI, dans Félix GUATTARI, Jean OURY et François TOSQUELLES, *Pratique de l'institutionnel et politique*, Vigneux, Matrice, 1985, p. 48.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 49-50.

¹⁶⁶ Cf. *supra*, p. 120-130.

Ce problème, rendu visible par la politisation du champ « psy », concerne en somme l'articulation entre le pouvoir, le sujet, et la psychanalyse. Cette articulation est comprise par les approches antipsychiatriques dans les termes d'une opposition entre l'institution psychiatrique et la subjectivité réprimée. Or, ainsi formulée, une telle opposition ne permet pas de questionner la capacité de la psychanalyse à s'inclure elle-même dans la critique. Rejetée dans l'extériorité de l'institution ou appelée à reprendre de l'intérieur le langage d'une altérité radicale, la psychanalyse est en effet toujours conçue, au sein de ces approches, dans des termes qui les empêchent d'envisager le pouvoir psychanalytique à partir de la spécificité de son approche théorique. Dans les années 1960, il est pourtant d'autant plus nécessaire de poser cette dernière question que la psychanalyse lacanienne engage une reconfiguration des rapports entre pouvoir et subjectivité, et fournit des outils d'analyse précieux pour envisager, *a parte subjecti*, la dépendance du sujet à des structures langagières susceptibles d'être envisagées politiquement – ce dont témoignent les reprises freudo-marxistes de cette conceptualité. Or, dans le même temps, le tournant lacanien, en achevant de démedicaliser l'approche analytique, est également susceptible d'en exacerber les effets, en ce qu'il permet à la psychanalyse de se concevoir, *a parte objecti*, comme hétérogène aux structures institutionnelles dont elle prétend s'extraire – ce qu'indique l'ambivalence des approches antipsychiatriques vis-à-vis de la psychanalyse. Ce faisant, la question de la capacité réflexive de la psychanalyse, accessoire peut-être dans le cadre d'une psychologie clinique, devient essentielle lorsque la psychanalyse cesse de se concevoir elle-même comme un savoir psychologique et comme un pouvoir psychiatrique.

C'est en ce point, sans doute, que les approches de Deleuze, Guattari et Foucault trouvent leur originalité. L'analyse des enjeux théoriques et pratiques de la psychanalyse à la veille des années 1970 permet en effet de mettre au jour un entrecroisement entre une reconnaissance progressive de la dimension opératoire de certains concepts lacaniens, au premier rang desquels figurent l'inconscient et son sujet, et la thématization concomitante de la psychanalyse dans ses dimensions objectives, que seule une approche extérieure permet de révéler. Cette dualité entre l'opérativité interne et la thématization externe ne désigne pas fondamentalement une opposition entre la théorie psychanalytique et ses effets pratiques : elle s'instancie plutôt à chacun de ces niveaux. La perspective chosiste qui préside à une ontologie de l'inconscient accompagne en effet théoriquement, comme on a pu le voir, l'ambition méthodologique de

penser la dépendance du sujet aux structures qui le produisent. Les questions pratiques ouvertes par la psychanalyse reconduisent ces deux modalités de problématisation, mais elles en accentuent ainsi les limites respectives. L'étude des reprises freudo-marxistes de Lacan et des approches institutionnelles du pouvoir psychiatrique permet en effet de mettre en lumière, dans les deux cas, une opposition entre une approche internaliste et une approche externaliste de la psychanalyse. L'alternative fondamentale à laquelle est alors soumis le freudo-marxisme oppose en effet un usage psychosocial de la psychanalyse à la prise en compte d'une conflictualité à la fois inconsciente et politique. Réciproquement, l'appréhension de la psychanalyse dans ses rapports à l'institution psychiatrique révèle deux manières d'envisager ces rapports, selon que l'on éclaire sociologiquement sa situation objective, ou que l'on insiste cliniquement sur ses effets subjectifs. Dans les deux cas, nous pouvons ainsi observer une distinction entre des approches internes ou externes à la psychanalyse, mais il faut encore remarquer que ces options se répartissent alors sans se recouvrir, et forment plutôt une sorte de chiasme. Car, d'un côté, c'est bien l'extériorité de l'approche psychosociale qui est imputée d'une forme d'aveuglement à la conflictualité inconsciente ; tandis que, de l'autre côté, l'intérêt porté à cette seule conflictualité indépendamment des institutions objectives où elle s'inscrit, reconduit derechef l'internalisme psychanalytique à une approche psychosociale visant à éclairer les structures institutionnelles au point de vue métapsychologique. Il est de ce point de vue tout à fait significatif que Castel distingue à son tour, dans son article sur l'institution psychiatrique, une « *psycho-sociologie de l'établissement psychiatrique* » à laquelle il rapporte *in fine* toutes les tentatives visant à penser le problème institutionnel depuis l'intérieur de la conceptualité analytique ; et une « *sociologie de l'institution psychiatrique* proprement dite qui constitue un des domaines stratégiques du système psychiatrique en général envisagé comme un appareil de pouvoir et de contrôle social »¹⁶⁷.

Or, dans cette configuration, Deleuze, Guattari et Foucault vont précisément se distinguer en tâchant de situer leur questionnement en deçà de la polarisation entre le sujet de l'inconscient et le pouvoir psychanalytique, afin d'analyser conjointement ces deux aspects. La psychanalyse apparaît en effet chez eux, tout à la fois, comme un outil d'analyse et comme toujours déjà prise dans un questionnement politique qu'elle contribue à susciter – qu'elle suscite nécessairement. L'ambition commune qui commande leurs critiques respectives de la psychanalyse est d'interroger la psychanalyse depuis le lieu où elle déploie ses dimensions opératoires, jusqu'à

¹⁶⁷ Robert CASTEL, « L'institution psychiatrique en question », art. cit., p. 59.

celui où elle s'inscrit socialement, et de prendre en compte réciproquement les effets de cette inscription sur le sujet qu'elle secrète.

DEUXIÈME PARTIE.
POUVOIR, VIE ET SUBJECTIVITÉ

CHAPITRE 4.

LA VOIE NÉGATIVE : RETOURS SUR INVESTISSEMENTS

À l'aube des années 1970, la question « psy » charrie un certain nombre de problèmes nouveaux, progressivement constitués dans la décennie précédente à partir des apports lacaniens et du branchement de ceux-ci à la politisation concomitante des pratiques psychanalytiques et psychiatriques. Il n'est dès lors pas étonnant que le tournant des années 1960 marque également, pour Deleuze, Guattari et Foucault, un point de pivot dans leurs conceptualités respectives. Comme on l'a vu, ceux-ci héritent d'un problème qui s'est élaboré avec, mais aussi malgré eux : problème dont ils n'énoncent pas les coordonnées, mais qui leur revient comme tel depuis le lieu où ils l'ont vu éclore. Dans la mesure où chacun d'eux a pu contribuer, à sa manière, à penser cette éclosion (en thématissant les enjeux herméneutico-sémiotiques, ontologiques et politiques de la psychanalyse, et en qualifiant de ces trois points de vue le renouvellement lacanien), ils sont néanmoins sommés, aussi bien par les coordonnées de ce problème que par les solutions insatisfaisantes qui lui sont apportées, de le reprendre à leur compte.

Ce problème, on l'a vu, concerne l'articulation entre le pouvoir et la subjectivité que celui-ci prend pour cible. Cette question est à la fois générale et spécifique. Générale, elle ne vise pas à première vue la seule psychanalyse, ni même plus largement le seul dispositif psychologique et psychiatrique. Elle invite plutôt à considérer les problèmes de répression du sujet et de subversion révolutionnaire, dans un contexte où la question politique se pose à même l'immanence du social. Mais c'est relativement à ce même contexte que cette question touche aussi spécifiquement la psychanalyse, dans la mesure où celle-ci semble alors pouvoir prendre en charge cette interrogation au point de vue opératoire, en même temps qu'elle se trouve suspectée de reproduire objectivement les rapports de pouvoir qu'elle prétend dénoncer. La psychanalyse peut en effet permettre de reprendre la question de l'inconscient au point de vue de sa structuration socio-politique, et se donner ainsi les moyens d'envisager la production du sujet dans sa relation à la loi. Mais le discours critique ainsi produit devient aussi reproductif des structures qu'il a mises au jour, lorsqu'il secrète par son approche un sujet dont il entend révéler l'appartenance à la loi qu'il énonce.

Pour cette raison, les enjeux de la psychanalyse apparaissent, au début des années 1970, indissolublement cliniques et politiques, en ce que celle-ci permet d'interroger les structures subjectives et sociales au niveau de leur coappartenance. Dans cette mesure, ils sont également philosophiques : il en va en effet, dans le questionnement levé par la psychanalyse, non seulement du sujet de l'inconscient, non seulement du pouvoir, mais encore de leurs rapports de fondation et de constitution réciproque. Dès lors que la psychanalyse se trouve impliquée thématiquement dans le questionnement clinico-politique qu'elle a contribué à ouvrir, il convient donc de reprendre conceptuellement la dépendance du sujet qu'elle entend révéler, pour interroger la réversibilité des outils qu'elle mobilise sur sa propre inscription institutionnelle. Ainsi le retour à Freud de Lacan requiert-il à son tour un retour sur la psychanalyse et sur ses effets immédiats. C'est cette question que Deleuze, Guattari et Foucault reprennent à leur compte, et celle-ci doit alors se décliner théoriquement aussi bien que pratiquement. Il s'agit en effet de prêter la plus vive attention à la définition du pouvoir qu'impliquent non seulement la métapsychologie freudo-lacanienne, mais tout aussi bien les pratiques visant à en critiquer les effets. Dans cette configuration, seul un retour sur les modalités exactes du pouvoir psychanalytique peut permettre d'en débusquer les effets subjectifs et politiques les plus insidieux. Or, si cette question est importante et engage tout particulièrement Deleuze, Guattari et Foucault à l'aube des années 1970, c'est parce qu'elle fait alors l'objet de plusieurs réponses insatisfaisantes dont les conséquences pratiques sont directement mesurables.

De ce point de vue, la problématisation de la question psychanalytique semble suivre, chez ces trois auteurs, l'inflexion pratique que connaissent leurs trajectoires respectives au début des années 1970. Ce tournant permet à chacun d'entre eux d'intégrer la surrection politique qui marque la fin des années 1960 aux jalons conceptuels élaborés dans les deux décennies précédentes, et de dépasser par là les impasses théoriques dans lesquelles ils se débattaient. Le mouvement de mai 1968, en particulier, a pu jouer un rôle de catalyseur. Il précipite notamment chez Deleuze « une sorte de passage à la politique »¹ effectué pour son propre compte, dans une relation étroite avec les travaux de Guattari et de Foucault. C'est à la suite de cet événement que le travail collaboratif qui donnera lieu à *L'Anti-Œdipe* débute activement, alors même que Foucault s'engage de son côté dans des luttes contre le système carcéral, dans lesquelles

¹ Gilles DELEUZE, « Contrôle et devenir » (1990), entretien avec Toni Negri dans *Pourparlers*, op. cit., p. 230.

Deleuze le rejoindra également². Pourtant, si la compréhension de la psychanalyse que Deleuze, Guattari et Foucault proposent dans les années 1970 rejoint effectivement le souci, qui leur est commun, de s'investir dans une forme de militantisme agissant en retour sur l'ensemble de leurs travaux, il faut encore s'interroger sur la place particulière que paraît occuper la question psychanalytique au sein de cette préoccupation pratique.

Tout porte en effet à croire que Deleuze, Guattari et Foucault ne se contentent pas d'infléchir à cet endroit leur questionnement pour le plier à un militantisme qui n'aurait de valeur que conjoncturelle. Plus précisément, si la psychanalyse leur revient selon cette modalité pratique, ce n'est pas seulement dans la mesure où elle participe, comme d'autres institutions de pouvoir, à des opérations de contrôle qu'il s'agit de contester, mais aussi, plus fondamentalement, parce qu'elle constitue le relais de ces institutions, en raison des concepts qu'elle mobilise pour penser de telles opérations. Deleuze, Guattari et Foucault sont, de fait, d'autant plus sommés de reprendre la question psychanalytique que celle-ci délivre des outils métapsychologiques précieux pour penser l'investissement inconscient du champ politique, et réciproquement l'investissement politique de l'inconscient. Or, dans le même temps, les courants qui critiquent la psychanalyse en mettant en cause son ancrage institutionnel ou sa compréhension du sujet, le font selon une grille théorique mal ajustée à leur cible, et susceptible par là de se retourner contre eux. S'il est donc urgent de reprendre la question du rapport entre le pouvoir psychanalytique et le sujet de l'inconscient, c'est dans la mesure où une critique inadéquate de ce rapport risque d'en préserver les effets délétères.

Le retour de Deleuze, Guattari et Foucault sur la question psychanalytique peut dès lors se spécifier comme un « retour sur investissement », qui doit lui-même s'entendre en plusieurs sens. Il s'agit en effet premièrement, pour Foucault, de revenir sur les investissements pratiques dont certains concepts avancés dans *l'Histoire de la folie* ont pu faire l'objet. Ces usages sont essentiellement issus des mouvements antipsychiatriques, qui ont certes permis de révéler la portée politique de l'ouvrage, mais qui sont également susceptibles d'en inquiéter l'efficacité pratique faute d'une élaboration suffisante des concepts en question. Il s'agit aussi deuxièmement, pour Deleuze et Guattari et suivant une même ambition critique, de revenir sur la colonisation familialiste de l'inconscient et sur la manière dont les investissements libidinaux eux-mêmes ont été mésinterprétés par la psychanalyse, comme par les courants freudo-marxistes et antipsychiatrique. Troisièmement, et réciproquement, il s'agit enfin pour

² Le GIP est fondé par Daniel Defert et Foucault en 1970, et Deleuze rejoint le mouvement en 1971. Cf. à cet égard le « Manifeste du G.I.P » (1971), texte n° 86 dans Michel FOUCAULT, *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1042-1043 et Gilles DELEUZE, « Ce que les prisonniers attendent de nous... » (1972), dans *L'Île déserte, op. cit.*, p. 285-287.

Deleuze et Guattari comme pour Foucault de contester derechef l'investissement du champ socio-politique par le dispositif psychanalytique.

On partira donc dans ce chapitre d'un effet de convergence entre nos trois auteurs, par lequel ceux-ci entendent se donner les moyens de comprendre les impasses auxquelles se trouvent confrontés les mouvements de contestation qui se multiplient au cours des années 1970. Cette convergence s'effectue d'abord négativement, sur le fond d'une critique commune du « familialisme » de la psychanalyse. Un tel familialisme désigne d'une part la structuration œdipienne de l'inconscient, d'autre part l'instance souveraine de la famille qui systématise la reconduction de l'individu aux dispositifs de pouvoir informant le champ socio-politique. Deleuze et Guattari proposent ainsi une remise en question interne au champ analytique, qui vise d'abord à questionner la structuration œdipienne du sujet du désir et les effets répressifs susceptibles d'en résulter au point de vue thérapeutique aussi bien que politique. Foucault interroge quant à lui, extérieurement à la théorie analytique elle-même, les modalités d'exercice des pouvoirs psychiatrique et psychanalytique et leur inscription dans des techniques de normalisation dont il s'agit pour lui de redéfinir les contours. Mais c'est précisément dans l'hypothèse d'une continuité entre ces deux aspects que Deleuze, Guattari et Foucault se retrouvent, trouvent aussi leur originalité par rapport à d'autres critiques de la psychanalyse qui ont alors cours, et trouvent surtout la pierre de touche du pouvoir que continue d'exercer la psychanalyse là même où elle se prétend libératrice.

4.1. FOUCAULT : LES INVESTISSEMENTS ANTIPSYCHIATRIQUES DU POUVOIR

L'intérêt que Foucault porte aux mouvements antipsychiatriques, et la conscience qu'il a de leur lien aux thématiques qu'il a pu développer dans *l'Histoire de la folie*, s'atteste au tournant des années 1960. La réception secondaire de cet ouvrage contribue, comme on l'a vu, à politiser la question psychiatrique, mais elle livre aussi à Foucault une version quelque peu inattendue de sa thèse, qui lui revient sous la forme d'un problème qu'il n'avait pas alors thématiqué comme tel. Le tournant opéré par Foucault au début des années 1970 est très certainement lié à cet usage qu'il ne désavoue pas tout à fait, mais qui nécessite de sa part une explicitation des termes dans lesquels lui-même souhaite poser à la psychiatrie la question de son pouvoir. Dans un entretien de 1971, à l'heure de son propre engagement sur le front

carcéral, Foucault revient ainsi sur cette appropriation, par l'antipsychiatrie, de certaines de ses thèses :

Depuis quelques années, s'est développé en Italie, autour de Basaglia, et en Angleterre un mouvement qu'on appelle l'antipsychiatrie. Ces gens-là ont, bien sûr, développé leur mouvement à partir de leurs propres idées et de leurs propres expériences de psychiatres, mais ils ont vu dans le livre que j'avais écrit une espèce de justification historique et ils l'ont en quelque sorte réassumé, repris en compte, ils s'y sont, jusqu'à un certain point, retrouvés, et voilà que ce livre historique est en train d'avoir une sorte d'aboutissement pratique³.

L'entretien témoigne à cet endroit d'une double reconnaissance : reconnaissance de l'antipsychiatrie dans la théorie foucauldienne, mais reconnaissance aussi par Foucault de son propre livre dans cet aboutissement pratique. Autrement dit, Foucault ne dénonce aucun dévoiement dans les entreprises qui utilisent son œuvre comme une caution théorique, mais il manifeste tout de même un certain étonnement devant cet usage qu'il n'avait pas anticipé. Il admet à cette occasion être « un peu jaloux » du devenir pratique de son œuvre, et affirme vouloir à présent s'engager en première personne dans de tels déploiements plutôt que d'en recevoir *a posteriori* les produits incertains : « au lieu d'écrire un livre sur l'histoire de la justice qui serait ensuite repris par des gens qui remettraient pratiquement en question la justice, je voudrais commencer par la remise en question pratique de la justice, et puis, ma foi ! si je vis encore et si je n'ai pas été mis en prison, eh bien, j'écrirai le livre »⁴.

Cette remarque est précieuse, car elle permet de nuancer l'idée d'un dévoiement des thèses foucauliennes, en même temps que de situer très exactement le point critique dans lequel viendra s'insérer le cours sur *Le pouvoir psychiatrique*. Il convient, pour ce faire, d'exposer précisément les termes de l'analogie, que dévoile cet entretien, entre l'engagement qui prend pour cible le pouvoir psychiatrique et celui qui vise le système carcéral. La prééminence de la théorie sur la pratique, dans le cas des usages antipsychiatriques de l'*Histoire de la folie*, explique en effet l'ambivalence de Foucault quant à des appropriations qui révèlent certaines insuffisances de son propre travail sans être en eux-mêmes incriminables⁵. C'est pourquoi le « retour sur investissement » que nous souhaitons interroger désigne certes un retour de

³ Michel FOUCAULT, « Un problème m'intéresse depuis longtemps, c'est celui du système pénal » (1971), texte n° 95 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1077.

⁴ *Ibid.*

⁵ On peut noter, à cet égard, que le rapport de Foucault à l'antipsychiatrie peut être caractérisé dans les termes d'une sympathie mâtinée d'une certaine distance. En atteste en particulier le fait qu'il ne condamne pas, mais qu'il n'accompagne pas non plus, la création du GIA (Groupe d'Information sur les Asiles) sur le modèle du GIP. En témoigne également le soutien qu'il apporte à Basaglia en 1973, puis à Cooper en 1976, en même temps que le refus persistant de se faire le porte-parole des mouvements antipsychiatriques. Sur ces points, cf. Robert CASTEL, « Les aventures de la pratique », art. cit., p. 47.

Foucault sur l'antipsychiatrie, mais plus encore et plus fondamentalement un retour sur ses propres travaux. Relativement à notre problème, ce qui est en jeu dans le cours sur *Le pouvoir psychiatrique* est donc, premièrement, la réévaluation de la psychanalyse à l'aune de l'antipsychiatrie ; deuxièmement, la réévaluation de la conception même du pouvoir qui a d'abord donné lieu aux antipsychiatries et que Foucault juge désormais inadéquate à la production d'un discours critique efficace.

4.1.1. Antipsychiatrie et psychanalyse : la production de la folie dans la vérité

Le premier aspect du retour de Foucault sur la psychanalyse et sur les antipsychiatries n'engage pas nécessairement un amendement de ses travaux antérieurs. Il s'agit alors pour lui de se prononcer sur des courants critiques apparus depuis ses premiers travaux sur la maladie mentale, et de situer conceptuellement leurs entreprises sur l'échiquier du pouvoir et de la vérité auquel Foucault prête une attention croissante. Sous ce rapport, la question du pouvoir psychiatrique et des différentes formes d'oppositions à ce pouvoir s'inscrit dans la droite ligne de la réflexion de Foucault sur les technologies de vérité, telle qu'elle se déploie dès le début des années 1970. En témoigne en particulier le résumé de cours sur le *Pouvoir psychiatrique*, paru en 1974 dans l'*Annuaire du Collège de France*, et plus encore sans doute deux contributions de Foucault qui, en amont et en aval de ce texte, en constituent des variations éclairantes. Invité en mai 1973 à Montréal dans le cadre d'un colloque intitulé « Faut-il interner les psychiatres ? », Foucault esquisse en effet dans sa conférence, dès avant le début de son cours au Collège de France, une typologie des courants antipsychiatriques qu'il a vus émerger, en référant leurs variations au jeu qu'ils introduisent dans le rapport entre le psychiatre, le malade, et la production de la folie dans sa vérité⁶. Il s'arrête longuement, pour justifier cette approche, sur les différentes technologies qui, de l'épreuve à l'enquête, de l'événement au constat, de la production à l'observation, ont normé la vérité mais voilé aussi sa manifestation en certains lieux et temps privilégiés. Foucault mobilise à cet endroit des distinctions élaborées dès son premier cours au Collège de France⁷, et développées parallèlement, en ce même mois

⁶ Michel FOUCAULT, « Histoire de la folie et antipsychiatrie » (1973), dans *Cahier Foucault*, Paris, L'Herne, 2011, p. 95-102.

⁷ Cf. Michel FOUCAULT, *Leçons sur la volonté de savoir. Cours au Collège de France. 1970-1971*, suivi de *Le Savoir d'Œdipe. 1972*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2011, en particulier les leçons du 27 janvier 1971 (p. 69-80) et du 3 février 1971 (p. 81-96), ainsi que le développement sur *Le Savoir d'Œdipe* (p. 223-253). On peut souligner que le concept d'« épreuve » prend à ce moment une connotation technique, corroborée par la réponse que Foucault adresse dans ces mêmes années à la critique de Derrida sur l'analyse du cogito cartésien. Foucault avance en effet dans cette réponse que Descartes, en refusant l'« épreuve » de la folie et en acceptant

de mai 1973, dans la série de conférences prononcées à Rio qui seront publiées ultérieurement sous le titre « La vérité et les formes juridiques »⁸. Il est ainsi remarquable que cette réflexion sur la vérité, dans son lien au discours juridique comme au discours médical, s'approfondisse à mesure que Foucault avance dans des recherches portant plus spécifiquement sur la psychiatrie. Dans la mesure où la psychiatrie peut être considérée à la fois comme une technologie médico-juridique produisant la vérité du sujet sous la forme de l'examen, et comme un dispositif indexant l'observation de la folie à la mise à l'épreuve de cette dernière, elle apparaît en effet comme le lieu non pas seulement exemplaire, mais véritablement matriciel d'une production de la vérité dans le pouvoir médical. Il n'est dès lors pas étonnant que le résumé de cours sur *Le Pouvoir psychiatrique* reprenne des éléments de la conférence de 1973. Il en écourte certes les développements portant sur la formation historique de ces régimes de vérité. Ces développements sont néanmoins réinvestis dans une dernière version de ce texte, publiée en 1973 dans un ouvrage visant à soutenir Basaglia au moment de ses démêlés avec la justice italienne⁹.

Le retour que Foucault effectue dès 1973 sur les mouvements antipsychiatriques s'origine donc dans une réflexion sur la production de vérité. Cette réflexion commande la typologie que celui-ci tâche alors d'effectuer. Si l'antipsychiatrie peut se définir comme la remise en question du « rôle du psychiatre chargé autrefois de produire la vérité de la maladie dans l'espace hospitalier »¹⁰, alors *les* antipsychiatries ne se distinguent que par la manière qu'elles ont de modifier le dispositif qui commande cette production : « il y a, au fond, autant de types

celle du rêve, se constitue lui-même comme sujet rationnel. Par où Foucault se détache dans cette réponse du fond expérientiel qui était encore le sien dans l'*Histoire de la folie* pour mettre au jour chez Descartes une épreuve valant à la fois comme expérience et comme production du sujet rationnel dans la vérité. Cf. Michel FOUCAULT, « Mon corps, ce papier, ce feu » (1972), texte n° 102 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1113-1136.

⁸ Michel FOUCAULT, « La vérité et les formes juridiques » (1974), texte n° 139 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1406-1514.

⁹ Michel FOUCAULT, « La maison des fous » (1975), texte n° 146 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1561-1566 (originellement publié dans Franca BASAGLIA-ONGARDO et Franco BASAGLIA [dir.], *Crimini di Pace*, Turin, Einaudi, 1973, p. 151-169). À noter que si cette histoire des technologies de vérité n'est pas réinvestie comme telle dans le résumé de cours sur *Le Pouvoir psychiatrique*, elle est cependant développée de manière conséquente dans le cours lui-même, en particulier dans la « Leçon du 23 janvier 1974 » (Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique, op. cit.*, p. 233-265), puis dans les dernières leçons. Foucault aborde alors cette histoire à partir d'une scission de l'« épreuve de vérité » entre, d'un côté, « la constatation de la vérité » et, de l'autre, une « épreuve de réalité » (*ibid.*, p. 269). Ainsi le cours explicite-t-il l'idée, esquissée dans la conférence de 1973, selon laquelle l'enquête comme forme de vérité s'origine en fait dans l'épreuve même qu'elle recouvre et conteste. Cette idée est au cœur du texte de 1975, qui témoigne à cet égard d'un approfondissement de cette question dans le début des années 1970 : « la vérité-constat dans la forme de la connaissance n'est peut-être qu'un cas particulier de la vérité-épreuve dans la forme de l'événement » (« La maison des fous » [1975], texte n° 146 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1563). Dans la mesure où cette production de vérité est aussi production du sujet dans la vérité, elle s'articule en outre positivement à une généalogie du sujet (cf. *infra*, p. 248-258).

¹⁰ Michel FOUCAULT, « Histoire de la folie et antipsychiatrie », art. cit., p. 100, et « Résumé du cours » dans *Le Pouvoir psychiatrique, op. cit.*, p. 347

d'antipsychiatrie qu'il y a de possibilités de modifier ce rapport de pouvoir qui existe et qui a été historiquement instauré entre le psychiatre, le malade et la production de la folie dans la vérité »¹¹. Dans la mesure où la crise de la psychiatrie a été ouverte, selon Foucault, « lorsqu'on eut le soupçon, bientôt la certitude, que Charcot produisait effectivement la crise d'hystérie qu'il décrivait »¹², c'est en outre l'ensemble de la psychiatrie qui se trouve traversée par l'antipsychiatrie, de la même manière que l'hôpital général (par opposition, ici, à l'hôpital psychiatrique) a été traversé dans son ensemble par la révolution pasteurienne. Dans un cas comme dans l'autre, l'hôpital articulait en effet la double fonction d'observation de la maladie et de production de celle-ci dans sa pureté : « lieu d'observation et de démonstration, mais aussi de purification et d'épreuve »¹³. L'hypothèse développée par Foucault implique alors que, partant d'une même dualité de la fonction hospitalière, la médecine et la psychiatrie en ont développé respectivement chacune des deux branches. La pasteurisation, en révélant la production bactérienne de la maladie par les médecins, a permis l'éviction de cette fonction productive, là où les démonstrations de Charcot l'ont au contraire exacerbée :

Dans l'hôpital pasteurien, la fonction « produire la vérité » de la maladie n'a pas cessé de s'estomper ; le médecin producteur de vérité disparaît dans une structure de connaissance. Au contraire, dans l'hôpital d'Esquirol ou de Charcot, la fonction « production de vérité » s'hypertrophie, s'exalte autour du personnage du médecin. Et cela dans un jeu où ce qui est en question, c'est le surpouvoir du médecin. Charcot, thaumaturge de l'hystérie, est à coup sûr le personnage le plus hautement symbolique de ce type de fonctionnement¹⁴.

Dans cette configuration, la crise de la psychiatrie révèle un décrochage entre la vérité produite et la connaissance prélevée. Tant que les deux opérations se confondaient dans l'exercice du pouvoir psychiatrique, et que la vérité-constat recouvrait et légitimait la vérité-épreuve dans laquelle elle s'originait, le « surpouvoir » du médecin était en effet dissimulé par son adéquation même à la vérité qu'il produisait. Le soupçon porté à l'endroit du geste de Charcot a par suite mis au jour une asymétrie du pouvoir et de la vérité, mais a aussi fondé la possibilité de réintroduire du jeu dans la vérité même.

C'est précisément dans la variation des rapports entre le pouvoir et la vérité que Foucault situe la diversité des mouvements antipsychiatriques, qui introduisent du jeu dans la production de la vérité par le pouvoir du médecin. Ce critère lui permet de définir un quadrant aux

¹¹ Michel FOUCAULT, « Histoire de la folie et antipsychiatrie », art. cit., p. 100.

¹² Michel FOUCAULT, « Résumé du cours » dans *Le Pouvoir psychiatrique*, op. cit., p. 347. Cf. également « Histoire de la folie et antipsychiatrie », art. cit., p. 99. Sur les enjeux de cette « crise » de l'hystérie pour la résistance au pouvoir psychiatrique, cf. également *infra*, p. 300, n. 67.

¹³ Michel FOUCAULT, « Résumé du cours », dans *Le Pouvoir psychiatrique*, op. cit., p. 342.

¹⁴ *Ibid.*, p. 345-346.

extrémités duquel s'affrontent d'une part le malade et le médecin, d'autre part le pouvoir et la vérité, et dans lequel Foucault pourra inscrire les différents courants antipsychiatriques en fonction du rôle qu'ils attribuent à l'un ou l'autre de ces termes et des rapports qu'ils instaurent entre chacun de ces pôles. La conférence de 1973 répartit ainsi différenciellement les perspectives antipsychiatriques, sur un axe allant de l'annulation de la fonction « production de vérité » à la suppression des rapports de pouvoir qui la fondent. Partant, c'est aussi graduellement que se répartissent, le long de cet axe, les entreprises que Foucault qualifie d'antipsychiatriques (qui vont de la psychochirurgie et de la pharmacologie aux luttes institutionnelles de Basaglia et de Guattari, en passant par la psychanalyse et par l'antipsychiatrie anglaise) : la typologie proposée par Foucault prend sous sa plume le sens d'une évaluation de ces entreprises, en fonction de leur capacité à questionner le pouvoir médical.

La première façon de remettre en cause le pouvoir du médecin comme producteur de vérité consiste ainsi à réduire au maximum le dernier de ces trois termes, à savoir la production de la folie dans sa vérité, pour « laisser, en quelque sorte, en face-à-face et à l'état nu, le malade et le médecin »¹⁵. Il s'agit là d'une forme de pasteurisation de l'hôpital psychiatrique, qui caractérise la psychochirurgie et la psychopharmacologie. Ces approches évacuent l'idée même de production de vérité, mais elles n'abolissent pas pour autant les rapports de pouvoir entre le malade et le médecin. Bien plutôt : ceux-ci sont portés à leur intensité maximale, tout en étant recouverts par la pureté illusoire d'une vérité constatée à laquelle ces perspectives se réfèrent. Le deuxième procédé qui redistribue ces rapports de pouvoir consiste, au contraire, à exacerber la production de la folie dans sa vérité, mais « en ajustant les rapports de pouvoir entre médecin et malade à cette production même »¹⁶. Cette manière de faire est caractéristique de la psychanalyse, qui déplace les rapports de pouvoir dans le cadre d'une relation thérapeutique où le silence du médecin va ménager un espace de déploiement pour la folie, tout en assurant le maintien d'un pouvoir strictement ajusté à cette production : de sorte que la psychanalyse dessine « une antipsychiatrie où rapport de pouvoir et épreuve de production sont très exactement superposés »¹⁷. Le troisième type d'antipsychiatrie est celui qui porte sur « l'illusion du personnage médical »¹⁸. Il ne s'agit plus alors d'ajuster le pouvoir médical à la production de la folie, mais de considérer cette dernière comme une tâche à mener à bout, en

¹⁵ Michel FOUCAULT, « Histoire de la folie et antipsychiatrie », art. cit., p. 100.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 101.

¹⁸ *Ibid.*

dehors de toute instance de contrôle médical. Dans le quadrant considéré, c'est donc le médecin qui se trouve ici évacué, et avec lui la domination qu'il exerce sur le patient : la folie est rendue au malade et c'est à lui seul qu'il revient de la produire. Cette « réduction à zéro des rapports de pouvoir » caractérise l'antipsychiatrie de Cooper et Laing, dans laquelle il s'agit de « faire en sorte que le malade puisse entrer et puisse entrer lui-même dans sa propre folie, à l'intérieur de sa propre folie, jusqu'au fond de sa folie »¹⁹. La quatrième et dernière façon d'envisager ces rapports de pouvoir, enfin, n'est pas exactement superposable à la précédente : sans supposer l'unité d'un pouvoir qui s'exercerait sur une folie préexistante, celle-ci considère que « les rapports de pouvoir ne surprennent pas la folie de l'extérieur sous le seul visage du médecin ou de l'administrateur, mais qu'au fond les rapports de pouvoir ont tramé toute l'existence du malade et ont tramé sa folie »²⁰. Ce dernier type d'antipsychiatrie, qui vise donc la destruction systématique et politique de tous les rapports de pouvoir, est identifié par Foucault comme caractéristique des démarches de Basaglia ou de Guattari.

Dans la présentation de 1973, Foucault distingue donc les procédés qui annulent la production de vérité ; ceux qui ajustent cette production à la relation duale entre le médecin et le malade ; ceux qui la rendent au seul malade ; ceux qui l'attribuent de façon critique au seul pouvoir. Tout porte dès lors à croire qu'il y a bien là une forme de gradation, qui s'échelonne depuis les pratiques les plus conservatrices des rapports de pouvoir jusqu'aux entreprises les plus contestatrices de ces mêmes rapports. Dans cette perspective, Foucault salue en particulier les efforts de Laing et de Cooper pour opérer une authentique « démedicalisation de la folie », mais plus encore, semble-t-il, les entreprises de Basaglia et de Guattari, qui constituent « un travail de lutte et d'action politique qui essaie de dénouer tous les rapports de pouvoir qui trament, qui tissent notre existence »²¹ et qui semblent par là s'approcher de la manière dont Foucault lui-même envisage l'action politique au début des années 1970. Dans cette typologie quadripartite, la psychanalyse est en outre maintenue par Foucault dans la position intermédiaire qui lui était déjà dévolue dans *l'Histoire de la folie*, bien que son caractère contestataire se trouve atténué par sa position relative vis-à-vis des courants proprement antipsychiatriques de Cooper, Laing, Basaglia et Guattari. Lorsqu'elle est comparée au résumé de cours de 1974, la conférence de 1973 est donc précieuse : elle est l'indice, dans la conceptualité foucauldienne, d'un basculement progressif de la psychanalyse du côté d'une « dépsychiatriation » qui vaut aussi comme préservation des rapports de pouvoir ; en même

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, p. 102.

²¹ *Ibid.*

temps qu'elle permet de cerner plus précisément les affinités différentielles que Foucault entretient avec les antipsychiatries anglaises et italiennes, comme avec l'analyse institutionnelle.

De manière significative, la typologie esquissée par Foucault en 1973 à partir du quadrant que nous avons dégagé fait en effet l'objet de modifications singulières dans le résumé de cours de 1974. Foucault y oppose plus explicitement « deux processus qui sont parfaitement distincts du point de vue historique, épistémologique et politique »²², à savoir : la psychopharmacologie et la psychanalyse d'un côté ; l'antipsychiatrie de l'autre côté. L'antipsychiatrie se trouve ainsi derechef singularisée par Foucault, dans l'unité d'un mouvement de « démedicalisation » s'opposant à la « dépsychiatisation » psychanalytique et pharmacologique. Le passage d'une conception quadripartite à une approche binaire entérine donc le rejet de la psychanalyse de l'autre côté d'une ligne de distinction entre le pouvoir psychiatrique et sa remise en cause par l'antipsychiatrie. Il s'agit là d'un aspect essentiel du « retour » de Foucault sur la psychanalyse et l'antipsychiatrie : au creux des reflets contrastés entre ces deux typologies apparaît le point d'ancrage de la critique foucauldienne du pouvoir psychanalytique. Les deux formes de dépsychiatisation que sont la psychopharmacologie et la psychanalyse sont de fait, selon Foucault, « toutes deux conservatrices du pouvoir, l'une parce qu'elle annule la production de vérité, l'autre, parce qu'elle tente de rendre adéquats production de vérité et pouvoir médical »²³. C'est dès lors à ces deux entreprises que s'oppose la « démedicalisation » propre à l'antipsychiatrie, sur laquelle Foucault revient en 1974 en des termes hautement mélioratifs. L'antipsychiatrie dont il est ici question est non seulement présentée comme un tout cohérent, mais elle est décrite en des termes si proches de la terminologie foucauldienne, qu'il semble parfois difficile de déceler ce qui l'en distingue :

Les relations de pouvoir constituaient l'*a priori* de la pratique psychiatrique : elles conditionnaient le fonctionnement de l'institution asilaire, elles y distribuaient les rapports entre les individus, elles régissaient les formes de l'intervention médicale. L'inversion propre à l'antipsychiatrie consiste à les placer au contraire au centre du champ problématique et à les questionner de façon primordiale²⁴.

Les antipsychiatries de Cooper, de Laing et de Basaglia partageraient donc le mérite d'avoir su repérer et interroger jusque dans leurs fondements les jeux du pouvoir et de la vérité qui caractérisent la psychiatrie, ce que corrobore l'idée selon laquelle l'antipsychiatrie entreprend

²² Michel FOUCAULT, « Résumé du cours » dans *Le Pouvoir psychiatrique, op. cit.*, p. 347.

²³ *Ibid.*, p. 349.

²⁴ *Ibid.*, p. 350.

de dénouer le « cercle » caractéristique de la psychiatrie classique, que Foucault décrit dans les termes d'un pouvoir-savoir :

Ce jeu d'un rapport de pouvoir, qui donne lieu à une connaissance, laquelle fonde en retour les droits de ce pouvoir, caractérise la psychiatrie « classique ». C'est ce cercle que l'antipsychiatrie entreprend de dénouer [...] ²⁵.

Dans cette nouvelle appréciation de l'antipsychiatrie, les nuances entre les différents courants qui la caractérisent ne passent plus qu'entre les stratégies mises en œuvre pour dénouer ces jeux de pouvoir : de leur suspension chez Laing et Cooper, à la mise au jour de leurs liens à d'autres relations de pouvoir extra-asilaires chez Basaglia ²⁶.

De la conférence de Montréal au résumé de cours, ce n'est donc pas tant le fond du propos qui change, que l'accent mis soit sur les jeux différentiels du pouvoir et de la vérité, soit sur la conflictualité des approches perpétuant ou contestant le pouvoir « psy ». Cette différence d'accent est à la fois précieuse et problématique. Précieuse, parce qu'elle permet de distinguer

²⁵ *Ibid.*, p. 351.

²⁶ Cf. *ibid.*, p. 350. Significativement, Foucault ne mentionne plus à cet endroit l'entreprise de Guattari. Cette omission est étrange, en même temps que révélatrice : tout porte à croire qu'il se joue en effet quelque chose d'important, dans les relations entre Guattari et Foucault, au cours de ces années 1973 et 1974. Guattari manifeste dans ces années un intérêt marqué pour les travaux de Foucault et pour son action militante, ce qui s'avère notamment dans une communication de mai 1973 où il salue tacitement la capacité du GIP à conférer un sens politique à « des interventions en faveur des prisonniers de droit commun » (Félix GUATTARI, « Les luttes de désir et la psychanalyse » [1973], dans *La Révolution moléculaire* [1977/1980], Paris, Les prairies ordinaires, « Essais », 2012, p. 43). Réciproquement, Foucault soutient dans cette même période les initiatives du CERFI (Centre d'études, de recherches et de formations institutionnelles), fondé en 1967 par Guattari. Il participe notamment, en 1972, à une série de discussions sur les équipements collectifs avec Deleuze et Guattari, qui seront publiées en décembre 1973 dans un numéro spécial de la revue du CERFI consacré à ces questions (François FOURQUET et Lion MURARD [dir.], *Généalogie du Capital 1. Les équipements du pouvoir*, Paris, *Recherches*, n° 13, 1973 ; entretiens repris dans Michel FOUCAULT, « Premières discussions, premiers balbutiements. La ville est-elle une force de production ou d'antiproduction ? » [1973], texte n° 129 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1315-1319, et « Arrachés par d'énergiques interventions à notre euphorique séjour dans l'histoire, nous mettons laborieusement en chantier des "catégories logiques" » [1973], texte n° 130 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1320-1324). Foucault défend en outre Guattari et la revue *Recherches* en 1974, lorsque le numéro spécial de 1973 sur les « Trois milliards de pervers » est incriminé pour outrage aux bonnes mœurs (cf. Guy HOCQUENGHEM [dir.] *Trois milliards de pervers. Grande encyclopédie des homosexualités*, Paris, *Recherches*, n° 12, 1973 et Michel FOUCAULT, « Sexualité et politique » [1974], texte n° 138 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1404-1405). Pourtant, quelques semaines après avoir mentionné Guattari, aux côtés de Basaglia, dans son intervention de Montréal, Foucault pointe dans la discussion sur « La vérité et les formes juridiques » que « Guattari continue à pratiquer des cures qui, au moins sous certains aspects, restent proches des cures psychanalytiques » (Michel Foucault, « La vérité et les formes juridiques » [1974], texte n° 139 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1491). Peut-être le printemps, ou plus largement l'année 1973, marque-t-elle, de ce point de vue, un revirement de la part de Foucault quant à l'appréciation de l'entreprise guattarienne – ou du moins une certaine hésitation, sans doute liée au travail mené par Foucault lui-même à l'endroit du pouvoir et de la psychanalyse. L'appréciation ambiguë de la pratique développée par la psychanalyse institutionnelle que livre Foucault rejoint, de ce point de vue, l'évaluation tout aussi ambivalente de la théorie développée par Deleuze et Guattari dans *L'Anti-Edipe*, sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir. Pour une analyse plus détaillée des rapports entre Foucault et Guattari dans ces années, cf. Shigeru TAGA, « Foucault et Guattari au croisement de la théorie du micro-pouvoir et de la psychothérapie institutionnelle », dans Hervé OULC'HEN (dir.), *Usages de Foucault*, Paris, PUF, « Pratiques théoriques », p. 99-107.

plus radicalement la psychanalyse et l'antipsychiatrie, en organisant cette fois-ci la typologie autour des deux pôles que sont la « dépsychiatisation » d'un côté, et la « démedicalisation » de l'autre. Problématiques toutefois, parce qu'elle atténue dans le même temps les nuances entre l'antipsychiatrie de Cooper et Laing, et celles de Basaglia ou Guattari. Insistant davantage sur la distance qui sépare psychanalyse et antipsychiatrie, Foucault semble, dans le résumé du cours, souscrire à l'entreprise de cette dernière, qui est alors identifiée dans l'unité d'une remise en cause des rapports de pouvoir. Il demeure dès lors à expliquer la distance critique que Foucault ne laisse pas de maintenir avec les courants antipsychiatriques. Or, il se pourrait que cette distance s'origine dans cela même qui conduit Foucault à rejeter la psychanalyse de l'autre côté d'une ligne de démarcation mise en évidence par le résumé de cours de 1974. Le cours sur *Le Pouvoir psychiatrique*, de fait, n'est pas seulement l'occasion d'un retour de Foucault sur les mouvements antipsychiatriques : c'est aussi le moment d'un retour sur ses propres travaux, par lequel se trouve réévaluée la conception du pouvoir qui a d'abord soutenu ces mouvements.

4.1.2. Quelques serrures rouillées : la violence, l'institution et la famille

Si le premier moment du retour de Foucault sur l'antipsychiatrie s'intègre à des travaux sur les rapports entre le pouvoir et la vérité qui ne contredisent pas ses analyses antérieures, la thématization des impasses de ces mouvements contestataires engage quant à elle une révision de la conception du pouvoir que dessinait tacitement l'*Histoire de la folie*. C'est bien, à vrai dire, parce que la déclinaison pratique des thèses qui y sont développées ne constitue pas un réel dévoiement qu'un retour sur ces thèses est rendu nécessaire. Les antipsychiatries servent ici de révélateur et font apparaître au sein de l'ouvrage un concept dont Foucault lui-même n'avait pas alors reconnu l'importance : celui de pouvoir. Revenant en 1976 sur ses travaux antérieurs, Foucault est ainsi amené à souligner la difficulté qu'il a eu à formuler comme telle, puis à conceptualiser, une notion qui sous-tendait pourtant ses premières monographies sur la médecine et la psychiatrie : « quand j'y repense maintenant je me dis de quoi ai-je pu parler, par exemple, dans l'*Histoire de la folie* ou dans la *Naissance de la clinique*, sinon du pouvoir ? Or j'ai parfaitement conscience de n'avoir pratiquement pas employé le mot et de n'avoir pas eu ce champ d'analyses à ma disposition »²⁷. La mise au jour d'un tel champ d'analyse requiert, par conséquent, la surimposition d'une nouvelle grille de lecture à ces ouvrages : une grille de

²⁷ Michel FOUCAULT, « Entretien avec Michel Foucault » (1977), texte n° 192 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 148.

lecture politique dont la mise en place revient d'abord à l'antipsychiatrie, mais qui, en dévoilant les implicites des ouvrages en question quant à la notion de pouvoir, en révèle aussi les faiblesses conceptuelles. Ce sont ces insuffisances que Foucault reçoit au début des années 1970, comme les fruits inattendus d'une semaison hasardeuse. Le retour qu'il effectue sur ses propres travaux est dès lors mené à partir d'une appréciation critique de l'antipsychiatrie, ce qui explique la situation ambiguë que celle-ci occupe dans le cours sur *Le Pouvoir psychiatrique*. Foucault s'en rapproche en effet dans le résumé du cours, pour mieux rejeter la psychanalyse de l'autre côté d'une ligne de démarcation opposant les pratiques conservatrices ou contestatrices du pouvoir psychiatrique. Il s'en éloigne en revanche dans la première leçon de ce cours, afin de corriger ses propres travaux. Par là, l'antipsychiatrie entre à son tour dans un jeu de « *fort/da* »²⁸ qui ne peut s'éclairer qu'à la lueur des positions relatives occupées par Foucault lui-même vis-à-vis de la conceptualisation du pouvoir psychiatrique et de sa remise en question.

La première leçon du cours sur *Le Pouvoir psychiatrique* constitue, à cet égard, un moment important dans la trajectoire foucauldienne. Foucault s'y livre à une discussion serrée avec l'antipsychiatrie, qu'il présente d'abord comme une discussion avec lui-même. Le cours en question s'inscrit, indique-t-il, au « point d'arrivée ou, en tout cas, d'interruption du travail [qu'il avait] fait autrefois dans l'*Histoire de la folie* »²⁹. Pour autant, il ne saurait être considéré comme une simple suite de ce premier ouvrage, car lorsque la question du pouvoir de la psychiatrie se substitue à celle de la représentation de la folie, c'est l'entièreté du cadre d'analyse qui doit être repensé. Alors que la question de la représentation s'impose en effet à l'étude de la folie considérée dans sa sous-jacence expérientielle, c'est bien plutôt celle du pouvoir qui vient s'ajuster à la psychiatrie comme objet d'étude. Mais plutôt qu'un simple changement de perspective, le passage de la folie à la psychiatrie et le déplacement concomitant de l'analyse de la représentation vers l'analyse du pouvoir constituent un amendement de certains partis pris que Foucault considère en 1973 comme « parfaitement critiquables »³⁰. Au début des années 1970, c'est l'idée même d'une folie considérée comme un objet antérieur à sa capture par le savoir et à sa production par le pouvoir qui se trouve remise en cause. Dans le même entretien de 1976 où il s'interroge de façon réflexive sur la conception du pouvoir mobilisée dans l'*Histoire de la folie*, Foucault rapporte ainsi la thématization implicitement

²⁸ Cf. *supra*, p. 140, où nous commentons l'usage de cette expression par Derrida pour qualifier la place ambiguë qu'occupe la psychanalyse dans l'*Histoire de la folie*.

²⁹ Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique*, *op. cit.*, p. 14.

³⁰ *Ibid.*

répressive de cette notion à la supposition d'une « espèce de folie vive, volubile et anxieuse que la mécanique du pouvoir et de la psychiatrie serait arrivée à réprimer et à réduire au silence »³¹. Dans la mesure où cette remarque s'inscrit dans une discussion critique sur les notions de répression et d'idéologie, elle indique que la refonte, par Foucault, du concept de pouvoir, correspond bien à une correction des implicites sur lesquels il se fondait alors, et que les antipsychiatries ont permis de mettre au jour. Il est difficile de ne pas reconnaître, dans l'idée d'une « folie vive, volubile et anxieuse » une conception expérientielle de la folie que développe la première préface à *Folie et déraison*, mais que reprend également à son compte l'approche antipsychiatrique de Cooper et de Laing³². En cessant de considérer la folie comme un objet pré-discursif, c'est donc l'entièreté du cadre d'analyse qui était le sien, et qui demeure celui de l'antipsychiatrie anglaise, que Foucault entend réviser³³. Il s'agit à présent pour lui d'envisager le discours, non comme une variable relative à un référent immuable, mais comme le produit d'un dispositif de pouvoir. C'est à cet endroit que l'archéologie est redoublée par une généalogie : « l'analyse discursive du pouvoir », indique Foucault, « serait, par rapport à ce [qu'il] appelle l'archéologie, à un niveau [...] qui permettrait de saisir la pratique discursive au point précisément où elle se forme »³⁴.

La première leçon du cours sur *Le Pouvoir psychiatrique* est donc sous-tendue par une réélaboration méthodologique et systématique du cadre d'analyse qui avait présidé aux recherches menées dans *l'Histoire de la folie*. Thématiquement, ce revirement s'accompagne par suite d'une prise de distance à l'égard de certains concepts sur lesquels se sont focalisés les usages antipsychiatriques de cet ouvrage. La deuxième critique que Foucault adresse à ses propres travaux est ainsi entée sur la mise en cause d'une approche représentationnelle : elle en dessine le versant pratique, dont les conséquences ont été tirées par les mouvements antipsychiatriques. Ces derniers, en politisant la thèse de doctorat de Foucault, ont placé au

³¹ Michel FOUCAULT, « Entretien avec Michel Foucault » (1977), texte n° 192 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 148.

³² Cf. *supra*, p. 135-144, où nous insistons sur l'interprétation de *l'Histoire de la folie* par l'antipsychiatrie anglaise dans les termes d'une opposition entre la vérité cachée de la folie et la violence de la psychiatrie.

³³ La critique d'une approche pré-discursive de l'objet « folie » est déjà esquissée dans Michel FOUCAULT, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1969, chap. III : « La formation des objets ». Foucault insiste en effet à cet endroit sur le fait qu'il n'est « pas question d'interpréter le discours pour faire à travers lui une histoire du référent » (*ibid.*, p. 68). Autrement dit, précise-t-il : « on ne cherche pas à reconstituer ce que pouvait être la folie elle-même, telle qu'elle serait donnée d'abord à quelque expérience primitive, fondamentale, sourde, à peine articulée, et telle qu'elle aurait été ensuite organisée [...] par les discours et le jeu oblique, souvent retors, de leurs opérations » (*ibid.*, p. 68-69). Il est tout à fait remarquable que la question de l'objet « folie » devienne, une fois cet amendement effectué, un point de discussion critique entre Cooper et Foucault. En témoigne en particulier une table ronde lors de laquelle Cooper continue de se référer à la folie comme à un « objet », tout en indiquant avoir « aboli », sur les conseils de Foucault, « le mot "folie" » des dernières pages de son livre (David COOPER, Michel FOUCAULT, « Enfermement, psychiatrie, prison » [1977], texte n° 209 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 349).

³⁴ Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique, op. cit.*, p. 14.

cœur de leur analyse trois notions auxquelles celui-ci admet avoir fait appel « peu consciemment », précisément parce qu'il était « fort ignorant de l'antipsychiatrie et surtout de la psychosociologie de l'époque », à savoir : la violence, l'institution, et la famille. Ces notions, ajoute Foucault, lui apparaissent à présent comme des « serrures rouillées »³⁵. Cette remarque est importante : elle indique que Foucault aurait utilisé un peu à la légère ces concepts faute d'avoir pu envisager leur fortune. Or, si ceux-ci sont qualifiés de « serrures rouillées », c'est précisément dans la mesure où ils lui apparaissent réflexivement inefficaces touchant l'ouverture de la voie pratique à laquelle aspire l'antipsychiatrie. Si l'explication de Foucault avec ces notions est dès lors importante, c'est parce que celles-ci dessinent négativement la conception du pouvoir que Foucault développera positivement dans la suite du cours, puis tout au long des années 1970.

La notion de *violence*³⁶ apparaissait de fait, dans l'*Histoire de la folie*, comme l'opérateur d'une continuité entre l'hôpital général et l'asile :

Ce qui m'avait en effet frappé lorsque j'avais lu à ce moment Pinel, Esquirol, etc., c'est que, contrairement à ce que racontaient les hagiographes, Pinel, Esquirol et les autres faisaient un grand appel à la force physique ; et, par conséquent, il m'avait semblé qu'on ne pouvait mettre la réforme de Pinel au compte d'un humanisme, parce que sa pratique était encore traversée par quelque chose comme la violence. Or, s'il est vrai qu'on ne peut pas en effet mettre la réforme de Pinel au compte d'un humanisme, je ne crois pas que ce soit parce qu'il a recours à la violence³⁷.

Si cette première interprétation pose désormais problème à Foucault, c'est du fait de la dualité qu'elle suggère entre, d'une part, un pouvoir physique irrégulier ; d'autre part, un pouvoir rationnel qui ne s'exercerait pas sur les corps. Or, affirme Foucault, non seulement tout pouvoir est physique et passe « en dernière instance » par le corps, mais l'exercice irrégulier de la violence n'est pas non plus exclusif d'un jeu stratégique. Par où cette notion s'avère en réalité dispensable comme marqueur de continuité, et trompeuse comme critère de distinction : ce qui est en jeu n'est pas tant la différence entre un pouvoir physique irrégulier et un pouvoir régulier, que celle entre un pouvoir souverain et un pouvoir disciplinaire, dont la suite du cours aura à charge de préciser les modalités d'application. C'est en vertu de ces modalités, qui doivent être envisagées à partir de rapports de force différentiels constituant un champ de pouvoir, que la notion *d'institution* apparaît à son tour insuffisante. Cette notion suppose l'existence

³⁵ *Ibid.*, p. 15.

³⁶ Nous reprenons ici certaines analyses précédemment publiées dans un article, au sein duquel nous les rapportons plus spécifiquement au rôle que joue la notion de violence dans la redéfinition foucauldienne du pouvoir psychiatrique (cf. Marion FARGE, « Violence, pouvoir et psychiatrie. Du "grand renfermement" à la "psychiatrie de la vie quotidienne" » *Materiali Foucaultiani*, vol. 8, n° 15-16, 2019, p. 79-94).

³⁷ Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique*, *op. cit.*, p. 15

d'individualités somatiques pré-discursives sur lesquelles les régularités institutionnelles viendraient par suite s'exercer. Tout se passe donc comme si, là où la notion de violence accordait trop à l'exercice physique d'une force déchaînée, indûment opposée à des stratégies réglées supposément non violentes, la notion d'institution, partant d'une même opposition, accordait trop d'importance à ces régularités mêmes. En deçà des stratégies institutionnelles, ce qui importe dans le nouveau cadre d'analyse que définit Foucault, sont donc les dispositions tactiques qui commandent ces stratégies : « l'important, ce n'est donc pas les régularités institutionnelles, mais beaucoup plus les dispositions de pouvoir, les réseaux, les courants, les relais, les points d'appui, les différences de potentiel qui caractérisent une forme de pouvoir et qui, je crois, sont précisément constitutifs à la fois de l'individu et de la collectivité »³⁸.

La troisième notion discutée par Foucault, enfin, occupe au sein de cette discussion une place particulière. Là où les notions de violence et d'institution semblent répudiées pour des raisons essentiellement conceptuelles, en raison des malentendus qu'elles pourraient susciter et de leur inadaptation au niveau d'analyse requis, celle de famille paraît à première vue rejetée pour des motifs d'exactitude historique : « ce n'est pas vrai que ce soit l'image ou le personnage du père que le médecin tente de réactiver à l'intérieur de l'espace asilaire ; ceci se produira beaucoup plus tard, à la fin même, je crois, de ce qu'on peut appeler l'épisode psychiatrique dans l'histoire de la médecine, c'est-à-dire au XX^e siècle seulement »³⁹. Pour autant, le retour de Foucault sur cette dernière notion ne doit pas être rapporté à un simple scrupule chronologique. Si la discussion de la notion de famille semble d'abord anecdotique, elle est en fait capitale, tant pour le problème du rapport entre psychanalyse, psychiatrie et antipsychiatrie, que pour l'économie de la redéfinition foucauldienne du pouvoir. En effet, bien que Foucault en appelle, dans la première leçon de son cours, à se méfier des unités artificielles de la famille et des appareils d'État, c'est toutefois par la prévalence que la psychanalyse accorde à la fonction familiale que celle-ci pourra organiser stratégiquement les rapports de force qui doivent, selon Foucault, former le point de départ de l'analyse, et devenir ainsi le nouveau relais d'un pouvoir psychiatrique profondément arrimé au champ social.

La première leçon du cours sur *Le Pouvoir psychiatrique* dessine donc en creux une conception du pouvoir que Foucault réélabore dans les années 1970, et s'avère finalement complémentaire au résumé du cours en question : là où celui-ci permet de discriminer plus nettement les entreprises psychanalytiques et antipsychiatriques, celle-là se donne les moyens d'identifier les impasses d'une antipsychiatrie qui, faute d'énoncer correctement les nouvelles

³⁸ *Ibid.*, p. 16.

³⁹ *Ibid.*, p. 17.

modalités du pouvoir qu'elle entend contester, risque de manquer sa cible. Le retour de Foucault sur l'appropriation de l'*Histoire de la folie* par l'antipsychiatrie engage donc un nouveau type d'analyse, dans lequel la plus grande attention doit être prêtée à un autre type d'investissement – savoir : l'investissement, par la psychanalyse, du corps social lui-même. Dans le cadre d'une telle analyse, les notions de « microphysique du pouvoir », de « tactiques » et de « stratégies » sont appelées à remplacer respectivement celles de « violence », d'« institution » et de « famille »⁴⁰. C'est à ce niveau que joue selon Foucault le « familialisme » de la psychanalyse, qui permet de reprendre *a parte objecti* la stratification familiale des investissements libidinaux, telle que la thématisent Deleuze et Guattari.

Avant d'examiner le rôle que joue cette fonction familiale, il convient toutefois d'abord de considérer la manière dont Deleuze et Guattari thématisent, *a parte subjecti*, le familialisme de la psychanalyse. De leur point de vue, cette thématisation ne saurait se distinguer de la critique d'un usage illégitime de l'inconscient, qui caractérise en premier lieu la psychanalyse, mais qui peut aussi permettre d'expliquer les insuffisances respectives du freudo-marxisme et de l'antipsychiatrie. Le « retour sur investissement » qui est le leur article dès lors étroitement une requalification des mouvements antipsychiatriques et freudo-marxistes eu égard à la fonction reproductive de ce familialisme, et une étude métapsychologique des investissements du désir.

4.2. DELEUZE ET GUATTARI : LES INVESTISSEMENTS FAMILIALISTES DE L'INCONSCIENT

À partir de 1969, Deleuze et Guattari entreprennent un travail d'écriture commun, dont l'ambition est non seulement de critiquer l'interprétation psychanalytique du désir, mais également de doter la critique d'une théorie de l'inconscient permettant d'expliquer rigoureusement les modalités de l'investissement libidinal ayant pu mener à une telle interprétation⁴¹. Pour cette raison, la critique du pouvoir psychanalytique engage

⁴⁰ *Ibid.*, p. 18.

⁴¹ Les enjeux que recèlent les modalités de cette écriture à deux sont notamment retracés par Stéphane Nadaud, dans son introduction à Félix GUATTARI, *Écrits pour L'Anti-Œdipe* (1969-1972), Paris, Lignes/IMEC, 2012, p. 9-33. Rappelons simplement ici que ces enjeux sont à la fois historiographiques (l'apport de Guattari ayant parfois tendance à être gommé des études consacrées aux produits de ce travail) et philosophiques (les explications de Deleuze et Guattari quant à cette élaboration interrogeant régulièrement la pertinence de la référence à une fonction-sujet pour en assigner l'origine). Ces deux aspects se rejoignent, dans la mesure où l'évaluation des apports respectifs de Deleuze et de Guattari mène à interroger l'éventuelle prévalence de l'un ou de l'autre dans leurs élaborations communes, mais peut aussi conduire à avancer l'hypothèse d'un tiers auteur (généralement

immédiatement chez eux, et du même coup, la mise au jour des conditions métapsychologiques de la répression. Plus exactement, comme l'indique Guillaume Sibertin-Blanc, il s'agit pour Deleuze et Guattari de repérer « les diverses formes de répression que les formations sociales exercent sur les productions inconscientes, qui sont *aussi* les manières dont le désir investit immédiatement le champ social, et dont *découlent* les formations subjectives, leurs modes de repérage symbolique et d'identification imaginaire, le travail pulsionnel de leurs représentants psychiques et de leurs élaborations symptomatologiques »⁴². De fait : étant donnée la stricte immanence de la production désirante à la production sociale, qui constitue le point de départ de *L'Anti-Œdipe*, la répression familialiste s'identifie tout aussi strictement à un certain régime d'investissement du désir. Il ne s'agit donc pas seulement de dire que la conception psychanalytique de l'inconscient est fautive, mais encore de dire *comment* et *pourquoi* elle l'est, en reconduisant ses opérations à une nouvelle pratique de l'inconscient que Deleuze et Guattari exposent et expérimentent dans un même geste critique. Pour cette raison, la critique guattaro-deleuzienne doit nécessairement s'effectuer à l'intérieur même de la théorie psychanalytique, mais elle ne lui est interne que parce qu'elle a vocation, tout aussi nécessairement, à s'externaliser : en considérant d'une part les modes de repérage psychanalytique au point de vue objectif des structures sociales qu'ils reproduisent ; en élargissant d'autre part la pratique analytique elle-même à l'ensemble du champ social, de manière à brancher rigoureusement l'une sur l'autre les économies sociale et libidinale.

De ce dernier point de vue, Deleuze et Guattari reprennent à leur compte la tâche freudo-marxiste consistant à penser ensemble, d'une part, les appareils psychique et politique, d'autre part, et corrélativement, les rapports entre le refoulement et la répression. En vertu du volet expérimental de leur entreprise, cette ambition est inséparable de la critique de la psychanalyse qu'ils entendent mener. L'inconscient, dont ils cherchent à éclairer le fonctionnement véritable, est en effet supposé pouvoir rendre compte du procès même au terme duquel la figure castratrice d'Œdipe s'est rabattue sur lui pour en codifier l'interprétation familialiste, suivie et entretenue par la psychanalyse. C'est donc bien l'interprétation œdipienne de l'inconscient qui se trouve ici dénoncée, plutôt que l'analyse elle-même : Deleuze et Guattari

nommé « D&G »), né de la rencontre entre Deleuze et Guattari et irréductible à l'un comme à l'autre. Notons que ces discussions engagent directement la question du sol critique depuis lequel peut s'énoncer le projet schizo-analytique. Interrogeant l'origine d'une énonciation asubjective, elles vont de pair avec la requalification de l'inconscient que Deleuze et Guattari entendent mener dès *L'Anti-Œdipe*. Comme nous le verrons, cette requalification ne répond toutefois pas exactement aux mêmes enjeux et ne s'effectue pas tout à fait selon les mêmes modalités chez l'un et chez l'autre. Pour cette raison, nous nous référerons tantôt à la communauté de leur entreprise, tantôt à la singularité de leurs apports et de leurs questionnements respectifs.

⁴² Guillaume SIBERTIN-BLANC, *Deleuze et l'Anti-Œdipe. La production du désir*, Paris, PUF, « Philosophies », 2010, p. 20.

refusent « le coup du “c’est à prendre ou à laisser” »⁴³, qui repose selon eux sur la justification circulaire de la théorie psychanalytique par la pratique dont elle est issue et de la cure analytique par cette théorie. Or, selon les auteurs de *L’Anti-Œdipe*, la rhétorique du « tout ou rien » oublie l’ambiguïté inhérente à la doctrine psychanalytique, qui se présente avant tout comme une « formation combinée, faite de pièces et de morceaux, de codes et de flux divers et entremêlés, de partielles et de dérivées, qui constituent sa vie même ou son devenir »⁴⁴. Ainsi, lorsque Deleuze et Guattari affirment que « la psychanalyse n’invente rien »⁴⁵, ils veulent d’abord dire que celle-ci se heurte à un inconscient réel, qu’elle découvre dans son épaisseur ontologique et dont elle propose un certain usage. Et c’est bien parce qu’ils reconnaissent l’importance de cette découverte initiale, tout en contestant cet usage, que Deleuze et Guattari peuvent affirmer que « la psychanalyse est faite d’un rapport ambigu, théoriquement et pratiquement, avec ce qu’elle découvre et les forces qu’elle manie »⁴⁶. C’est, du reste, pour une raison analogue qu’ils suivent l’entreprise freudo-marxiste dans son ambition, mais pas dans ses résultats. De même, en effet, que la psychanalyse freudienne et lacanienne a été prise au piège des formations historiques de l’inconscient, de même, les psychiatries révolutionnaires et matérialistes manquent selon eux à penser la coextension réelle du champ social et du désir, faute de concevoir l’inconscient dans les termes d’une production désirante. La question est donc, là encore, celle d’un certain usage des forces réelles auxquelles se confronte l’analyse.

Dans ce contexte, si *L’Anti-Œdipe* peut être lu comme un « retour sur investissements », c’est à la fois parce que Deleuze et Guattari y requalifient d’un point de vue matérialiste les investissements réels du désir, et parce qu’ils effectuent depuis cette perspective un retour sur le codage familialiste de l’interprétation psychanalytique. De cette double entreprise critique témoigne la construction même de l’ouvrage, qui expose d’abord le fonctionnement machinique de l’inconscient *via* l’étude systématique des synthèses qu’il opère (chapitre 1), avant de rapporter le familialisme à des usages paralogistiques des synthèses en question (chapitre 2). La dénonciation du primat que la psychanalyse accorde à cette interprétation familialiste historiquement produite suppose alors de redoubler l’analyse interne de ces paralogismes par une généalogie du capitalisme et de la formation œdipienne elle-même (chapitre 3). *L’Anti-*

⁴³ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie 1. L’Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, « Critique », 1972/1973, p. 142.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 143.

⁴⁵ Cette affirmation est récurrente dans *L’Anti-Œdipe* (cf. par exemple *ibid.*, p. 147 : « les analystes n’inventent rien » ; p. 324 : « encore une fois, ce n’est pas la psychanalyse qui invente (Œdipe) ». Comme nous aurons l’occasion de le voir, elle a son importance car elle engage directement l’inconscient depuis lequel Deleuze et Guattari entendent mener leur analyse.

⁴⁶ *Ibid.*

Œdipe se caractérise donc, à la fois, par une disqualification thématique de la psychanalyse, et par une requalification opératoire de l'inconscient, étant entendu que ces deux aspects sont méthodologiquement indissociables. Suivant la « voie négative » que nous voudrions suivre dans ce chapitre, c'est toutefois sur le premier de ces deux gestes que nous souhaiterions d'abord insister : c'est en effet par lui que Deleuze et Guattari reviennent sur les données du problème politico-clinique dont ils héritent au début des années 1970.

4.2.1. L'interprétation psychanalytique ou les usages paralogistiques de l'inconscient

Dans la mesure où Deleuze et Guattari s'attachent à critiquer l'enregistrement familialiste de l'inconscient, le problème qui se pose à eux, touchant la psychanalyse, est celui de l'interprétation œdipienne à laquelle elle se laisse prendre. Mais dans la mesure où cet enregistrement est conçu dans le même temps comme un mode de reproduction historiquement déterminé, c'est non seulement, au point de vue thématique, l'interprétation familialiste, mais également, au point de vue opératoire, le schème interprétatif lui-même que Deleuze et Guattari remettent en cause. Autrement dit, le codage familialiste de l'inconscient n'est une question d'interprétation qu'à condition de rapporter cette interprétation à ses conditions de production : c'est-à-dire, à condition de ne pas être un problème de sens, mais d'usage. Deleuze et Guattari insistent sur ce point, par lequel ils entendent contester l'approche herméneutique caractéristique de la psychanalyse : « l'inconscient ne pose aucun problème de sens, mais uniquement des problèmes d'usage. La question du désir est, non pas “qu'est-ce que ça veut dire ?”, mais *comment ça marche* »⁴⁷. Dans un texte portant sur « L'interprétation des énoncés », où ils exposent les résultats d'un travail commun sur l'interprétation psychanalytique de la production énonciative, ils explicitent les raisons d'une entreprise critique visant à « mettre en cause la lettre de la psychanalyse » :

Impossible de produire un énoncé sans qu'il soit rabattu sur une grille d'interprétation toute faite et déjà codée. L'enfant ne peut pas s'en sortir : il est « battu » d'avance. La psychanalyse est une formidable entreprise pour empêcher toute production d'énoncés comme de désirs réels⁴⁸.

Il s'agit donc pour Deleuze et Guattari, en critiquant l'interprétation œdipienne de l'inconscient, de contester plus fondamentalement la capacité de l'interprétation en général à prendre en

⁴⁷ *Ibid.*, p. 132.

⁴⁸ Gilles DELEUZE, Félix GUATTARI, Claire PARNET et André SCALA, « L'interprétation des énoncés » (1977) dans Gilles DELEUZE, *Deux régimes de fous. Textes et entretiens. 1975-1995*, Paris, Minuit, « Paradoxe », 2003, p. 80.

charge la symptomatologie des forces productives. Cette critique de l'interprétation psychanalytique, en tant qu'elle engage une critique de l'interprétation en général, suppose, du côté de Deleuze, d'entériner la rupture entre Freud et Nietzsche, sans abandonner pour autant la tâche symptomatologique qu'il voit à l'œuvre chez ce dernier. Nous avons déjà souligné que, pour Deleuze comme pour Foucault, le rapprochement entre Nietzsche, Freud et Marx s'effectuait notamment autour d'une réévaluation de l'entreprise herméneutique, qui leur était supposée commune⁴⁹. En 1968 encore, à l'occasion de la parution des œuvres complètes de Nietzsche dont il dirige le premier volume avec Foucault, Deleuze affirmait que « chez Nietzsche, chez Freud [...] la notion de sens est l'instrument d'une contestation absolue, d'une critique absolue et aussi d'une création déterminée : le sens n'est pas du tout un réservoir, ni un principe ou une origine, ni même une fin : c'est un "effet", un effet *produit*, et dont il faut découvrir les lois de production »⁵⁰. En 1972, toutefois, il en va tout autrement, et la psychanalyse ne semble plus à même de relever le défi sémiotique engagé par la philologie nietzschéenne⁵¹.

Cette incapacité peut être mise en relation, chez Deleuze et Guattari, avec la linguistique pragmatique qu'ils cherchent à élaborer, et qui vise à rendre compte du fonctionnement inconscient en se substituant à l'herméneutique freudienne comme au primat du signifiant lacanien. La charge anti-structurale, et la dénonciation de la transcendance du signifiant sur laquelle se fonde encore l'interprétation lacanienne, semble être un apport spécifique de Guattari, qui approfondit à cet égard, dans le cadre de son travail pour *L'Anti-Œdipe*, les intuitions déjà développées dans l'article « Machine et structure »⁵². L'enjeu de ce travail, eu égard à la sémiotique de l'inconscient, est dès lors double : il s'agit à la fois d'intégrer à cette sémiotique des contenus extra-linguistiques, et de fonder la réciprocité des rapports entre ces

⁴⁹ Cf. *supra*, p. 58-61.

⁵⁰ Gilles DELEUZE, « Sur Nietzsche et l'image de la pensée » (1968), dans *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 189.

⁵¹ Sur ce point, cf. Guillaume SIBERTIN-BLANC, *Politique et clinique*, thèse cit., p. 257-261, où Guillaume Sibertin-Blanc commente l'importance de Nietzsche dans l'élaboration d'une « linguistique active » (Gilles DELEUZE, *Nietzsche et la philosophie*, *op. cit.*, p. 84), ainsi que la manière dont la psychanalyse, d'abord convoquée aux côtés de Nietzsche dans cette entreprise, est ensuite réputée incapable de prendre en charge l'analyse des forces réelles de production langagière.

⁵² Cf. *supra*, p. 120-130. L'apport de Guattari sur ce point est bien étudié par Anne SAUVAGNARGUES (*Deleuze et l'art*, *op. cit.*, chap. 5, p. 109-137), qui insiste sur l'abandon progressif par Deleuze, à partir de sa rencontre avec Guattari, du terme même d'« interprétation ». À cette idée d'interprétation tendent alors à se substituer, conceptuellement, le concept guattarien de « transversalité », et, méthodologiquement, la pratique de l'expérimentation. Anne Sauvagnargues repère à cet égard le premier usage deleuzien du concept de transversalité en 1964 dans *Proust et les signes* (cf. Gilles DELEUZE, *Proust et les signes* [1964], Paris, PUF, « Quadrige », 2006, en particulier p. 155-156, où la transversalité garantit l'unité d'une interprétation immanente et impersonnelle, et p. 201 où Deleuze renvoie à l'article de Guattari sur « La transversalité »), et sa généralisation dans *Kafka*, où le principe des entrées multiples « empêche seul l'introduction de l'ennemi, le Signifiant, et les tentatives pour interpréter une œuvre qui ne se propose en fait qu'à l'expérimentation » (Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, « Critique », 1975, p. 7).

contenus et leur expression de telle sorte que ne soit pas présupposée la transcendance de l'expression, ni sa dépendance à un contenu qui la déterminerait en dernière instance. Contre la « machine d'interprétation » psychanalytique et la « machine de subjectivation » qui lui est corrélative⁵³, qui l'une dans l'autre « arrêtent toute possibilité d'expérimentation réelle, comme elles empêchent toute formation de désir et toute formation d'énoncés »⁵⁴, Deleuze et Guattari entendent faire valoir les droits d'un « agencement machinique collectif » qui n'est « pas moins production matérielle de désirs que cause expressive d'énoncés »⁵⁵. C'est en se fondant sur la linguistique de Hjelmslev que Deleuze et Guattari proposent dès lors une nouvelle sémiotique de l'inconscient, susceptible de rendre compte de la production énonciative mieux que ne le fait le paradigme interprétatif et de se retourner finalement contre l'interprétation elle-même. Lorsque Deleuze énonce, en 1973, la tâche d'une « véritable analyse », il affirme ainsi :

Ce qui produit des énoncés en chacun de nous, ce n'est pas nous en tant que sujet, c'est tout autre chose, ce sont les multiplicités, les masses et les meutes, les peuples et les tribus, les agencements collectifs qui nous traversent, qui nous sont intérieurs et que nous ne connaissons pas parce qu'ils font partie de notre inconscient même. La tâche d'une véritable analyse, d'une analyse anti-psychanalytique, est de découvrir ces agencements collectifs d'énonciation, ces enchaînements collectifs, ces peuples qui sont en nous et qui nous font parler, et à partir desquels nous produisons des énoncés. C'est en ce sens que nous opposons tout un champ d'expérimentation, d'expérimentation personnelle ou de groupe, aux activités d'interprétation psychanalytique⁵⁶.

L'apport de Guattari est ici patent : son appropriation originale des concepts hjelmsleviens d'expression et de contenu, qu'il oppose à la distinction saussurienne entre le signifiant et le signifié, lui permet d'insister sur l'hétérogénéité réelle, mais aussi sur les rapports transversaux de « présupposition réciproque » qui animent les relations entre multiplicités discursives et extra-discursives⁵⁷. Ce travail sur la linguistique est résumé en quelques pages dans *L'Anti-Œdipe*, dans lesquelles Deleuze et Guattari insistent sur l'immanence de la théorie hjelmslevienne du langage, et sur l'opposition entre cette « linguistique des flux » et la « linguistique du signifiant » qu'ils attribuent à Saussure – et, à travers lui, à Lacan comme à toute la linguistique structurale⁵⁸. Cette référence est ensuite réinvestie positivement dans

⁵³ Gilles DELEUZE, « Quatre propositions sur la psychanalyse » (1977), dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 75.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 74-75.

⁵⁶ Gilles DELEUZE, « Cinq propositions sur la psychanalyse » (1973), dans *L'Île déserte*, *op. cit.*, p. 383-384.

⁵⁷ Cf. Félix GUATTARI, *Écrits pour L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 287-401, où Stéphane Nadaud regroupe sous le titre « Linguistique pragmatique » l'ensemble des notes sur Hjelmslev que Guattari envoie à Deleuze entre 1970 et 1971.

⁵⁸ Cf. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 291-292 : « Hjelmslev [...] tend à faire une théorie purement immanente du langage, qui brise le double jeu de la domination voix-graphisme, qui fait couler

Kafka, puis dans *Mille plateaux*⁵⁹, où elle revêt une importance capitale en ce qu'elle sert à l'élaboration technique du concept « d'agencement collectif d'énonciation », qui acquiert à cette occasion sa pleine opérativité critique. Dès *L'Anti-Œdipe*, toutefois, la charge polémique que revêt la linguistique pragmatique est indissociable du rôle positif qu'elle assume : elle est certes d'abord présentée dans son opposition à la linguistique structurale, mais elle permet en même temps de rapporter l'interprétation psychanalytique à ses conditions d'énonciation réelles.

Dès lors que l'inconscient est rendu à son fonctionnement énonciatif immanent, le problème de l'interprétation psychanalytique du désir peut ainsi être qualifié plus généralement comme problème *de* l'interprétation : c'est-à-dire, comme recherche illusoire d'un sens à partir d'un signifiant transcendant. Tout se passe comme si, dans la psychanalyse, l'inconscient se trouvait pris au piège de l'enregistrement symbolique de ses propres productions, auxquelles il s'identifiait imaginairement pour se concevoir finalement lui-même comme pure expression, dans une configuration où « les notions fondamentales de l'*économie* du désir, travail et investissement, gardent leur importance, mais subordonnées aux formes d'un inconscient expressif et non plus aux formations de l'inconscient productif »⁶⁰. De cette captation symbolico-imaginaire sont supposés pouvoir rendre compte les investissements réels de l'inconscient : l'interprétation psychanalytique elle-même en est le produit, comme expression d'un usage transcendant des synthèses de l'inconscient. Pour cette raison, l'interprétation en question peut être proprement qualifiée de *paralogistique*, en un sens que Deleuze et Guattari empruntent explicitement à Kant :

Kant se proposait, dans ce qu'il nommait révolution critique, de découvrir des critères immanents à la connaissance pour distinguer l'usage légitime et l'usage illégitime des synthèses de la conscience. Au nom d'une philosophie transcendantale (immanence des critères), il dénonçait donc l'usage transcendant des synthèses tel qu'il apparaissait dans la métaphysique. Nous devons dire de même que la psychanalyse a sa métaphysique, à savoir Œdipe. Et qu'une révolution, cette fois matérialiste, ne peut passer que par la critique d'Œdipe, en dénonçant l'usage illégitime des synthèses de l'inconscient tel qu'il apparaît dans la psychanalyse œdipienne, de manière à retrouver un inconscient transcendantal défini par l'immanence de ses critères, et une pratique correspondante comme schizo-analyse⁶¹.

forme et substance, contenu et expression suivant des flux de désir, et coupe ces flux suivant des points-signes ou des figures-schizes ».

⁵⁹ Cf. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Minuit, « Critique », 1980, en particulier les plateaux 3 à 5, p. 53-184.

⁶⁰ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 68.

⁶¹ *Ibid.*, p. 92.

Ainsi, si la critique guattaro-deleuzienne de la psychanalyse porte bien sur l'interprétation œdipienne de l'inconscient, elle suppose en même temps que la critique elle-même échappe à cette démarche interprétative et la conçoit réflexivement comme l'expression d'un problème d'usage. De même que les paralogismes de la raison sont conçus, chez Kant, comme des illusions internes à la conscience, purs produits d'usages illégitimes dont la critique est supposée pouvoir rendre compte, de même Deleuze et Guattari proposent de concevoir les paralogismes de l'inconscient comme des productions internes à ce dernier, et de dénoncer ce faisant, depuis le point de vue d'un inconscient transcendantal, l'usage transcendant de ses synthèses. Mais afin de prendre la mesure de cette entreprise et de ce qu'elle implique touchant l'analyse des investissements de l'inconscient, il faut encore ajouter que cette démarche implique, par rapport à la voie kantienne, un certain nombre de déplacements, dont le plus important consiste sans doute à substituer, à la critique d'une raison pure, la critique d'un inconscient que l'on pourrait à la limite qualifier d'impur. Plus exactement, la pure immanence du champ transcendantal depuis lequel se signe l'analyse a pour corrélat le rejet répété de la pure idéalité du signifiant – pureté illusoire, qui ne fait que voiler par ses prétentions transcendantes la production historico-sociale dans laquelle elle s'origine. Par suite, si les paralogismes que Deleuze et Guattari cherchent à expliciter doivent être considérés comme des productions internes à l'inconscient, ce n'est qu'à condition de comprendre proprement cette intériorité dans son immanence à la production sociale. Pour cette raison, l'analyse, lorsqu'elle vise à rendre compte des usages transcendants de l'inconscient, ne peut se contenter de se référer au critère formel de leur usage immanent : elle doit nécessairement rapporter ces deux types d'usages à la généalogie de leur production⁶². Au point de vue polémique que nous souhaitons considérer, toutefois, la reformulation en termes d'usages de la question interprétative, et le contraste entre les synthèses productives de l'inconscient et leur usage illégitime suffisent à expliquer formellement l'imposture œdipienne dont Freud et Lacan demeurent tributaires.

⁶² C'est ce que rappelle Guillaume Sibertin-Blanc, en notant, d'une part, que « les usages transcendants des synthèses productives [...] sont en réalité des opérations sociales avant d'être des "paralogismes théoriques et pratiques" de la psychanalyse et de l'inconscient œdipianisé » ; d'autre part, que « les trois synthèses de la production désirante décrites précédemment suivant leur "usage immanent", ne viennent donc pas "avant", ne sont pas plus "originaires" que leurs usages transcendants requis par la reproduction sociale » (*Deleuze et L'Anti-Œdipe, op. cit.*, p. 47-48). Ces deux avertissements vont de pair : les usages légitimes, pas plus que les usages illégitimes des synthèses exposées dans le premier chapitre de *L'Anti-Œdipe* ne sauraient être considérés abstraction faite d'une production à la fois sociale et libidinale.

4.2.2. Freud, Lacan et les synthèses de l'inconscient

Si la référence aux synthèses de l'inconscient ne saurait rendre compte de la genèse d'Œdipe, elle permet néanmoins de qualifier métapsychologiquement les usages transcendants qui caractérisent l'approche psychanalytique, et de rapporter ce faisant le « familialisme » dont elle se rend coupable à la méconnaissance de sa découverte – l'inconscient. De ce point de vue, l'exposition systématique, par Deleuze et Guattari, des trois premiers paralogismes de la psychanalyse, engage une discussion serrée avec la topique freudienne comme avec la logique lacanienne. Ces paralogismes s'apparentent selon eux à des usages transcendants des trois synthèses de l'inconscient identifiées dans le premier chapitre de *L'Anti-Œdipe*. Tout se passe donc à première vue comme si Deleuze et Guattari tâchaient de mesurer la personnologie freudienne (ça – surmoi – moi), et le structuralisme lacanien (réel – symbolique – imaginaire), à leur propre conception machinique (synthèse connective de production – synthèse disjonctive d'enregistrement – synthèse conjonctive de consommation). Il est dès lors tentant de supposer une analogie entre la première synthèse de production, l'ordre réel et l'instance du ça ; entre la deuxième synthèse d'enregistrement, le symbolique et le surmoi ; entre la troisième synthèse de consommation, l'imaginaire et le moi. En vertu du caractère polémique de la métapsychologie guattaro-deleuzienne, cette typologie se complexifie toutefois. Cette complication s'explique par l'origine marxiste des catégories que Deleuze et Guattari utilisent et par le primat qu'ils accordent au Réel dans les opérations de l'inconscient.

D'une part, en effet, les trois synthèses, telles que les conçoivent les auteurs de *L'Anti-Œdipe*, sont toujours en même temps des productions (production de production, d'enregistrement et de consommation), et s'entre-impliquent par là réciproquement. En empruntant les catégories discutées par Marx dans son *Introduction à critique de l'économie politique*, Deleuze et Guattari conçoivent en effet la distribution et la consommation comme des moments d'un cycle qui les rapporte à un procès de production socialement déterminé, de sorte que : « la production est immédiatement consommation et enregistrement, l'enregistrement et la consommation déterminent directement la production, mais la déterminent au sein de la production même »⁶³. Ainsi la perspective machinique ébranle-t-elle la stabilité de la métapsychologie freudo-lacanienne : elle ne se contente pas d'accorder un

⁶³ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 11. Cf. Karl MARX, « Introduction générale à la critique de l'économie politique » (1857), tr. fr. Louis ÉVRARD et Maximilien RUBEL, dans *Œuvres. Économie I*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1963, p. 231-266 (en particulier p. 241-252 où Marx, contre la conception classique des rapports de la production à la consommation et à la distribution, affirme que « la production, la distribution, l'échange, la consommation [...] sont les éléments d'un tout, des diversités au sein d'une unité » [*ibid.*, p. 253]).

primat à la production (ce qui reviendrait à rejouer le geste lacanien en corrigeant tout au plus la prépondérance que celui-ci confère à l'ordre symbolique), mais consiste plus fondamentalement à « porter l'enregistrement et la consommation dans la production même »⁶⁴. C'est dès lors non plus seulement l'ordre d'importance des catégories métapsychologiques, mais la machinerie entière de l'inconscient et son organisation tripartite qui se trouvent réévaluées par la thématization processuelle de ses opérations. Là où Lacan conférait à l'ordre symbolique une opérativité génétique présidant aux distributions structurales du réel et de l'imaginaire selon une modalité transcendante, Deleuze et Guattari intègrent la distribution symbolique et l'identification imaginaire à une production réelle qui assure l'immanence de chacune de ces synthèses au procès de production primaire.

Le primat que Deleuze et Guattari accordent au Réel dans les opérations inconscientes confirme ainsi le caractère révolutionnaire d'une métapsychologie qui vise à renverser l'interprétation freudo-lacanienne plutôt qu'à l'intégrer. Le « réel » dont parlent Deleuze et Guattari est pourtant bien d'inspiration lacanienne : mais, à cet endroit encore, la thématization marxiste de cette catégorie permet d'en requalifier l'usage. Au point de vue de l'économie socio-libidinale, le réel est en effet rattaché par Deleuze et Guattari à la « vie générique de l'homme » dans l'identité de la production industrielle et naturelle. Les auteurs de *L'Anti-Œdipe* se réfèrent à cet endroit à Gérard Granel, qui rapporte la position naturaliste développée dans les *Manuscrits de 1844* à la critique de l'idéalisme et au dépassement de l'intuition sensible⁶⁵. Cette lecture permet à Deleuze et Guattari d'établir d'une part l'identité de l'homme et de la nature, d'autre part celle de la nature et de l'industrie, de sorte que « l'essence humaine de la nature et l'essence naturelle de l'homme s'identifient dans la nature comme production

⁶⁴ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 12.

⁶⁵ Cf. Gérard GRANEL, « L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure » (1968), dans *Traditionis traditio*, Paris, Gallimard, « Le chemin », 1972, p. 179-230. Granel remet plus généralement en cause, dans cet article, l'idée althusserienne d'une coupure entre l'ontologie marxiste de 1844 et les thèses de *L'idéologie allemande*. Suivant la lecture développée par Granel, Marx affirmerait d'une part, avec Feuerbach, que le rapport entre l'homme et la nature doit être pensé dans les termes d'une unité réelle, d'autre part, contre Feuerbach, que le monde sensible doit être conçu comme « activité pratique concrète de l'homme » plutôt que comme l'objet d'une intuition (cf. *ibid.*, p. 210-228). Les références de Granel sont à cet endroit Karl MARX, *Manuscrits de 1844. Économie politique et philosophie*, tr. fr. Émile BOTTIGELLI, Paris, Éditions sociales, 1972, « Troisième manuscrit », p. 126-127 où Marx expose la critique feuerbachienne de l'idéalisme hégélien ; Karl MARX et Friedrich ENGELS, *L'Idéologie allemande*, tr. fr. Henri AUGIER, Gilbert BADIA, Jean BAUDRILLARD, Renée CARTELLE, Paris, Éditions sociales, 1968, p. 54-55, où Marx et Engels critiquent l'idée feuerbachienne de « certitude sensible » (cf. également *ibid.*, « Thèses sur Feuerbach », V, p. 33 : « Feuerbach, qui ne se satisfait pas de la pensée abstraite, en appelle à l'intuition sensible ; mais il ne considère pas le monde sensible en tant qu'activité pratique concrète de l'homme »). Pour un commentaire plus développé des implications de cet article pour la lecture guattaro-deleuzienne des *Manuscrits de 1844*, cf. Guillaume MÉJAT, « Gilles Deleuze et Félix Guattari lecteurs de Marx : l'inspiration marxiste de la conception du désir développée dans l'Anti-Œdipe », *Philosophique*, n° 15, 2021, p. 113-124.

ou industrie, c'est-à-dire aussi bien dans la vie générique de l'homme »⁶⁶. Dans cette configuration, « le Réel en lui-même » peut être requalifié comme l'« être objectif du désir »⁶⁷, en tant que le désir s'identifie à cette production à la fois naturelle et socio-historique :

Si le désir produit, il produit du réel. Si le désir est producteur, il ne peut l'être qu'en réalité, et de réalité. Le désir est cet ensemble de *synthèses passives* qui machinent les objets partiels, les flux et les corps, et qui fonctionnent comme des unités de production. Le réel en découle, il est le résultat des synthèses passives du désir comme auto-production de l'inconscient⁶⁸.

Le « réel » se trouve ainsi redéfini, par Deleuze et Guattari, comme le produit objectif du désir et comme la texture ontologique de l'inconscient lui-même.

Eu égard à Lacan, une telle opération implique de suivre les intuitions développées en 1969 par Guattari⁶⁹, et de rapporter la théorie du désir à un objet *a* interprété comme la pièce d'un agencement machinique, contribuant à définir le désir par une « production réelle ». Mais elle suppose aussi de contester la distribution symbolique de cet objet *a* en référence à un « grand Autre » valant comme signifiant⁷⁰. Or, ce faisant, Deleuze et Guattari ne se contentent pas de réévaluer l'importance génétique que Lacan confère à l'ordre symbolique dans la coupure subjective. Plus fondamentalement, ce geste implique pour eux d'identifier, premièrement, l'inconscient et le Réel lui-même dans la production primaire, deuxièmement, l'imaginaire et le symbolique dans une même opération d'interprétation secondaire. D'une part, en effet, leur affirmation porte sur l'être même de l'inconscient. Celui-ci, écrivent-ils :

[...] n'est pas plus structural que personnel, il ne symbolise pas plus qu'il n'imagine ou ne figure : il machine, il est machinique. Ni imaginaire ni symbolique, il est le Réel en lui-même, « le réel impossible » et sa production⁷¹.

Mais d'autre part, les synthèses d'enregistrement et de consommation ne peuvent être interprétées comme des « distributions exclusives » (symboliques) et des « applications bi-univoques » (imaginaires) que lorsqu'elles font l'objet d'usages paralogistiques. Par suite, les ordres symboliques et imaginaires, qui sont tous deux mis en cause différenciellement dans les paralogismes dits « distributifs » et « conjonctifs », s'identifient bien plutôt au sein d'un même mythe : « la vraie différence de nature n'est pas entre le symbolique et l'imaginaire, mais

⁶⁶ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 12.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 36.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 35-36.

⁶⁹ Cf. *supra*, p. 120-130.

⁷⁰ Cf. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 36, n. 23, où la théorie lacanienne est saluée mais aussi critiquée à partir de la mise au jour d'une telle « oscillation » entre les déterminations réelles et symboliques du désir.

⁷¹ *Ibid.*, p. 65.

entre l'élément réel du machinique, qui constitue la production désirante, et l'ensemble structural de l'imaginaire et du symbolique, qui forme seulement un mythe et ses variantes »⁷². Le geste guattaro-deleuzien, *renverse* donc profondément l'ordre psychanalytique considéré comme un ensemble, plutôt que d'en *inverser* simplement les ordres imaginaires, réels et symboliques.

Ce renversement, au point de vue critique, permet la réévaluation de la métapsychologie freudienne aussi bien que lacanienne. Les auteurs de *L'Anti-Œdipe* savent gré à Freud de s'être heurté à des forces inconscientes dont la mise au jour peut être consacrée comme une découverte au sens fort ; mais ils incriminent dans le même temps l'extrapolation par laquelle la forme œdipienne s'est aussitôt refermée sur cette découverte initiale et sur l'ouverture corrélative d'un champ d'analyse socio-libidinal :

Ce que Freud et les premiers analystes découvrent, c'est le domaine des libres synthèses où tout est possible, les connexions sans fin, les disjonctions sans exclusive, les conjonctions sans spécificité, les objets partiels et les flux. [...] Et cette découverte de l'inconscient productif a comme deux corrélats : d'une part la confrontation directe entre cette production désirante et la production sociale, entre les formations symptomatologiques et les formations collectives, à la fois leur identité de nature et leur différence de régime ; d'autre part la répression que la machine sociale exerce sur les machines désirantes, et le rapport du refoulement avec cette répression. C'est tout cela qui sera perdu, au moins singulièrement compromis, avec l'instauration d'Œdipe souverain⁷³.

Freud a donc bien découvert l'inconscient productif dans sa densité ontologique, et, avec lui, la question corrélative des rapports entre la production sociale et la production désirante, comme entre la répression et le refoulement. Mais en considérant l'enregistrement paranoïaque du roman familial comme la cause formelle de l'inconscient lui-même, il a aussi activement contribué à « œdipianiser » ce dernier, c'est-à-dire à « referme[r] le triangle familial sur tout l'inconscient »⁷⁴. De même, si la thématization lacanienne d'un ordre réel est intégrée à l'analyse guattaro-deleuzienne, ce n'est que pour dénoncer avec plus d'insistance l'évacuation de cet ordre au nom d'un structuralisme qui confère à Œdipe sa forme générale : « Œdipe de structure (3+1), qui ne se confond pas avec un triangle mais opère toutes les triangulations

⁷² *Ibid.*, p. 102.

⁷³ *Ibid.*, p. 66.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 67. Deleuze et Guattari commentent à cet endroit la manière dont il faut entendre l'affirmation de Laplanche et Pontalis, selon laquelle Freud a « découvert » le complexe d'Œdipe dans son auto-analyse en 1897 avant d'en proposer une formulation théorique dans sa seconde topique (cf. Sigmund FREUD, « Le Moi et le Ça » [1923], tr. fr. Jean LAPLANCHE, dans *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 2001, p. 243-305 et Jean LAPLANCHE et Jean-Bertrand PONTALIS, « Fantasma originaire, fantasmes des origines et origine du fantasme », *Les Temps modernes*, n° 215, 1964, p. 1844-1846). La question qu'ils posent à cette occasion est celle de la nature réelle de la découverte freudienne et de l'opération formelle par laquelle Œdipe, au départ simple coordonnée familiale de cette découverte, s'est peu à peu imposé à Freud lui-même comme un code souverain d'enregistrement.

possibles en distribuant dans un domaine déterminé le désir, son objet et la loi »⁷⁵. Et Deleuze et Guattari ajoutent significativement à cet endroit que « l'interprétation structurale » constitue la matrice de tous les modes de généralisation d'Œdipe, en laquelle ils trouvent leur portée véritable⁷⁶. À travers Œdipe, Deleuze et Guattari ne visent donc pas moins Lacan que Freud, même s'ils reconnaissent dans un cas comme dans l'autre l'importance d'une découverte originelle à laquelle ces derniers ne sont pas parvenus à rester fidèles. Plus encore, en dénonçant dans le geste lacanien une formalisation castratrice du triangle œdipien, les auteurs de *L'Anti-Œdipe* systématisent une critique qui risquerait d'être jugée « mesquine et tout à fait superficielle », si elle « s'appliquait seulement à un Œdipe imaginaire et portant sur le rôle des figures parentales, sans rien entamer de la structure et de son ordre de places et de fonctions symboliques »⁷⁷. Le lacanisme est donc d'autant plus intégré à la critique de l'Œdipe qu'il en systématisé la portée, et qu'il apparaît à ce titre, comme le signale Guattari en 1976, non comme « une simple relecture de Freud », mais comme « quelque chose de beaucoup plus despotique du point de vue de la théorie et de l'institution, de beaucoup plus rigoureux du point de vue de l'assujettissement sémiotique des gens qui y participent »⁷⁸. *L'Anti-Œdipe*, à cet égard, n'est pas d'abord un anti-freudisme : d'une part, comme on vient de le voir, parce que Lacan tout autant que Freud est intégré à la critique ; mais d'autre part aussi, parce que ni Freud ni Lacan n'ont inventé Œdipe et la castration, bien qu'ils appuient singulièrement l'usage fautif de l'inconscient qui en assure formellement la reproduction. Il faut donc prendre à la lettre l'idée selon laquelle c'est *contre Œdipe* que Deleuze et Guattari déploient leur critique, en visant à travers ce mythe l'enregistrement familialiste de la production désirante, auquel la psychanalyse « prête seulement les ressources et les procédés nouveaux de son génie »⁷⁹. C'est dès lors à partir de ce renversement opératoire de l'ordre freudo-lacanien que peuvent et doivent se comprendre les paralogismes de l'inconscient qui constituent la cause formelle de cet ordre.

Ces paralogismes, selon Deleuze et Guattari, sont au nombre de cinq. Les deux derniers, comme on le verra, concernent plus directement le rapports entre la production sociale et la production désirante, comme entre la répression et le refoulement. Les trois premiers peuvent être référés à un usage illégitime des synthèses de l'inconscient et visent donc plus spécifiquement la psychanalyse freudo-lacanienne : ce sont d'abord sur ceux-ci que nous

⁷⁵ *Ibid.*, p. 64.

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ Félix GUATTARI, « Anti-psychiatrie et anti-psychanalyse » (1976), dans *La Révolution moléculaire*, *op. cit.*, p. 264.

⁷⁹ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 83.

voudrions porter notre attention, en ce qu'ils permettent selon nous d'expliquer la dépendance des entreprises critiques, mises en cause dans la discussion des deux derniers paralogismes, à l'égard de l'interprétation psychanalytique de l'inconscient. (1) *L'extrapolation* sur laquelle se fonde la généralisation œdipienne peut être conçue comme un premier paralogisme par lequel « on passe des objets partiels détachables à l'objet complet détaché, d'où dérivent les personnes globales par assignation du manque »⁸⁰. Il y a là un usage illégitime de la synthèse connective : Deleuze et Guattari dénoncent à cet endroit l'enregistrement personologique du désir, qui impose une forme familiale à la synthèse connective de production. Cet *usage global et spécifique de la synthèse connective* s'exerce, à un premier degré, sur une forme parentale extraite de cet enregistrement, et assure à un second degré la transmission conjugale de cette forme. Sous ces deux aspects, la cause formelle de l'opération trouve sa formule dans le geste lacanien consistant à « extraire de la chaîne signifiante un objet complet transcendant, comme signifiant despotique dont toute la chaîne sembl[e] alors dépendre »⁸¹. (2) De même, l'*usage exclusif et limitatif de la synthèse disjonctive d'enregistrement* permet d'envisager l'investissement familialiste de l'inconscient au point de vue des distributions symboliques exclusives (être « homme ou femme », « parent ou enfant »)⁸² et des identifications imaginaires qui en résultent. Le paralogisme fondateur d'une telle opération consiste dans un « *double bind* » que Deleuze et Guattari présentent comme une alternative plus fondamentale entre la différenciation symbolique et l'indifférencié imaginaire. Ce « *double bind* » constitue une alternative de second degré, dans laquelle « le rapport exclusif introduit par Œdipe ne joue pas seulement entre les diverses disjonctions conçues comme différenciations, *mais entre l'ensemble des différenciations qu'il impose et un indifférencié qu'il suppose* »⁸³. Là encore, c'est l'enregistrement symbolique qui suture les identifications imaginaires, et qui généralise par là la structuration œdipienne de l'analyse. Il reste encore toutefois à expliquer comment cet enregistrement et cette distribution œdipienne procèdent au point de vue de l'application sociale

⁸⁰ *Ibid.*, p. 90.

⁸¹ *Ibid.*, p. 134. Deleuze et Guattari proposent plus généralement à cet endroit un résumé des usages paralogistiques des trois synthèses de l'inconscient, auquel on peut se référer.

⁸² *Ibid.*, p. 92.

⁸³ *Ibid.*, p. 96. Deleuze et Guattari élargissent donc la notion de « double contrainte », qu'ils empruntent aux travaux de Gregory Bateson et de l'école de Palo Alto, à la forme même de l'enregistrement œdipien des significations (cf. Gregory BATESON, Don JACKSON, Jay HALEY et John WEAKLAND, « Towards a Theory of Schizophrenia », *Behavioral Science*, vol. 1, n° 4, 1956 ; repris dans Gregory BATESON, « Vers une théorie de la schizophrénie », dans *Vers une écologie de l'esprit. Tome II*, tr. fr. Ferial DROSSO et Laurencine LOT, Paris, Seuil, « Recherches anthropologiques », 1980, p. 9-34). Là où Bateson rapporte cette notion à une injonction contradictoire particulièrement à l'œuvre dans le cadre familial, qui constitue selon lui un facteur explicatif de la schizophrénie, Deleuze et Guattari pointent le fait que la disjonction ne passe pas entre deux branches de l'alternative, mais entre cette alternative et le principe même qui la fonde (à savoir, Œdipe).

du désir, et conditionnent la fixation imaginaire du sujet sur les figures familiales. (3) *L'usage ségréatif et bi-univoque de la synthèse conjonctive de consommation*, en tant qu'il résulte d'un paralogisme dit, précisément, *d'application*, fournit sur ce dernier point un début d'explication. La discussion de ce troisième paralogisme, qui engage directement la production subjective et sa fixation idéologique, revêt, dans le cadre de la critique guattaro-deleuzienne, une importance particulière. Elle permet en effet d'exposer positivement la tâche schizo-analytique, par contraste avec le rabattement imaginaire des investissements libidinaux sur les figures parentales et, par extension, sur la structuration socio-historique des coordonnées familiales.

Le point de départ de l'analyse est, à cet endroit, le corps sans organes, conçu comme un champ indéterminé sur lequel se répartissent intensivement des races et des cultures⁸⁴. Ce contenu socio-historique indique sur le corps sans organes des zones à l'intérieur desquelles se produisent des individualisations. Or, les noms propres qui viennent fixer ce contenu (races, peuples et personnes) sur ces régions intensives ne s'apparentent nullement, au point de vue de la production primaire telle que l'envisagent Deleuze et Guattari, à des identifications personnelles ou subjectives : « il n'y a pas de moi au centre, pas plus qu'il n'y a de personnes réparties sur le pourtour »⁸⁵. Bien plutôt, le paralogisme d'application consiste précisément à rabattre imaginairement l'investissement primaire, socio-historique, du désir sur des signifiants familiaux qui ne sont en vérité « nullement des organisateurs, mais des inducteurs ou des stimulis de valeur quelconque »⁸⁶. Par une telle application, c'est dès lors « tout le thème historico-politique qui est interprété comme un ensemble d'identifications imaginaires »⁸⁷. Un tel usage de la synthèse conjonctive constitue donc bien la condition d'Œdipe, en ce qu'il revient, d'une part, à établir un ensemble de relations « bi-univoques » entre le contenu social de la production désirante et les agents familialistes de la reproduction sociale, d'autre part, à interpréter par suite les agents collectifs de la production eux-mêmes comme « des dérivés ou des substituts de figures parentales, dans un système d'équivalence qui retrouve partout le père,

⁸⁴ *Ibid.*, p. 104. Pour une présentation plus détaillée du concept deleuzien, puis guattaro-deleuzien de « corps sans organes » dans ses implications ontologiques anté-subjectives, cf. *infra*, p. 226-232. Rappelons simplement ici que ce concept est emprunté par Deleuze à Antonin Artaud, et qu'il est mobilisé pour la première fois dans la treizième série de *Logique du sens* où il sert à qualifier l'infra-sens qui précède l'organisation sémantique de surface (cf. Gilles DELEUZE, *Logique du sens*, *op. cit.*, p. 108, n. 8, où Deleuze cite Antonin ARTAUD, « Pour en finir avec le jugement de Dieu », 84, n° 5-6, 1948 : « Pas de bouche Pas de langue Pas de dents Pas de larynx Pas de ventre Pas d'anus Je reconstruirai l'homme que je suis »). Ce concept intervient dans le premier chapitre de *L'Anti-Œdipe*, au moment de l'exposition de la troisième synthèse, où il est requalifié au point de vue machinique comme un plan improductif d'intensité = 0, qui prévient par là les machines-organes et les objets partiels qui s'inscrivent à sa surface contre leur totalisation subjective.

⁸⁵ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 108.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 112.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 111.

la mère et le moi »⁸⁸. Si ce troisième paralogisme est par conséquent décisif dans la mise en place d'Œdipe et dans l'économie de la critique guattaro-deleuzienne, c'est parce qu'il consiste fondamentalement dans une méconnaissance du rapport réel de la production désirante à la production sociale. Raison pour laquelle Deleuze et Guattari insistent particulièrement, à cet endroit, sur les conditions métapsychologiques réelles des investissements familiaux et de la répression qui en résulte :

Ce n'est même pas à l'ombre d'un phallus transcendant que des effets inconscients de « signifié » se posent sur l'ensemble des déterminations d'un champ social ; au contraire, c'est l'investissement libidinal de ces déterminations qui fixe leur usage particulier dans la production désirante, et le régime comparé de cette production avec la production sociale, d'où découlent l'état du désir et de sa répression, la distribution des agents et le degré d'œdipianisation de la sexualité⁸⁹.

Les conditions d'Œdipe, que la métapsychologie schizo-analytique permet de mettre au jour, sont donc à la fois la *bi-univocisation*, qui désigne cette opération de rabattement des investissements sociaux immédiats sur les coordonnées familiales, et la *ségréation*, soit la stratification assujettissante du désir qui précède et permet l'identification œdipienne. Une telle identification, dès lors, est peut-être idéologique dans ses effets, mais elle ne l'est pas dans sa cause. Cette cause concerne en effet directement le désir dans son immanence au social : « ce n'est pas un problème idéologique, de méconnaissance et d'illusion, c'est un problème de désir, et le désir fait partie de l'infrastructure »⁹⁰. La discussion du troisième paralogisme, en ce qu'elle porte la critique sur le champ socio-libidinal des investissements inconscients, permet donc de dégager dans le même temps la formule des « “complexes” économique-sociaux » inconscients dont l'idéologie, l'Œdipe et le phallus « dépendent au lieu d'en être le principe ». Elle permet, du même coup, d'exposer la tâche de la schizo-analyse consistant à « analyser la nature spécifique des investissements libidinaux de l'économique et du politique ; et par là montrer comment le désir peut être déterminé à désirer sa propre répression dans le sujet qui désire »⁹¹.

Or, ce faisant Deleuze et Guattari se donnent la possibilité de questionner non plus seulement la psychanalyse freudo-lacanienne, mais encore les entreprises critiques qui cherchent à la reprendre ou à la contester tout en demeurant dans le spectre de cette application œdipienne et du familialisme en extension qui en résulte. Le familialisme, considéré objectivement comme la condition de la reproduction œdipienne, permet d'expliquer les

⁸⁸ *Ibid.*, p. 123.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 122.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 127.

⁹¹ *Ibid.*, p. 127-128.

paralogismes psychanalytiques aussi bien que les impasses auxquelles se heurtent ces entreprises. Le problème consiste fondamentalement en ceci qu'« après avoir intériorisé la famille en Œdipe, on extériorise Œdipe dans l'ordre symbolique, dans l'ordre institutionnel, dans l'ordre communautaire, sectoriel, etc. »⁹². Par cette extériorisation sociale d'Œdipe, les coordonnées métapsychologiques du familialisme rejoignent, dans leur structuration, les déterminations objectives de l'institution familiale qui parcourent le champ critique lui-même. Si le deuxième chapitre de *L'Anti-Œdipe* se présente d'abord expressément comme une analyse métapsychologique de la colonisation familialiste de l'inconscient⁹³, menée depuis le point de vue des investissements réels du désir, il tend donc à rejoindre le versant extérieur des analyses foucaaldiennes, lorsqu'il cherche comme elles à rendre compte de la manière dont le pouvoir psychanalytique, en investissant objectivement le champ social, définit en somme les termes de sa propre critique.

4.3. POUVOIR ET FAMILIALISME : LES INVESTISSEMENTS DE LA PSYCHANALYSE

La critique, par Deleuze et Guattari, de la structuration œdipienne du désir en passe donc par un certain nombre de règlements de compte : il s'agit tant de contester l'interprétation de l'inconscient par la psychanalyse que de montrer comment celle-ci contribue objectivement à l'intériorisation puis à la reproduction d'un mode de subjectivation familialiste. Ces deux entreprises sont menées depuis l'intérieur d'une métapsychologie schizo-analytique susceptible de rendre compte des investissements réels du désir et de leur rapport à la répression. Ce faisant, Deleuze et Guattari se donnent les moyens de condamner la théorie freudo-lacanienne, mais ils entendent également expliquer la manière dont celle-ci participe à la répression sociale, en favorisant la diffusion d'un familialisme en extension. Autrement dit, l'analyse de Deleuze et Guattari permet d'expliquer à la fois l'investissement familialiste de l'inconscient et l'investissement psychanalytique du champ social. Ce dernier point est important : c'est par lui que les auteurs de *L'Anti-Œdipe* rejoignent l'approche foucaaldienne, qui prend en quelque sorte le chemin inverse. Dans les deux cas, il s'agit en effet de thématiser la manière dont la psychanalyse pénètre le champ social par la systématisation d'un mode de subjectivation

⁹² *Ibid.*, p. 434-435.

⁹³ Cf. *ibid.*, p. 319 : « Nous sommes tous de petites colonies, et c'est Œdipe qui nous colonise ».

spécifique, et maintient ainsi son pouvoir en distribuant les données d'un problème dans lequel se tiennent encore les entreprises les plus contestatrices. Mais alors que Deleuze et Guattari thématisent cet investissement conjoint du champ social et de la subjectivité depuis le point de vue d'un inconscient réel, Foucault s'appuie pour ce faire sur une conception révisée du pouvoir, susceptible d'intégrer la spécificité de l'opération psychanalytique à la généralité des dispositifs de contrôle qui enserrant la société – mieux : de concevoir la dépendance de ces dispositifs à cette opération.

Au point de vue critique, la conséquence de cette divergence consiste en ceci que, pour Deleuze et Guattari, les tentatives contestatrices demeurent tributaires d'une interprétation illégitime de l'inconscient (que la psychanalyse contribue objectivement à diffuser), tandis que pour Foucault, ces mêmes entreprises se tiennent encore dans une conception inadéquate du pouvoir (que la psychanalyse contribue discursivement à définir). Négativement, toutefois, cette divergence n'engage aucune opposition entre ces deux perspectives. Bien plutôt, parce qu'elle concerne essentiellement le *point de départ* des analyses respectives de Deleuze et Guattari et de Foucault, elle permet de thématiser une convergence entre ces deux approches : c'est en effet lorsque la structuration subjective du familialisme sous la forme de l'Œdipe et la stratification objective du familialisme comme instance de contrôle se rejoignent que les impasses des entreprises contestatrices peuvent être diagnostiquées comme une mécompréhension des modalités effectives du pouvoir psychanalytique. C'est ce que permettent de mettre au jour, d'une part, la requalification guattaro-deleuzienne des entreprises antipsychiatriques et freudo-marxistes, d'autre part, l'idée foucauldienne selon laquelle la psychanalyse prend le relais de la famille et devient ainsi l'instance de vérité permettant l'immixtion de la problématique « psy » dans tous les dispositifs disciplinaires. Il n'est alors pas étonnant que Deleuze et Guattari d'un côté, Foucault de l'autre, engagent à cet endroit une discussion explicite.

4.3.1. Deleuze et Guattari : application antipsychiatrique et déplacement freudo-marxiste

Selon Deleuze et Guattari, l'extension du familialisme, résultant d'un usage illégitime de la troisième synthèse de l'inconscient, peut permettre de diagnostiquer l'inefficacité des entreprises dites « progressistes ou révolutionnaires »⁹⁴. Par cette désignation, ils visent aussi

⁹⁴ *Ibid.*, p. 115.

bien l'antipsychiatrie et l'analyse institutionnelle que toutes les « tentatives modernes »⁹⁵ de refonte ou de contestation de l'appareil psychiatrique. C'est en se référant au troisième paralogisme d'« application » que Deleuze et Guattari expliquent d'abord ces insuffisances, mais cette explication introduit aussi la mise en évidence des deux derniers paralogismes discutés dans *L'Anti-Œdipe*, en ce qu'elle déporte l'analyse du côté des conditions sociales de la répression œdipienne. Ce faisant, Deleuze et Guattari sont amenés à interroger non seulement les entreprises antipsychiatriques, mais également les tentatives freudo-marxistes. Les unes et les autres demeurent en effet tributaires, selon eux, d'une thématique familialiste des rapports entre répression et refoulement, de sorte que l'élaboration positive de ces rapports doit d'abord en passer par un examen critique de leurs impasses.

Lorsqu'ils discutent les insuffisances des courants « progressistes et révolutionnaires », Deleuze et Guattari remarquent ainsi que la fixation des identifications sur les figures familiales engage non seulement une intériorisation subjective de la triangulation œdipienne, mais encore un redéploiement extensif du microcosme familial, alors considéré comme l'« expression » de l'aliénation mentale. Par suite, Œdipe devient la mesure de l'aliénation mentale aussi bien que sociale, y compris pour des mouvements soucieux de dénouer le cercle psychanalytique et de donner droit à une étiologie sociale des psychoses. De ce point de vue, les pratiques cherchant à concurrencer l'approche psychanalytique en lui substituant une approche familiale externe à l'intériorité œdipienne demeurent en vérité tributaires d'une « bi-univocisation » des relations entre agents sociaux et familiaux :

En enveloppant la maladie dans un complexe familial intérieur au patient, puis le complexe familial lui-même dans le transfert ou le rapport patient-médecin, la psychanalyse freudienne faisait de la famille un certain usage intensif. Certes, cet usage défigurait la nature des quantités intensives dans l'inconscient. Mais il respectait encore en partie le principe général d'une production de ces quantités. Au contraire, lorsqu'il fallut de nouveau se confronter à la psychose, du même coup la famille s'est re-déployée en extension, et a été considérée pour elle-même comme le gradimètre des forces d'aliénation et de désaliénation⁹⁶.

Deleuze et Guattari discutent particulièrement, à cet endroit, le modèle de la psychiatrie communautaire développée par Jacques Hochmann, qui reproduit selon eux une référence familiale dans laquelle le psychotique pourra être inscrit « au carré », dans une structure familiale étendue jusqu'à la troisième génération⁹⁷. Mais cette manière d'étendre le

⁹⁵ *Ibid.*, p. 435.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 114.

⁹⁷ Cf. *ibid.*, p. 115. Deleuze et Guattari se réfèrent en particulier à Jacques HOCHMANN, *Pour une psychiatrie communautaire. Thèses pour une psychiatrie des ensembles*, Paris, Seuil, « Esprit », 1971, chap. IV : « La famille », p. 137-188. Hochmann s'appuie dans ce chapitre sur une lecture dialectique de la *Naissance de la*

familialisme au point de vue thérapeutique (en misant sur les thérapies familiales) ou symptomatologique (en expliquant la psychose par la famille) est également susceptible d'inquiéter la pratique institutionnelle de Oury, et l'antipsychiatrie de Cooper et de Laing⁹⁸. Là où les groupes labordiens sont toujours rendus suspects de se constituer en « familles artificielles, où l'ordre symbolique, incarné dans l'institution, reforme des Œdipes de groupe, avec tous les caractères létaux des groupes assujettis »⁹⁹, l'antipsychiatrie anglaise reste quant à elle prisonnière d'une conception expressive de l'inconscient lorsqu'elle cherche à établir une « identité de nature entre l'aliénation mentale et l'aliénation sociale »¹⁰⁰. C'est que, contrairement à ce que supposent de tels courants, la désœdipianisation de l'inconscient ne doit pas tant en passer par une extériorisation de la triangulation subjective, que par la suspension du rapport supposément expressif entre la famille et la société. L'antipsychiatrie se rend donc coupable, aux yeux de Deleuze et Guattari, d'un paralogisme semblable à celui de la psychanalyse, et se montre par suite inapte à renverser l'ordre psychanalytique dans lequel elle continue de s'inscrire.

En effet, selon Deleuze et Guattari, l'intériorisation par la psychanalyse d'un tel rapport bi-univoque entre la famille et la société favorise en vérité son redéploiement extensif dans les perspectives les plus révolutionnaires. Pour cette raison, l'antipsychiatrie demeure en vérité dépendante non seulement du spectre familialiste, mais de son intériorisation psychanalytique. En ce sens, si la psychanalyse n'invente pas Œdipe, elle en conditionne toutefois historiquement la reproduction. Deleuze et Guattari se réfèrent à cet endroit, significativement, à Foucault et à l'hypothèse de l'*Histoire de la folie* selon laquelle, « loin de rompre avec la psychiatrie, la psychanalyse en a transporté les exigences hors de l'asile et a d'abord imposé un certain usage "libre", intérieur, intensif, fantasmatique de la famille, qui semblait particulièrement convenir à ce qu'on isolait comme névroses »¹⁰¹. Par suite, si la famille peut bien être considérée, suivant une ligne reichienne, comme « l'agent délégué au refoulement » en tant qu'elle assure « une

clinique de Foucault pour lier la description foucauldienne des conditions de l'avènement clinique à la dynamique par laquelle peut selon lui se comprendre l'évolution de la psychiatrie. À cette occasion, il interprète en particulier le mot d'ordre de la psychothérapie institutionnelle consistant à « soigner l'institution », comme devant d'abord s'appliquer à la famille : « Si l'on voulait schématiser cette marche dialectique, on proposerait le slogan : de la famille à l'institution hospitalière, de l'institution hospitalière à l'institution familiale » (*ibid.*, p. 140). C'est dès lors à partir d'une approche systémique de la famille que Jacques Hochmann entend rendre compte de la schizophrénie. C'est cette famille qui doit aussi, partant, devenir la cible de l'intervention institutionnelle : « Le lieu du mal devient un système où s'articulent le malade, ses proches, la structure sociale qui les sous-tend, et le collectif de ceux qui prétendent la soigner. C'est ce système tout entier qui supporte la pathologie, c'est lui qui devient la cible du traitement » (*ibid.*, p. 19).

⁹⁸ Cf. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 116.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 435.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 117.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 434.

reproduction psychologique de masse du système économique d'une société »¹⁰², il faut considérer de même la psychanalyse en son versant objectif comme l'agent historique de la subjectivation œdipienne, qui « fait basculer l'inconscient dans Œdipe »¹⁰³. C'est en ce sens que Freud peut être reconnu, à l'issue de la généalogie développée dans le troisième chapitre de *L'Anti-Œdipe*, comme le « Luther et l'Adam Smith de la psychiatrie », en un sens semblable à celui de Marx saluant chez ces derniers la détermination de la religiosité et de la richesse comme essence subjective abstraite, mais condamnant dans le même temps la re-territorialisation de cette essence dans les conditions objectives de la religion et de la propriété privée¹⁰⁴. De même, avancent Deleuze et Guattari, « Freud mobilise toutes les ressources du mythe, de la tragédie, du rêve, pour ré-enchaîner le désir, cette fois à l'intérieur : un théâtre intime »¹⁰⁵. Il ne s'agit donc pas seulement de dire que les perspectives critiques déploient, comme la psychanalyse, un usage illégitime de l'inconscient, et par suite une interprétation erronée de ce dernier. Il faut encore ajouter que cette interprétation même demeure dans le spectre de la psychanalyse, qui généralise ce faisant la portée d'un familialisme en extension.

L'entreprise de Laing, en particulier, témoigne exemplairement selon Deleuze et Guattari de cette contradiction, par laquelle la volonté d'assigner aux psychoses une étiologie sociale schizogène reconduit la référence familiale y compris dans le voyage intérieur qui était censé l'abolir. Laing est en effet salué à plusieurs reprises, dans *L'Anti-Œdipe*, comme « l'anti-psychiatre le plus révolutionnaire »¹⁰⁶, qui, mieux que Cooper, parvient à se dégager du familialisme « grâce aux ressources d'un flux venu d'orient »¹⁰⁷. Pour autant, cette radicalité de

¹⁰² *Ibid.*, p. 143-144.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 96.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 327. Deleuze et Guattari se réfèrent ici à Karl MARX, « Introduction générale à la critique de l'économie politique » (1857), dans *Œuvres. Économie I, op. cit.*, p. 158-161, où Marx commente l'importance de l'intérêt porté par Adam Smith au « travail tout court », considéré dans son « universalité abstraite ». Sur la comparaison que Marx effectue, suivant à cet endroit Engels, entre cette découverte et celle de Luther, cf. Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, « Troisième manuscrit », p. 80-81 : « Engels a donc eu raison d'appeler Adam Smith le Luther de l'économie politique. De même que Luther reconnaissait la religion, la foi comme l'essence du monde réel et s'opposait donc au paganisme catholique, de même qu'il abolissait la religiosité extérieure en faisant de la religiosité l'essence intérieure de l'homme, de même qu'il niait les prêtres existant en dehors du laïque, parce qu'il transférait le prêtre dans le cœur du laïque, de même la richesse qui se trouve en dehors de l'homme et indépendante de lui – qui ne peut donc être conservée et affirmée que d'une manière extérieure – est abolie ; en d'autres termes cette objectivité extérieure absurde qui est la sienne est supprimée du fait que la propriété privée s'incorpore dans l'homme lui-même et que celui-ci est reconnu comme son essence ; mais, en conséquence, il est lui-même placé dans la détermination de la propriété privée, comme chez Luther il était placé dans celle de la religion ».

¹⁰⁵ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe, op. cit.*, p. 327.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 436.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 116. La référence privilégiée de Deleuze et Guattari est, à cet endroit comme dans la plupart des lieux où Laing est mobilisé, *La Politique de l'expérience*. Ils en citent plusieurs extraits, issus en particulier des derniers chapitres de l'ouvrage, portant sur « L'expérience schizophrénique » (Ronald David LAING, *La Politique de l'expérience, op. cit.*, chap. V, p. 71-90), « L'expérience transcendantale » (*ibid.*, chap. VI, p. 91-100), et « Un

l'expérience, telle que la conçoit Laing, rend d'autant plus sensible la contradiction par laquelle « au moment même où il rompt avec la pratique psychiatrique, entreprend d'assigner une véritable genèse sociale de la psychose, et réclame comme condition de la cure la nécessité d'une continuation du "voyage" en tant que processus et d'une dissolution de l'"ego normal", il retombe dans les pires postulats familialiste, personnologique et moiïque »¹⁰⁸. L'entreprise de Laing apparaît donc comme un cas critique de reproduction d'une intériorisation œdipienne, dont la dépendance non réfléchie à l'égard de la psychanalyse compromet les réalisations les plus ambitieuses. Les causes de cet échec, analysées par Guattari en 1973, permettent en effet de qualifier l'expérience de Kingsley Hall comme un « Œdipe anti-psychiatrique », dans lequel « on s'est libéré de contraintes repérables, mais on continue secrètement d'intérioriser la répression et, en outre, on en est resté, sous le joug des réductions simplistes, au fameux triangle – père, mère, enfant – qui sert à enfermer dans le moule de la psychanalyse œdipienne toutes les situations qui dépassent le cadre des comportements dits normaux »¹⁰⁹. La répression familialiste est donc bien rapportée par Guattari, non seulement aux investissements spécifiques du désir sous la forme « d'une subjectivité capitaliste qui dispose de moyens fort subtils », et par lesquels Œdipe peut être reconnu comme un « rouage essentiel de la répression capitaliste »¹¹⁰ ; mais également à l'intériorisation de ce familialisme sous la forme du « psychanalisme »¹¹¹. Guattari se réfère à cet endroit à Castel, et semble par là souscrire à l'analyse par laquelle ce dernier rapporte les effets délétères de la subjectivation œdipienne à la situation objective de la psychanalyse. L'antipsychiatrie ne se rend donc pas seulement coupable d'un usage paralogistique de l'inconscient : elle est aussi victime du joug de la psychanalyse. Ce faisant, le schème expressif, que l'analyse formelle identifie comme une mauvaise interprétation de l'inconscient, et dont la généalogie révèle l'intériorisation et la diffusion par la psychanalyse, grève d'ambiguïté l'ambition antipsychiatrique de mettre au jour l'identité de nature entre les aliénations sociales et mentales. Dans une telle configuration, de

« voyage » de dix jours » (*ibid.*, chap. VII, p. 101-113). Ils délaissent en revanche significativement les premiers chapitres, qui développent une analyse intersubjective de la notion d'expérience à partir de catégories personnologiques et familiales (cf. en particulier *ibid.*, chap. IV, « Nous et eux », p. 57-70).

¹⁰⁸ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 436. Significativement, la référence n'est plus ici *La Politique de l'expérience*, mais *Soi et les autres* (cf. Ronald David LAING, *Soi et les autres* [1961], tr. fr. Gilberte LAMBRICHS, Paris, Gallimard, « Les Essais », 1971, p. 123-124).

¹⁰⁹ Félix GUATTARI, « Mary Barnes ou l'Œdipe anti-psychiatrique » (1973), dans *La Révolution moléculaire*, *op. cit.*, p. 242. Guattari analyse en particulier dans ce texte le cas de Mary Barnes, patiente emblématique de Kingsley Hall, à partir du livre qu'elle a publié avec son psychiatre (cf. Mary BARNES et Joseph BERKE, *Mary Barnes. Un voyage à travers la folie*, tr. fr. Mireille DAVIDOVICI, Paris, Seuil, 1973). Il s'attache à repérer dans son « voyage » les coordonnées balisées d'un itinéraire œdipien, par lequel celui-ci s'apparente à une régression familialiste plutôt qu'à un véritable voyage schizophrénique.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 245.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 243.

fait, cette identité ne peut se comprendre qu'en fonction « d'un familialisme maintenu, et non pas de sa réfutation », car « c'est en tant que la famille-microcosme, la famille-gradimètre, exprime l'aliénation sociale » qu'elle est alors supposée pouvoir rendre compte de l'aliénation¹¹².

La discussion du troisième paralogisme de la psychanalyse n'engage dès lors plus seulement la réfutation métapsychologique de ses présupposés, mais également l'exposition schizo-analytique des rapports réels entre l'inconscient et le champ social, et la requalification de la répression psychanalytique elle-même à partir de cette exposition. Pour cette raison, l'examen des deux derniers paralogismes de la psychanalyse repérés par Deleuze et Guattari délaisse l'analyse formelle des usages illégitimes de l'inconscient, pour ouvrir le questionnement sur les causes réelles de l'œdipianisation :

Nous avons essayé d'analyser la forme, la reproduction, la cause (formelle), le procédé, la condition du triangle œdipien. Mais nous avons remis l'analyse des forces réelles, des causes réelles dont la triangulation dépend¹¹³.

Le changement de perspective assumé à cet endroit peut être référé à ce que l'exposition du troisième paralogisme avait commencé à mettre au jour, à savoir : (1) la psychanalyse fait elle-même partie des causes objectives de la répression familialiste ; (2) elle compromet par là même la compréhension métapsychologique de cette répression, en participant activement à la reproduction d'une interprétation expressive des rapports entre les économies sociales et libidinales. Contre ces deux impasses, l'analyse doit donc à la fois produire une théorie de l'inconscient susceptible de brancher rigoureusement l'une sur l'autre la production sociale et la production désirante ; et exposer ce faisant, depuis le point de vue des investissements réels du désir, la participation objective de la psychanalyse à un mode répressif de subjectivation capitaliste. Par suite, c'est aussi dans ce tournant que l'ambition freudo-marxiste du projet de Deleuze et Guattari s'affirme et s'affine : Reich est en effet salué par eux comme celui qui a donné la « ligne générale » d'une telle analyse, en identifiant dans la répression sociale les causes effectives de la triangulation œdipienne¹¹⁴.

Cette ligne générale, toutefois, avant d'être suivie, requiert d'examiner deux problèmes qu'elle laisse en suspens, qui concernent premièrement « le rapport spécifique du refoulement avec la répression » ; deuxièmement « la situation particulière d'Œdipe dans le système

¹¹² Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 117.

¹¹³ *Ibid.*, p. 137.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 137.

répression-refoulement »¹¹⁵. Or, si la discussion de ces problèmes est qualifiée d'« urgente », c'est parce qu'elle compromet l'interprétation reichienne du rapport entre le désir et la répression, en même temps qu'elle conditionne la généalogie schizo-analytique de la répression que Deleuze et Guattari mènent dans le chapitre suivant. Une telle généalogie, qui seule pourra permettre de reprendre la psychanalyse à un « point d'auto-critique » qu'elle n'est pas parvenue à formuler, suppose en effet de « découvrir sous le rabattement familial la nature des investissements sociaux de l'inconscient »¹¹⁶ : c'est-à-dire en somme d'articuler rigoureusement l'une sur l'autre l'analyse de la *production désirante de la répression* ; et celle de la *répression de la production désirante*. Or, selon Deleuze et Guattari, l'analyse conjointe de ces deux aspects n'a pas été menée assez loin par Reich. L'explication de cette insuffisance nécessite dès lors une discussion serrée avec le freudo-marxisme, et l'examen ordonné des deux problèmes susmentionnés. La mise au jour des rapports entre répression et refoulement requiert en effet l'affirmation préalable de la secondarité d'Œdipe dans un tel système. C'est, de fait, par un *déplacement* singulier (quatrième paralogisme) que la répression du désir donne du refoulement une image truquée sous la forme d'Œdipe, représentation factice à laquelle le désir lui-même se laisse prendre lorsqu'il croit reconnaître dans cette idée le produit de son investissement¹¹⁷. De même, c'est seulement secondairement qu'Œdipe dépend du « facteur actuel » véritable qu'est la production désirante, celle-ci n'étant identifiée comme la réactivation d'un conflit antérieur que lorsqu'on la considère comme valant uniquement « *par après* » (cinquième paralogisme)¹¹⁸. Dans les deux cas, Œdipe apparaît donc dans sa secondarité vis-à-vis de la production désirante : il est à la fois le produit factice du refoulement et l'effet dérivé de la répression.

Or, si Reich a su montrer « comment le refoulement dépendait de la répression »¹¹⁹, et poser ce faisant « le problème du rapport du désir avec le champ social »¹²⁰, il lui manquait toutefois, ajoutent Deleuze et Guattari, un tel concept de production désirante pour déterminer rigoureusement « l'insertion du désir dans l'infrastructure économique elle-même »¹²¹. D'un côté, en effet, la finesse de l'analyse reichienne des rapports entre répression et refoulement permet bien de qualifier la famille comme « l'agent délégué au refoulement », en tant qu'elle

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 327.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 139.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 156.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 143.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 144.

¹²¹ *Ibid.*, p. 144.

constitue une « cellule de reproduction du système autoritaire », par laquelle seulement la répression peut effectivement porter sur le désir :

La force de Reich, c'est d'avoir montré comment le refoulement dépendait de la répression. Ce qui n'implique aucune confusion des deux concepts, puisque la répression a précisément besoin du refoulement pour former des sujets dociles et assurer la reproduction de la formation sociale, y compris dans ses structures répressives. Mais, loin que la répression sociale doive se comprendre à partir d'un refoulement familial coextensif à la civilisation, c'est celui-ci qui doit se comprendre en fonction d'une répression inhérente à une forme de production sociale donnée. La répression ne porte sur le désir, et non pas seulement sur des besoins ou intérêts, que par le refoulement sexuel¹²².

Mais, d'un autre côté, Reich ne parvient pas à penser la dépendance corrélatrice de la répression à la production désirante, qui constitue sa cause réelle aussi bien que son objet. Car le fait est – et n'est pas analysé suffisamment par Reich – que « le refoulement est tel que la répression devient désirée, cessant d'être consciente »¹²³. L'immanence de la production sociale à la production désirante impose par suite de se demander non seulement comment la répression porte sur le désir par le refoulement, mais encore comment le désir peut porter derechef sur la répression. Deleuze et Guattari reconnaissent à Reich le mérite d'avoir, après Spinoza, posé cette dernière question : « le problème fondamental de la philosophie politique reste celui que Spinoza sut poser (et que Reich a redécouvert) : “Pourquoi les hommes combattent-ils pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut ?” »¹²⁴. Mais ils incriminent dans le même temps la réponse qu'il y apporte, lorsqu'il renvoie les investissements du désir à la seule superstructure idéologique¹²⁵. Si une telle explication leur apparaît insatisfaisante, c'est parce qu'elle reconduit une distinction secondairement produite par les investissements du désir, et *déplace* ce faisant l'analyse, depuis les différenciations réelles à l'œuvre dans l'infrastructure économique, vers la dualité dérivée de l'objectif et du subjectif, du matériel et de l'idéologique, du rationnel et de l'irrationnel¹²⁶. Reich lui-même demeure dès lors dépendant d'une interprétation faussée de l'inconscient, qui l'empêche de prendre la mesure du familialisme et de rendre ainsi compte de la portée de la psychanalyse. Car si la famille doit être considérée comme agent délégué du refoulement, c'est non seulement par la reproduction sociale qu'elle assume (et que Reich a su thématiquer), mais également par l'enregistrement déplacé du désir qu'elle impose (enregistrement idéologique au piège duquel Reich lui-même s'est laissé prendre) :

¹²² *Ibid.*, p. 143.

¹²³ *Ibid.*, p. 145.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 38. Sur ce point, cf. également *ibid.*, p. 416.

¹²⁵ Cf. *ibid.*, p. 144 et p. 417.

¹²⁶ Cf. *ibid.*, p. 39 et p. 417.

C'est dans un même mouvement que la production sociale répressive se fait remplacer par la famille refoulante, et que celle-ci donne de la production désirante une image déplacée qui représente le refoulé comme pulsions familiales incestueuses. Au rapport des deux productions se substitue ainsi le rapport famille-pulsions, dans une diversion où s'égaré toute la psychanalyse¹²⁷.

Cet « égarement » dont se rend coupable la psychanalyse est aussi, jusqu'à un certain point, celui de Reich, qui l'empêche enfin de mener à son terme la critique de la psychanalyse et de rendre compte de la finesse de ses opérations :

Lorsque Reich dénonce la façon dont la psychanalyse se met au service de la répression sociale, il ne va pas encore assez loin, parce qu'il ne voit pas que le lien de la psychanalyse avec le capitalisme n'est pas seulement idéologique, qu'il est infiniment plus étroit, plus serré ; et que la psychanalyse dépend directement d'un mécanisme économique [...] par lequel les flux décodés du désir, tels qu'ils sont pris dans l'axiomatique du capitalisme, doivent nécessairement être rabattus sur un champ familial où s'effectue l'application de cette axiomatique¹²⁸.

L'insuffisance de la théorie reichienne ne consiste donc pas seulement dans sa disqualification thématique de la production désirante : elle s'indique également, au point de vue opératoire, dans son incapacité à diagnostiquer efficacement l'importance que prend le pouvoir psychanalytique dans le rôle reproductif de la fonction familiale.

C'est précisément de ce dernier point de vue que Deleuze et Guattari entendent ressaisir les investissements familialistes du champ social, et, partant, les conditions psychanalytiques de la répression. Cette perspective engage dès lors un dialogue serré avec Foucault, qui tâche également de qualifier l'extension psychanalytique, et sa participation insidieuse à la diffusion du pouvoir dans toutes les strates de la vie sociale, à partir de la référence familiale. Il n'est donc pas fortuit que les auteurs de *L'Anti-Œdipe* se réfèrent à Foucault lorsqu'ils cherchent à montrer comment la psychanalyse, en intériorisant la fonction familiale sous la forme de l'Œdipe, parachève le pouvoir psychiatrique au moment même où elle entend le contester. Cette référence foucauldienne, toutefois, doit être analysée d'autant plus soigneusement que Deleuze et Guattari citent à cette fin l'*Histoire de la folie*, dont Foucault, comme on l'a vu, révisé en 1973 les présupposés touchant la notion de famille et le rôle qui lui était alors dévolu dans la mise en place du pouvoir psychiatrique.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 145.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 376.

4.3.2. Foucault : le pouvoir familial et la « fonction-Psy »

Cette révision ne doit pourtant pas être immédiatement considérée comme une disqualification du projet mené parallèlement par Deleuze et Guattari. Bien plutôt, la conceptualisation à nouveaux frais, par Foucault, des pouvoirs psychiatrique et psychanalytique, repose sur une ambition commune à celle des auteurs de *L'Anti-Œdipe*, consistant à mettre au jour l'immixtion de la psychanalyse dans la vie sociale et psychologique. Il s'agit donc pour Foucault, comme pour Deleuze et Guattari, de rendre compte de la situation objective de la psychanalyse *via* la prise en considération d'une nouvelle modalité du pouvoir qu'elle-même contribue à qualifier théoriquement et à exercer pratiquement. Ce faisant, la psychanalyse parachève le pouvoir psychiatrique à l'endroit même où elle entend le contester ; mais elle devient aussi la matrice, à la fois objective et formelle, d'une nouvelle modalité générale de contrôle des individus.

Cette fonction matricielle, pour être comprise, doit être référée au rôle spécifiquement dévolu à la psychiatrie dans les modalités du pouvoir disciplinaire que Foucault cherche à éclairer dans son cours sur *Le Pouvoir psychiatrique*. Les caractéristiques formelles de la discipline, énoncées par Foucault dans la leçon du 21 novembre 1973, permettent de qualifier cette dernière comme une instance normalisatrice, dont « le principe de distribution et de classement de tous les éléments implique nécessairement quelque chose comme un résidu »¹²⁹. Cette description contribue à caractériser les systèmes disciplinaires à partir d'un « perpétuel travail de la norme dans l'anomie »¹³⁰, par lequel la discipline produit les individus mêmes qu'elle entend s'assimiler. Or, dans une telle configuration, le « malade mental » apparaît, nous dit Foucault, comme « le résidu de tous les résidus », inassimilable à « toutes les disciplines scolaires, militaires, policières, etc., que l'on peut trouver dans une société »¹³¹. Cette requalification du pouvoir à partir de la norme appelle dès lors, relativement à notre problème, l'examen de deux hypothèses corrélatives permettant de cerner la spécificité respective des pouvoirs psychiatrique et psychanalytique, et le rôle général que cette spécificité leur confère au sein des dispositifs de contrôle disciplinaire. Premièrement, la thématization normative du pouvoir révèle les conditions d'une extension indéfinie de la psychiatrie, qui apparaît comme le dernier chaînon de la normalisation disciplinaire, en ce qu'elle assure la récupération de ses marges. Produits et assimilés comme « malades mentaux », les individus anormaux sont

¹²⁹ Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique*, op. cit., p. 55.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 56.

¹³¹ *Ibid.*

réinjectés dans la discipline au moment même où ils semblent y échapper, et favorisent ce faisant l'invention toujours réitérée de nouveaux systèmes récupérateurs. Mais il apparaît également par là, deuxièmement, que l'originalité de la psychiatrie ne consiste dès lors plus seulement dans la position terminale qu'elle occupe au sein de ces systèmes. Bien plutôt, elle tend à devenir le principe *distributif* et par là *fonctionnel* de la discipline elle-même, lorsqu'elle ne se contente plus de récupérer les individus inassimilables, mais qu'elle les réinjecte en outre dans l'ensemble des disciplines qui tissent le corps social.

Ce deuxième aspect engage une analyse serrée de la mutation par laquelle le pouvoir psychiatrique tend à s'extraire de l'institution asilaire pour pénétrer extensivement le corps social lui-même. Si cette analyse doit s'avérer décisive pour la question qui nous occupe, c'est, d'une part, parce que c'est précisément cette extension qui grève d'ambiguïté les entreprises antipsychiatriques ; d'autre part, parce que le rôle particulier que joue la psychanalyse dans cette extension est thématiqué par Foucault à partir de la fonction familiale. Dans un entretien de 1971, Foucault explicite en effet ses réserves à l'égard des actions de Basaglia en indiquant que « le mouvement de l'antipsychiatrie, qui s'oppose à la notion d'asile, ne doit pas conduire à exporter la psychiatrie au-dehors en multipliant les interventions dans la vie quotidienne »¹³². À cette occasion, il réfère en outre implicitement et sur un mode analogique la crainte d'une « psychiatrie de la vie quotidienne » à la conceptualité psychanalytique :

La psychiatrie pousse des ramifications bien plus loin, qu'on retrouve chez les assistantes sociales, les orienteurs professionnels, les psychologues scolaires, chez les médecins qui font de la psychiatrie de secteur - toute cette psychiatrie de la vie quotidienne qui constitue une sorte de tiers ordre de la répression et de la police. Cette infiltration s'étend dans nos sociétés, sans compter l'influence des psychiatres de presse qui répandent leurs conseils. *La psychopathologie de la vie quotidienne révèle peut-être l'inconscient du désir, la psychiatrie de la vie quotidienne, si on l'examinait de près, révélerait peut-être l'invisible du pouvoir*¹³³.

En 1971, donc, Foucault explicite son intérêt pour « l'invisible du pouvoir » par contraste avec l'analyse des investissements du désir, en même temps qu'il suggère une communauté opératoire entre « l'inconscient du désir » et « l'invisible du pouvoir », qui informent tous deux

¹³² Michel FOUCAULT, « Par-delà le bien et le mal » (1971), texte n° 98 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1101. Si l'affirmation porte ici sur « le mouvement de l'antipsychiatrie », désigné par Foucault dans son unité, les termes de la critique et la discussion qui s'ensuit sur les expériences de Basaglia permettent d'identifier ce dernier comme la cible de la suspicion que formule Foucault. Comme on l'a vu, les réserves émises à l'égard de Laing et de Cooper ne sont en effet pas exactement les mêmes, et concernent plutôt le primat expérientiel que ceux-ci accordent à la folie (cf. *supra*, p. 169-174). Pour une présentation plus détaillée des rapports de Foucault à Basaglia, cf. Mario COLUCCI, « Hystériques, internés, hommes infâmes. Michel Foucault et la résistance au pouvoir », *Sud/Nord*, vol. 20, n° 1, 2005, p. 135-138.

¹³³ Michel FOUCAULT, « Par-delà le bien et le mal » (1971), texte n° 98 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1100 (nous soulignons).

secrètement la quotidienneté sociale. Par là, il suggère en outre, dès avant la parution de *L'Anti-Œdipe*, une différence entre l'analyse métapsychologique des investissements inconscients et l'examen micro-physique des investissements du pouvoir. Pour autant, l'interrogation sur les modalités d'une telle « psychiatisation de la vie quotidienne » est entée sur une exigence semblable à celle qui anime Deleuze et Guattari, consistant à porter l'analyse de tels investissements sur le terrain politique et à dénoncer l'immixtion de la problématique « psy » dans toutes les strates de la vie sociale.

Or, lorsque Foucault reprend cette exigence dans son cours *Le Pouvoir psychiatrique*, la modalité analogique par laquelle il concevait d'abord le rapport entre la psychanalyse et la psychiatisation de la vie quotidienne se transforme, pour devenir une implication réelle. Le cours avance en effet l'hypothèse selon laquelle la psychanalyse, comme forme objective de pouvoir-savoir, constitue la clé de voûte de la distribution disciplinaire des individus – et, par suite, de la psychiatisation elle-même. La notion de « fonction-Psy », élaborée par Foucault dans la leçon du 28 novembre 1973, vise à expliciter ce point, et engage pour ce faire l'examen de la dernière notion que ce dernier relevait comme inefficace dans la première leçon du cours, à savoir : la famille. Ce que Foucault pointe en effet dans cette leçon est le rôle à la fois ambigu et décisif que joue la famille au sein des disciplines qu'il cherche à décrire. La famille, note Foucault, s'apparentait jusqu'à la fin du XIX^e siècle à un îlot de souveraineté, qui demeurait au sein de ces disciplines, mais qui assurait aussi par là même leur fonctionnement, en assumant la double fonction d'« épingle » des individus sur l'appareil disciplinaire et de distribution des marges entre ces différents systèmes¹³⁴. Or, Foucault indique que c'est précisément lorsque la famille se délite que l'on voit apparaître une « fonction-Psy », qui prend son relais dans ce rôle d'épingle et de mise en circulation qui lui était autrefois dévolu, en organisant des « substituts disciplinaires à la famille, avec référence familiale »¹³⁵. Cette fonction-Psy désigne au sens large toutes les entreprises de psychiatisation et de psychologisation qui tendent à s'immiscer dans le tissu social : « fonction psychiatrique, psychopathologique, psychosociologique, psychocriminologique, psychanalytique, etc. »¹³⁶. Elle peut dès lors être définie comme « l'instance de contrôle de toutes les institutions et de tous les systèmes disciplinaires »¹³⁷. La « béance » ouverte par une institution familiale défaillante garantit donc

¹³⁴ Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique*, *op. cit.*, p. 83. Nous suivons ici les analyses de Philippe Sabot qui, dans sa présentation de la notion de fonction-Psy, insiste sur le rôle fonctionnel de l'articulation entre la souveraineté familiale et les dispositifs disciplinaires (cf. Philippe SABOT, « Réflexions sur la question "Psy" ». L'enjeu de la psychanalyse selon Castel et Foucault », *chap. cit.*, p. 108-111).

¹³⁵ *Ibid.*, p. 86.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 86.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 87.

le rôle fonctionnel d'une référence familiale intériorisée par le discours « psy », et par là reproduite dans une intense entreprise de « refamilialisation » de l'institution. Tout se passe ici comme si Foucault envisageait l'approche « psy » sur le modèle lacanien d'une fonction symbolique distribuant les différences et fixant les identifications¹³⁸. Mais cette comparaison ne peut révéler sa charge polémique qu'à condition d'être référée à la critique du familialisme qui s'y rattache.

C'est à cet endroit que la refonte guattaro-deleuzienne de ce modèle lacanien peut s'avérer particulièrement éclairante. Foucault, en thématissant à travers la « fonction-Psy » l'appropriation et la reproduction institutionnelle de la référence familiale, rejoint strictement l'ambition des auteurs de *L'Anti-Œdipe*, consistant à penser le pouvoir psychanalytique à partir du branchement entre l'intériorisation œdipienne et l'extériorisation familialiste. Chez Foucault également, la famille apparaît en effet à la fois comme discours de vérité historiquement produit – « discours vrai *de* la famille » et « discours vrai *sur* la famille »¹³⁹ –, et comme structure sociale objective. Et c'est précisément parce que la famille est à la fois instance de vérité et institution souveraine de contrôle que sa disciplinarisation progressive n'est aucunement contradictoire avec la préservation d'une famille restreinte continuant à assurer fonctionnellement la reproduction de la référence familiale¹⁴⁰. Dans ce processus de refamilialisation de l'institution psychiatrique qui assure aussi son expansion, la psychanalyse est dès lors amenée à devenir la clé de voûte et de compréhension du pouvoir psychiatrique lui-même. C'est elle qui, en effet, permet l'intériorisation discursive de la référence familiale, et qui, partant, assure aussi la diffusion d'un dispositif de pouvoir qui déborde la psychiatrie tout en lui conférant un rôle fonctionnel. C'est ce qu'indique la fin de la leçon du 28 novembre 1973, dont le manuscrit fait significativement référence à Deleuze et Guattari :

Il n'est pas étonnant que le discours de la famille, le plus « discours de famille » de tous les discours psychologiques, c'est-à-dire la psychanalyse, puisse, à partir du milieu du XX^e siècle, fonctionner

¹³⁸ C'est ce que suggèrent, d'une part, la requalification de la souveraineté familiale dans les termes d'une « béance », qui semble rejoindre les intuitions développées par Lacan dans son séminaire sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, où l'inconscient est thématissé à partir d'une « béance » entre le réel et le signifiant (cf. Jacques LACAN, *Le Séminaire. Livre XI, op. cit.*, p. 21-30 en particulier) ; d'autre part, l'idée d'une fonction-Psy qui assure un rôle distributif comparable à celui que Lacan confère à la fonction symbolique.

¹³⁹ Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique, op. cit.*, p. 96.

¹⁴⁰ Cf. *ibid.*, p. 97-99, où cette disciplinarisation est décrite à partir de la confiscation, par la loi de 1838 sur les aliénés, du rôle juridique autrefois dévolu à la famille, et de l'intensification corrélative de la référence à la cellule familiale restreinte. Cf. également Michel FOUCAULT, *Les Anormaux. Cours au Collège de France. 1974-1975*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 1999, en particulier p. 217-243 (« Leçon du 5 mars 1975 »), où Foucault thématise cette intensification du noyau familial restreint à partir de la sexualité et de la saturation concomitante des « rapports directs parents-enfants » (*ibid.*, p. 233). Nous reviendrons sur ce point *infra*, p. 232-258, où nous rapporterons ce noyau familial à l'implantation *intensive* du pouvoir psychanalytique : ce qui nous intéresse surtout pour l'instant est son déploiement *extensif* et sa fonction distributive dans l'ordre social.

comme étant le discours de vérité à partir duquel on peut faire l'analyse de toutes les institutions disciplinaires. Et c'est pourquoi, si ce que je vous dis est vrai, vous comprenez bien que l'on ne peut pas opposer comme critique de l'institution ou de la discipline scolaire, psychiatrique, etc., une vérité qui serait formée à partir du discours de la famille. Refamilialiser l'institution psychiatrique, refamilialiser l'intervention psychiatrique, critiquer la pratique, l'institution, la discipline psychiatrique, scolaire, etc., au nom d'un discours de vérité qui aurait pour référence la famille, ce n'est pas du tout faire la critique de la discipline, c'est, au contraire, perpétuellement renvoyer à la discipline¹⁴¹.

Tout porte donc à croire que Foucault, Deleuze et Guattari se rejoignent négativement, non seulement dans une commune critique du familialisme, mais encore dans le repérage du nouage, au creux de ce familialisme, du discours psychanalytique et de ses effets objectifs¹⁴². Dans la mesure, toutefois, où Foucault assigne au discours psychanalytique, tout à la fois, un rôle négatif de distribution disciplinaire, et un rôle positif de production du sujet dans la vérité, il reste à se demander si la réévaluation du pouvoir qui constitue son point de départ n'est pas également l'indice d'une divergence plus profonde entre sa conceptualité et celle des auteurs de *L'Anti-Œdipe*. À cet égard, il est significatif que Deleuze et Guattari se réfèrent réciproquement à Foucault pour penser le familialisme, mais en puisant alors dans une conceptualité que celui-ci s'attache, au même moment, à amender.

Deleuze et Guattari, de fait, se réfèrent à plusieurs reprises à l'*Histoire de la folie* lorsqu'ils cherchent à mettre au jour l'absorption, par la psychanalyse, d'un modèle familial répressif. Cette référence récurrente porte à chaque fois sur les pages de la thèse de doctorat de Foucault dans lesquelles ce dernier insiste sur le déplacement, à l'intérieur même de la relation analytique, du rôle de contrôle dévolu à la référence familiale dans l'asile du XIX^e siècle :

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 88.

¹⁴² La complémentarité de ces deux aspects est également traitée, dans les années 1970, par Jacques Donzelot, dont le travail sur « la police des familles » vise à mettre en évidence le rôle fonctionnel de la famille dans les sociétés modernes. La famille moderne, pointe ainsi Donzelot dans une perspective proche de celle développée par Foucault, « n'est pas tant une institution qu'un *mécanisme* » (Jacques DONZELOT, *La Police des familles*, Paris, Minuit, « Critique », 1977, p. 89). C'est dire que son efficacité pour le contrôle ne consiste pas tant dans la reproduction sociale qu'elle assure que dans l'utilisation des rapports intra-familiaux pour répandre la famille dans le social et pour investir socialement la famille. Donzelot souligne à cette occasion que les coordonnées discursives du familialisme sont portées par la psychanalyse, qui confère par suite à la famille ce rôle fonctionnel (cf. *ibid.*, p. 180 : « Le courant familialiste a été le lieu d'élaboration continue d'une politique discursive régie par la psychanalyse et servant de support à toutes les techniques actuelles d'aménagement de la vie relationnelle »). Les analyses de Donzelot sont donc très proches de celles que Foucault formule lorsqu'il étudie la « fonction-Psy ». Deleuze, dans sa postface à l'ouvrage de Donzelot, souligne d'ailleurs cette inspiration foucauldienne (cf. Gilles DELEUZE, « L'ascension du social » [1977] dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 106 en particulier). Mais cette postface indique aussi que Deleuze repère dans cet ouvrage certains thèmes que lui-même s'est plus particulièrement attaché à développer avec Guattari (cf. *ibid.*, p. 109-111, où Deleuze insiste sur le rôle de contrôle social dévolu aux concepts métapsychologiques de la psychanalyse). L'ouvrage de Donzelot permet donc, relativement à notre problème, de situer le point de jonction où l'analyse foucauldienne du familialisme s'accorde avec la mise en cause guattaro-deleuzienne du complexe œdipien.

Foucault avait donc entièrement raison lorsqu'il disait que la psychanalyse achevait d'une certaine manière, accomplissait ce que la psychiatrie asilaire du XIX^e siècle s'était proposée, avec Pinel et Tuke : souder la folie à un complexe parental, la lier « à la dialectique mi-réelle, mi-imaginaire de la famille » – constituer un microcosme où se symbolisent « les grandes structures massives de la société bourgeoise et de ses valeurs », Famille-Enfants, Faute-Châtiment, Folie-Désordre – faire que la désaliénation passe par le même chemin que l'aliénation, Œdipe aux deux bouts, fonder ainsi l'autorité morale du médecin comme Père et Juge, Famille et Loi – et aboutir enfin au paradoxe suivant : « Tandis que le malade mental est entièrement aliéné dans la personne réelle de son médecin, le médecin dissipe la réalité de la maladie mentale dans le concept critique de folie ». Pages lumineuses¹⁴³.

Dans le cadre du problème qui nous occupe, qui concerne le branchement de la famille comme instance sociale de régulation des conduites, et de la famille comme relais normatif de subjectivation, il est significatif que Deleuze et Guattari s'attachent à commenter plus particulièrement l'idée foucauldienne d'une famille valant à la fois comme « paysage imaginaire » et comme « structure sociale réelle »¹⁴⁴. Cette affirmation signifie alors essentiellement, sous la plume de Foucault, que la famille vaut à la fois dans l'asile comme mythe rédempteur d'une « désaliénation dans la pureté patriarcale »¹⁴⁵, et comme forme organisationnelle et juridique de l'aliénation. Elle peut toutefois être traduite métapsychologiquement par Deleuze et Guattari dans les termes d'une « application » imaginaire extraite d'une production réelle¹⁴⁶. Ce faisant, Deleuze et Guattari inscrivent bien leur questionnement dans la continuité des analyses foucauliennes, qu'ils reprennent du point de vue des investissements inconscients du désir. Toutefois, la requalification du pouvoir familial engagée par Foucault au début des années 1970 grève d'ambiguïté l'interprétation schizo-analytique de ses premiers travaux sur la folie. Elle ne disqualifie certes pas frontalement cette interprétation, en ce que la refonte du concept de pouvoir vise précisément, comme l'inconscient guattaro-deleuzien, à rendre compte conjointement de la situation objective de la psychanalyse et de la subjectivation qu'elle opère. Mais elle en complexifie singulièrement les coordonnées, en ce qu'elle entend diagnostiquer la fonction psychanalytique à partir d'une productivité du pouvoir, plutôt que d'une production inconsciente. C'est, par suite, dans l'élaboration positive de leurs conceptualités respectives que Deleuze, Guattari et Foucault tendent à s'éloigner.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 113-114. Cf. également p. 60-61, 326, 434, où Deleuze et Guattari se réfèrent aux mêmes extraits de l'*Histoire de la folie*, issus de la fin du chapitre sur « La naissance de l'asile » (cf. Michel FOUCAULT, *Histoire de la folie à l'âge classique*, *op. cit.*, p. 509-510).

¹⁴⁴ Michel FOUCAULT, *Histoire de la folie à l'âge classique*, *op. cit.*, p. 509.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 510.

¹⁴⁶ Cf. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 113-114, où la référence foucauldienne est analysée à partir du paralogisme d'application.

CHAPITRE 5.

LA VOIE POSITIVE : LA PSYCHANALYSE ET SON SUJET

Le rapport entre le pouvoir et la subjectivité est donc problématisé par Deleuze, Guattari et Foucault à partir du cas spécifique de la psychanalyse et de la jonction qu'elle opère entre le pouvoir psychiatrique et la subjectivité œdipienne. Ce faisant, les élaborations conceptuelles de Deleuze et Guattari, comme celles de Foucault, permettent de nouer résolument les deux faces d'une entreprise consistant à penser la pénétration de la psychanalyse par un contenu socio-politique historiquement déterminé, et la pénétration de ce champ socio-politique par la psychanalyse. Au creux de ce nouage, la fonction familiale et le sujet œdipien qu'elle secrète sont considérés comme les deux versants d'un même roc psychanalytique, qui constitue un nouveau relais pour le pouvoir psychiatrique. Le familialisme, de fait, permet de prendre la mesure du pouvoir psychanalytique, d'un point de vue intensif aussi bien qu'extensif, en ce qu'il désigne d'une part la production du sujet dans son rapport à une vérité psychanalytique valant comme loi, d'autre part le rôle reproducteur que joue la famille dans la diffusion effective du pouvoir psychanalytique. Mais il faut encore ajouter que l'analyse d'un tel pouvoir révèle à cette occasion le caractère fonctionnel des procédés psychanalytiques : par là, la psychanalyse ne se contente pas de spécifier ou de prolonger le pouvoir psychiatrique, mais elle modifie les coordonnées générales du pouvoir.

Ce point est décisif : il sous-tend l'hypothèse selon laquelle c'est à partir d'une mise au jour de la continuité entre le pouvoir psychiatrique et la psychanalyse que Deleuze, Guattari et Foucault en viennent à penser la manière dont le pouvoir produit *en général* le sujet sur lequel il s'exerce, et dont le sujet reproduit ce faisant les structures qui l'enserrent. Négativement, l'intérêt qu'ils portent à la production de la subjectivité œdipienne leur permet en effet de diagnostiquer l'inefficacité des entreprises contestatrices qui continuent de se référer à un sujet dont elles ignorent les modalités exactes de production, ou d'incriminer un pouvoir dont elles méconnaissent le fonctionnement véritable. Mais du même coup, l'examen positif de ces modalités et de ce fonctionnement engage, chez Deleuze et Guattari comme chez Foucault, la mise en place d'un appareil conceptuel qui puisse rendre compte d'une telle production subjective. Or, dans la mesure où la psychanalyse s'attache elle-même à penser cette production dans les termes d'une dépendance à la loi, cette approche nécessite, relativement aux

dimensions opératoires du freudisme, et plus encore du lacanisme, deux nouvelles opérations. Il s'agit, premièrement, d'affirmer avec la psychanalyse que le sujet est effectivement constitué dans la vérité de son désir, mais aussi, deuxièmement, d'ajouter que c'est la psychanalyse elle-même qui le constitue comme tel. Autrement dit, la psychanalyse, parce qu'elle s'avère incapable d'inclure réflexivement ses propres opérations dans la production subjective qu'elle entend énoncer, et dont elle ne parvient pas à qualifier le mode de fonctionnement proprement infra-structurel, devient par là même l'instance reproductrice du pouvoir qu'elle prétend dénouer.

Relativement à notre problème, cette ligne d'analyse requiert donc de ne pas considérer séparément la portée critique des gestes guattaro-deleuziens et foucauldien, et l'importance méthodologique ou fonctionnelle qu'ils prêtent à la psychanalyse. Autrement dit, il ne s'agit pas de distinguer les stratifications objectives et les dimensions opératoires de la psychanalyse, y compris lorsque ces dernières sont réélaborées positivement par Deleuze, Guattari et Foucault de manière à pouvoir porter la psychanalyse jusqu'à son point d'auto-critique. De même, en effet, que Deleuze, Guattari et Foucault reprochent à la psychanalyse de ne pas avoir su prendre la mesure de ses propres opérations, de même la valeur opératoire qu'ils lui confèrent ne peut être envisagée que relativement à la critique du pouvoir psychanalytique qui est la leur. Il s'agit donc pour nous de ne pas opposer la psychanalyse comme objet de la critique et comme instrument d'analyse métapsychologique, de ne pas non plus faire jouer l'institution psychanalytique contre le sujet de l'inconscient, mais bien de mettre à révéler les rapports positifs d'appartenance entre la critique du pouvoir psychanalytique et les instruments d'analyse qui en résultent. Plus précisément, dans cette perspective, on n'isolera pas le rôle que Foucault reconnaît à Lacan dans la mise au jour du rapport entre sujet et vérité, de la critique concomitante d'un dispositif de sexualité qui noue ce rapport dans un sujet de désir dont la psychanalyse requiert l'aveu¹. De même, on ne renverra pas la critique guattaro-deleuzienne à la seule mise en cause du complexe œdipien, à laquelle viendrait s'opposer une schizo-analyse d'inspiration lacanienne². Bien plutôt : sans minorer le rôle que joue la psychanalyse dans

¹ Nous aurons l'occasion de revenir sur les usages de Foucault en psychanalyse (cf. *infra*, p. 420-424 en particulier). Nous voulons surtout insister ici sur l'idée d'un usage de la psychanalyse par Foucault. Ces deux questions sont distinctes, mais peuvent être parfois entremêlées dans les recherches qui soulignent à juste titre la proximité entre Lacan et Foucault. En dépit de cette proximité et des nombreuses comparaisons susceptibles de s'ensuivre, nous souhaitons ne pas considérer ici le corpus psychanalytique, tel qu'il est lu, traité ou envisagé par Foucault, comme un corpus neutre : autrement dit, nous croyons que Foucault ne discute pas avec les auteurs de littérature psychanalytique comme si ces derniers portaient des thèses seulement théoriques, mais qu'il mesure à chaque fois la portée pratique immédiate des théories psychanalytiques.

² Nous pensons en particulier, à cet endroit, à la démarche suivie par Florent Gabarron-Garcia, qui voit dans *L'Anti-Edipe* un « enfant fait dans le dos de Lacan ». Cf. Florent GABARRON-GARCIA, « “L'Anti-Edipe”, un enfant fait par Deleuze-Guattari dans le dos de Lacan, père du “sinthone” », *Chimères. Revue des schizoanalyses*,

l'élaboration positive, par Deleuze, Guattari et Foucault, des rapports entre le pouvoir et la subjectivité, on insistera sur l'importance de la démarche critique au sein même de cette dimension opératoire.

Cette coappartenance, toutefois, si elle marque bien l'originalité des approches de nos auteurs, se décline de façon différenciée chez Foucault et chez Deleuze et Guattari. Comme on l'a vu, la discussion du familialisme et la réélaboration, à cette occasion, du problème du pouvoir psychanalytique, permet à l'un comme aux autres de mettre en cause la généralisation du dispositif psychanalytique. De ce point de vue, leurs élaborations permettent d'insister sur les rapports de dépendance réciproque entre deux aspects de la psychanalyse que l'on pourrait qualifier dans les termes d'une distinction entre une « psychanalyse spéciale » et une « psychanalyse générale ». Par analogie avec les catégories classiques de la métaphysique, nous entendons par la première un savoir déterminé portant sur les objets privilégiés de la métapsychologie, qui se spécifient et s'organisent économiquement, topiquement et dynamiquement. La deuxième désignerait quant à elle l'analyse de l'inconscient, considéré dans sa généralité sémiotique et ontologique.

En proposant cette distinction, nous souhaitons d'abord insister sur le geste commun à Foucault et à Deleuze-Guattari, consistant à révéler la production historique de cet inconscient par l'analyse elle-même. Mais nous voudrions aussi souligner que la « généralité » dont il est ici question tend à prendre un autre sens, cette fois-ci politique, lorsque l'extension psychanalytique généralise ce faisant les modalités de production d'un sujet soumis à ses catégories. D'une telle « psychanalyse générale », il est dès lors possible de faire un usage positif, lorsque ses procédés permettent de concevoir la forme que prend alors la production subjective. Cette positivité opératoire, toutefois, n'est pas à entendre en un sens axiologique : chez nos auteurs, elle est indissociable d'un point de vue critique au sein duquel est mise en cause la généralisation d'un tel mode de production psychanalytique. La distinction entre une psychanalyse spéciale et une psychanalyse générale peut ainsi s'avérer précieuse, au point de vue heuristique, lorsqu'elle permet de qualifier l'unité des dimensions thématiques, opératoires et critiques dans les entreprises respectives de Deleuze, Guattari et Foucault. Mais à l'endroit

vol. 72, n° 1, 2010, p. 306 : « la schizoanalyse emprunte sa substance à Lacan, aussi bien qu'à toutes les théories psychanalytiques et psychiatriques [...]. Il ne s'agit pas de quitter la psychanalyse et son hypothèse fondatrice de l'inconscient ou la théorie du désir telle que la développe Lacan ou de revenir à un inconscient archaïque (comme le prétendent de manière caricaturale les détracteurs). Tout au contraire : il s'agit de procéder à une opération de haute technicité qui mobilise toute la clinique de la psychose et tout le savoir psychanalytique dont on peut disposer à l'époque ». Tout en souscrivant pleinement à la reconnaissance d'une élaboration métapsychologique d'une grande technicité chez Deleuze et Guattari, comme à la mise au jour des liens étroits qui unissent cette « schizoanalyse » à la conceptualité lacanienne, nous croyons cependant que ce qui qualifie originalement cette élaboration est précisément la perspective critique qu'elle intègre et qu'elle permet de déployer.

de la psychanalyse générale, qui sous-tend les opérations particulières et les objets de la métapsychologie, cette distinction permet encore de différencier ces deux entreprises. Car la question qui se pose alors est celle du fondement éventuel de la *généralisation politique* du dispositif psychanalytique dans la *généralité ontologique* d'un inconscient qui sous-tendrait ses opérations.

La problématisation de telles opérations nécessite dès lors l'examen serré du sujet du désir, tel qu'il est conçu et produit par la psychanalyse. C'est, de fait, au creux de cet ancrage subjectif du désir que les procédés inconscients se nouent aux coordonnées métapsychologiques d'une psychanalyse spécialisée. Or, si la qualification de l'inconscient comme objet propre de la psychanalyse assigne à celle-ci une tâche de repérage des diverses positions du sujet par rapport au désir, la question est encore de savoir si le désir est lui-même produit par un tel repérage, ou s'il constitue le substrat énergétique des identifications qui en résultent. Cette question, on l'a vu, traverse la psychanalyse elle-même et ses interprétations freudo-marxistes, en ce qu'elle conditionne l'alternative entre un certain naturalisme du désir, et un culturalisme des structures. Déployée à nouveaux frais dans la critique, cette discussion acquiert toutefois une importance politique de premier plan, dans la mesure où il s'agit alors de penser l'insertion, dans ce désir et dans ces structures, du pouvoir psychanalytique lui-même. Par suite, si Deleuze, Guattari et Foucault s'accordent pour rapporter la production d'un sujet de désir à la diffusion insidieuse du pouvoir psychanalytique, il reste encore à déterminer si la psychanalyse, en produisant un tel sujet, renferme indument le désir, considéré comme substrat général des opérations inconscientes, dans les coordonnées étroites d'une métapsychologie spéciale ; ou si le désir lui-même doit être conçu comme la coordonnée secondairement produite d'un pouvoir psychanalytique généralisé.

L'enjeu est, ici, à la fois ontologique et politique : il s'agit de questionner la fondation de la critique dans l'être même de la production (que cette production soit celle du désir dans le cas de Deleuze et Guattari, ou du pouvoir dans le cas de Foucault), et d'interroger corrélativement la possibilité d'asseoir la résistance au sein de la critique. Or, si cette question peut être déclinée et adressée à Deleuze et Guattari comme à Foucault, elle semble en même temps permettre de faire apparaître une divergence entre ces auteurs. La différence que nous avons déjà repérée et qualifiée en termes de « point de départ » pourrait en effet faire apparaître une opposition cette fois-ci thématique, entre l'idée d'une fondation du pouvoir psychanalytique dans le désir, et celle d'une fondation du désir dans le pouvoir. Il s'agit dès lors de savoir si la généralité psychanalytique doit être rapportée en dernière instance à la production désirante elle-même, ou à la généralisation du dispositif de pouvoir psychanalytique.

5.1. DELEUZE ET GUATTARI : UNE SCHIZO-ANALYSE DU DÉSIR

L'affirmation d'une voie positive permettant de penser la production subjective dans son immanence aux investissements du désir est résolument nouée, par Deleuze et Guattari, à l'entreprise critique qu'ils développent dans *L'Anti-Œdipe*. Ceux-ci insistent sur ce point, en particulier dans l'« Introduction à la schizo-analyse » qui constitue le dernier chapitre de l'ouvrage : « la tâche négative ou destructrice de la schizo-analyse n'est séparable en aucune façon de ses tâches positives (toutes sont menées en même temps) »³. C'est dès lors au sein de la nouvelle direction « schizo » qu'ils assignent à l'analyse que doit s'explicitier, chez Deleuze et Guattari, la manière dont le sujet produit et reproduit par la psychanalyse s'articule à l'économie du désir qu'ils cherchent à élaborer positivement. Notre ambition n'est pourtant pas, dans les pages qui vont suivre, d'exposer systématiquement l'ontologie supposée commander de telles opérations, en adoptant pour ce faire un point de vue « schizo-analytique » considéré dans son hétérogénéité à l'égard du discours psychanalytique, mais de montrer comment Deleuze et Guattari intègrent la psychanalyse, fût-ce de façon polémique, à chaque moment de la métapsychologie qu'ils cherchent à refonder. La schizo-analyse est certes présentée, à la fin de *L'Anti-Œdipe*, dans son irréductibilité à la psychanalyse. Elle s'y oppose à vrai dire terme à terme, en ce qu'elle se fonde sur une tout autre interprétation de l'inconscient :

Quelle est enfin l'opposition de la schizo-analyse avec la psychanalyse, dans l'ensemble de ses tâches négatives et positives ? Nous n'avons pas cessé d'opposer deux sortes d'inconscient ou deux interprétations de l'inconscient : l'une, schizo-analytique, l'autre, psychanalytique ; l'une, schizophrénique, l'autre névrotique-œdipienne ; l'une abstraite et non-figurative, et l'autre, imaginaire ; mais, aussi bien, l'une réellement concrète, et l'autre symbolique ; l'une machinique, et l'autre structurale ; l'une moléculaire, micropsychique et micrologique, l'autre molaire ou statistique ; l'une matérielle, et l'autre idéologique ; l'une productive, et l'autre expressive⁴.

Il ne suffit pourtant pas de dire que ces deux conceptions s'opposent : il faut encore dire, comme on l'a vu, que la seconde interprétation dépend en vérité de la première. La conflictualité entre ces deux approches, en tant qu'elle doit être envisagée depuis la réalité inconsciente elle-même, est par suite constitutive d'une certaine position du sujet par rapport au désir, que la schizo-analyse vise à expliciter en même temps qu'à dénouer. C'est dès lors cette production du sujet que nous voudrions considérer, non seulement dans son immanence à la production

³ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 388.

⁴ *Ibid.*, p. 462.

désirante, mais encore dans les différenciations qui opèrent au sein de cette production et qui confèrent à la psychanalyse son caractère répressif. La question se dédouble donc à cet endroit : il s'agit de comprendre premièrement comment le désir tel que le conçoivent Deleuze et Guattari produit son sujet, et deuxièmement comment il sécrète aussi par lui sa propre répression.

Les tâches positives de la schizo-analyse peuvent ainsi être comprises à la fois comme une analyse générale du désir et comme une explicitation particulière de la production du sujet au sein de ce dernier. C'est en ce sens que les dimensions négatives et positives de la schizo-analyse se rejoignent, en même temps que se scellent les aspects opératoires et thématiques de la psychanalyse. Là où la discussion du familialisme avait permis de dénoncer les opérations psychanalytiques dans les termes d'un mauvais usage de l'inconscient, l'élaboration positive du désir et de son rapport au sujet permet de reprendre au point de vue réel les opérations de l'inconscient. C'est ainsi que Deleuze et Guattari entendent comprendre, premièrement, comment le désir produit en général le sujet de l'inconscient, deuxièmement, comment cette production sécrète en particulier un sujet de désir dont la psychanalyse inverse les rapports de fondation. Partant, la première tâche positive de la schizo-analyse « consiste à découvrir chez un sujet la nature, le fonctionnement ou la formation de *ses* machines désirantes, indépendamment de toute interprétation »⁵, c'est-à-dire à analyser le fonctionnement inconscient dans son immanence à un processus primaire de la production désirante. Mais il faut encore ajouter que cette tâche « mécanicienne »⁶ de la schizo-analyse, en tant qu'elle découvre la primauté économique du désir sur le sujet, est solidaire d'une deuxième tâche, consistant à « découvrir dans chaque cas la nature des investissements libidinaux du champ social, leurs conflits possibles intérieurs, leurs rapports avec les investissements préconscients du même champ, leurs conflits possibles avec ceux-ci, bref, le jeu toute entier des machines désirantes et de la répression du désir »⁷. Ce qu'indique ainsi cette requalification positive de la schizo-analyse est sa capacité à rendre compte, conjointement *et* différemment, de la production du sujet dans le désir et de la conflictualité susceptible d'en résulter. Si ces deux aspects sont exposés successivement dans le dernier chapitre de *L'Anti-Œdipe*, il s'agit donc en vérité d'une seule et même tâche, envisagée aux points de vue respectivement fonctionnel et dynamique, mais toujours fondée sur la reconnaissance d'un processus primaire de production désirante permettant d'expliquer à la fois le fonctionnement inconscient et la répression du

⁵ *Ibid.*, p. 388.

⁶ *Ibid.*, p. 462.

⁷ *Ibid.*

désir. Relativement à la refondation guattaro-deleuzienne des rapports entre le désir et le sujet, il reste donc à examiner la métaphysique du désir qui semble sous-tendre la métapsychologie schizo-analytique, et la manière dont le sujet s'articule positivement (c'est-à-dire réellement) à cette production désirante.

5.1.1. *Économie : une ontologie de la production désirante*

Des trois points de vue économique, topique et dynamique distingués par Freud et contribuant conjointement, selon lui, à définir la métapsychologie⁸, Deleuze et Guattari ne retiennent que le premier : « les dualités topique et dynamique ont pour but d'écarter le point de vue de la *multiplicité fonctionnelle*, qui, seul, est économique »⁹. Cette affirmation, qui intervient dans le cadre d'une discussion de l'instinct de mort freudien, peut être lue comme une « clause d'immanence »¹⁰ en vertu de laquelle les contradictions mêmes doivent cesser d'être pensées en fonction d'oppositions binaires entre des pulsions transcendantes. Cette immanence est dès lors fondée sur la requalification vitale de la libido, qui, dans ce cadre économique, constitue la matière même du réel. L'affirmation du primat économique semble donc indiquer la voie d'une ontologie conséquente du désir. Mais pour comprendre, conformément à la direction que nous voulons suivre ici, comment cette ontologie intègre et conteste tout à la fois la psychanalyse, il convient d'en préciser à la fois les hypothèses métapsychologiques et les coordonnées critiques.

De ce point de vue, la prise de position de Deleuze et Guattari à l'encontre d'un instinct de mort acquérant chez Freud une valeur principale apparaît décisive dans l'élaboration positive

⁸ Cf. en particulier Sigmund FREUD, « L'inconscient » dans *Métapsychologie* (1915), tr. fr. Jean LAPLANCHE et Jean-Bertrand PONTALIS, Paris, Gallimard, « Idées », 1968, p. 121 : « Je propose qu'on parle de présentation métapsychologique, lorsqu'on parvient à décrire un processus psychique dans ses relations dynamiques, topiques et économiques ». Pour une présentation de la notion de « métapsychologie » et de son évolution, cf. Jean LAPLANCHE et Jean-Bertrand PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse* (1967), Paris, PUF, « Quadrige », 2002, p. 238-239. Rappelons simplement ici que la métapsychologie désigne la dimension la plus théorique de l'œuvre de Freud, que ce dernier entreprend de systématiser en 1915 pour en articuler les différents aspects. Dans ce contexte, la *dynamique* décrit alors les forces inconscientes dans leur dimension conflictuelle (qui donne lieu, en particulier, au refoulement), la *topique* les différents lieux constitutifs du système psychique (l'inconscient, le préconscient et la conscience, puis les instances du ça, du moi et du surmoi dans la deuxième topique), l'*économie*, enfin, la circulation et la distribution de l'énergie pulsionnelle. Ce dernier point de vue, qui nous intéresse tout particulièrement ici, peut être à cet égard également qualifié d'*énergétique*.

⁹ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 402.

¹⁰ Nous empruntons l'expression à Guillaume SIBERTIN-BLANC, qui, dans *Deleuze et l'anti-Œdipe* (*op. cit.*, p. 34), la rapporte à la description marxiste du processus de production primaire. C'est de la même manière qu'il faut entendre, nous semble-t-il, la prévalence d'un point de vue « économique » en un sens non plus seulement marxiste, mais également métapsychologique : dans les deux cas, il s'agit en effet de penser l'immédiateté du cycle par lequel le processus de production primaire se rapporte aux synthèses de production, d'enregistrement et de consommation.

d'une ontologie de la production désirante. On se rappelle en effet que Deleuze, dès sa *Présentation de Sacher-Masoch* et plus encore dans *Différence et répétition*, reprenait Freud (au sens conjoint d'une critique et d'un réemploi) sur la notion d'instinct de mort, et sur le dualisme des pulsions que ce dernier découvre à partir de cet instinct¹¹. Dans ce contexte était principalement mise en cause la position transcendante que Freud confère à Thanatos (par opposition à la qualification d'Éros comme principe transcendantal assurant la liaison énergétique), ainsi que la réduction de la mort elle-même à la matière inanimée, faute de pouvoir proposer pour celle-ci un modèle interne à l'inconscient¹². *L'Anti-Œdipe* reprend la discussion en approfondissant ces deux points, mais la requalification économique du désir permet alors de les envisager au point de vue proprement énergétique des transformations libidinales. Si la critique de la conception freudienne de l'instinct de mort apparaît dès lors particulièrement importante, c'est parce qu'elle permet de faire passer la mort, considérée comme une énergie déliée, dans le cycle même de la production, et d'éviter ainsi la mortification du désir et de la vie à laquelle Freud parvient dans ses derniers écrits¹³. Cette mortification constitue, dans le contexte de *L'Anti-Œdipe*, la pointe saillante de la critique que Deleuze et Guattari adressent à ce dernier :

Freud, dès le début, par son dualisme obstiné des pulsions, n'a pas cessé de vouloir limiter la découverte d'une essence subjective ou vitale du désir comme libido. Mais quand le dualisme est passé dans un instinct de mort contre Éros, ce ne fut plus simplement une limitation, ce fut une liquidation de la libido¹⁴.

Contre une telle mortification, l'ambition assumée de la schizo-analyse est de repartir de la libido, considérée comme « essence subjective abstraite du désir »¹⁵, pour penser l'expérience et le modèle même de la mort que Freud ne parvient pas à produire. Contrairement à ce dernier,

¹¹ Cf. Gilles DELEUZE, *Présentation de Sacher-Masoch*, *op. cit.*, p. 96-105, Gilles DELEUZE, *Différence et répétition*, *op. cit.*, p. 26-30 et 146-150, et *supra*, p. 30-38.

¹² Sur ces points, cf. en particulier Gilles DELEUZE, *Différence et répétition*, *op. cit.*, p. 147-148 : « La réduction de la mort à la détermination objective de la matière manifeste ce préjugé d'après lequel la répétition doit trouver son principe ultime dans un modèle matriciel indifférencié, par-delà les déplacements et déguisements d'une différence seconde ou opposée ».

¹³ Deleuze et Guattari commentent en particulier, à cet endroit, la fonction civilisationnelle que Freud attribue à la culpabilité dans *Malaise dans la civilisation* (cf. Sigmund FREUD, *Malaise dans la civilisation* [1930], tr. fr. Aline WEILL, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2010). Ils se réfèrent pour ce faire au commentaire qu'en donne Ricœur dans *De l'interprétation* (Paul RICŒUR, *De l'interprétation*, Paris, Seuil, « L'ordre philosophique », 1965, p. 299-303), et à la critique formulée par Reich à l'égard de l'idée freudienne selon laquelle Thanatos serait alors mis au service d'Éros (cf. Wilhelm REICH, *La Fonction de l'orgasme* [1927], Paris, L'Arche, « Le sens de la marche », 1971, p. 103-104). Pour une présentation synthétique de ces différents aspects et du rôle qu'ils jouent dans la critique guattaro-deleuzienne de l'instinct de mort, cf. Guillaume SIBERTIN-BLANC, « La pulsion de mort dans la schizoanalyse », dans Vladimir MILISAVLJEVIC et Guillaume SIBERTIN-BLANC (dir.), *Deleuze et la violence, Toulouse*, EuroPhilosophie, 2017, p. 117-118.

¹⁴ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 400.

¹⁵ *Ibid.*, p. 402.

Deleuze et Guattari affirment en effet qu'« il n'y a pas d'instinct de mort *parce qu'il y a modèle et expérience de la mort dans l'inconscient* »¹⁶. Leur geste consiste donc à produire ce modèle et cette expérience au sein même de l'inconscient, une fois celui-ci requalifié comme auto-production réelle.

Cette auto-production opère en effet dans un procès cyclique qui réinjecte à chaque moment ses produits dans le produire. Pour rendre compte dynamiquement de cette cyclicité, Deleuze et Guattari doivent néanmoins concevoir, dès le premier chapitre de *L'Anti-Œdipe*, une instance d'antiproduction immanente au procès même, c'est-à-dire produite dans ce dernier et le relançant sans cesse par la résistance qu'elle opère. Cette instance est qualifiée par eux comme un « corps sans organes », soit un corps indifférencié, ou plus exactement situé en deçà des différenciations organiques qui opèrent à sa surface, et résistant surtout à leur totalisation au sein d'un organisme complet¹⁷ :

Du produire, un produit, une identité produit-produire... C'est cette identité qui forme un troisième terme dans la série linéaire : énorme objet non différencié. Tout s'arrête un moment, tout se fige (puis tout va recommencer). [...] Les machines désirantes nous font un organisme ; mais au sein de cette production, dans sa production même, le corps sans organes souffre d'être ainsi organisé, de ne pas avoir une autre organisation, ou pas d'organisation du tout. [...] Le corps plein sans organes est l'improductif, le stérile, l'inengendré, l'inconsommable. Antonin Artaud l'a découvert, là où il était, sans forme et sans figure. Instinct de mort, tel est son nom, et la mort n'est pas sans modèle¹⁸.

Le corps sans organes est donc à la fois le produit du cycle productif et sa condition, aux points de vue énergétique et dynamique. Dynamiquement, la résistance qu'il oppose aux machines désirantes relance en effet le cycle productif par la sécrétion et la dissolution perpétuelle d'un sujet organique. Mais au point de vue énergétique surtout, qui nous intéresse plus particulièrement ici, il assure la transformation de la libido qui sous-tend la dynamique elle-même : l'opposition entre les machines désirantes et le corps sans organes ne doit pas être conçue, de fait, comme un conflit entre des pulsions contradictoires, mais comme la conversion active de l'énergie de production libidinale en énergies d'enregistrement et de consommation

¹⁶ *Ibid.*, p. 401 (nous soulignons).

¹⁷ De cette double qualification énergétique (substrat intensif non différencié) et dynamique (instance de lutte contre l'organisation) vient sans doute l'ambiguïté du corps sans organes comme instance d'antiproduction dans le texte de Deleuze et Guattari. Celui-ci apparaît en effet tantôt comme une surface première d'enregistrement ; tantôt comme déjà « plein », saturé par les machines désirantes et résistant à leur totalisation. Ce sont cependant là deux modalités conjointes par lesquelles le corps sans organes peut se trouver qualifié à la fois comme substance première et comme instance d'antiproduction en ce qu'il enveloppe précisément, comme matière, sa propre limite.

¹⁸ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 15-16.

animant ce conflit¹⁹. C'est donc dans son immanence même au cycle productif que le corps sans organes apparaît comme la limite interne de la libido. C'est en ce sens qu'il peut être considéré comme le « modèle de la mort »²⁰, et c'est en ce sens également qu'il peut donner lieu à une expérience de la mort qui n'est que l'investissement intensif de cette limite. En effet, affirment Deleuze et Guattari, « le propre de chaque intensité est d'investir en elle-même l'intensité-zéro à partir de laquelle elle est produite », de sorte que l'expérience de la mort peut être déterminée comme « la chose la plus ordinaire de l'inconscient, précisément parce qu'elle se fait dans la vie et pour la vie, dans tout passage ou tout devenir, dans toute intensité comme passage et devenir »²¹. Relativement à l'économie schizo-analytique de la production désirante, ce qui apparaît donc dans la remise en cause de l'instinct de mort est l'affirmation de la primauté énergétique de la libido sur les investissements oppositionnels auxquels elle est susceptible de donner lieu, et sur le sujet même qui expérimente la mort dans un procès immanent à la vie.

De ce point de vue, la découverte de la libido comme essence subjective ou vitale du désir permet d'envisager ce dernier d'un point de vue proprement ontologique. Le désir se présente de fait, dans un tel cadre, comme la substance même du réel et des opérations inconscientes. Plus exactement, si la *libido* apparaît comme l'énergie productive elle-même, et le *désir* comme un certain agencement du flux énergétique, c'est alors le corps sans organes, en tant que support immanent à cette production, qui peut être qualifié de substance en un sens explicitement emprunté à Spinoza :

Le corps sans organes est la matière qui remplit toujours l'espace à tel ou tel degré d'intensité, et les objets partiels sont ces degrés, ces parties intensives qui produisent le réel dans l'espace à partir de la matière comme intensité = 0. Le corps sans organes est la substance immanente, au sens le plus spinoziste du mot ; et les objets partiels sont comme ses attributs ultimes, qui lui appartiennent précisément en tant qu'ils sont réellement distincts et ne peuvent à ce titre s'exclure ou s'opposer²².

S'il y a donc une ontologie deleuzo-guattarienne, c'est en ce sens spinoziste qu'elle doit être envisagée. Il est pourtant vrai que l'affirmation d'une telle ontologie, qui commanderait le projet schizo-analytique, ne saurait se faire sans un certain nombre de précautions²³. Par ce

¹⁹ Au point de vue énergétique, les trois synthèses de production, d'enregistrement et de consommation sont en effet animées par des conversions libidinales. Cf. notamment Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 25 : « De même qu'une partie de la libido comme énergie de production s'est transformée en énergie d'enregistrement (*Numen*), une partie de celle-ci s'est transformée en énergie de consommation (*Voluptas*). C'est cette énergie résiduelle qui anime la troisième synthèse de l'inconscient, la synthèse conjonctive du "c'est donc..." ou production de consommation ».

²⁰ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 397.

²¹ *Ibid.*, p. 398.

²² *Ibid.*, p. 394.

²³ La discussion d'une éventuelle métaphysique ou ontologie de Deleuze n'a cessé d'accompagner la réception de son œuvre. La difficulté est d'autant plus aiguë lorsque l'on considère le travail commun avec Guattari, car la

terme, nous entendons en effet la fondation du réel dans l'être du désir, étant entendu que cet être ne se distingue pas du processus au sein duquel il s'auto-produit. Il ne s'agit donc pas là d'une « métaphysique » comprise comme un au-delà de la physique : bien plutôt, Deleuze et Guattari insistent sur l'idée selon laquelle « l'inconscient *est de la physique* ; ce n'est pas du tout par métaphore que le corps sans organes et ses intensités sont la matière elle-même »²⁴. Il ne s'agit pas non plus d'une « ontologie » entendue comme une précédence en général de l'être sur les opérations particulières dans lesquelles il s'instancie, mais d'une détermination de cet être même comme devenir intensif. L'ontologie sur laquelle repose la métapsychologie guattaro-deleuzienne est donc à la fois *matérielle* et *processuelle*. En raison de cette double détermination, la matière du corps sans organes, produit et condition des opérations du désir, ne saurait être envisagée d'un point de vue mécanique, en fonction d'un modèle inorganique. Ce qu'indique encore la critique de l'instinct de mort et du modèle analogique que se donne Freud (la matière inanimée comme image de l'énergie déliée), est que, contrairement à ce que suggère ce modèle, la matière elle-même doit toujours être envisagée comme une certaine variation intensive enveloppant sa propre limite. La découverte d'un inconscient « machinique » n'a donc aucunement pour corrélat, du point de vue de Deleuze et Guattari, la promotion d'une approche mécaniste de la matière²⁵. Bien plutôt, le type d'analyse qu'ils appellent de leurs vœux doit pouvoir tenir compte de la matérialité inconsciente, en tant que celle-ci s'avère fondamentalement intensive et processuelle. La « schizo-analyse » peut dès lors être considérée comme l'analyse strictement ajustée à une telle ontologie de l'inconscient, une fois celui-ci requalifié par Deleuze et Guattari depuis le point de vue économique qui est le leur.

C'est, de fait, relativement à la compréhension intensive de la matière, et au caractère processuel des opérations du désir, que doit s'entendre la notion de schizophrénie qui soutient la schizo-analyse. La capacité analytique que Deleuze et Guattari attribuent à cette dernière

question ne concerne alors plus seulement l'ontologie deleuzienne, mais une éventuelle ontologie guattaro-deleuzienne. Une discussion collective récemment consacrée à ces questions donne un juste aperçu des difficultés qu'elles recouvrent : cf. Manola ANTONIOLI, Vincent JACQUES, Igor KRTOLICA et Jérôme ROSANVALLON, « Y a-t-il une “métaphysique” de Deleuze et Guattari et est-elle autonome par rapport à celle de Deleuze ? », *Rue Descartes*, vol. 99, n° 1, 2021, p. 10-26. Ces difficultés tiennent, pour une large part, à la direction d'ensemble que l'on assigne au projet guattaro-deleuzien, et à l'éventuelle autonomisation d'une métaphysique par rapport aux enjeux pratiques qui l'animent. Dans la mesure où les commentateurs et commentatrices s'entendent toutefois généralement pour ne pas séparer ces deux volets de leur entreprise commune, nous souhaitons pour notre part insister sur l'ontologie au sein de laquelle s'élabore le projet schizo-analytique afin, précisément, de comprendre la parfaite adéquation de cette ontologie à l'inconscient réel qu'elle analyse et produit dans le même temps.

²⁴ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 340 (nous soulignons).

²⁵ Cf. *ibid.*, p. 340-343, où Deleuze et Guattari s'appuient sur les thèses de Samuel Butler pour renvoyer dos à dos un mécanisme « structural » et un vitalisme « organiciste », et pour promouvoir à l'inverse un machinisme et un vitalisme au sein desquels « il devient indifférent de dire que les machines sont des organes, ou les organes, des machines » (p. 343).

vient de l'aptitude qu'a selon eux le schizophrène à expérimenter de façon privilégiée le processus de production primaire. Plus exactement, la schizophrénie s'identifie, dans un tel cadre, à ce processus lui-même. Conformément à la critique de l'interprétation que formulent les auteurs de *L'Anti-Œdipe*, et à l'ontologie immanente qu'ils définissent, l'analyse ne saurait en effet se distinguer d'un certain usage et d'une certaine expérimentation de l'inconscient. Dans cette configuration, la schizophrénie désigne donc à la fois l'être du désir et le type d'analyse qui lui est adéquat. Pour comprendre comment fonctionnent et s'articulent ces deux aspects de la schizophrénie, il convient toutefois d'interroger cet usage particulier d'une catégorie nosologique empruntée au domaine clinique. Quelles sont, de fait, les déterminations de la schizophrénie permettant de l'identifier à la production libidinale elle-même ? Et comment faut-il entendre, dans un tel cadre, l'appel guattaro-deleuzien à « schizophréniser » l'inconscient ? La réponse conjointe à ces deux questions est importante pour notre problème, car elle permet d'envisager la « généralité » analytique qui constitue notre objet à partir du rapport entre, d'une part, l'essence subjective abstraite du désir, d'autre part, la position topique de configurations subjectives que la schizo-analyse entend non seulement cartographier, mais encore produire et expérimenter.

5.1.2. Cartographies : le processus schizophrénique et les agencements du désir

Deleuze et Guattari insistent à de nombreuses reprises sur la différence entre la qualification processuelle de la schizophrénie qui soutient leur analyse et l'entité schizophrène telle que l'envisage la nosologie psychiatrique et psychanalytique. Cette distinction n'est pas à entendre comme un simple avertissement destiné à les prémunir contre des reproches touchant l'emploi inconsidéré d'une catégorie clinique auquel ils attribuent une valeur positive. Bien plutôt : elle prend un sens philosophique et clinique précis. La schizophrénie permet en effet de définir, dès les premières pages de *L'Anti-Œdipe*, la notion de processus sous ses trois aspects, à savoir : comme immanence du cycle productif et de ses différents moments ; comme identité de la production naturelle et industrielle ; comme production primaire irréductible à une fin déterminée²⁶. C'est en ce sens que la schizophrénie peut être identifiée au processus primaire de production désirante, à condition de ne pas prendre les produits de son interruption pour la schizophrénie elle-même. Deleuze et Guattari insistent sur ce point : « il n'y a aucune spécificité

²⁶ Sur ces trois sens du processus et sur la manière dont la schizophrénie s'articule à chacun de ces aspects, cf. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 11-13.

ni entité schizophrénique, la schizophrénie est l'univers des machines désirantes productrices et reproductrices, l'universelle production primaire comme "réalité essentielle de l'homme et de la nature" »²⁷. Le « schizophrène d'hôpital », au contraire, s'identifie selon eux à une telle entité, et doit être pour cela considéré comme une « loque autistisée »²⁸ distincte du « schizo » que la psychiatrie matérialiste pose et traite comme « *Homo natura* »²⁹. Il convient donc de ne pas confondre la « percée » schizophrénique et son « effondrement »³⁰, et de prendre en compte le sens technique que Deleuze et Guattari confèrent à cette percée, afin de ne pas considérer leur geste comme une exaltation romantique de la psychose. Pour autant, la distinction qu'ils effectuent entre ces deux sens de la schizophrénie ne doit pas s'entendre comme une hétérogénéité réelle du processus et du produit (comme si le schizophrène d'hôpital n'avait aucun rapport avec le processus qu'il interrompt). Et réciproquement, la thématization ontologique de la schizophrénie ne doit pas être comprise comme une métaphore décorrélée de son ancrage clinique (comme si la conceptualisation guattaro-deleuzienne de la psychose ne reposait pas sur une littérature symptomatologique maîtrisée et sur une pratique thérapeutique avérée). La compréhension de l'ambition schizo-analytique et de ses « tâches positives » requiert donc une explicitation de la notion de schizophrénie qui la soutient, dans ses dimensions à la fois ontologique et clinique.

Deleuze et Guattari se réfèrent, pour élaborer la notion de schizophrénie sur laquelle ils entendent travailler, à un matériau nosographique qu'ils appréhendent de façon critique. Ils repèrent en particulier, dans la littérature psychiatrique, un éclatement symptomatologique qu'ils rapportent à la nature même du processus schizophrénique. C'est ce que Deleuze explicite en 1975 dans l'article qu'il rédige pour l'*Encyclopædia Universalis* : « c'est en vertu de leur nature même que ces symptômes apparaissent émiétés, difficiles à totaliser, à unifier dans une totalité cohérente et bien localisable »³¹. Cette affirmation repose sur une analyse de la notion clinique de schizophrénie et des trois concepts qui en constituent « la formule trinitaire ». Ces trois concepts sont la dissociation, l'autisme et l'être-au-monde que Deleuze et Guattari rapportent respectivement dans *L'Anti-Œdipe* à Kraepelin, Bleuler et Binswanger³². Dans la

²⁷ *Ibid.*, p. 13.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*, p. 12.

³⁰ Deleuze et Guattari empruntent cette distinction à Laing et la déclinent à de nombreux endroits de *L'Anti-Œdipe*.

³¹ Gilles DELEUZE, « Schizophrénie et société » (1975) dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 22.

³² Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 31. Deleuze reprend cette triade dans l'article de 1975 (« Schizophrénie et société » dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 22-23), en se référant également à Eugène Minkowski dont il lie la démarche à celle de Binswanger. Cette mention est intéressante, car Minkowski explicite précisément la genèse de la notion de schizophrénie en insistant sur l'unification progressive de cette disparation symptomatologique *via* la prise en compte de la personnalité humaine considérée dans son ensemble et dans son rapport au monde (cf. en particulier Eugène MINKOWSKI, « La genèse de la notion de schizophrénie et ses

mesure où chacune de ces entreprises se réfère, pour intégrer le syndrome proprement schizophrénique, au « tout d'une personnalité troublée que chaque symptôme exprime à sa manière »³³, elles ne peuvent que manquer, selon les auteurs de *L'Anti-Œdipe*, un syndrome qui n'a aucune *spécificité* dissociative ou autistique, mais qui doit être repris au niveau de cette fuite symptomale elle-même. Ainsi, dire qu'il n'y a pas de spécificité schizophrénique revient à affirmer que la recherche d'un symptôme prépondérant supposé stabiliser le diagnostic revient nécessairement à rapporter le processus lui-même à son produit. Ce type d'analyse conduit par suite à envisager ce produit relativement à « des formes idéales de causation, de compréhension ou d'expression » (qui viennent qualifier respectivement les concepts avancés par Kraepelin, Bleuler et Binswanger) plutôt qu'au « procès réel dont il dépend »³⁴.

Si cette approche spécifique de la schizophrénie est jugée idéaliste par Deleuze et Guattari, c'est dès lors, au fond, pour deux raisons complémentaires : premièrement, comme on vient de le voir, parce que la psychiatrie méconnaît la réalité des symptômes schizophréniques, en tâchant de les appréhender à partir de concepts qui n'en sont pas matériellement dérivés ; mais aussi, deuxièmement, parce qu'elle opère cette réduction par l'intermédiaire d'une « image du corps »³⁵ qui lui permet de rapporter les symptômes en question au « moi », sans tenir compte du procès qui constitue ce moi comme produit :

Chaque fois qu'on ramène au moi le problème du schizophrène, on ne peut plus que « goûter » une essence ou spécificité supposée du schizo, fût-ce avec amour et pitié, ou pour la recracher avec dégoût. Une fois comme moi dissocié, une autre fois comme moi coupé, une autre fois, la plus coquette, comme moi qui n'a pas cessé d'être, qui était-là spécifiquement, mais dans son monde, et qui se laisse retrouver par un psychiatre malin, un sur-observateur compréhensif, bref un phénoménologue³⁶.

caractères essentiels », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 1, n° 1, 1925, p. 193-236). L'histoire retracée par Minkowski insiste, à cet égard, sur la synthèse opérée par Bleuler entre les symptômes retenus par Kraepelin pour fonder la notion de « démence précoce » et les idées de Freud touchant la structure de la personnalité. Rappelons que Kraepelin est généralement considéré comme l'inventeur de la schizophrénie. Lors d'une conférence prononcée en 1898, il regroupe sous le terme de « démence précoce », trois symptômes jusqu'alors considérés comme distincts (la démence paranoïde, la catatonie et l'hébéphrénie), à partir du trait dissociatif permettant de les réunir. Bleuler proposera quant à lui le terme de « schizophrénie » en 1911, afin d'insister sur la dislocation comme spécificité symptomatologique de ce trouble (cf. Eugen BLEULER, *Dementia Praecox, ou groupe des schizophrénies* [1911], tr. fr. Alain VIALARD, Paris, EPEL/GREC, 1993). De cette dislocation, Bleuler retient en particulier la conséquence autistique aboutissant à un repli du sujet sur le « moi ». C'est cet effet qui sera approfondi par Binswanger et Minkowski dans la perspective d'une psychothérapie existentielle.

³³ Gilles DELEUZE, « Schizophrénie et société » (1975) dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 23.

³⁴ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 33. Cf. également *ibid.*, p. 31-32, où Deleuze et Guattari systématisent les postulats idéalistes qui fondent la « formule trinitaire » de la schizophrénie, en repérant chez Kraepelin une approche étiologique du symptôme ; chez Bleuler une élaboration compréhensive de son effet ; et chez Binswanger la reconnaissance d'un être-au-monde dans son expression spécifique.

³⁵ *Ibid.*, p. 32.

³⁶ *Ibid.*, p. 33.

Or, sous cet aspect, la psychanalyse échoue également, selon les auteurs de *L'Anti-Œdipe*, à comprendre la psychose depuis le point de vue qui est le sien. Celle-ci, en rabattant sur la psychose la triade névrotique organisatrice du moi, retrouve en effet les concepts idéalistes fondateurs de l'appréhension psychiatrique de la schizophrénie. Deleuze et Guattari insistent en particulier sur ce point touchant la découverte freudienne de l'inconscient. Suivant leur analyse, celle-ci a trop vite été occultée par une compréhension de ce dernier à partir de complexes névrotiques, laquelle a donné lieu à un « nouvel idéalisme »³⁷ :

Même Freud ne sort pas de ce point de vue étroit du moi. Et ce qui l'empêchait, c'était sa formule trinitaire à lui – l'œdipienne, la névrotique : papa-maman-moi. Il faudra se demander si l'impérialisme analytique du complexe d'Œdipe n'a pas conduit Freud à retrouver, et à garantir de son autorité, le concept fâcheux d'autisme appliqué à la schizophrénie³⁸.

À cet égard, la contestation de l'explication freudienne de la psychose ne vient pas tant, dans *L'Anti-Œdipe*, d'un point de vue psychotique privilégié, que de la mise en cause de la distinction même entre névrose et psychose, qui est lue par Deleuze et Guattari comme le produit de cet idéalisme. Freud explique en effet cette distinction à partir de mécanismes défensifs qui donnent lieu, dans le cas de la névrose, à l'investissement libidinal d'un objet refoulé fondant la possibilité du transfert, et, dans celui de la psychose, à une perte du lien objectal avec la réalité et à un réinvestissement narcissique du moi. Cette distinction le mène en particulier à opposer les « névroses de transfert » et les « névroses narcissiques » qui sont alors tenues pour l'équivalent des psychoses³⁹. Or, si Deleuze et Guattari discutent cette opposition, ce n'est pas tant pour dénoncer le primat névrotique qui apparaît ici, que pour rapporter ce primat, et la distinction même entre névrose et psychose, à une méconnaissance de la schizophrénie comme processus :

Il n'y a pas deux groupes, il n'y a pas différence de nature entre névrose et psychoses. *Car de toute façon c'est la production désirante qui est cause*, cause dernière soit des subversions psychotiques qui brisent Œdipe ou le submergent, soit des résonances névrotiques qui le constituent⁴⁰.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ *Ibid.*, p. 32.

³⁹ Sur ce point, cf. en particulier Sigmund FREUD, *Pour introduire le narcissisme* (1914), tr. fr. Olivier MANNONI, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2012. Deleuze et Guattari reconnaissent l'évolution des positions freudiennes sur ce point (en particulier dans Sigmund FREUD, *Névrose et psychose* [1924], tr. fr. Nicolas NEUBURGER, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2013), mais cette évolution n'empêche pas, selon eux, le maintien de la distinction même entre ces deux groupes : c'est donc bien ce dernier point qui constitue la cible essentielle de leur critique.

⁴⁰ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 153.

Si Freud retrouve donc à cet endroit l'idée, « chère à la psychiatrie traditionnelle », selon laquelle « la folie est fondamentalement liée à une perte de réalité », c'est en vertu d'une même confusion que cette dernière entre le processus schizophrénique et son interruption⁴¹. En somme, la clinique psychiatrique aussi bien que psychanalytique s'en tiendrait à un point de vue négatif sur la schizophrénie, en l'envisageant à partir d'une spécificité symptomatique (idéalisme psychiatrique) ou d'un complexe œdipien (idéalisme psychanalytique). Cette négativité s'indique, dans la psychanalyse, à travers la thématization d'un manque qui aboutirait chez le schizophrène à une perte du lien avec la réalité : manque d'objet chez Freud, mais manque aussi d'un père symbolique chez Lacan, qui explique la psychose par une forclusion du Nom-du-père, c'est-à-dire par le rejet du signifiant hors de l'ordre symbolique – soit, hors de l'inconscient lui-même⁴². De cette forclusion résulte dès lors, comme le souligne Deleuze, « une sorte de trou dans la structure, place vide qui fait que ce qui est forclos dans le symbolique va réapparaître dans le réel sous forme hallucinatoire »⁴³. Sur ce point également, Lacan est donc intégré à la critique. Mais il faut alors ajouter que le manque qui, dans cette dernière conception, grève de négativité le rapport du psychotique à l'ordre symbolique, peut se trouver déjoué et inversé dans une appréhension positive du processus schizophrénique, dès lors que l'inconscient est identifié au réel lui-même.

L'élaboration positive du processus schizophrénique s'articule en effet là encore, chez Deleuze et Guattari, à une critique de la conception symbolico-imaginaire de l'inconscient, dont résultent les explications idéalistes de la schizophrénie. C'est à cet endroit que la clinique des psychoses est intégrée à une ontologie du désir : identifier le processus schizophrénique à la production désirante revient en effet à concevoir ce processus depuis le point de vue matériel et immanent du corps sans organes. Lorsque Deleuze et Guattari le définissent au seuil de *L'Anti-Œdipe*, le corps sans organes n'apparaît en effet pas seulement comme l'envers proprement économique de l'instinct de mort, mais encore comme un « corps sans image », échappant par là à l'idéalisme qui fonde l'appréhension psychiatrique et psychanalytique de la schizophrénie :

⁴¹ *Ibid.*, p. 149.

⁴² Sur ce point, cf. en particulier Jacques LACAN, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 531-583. La notion de forclusion est introduite dans le séminaire sur les psychoses (Jacques LACAN, *Le Séminaire. Livre III*, *op. cit.*), que reprend en partie le texte des *Écrits*.

⁴³ Gilles DELEUZE, « Schizophrénie et société » (1975) dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 24.

Le corps sans organes n'est pas le témoin d'un néant originaire, pas plus que le reste d'une totalité perdue. Il n'est surtout pas une projection ; rien à voir avec le corps propre, ou une image du corps. C'est le corps sans image⁴⁴.

La schizo-analyse oppose donc, à l'« image du corps » qui fonde l'étiologie psychiatrique de la schizophrénie, un « corps sans image » qui doit être d'abord appréhendé au point de vue intensif d'un inconscient matériel. Dans ce cadre, *la* schizophrénie désigne, dans sa généralité, cette intensité même, et *le* schizophrène apparaît comme celui qui expérimente ces états intensifs sur le corps sans organes : « les proportions d'attraction et de répulsion sur le corps sans organes schizophrénique produisent autant d'états intensifs par lesquels passe le schizophrène »⁴⁵. C'est donc la capacité affective du schizophrène qui permet de rendre compte des symptômes cliniques que la psychiatrie et la psychanalyse ne peuvent unifier dans un syndrome cohérent. Leur erreur vient en effet de ce qu'elles tâchent de référer ces symptômes à une unité nosographique et subjective, au lieu de les envisager au point de vue d'une économie qui constitue leur réalité même.

On comprend mieux, dès lors, comment doit s'entendre la « schizo-analyse » que Deleuze et Guattari appellent de leur vœu. En tant qu'analyse, celle-ci vise à dénouer les opérations du désir à partir d'une compréhension plus adéquate de sa *nature* et de son *fonctionnement*, qui peuvent tous deux être appréhendés à partir de l'expérience schizophrénique. Si cette expérience est éclairante pour l'analyse, c'est, d'une part, parce que par elle « le schizo est le plus proche de la matière, d'un centre immense et vivant de la matière »⁴⁶. De ce point de vue, l'analyse doit se faire littéralement schizophrénique lorsqu'elle entend rendre compte de l'être de l'inconscient comme auto-production matérielle. Mais la schizo-analyse vise également, d'autre part, à rendre compte de la production subjective à partir d'une telle ontologie, et à étudier fonctionnellement, pour ce faire, les agencements constitutifs d'une certaine configuration du désir. Ce qui est donc en jeu, dans la schizo-analyse, est la recherche d'une adéquation entre les concepts métapsychologiques qui doivent orienter la clinique et le fondement ontologique de ces mêmes concepts dans l'être de l'inconscient. Par là, il n'y a pas de réelle différence, dans une telle analyse, entre le point de vue génétique ou énergétique et le point de vue fonctionnel, et c'est en ce sens que la psychose constitue aussi une direction de recherche clinique, en un sens non-métaphorique. C'est ce que Guattari explique dans une définition qu'il propose de la schizo-analyse en 1986 :

⁴⁴ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 16.

⁴⁵ Gilles DELEUZE, « Schizophrénie et société » (1975) dans *Deux régimes de fous*, op. cit., p. 21.

⁴⁶ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 26.

Alors que la psychanalyse partait d'un modèle de psyché fondé sur l'étude des névroses, axé sur la personne et les identifications, œuvrant à partir du transfert et de l'interprétation, la schizo-analyse s'inspire plutôt de recherches portant sur la psychose ; elle refuse de rabattre le désir sur les systèmes personnologues ; elle dénie toute efficacité au transfert et à l'interprétation⁴⁷.

La clinique, entendue en un sens à la fois diagnostique et thérapeutique comme l'explicitation et la résolution des agencements de désir, est donc indissociable, dans le cadre schizo-analytique, de l'économie libidinale qui la fonde. Dès lors, si le primat du désir requiert d'accorder la prévalence, au point de vue ontologique, à l'approche économique de la production, la schizo-analyse se présente également, au point de vue opératoire, comme une entreprise cartographique strictement ajustée à l'objet qu'elle se donne et qu'elle construit dans un même geste.

En ce sens, le déplacement de la schizo-analyse vers l'analyse des agencements de désir ne signifie pas l'abandon de la qualification matérielle et processuelle de l'inconscient. Elle en déploie certes les résultats du côté d'une analyse des configurations machiniques et sémiotiques pouvant donner lieu à des stratifications inconscientes, aussi bien qu'à des processus de subjectivation déterminés. Mais cette « pragmatique de l'inconscient », conformément à la direction développée par Guattari dans *L'inconscient machinique*, demeure entée sur l'affirmation ontologique d'une stricte immanence des opérations sémiotiques à l'être de l'inconscient. Dans cette configuration, toujours selon Guattari, la schizo-analyse en son versant opératoire devra consister à « construire une *carte de l'inconscient* – avec ses lignes de déterritorialisation, ses trous noirs, – ouverte sur des perspectives d'expérimentation »⁴⁸. Cette conception cartographique de la tâche schizo-analytique, élaborée entre *L'Anti-Œdipe* et *Mille plateaux* et mobilisée, en particulier, dans l'introduction de ce deuxième volume⁴⁹, est indissociable de la définition de l'agencement que Deleuze et Guattari formulent dans cette même période à partir de leur lecture de Kafka, et dont ils systématisent en 1980 la « tétravalence » :

⁴⁷ Félix GUATTARI, *Les Années d'hiver*, op. cit., p. 294. Cette définition correspond à l'entrée « schizo-analyse » d'un « Glossaire de schizo-analyse » (*ibid.*, p. 293-295) auquel on se réfèrera plus généralement avec profit pour appréhender la façon dont Guattari se réapproprie les concepts « schizo-analytiques » et les mobilise dans une perspective clinique.

⁴⁸ Félix Guattari, *L'inconscient machinique. Essais de schizo-analyse*, Paris, Recherches, « Encres », 1979, p. 177. Pour un commentaire plus détaillé des modalités de cette cartographie et de ce qu'elle implique touchant la spatialisation de l'inconscient, cf. Manola ANTONIOLI, « Cartographier l'inconscient », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, vol. 76, n° 1, 2021, p. 91-100. Nous suivons ici l'intuition selon laquelle la schizo-analyse peut être comprise comme une activité cartographique, en considérant toutefois cette tâche comme le corrélat opératoire du point de vue économique mis au jour dans *L'Anti-Œdipe*.

⁴⁹ Cf. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, op. cit., « Introduction. Rhizome », p. 19-23 en particulier, où l'opération cartographique est opposée à la « décalcomanie » psychanalytique et linguistique.

D'après un premier axe, horizontal, un agencement comporte deux segments, l'un de contenu, l'autre d'expression. D'une part il est *agencement machinique de corps*, d'actions et de passions, mélange de corps réagissant les uns sur les autres ; d'autre part, *agencement collectif d'énonciation*, d'actes et d'énoncés, transformations incorporelles s'attribuant aux corps. Mais d'après un axe vertical orienté, l'agencement a d'une part des côtés *territoriaux* ou reterritoriaux, qui le stabilisent, d'autre part des pointes de *déterritorialisation* qui l'emportent⁵⁰.

Suivant cette définition, on peut noter que le premier axe permet plus particulièrement de thématiser la fonction analytique que Deleuze et Guattari confèrent à l'agencement⁵¹. En tant qu'il articule horizontalement des machines productives et des attributions énonciatives, l'agencement semble en effet pouvoir qualifier fonctionnellement une configuration inconsciente donnée. Étant donnée la réalité inconsciente mise au jour dans l'examen économique du désir, cette configuration comportera nécessairement des coordonnées non seulement sémiotiques, mais encore machiniques, biologiques et sociales immanentes à l'agencement en question, que la schizo-analyse visera dès lors à repérer aussi bien qu'à expérimenter. La cartographie peut être envisagée, de ce point de vue, comme l'équivalent schizo-analytique d'une topique, à laquelle cette analyse substitue toutefois une description valant aussi comme pratique de l'inconscient. L'inconscient, dans un tel cadre, est à la fois arpenté et produit par l'activité cartographique : par où celle-ci demeure indissociable des déterminations réelles et processuelles que *L'Anti-Œdipe* confère à cet inconscient. Et c'est précisément parce qu'il est toujours pris dans de tels agencements inconscients que le désir peut faire l'objet d'une schizo-analyse.

C'est sur ce fond que peut et doit se comprendre l'appel guattaro-deleuzien à « schizophréniser l'inconscient ». Cet appel ne consiste pas, contrairement à un contresens que Deleuze dénonce régulièrement, à promouvoir la schizophrénie comme processus authentiquement révolutionnaire⁵², mais à faire valoir, d'une part, une analyse ancrée sur une compréhension adéquate du désir et de ses opérations, d'autre part, la production corrélative de nouvelles configurations subjectives. Selon une voie suivie en particulier par Guattari, qui décline les outils élaborés en commun avec Deleuze dans une perspective clinique assumée, les

⁵⁰ *Ibid.*, p. 112.

⁵¹ Guillaume Sibertin-Blanc a dégagé, dans sa thèse, cette fonction analytique de l'agencement (cf. Guillaume SIBERTIN-BLANC, *Politique et clinique*, thèse cit., en particulier p. 27-27 et 949-951 pour une présentation synthétique de cette approche et de ses résultats). Celle-ci lui permet de qualifier l'agencement d'un point de vue épistémologique, comme un opérateur d'analyse portant sur des unités composites constitutives de modes d'existence déterminés. La mise au jour de l'articulation entre la description mise en œuvre par cette fonction théorique et les transformations pratiques auxquelles elle donne lieu constitue un opérateur puissant, que nous reprenons ici pour envisager plus spécifiquement le rapport de la schizo-analyse aux agencements inconscients.

⁵² Sur ce point, cf. notamment Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, « Entretien sur *L'Anti-Œdipe* » (1972) dans Gilles DELEUZE, *Pourparlers*, op. cit., p. 37-38 ; Gilles Deleuze, « Cinq propositions sur la psychanalyse », op. cit., p. 388 ; Gilles DELEUZE et Claire PARNET, *Dialogues* (1977), Paris, Flammarion, « Champs », 1996, p. 167.

opérations cartographiques de la schizo-analyse ont pour corrélat le dénouage des stratifications au sein desquelles le désir se trouve assujéti, et la promotion de processus de subjectivation alternatifs⁵³. Nous aurons l'occasion d'interroger plus avant la direction pratique ouverte par cette nouvelle orientation que Guattari confère à l'analyse. Nous voudrions toutefois remarquer dès à présent que celle-ci permet de concevoir la solidarité de l'économie désirante et de la cartographie de l'inconscient avec un dernier aspect de la schizo-analyse, qui concerne l'examen des stratifications subjectives dans lesquelles le désir peut se laisser enfermer, et qui demeure en ce sens solidaire du dispositif critique mis en place par Deleuze et Guattari dès *L'Anti-Œdipe*.

5.1.3. Expérimentations : le corps sans organes et les positions du sujet

Le primat du point de vue énergétique engage, on l'a vu, une critique de l'idée de pulsions contradictoires par laquelle Freud entend rendre compte de la conflictualité psychique. C'est en ce sens que Deleuze et Guattari refusent de concevoir une « dynamique » entendue dans les termes psychanalytiques d'une opposition pulsionnelle. Pour autant, l'étude des configurations auxquelles l'investissement libidinal est susceptible de donner lieu suppose de pouvoir rendre compte différenciellement d'une certaine conflictualité entre l'organisation subjective et le corps sans organes. Le recours à un point de vue dynamique est donc nécessaire, dans ce cadre, pour envisager le rapport entre le désir et le sujet. Ce point de vue doit toutefois se concevoir chez Deleuze et Guattari dans son hétérogénéité à l'égard de l'approche psychanalytique. Si les auteurs de *L'Anti-Œdipe* conservent l'idée d'une dynamique inconsciente, celle-ci doit en effet être envisagée en un sens à la fois oppositionnel et physique – oppositionnel *parce que* d'abord physique. Deleuze et Guattari entendent ainsi partir « de l'opposition entre les machines désirantes et le corps sans organes » pour considérer la production du sujet dans la troisième synthèse dite « de consommation »⁵⁴. Ce qui est alors en jeu est la résistance du corps sans organes à sa totalisation organistique. Cette opposition implique un déséquilibre constant entre les forces de répulsion et d'attraction par lesquelles le corps sans organes engage d'une part une

⁵³ Le séminaire tenu par Guattari de 1980 à 1988, dont les principaux résultats sont repris dans ses *Cartographies schizoanalytiques*, développe cette voie consistant à interroger « les dispositifs de pouvoir et de savoir » qui contrôlent la subjectivité et à concevoir « d'autres modalités de production subjective » (Félix GUATTARI, *Cartographies schizoanalytiques*, Paris, Galilée, « L'espace critique », 1989, p. 26). Sur les déplacements que cette perspective implique quant à la formulation initiale du projet schizoanalytique, et sur son autonomisation relative par rapport à la déclinaison deleuzienne de ce projet, cf. Quentin VERGRIETE, « Schizoanalyses... ? », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, vol. 101, n° 2, 2022, p. 113-128.

⁵⁴ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 25.

lutte contre l'organisation des objets partiels, mais se les approprie aussi et les fait fonctionner d'autre part « *dans un autre régime* que celui de l'organisme »⁵⁵. C'est au sein d'un tel conflit que Deleuze et Guattari envisagent la production d'un sujet résiduel, né de la consommation des états intensifs produits par cette opposition dynamique : « l'opposition des forces d'attraction et de répulsion produit une série ouverte d'éléments intensifs, tous positifs, qui n'expriment jamais l'équilibre final d'un système, mais un nombre illimité d'états stationnaires métastables par lesquels un sujet passe »⁵⁶. Le point de départ est donc, là encore, la matière du corps sans organes, dont résulte dynamiquement une série d'états intensifs par lesquels le sujet passe. La synthèse par laquelle le sujet se conclut des états en question, sous la forme conjonctive d'un « c'était donc ça ! »⁵⁷, s'apparente dès lors à une consommation de ces états plutôt qu'à une reconnaissance, qui supposerait la position préalable d'une identité subjective.

En ce sens, Deleuze et Guattari inversent les rapports de fondation entre le sujet et le moi, dans un geste qui semble à première vue reproduire l'opération lacanienne. L'idée selon laquelle « le sujet s'étale sur le pourtour du cercle dont le moi a déserté le centre »⁵⁸ rejoint en effet l'ambition lacanienne de penser le sujet de l'inconscient comme un effet de la structure symbolique, et le « moi » comme le produit d'une identification imaginaire. Mais la différence entre ces deux approches consiste précisément dans la compréhension strictement matérielle que Deleuze et Guattari proposent de ce procès. Dans le cadre de la physique de l'inconscient à partir de laquelle ils élaborent cette dynamique, ce sont en effet des zones d'intensité qui permettent d'identifier des positions subjectives résiduelles comme autant de moments du procès productif. Deleuze et Guattari illustrent le rapport qui en résulte entre le sujet et les identifications consommatoires du « moi » en mobilisant le commentaire de Nietzsche par Klossowski :

Il n'y a pas le moi-Nietzsche, professeur de philologie, qui perd tout d'un coup la raison et qui s'identifierait à d'étranges personnages ; il y a le sujet-nietzschéen qui passe par une série d'états et qui identifie les noms de l'histoire à ces états : *tous les noms de l'histoire, c'est moi*. [...] Non pas s'identifier à des personnes, mais identifier les noms de l'histoire à des zones d'intensité sur le corps sans organes ; et chaque fois le sujet crie : « C'est moi, c'est donc moi ! »⁵⁹.

⁵⁵ Gilles DELEUZE, « Schizophrénie et société » (1975) dans *Deux régimes de fous*, op. cit., p. 20.

⁵⁶ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 28.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 26.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 30.

⁵⁹ *Ibid.* Cf. Pierre KLOSSOWSKI, *Nietzsche et le cercle vicieux*, Paris, Mercure de France, 1969, dont Deleuze et Guattari citent plusieurs passages, extraits en particulier du dernier chapitre (« L'euphorie de Turin », p. 301-356). La formule « Tous les noms de l'histoire, c'est moi » est extraite d'une lettre que Nietzsche adresse à Burckhardt en 1889 (« au fond, chaque nom de l'histoire c'est moi »), et que Klossowski reproduit dans son ouvrage (p. 341-342).

Il y a donc lieu de distinguer à cet endroit le sujet et le moi, en tant que le sujet désigne une singularité intensive vécue, et le moi un procès d'individuation qui fixe cette intensité dans des identifications provisoires et non personnelles. Une telle distinction entre le « sujet » et le « moi » est essentiellement mobilisée, dans *L'Anti-Œdipe*, à des fins polémiques. Il est toutefois significatif que les enjeux philosophiques qu'elle recèle soient esquissés par Deleuze dès avant sa collaboration avec Guattari⁶⁰, et systématisés en 1988 dans un texte qui distingue explicitement « deux aspects du sujet, le Je universel et le moi individuel »⁶¹. À ces fonctions d'universalisation et d'individualisation tendent à se substituer respectivement, selon Deleuze, « des singularités pré-individuelles et des individuations non personnelles »⁶², c'est-à-dire d'un côté des émissions d'éléments quelconques dont la répartition peut être analysée dans les termes d'un agencement, de l'autre des événements dont l'unité strictement processuelle ne suppose aucune identification personnelle. Si cet éclairage apparaît lors pertinent, dans le cadre de la question qui est la nôtre, c'est dans la mesure où il permet de problématiser le statut ambigu de la notion de « sujet » et de ses rapports au « moi », tel qu'il se présente dans la schizo-analyse.

Le rôle que joue spécifiquement la psychanalyse dans la re-territorialisation subjective du désir doit en effet nous mener à préciser que le sujet n'apparaît pas d'abord ou du moins pas seulement, dans *L'Anti-Œdipe*, comme une catégorie négative. Plus exactement, affirmer la primauté du désir sur le sujet ne signifie pas pour autant que le sujet s'identifie simplement à la répression. Ce, d'une part, parce que le sujet considéré dans sa fonction d'universalisation, lorsqu'il est envisagé au point de vue d'une répartition différentielle constitutive d'un certain agencement, peut venir qualifier l'inconscient et le désir lui-même. C'est en ce sens que Deleuze et Guattari peuvent affirmer, lorsqu'ils exposent les conditions formelles de la « triangulation œdipienne », qu'en vérité « le seul sujet, c'est le désir lui-même sur le corps sans organes, en tant qu'il machine les objets partiels et flux, prélevant et coupant les uns par les autres, passant d'un corps à l'autre, suivant des connexions et appropriations qui détruisent chaque fois l'unité factice d'un moi possesseur ou propriétaire »⁶³. Par là, ils reconnaissent le désir comme sujet en tant que cause immanente de la production inconsciente. Dans une telle

⁶⁰ Cf. notamment Gilles DELEUZE, *Différence et répétition*, *op. cit.*, p. 4 : « Nous croyons à un monde où les individuations sont impersonnelles, et les singularités, pré-individuelles », et p. 330-332, où Deleuze oppose le Moi et le Je à l'individuation, et trouve déjà chez Nietzsche l'intuition selon laquelle « l'individu en intensité ne trouve son image psychique, ni dans l'organisation du moi, ni dans la spécification du Je, mais dans la corrélation du Je fêlé avec le moi dissous » (p. 332). Cf. également Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972) dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 267, où Deleuze mobilise significativement cette distinction dans sa discussion du sujet de l'inconscient tel que le conçoit le structuralisme (sur ce dernier point, cf. *supra*, p. 94-98 et p. 100-101).

⁶¹ Gilles DELEUZE, « Réponse à une question sur le sujet » (1988), dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 327.

⁶² *Ibid.*, p. 328.

⁶³ *Ibid.*, p. 89.

configuration, l'inconscient lui-même peut dès lors apparaître réciproquement comme sujet auto-produit dans un tel cycle productif : « l'inconscient, restant toujours sujet, se produit lui-même et se reproduit »⁶⁴. Ainsi, là où le désir peut être considéré comme sujet universel en un sens économique (et c'est ainsi que peut également se comprendre la qualification du schizophrène comme « producteur universel »⁶⁵), l'inconscient apparaît topologiquement comme une certaine répartition de singularités constitutive d'un sujet dit « nomade » ou « transpositionnel » :

Rien qu'une série de singularités dans le réseau disjonctif, ou d'états intensifs dans le tissu conjonctif, et un sujet transpositionnel sur tout le cercle, passant par tous les états, triomphant des uns comme de ses ennemis, savourant les autres comme ses alliés, ramassant partout la prime frauduleuse de ses avatars⁶⁶.

C'est à condition de comprendre le sujet, dans son hétérogénéité constitutive, à partir d'une telle émission de singularités, que peut alors s'envisager, d'autre part, une fonction d'individuation qui n'opère pas principalement au niveau des identifications personnelles, mais qui résulte de la consommation de ces états intensifs :

La synthèse conjonctive peut alors s'exprimer : c'est donc moi, le roi ! c'est donc à moi que revient le royaume ! Mais ce moi, c'est seulement le sujet résiduel qui parcourt le cercle et se conclut de ses oscillations⁶⁷.

En ce dernier sens, est dit « sujet » non plus seulement le désir comme cause immanente (au niveau de la production), non plus seulement l'inconscient comme émission de singularités (au niveau de la distribution), mais un « moi » résiduel sécrété dans la consommation. Si l'opération guattaro-deleuzienne, touchant la notion philosophique et psychanalytique de « sujet », est complexe, c'est donc d'abord parce qu'elle suppose de repenser les rapports entre sujet et désir, de telle sorte que le désir puisse à la fois être déterminé comme sujet (cause immanente d'une émission de singularités), et le sujet comme produit du désir (consommation des états intensifs qui viennent identifier de telles singularités). Sous cet aspect, le sujet se trouve requalifié d'un point de vue à la fois ontologique (en tant qu'il est le produit du désir) et sémiotique (en tant qu'il vient qualifier topologiquement un certain agencement de singularités). *Mille plateaux* développera plus avant ces deux aspects. En introduisant dans ce dernier ouvrage l'idée d'un « plan de consistance » qu'ils identifient au corps sans organes, Deleuze et Guattari se donnent

⁶⁴ *Ibid.*, p. 131.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 15.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 108.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 109.

en effet les moyens de penser ces individuations et ces singularités en un sens ontogénétique⁶⁸ ; en même temps que le développement d'une pragmatique de l'inconscient leur permet de concevoir les procès de subjectivation relativement à des agencements d'énonciation déterminés. Dans la mesure, toutefois, où ce prolongement les mène à délaissé et même à récuser l'emploi même du terme de « sujet », il invite du même coup à prendre en considération un dernier sens que Deleuze et Guattari confèrent à cette notion, à savoir : celui d'organisation.

C'est selon ce dernier sens que peut se mettre en place une approche « dynamique » au sens fort, dans la mesure où se trouve alors impliquée une conflictualité entre un corps sans organes et son organisation individuelle ; entre un inconscient réel et sa structuration symbolique ; entre un procès de subjectivation, enfin, et son identification personnelle. L'organisation subjective prend donc à cet endroit le sens d'une stratification par laquelle le désir comme cause immanente se trouve comme « ligoté » dans les agencements même qu'il produit :

Considérons les trois grandes strates par rapport à nous, c'est-à-dire celles qui nous ligotent le plus directement : l'organisme, la signifiante et la subjectivation. La surface d'organisme, l'angle de signifiante et d'interprétation, le point de subjectivation ou d'assujettissement. Tu seras organisé, tu seras un organisme, tu articuleras ton corps – sinon tu ne seras qu'un dépravé. Tu seras signifiant et signifié, interprète et interprété – sinon tu ne seras qu'un déviant. Tu seras sujet, et fixé comme tel, sujet d'énonciation rabattu sur un sujet d'énoncé – sinon tu ne seras qu'un vagabond⁶⁹.

⁶⁸ Deleuze et Guattari se réfèrent à cet endroit à Simondon, dont l'apport apparaît crucial pour la détermination d'un plan de consistance qui constitue le champ du Réel lui-même (cf. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, op. cit., p. 89 : « tout ce qui consiste est Réel »). La lecture de Simondon permet en effet à Deleuze, dès 1964, d'identifier les conditions d'une individuation immanente à un « système métastable », défini comme un « être pré-individuel [...] parfaitement pourvu de singularités qui correspondent à l'existence et à la répartition des potentiels » (cf. Gilles DELEUZE, « Gilbert Simondon, *L'individu et sa genèse physico-biologique* » [1964], dans *L'Île déserte*, op. cit., p. 120-124). Le « préindividuel » désigne chez Simondon un champ de « potentiels » qui, considérés en un sens énergétique, permettent de rendre compte du devenir de l'être. Dans une telle configuration, l'ontogenèse désigne « le caractère de devenir de l'être, ce par quoi l'être devient en tant qu'il est, comme être », au lieu d'être comprise dans le sens, « restreint et dérivé, de genèse de l'individu » (SIMONDON Gilbert, *L'individu et sa genèse physico-biologique. L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Paris, PUF, « Épiméthée », p. 4-5). La « singularité », quant à elle, considérée en un sens événementiel, renvoie à un modèle informationnel échappant au schéma hylémorphique : « La singularité, ou information, est ce en quoi il y a communication entre ordres de grandeur ; amorce de l'individu, elle se conserve en lui » (*ibid.*, p. 124). C'est donc à un « retournement » qu'en appelle Simondon, au terme duquel l'analyse pourra saisir l'individu comme « une réalité intensive, une certaine phase de l'être qui suppose avant elle une réalité préindividuelle » (*ibid.*, p. 4). Ce retournement, par lequel le plan pré-individuel doit se substituer analytiquement à la position d'un individu constitué, correspond strictement au souci guattaro-deleuzien de recomposer énergétiquement le plan à partir duquel doit opérer l'analyse et se concevoir l'individuation. L'importance que Deleuze, spécifiquement, accorde à cette référence doit toutefois nous alerter : elle suggère dès à présent que, là où celui-ci développera plus avant la perspective ontologique d'une nature pré-individuelle, Guattari interrogera plus particulièrement la pragmatique inconsciente et les modes de subjectivation qu'elle sous-tend.

⁶⁹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, op. cit., p. 197.

C'est à cet endroit que s'explicitent la dépendance des tâches positives de la schizo-analyse à l'égard de ses tâches négatives ou destructrices. Car si celle-ci vise positivement, comme on l'a vu, à « découvrir chez un sujet la nature, le fonctionnement ou la formation de ses machines désirantes »⁷⁰, et à produire pour ce faire une théorie adéquate de l'économie désirante et des opérations inconscientes, cette tâche apparaît indissociable d'une entreprise de libération, lorsque ce désir se trouve pris au piège du sujet qu'il a produit. L'ambition critique portée par *L'Anti-Œdipe* trouve à cet égard toute sa portée, et doit être nécessairement réinvestie dans *Mille plateaux*, y compris lorsque la charge polémique se fait moins incisive, ou que la psychanalyse ne semble plus détenir le primat de l'adversité. C'est en effet dans la mesure où la schizo-analyse inclut résolument en son cœur une telle entreprise libératrice que Deleuze et Guattari peuvent faire porter ses opérations sur le sujet spécifiquement produit par la psychanalyse :

Si bien qu'il n'y a pas de schizo-analyse qui ne mêle à ses tâches positives la tâche destructrice constante de dissoudre le moi dit normal. [...] Le moi renvoie à des coordonnées personnologiques d'où il résulte, les personnes à leur tour renvoient à des coordonnées familiales, nous verrons à quoi renvoie l'ensemble familial pour produire à son tour des personnes. La tâche de la schizo-analyse est de défaire inlassablement les moi et leurs présupposés, de libérer les singularités prépersonnelles qu'ils enferment et refoulent, de faire couler les flux qu'ils seraient capables d'émettre, de recevoir ou d'intercepter, d'établir toujours plus loin et plus fin les schizes et les coupures bien au-dessous des conditions d'identité, de monter les machines désirantes qui recoupaient chacun et le groupent avec d'autres⁷¹.

Ce moi dit « normal », résultant par application des coordonnées familiales, est précisément le moi reconnu par la psychanalyse comme le sujet d'une identification personnologique réussie : l'individuation, en somme, rapportée à une identification œdipienne. Dans ce cadre, la tâche de la schizo-analyse consiste donc bien à dénouer l'opération par laquelle le sujet de désir tel qu'il est envisagé par la psychanalyse se rabat dynamiquement sur le désir comme sujet. C'est en ce sens que la schizo-analyse se présente en même temps comme une expérimentation susceptible de produire cliniquement et politiquement des subjectivités alternatives, dans la lutte même qu'elle entreprend contre l'organisation subjective. Elle vise en effet à défaire une telle organisation, aussi bien théoriquement, lorsque cette dernière est prise comme point de départ de l'analyse (le sujet comme donnée initiale et centre organisateur d'un problème), que pratiquement, lorsqu'elle est produite comme son point d'arrivée (l'organisation subjective spécifiquement produite par l'analyse elle-même). La prise en compte de la stratification du

⁷⁰ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 388 et supra, p. 212.

⁷¹ *Ibid.*, p. 438.

désir dans des coordonnées familiales, et de l'opération dynamique par laquelle l'identification personnelle vient par suite fixer les individuations dans un sujet spécifique, permet enfin de comprendre l'importance dévolue au deuxième axe par lequel Deleuze et Guattari définissent l'agencement. Ce deuxième axe vertical, avec ses côtés territoriaux et ses pointes de déterritorialisation, autorise en effet à concevoir la schizo-analyse dans les termes d'une entreprise de déterritorialisation visant à favoriser une telle entreprise dynamique de décodage des flux du désir.

Deleuze et Guattari rendent donc compte d'un mode de production libidinal du sujet, qui permet à la fois d'intégrer et de critiquer la production psychanalytique d'un sujet de désir. Si le sujet peut être dit *du* désir, au point de vue schizo-analytique, c'est, de fait, au sens économique d'un primat du désir sur les opérations particulières qu'il institue et dont le sujet constitue le produit. Le « sujet de désir », quant à lui, ne peut être conçu dans ce cadre que comme le sujet d'un désir déjà réprimé et renfermé dans les coordonnées étroites de l'identification œdipienne. Positivement, donc, la requalification schizo-analytique du désir et de son rapport au sujet en passe par la généralisation ontologique d'un inconscient producteur, susceptible par là même d'intégrer de façon critique le mode de production psychanalytique d'un sujet de désir. On a bien là une nouvelle économie de la production désirante, que Deleuze et Guattari promeuvent et qui peut rendre compte théoriquement de la répression psychanalytique, tout en dénouant pratiquement ses opérations. Or, de ce dernier point de vue, l'entreprise de Deleuze et Guattari se rapproche de celle de Foucault. Ce dernier tâche en effet, lui aussi, de thématiser positivement une économie adéquate au fonctionnement réel du pouvoir psychanalytique, qui lui permette en même temps de mettre au jour, de manière critique, l'appartenance du « sujet de désir » à un mode de production spécifique. Ce mode de production, toutefois, s'origine selon Foucault dans la généralisation politique du pouvoir, plutôt que dans la généralité ontologique du désir.

5.2. FOUCAULT : UNE GÉNÉALOGIE DU SUJET DÉSIRANT

Comme on l'a vu, le retour de Foucault sur la conception du pouvoir qui sous-tend les interprétations antipsychiatriques de son travail engage, dans la première leçon du cours sur *Le Pouvoir psychiatrique*, la définition programmatique d'une direction de recherche au sein de

laquelle « un vocabulaire pseudo-militaire » est appelé à remplacer l'approche « psychosociologique » du pouvoir psychiatrique :

Plutôt, donc, que de parler de violence, j'aimerais mieux parler de microphysique du pouvoir ; plutôt que de parler d'institution, j'aimerais mieux essayer de voir quelles sont les tactiques qui sont mises en œuvre dans ces forces qui s'affrontent ; plutôt que de parler de modèle familial ou d'« appareil d'État », ce que je voudrais essayer de voir, c'est la stratégie de ces rapports de pouvoir et de ces affrontements qui se déroulent dans la pratique psychiatrique⁷².

Ce cadre d'analyse, fondé sur le modèle de la guerre, affirme la primauté des rapports de force sur les stratégies au sein desquelles ils s'inscrivent et qui en stabilisent provisoirement la configuration en rendant manifestes leurs effets d'ensemble. Cette primauté constitue le point de départ d'une redéfinition disciplinaire du pouvoir, que Foucault développera en particulier dans la première moitié des années 1970⁷³. Du point de vue de la « microphysique » qui sous-tend l'étude de ces coordonnées stratégiques historiquement produites, le repérage des modalités disciplinaires de l'exercice du pouvoir articule dès lors une hypothèse historique touchant la variation de ces configurations, et une hypothèse méthodologique touchant le niveau d'analyse requis pour en étudier la formation. Il s'agit en effet, pour Foucault, d'affirmer à la fois que l'exercice souverain du pouvoir a laissé place à une modalité « capillaire » de contrôle des corps individuels, et que le pouvoir dans son opérativité doit être étudié au point de vue analytique des rapports de force qu'il articule positivement. L'étude généalogique des configurations stratégiques s'articule donc à l'affirmation préalable d'une immanence du pouvoir aux corps même qu'il produit. Le statut de cette dernière affirmation, et son rapport à la méthode généalogique qu'elle sous-tend, constitue l'une des principales difficultés touchant la redéfinition, par Foucault, du pouvoir en général et du pouvoir psychanalytique en particulier.

La question est en effet de savoir, à cet endroit, si la « microphysique du pouvoir » dégage simplement le cadre méthodologique requis pour l'approche généalogique, ou si elle en désigne le substrat ontologique⁷⁴. Au point de vue généalogique, la discipline constitue en effet, selon Foucault, « une certaine modalité, *bien spécifique de notre société*, de ce qu'on pourrait appeler

⁷² Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique*, *op. cit.*, p. 18.

⁷³ Dès le cours de 1972-1973 sur *La Société punitive*, l'hypothèse d'un pouvoir disciplinaire est formulée à partir du modèle de la guerre civile (cf. Michel FOUCAULT, *La Société punitive. Cours au Collège de France. 1972-1973*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes Études », 2013, en particulier la « Leçon du 28 mars 1973 », p. 229-251).

⁷⁴ L'insistance de Foucault sur la catégorie de « réalité », dans le cours sur *Le Pouvoir psychiatrique*, nous semble à cet égard tout à fait importante (sur ce point, cf. Philippe SABOT, « Discipliner et guérir. La "réalité" comme enjeu du pouvoir psychiatrique selon Foucault », chap. cit.). Si le pouvoir disciplinaire fonctionne en effet au « réel », il demeure à établir le statut ontologique de cette affirmation. La notion de réalité peut ainsi constituer une voie d'entrée précieuse pour comparer la positivité de la « réalité du pouvoir » à celle de la « réalité du désir » telle que nous l'avons vu s'élaborer chez Deleuze et Guattari.

le contact synaptique corps-pouvoir »⁷⁵. Au point de vue analytique toutefois, il n'en demeure pas moins que le pouvoir lui-même en vient à désigner plus généralement sous sa plume, tout à la fois, « la multiplicité des rapports de force qui sont immanents au domaine où ils s'exercent et sont constitutifs de leur organisation »⁷⁶, et « le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe dans une société donnée »⁷⁷ – soit, au niveau « micro », une certaine opérativité relationnelle des rapports de force, et, au niveau « macro », la stratification de ces rapports dans une configuration historique donnée. Le statut strictement nominal qu'il convient de conférer aux propositions qui en résultent touchant l'analyse du pouvoir est réaffirmé à plusieurs reprises par Foucault : « la petite question, toute plate et empirique : “Comment ça se passe ?”, envoyée en éclaireur, n'a pas pour fonction de faire passer en fraude une “métaphysique”, ou une “ontologie” du pouvoir ; mais de tenter une investigation critique dans la thématique du pouvoir »⁷⁸. La question ontologique, toutefois, n'en laisse pas moins de se poser touchant la corporéité ordonnée par les configurations spécifiques dont Foucault cherche à mettre en lumière les conditions d'apparition et les règles de fonctionnement. Cette question sous-tend en particulier, on le verra, certaines interprétations vitalistes des thèses avancées dans *La Volonté de savoir*. Mais touchant plus spécifiquement la question de la production, par la psychanalyse de, quelque chose comme un « sujet de désir », elle doit d'abord nous mener à comprendre avec Foucault – et par contraste avec Deleuze et Guattari – comment la généralisation politique du pouvoir psychanalytique précède et fonde l'hypostase métapsychologique de ses objets. Autrement dit, chez Foucault, le désir, le sujet et, partant, le sujet du désir, apparaissent comme les coordonnées secondairement produites d'un dispositif de sexualité que le pouvoir psychanalytique contribue à configurer et dont il assure positivement l'extension aussi bien que l'implantation.

⁷⁵ Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique*, op. cit., p. 42 (nous soulignons).

⁷⁶ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité 1. La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1976, p. 122.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 123.

⁷⁸ Michel FOUCAULT, « Le sujet et le pouvoir » (1982), texte n° 306 dans *Dits et écrits. Tome II*, op. cit., p. 1052. Cf. également Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, op. cit., p. 123, où Foucault affirme que, touchant l'analyse du pouvoir, « il faut sans doute être nominaliste ». Sur les enjeux de cette affirmation touchant la rupture que Foucault entend établir entre ses analyses et celles de la psychanalyse aussi bien que du marxisme, cf. Étienne BALIBAR, « Foucault et Marx. L'enjeu du nominalisme », dans *La Crainte des masses*, Paris, Galilée, 1997, p. 305-319. Balibar insiste dans cet article sur le sens stratégique de cette assomption nominaliste, qui témoigne selon lui d'un « combat avec Marx [...] coextensif à toute l'œuvre de Foucault » (*ibid.*, p. 282). L'intérêt de ce chapitre est en particulier de mettre au jour la communauté d'enjeux traversant l'interrogation critique, par Foucault, de la psychanalyse et du marxisme. Cette interrogation relève avant tout d'un souci de qualifier à nouveaux frais les fondements mêmes de la critique. Une telle ambition complique toutefois la revendication d'un cadre d'analyse nominaliste, dès lors que cette analyse est supposée acquérir une efficacité critique qui paraît requérir un substrat matériel (sur ce point, cf. *infra*, p. 277-285).

Il s'agit donc, dans les pages qui vont suivre, d'interroger la manière dont la psychanalyse considérée comme pouvoir produit à la fois un *corps* sexuel comme objet spécifié de son intervention ; un *savoir* au sein duquel la vérité de ce corps se trouve indexée à celle de son désir ; un *sujet*, enfin, résultant de la reprise de cette vérité dans la forme réflexive d'un discours sur soi. Or, sous ces trois aspects, il convient de remarquer que la psychanalyse occupe dans l'analyse de Foucault une place particulière, en ce qu'elle constitue le relais disciplinaire du pouvoir psychiatrique tout en tâchant de rendre compte de ses propres opérations par un discours juridique enté sur une conception inadéquate du pouvoir. Afin de comprendre la manière dont la redéfinition du pouvoir psychanalytique, considéré dans son opérativité spécifique, intègre chez Foucault la critique d'un discours inadapté sur le plan théorique, mais efficace sur le plan pratique, il s'agira donc de tenir compte des deux niveaux qui semblent animer sa discussion avec la psychanalyse. D'une part, en effet, Foucault, traite et intègre par endroits un corpus psychanalytique dont il relativise tantôt la portée (l'essentiel n'est pas que « Freud – ou un autre – »⁷⁹ ait marqué le seuil d'une nouvelle rationalité du sexe), ou dont il salue à l'occasion les avancées théoriques (ainsi, lorsque Freud se trouve au contraire salué pour s'être opposé au « système perversion-hérédité-dégénérescence »⁸⁰). Mais, d'autre part, la psychanalyse dans ses effets pratiques se trouve par lui si étroitement liée au dispositif de sexualité que l'histoire de ce dispositif peut finalement valoir « comme archéologie de la psychanalyse »⁸¹. Il faut, selon nous, tenir compte de l'implication réciproque de ces deux niveaux afin de bien comprendre la manière dont Foucault intègre le discours porté par la psychanalyse à la critique du pouvoir psychanalytique lui-même. Le corpus freudien ou lacanien, étant donnés les effets pratiques immédiats du dispositif de sexualité, ne saurait en effet apparaître à aucun moment, dans le texte de Foucault, comme un corpus neutre, qui serait considéré indépendamment de ses effets. *La Volonté de savoir* prend ainsi pour cible la juridico-discursivité portée par la psychanalyse, mais Foucault affine aussi, ce faisant, son analyse du pouvoir en général et du pouvoir psychanalytique en particulier : la question est donc ici celle de la dépendance de ce discours à l'égard de ce pouvoir. C'est ainsi seulement que pourra s'envisager une productivité immanente du pouvoir, indexée sur la généralisation du dispositif de sexualité et conditionnant la reconnaissance d'un sujet dans la vérité de son désir.

⁷⁹ Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 76.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 158.

⁸¹ *Ibid.*, p. 172.

C'est de ce dernier point de vue que peut se comprendre chez Foucault l'opérativité du pouvoir psychanalytique. Si c'est bien lorsqu'elle est considérée comme un pouvoir que la psychanalyse acquiert ce caractère opératoire, il convient en effet de prendre en compte la positivité nouvelle qu'elle confère spécifiquement au pouvoir en question. Or, sous cet aspect, le passage de la critique du pouvoir psychiatrique à celle du pouvoir psychanalytique engage chez Foucault une série de variations subtiles. *La Volonté de savoir* peut en effet être lue à travers l'ambition de thématiser plus avant, tout à la fois, la productivité du pouvoir, et les effets subjectifs de son incorporation. Il s'agira alors de comprendre comment la psychanalyse permet d'assurer non plus seulement l'individualisation objective des corps soumis à la discipline, mais l'identification subjective des corps sexuels. Dans cette configuration, la voie royale vers la vérité du corps n'est plus tant l'examen qui objective, que l'aveu par lequel les corps sont invités à se connaître et à se subjectiver. Pour cette raison, la psychanalyse apparaît, plutôt que la psychiatrie, comme la pièce maîtresse du dispositif de sexualité à partir duquel Foucault entend penser, au milieu des années 1970, « l'invisible du pouvoir ». Dans la mesure où ce dernier substitue l'analyse de cet « invisible du pouvoir » à celle de « l'inconscient du désir »⁸², nous chercherons donc à montrer comment, dans cette configuration, le discours psychanalytique s'intègre fonctionnellement à un pouvoir dont il ne parvient pas à cerner correctement les opérations⁸³.

⁸² Cf. *supra*, p. 201.

⁸³ Il convient de noter, à cet égard, que notre approche diffère, dans sa méthode, de « l'épistémologie historique » de la sexualité proposée par Arnold DAVIDSON dans *L'Émergence de la sexualité. Épistémologie historique et formation des concepts* (2001), tr. fr. Dauzat Pierre-Emmanuel, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque Albin Michel Idées », 2005. La démarche de Davidson consiste à s'inspirer de l'archéologie foucauldienne, qu'il distingue nettement de la généalogie (cf. *ibid.*, p. 221), afin de repérer les conditions d'émergence d'un savoir sur la sexualité. Ces conditions tiennent selon lui à un « style de raisonnement » correspondant au discours psychiatrique (*ibid.*, p. 235). Cette démarche le mène à insister sur la rupture épistémologique que la psychanalyse introduit dans ce discours, en « renvers[ant] réellement tout l'édifice conceptuel des théories de la psychopathologie sexuelle du XIX^e siècle » (*ibid.*, p. 154). Or, Davidson souligne à cette occasion la possibilité d'accorder cette rupture épistémologique avec les hypothèses généalogiques formulées par Foucault, lorsque celui-ci remarque que la psychanalyse a opéré une rupture par rapport au « système perversion-hérédité-dégénérescence » caractéristique de la psychiatrie (*ibid.*, p. 16-17). L'analogie est ici d'autant plus féconde que Davidson souligne que cette rupture n'est pas actée par Freud lui-même, alors que le concept de pulsion, distinct de celui d'instinct sexuel, aurait dû le mener à rayer de l'« espace conceptuel » de la psychanalyse le concept même de perversion (*ibid.*, p. 170-172). Les analyses de Davidson permettent ainsi de mettre en lumière la profonde ambiguïté du « renversement » opéré par la psychanalyse, en accord avec les indications foucauliennes. En vertu de cette même ambiguïté, toutefois, nous souhaiterions dans ce chapitre envisager ce renversement comme une manière de parachever le pouvoir psychiatrique plutôt que de le contester. Au point de vue généalogique qui est le nôtre, tout d'abord, il nous semble que la discussion, par Foucault, du traitement psychanalytique de la notion d'instinct, le mène à repérer dans la psychanalyse une extension, mais aussi une intensification des relations de pouvoir qui outrepassent l'approche psychiatrique plutôt qu'elles ne la contestent (cf. *infra*, p. 241-248). Il nous semble également que si Foucault ne se réfère effectivement guère à la notion d'inconscient ou à « la spécificité de l'espace conceptuel psychanalytique » (Arnold DAVIDSON, *op. cit.*, p. 16), il intègre pourtant la métapsychologie à sa critique du pouvoir psychanalytique pour en faire un élément discursif indispensable à son fonctionnement (cf. *infra*, p. 248-258). C'est la raison pour laquelle, comme nous nous attacherons à le montrer dans la suite de cette étude, nous ne croyons pas que la portée opératoire d'une psychanalyse d'inspiration foucauldienne puisse être fondée sur une

5.2.1. Économie du pouvoir et de la vérité : le mode de production psychanalytique

Conformément au point de départ externe adopté par Foucault pour penser le pouvoir psychanalytique et la généralisation du dispositif de sexualité, on ne saurait repérer chez lui, comme chez Deleuze et Guattari, la mise en place d'une métapsychologie (fût-elle ouverte sur l'extériorité d'un champ social) qui prétendrait intégrer les opérations de la psychanalyse elle-même. Pour autant, la manière dont il envisage positivement la production du sujet dans le pouvoir autorise à penser avec lui une économie du pouvoir qui peut être conçue, sur un mode analogique, comme un « au-delà du principe de plaisir » – suivant une voie suggérée en particulier par Derrida⁸⁴. De ce point de vue, la reprise, par Stéphane Legrand, du commentaire derridien, nous paraît extrêmement stimulante lorsqu'elle cherche à montrer comment la généalogie foucauldienne du corps psychanalytique permet de mettre au jour une économie du pouvoir fonctionnant en circuit ouvert⁸⁵. Cette suggestion apparaît précieuse, dans la mesure où elle permet de concevoir une économie concurrente de l'économie libidinale et susceptible de l'intégrer. Elle autorise aussi, du même coup, à concevoir le champ psychanalytique lui-même

distinction de principe entre l'hypothèse de l'inconscient et la théorie sexuelle, ou entre l'érotique psychanalytique et la science de la sexualité (cf. Arnold DAVIDSON, *op. cit.*, p. 351-362).

⁸⁴ Jacques DERRIDA, « Spéculer – Sur "Freud" », dans *La Carte postale*, Paris, Flammarion, « La philosophie en effet », 1980, p. 431. Derrida commente à cet endroit les « spéculations » freudiennes formulées dans *Au-delà du principe de plaisir*. Il remarque en particulier l'impossibilité dans laquelle Freud se trouve de clore sur elle-même l'économie pulsionnelle, aussi bien que de la fonder positivement dans l'extériorité du pouvoir, qui joue plutôt dans cette économie le rôle d'un « prédicat transcendantal » (*ibid.*, p. 432). Comme telle, la « pulsion d'emprise », à partir de laquelle Derrida thématise ce motif du pouvoir dans le texte de Freud, assure d'un côté la liaison pulsionnelle dans le rapport à soi qui caractérise principalement la pulsion (*ibid.*, p. 430 : « pas de pulsion qui ne soit poussée à se lier à soi et à s'assurer la maîtrise de soi comme pulsion »), et se laisse d'un autre côté nécessairement déborder en vertu même de cette position transcendante : « car aussi bien tout ce qui se décrit au titre de la pulsion de mort ou de la compulsion de répétition, pour procéder d'une pulsion de pouvoir, et pour lui emprunter ses traits descriptifs, n'en déborde pas moins le pouvoir. C'est à la fois la raison et l'échec, l'origine et la limite du pouvoir. Il n'y a de pouvoir que s'il y a principe ou principe de principe. La fonction transcendante ou méta-conceptuelle appartient à l'ordre du pouvoir. Il n'y a donc que différance de pouvoir » (p. 432). Si cette idée d'un principe de pouvoir valant comme « différenciant » et ne se laissant pas rapporter simplement à une unité principielle doit ici nous intéresser, c'est parce que Derrida s'en sert pour commenter le rapport qu'il est alors possible de tisser entre la « spirale » du plaisir et du pouvoir mise en place par Foucault dans *La Volonté de savoir*, et le dualité pulsionnelle que Freud ne parviendrait pas à dépasser dans *Au-delà du principe de plaisir* (cf. Jacques DERRIDA, « Au-delà du principe de pouvoir » [1986], *Rue Descartes*, vol. 82, n° 3, 2014, p. 4-13, repris en partie dans Jacques DERRIDA, « "Être juste avec Freud". L'histoire de la folie à l'âge de la psychanalyse » [1992], dans *Résistances de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 143).

⁸⁵ Cf. Stéphane LEGRAND, « L'économie du vivant. Généalogie foucauldienne du corps pulsionnel », dans Édouard JOLLY et Philippe SABOT (dir.), *Michel Foucault. À l'épreuve du pouvoir. Vie, sujet, résistance*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, « Philosophie », 2013, en particulier p. 100-101, où Stéphane Legrand expose les résultats de cette « généalogie foucauldienne de la psychanalyse » et insiste sur le fait que celle-ci permet de « faire sortir » la vie pulsionnelle de l'économie close de l'intériorité, de la domesticité de l'*oikos*, du chez-soi et de la loi du propre, auxquels continue à les arraisonner la problématique freudienne, en suggérant du même coup que si cette vie pulsionnelle excède structurellement et « détraque » toute économie restreinte de ce type, c'est précisément parce qu'elle trouve son lieu, sa surface d'inscription et son principe d'intelligibilité, non pas à l'intérieur du sujet mais dans le champ ouvert et anonyme des relations intersubjectives, transindividuelles, de pouvoir ».

comme un certain devenir ou destin des pulsions historiquement produites. À cet égard, on peut noter que lorsque Foucault, dans *Le Pouvoir psychiatrique*, qualifie le champ psychanalytique à partir de la « destinée familiale de l'instinct », la référence à la thématization freudienne du « destin des pulsions » est transparente :

Nous nous trouvons maintenant, en étudiant le point de départ et le fonctionnement de la généralisation de la psychiatrie, en présence de ces deux notions : la dégénérescence et l'instinct. C'est-à-dire que l'on est en train de voir émerger quelque chose qui va devenir ce que l'on peut appeler, très grossièrement je le veux bien, le champ de la psychanalyse, c'est-à-dire *la destinée familiale de l'instinct*. Qu'est-ce que devient l'instinct dans une famille ? Quel est le *système d'échanges* qui se produit entre ascendants et descendants, enfants et parents, et qui met en question l'instinct ? Reprenez ces deux notions, faites-les fonctionner ensemble, et c'est bien là-dedans, en tout cas, que la psychanalyse va se mettre à *fonctionner*, à *parler*⁸⁶.

En suivant la ligne d'une dépendance de l'économie close de la métapsychologie freudienne à l'égard de l'économie ouverte du pouvoir, cette généalogie du corps familial comme lieu d'inscription de la psychanalyse et condition d'extension de la psychiatrie peut à vrai dire s'interpréter de deux manières : soit que la thématization familiale de l'économie pulsionnelle constitue formellement le champ discursif de la psychanalyse, soit que la psychanalyse elle-même puisse être considérée comme le produit de cette économie, une fois celle-ci rapportée au pouvoir psychiatrique qui la précède et la conditionne. Le « devenir familial de l'instinct » peut en effet se comprendre comme la circonscription thématique du discours de la psychanalyse, mais tout aussi bien comme le devenir psychanalytique de la notion d'instinct, au terme duquel cette notion trouvera dans la famille son lieu d'inscription privilégié. Ce faisant, cette idée apparaît tout à la fois, thématiquement, comme le champ discursif de la psychanalyse (qui systématisera cette destinée dans les termes d'une économie close) et, fonctionnellement, comme la condition de l'implantation du pouvoir dans les corps. La question qui se pose dès lors, lorsque l'on veut rendre compte de la productivité du pouvoir et de son immanence aux corps sexuels qu'il produit, est néanmoins celle de l'intégration de ces deux aspects, et du rôle que joue spécifiquement la psychanalyse à cet endroit. Autrement dit, si le mode de production psychanalytique doit être pensé chez Foucault à partir de ce que l'on pourrait déterminer comme une « extra-psychologie » du pouvoir (par contraste avec une métapsychologie du désir), il demeure à expliquer comment la psychanalyse en sa spécificité s'intègre effectivement à cette économie, pour en modifier les coordonnées et assurer une production subjective strictement ajustée à ce pouvoir. Pour ce faire, nous voudrions sortir ici

⁸⁶ Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique*, op. cit., p. 221 (nous soulignons).

de la modalité analogique par laquelle Derrida envisage la proximité entre Freud et Foucault : il ne s'agira donc plus seulement de comparer l'économie du pouvoir et l'économie libidinale, mais de penser la manière dont la psychanalyse, loin de s'inscrire comme un élément neutre dans un pouvoir dont elle perpétuerait simplement les effets, en aménage elle-même les coordonnées pulsionnelles. Autrement dit, s'il y a bien une économie spécifiquement psychanalytique de la sexualité, il convient encore de montrer, d'une part, comment celle-ci s'inscrit plus généralement dans une économie politique du pouvoir et de la vérité qui la précède et la conditionne, d'autre part, comment elle participe en même temps historiquement à l'implantation du dispositif de sexualité au sein même des subjectivités qu'elle secrète.

Il convient de remarquer que la difficulté d'une telle enquête s'indique dès sa première étape, dans l'affirmation d'un mode de production subjective spécifiquement psychanalytique. Force est en effet de constater que Foucault, dans ses recherches, ne cesse de relativiser la portée historique de la psychanalyse, qu'il cherche plutôt à replacer dans une économie générale des discours sur le sexe. Les dernières lignes de *La Volonté de savoir* sont à cet égard sans ambiguïté : celles et ceux qui ont salué chez Freud une mise en discours sans précédent de la sexualité n'ont pas vu que son « bon génie [...] l'avait placé en un des points décisifs marqués depuis le XVIII^e siècle par les stratégies de savoir et de pouvoir ; et qu'il relançait ainsi avec une efficacité admirable, digne des plus grands spirituels et directeurs de l'époque classique, l'injonction séculaire d'avoir à connaître le sexe »⁸⁷. C'est donc à cette « "économie politique" d'une volonté de savoir »⁸⁸ datant de plusieurs siècles que resterait arrimée la psychanalyse, loin de pouvoir être associée à « une autre économie des corps et des plaisirs », que Foucault conjugue significativement au futur :

Nous devons songer qu'un jour, peut-être, dans une autre économie des corps et des plaisirs, on ne comprendra plus bien comment les ruses de la sexualité, et du pouvoir qui en soutient le dispositif, sont parvenus à nous soumettre à cette austère monarchie du sexe, au point de nous vouer à la tâche indéfinie de forcer son secret et d'extorquer à cette ombre les aveux les plus vrais⁸⁹.

Comment accorder, dès lors, l'atténuation de la nouveauté psychanalytique, au point de vue de l'économie du pouvoir et des discours dans laquelle elle s'inscrit, avec la reconnaissance de la place particulière qu'elle occupe au sein du dispositif de sexualité ? Foucault esquisse la réponse à cette question, lorsqu'il remarque que la psychanalyse a ceci de particulier, dans le dispositif de sexualité, qu'elle assure discursivement des mécanismes de différenciation

⁸⁷ *Ibid.*, p. 210.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 98.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 211.

secondaires au sein même du dispositif de sexualité qu'elle présuppose. En ce qu'elle est « à la fois théorie de l'appartenance essentielle de la loi du désir et technique pour lever les effets de l'interdit là où sa rigueur le rend pathogène »⁹⁰, elle s'inscrit en effet stratégiquement en un point de spécification sexuelle qui introduit l'interdit comme « nouvel élément différenciateur », au sein d'une configuration où « le corps social tout entier a été doté d'un "corps sexuel" »⁹¹. À cet endroit, tout porte à croire que si la psychanalyse doit être considérée comme un élément fonctionnel indispensable aux opérations du dispositif de sexualité, c'est d'abord par les effets spécifiques de son discours : « autour d'elle la grande exigence de l'aveu qui s'était formée depuis si longtemps prend le sens *nouveau* d'une injonction à lever le refoulement »⁹². La psychanalyse a donc ceci de particulier, dans l'économie du pouvoir et de la vérité, qu'elle confère à la production d'une vérité sur le sexe un effet subjectif immédiat.

Cet effet, toutefois, se dédouble aussitôt. Car non seulement la psychanalyse produit le sujet dans la reprise réflexive de l'interdit, mais elle théorise en outre cette production au point de l'intégrer à sa pratique et de concevoir ses propres effets dans les termes d'une libération. Foucault, dans *La Volonté de savoir*, semble donc d'abord repérer la nouveauté de la psychanalyse au niveau du discours qu'elle porte à la fois sur le sexe et sur sa propre pratique, mais il faut alors ajouter que ce n'est qu'à condition de concevoir ce discours comme un pouvoir, que la psychanalyse reconnaît sous la forme de l'interdit. On comprend, de ce point de vue, pourquoi les caractéristiques fonctionnelles d'une « science-aveu », exposées dans le troisième chapitre de l'ouvrage, s'alignent sur la clinique psychanalytique. La « codification clinique du "faire-parler" » ; le « postulat d'une causalité générale et diffuse » ; le « principe d'une latence intrinsèque de la sexualité » ; la « méthode de l'interprétation » et la « médicalisation des effets de l'aveu » correspondent en effet strictement à la pratique discursive de la psychanalyse⁹³ : c'est-à-dire, aux manières dont celle-ci théorise la sexualité, et dont elle envisage dans le même temps sa propre action sur le discours qu'elle en recueillera.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 170.

⁹¹ *Ibid.*, p. 169.

⁹² *Ibid.*, p. 173 (nous soulignons).

⁹³ *Ibid.*, p. 87-90. Jacques Lagrange souligne à cet égard, dans le texte de Foucault, un « artifice rétrospectif » qui prend la forme d'un « montage textuel » par lequel Foucault emprunte à la psychanalyse ses concepts pour en relativiser la portée, en rapportant ces concepts au dispositif de sexualité lui-même (cf. Jacques LAGRANGE, « Versions de la psychanalyse dans le texte de Foucault » [1987], *Incidence*, n° 4-5, 2008/2009, p. 25-26). Ce montage nécessite toutefois, selon Jacques Lagrange, un certain nombre de « courts-circuits » (*ibid.*, p. 37), dont le plus important tient sans doute à la décorrélation entre la théorie freudienne de la sexualité et la découverte de l'inconscient. Cette analyse nous semble précieuse, en ce qu'elle conforte au fond l'hypothèse d'un remplacement, par Foucault, de l'idée même d'inconscient par celle d'un « invisible du pouvoir ». Mais c'est aussi dans cette mesure que nous nous éloignons de Jacques Lagrange, en considérant ce « court-circuit » comme le résultat nécessaire de l'intégration des opérations psychanalytiques à un dispositif de pouvoir généralisé.

Il y a donc bien une efficacité propre au discours psychanalytique, que la psychanalyse elle-même intègre à sa clinique et qu'elle théorise au point de vue métapsychologique d'une constitution du sujet de désir dans sa relation à la loi. Dès lors, la question est de savoir si cette théorisation est ajustée au procès de production psychanalytique, ou si elle doit être considérée comme l'élément d'un dispositif qui lui confère son efficacité pragmatique. Or, ce qu'ajoute à cet endroit Foucault, est que c'est en fait cette théorisation juridico-discursive, dans son inadéquation même au pouvoir psychanalytique, qui secrète un tel sujet de désir. En d'autres termes, la compréhension psychanalytique de la production subjective est extérieure à son propre pouvoir : la psychanalyse s'exclut des opérations qui spécifient le corps sexuel et qui l'indexent à une production discursive dont elle reconnaît pourtant le pouvoir constitutif. Si donc, à partir de la reconnaissance d'un mode de production subjectif spécifiquement psychanalytique, on veut encore montrer que celui-ci s'inscrit dans une économie politique du pouvoir qui le conditionne, tout en modifiant, sinon les termes de cette économie, en tout cas ses coordonnées et l'efficacité de son fonctionnement, il convient d'expliquer plus précisément deux points. Premièrement, il faut montrer en quoi consiste la spécification nouvelle que la psychanalyse impose aux corps. Deuxièmement, il faut définir les effets subjectifs résultant du décalage entre le pouvoir par lequel la psychanalyse agit, et celui dans lequel elle met en discours ses propres opérations.

5.2.2. Intensification du pouvoir : du corps docile au corps sexuel

Dans le cadre d'une enquête sur l'économie du pouvoir qui préside à la production du corps sexuel sur lequel la psychanalyse inscrira ses effets, il s'agit d'abord de comprendre en quoi consiste la spécification nouvelle que la psychanalyse impose aux corps. L'étude de cette spécification s'inscrit, chez Foucault, dans la continuité de la requalification disciplinaire du pouvoir, tout en conférant une positivité accrue à son implantation intensive dans les corps. Ce que Foucault note en effet dès le début des années 1970, et qui constituera l'une des thèses centrales de *Surveiller et punir*, est qu'« il y a eu au cours de l'âge classique toute une découverte du corps comme objet et cible du pouvoir »⁹⁴. Il indique aussitôt, à cette occasion,

⁹⁴ Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1975, p. 160. Sur le rôle que joue la thématization de cette « découverte » dans la redéfinition foucauldienne du pouvoir, et sur l'importance que prend réciproquement cette redéfinition pour la « pensée du corps » qui paraît traverser l'œuvre de Foucault, cf. Arianna SFORZINI, *Michel Foucault. Une pensée du corps*, Paris, PUF, « Philosophies », 2014, p. 39-74 en particulier. L'autrice se propose plus généralement, dans cet ouvrage, de porter son attention sur le corps qui, considéré comme une notion mais aussi comme une entité, parcourt l'œuvre de Foucault comme un fil rouge. Arianna Sforzini note

que cette découverte, en ce qu'elle s'ordonne à des impératifs d'extraction des forces productives aussi bien que de défense sociale, se présente avant tout comme une analytique visant à décomposer ces corps en forces utiles pour les recomposer en individus dociles. Le pouvoir se présente donc, dans ce contexte, comme une opération de dressage par laquelle « les multiplicités mobiles, confuses, inutiles des corps et des forces » sont intégrées à « une multiplicité d'éléments individuels – petites cellules séparées, autonomies organiques, identités et continuités génétiques, segments combinatoires »⁹⁵. La thématization disciplinaire du pouvoir s'inscrit dans cette configuration historique. On comprend dès lors pourquoi la prison, sous sa forme panoptique, apparaît à cet endroit comme l'idéal-type de la discipline⁹⁶. Elle constitue en effet le modèle et l'observatoire privilégié d'une fabrique des individus qui vaut aussi comme un « pouvoir de normalisation »⁹⁷. La norme, dans un tel pouvoir, est alors incorporée au sein même de la mécanique des individus : elle les contraint et les homogénéise, mais tout aussi bien les classe et les différencie. Dans la discipline, telle que Foucault la systématisait au milieu des années 1970, le dispositif carcéral semble donc particulièrement ajusté à un mode d'exercice du pouvoir dont il produit formellement le modèle : la psychiatrie s'inscrit fonctionnellement dans cette économie pour en assurer la distribution homogène, et l'individu apparaît à son égard comme une sédimentation de normes incorporées et par là reproduites.

Dès lors, pour comprendre à la fois comment la psychanalyse s'inscrit dans un tel pouvoir de normalisation et comment elle favorise son implantation en intensité dans les corps sexuels qu'elle spécifie, il convient de prendre en compte la nouveauté introduite par la thématization d'un « dispositif de sexualité » par rapport au dispositif panoptique. Foucault insiste en effet sur le fait que le panoptisme, comme modèle généralisable de la discipline, ne saurait s'apparenter simplement à une figure institutionnelle en particulier : « la “discipline” ne peut s'identifier ni avec une institution ni avec un appareil ; elle est un type de pouvoir, une modalité pour l'exercer, comportant tout un ensemble d'instruments, de techniques, de procédés, de niveaux d'application, de cibles ; elle est une “physique” ou une “anatomie” du pouvoir, une

à cet égard que les commentateurs et commentatrices privilégient parfois l'analyse des notions auxquelles le corps sert de support et de révélateur (« matérialité du pouvoir », « biopolitique », « pratiques de subjectivation ») à celle du corps lui-même (*ibid.*, p. 7). Ce fait s'explique sans doute par le statut ambigu du corps qui, chez Foucault, apparaît tantôt premier et tantôt second par rapport au pouvoir (puisque le pouvoir passe par les corps mais que les corps sont produits par le pouvoir). Nous exposons plus précisément cette ambiguïté et les enjeux critiques qu'elle soulève *infra*, p. 277-285.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 161.

⁹⁶ Cf. *ibid.*, p. 239, où Foucault définit le Panopticon comme « un modèle généralisable de fonctionnement ; une manière de définir les rapports du pouvoir avec la vie quotidienne des hommes », soit, en somme : « le diagramme d'un mécanisme de pouvoir ramené à sa forme idéale ».

⁹⁷ *Ibid.*, p. 216.

technologie »⁹⁸. Si la discipline correspond donc à une modalité de pouvoir dont la prison constitue le modèle, on ne saurait interpréter l'intérêt que Foucault porte au dispositif de sexualité comme un simple changement d'objet, par lequel il en viendrait à prendre en considération la sexualité plutôt que la prison. Bien plutôt, tout porte à croire que ce dispositif vient nommer un nouveau mode de relation entre des éléments hétérogènes, conformément à l'idée selon laquelle un dispositif ordonne stratégiquement une multiplicité de rapports de force ⁹⁹. Or, sur ce point, il semble que la spécificité psychanalytique s'indique fonctionnellement sous les formes complémentaires d'une extension et d'une intensification du pouvoir de normalisation. Elle assure en effet son déploiement en extension en ce qu'elle favorise, comme on l'a vu, la distribution des individus dans les appareils disciplinaires¹⁰⁰. Mais il faut ajouter désormais qu'elle en intensifie également l'incorporation, en ancrant les procédures de normalisation dans la vie même des corps sexuels qui les soutiennent. Ce faisant, elle permet en outre l'établissement d'un continuum entre la codification du crime comme folie et la spécification de la déviance comme trouble des instincts. Foucault insiste à cet égard sur l'entremêlement, au XIX^e siècle, des technologies de disqualification de la folie et de repérage des troubles sexuels :

À partir du XIX^e siècle, il s'est passé un phénomène absolument fondamental, l'engrenage, l'intrication des deux grandes technologies de pouvoir : celle qui tramait la sexualité et celle qui

⁹⁸ *Ibid.*, p. 251.

⁹⁹ La notion de « dispositif » est développée en particulier dans l'entretien publié dans *Ornicar* peu après la parution de *La Volonté de savoir* (cf. Michel FOUCAULT, « Le jeu de Michel Foucault » [1977], dans *Dits et écrits, Tome II, op. cit.*, p. 298-329). Dans cet entretien, Foucault, insiste notamment sur l'idée selon laquelle un dispositif vient nommer, méthodologiquement, un réseau de relations entre des éléments discursifs et non-discursifs, et constitue par là, pratiquement, « des stratégies de rapports de forces supportant des types de savoir, et supportés par eux » (*ibid.*, p. 300). Cette notion de dispositif sera commentée par Deleuze, qui la systématisera à partir des instances de savoir, de pouvoir et de subjectivité qu'elle ordonne, et qui apparaissent selon lui comme des « chaînes de variables qui s'arrachent les unes aux autres » (Gilles DELEUZE, « Qu'est-ce qu'un dispositif ? » [1988], dans *Deux régimes de fous, op. cit.*, p. 316). Cette systématisation apparaît féconde en ce qu'elle permet de qualifier rigoureusement les différentes lignes de variation que dessine le passage d'un dispositif à l'autre (de la prison à la sexualité, de l'examen psychiatrique à l'aveu psychanalytique, de l'individu docile au sujet de désir), mais elle a le défaut de stabiliser un concept dont Foucault semble faire un usage essentiellement fonctionnel ou heuristique. Pour cette raison, nous entendons nous aider ici de cette définition deleuzienne à des fins méthodologiques, pour cerner les enjeux de la psychanalyse sous ces trois aspects (savoir, pouvoir, subjectivité), sans souscrire pleinement à la systématisation qu'elle suggère et à l'identification concomitante de la virtualité dispositionnelle à un diagramme de pouvoir (sur ce point, cf. Gilles DELEUZE, *Foucault* [1986], Paris, Minuit, « Reprise », 2004, p. 39-46, où le diagramme est défini comme « machine abstraite » s'effectuant dans des « agencements concrets », que Deleuze identifie alors aux dispositifs). Pour le dire autrement, nous souhaitons rapporter dans ce chapitre les « dispositifs » de pouvoir à une « disposition » des corps, des savoirs et des sujets, considérés dans leurs modalités concrètes de production historique plutôt que comme des variables fonctionnelles. Pour autant, le caractère fonctionnel et par là modélisateur du diagramme, que la lecture deleuzienne permet de mettre au jour, nous paraît un élément important pour comprendre la différence entre le « dispositif de sexualité » et la prison comme « idéal-type » de la discipline. Il y a bien là selon nous une nouvelle économie du pouvoir, qui acquiert effectivement un rôle fonctionnel plus général, mais la différence entre Deleuze et Foucault consiste alors dans la manière dont chacun conçoit le niveau « micro » disposé ou agencé dans cette économie (sur ce point, cf. *infra*, p. 285-301).

¹⁰⁰ C'est en effet le rôle que joue à cet endroit la « fonction-Psy » (cf. *supra*, p. 200-207).

partageait la folie. La technologie concernant la folie, de négative est devenue positive, de binaire, elle est devenue complexe et multiforme. Naît alors une grande technologie de la psyché qui est l'un des traits fondamentaux de notre XIX^e siècle et de notre XX^e siècle : elle fait du sexe à la fois la vérité cachée de la conscience raisonnable et le sens déchiffrable de la folie : leur sens commun, et donc ce qui permet d'avoir prise sur l'une et l'autre selon les mêmes modalités¹⁰¹.

La codification médicale de la sexualité, et l'atténuation même qui pourrait en résulter touchant le partage de la conscience raisonnable et de la folie, a donc pour effet l'établissement d'un continuum disciplinaire susceptible d'investir l'ensemble du corps social, tout en complexifiant les modalités de spécification à l'œuvre dans les corps individuels sur lesquels s'exerce le pouvoir. Ce sont donc par ces deux opérations de généralisation et de spécification que la psychanalyse reproduit non seulement une économie du pouvoir qui la précède et la conditionne, mais inscrit cette dernière dans un dispositif de sexualité qui en renforce l'efficacité et en intensifie les coordonnées.

Dans cette intensification des relations de pouvoir, la famille constitue là encore, cette fois-ci positivement, un élément essentiel. Celle-ci apparaît en effet chez Foucault comme la condition historique de la production d'un corps sexuel encodé médicalement par le pouvoir psychanalytique, mais encore réellement et, à la limite, énergétiquement produit par lui. Il est tout à fait significatif, de ce point de vue, que, dans le passage de *Surveiller et punir* où Foucault insiste sur la qualification de la discipline comme technologie de pouvoir (par opposition à son interprétation institutionnelle), il ajoute que celle-ci peut être notamment prise en charge par « des instances préexistantes qui y trouvent le moyen de renforcer ou de réorganiser leurs mécanismes internes de pouvoir ». Il souligne à cette occasion, dans une longue parenthèse qu'« il faudra un jour montrer comment les relations intra-familiales, essentiellement dans la cellule parents-enfants, se sont “disciplinées”, absorbant depuis l'âge classique des schémas externes, scolaires, militaires, puis médicaux, psychiatriques, psychologiques, qui ont fait de la famille le lieu d'émergence privilégié pour la question disciplinaire du normal et de l'anormal »¹⁰². L'étude que Foucault appelle ici de ses vœux est esquissée, comme on l'a vu, dès le cours sur *Le Pouvoir psychiatrique* au point de vue de l'extension du pouvoir à l'œuvre dans la « fonction-Psy ». Cette étude est reprise et approfondie dans les dernières leçons du cours sur *Les Anormaux*, qui insistent alors sur l'intensification des relations à l'œuvre dans la disciplinarisation de la famille. Foucault y décrit en effet la corrélation entre le resserrement de la famille nucléaire autour du corps de l'enfant, et la pénétration de la psychiatrie jusque dans

¹⁰¹ Michel FOUCAULT, « Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps » (1977), texte n° 197 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 230.

¹⁰² Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir, op. cit.*, p. 251.

l'intimité de l'« inceste épistémophilique » par lequel les parents suspectent et surveillent la sexualité de leurs enfants :

La sexualité non relationnelle, l'auto-érotisme de l'enfant comme point d'accrochage, comme point d'ancrage, pour les devoirs, la culpabilité, le pouvoir, le souci, la présence physique des parents, c'est cela qui a été un des facteurs de cette constitution d'une famille solide et solidaire, d'une famille corporelle et affective, d'une petite famille qui se développe au milieu, bien sûr, mais aux dépens aussi de la famille-réseau, et qui constitue *la famille-cellule, avec son corps, sa substance physico-affective, sa substance physico-sexuelle*. [...] La petite famille affective, solide, substantielle, qui caractérise notre société, dont on voit la naissance, en tout cas, à la fin du XVIII^e siècle, s'est constituée à partir de l'inceste frôleur des regards et des gestes tout autour du corps de l'enfant. C'est cet inceste-là, cet inceste épistémophilique, cet inceste du contact, du regard, de la surveillance, c'est celui-là qui a été à la base de la famille moderne¹⁰³.

La question de l'inceste, portée par la psychanalyse dans les termes d'un désir réinséré au cœur même de la famille¹⁰⁴, apparaît donc comme le nœud instinctuel de la médicalisation de la sexualité. De ce point de vue, la psychanalyse s'inscrit bien dans la continuité du pouvoir psychiatrique : c'est en effet à partir de la codification médicale de l'instinct que peut s'accomplir la mise en place d'un pouvoir de normalisation s'appuyant plus généralement sur la psychiatisation de l'individu anormal¹⁰⁵. Mais elle subvertit également ce pouvoir de l'intérieur, en intégrant en son sein l'élément incestueux qui constitue, dans la croisade anti-masturbatoire, « un épisode, ou, en tout cas, un retournement »¹⁰⁶.

À s'en tenir à la seule médicalisation de l'instinct, on ne peut en effet comprendre la spécificité du pouvoir psychanalytique et son ajustement au dispositif de sexualité, en ce qu'on manque à rendre compte de sa différence avec la théorie de la dégénérescence. Cette théorie, parallèlement à la psychanalyse, a pu, elle aussi, étendre la norme à l'ensemble du corps social, en inscrivant le trouble de l'instinct dans un continuum dégénératif. De ce point de vue, indique Foucault, l'eugénique et la psychanalyse constituent deux techniques de « correction et de normalisation de l'économie des instincts » qui, à cet égard, peuvent être considérées comme

¹⁰³ Michel FOUCAULT, *Les Anormaux, op. cit.*, p. 234.

¹⁰⁴ Cf. *ibid.*, p. 257 où Foucault indique que la psychanalyse, en apparaissant « comme la technique de gestion de l'inceste infantile et de tous ses effets perturbateurs dans l'espace familial », « réinsèrera le désir dans la famille ». Il se réfère à cet endroit à *L'Anti-Œdipe*, lorsqu'il précise : « vous savez qui l'a démontré mieux que moi ». Il ajoute en outre que la thématique ethnologique de l'inceste a pu jouer à cet égard un rôle à la fois complémentaire et inverse à sa compréhension psychanalytique. Selon Foucault, la sociologie a en effet étendu la disciplinarisation de la famille bourgeoise à celle des familles populaires, en renversant l'argument pour soustraire les enfants au désir incestueux des parents. Ces deux interprétations contradictoires de l'inceste n'ont donc, selon Foucault, d'unité possible que dans la disciplinarisation qu'ils soutiennent : toute tentative « ethnopsychanalytique » d'articuler l'un à l'autre le désir des enfants et celui des parents est en effet nécessairement, dans une telle configuration, vouée à l'échec en s'en tenant au seul point de vue théorique (p. 258).

¹⁰⁵ Par là se trouve en effet assurée l'homogénéisation des figures du monstre monomaniacal, de l'onaniste et de l'indocile, que Foucault entend étudier dans son cours comme autant de figures de l'anormalité (cf. *ibid.*, p. 275).

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 253.

« les deux grandes technologies qui se sont dressées, à la fin du XIX^e, pour donner à la psychiatrie prise sur le monde des instincts »¹⁰⁷. Si la psychanalyse se distingue donc, c'est bien par l'étiologie incestueuse qu'elle théorise. Cette étiologie, en outre, a l'avantage de conférer au pouvoir une positivité intensive aussi bien qu'extensive – ce qui faisait encore défaut à la théorie de la dégénérescence. C'est, du reste, par cette positivité que Foucault explique le succès de la théorie psychanalytique et son acceptation par la famille bourgeoise. Ce qui est en effet en jeu, dans la psychanalyse, est la qualification du parent comme sujet de savoir en même temps qu'objet de désir :

En gros, il s'agit, dans cette théorie de l'inceste qui apparaît à la fin du XIX^e siècle, d'une espèce de formidable gratification pour les parents, qui désormais se savent objet d'un désir fou et qui, en même temps, découvrent, par cette théorie même, qu'ils peuvent être eux-mêmes sujets d'un savoir rationnel sur leurs rapports avec leurs enfants [...]. On comprend, dans ces conditions, comment – *depuis la psychanalyse*, depuis le début du XX^e siècle – les parents ont pu devenir (et bien volontiers !) les agents à la fois zélés, fiévreux et ravis d'une nouvelle vague de normalisation médicale de la famille. Je crois donc qu'il faut replacer le fonctionnement du thème incestueux dans la pratique séculaire de la croisade contre la masturbation. *C'en est, à la limite, un épisode, ou en tout cas un retournement*¹⁰⁸.

Par conséquent, le succès de la psychanalyse marque bien un « retournement » épisodique dans la continuation même du pouvoir psychiatrique qu'elle opère. À l'inverse de la théorie de la dégénérescence, elle permet en effet le nouage positif de la sexualité et de l'instinct, qui, à la fin du XIX^e siècle, constitue selon Foucault le problème et l'ambition de la psychiatrie :

Dans toute cette fin du XIX^e siècle, le problème va être de constituer un couplage instinct-sexualité, désir-folie, plaisir-crime, couplage qui soit tel que, d'une part, les grands monstres surgis à la limite de l'appareil judiciaire pourront être réduits, émiettés, analysés, rendus quotidiens, et tel que, d'autre part, les petits masturbateurs qui tiédissaient à l'intérieur du nid familial pourront, par genèse, agrandissements, déboîtements successifs, devenir les grands criminels fous qui violent, qui découpent et qui dévorent¹⁰⁹.

Or, ce couplage, ajoute enfin Foucault, ne saurait s'opérer à la seule occasion de la croisade anti-masturbatoire dans laquelle on peut relever sa première occurrence. Il suppose au contraire un « décloisonnement de la masturbation par rapport aux autres irrégularités sexuelle »¹¹⁰, au terme duquel il sera considéré comme « naturel à l'instinct d'être anormal »¹¹¹. Ainsi peut se

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 124.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 253 (nous soulignons).

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 261.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*, p. 265. Foucault commente à cet endroit le rôle joué par la « *psychopathia sexualis* » d'Heinrich Kaan (cf. Heinrich KAAAN, *Psychopathia sexualis*, Lipsiae, Voss, 1844), qui a inspiré le travail de Krafft-Ebing et son ouvrage du même nom. Il n'est donc pas directement question à cet endroit de la psychanalyse, mais la constitution

comprendre, dans *La Volonté de savoir*, la description de cette nouvelle économie du pouvoir dans les termes d'une prolifération des perversions :

La mécanique du pouvoir qui pourchasse tout ce disparate ne prétend le supprimer qu'en lui donnant une réalité analytique, visible et permanente : elle l'enfoncé dans les corps, elle le glisse sous les conduites, elle en fait un principe de classement et d'intelligibilité, elle le constitue comme raison d'être et ordre naturel du désordre. Exclusion de ces mille sexualités aberrantes ? Non pas, mais spécification, solidification régionale de chacune d'elles. Il s'agit, en les disséminant, de les parsemer dans le réel et de les incorporer à l'individu¹¹².

L'implantation dite « perverse » du pouvoir, et les spirales du plaisir et du pouvoir qui se forment à cette occasion marquent donc un seuil important, qui peut être là encore rapporté à la psychanalyse comme agent de couplage du corps sexuel et de la vérité médicale. À cet endroit, le pouvoir ne s'exerce plus seulement par le quadrillage administratif et « l'art des répartitions »¹¹³ produisant les corps dociles. Son incorporation résulte alors bien plutôt de l'implantation diffuse, au sein même des processus vitaux qui traversent ces corps, d'une norme qui les spécifie et à laquelle la psychanalyse contribue à conférer une charge érotique. C'est dès lors en un double sens que Foucault peut à cet endroit parler d'une « implantation perverse ». D'une part, en effet, le pouvoir plante « réellement » et « directement » les perversions dans les corps¹¹⁴, dans un procès de différenciation qui prend le sens d'une naturalisation des espèces, plutôt que d'une classification des interdits. Mais d'autre part, l'implantation même du pouvoir au sein des corps peut être dite perverse lorsque le pouvoir à son tour se « sensualise »¹¹⁵. C'est à cet endroit que s'explicitent « *les spirales perpétuelles* du pouvoir et du plaisir »¹¹⁶ décrites par Foucault. Il y a donc bien à cet endroit une nouvelle économie du pouvoir, au sein de laquelle « le plaisir diffuse sur le pouvoir qui le traque ; le pouvoir ancre le plaisir qu'il vient de débusquer »¹¹⁷.

Le dispositif de sexualité, et la production positive de corps sexuels spécifiés par le pouvoir qui lui donnent en retour une intensité nouvelle, permettent donc d'aménager pour l'économie du pouvoir des coordonnées au sein desquelles ce dernier se trouve noué positivement à l'extraction d'un plaisir – ce qui constitue bien un changement par rapport à la seule économie

progressive d'un corps sexuel permettant l'implantation du pouvoir dans l'ensemble des perversions constitue précisément la condition de possibilité de la psychanalyse, qui convertira positivement, pour ainsi dire, le plaisir extrait des corps à cette occasion.

¹¹² Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 60.

¹¹³ Cf. Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 166-175.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 65-67.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 61.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 62.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 61.

psychiatrico-judiciaire du crime et de la folie. Mais il faut ajouter à cet endroit que ces coordonnées permettent également d'opérer un nouveau couplage entre pouvoir et savoir, dans la mesure où les termes dans lesquels le pouvoir médical énonce la vérité du désir sont alors repris, là aussi positivement, par les sujets secrétés dans ces nouveaux rapports. À cet endroit s'indique une réflexivité par laquelle le pouvoir ne se contente plus de produire des individus soumis à ses opérations, mais des sujets qui reconnaissent leur vérité dans la mise en discours de ces mêmes opérations. Foucault remarque à cet égard que la psychanalyse se situe au « point de croisement » entre deux processus : d'une part, une « formidable croissance et institutionnalisation des procédures d'aveu si caractéristiques de notre civilisation », d'autre part, une « médicalisation de la sexualité »¹¹⁸. Ce deuxième phénomène a lieu, précise Foucault, « à plus court terme » : c'est donc par lui que nous avons voulu commencer l'examen du mode de production psychanalytique d'un sujet de désir, car il apparaît à cet égard comme le catalyseur du branchement qui s'opère alors entre la production du sujet dans sa vérité et la positivité d'un pouvoir de normalisation inscrivant cette production à même les corps qu'il secrète. Il n'en demeure pas moins que c'est précisément le branchement de ces deux procédés qui permet à Foucault d'inscrire sa critique de la discursivité psychanalytique au sein même de la positivité qu'il confère au pouvoir. Il se crée en effet à cet endroit une forme de décalage entre la production effective, par le pouvoir psychanalytique, de corps tramés de désir, et la manière dont la psychanalyse articule ses propres opérations dans les termes de la loi. Or, c'est précisément au creux de ce décalage que pourra prendre naissance un sujet de désir, produit par et dans l'immanence d'un pouvoir normalisant, mais qui se conçoit lui-même comme assujéti à une loi que la psychanalyse énoncerait adéquatement.

5.2.3. Vérité du désir : de l'examen psychiatrique à l'aveu psychanalytique

La requalification du pouvoir psychanalytique dans les termes d'une économie positive de la sexualité engage, chez Foucault, une redéfinition du pouvoir en général. Cette redéfinition s'explique d'abord, dans *La Volonté de savoir*, à l'occasion d'une mise au point méthodologique : Foucault précise qu'il s'agit pour lui d'« analyser la formation d'un certain type de savoir sur le sexe, en termes non de répression ou de loi, mais de pouvoir ». Un tel cadre

¹¹⁸ Michel FOUCAULT, « Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps » (1977), texte n° 197 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 235. Nous reviendrons sur le caractère problématique, mais aussi sur la fécondité critique, de cet entrecroisement entre deux lignes généalogiques (cf. *infra*, p. 405-407 et p. 421). Nous voudrions pour l'instant insister sur l'opérativité qu'elle confère au pouvoir psychanalytique.

d'analyse, précise-t-il aussitôt, ne doit cependant pas présupposer comme données initiales « la souveraineté de l'État, la forme de la loi ou l'unité globale d'une domination »¹¹⁹. Tout au contraire, indique-t-il, si le pouvoir est partout, « ce n'est pas qu'il englobe tout, c'est qu'il vient de partout »¹²⁰. La généralisation d'un pouvoir compris comme un ensemble de rapports de force dispersés et instables précède et fonde donc à cet endroit l'articulation de ces rapports dans la figure provisoirement stabilisée d'un corps sexuel, et l'insertion de ce même corps dans un régime discursif qui l'identifie comme tel. Mais il faut alors ajouter que l'extraction d'un savoir sur le corps ainsi produit a ceci de paradoxal qu'il en fixe les identifications en tenant sur ce dernier un discours inadéquat à cette production. Autrement dit, le savoir sur le sexe est à la fois produit par le pouvoir, et incapable d'en saisir les opérations. Ce point s'explicité dans l'opposition, formulée par Foucault, entre une « *scientia sexualis* » qui caractériserait les sociétés modernes sous la forme d'une science du sexe valant comme vérité du sujet¹²¹, et un « *ars erotica* » au sein duquel « la vérité est extraite du plaisir lui-même, pris comme pratique et recueilli comme expérience »¹²². Ce que remarque en effet Foucault, à l'occasion de cette distinction, est que la production d'un savoir sur le sexe s'ordonne, y compris sous sa forme scientifique, à des « mécanismes positifs, producteurs de savoirs, multiplicateurs de discours, inducteurs de plaisir, et générateurs de pouvoir »¹²³. C'est à cet endroit que l'hypothèse dite « répressive » s'avère inefficace pour cerner cet « allumage d'un réseau subtil de discours, de savoirs, de plaisirs, de pouvoirs »¹²⁴ qui sous-tend le projet général d'une science du sexe. Une telle hypothèse relève en effet d'une conception erronée du pouvoir, et de l'ignorance du rapport réel entre le pouvoir et le « positivisme décent » dont se farde la *scientia sexualis*¹²⁵. La critique foucauldienne de l'hypothèse répressive est donc particulièrement subtile : elle requiert à la fois de repérer, derrière le projet d'une science du sexe, l'économie générale d'une volonté de savoir, et de requalifier positivement pour ce faire les mécanismes du pouvoir. Mais elle implique aussi, partant, d'interroger l'hypothèse répressive elle-même au point de vue de ces mécanismes : c'est-à-dire, tout à la fois, de dénoncer sa fausseté et de souligner son appartenance profonde au dispositif qu'elle prétend dénoncer. Or, de ce dernier point de vue,

¹¹⁹ Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, op. cit., p. 121.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 122.

¹²¹ Cf. *ibid.*, p. 94 : « Selon des cercles de plus en plus serrés, le projet d'une science du sujet s'est mis à graviter autour de la question du sexe ».

¹²² *Ibid.*, p. 77.

¹²³ *Ibid.*, p. 98.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 96.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 95.

l'analyse se complique encore lorsqu'elle entend mettre au jour les effets subjectifs résultant spécifiquement de cette appartenance.

L'originalité de Foucault n'est en effet pas seulement de souligner le décalage qui apparaît entre la représentation « juridico-discursive » du pouvoir et la modalité effective de son exercice, mais d'affirmer l'efficacité de cette représentation même pour les modes de subjectivation qui en résultent – et, par suite, son intégration *pratique* au dispositif de sexualité. À cet égard, le dispositif de sexualité ne permet pas seulement l'extension du pouvoir et la spécification des corps : il a encore pour corrélat une nouvelle économie de la vérité, et instaure ce faisant un mode de liaison spécifique entre l'individu produit par le pouvoir, et le savoir par lequel cet individu se rapporte réflexivement à lui-même. Autrement dit, il n'en va plus seulement, dans le dispositif de sexualité, d'une sujétion des individus à la discipline, mais également d'une subjectivation, soit d'une constitution des individus « comme “sujets”, aux deux sens du mot »¹²⁶. Or, le problème qui se pose à cet endroit est que cette subjectivation, lorsqu'elle est médiée par l'hypothèse juridico-discursive d'une loi du désir, demeure indexée à des procédures d'extraction de la vérité qui sont à la fois extérieures au sujet (en ce qu'elles s'ordonnent au dispositif de sexualité) et inadéquates au pouvoir (en ce qu'elles manquent à en appréhender les effets disciplinaires). Pour comprendre, dès lors, l'articulation entre le pouvoir et la subjectivité au sein d'un dispositif de sexualité porté par la psychanalyse, il s'agit de centrer l'analyse sur les effets subjectifs du décalage qui s'indique ici.

Pour ce faire, il convient tout d'abord de préciser l'idée selon laquelle la thématization, par Foucault, du dispositif de sexualité, ne lui permet pas seulement d'affiner sa compréhension d'un pouvoir normalisant, mais engage aussi l'analyse d'un rapport du sujet à la vérité qui diffère subtilement des procédures d'assujettissements mises en œuvre dans la discipline. Dès *Surveiller et punir*, Foucault insiste en effet sur une pièce essentielle de la procédure pénale, qui assure l'unité individuelle des forces corporelles que la discipline cherche à mettre à profit : l'examen psychiatrique. L'examen, indique alors Foucault, « manifeste l'assujettissement de ceux qui sont perçus comme des objets et l'objectivation de ceux qui sont assujettis »¹²⁷ : il permet la fixation des opérations disciplinaires dans un individu objectivé (en ce que son corps est considéré comme une machine dont la discipline cherche à optimiser le fonctionnement), et par là même assujetti (en ce que l'unité résultant de cette optimisation fonctionnelle est fabriquée de toute pièce pour être intégrée aux opérations de dressage disciplinaire). L'identification des unités corporelles pertinentes dans un cadre disciplinaire soutient ainsi la

¹²⁶ *Ibid.*, p. 81.

¹²⁷ Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir, op. cit.*, p. 217.

fabrication d'une individualité « cellulaire, organique, génétique et combinatoire »¹²⁸, que l'examen assure par l'extraction d'un savoir « scientifique » sur cette individualité. Ce faisant, l'examen, comme modalité effective de pouvoir-savoir, porte le caractère individualisant de la discipline : il assure l'« épinglage de chacun à sa propre singularité »¹²⁹ et devient par là le rouage central d'un dispositif agissant sur les « molles fibres du cerveau »¹³⁰, mais recomposant aussi ces fibres dans l'unité d'une « âme » dont il extrait un savoir. L'âme apparaît dès lors comme l'effet et l'instrument de l'anatomie politique à l'œuvre dans la discipline : d'où la qualification, par Foucault, de l'âme comme une « prison du corps »¹³¹, secondaire par rapport à lui, mais pièce indispensable à sa connaissance et à sa maîtrise. Dans cette configuration, la psychiatrie apparaît donc bien comme une fonction d'extraction de savoir et d'individualisation normalisante particulièrement adéquate au pouvoir disciplinaire : « l'examen, écrit Foucault, est au centre des procédures qui constituent l'individu comme effet et objet de pouvoir, comme effet et objet de savoir »¹³². Or, par contraste avec l'analyse des modes d'objectivation disciplinaires, mais sans réelle rupture avec elles, l'étude de la spécification psychanalytique des corps sexuels permet à Foucault de déporter l'analyse de l'individualisation objectivante, vers celle d'une subjectivation – qui demeure pourtant assujettissante.

Entre la fabrique des corps individuels soumis à l'examen psychiatrique et la production de corps sexuels intégrant dynamiquement les procédures d'aveu, il y a en effet une continuité, mais aussi une complexification des jeux du pouvoir et de la vérité au creux desquels le sujet du désir se rapporte à lui-même. D'une part, en effet, le sujet demeure tissé, dans ce cadre, par des relations de pouvoir qui l'inscrivent dans une certaine extériorité vis-à-vis de lui-même. Mais, dans la mesure où ce même sujet reconnaît sa vérité dans la loi du désir, l'aveu engage d'autre part, par rapport à l'examen psychiatrique, un pas supplémentaire. Le sujet apparaît en effet en son sein non seulement comme le produit d'une incorporation première, mais également comme le relais herméneutique d'un discours de vérité dans lequel il se reconnaît. Car si les sujets ne sont constitués individuellement que sous la forme d'un assujettissement qui apparaît comme l'effet d'un investissement normatif, cette normativité conditionne également le rapport qu'ils entretiennent à leur propre individualité et, partant, au corps sexuel produit par le pouvoir. C'est à cet endroit que s'indique, selon Foucault, l'efficacité d'un aveu « qui contraint à

¹²⁸ *Ibid.*, p. 225

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ Cf. Joseph Michel Antoine SERVAN, *Discours sur l'administration de la justice criminelle*, Genève, 1767, p. 35 : « sur les molles fibres du cerveau est fondée la base inébranlable des plus fermes empires ». Cité par Foucault dans *Le Pouvoir psychiatrique*, *op. cit.*, p. 4 et p. 42.

¹³¹ Michel Foucault, *Surveiller et punir*, *op. cit.*, p. 38.

¹³² *Ibid.*, p. 225.

l'énonciation véridique de la singularité sexuelle »¹³³. De même, en effet, que l'examen constituait pour la psychiatrie l'élément central d'un dispositif articulant l'extraction d'un savoir sur les individus à l'organisation disciplinaire des corps-machines, de même l'aveu apparaît dans la psychanalyse comme le point d'articulation entre « la mise en discours du sexe » et « le renforcement du disparate sexuel », qui sont au fond « deux pièces d'un même dispositif »¹³⁴. Pouvoir, savoir et subjectivité s'articulent donc, au sein de ce dispositif, selon des coordonnées nouvelles. Au sein de ces coordonnées, le sujet de désir, qui reprend réflexivement les termes d'une vérité jusqu'à se soumettre volontairement aux opérations du pouvoir dans laquelle celle-ci s'origine, en garantit aussi fonctionnellement l'efficacité. Cette production d'un discours de vérité dans lequel « le sujet qui parle coïncide avec le sujet de l'énoncé »¹³⁵ s'ordonne ainsi au dispositif de pouvoir qui la requiert ; mais cette obligation à dire le vrai sur soi est « si bien incorporée »¹³⁶, nous dit Foucault, qu'elle voile cela même qui la fonde. C'est à cet endroit que s'indique une « ruse interne de l'aveu »¹³⁷, et c'est aussi pour cette raison que celui-ci peut se définir historiquement comme un ouvrage de constitution des individus en sujets, dans leur assujettissement au pouvoir comme dans la reprise subjective de cet assujettissement.

Or, il convient de remarquer que l'aveu a ceci de paradoxal qu'il intègre la prétention scientifique de l'examen, tout en cherchant à articuler cette prétention sur le modèle de la production de vérité dans l'épreuve rituelle d'un dire-vrai. Lorsqu'il repère en 1973 l'épreuve, l'enquête et l'examen comme trois procédures distinctes de la production de vérité, Foucault insiste en effet sur l'hétérogénéité entre l'épreuve au sein de laquelle la vérité est supposée s'authentifier, et l'examen comme procédure scientifique découvrant une vérité inscrite dans la psyché même de l'individu¹³⁸. De ce dernier point de vue, l'aveu tel qu'il est pratiqué dans le

¹³³ Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 82.

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ *Ibid.*

¹³⁶ *Ibid.*, p. 80.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 81.

¹³⁸ Cf. Michel FOUCAULT, « La vérité et les formes juridiques » (1974), texte n° 139 dans *Dits et écrits. Tome I*, *op. cit.* Dans cette série de conférences, il s'agit pour Foucault d'examiner la constitution historique d'une connaissance du sujet à partir des différentes configurations que prend, dans les pratiques judiciaires, l'établissement de la vérité. Les pratiques judiciaires sont ainsi considérées par Foucault comme « l'une des formes par lesquelles notre société a défini des types de subjectivités, des formes de savoir et, par conséquent, des relations entre l'homme et la vérité » (*ibid.*, p. 1409). L'examen apparaît dès lors comme la forme disciplinaire de la production de vérité, au sein de laquelle il s'agit désormais de connaître le sujet pour mieux le juger. La différence avec l'enquête s'indique dans la forme psychologisante par laquelle l'examen entend prendre connaissance d'une virtualité subjective plutôt que d'une actualité objective. De ce point de vue, l'examen est lié à la notion médico-juridique de dangerosité (cf. également, sur ce point, Michel FOUCAULT, « L'évolution de la notion d'"individu dangereux" dans la psychiatrie légale du XIX^e siècle » [1978], texte n° 220 dans *Dits et écrits. Tome II*, *op. cit.*, p. 443-464).

domaine pénal intègre bien l'examen : « au-delà de l'aveu », l'établissement de la vérité en justice exige « une confession, un examen de conscience, une explication de soi, une mise en lumière de ce que l'on est »¹³⁹. Mais ce que la pratique de l'aveu ajoute alors à cet examen est en même temps la reconnaissance et l'authentification rituelle de soi dans un dire-vrai. C'est du fait de cette « interférence entre deux modalités de production du vrai » que Foucault qualifie de « chose improbable » la « science-aveu » qui se constitue alors, et dont le paradoxe intrinsèque peut être formulé dans les termes suivants : « peut-on articuler la production de la vérité selon le vieux modèle juridico-religieux de l'aveu, et l'extorsion de la confiance selon la règle du discours scientifique ? »¹⁴⁰. Or, si la psychanalyse se distingue à cet endroit, c'est précisément parce qu'elle résout ce paradoxe en intégrant ce décalage à sa pratique même. Foucault insiste ainsi, dans *La Volonté de savoir*, sur le renversement par lequel la psychanalyse thématise les effets constitutifs du pouvoir à partir d'une représentation juridico-discursive de ce dernier, tout en intégrant dans sa pratique le rituel de l'aveu à des procédures scientifiques de production de vérité. De ce dernier point de vue, la critique foucauldienne porte alors, d'une part, sur l'érection psychanalytique du sexe comme instance autonome lui permettant de brancher l'une sur l'autre la science du corps et la vérité du sujet ; d'autre part et corrélativement, sur le double renversement qu'elle effectue à cette occasion : « rétro-version » historique, nous dit Foucault, lorsque la psychanalyse entend penser le dispositif de sexualité à partir d'une représentation juridico-discursive du pouvoir¹⁴¹, mais « retournement » ontologique aussi, lorsqu'elle voit dans le sexe sous-jacent l'obscur matérialité qui régulerait la sexualité et ses interdits, nos désirs et notre vérité.

L'opération centrale du dispositif de sexualité tel que le conçoit Foucault consiste en effet à ériger le sexe, qu'il produit secondairement, en instance autonome à laquelle nous demandons à la fois de « dire la vérité » et de « nous dire notre vérité »¹⁴². C'est à cette condition que peut s'élaborer le projet d'un savoir dans laquelle la vérité doit être énoncée par le sujet en empruntant la forme discursive d'une science dont le corps et la vie constituent les objets privilégiés. Les fonctions théoriques et pratiques du sexe doivent donc être rapportées à la

¹³⁹ Michel FOUCAULT, « L'évolution de la notion d'«individu dangereux» dans la psychiatrie légale du XIX^e siècle » (1978), texte n° 220 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 444. Sur ce point, cf. également Michel FOUCAULT, *Mal faire, dire vrai. Fonction de l'aveu en justice. Cours de Louvain, 1981*, Presses universitaires de Louvain, 2012. Étant donné le lien que Foucault établit, dans ces cours, entre la gestion des individus dangereux et les pratiques de véridiction, il est sans doute caricatural d'opposer la conception disciplinaire du pouvoir à l'idée d'un gouvernement par la vérité. Les études de Foucault sur les fonctions de l'aveu en justice s'inscrivent en effet dans la continuité de recherches qui, dès le milieu des années 1970, inscrivent la véridiction au cœur des procédures de contrôle.

¹⁴⁰ Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir, op. cit.*, p. 86-87.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 198.

¹⁴² *Ibid.*, p. 93.

sexualité comme « figure historique très réelle »¹⁴³ : il en assure l'unité causale en ce qu'il vaut en son sein comme « signifiant unique et comme signifié universel »¹⁴⁴, il en noue les coordonnées scientifiques et normatives en ce qu'il marque en elle « la ligne de contact entre un savoir de la sexualité humaine et les sciences biologiques de la reproduction »¹⁴⁵. Or, contrairement à ce que pourrait suggérer cette unité fonctionnelle, il est en vérité non pas l'élément le plus matériel, mais « le plus spéculatif, le plus idéal, le plus intérieur aussi dans un dispositif de sexualité que le pouvoir organise dans ses prises sur les corps, leur matérialité, leurs forces, leurs énergies, leurs sensations, leurs plaisirs »¹⁴⁶. C'est donc par la médiation de cet élément imaginaire que le pouvoir est non seulement incorporé, mais qu'il prend réflexivement pour objet le corps lui-même. Dans cette production subjective médiée par la codification sexuelle du corps, la psychanalyse constitue dès lors une pièce essentielle. Elle assure en effet conjointement la diffusion, l'érotisation et la productivité du pouvoir, en généralisant d'une part l'injonction à dire la vérité de son désir, en constituant d'autre part le sexe lui-même comme désirable, en produisant enfin le sujet dans la réflexivité de ce dire vrai. Si « l'analyse de la sexualité comme “dispositif politique” » suppose donc de partir de la matérialité des corps et de la manière dont le pouvoir « a investi ce qu'il y a de plus matériel, de plus vivant en eux »¹⁴⁷, l'invocation du sexe comme principe de cette matérialité et des jeux de vérité qui en résultent constitue bien un renversement.

Ce renversement, donc, peut être pensé selon deux modalités, toutes deux portées par la psychanalyse. Il est d'abord historique : la psychanalyse, indique Foucault, a eu le mérite de suspecter les mécanismes de pouvoir à l'œuvre dans la mise en place du dispositif de sexualité. Elle a vu « ce qu'il pouvait y avoir d'irréparablement proliférant dans les mécanismes de pouvoir qui prétendaient contrôler et gérer le quotidien de la sexualité »¹⁴⁸. Mais cette lucidité, ajoute aussitôt Foucault, s'est payée chez elle d'une sorte d'anachronisme par lequel elle en est venue à penser la sexualité et les mécanismes de pouvoir qui l'ordonnent « selon l'instance de la loi, de la mort, du sang et de la souveraineté »¹⁴⁹. C'est à cet endroit que s'inscrit le décalage que nous évoquions, entre les modalités de pouvoir à l'œuvre dans la formation du dispositif de sexualité, et la théorie par laquelle la psychanalyse entend rendre compte de la production du sujet dans la loi du sexe et dans l'interdit qui en résulte. Or, le point central est ici que cet

¹⁴³ *Ibid.*, p. 207.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 204.

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 205.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 200.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 198.

¹⁴⁹ *Ibid.*

anachronisme est intégré fonctionnellement au dispositif de sexualité lui-même, au point d'en constituer l'élément nodal. C'est ici le deuxième sens du renversement psychanalytique, « retournement essentiel », à la fois ontologique (en ce que le sexe est constitué faussement comme le substrat matériel du désir) et fonctionnel (en ce qu'il sert par là même de point d'ancrage au dispositif de sexualité) :

La notion de sexe a assuré un retournement essentiel, elle a permis d'inverser la représentation des rapports de pouvoir à la sexualité et de faire apparaître celle-ci non point dans sa relation essentielle et positive au pouvoir, mais comme ancrée dans une instance spécifique et irréductible que le pouvoir cherche comme il peut à assujettir ; ainsi l'idée « du sexe » permet d'esquiver ce qui fait le « pouvoir » du pouvoir ; elle permet de ne le penser que comme loi et interdit¹⁵⁰.

Foucault décrit à cet endroit la troisième fonction théorique de la notion de sexe : après avoir souligné ses rôles d'unification étiologique et discursive (le sexe apparaissant à la fois comme un principe causal et comme une caution scientifique), il pointe en somme le geste théorique à l'issue duquel cette instance se trouve décorrélée du pouvoir qui le constitue. Dans l'économie de la démonstration foucauldienne, cette troisième fonction de la théorie du sexe trouve ainsi une importance particulière, car elle semble sceller, par un ultime retournement, l'efficacité du dispositif de sexualité lui-même. Elle est de ce point de vue étroitement liée à une dernière fonction pratique, qui, selon Foucault, « traverse les premières et les soutient »¹⁵¹ et qui s'origine elle encore dans un « renversement » à l'issue duquel le désir du sexe pourra apparaître comme le secret de l'identité subjective :

C'est par le sexe en effet, point imaginaire fixé par le dispositif de sexualité, que chacun doit passer pour avoir accès à sa propre intelligibilité (puisque'il est à la fois l'élément caché et le principe producteur de sens), à la totalité de son corps (puisque'il en est une partie réelle et menacée et qu'il en constitue symboliquement le tout), à son identité (puisque'il joint à la force d'une pulsion la singularité d'une histoire). *Par un renversement* qui a sans doute commencé de façon subreptice depuis longtemps – et à l'époque déjà de la pastorale chrétienne de la chair – nous en sommes arrivés maintenant à demander notre intelligibilité à ce qui fut, pendant tant de siècles, considéré comme folie, la plénitude de notre corps à ce qui en fut longtemps le stigmaté et comme la blessure, notre identité à ce qu'on percevait comme obscure poussée sans nom¹⁵².

La rétro-version historique et le retournement ontologique s'articulent donc dans un renversement pratique qui permet d'intégrer l'hypothèse juridico-discursive au fonctionnement même du dispositif de sexualité. C'est ainsi, enfin, que le sexe est rendu désirable : conçu comme le principe autonome d'explication de notre identité et comme la clé de notre libération,

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 205.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² *Ibid.*, p. 205-206 (nous soulignons).

le sexe-désir conduit à méconnaître le fonctionnement réel du pouvoir tout en garantissant son efficacité :

En créant cet élément imaginaire qu'est « le sexe », le dispositif de sexualité a suscité un de ses principes internes de fonctionnement les plus essentiels : le désir du sexe – désir de l'avoir, désir d'y accéder, de le découvrir, de le libérer, de l'articuler en discours, de le formuler en vérité. Il a constitué « le sexe » lui-même comme désirable. Et c'est cette désirabilité du sexe qui fixe chacun de nous à l'injonction de le connaître, d'en mettre au jour la loi et le pouvoir ; c'est cette désirabilité qui nous fait croire que nous affirmons contre tout pouvoir les droits de notre sexe, alors qu'elle nous attache en fait au dispositif de sexualité qui a fait monter du fond de nous-même comme un mirage où nous croyons nous reconnaître, le noir éclat du sexe¹⁵³.

On le voit : la psychanalyse constitue le catalyseur historique de ce retournement, et c'est sans doute pour cette raison que l'histoire du dispositif de sexualité apparaît finalement homogène à celle de la psychanalyse. Alors même que la psychanalyse renforce le pouvoir dans sa fonction productive et qu'elle en intensifie l'extension, elle théorise en effet la production d'un sujet de désir dans des termes inadéquats à un dispositif de sexualité dont elle fait pleinement partie, et intègre ce décalage lui-même à l'efficacité de ce dispositif. La critique foucauldienne de l'approche juridico-discursive n'en révèle pas seulement les insuffisances théoriques : elle en manifeste également les dimensions pratiques, en montrant que cette approche est à la fois inadéquate au dispositif de sexualité et intégrée fonctionnellement à ce dernier¹⁵⁴.

On comprend mieux, dès lors, pourquoi Foucault peut renvoyer dos à dos, dans *La Volonté de savoir*, le freudo-marxisme et le lacanisme. Ces deux conceptions demeurent en effet tributaires, selon lui, d'une représentation juridico-discursive du pouvoir, « qui commande aussi bien la thématique de la répression que la théorie de la loi constitutive du désir »¹⁵⁵. Une telle conception a des effets délétères au point de vue théorique, en ce qu'elle contrevient à la définition d'une « analytique du pouvoir » susceptible de rendre compte des mécanismes du dispositif de sexualité. Mais elle a également des effets pratiques sur le fond desquels la

¹⁵³ *Ibid.*, p. 207.

¹⁵⁴ De ce point de vue, nous suivons les analyses de Ferhat Taylan lorsque celui-ci souligne l'intrication entre les critiques foucauliennes de la juridico-discursivité et de la psychanalyse (cf. Ferhat TAYLAN, « Les stratégies de la psyché de Foucault à Butler », *Incidence*, n° 4-5, 2008/2009, p. 277-321). Nous prenons toutefois une voie légèrement différente de ce dernier, lorsqu'il relève une opposition, chez Foucault, entre cette juridico-discursivité et la « logique stratégique » que lui-même entend mettre en œuvre. Cette logique stratégique rejoint en effet l'« invisible du pouvoir » que Foucault cherche à mettre au jour, en ce qu'elle est, comme lui, opposée par Foucault à l'idée d'un inconscient du savoir (cf. Michel FOUCAULT, « Des supplices aux cellules » [1975], texte n° 151 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1588, cité par Ferhat TAYLAN, art. cit., p. 288 : « à la logique de l'inconscient doit se substituer une logique de la stratégie »). Nous voulons toutefois insister, en mobilisant l'« invisible du pouvoir » plutôt que la « logique de la stratégie », sur l'intégration fonctionnelle de cette juridico-discursivité au pouvoir lui-même, et par suite, sur le rôle que joue spécifiquement la psychanalyse dans la requalification du pouvoir en général.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 109.

psychanalyse et les entreprises freudo-marxistes peuvent en revanche se distinguer. Foucault écrit ainsi :

Ce qui distingue l'une de l'autre l'analyse qui se fait en termes de répression des instincts et celle qui se fait en termes de loi du désir, c'est à coup sûr la manière de concevoir la nature et la dynamique des pulsions ; ce n'est pas la manière de concevoir le pouvoir. L'une et l'autre ont recours à une représentation commune du pouvoir qui, selon l'usage qu'on en fait et la position qu'on lui reconnaît à l'égard du désir, mène à deux conséquences opposées : soit à la promesse d'une « libération » si le pouvoir n'a sur le désir qu'une prise extérieure, soit, s'il est constitutif du désir lui-même, à l'affirmation : vous êtes toujours déjà piégés¹⁵⁶.

Les deux analyses discutées par Foucault sont homogènes au point de vue de la conception faussée du pouvoir qu'elles véhiculent, mais hétérogènes aussi dans les conséquences pratiques qui en résultent. Car si la psychanalyse continue de concevoir le pouvoir selon un modèle que Foucault récuse, elle intègre aussi cette conception à sa pratique : en interprétant d'une part les effets subjectifs du décalage qui s'instaure ici dans les termes d'une loi du désir, et en érigeant d'autre part l'aveu, dans sa discursivité scientifique, comme la voie d'accès privilégiée à la vérité du sujet. C'est donc au sein même d'une nouvelle économie du pouvoir et de la vérité dont elle assure fonctionnellement le déploiement que la psychanalyse réintègre une conception du pouvoir qui lui permet à la fois d'assurer la stabilité de cette économie, et de revendiquer vis-à-vis de celle-ci une position d'exception. Le sujet de désir naît de ce décalage : produit par et dans le dispositif de sexualité, il est conçu par la psychanalyse dans des termes qui ne lui permettent pas d'intégrer ses propres opérations à cette production. Dans cette configuration, on comprend pourquoi la voie positive suivie par Foucault pour requalifier l'économie du pouvoir et de la vérité apparaît indissociable d'une critique de la psychanalyse. La généralisation politique du mode de production psychanalytique et du dispositif de sexualité qu'il articule précède et fonde en effet, à cet endroit, le sujet de désir. Celui-ci apparaît à cet égard comme l'effet et l'objet de la psychanalyse : objet qu'elle théorise toutefois inadéquatement, effet qu'elle ne peut par suite concevoir comme tel.

La requalification foucauldienne du pouvoir, et la prise en compte de ses effets immédiatement productifs, procède donc de l'étude d'un certain mode de production psychanalytique du sujet de désir. L'analyse critique des opérations psychanalytiques est l'occasion, pour Foucault, de proposer des outils d'analyse adéquats au pouvoir psychanalytique : mais il faut alors ajouter que cette adéquation, et la nécessité même de développer une telle analytique, s'expliquent par une transformation historique réelle des

¹⁵⁶ *Ibid.*

modalités d'exercice du pouvoir. Cette transformation est portée par la psychanalyse, qui ne s'inscrit dès lors plus seulement dans la continuité de la psychiatrie. De ce point de vue, elle marque bien un seuil, un « renversement » historique qui ne vaut pourtant pas comme une inversion critique des modalités disciplinaires à l'œuvre dans la psychiatrie. Bien plutôt, si la psychanalyse se spécifie par l'instauration d'une nouvelle économie politique de la vérité, c'est précisément dans la mesure où elle permet l'intensification et la généralisation du pouvoir psychiatrique. L'inscription érotique du pouvoir et la reprise subjective de la vérité du désir constituent, de ce point de vue, un achèvement de la psychiatrie qui vaut à la fois comme un dépassement et comme un parachèvement des modalités de contrôle à l'œuvre dans la discipline. C'est à cet endroit que s'atteste l'opérativité politique d'un pouvoir psychanalytique généralisé. Une telle généralisation, dès lors, ne signifie pas seulement que le sujet soit d'abord et nécessairement construit à l'aune des catégories de la métapsychologie freudienne ou lacanienne. Plus fondamentalement, le nouvel aménagement des jeux du pouvoir et de la vérité, qui constituent comme tel un sujet de désir, peut permettre à Foucault de thématiser les modalités d'exercice d'un pouvoir qui produit en général son sujet dans la reprise réflexive de ces modalités. Dans cette mesure, c'est bien l'appréhension critique de la psychanalyse qui permet à Foucault, comme à Deleuze et Guattari, de penser la production positive du sujet de désir – c'est-à-dire, de rapporter ce sujet aux conditions historiques et aux modalités réelles de sa production. Dans la mesure, toutefois, où le mode de production psychanalytique s'inscrit chez Foucault dans une économie extra-psychologique du pouvoir plutôt que dans une économie schizo-analytique du désir, la convergence méthodologique qui s'avère à cet endroit demeure dépendante de partis pris philosophiques divergents. Ce sont les termes et surtout les enjeux de cette divergence qu'il nous faut dès lors expliciter, car c'est d'eux que dépendent aussi les directions critiques ouvertes par Foucault d'une part, Deleuze et Guattari d'autre part.

5.3. DÉSIR, SUJET, POUVOIR : ARTICULATIONS POLITIQUES ET DIVERGENCE ONTOLOGIQUE

Nous avons repéré l'originalité des critiques de la psychanalyse menées par Foucault d'un côté, Deleuze et Guattari de l'autre, dans le traitement conjoint de l'inscription sociale du pouvoir psychanalytique et de la structuration inconsciente du sujet. C'est par leur capacité à se situer en deçà de la polarisation entre l'objectivité institutionnelle et la subjectivité inconsciente que ceux-ci parviennent à se démarquer des critiques de la psychanalyse menées

au nom d'un sujet réprimé ou d'une psychosociologie des structures institutionnelles. Que ces deux aspects soient noués dans le discours critique de Deleuze, Guattari et Foucault n'exclut toutefois pas, on l'a vu également, que le point de départ de l'analyse diverge dans chacun des cas : la théorisation menée par Deleuze et Guattari s'effectue en effet depuis la perspective interne d'une métapsychologie asubjective, là où Foucault fait porter sa généalogie sur l'objectivité infra-institutionnelle des rapports de pouvoir. Ces deux perspectives aboutissent à des conclusions à la fois comparables et divergentes. Comparables, en ce qu'elles permettent de fonder positivement la critique dans les opérations même de la psychanalyse. Divergentes, toutefois, lorsque cette fondation stabilise le point de vue que nos auteurs adoptent respectivement. De fait : tout se passe ici comme si l'hypothèse méthodologique de départ se trouvait dans chaque cas validée thématiquement et, à la limite, ontologiquement par les résultats obtenus. Du côté de Deleuze et de Guattari, l'approche schizo-analytique permet ainsi de mettre au jour un primat du désir sur le pouvoir psychanalytique, dont l'opération centrale consiste précisément à indexer ce désir à un sujet. Du côté de Foucault, au contraire, l'approche généalogique du sujet de désir permet de mettre au jour la fondation du désir lui-même dans une économie du pouvoir portée par la psychanalyse. Or, derrière le primat respectif que ceux-là et celui-ci accordent soit au désir, soit au pouvoir, semblent s'avérer non seulement des options philosophiques distinctes, mais aussi, partant, des perspectives politiques hétérogènes.

Si la question de l'ontologie du pouvoir ou du désir commandant les analyses respectives de Foucault et de Deleuze et Guattari revêt ici une importance particulière, c'est en effet parce qu'elle engage des effets immédiats touchant non seulement la critique du pouvoir psychanalytique, mais encore celle du pouvoir en général. La psychanalyse sert, dans ces analyses, de matrice analytique et de catalyseur historique à l'articulation politique du désir, du sujet et du pouvoir. Dès lors, les outils conceptuels forgés à l'occasion de sa critique sont appelés à s'étendre au-delà de son seul cas. C'est dans ce cadre qu'il importe de déterminer le fondement philosophique de ces outils appelés à acquérir une portée politique générale. Nous voudrions donc tirer un premier bilan comparatif des voies positives suivies respectivement par Foucault, Deleuze et Guattari, afin de souligner, à partir de la discussion qu'ils engagent explicitement, l'entre-implication des questions philosophiques et de la voie critique que nous aborderons dans le chapitre suivant.

5.3.1. *Œdipe et schizophrénie : le statut du désir*

On l'a vu : la convergence des analyses de Deleuze, Guattari et Foucault autour de la dénonciation du familialisme de la psychanalyse est soulignée par ceux-ci à travers un certain nombre d'allusions et de références explicites à leurs travaux réciproques. Dès lors, toutefois, qu'ils sont appelés à se prononcer sur le sous-bassement ontologique qui commande ces analyses convergentes, les commentaires disséminés de Deleuze et de Foucault, en particulier, font état d'un certain nombre de questionnements, voire de réserves quant aux options méthodologiques retenues différenciellement par l'un ou par l'autre. De fait : dans la mesure où c'est avant tout le point de départ de ces analyses qui diffère, ce compagnonnage critique ne dessine pas tant des trajectoires parallèles qu'une intersection entre deux droites sécantes. Foucault résume efficacement, en 1975, les termes de cette coupure valant à la fois comme croisement et comme divergence : « La "familialisation" de la psychanalyse est une opération que Deleuze a démontrée avec beaucoup de force, une critique que lui, en tant que *théoricien du désir*, fait du dedans, et que moi en tant qu'*historien du pouvoir* ne suis capable de faire que du dehors »¹⁵⁷. Ce jugement conforte le point sur lequel nous avons voulu insister : selon Foucault, la convergence critique autour de la familialisation de la psychanalyse s'effectue, de part et d'autre de ce point d'intersection, au nom soit d'une théorie du désir, soit d'une histoire du pouvoir. Dans la mesure où Foucault insiste, dans ce même entretien, sur les raisons qui l'incitent à se tenir « en situation d'extériorité face à l'institution psychanalytique, [à] la replacer dans son histoire, à l'intérieur des systèmes de pouvoir qui la sous-tendent »¹⁵⁸, nous voudrions toutefois nous intéresser de plus près à la différence non plus seulement méthodologique, mais également thématique entre ces deux points de vue. Il semble en effet que cette différence soit fondée sur des hypothèses philosophiques fortes qui engagent, de la part de Foucault, un certain nombre de réserves à l'égard de la théorie du désir de Deleuze, et réciproquement, de la part de Deleuze, des questions quant à l'histoire du pouvoir proposée par Foucault.

Il est significatif que, du côté de Foucault, ces réserves apparaissent plus particulièrement au cœur d'une discussion technique sur la contrainte œdipienne. Si Foucault salue fréquemment l'inventivité théorique de *L'Anti-Œdipe* et la convergence critique des analyses qui y sont développées avec sa propre perspective, force est en effet de constater qu'il écarte assez

¹⁵⁷ Michel FOUCAULT, « Les réponses du philosophe » (1975), texte n° 163 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1683 (nous soulignons).

¹⁵⁸ *Ibid.*

régulièrement de son commentaire l'argument philosophique autorisant cette inventivité comme cette critique. La préface qu'il rédige pour l'édition américaine de *L'Anti-Œdipe* nous semble caractéristique de ce rapport lointain à la technicité de l'argumentation guattaro-deleuzienne : la qualification de cet ouvrage comme « introduction à la vie non-fasciste »¹⁵⁹ repose en effet sur une lecture de celui-ci comme un « art érotique » ou comme un « livre d'éthique », Foucault allant jusqu'à déconseiller de « chercher une “philosophie” dans cette extraordinaire profusion de notions nouvelles et de concepts surprises »¹⁶⁰. Le caractère allusif de la référence foucauldienne à *L'Anti-Œdipe* ne vaut certes pas comme une disqualification de cet ouvrage. Foucault reconnaît en effet, dans le travail de Deleuze et Guattari, une critique de la psychanalyse dont les résultats sont validés philosophiquement lorsqu'ils permettent de mettre en lumière les effets de pouvoir propres à la familialisation psychanalytique, et salués pratiquement lorsqu'ils questionnent par là le caractère prétendument libérateur de la psychanalyse¹⁶¹. Foucault va jusqu'à qualifier leur élaboration comme « la critique la plus radicale de la psychanalyse qui ait jamais été faite », dans la mesure où cette dernière s'extrait d'une « conception extrêmement traditionnelle du sujet » pour s'effectuer au contraire « au nom de quelque chose de nouveau »¹⁶². Jusque dans cette dernière affirmation, toutefois, qui semble pointer une proximité thématique entre la méfiance de Foucault et celle de Deleuze¹⁶³ à l'égard d'une telle conception traditionnelle du sujet, cette proximité est

¹⁵⁹ Michel FOUCAULT, « Préface » (1977), texte n° 189 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 135.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 154. Dans le même esprit, voir également la première leçon de « *Il faut défendre la société* », où Foucault parle de *L'Anti-Œdipe* comme de « quelque chose – je n'ose même pas dire un livre – qui n'est pratiquement référé à rien d'autre qu'à sa propre et prodigieuse inventivité théorique, livre ou, plutôt chose, événement, qui est parvenu à faire s'enrouler jusque dans la pratique la plus quotidienne ce murmure pourtant longtemps ininterrompu qui a filé du divan au fauteuil » (Michel FOUCAULT, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France*. 1976, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 1997, p. 7).

¹⁶¹ Sur ce dernier point, cf. en particulier Michel FOUCAULT, « Asiles. Sexualité. Prisons » (1975), texte n° 160 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1647 : « Jusqu'à leur livre, la psychanalyse était vue comme un instrument, peut-être imparfait, peut-être incomplet, mais comme un instrument de libération. Libération de l'inconscient, de la sexualité, etc. Or Deleuze et Guattari, en reprenant la pensée freudienne et le fonctionnement de la psychanalyse, ont montré comment la psychanalyse, telle qu'elle est pratiquée actuellement, constitue une nouvelle soumission du désir, de la libido, au pouvoir familial. Que la psychanalyse œdipianise, familialise le désir. [...] Deleuze a développé de nouveaux concepts qui ont permis de continuer une lutte qui dure déjà plus de dix ans ».

¹⁶² *Ibid.*, p. 1645.

¹⁶³ Dans la citation commentée, Foucault se réfère à *L'Anti-Œdipe* comme au « livre de Deleuze ». Cette modalité de citation, consistant à écarter Guattari du travail commun sur *L'Anti-Œdipe*, n'est pourtant pas généralisée chez Foucault, qui mentionne fréquemment (bien que non systématiquement) les deux auteurs. Cet effacement relatif et souvent circonstancié peut selon nous s'interpréter de deux manières : soit que la proximité philosophique et la camaraderie qu'il entretient avec Deleuze mène Foucault à parler plus naturellement de ce dernier (il y aurait alors là un simple effet conjoncturel d'habitude), soit que ces références soient stratégiques et dépendent essentiellement de leur fonction argumentative : il est en effet plus souvent question de Deleuze seul lorsque Foucault compare les termes philosophiques de leurs élaborations respectives, là où Guattari est généralement sollicité pour interroger les effets pratiques – et plus exactement cliniques – de *L'Anti-Œdipe*. Cette dernière hypothèse semble confortée par la table ronde qui suit les conférences sur « La vérité et les formes juridiques », qui constitue selon nous le commentaire le plus approfondi et par là le plus révélateur de Foucault à l'égard de *L'Anti-Œdipe*. Foucault avance en effet à cette occasion : « Il me semble que *Guattari* – qui a écrit le livre avec [Deleuze] et qui est un psychiatre

présentée négativement : il est question de ce que Deleuze ne fait pas plutôt que de *ce qu'il fait* – l'analyse précise de ce dernier point demeurant ici encore relayée par une formule appréciative assez vague : « quelque chose de nouveau ».

Pour cette raison, les conférences sur « La vérité et les formes juridiques » et la discussion qui s'ensuit sont extrêmement précieuses : elles font précisément exception à la modalité allusive par laquelle Foucault commente généralement l'entreprise guattaro-deleuzienne. À l'issue d'une lecture de l'*Œdipe roi* de Sophocle, au cours de laquelle il insiste sur le lien de son entreprise à celle de *L'Anti-Œdipe*, Foucault est en effet sommé par ses interlocuteurs de discuter techniquement les concepts guattaro-deleuziens. La discussion porte plus particulièrement, à cet endroit, sur le rapport du désir à la schizophrénie et à la subjectivité œdipienne. C'est ainsi dans l'intérêt de Foucault pour la contrainte œdipienne que s'explicite le point de contact et de friction entre ses analyses et celles de Deleuze et de Guattari. Dans la deuxième conférence qu'il prononce à Rio en mai 1973, Foucault s'arrête en effet sur le nouveau nouage entre pouvoir et vérité qui s'opère dans la forme juridique de l'enquête, dont l'histoire d'Œdipe constitue l'une des premières occurrences historiques. La lecture de la pièce de Sophocle qu'il propose à cette occasion suppose, tout à la fois, d'historiciser la structure œdipienne, et de rapporter son complexe à des relations de pouvoir et de savoir plutôt qu'à l'éternelle sous-jacence du désir et de l'inconscient : « je me sens tenté de rechercher, derrière ce qu'on prétend qu'est l'histoire d'Œdipe, quelque chose qui a à faire non pas avec l'histoire indéfinie, toujours recommencée, de notre désir et de notre inconscient, mais avec l'histoire d'un pouvoir, un pouvoir politique »¹⁶⁴. Or, c'est précisément par ce repérage, sous la forme d'Œdipe, d'une contrainte historico-politique plutôt qu'inconsciente, que Foucault entend s'inscrire aux côtés de Deleuze et Guattari contre la fable psychanalytique d'un éternel œdipien :

Deleuze et Guattari ont essayé de montrer [...] que ce fameux triangle œdipien constitue, pour les analystes qui le manipulent à l'intérieur de la cure, une certaine façon de contenir le désir, d'assurer que le désir ne vient pas s'investir, se répandre dans le monde qui nous entoure, dans le monde historique, que le désir reste à l'intérieur de la famille et se déroule comme un petit drame presque bourgeois entre le père, la mère et le fils. Œdipe ne serait donc pas une vérité de nature, mais un instrument de limitation et de contrainte que les psychanalystes, depuis Freud, utilisent pour

et un psychanalyste connu – continue à pratiquer des cures qui, au moins sous certains aspects, restent proches des cures psychanalytiques. Ce qu'il y a d'essentiel dans le livre de Deleuze est la mise en question de la relation de pouvoir qui s'établit, dans la cure psychanalytique, entre le psychanalyste et le patient ; relation de pouvoir assez semblable à celle qui existe dans la psychiatrie classique » (Michel FOUCAULT, « La vérité et les formes juridiques » [1974], texte n° 139 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1491 [nous soulignons]).

¹⁶⁴ Michel FOUCAULT, « La vérité et les formes juridiques » (1974), texte n° 139 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1422.

contenir le désir et le faire entrer dans une structure familiale définie par notre société à un moment déterminé. En d'autres termes, Œdipe, selon Deleuze et Guattari, ce n'est pas le contenu secret de notre inconscient, mais la forme de contrainte que la psychanalyse essaie d'imposer, dans la cure, à notre désir et à notre inconscient. Œdipe est un instrument de pouvoir, est une certaine manière par laquelle le pouvoir médical et psychanalytique s'exerce sur le désir et l'inconscient¹⁶⁵.

La question du pouvoir psychanalytique, qui se manifeste chez Deleuze et Guattari sous la forme familiale du triangle œdipien, constitue donc, du point de vue de Foucault, le résultat le plus fécond d'une analyse permettant d'historiciser le complexe d'Œdipe. Ainsi, ce que Foucault retient d'abord de *L'Anti-Œdipe* est la contestation d'un Œdipe valant comme « vérité de nature », « contenu secret de notre inconscient ».

La table ronde qui suit les conférences de Rio conforte cette lecture. Foucault y insiste sur le caractère « pré-deleuzien » d'une analyse qui continuerait à se référer à l'Œdipe comme à une structure fondamentale du désir et de l'existence humaine¹⁶⁶. Il va jusqu'à s'identifier à Deleuze lorsqu'il entend affirmer avec lui qu'« Œdipe n'existe pas » :

Vous voyez donc que mon thème, et là-dessus je suis Deleuze, c'est : Œdipe n'existe pas. [...] Je vous réponds en termes deleuziens – et ici je suis entièrement deleuzien – que ce n'est absolument pas une structure fondamentale de l'existence humaine, mais un certain type de *contrainte*, une certaine relation de pouvoir que la société, la famille, le pouvoir politique, etc., établissent sur les individus¹⁶⁷.

Foucault suit donc Deleuze – plus encore : il est deleuzien – lorsqu'il identifie Œdipe à une contrainte familiale plutôt qu'à une vérité libidinale, existentielle ou structurelle. Mais il faut alors ajouter que la discussion dans laquelle intervient cette adhésion sans réserve met également au jour un autre point sur lequel Foucault se distancie des analyses guattaro-deleuziennes. Car si Foucault souscrit à l'historicisation de la contrainte œdipienne, il remarque également que le désir, tel que le conçoivent les auteurs de *L'Anti-Œdipe*, semble pouvoir échapper à l'histoire du pouvoir que lui-même entend mener. Il y a, à cet endroit, une hésitation de Foucault quant à l'interprétation de la notion de schizophrénie mobilisée dans *L'Anti-Œdipe* :

Cette notion de schizophrénie n'est pas claire. Est-ce que la schizophrénie, telle que Deleuze l'entend, doit être interprétée comme étant la manière par laquelle la société, à un certain moment, impose aux individus un certain nombre de relations de pouvoir ? Ou est-ce que la schizophrénie est la structure même du désir non œdipien ? Je pense que Deleuze serait plus enclin à dire que la

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 1421-1422.

¹⁶⁶ Cf. *ibid.*, p. 1493 : « Dire qu'Œdipe est ceci, qu'Œdipe a peur de la mort signifie que vous faites une analyse que j'appellerais pré-deleuzienne. Post-freudienne, mais pré-deleuzienne ».

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 1494.

schizophrénie, ce qu'il appelle ainsi, est le désir non œdipianisé. J'entends par œdipe non pas un stade constitutif de la personnalité, mais une entreprise d'imposition, de contrainte par laquelle le psychanalyste – représentant d'ailleurs, en soi, la société – triangule le désir¹⁶⁸.

Foucault présente cette hésitation comme une alternative qui, dans le texte de Deleuze et Guattari, ne serait pas encore bien tranchée. Les deux branches de cette alternative sont résumées par lui sous la forme d'une opposition entre une version « minimale » consistant à concevoir Œdipe comme une contrainte opérant sur les flux du désir, et une version « maximale » consistant à dénoncer cette contrainte comme la condition historique du désir lui-même¹⁶⁹. La manière, toutefois, dont Foucault expose cette « obscurité », et les hypothèses qu'il émet à son égard, indiquent une certaine lucidité quant à la théorie du désir effectivement soutenue par Deleuze et Guattari : il y aurait bien en effet, selon eux, un désir qui sans être nécessairement anhistorique, demeurerait en tout cas hétérogène à la contrainte œdipienne. Or, si Foucault rejoint bien Deleuze et Guattari dans l'identification d'Œdipe à une *contrainte*, l'histoire « dynastique »¹⁷⁰ qu'il entend mener exclut l'idée même d'un désir ou d'un inconscient existant indépendamment des relations de pouvoir.

Ce dernier point est important : il atteste entre ces deux positions une différence qui n'est pas seulement de méthode, mais qui s'avère aussi thématiquement fondée. Or, dans ce cadre, le primat que Deleuze et Guattari d'une part, Foucault d'autre part, accordent respectivement au désir ou au pouvoir peut constituer un point d'achoppement, y compris dans la convergence que souligne Foucault. En insistant ainsi sur la question de la contrainte constitutive du complexe œdipien, il semble en effet que Foucault s'efforce de plier la conceptualité guattaro-deleuzienne à sa propre perspective. Plus exactement, si la version qu'il livre à cette occasion d'une des thèses centrales de *L'Anti-Œdipe* n'est pas à proprement parler déformée – car il est certain que Deleuze et Guattari repèrent dans l'Œdipe un instrument du pouvoir psychanalytique –, il confère à cette thèse une importance qu'il articule à ses propres interrogations. Il n'est sans doute pas fortuit, à cet égard, que Foucault insiste singulièrement,

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 1492.

¹⁶⁹ *Ibid.* On reconnaît significativement, dans la version « maximale », une perspective proche de celle adoptée par Foucault lui-même. On peut toutefois souligner, à cet endroit, un certain raccourci dans l'identification tacite de la position guattaro-deleuzienne à une position minimale. Foucault semble en effet concevoir à cet endroit l'alternative dans les termes d'une opposition entre une schizophrénie constituée par la relation de pouvoir et une schizophrénie existant indépendamment de cette relation, sans toutefois s'arrêter sur la possibilité d'articuler ces deux aspects en faisant varier la notion même de schizophrénie – ce qui constitue, comme on l'a vu, un enjeu important de *L'Anti-Œdipe*.

¹⁷⁰ Cf. *ibid.*, p. 1422 : « Si on me demandait ce que je fais et ce que d'autres font mieux que moi, je dirais [...] que nous faisons des recherches de dynastie. Je dirais, en jouant avec les mots grecs δύναμις δυναστεία, que nous cherchons à faire apparaître ce qui, dans l'histoire de notre culture, est resté jusqu'à maintenant le plus caché, le plus occulté, le plus profondément investi : les relations de pouvoir ».

dans son commentaire, sur la notion de « contrainte » que le texte original garde par ailleurs en français¹⁷¹. En procédant de la sorte, il semble en effet que celui-ci s'efforce de conférer à ce terme une technicité qui renvoie peut-être à une élaboration en cours autour des notions de pouvoir et de répression, dont *Surveiller et punir* puis *La Volonté de savoir* marqueront l'aboutissement. Or, dans la mesure où ce dernier texte décorrèle résolument, comme on l'a vu, le concept de pouvoir de celui de répression, il reste à se demander si l'idée même de contrainte, à partir de laquelle Foucault entend lire le texte de Deleuze et Guattari, n'a pas pour effet de décaler subtilement l'enjeu central de *L'Anti-Œdipe*, depuis l'analyse des agencements de désir vers celle des formations de pouvoir. Plus encore, la défiance que Foucault manifeste, à partir du milieu des années 1970, à l'égard de l'idée même de répression, semble compromettre la « différence de régime » que Deleuze et Guattari entendent maintenir entre ces deux aspects¹⁷².

5.3.2. Désir et pouvoir : le statut de la répression

La différence de méthode entre Deleuze, Guattari et Foucault semble ainsi fondée sur un intérêt divergent pour des notions qui polarisent différenciellement leur attention. Eu égard aux critiques de la psychanalyse qu'ils mènent respectivement à partir de ces notions, il ne s'agit pourtant pas tant pour nous d'opposer l'intériorité d'une « théorie du désir » à l'extériorité d'une « histoire du pouvoir », que d'interroger le geste théorique qui, dans chaque cas, soutient ces deux approches – et les effets de ce geste sur les critiques qui, là aussi dans chaque cas, en résultent immédiatement. Il serait en effet caricatural, à notre sens, de rapporter l'intérêt de Foucault pour la notion de pouvoir à un souci politique plus aiguë que celui de Deleuze et Guattari, comme de voir dans la réflexion guattaro-deleuzienne sur le désir une technicité conceptuelle qui ferait défaut à Foucault. Au contraire, nous croyons qu'il y a entre ces deux positions une divergence théorique suscitée par une ambition critique et agissant en retour sur cette dernière. Autrement dit, il s'agit bien à chaque fois de fonder philosophiquement la critique tout en inscrivant la tâche philosophique au cœur de la pratique. Si les approches de Deleuze, Guattari et Foucault diffèrent méthodologiquement, elles restent en effet orientées par une perspective politique qui leur est commune. Dans la mesure où ces méthodes, toutefois, semblent de surcroît fondées sur des partis pris thématiques distincts, c'est non seulement

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 1492-1495.

¹⁷² Sur l'affirmation fréquente, dans *L'Anti-Œdipe*, d'une identité de nature et d'une différence de régime entre les formations désirantes et sociales, cf. notamment Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 66.

l'efficacité, mais encore le statut ontologique de ces partis pris qui doit être interrogé – ce statut étant précisément supposé fonder cette efficacité.

De la dépendance réciproque qui semble ici s'avérer entre théorie et pratique – ou, plus rigoureusement, entre le fondement ontologique de la méthode et la critique sociale – témoignent non seulement le souci qu'a Foucault d'historiciser les relations de pouvoir, mais également celui qu'ont Deleuze et Guattari de fonder ces relations mêmes dans une économie générale du désir. Sous cet aspect, l'entretien entre Deleuze et Foucault sur « Les intellectuels et le pouvoir » apparaît hautement significatif : il atteste en effet l'ambition critique commune à Deleuze et Foucault, en même temps qu'il révèle des points d'attention distincts qui semblent parfois mener à une incompréhension réciproque. À chaque fois, de fait, que Foucault s'interroge dans cet entretien sur la question du pouvoir, Deleuze lui répond en termes de désir. Réciproquement, lorsque ce dernier avance des hypothèses touchant les investissements du désir qui ancrent le pouvoir, Foucault semble ignorer cette interrogation pour orienter derechef la discussion sur la description des modalités d'exercice du pouvoir. À la fin de l'entretien, où cette surdité relative se manifeste plus particulièrement, Foucault formule pourtant le souci qu'il partage avec Deleuze et qui suscite cet échange, consistant à « trouver des formes de luttes adéquates ». Mais il rabat aussitôt la question qu'il ouvre à cette occasion sur une réponse qui lui est propre, et à laquelle il plie la conceptualité deleuzienne :

Cette difficulté, notre embarras à trouver des formes de luttes adéquates, ne vient-elle pas de ce que nous ignorons encore ce que c'est que le pouvoir ? [...] Si la lecture de vos livres (depuis *Nietzsche* jusqu'à ce que je pressens être *Capitalisme et schizophrénie*) a été pour moi si essentielle, c'est qu'ils me paraissent aller très loin dans la position de ce problème : sous ce vieux thème du sens, du signifié, du signifiant, etc., enfin la question du pouvoir, de l'inégalité des pouvoirs, de leurs luttes¹⁷³.

L'insistance de Foucault sur la question du pouvoir, qu'il repère dans l'œuvre deleuzienne, anticipe la tonalité des développements qu'il consacra à *L'Anti-Œdipe* dans les conférences de Rio. Ce qu'ajoute toutefois l'entretien de 1972 à ces conférences est l'opposition que Foucault formule à cette occasion, entre l'analyse du pouvoir et celle de l'inconscient :

Le discours de lutte ne s'oppose pas à l'inconscient : il s'oppose au secret. [...] Il y a toute une série d'équivoques à propos du « caché », du « refoulé », du « non-dit », qui permettent de psychanalyser à bas prix ce qui doit être l'objet d'une lutte¹⁷⁴.

¹⁷³ Gilles DELEUZE et Michel FOUCAULT, « Les intellectuels et le pouvoir » (1972), dans Gilles DELEUZE, *L'île déserte*, op. cit., p. 295.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 295.

La thématique du secret rappelle ici celle de « l'invisible du pouvoir » que Foucault oppose dès 1971 à « l'inconscient du désir »¹⁷⁵. Il est dès lors significatif que Deleuze réponde à Foucault dans les termes d'une économie générale du pouvoir et de l'inconscient, qui, selon lui, concerne en premier lieu les investissements du désir. Le décalage subtil qui apparaît à cet endroit entre deux manières de situer le point d'inscription du pouvoir témoigne en effet d'hypothèses ontologiques et politiques distinctes. Foucault entend ainsi étudier « ce qu'est le pouvoir » en analysant d'abord ses modalités d'exercice, passant de la question de l'ontologie du pouvoir à celle de ses stratifications historiques et de ses foyers d'application. Deleuze, quant à lui, reconduit cette même question à celle de la « nature des investissements du désir sur un corps social »¹⁷⁶ qui, à un niveau proprement inconscient, doit permettre de reprendre l'analyse en deçà de la conscience d'intérêts de classe :

Quant à ce problème que vous posez : on voit bien qui exploite, qui profite, qui gouverne, mais le pouvoir est encore quelque chose de plus diffus – je ferais l'hypothèse suivante : même et surtout le marxisme a déterminé le problème en termes d'intérêt (le pouvoir est détenu par une classe dominante définie par ses intérêts). Du coup, on se heurte à la question : comment se fait-il que des gens qui n'y ont pas tellement intérêt suivent, épousent étroitement le pouvoir, en quémantent une parcelle ? C'est peut-être que, en termes *d'investissements*, aussi bien économiques qu'inconscients, l'intérêt n'est pas le dernier mot, il y a des investissements de désir qui expliquent qu'on puisse au besoin désirer, non pas contre son intérêt, puisque l'intérêt suit toujours et se trouve là où le désir le met, mais désirer d'une manière plus profonde et diffuse que son intérêt. Il faut accepter d'entendre le cri de Reich : non, les masses n'ont pas été trompées, elles ont désiré le fascisme à tel moment ! Il y a des investissements de désir qui modèlent le pouvoir, et le diffusent [...] ¹⁷⁷.

Cette reformulation, par Deleuze, de la question de Foucault est décisive pour notre problème. Elle suggère en effet, entre leurs analyses, une différence essentielle. Cette différence s'articule autour d'une même volonté de reporter l'analyse du pouvoir à un niveau infra-conscient : il s'agit bien, à chaque fois, d'étudier l'économie du pouvoir à l'échelle micro-physique ou moléculaire de sa diffusion effective. Mais l'idée deleuzienne selon laquelle ce sont les investissements du désir qui « modèlent le pouvoir et le diffusent » indique une reprise du problème foucauldien dans les termes d'une économie libidinale dont Foucault lui-même ne semble pas bien saisir la portée – en atteste sa réponse évasive : « le désir, ç'a été et c'est encore une longue affaire »¹⁷⁸. Cette « longue affaire », pourtant, est bien celle qui importe à Deleuze, non seulement dans ses modalités historiques mais, plus profondément, dans sa capacité à

¹⁷⁵ Cf. *supra*, p. 200-205.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 297.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 296-297.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 297.

fonder ontologiquement les relations de pouvoir. De ce point de vue, l'incompréhension manifeste de Foucault à l'égard de l'hypothèse formulée par Deleuze s'origine dans un désaccord de fond dont on peut percevoir les coordonnées dès le début des années 1970, mais qui se cristallise après la parution de *La Volonté de savoir*.

Dans l'entretien de 1972, les problématiques du pouvoir et du désir développées respectivement par Foucault et par Deleuze et Guattari semblent en effet complémentaires plutôt qu'opposées – même si, comme nous avons cherché à le montrer, cette complémentarité recèle une incompréhension révélatrice d'une divergence plus profonde. Mais lorsque Foucault s'exprime à son tour, en 1976, sur le désir, il autorise du même coup une comparaison effective entre ces deux positions, sous la forme d'un chiasme qui acte l'irréductibilité non seulement méthodologique, mais encore thématique et même ontologique de ces analyses. Suivant la perspective ouverte par *La Volonté de savoir*, en effet, c'est le désir qui doit être considéré comme un produit du pouvoir et, partant, comme une coordonnée de ce dernier. La critique de l'hypothèse répressive découle en vérité de ce premier résultat : c'est parce que le désir est dans le pouvoir qu'il ne saurait être considéré comme le terreau d'une contestation qui se maintiendrait dans une forme d'extériorité vis-à-vis de lui. Or, de ce point de vue, les hypothèses philosophiques de Deleuze et Guattari sont rigoureusement inverses : suivant leurs analyses, le pouvoir constitue en effet l'une des coordonnées des agencements du désir, et demeure dès lors susceptible d'avoir des effets répressifs sur les autres dimensions de ces agencements. Ce point est souligné par Deleuze dans une série de notes sur *La Volonté de savoir* qu'il adresse à Foucault, et qui constitue un lieu décisif pour identifier les termes philosophiques et critiques précis de la divergence qui s'instaure ici :

Si je parle avec Félix Guattari d'agencement de désir, c'est que je ne suis pas sûr que les micro-dispositifs puissent être décrits en termes de pouvoir. [...] Bien sûr un agencement de désir comportera des dispositifs de pouvoir (par exemple les pouvoirs féodaux), mais il faudra les situer parmi les différentes composantes de l'agencement. Suivant un premier axe, on peut distinguer dans les agencements de désir les états de choses et les énonciations (ce qui serait conforme à la distinction des deux types de formations ou de multiplicités selon Michel). Suivant un autre axe, on distinguerait les territorialités ou re-territorisations, et les mouvements de déterritorialisation qui entraînent un agencement (par exemple tous les mouvements de déterritorialisation qui entraînent l'Église, la chevalerie, les paysans). Les dispositifs de pouvoir surgiraient partout où s'opèrent des re-territorisations, même abstraites. Les dispositifs de pouvoir seraient donc une composante des agencements. Mais les agencements comporteraient aussi des pointes de déterritorialisation. Bref, ce ne serait pas les dispositifs de pouvoir qui agenceraient, ni qui seraient constituants, mais les agencements de désir qui essaieraient des formations de pouvoir suivant une de leurs dimensions. Ce qui me permettrait de répondre à la question, nécessaire pour moi, pas

nécessaire pour Michel : comment le pouvoir peut-il être désiré ? [...] C'est en ce sens que le désir me semblerait premier, et être l'élément d'une micro-analyse¹⁷⁹.

Nous retrouvons dans cet extrait la question de la désirabilité du pouvoir, que Deleuze reconnaît être la sienne et qu'il formulait déjà dans l'entretien de 1972. La clarification, entre 1972 et 1976, des positions foucaaldiennes touchant le rapport entre désir et pouvoir, et le concept d'agencement que Deleuze et Guattari élaborent dans ce même intervalle, permettent toutefois à Deleuze de cerner très exactement, en 1977, ce qui sépare théoriquement, mais aussi pratiquement sa conception de celle de Foucault.

Il est significatif, à cet égard, que l'identification, par Deleuze, de l'hétérogénéité des agencements de désir et des dispositifs de pouvoir comme « [s]a première différence avec Michel actuellement »¹⁸⁰, résulte d'une interrogation sur l'immanence du « micro » et du « macro », mais aussi sur leur différence de nature. Ce que pointe en effet Deleuze est la difficulté d'articuler les deux aspects que sont, d'une part, le fondement micro-physique de la critique dans les rapports de force, d'autre part, la stratification de ces rapports dans des dispositifs sur lesquels doit précisément porter la critique. Si cette difficulté apparaît dès lors décisive, c'est parce qu'elle questionne en somme le fondement ontologique de la méthode et, partant, la nature même de la critique et les formes de résistance susceptibles d'en découler. La question de la nature du « micro » sur lequel doit porter l'analyse a en effet pour enjeu la détermination de l'ancrage matériel du pouvoir – que cette matérialité soit à entendre en un sens corpusculaire, vital ou énergétique. Cette interrogation recèle donc bien un questionnement ontologique, qui ne trouve toutefois son sens que lorsqu'il est rapporté à la perspective politique qui l'anime. Une telle perspective peut elle-même être déclinée sous deux aspects : dans son versant critique, d'une part, elle vise à décrire et à diagnostiquer les modalités effectives d'exercice du pouvoir ; dans son versant pratique, d'autre part, elle cherche également à penser les formes de luttes adaptées à ces modalités. Ces deux aspects, dans la discussion qui s'instaure alors entre Deleuze et Foucault, se cristallisent respectivement autour des questions de la répression et de la résistance. Pour comprendre les termes de la différence qui s'instaure à cet endroit et pour en évaluer les conséquences pratiques, c'est dès lors à la voie proprement critique ouverte par leurs critiques de la psychanalyse qu'il faut nous intéresser.

¹⁷⁹ Gilles DELEUZE, « Désir et plaisir » (1977), dans *Deux régimes de fous*, op. cit., p. 114-115.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 114.

CHAPITRE 6.

VERS UNE VOIE CRITIQUE : MODE DE PRODUCTION PSYCHANALYTIQUE, POUVOIR ET VIE

Nous avons voulu montrer, dans le chapitre précédent, en quoi les élaborations positives du désir et du pouvoir, menées respectivement par Deleuze et Guattari et par Foucault, permettaient de rendre compte de la production du sujet en général et du sujet psychanalytique en particulier. Le résultat de ces élaborations consiste dans la mise au jour d'une nouvelle économie psychanalytique du pouvoir et du désir, dans son inscription matérielle et ses effets psychiques. Ces résultats ont ceci d'original qu'ils ressaisissent les effets objectifs du pouvoir psychanalytique à partir des concepts et des techniques qui lui sont corrélatifs, et qu'ils rapportent réciproquement la conception psychanalytique du désir et de l'inconscient à la réalité des rapports de force articulant cette conception. C'est par cette réciprocité que les approches de Deleuze, Guattari et Foucault se distinguent en particulier des critiques freudo-marxistes et antipsychiatriques. Mais ces approches leur permettent en outre de pointer une spécificité du pouvoir psychanalytique. Suivant leurs analyses, celui-ci prolonge certes les opérations psychiatriques de contrôle social et de normalisation des conduites, mais il radicalise encore la portée de ces opérations en permettant leur inscription psychique et leur reprise subjective. Dès lors, la psychanalyse peut relayer la psychiatrie tout en assurant avec d'autant plus d'efficacité le rôle social dévolu à cette dernière. Ce relais ne vaut donc pas contestation, mais s'apparente plutôt à un raffinement des techniques de normalisation immanentes aux dispositifs de pouvoir dont la psychanalyse constitue la fonction au sens fort.

S'il y a pourtant bien lieu de parler à cet endroit d'un renversement, c'est alors, plutôt, au sens d'une corrélation nouvelle qui s'instaure, dans la psychanalyse, entre la vérité du sujet et les dispositifs de pouvoir. Ce point est décisif : c'est en effet par lui que doit pouvoir s'envisager la diffusion d'un nouveau mode de production subjective susceptible d'acquérir une portée générale. Car les analyses de Deleuze, Guattari et Foucault ne se contentent pas, on l'a vu, de s'inscrire en faux contre une conception des rapports entre le pouvoir et la subjectivité qu'ils jugent erronée. En élaborant positivement des concepts adéquats à l'inconscient du désir ou à l'invisible du pouvoir, à partir desquels ils fondent respectivement ces rapports, ces auteurs confèrent en effet à leurs élaborations une capacité critique généralisable à l'ensemble du champ socio-politique. Plus précisément, si le pouvoir psychanalytique acquiert une portée

générale *via* la mise en place d'un certain mode de production du sujet, alors le repérage et l'élaboration positive de ce mode de production doit également permettre de diagnostiquer et de critiquer la manière dont le pouvoir en général secrète un sujet qui lui est adéquat. Ce sont les fondements de cette voie critique, ouverte spécifiquement par les appréhensions foucauldienne et guattaro-deleuzienne du pouvoir psychanalytique, que nous souhaiterions explorer dans ce chapitre. Dans la configuration nouvelle ouverte par le pouvoir psychanalytique, ce qui doit alors retenir notre attention est le nouage, au creux du sujet, du niveau infra-individuel des rapports de force composant dynamiquement ce dernier, et du niveau macro-politique des dispositifs institutionnels ou étatiques cerclant ces rapports dans des entités subjectives qui leur sont adaptées. Ce que révèle et ancre, à cet endroit, le pouvoir psychanalytique, est une articulation nouvelle entre la production du sujet dans le pouvoir et la reprise subjective des effets de vérité résultant de cette production. C'est donc à cette nouvelle manière d'articuler les niveaux « micro » et « macro » que doit s'intéresser la critique d'un mode de production subjective généralisé, si tant est que cette manière engage une conception originale des rapports entre pouvoir, vie et subjectivité.

La prise en compte d'une telle articulation tend de fait, chez Deleuze et Guattari comme chez Foucault, à se substituer à l'opposition entre l'approche subjective de la répression psychique et l'appréhension objective des positivités institutionnelles. Cette substitution leur permet de se démarquer des critiques freudo-marxistes ou antipsychiatriques dont nous avons déjà relevé les difficultés sous la forme de deux écueils complémentaires : soit qu'elles ne parviennent pas à penser la dépendance réciproque entre les approches internalistes et externalistes du pouvoir psychanalytique ; soit que les termes dans lesquels elles conceptualisent cette dépendance les rendent inaptes à diagnostiquer la conflictualité inconsciente et sociale¹. Mais la relation entre les niveaux « micro » et « macro » pose à son tour un certain nombre de problèmes. Il s'agit dans ce cadre, en particulier, de savoir si la promotion, par Deleuze, Guattari et Foucault, d'un niveau d'analyse micro-physique ou micro-politique, constitue un simple réquisit méthodologique, ou s'il désigne plus fondamentalement l'ancrage matériel de la critique elle-même. Corrélativement, il s'agit aussi de se demander si l'organisation institutionnelle ou étatique de ce niveau « micro », sous la forme d'une économie générale portée par un mode de production spécifique, secrète non seulement son sujet mais encore la matérialité même qu'elle organise. Les enjeux de ce questionnement, dès lors, sont à la fois méthodologiques, ontologiques et politiques : il s'agit

¹ Cf. *supra*, p. 152-154.

de déterminer ce qui, dans la micro-physique du pouvoir comme dans la micro-politique de l'inconscient, peut être proprement qualifié de corpusculaire, et d'évaluer réciproquement les capacités diagnostiques et pratiques de cet ancrage critique. Pour examiner cette question, il s'agira donc de se demander si les élaborations conceptuelles de Deleuze, Guattari et Foucault engagent ou non un parti pris ontologique, et surtout de déterminer, le cas échéant, les coordonnées de l'ontologie en question : tout porte en effet à croire que la difficulté ne consiste pas tant dans l'affirmation positive d'un primat du désir ou du pouvoir que dans les déterminations naturelles ou culturelles, matérielles ou discursives, substantielles ou relationnelles à partir desquelles on peut comprendre ce primat.

6.1. VIE ET POUVOIR : LES FONDEMENTS DE LA CRITIQUE

Dans ce cadre problématique, la première étape de notre enquête doit porter sur la nature exacte de la matérialité analysée par Deleuze et Guattari d'un côté, Foucault de l'autre. Relativement à la psychanalyse et à son mode spécifique de production subjective, il s'agit en particulier de déterminer si la matérialité qu'elle agence est sécrétée dans cette production même, ou si celle-ci doit être conçue dans les termes d'une nature que la psychanalyse ne ferait que révéler. Pour Deleuze et Guattari comme pour Foucault, la psychanalyse permet en effet de nouer un niveau matériel infra-institutionnel (que ceux-ci conçoivent respectivement dans les termes d'un inconscient moléculaire ou d'une micro-physique du pouvoir), à des dispositifs dont les coordonnées sont à la fois discursives et pratiques (ainsi en est-il de l'agencement œdipien chez Deleuze et Guattari et du dispositif de sexualité chez Foucault). C'est ce nouage qui, chez les uns comme chez l'autre, sécrète un sujet dit « de désir », qui peut par suite être conçu comme le produit de la psychanalyse. De ce point de vue, le sujet peut être considéré, dans le mode de production psychanalytique, comme le résultat d'une articulation spécifique entre l'ancrage matériel des forces productives et l'organisation sociale des rapports qui régissent cette production.

Dans la mesure où Deleuze et Guattari, comme Foucault, accordent une primauté analytique à cet ancrage infra-institutionnel, nous voudrions commencer par interroger la manière dont ils conçoivent la matérialité prise en charge par le pouvoir psychanalytique. Il s'agit en particulier, à cet endroit, de savoir si la détermination vitale qu'ils lui confèrent doit être considérée comme le corrélat historique du dispositif psychanalytique, ou si elle constitue

à l'inverse le point d'ancrage de ce dispositif lui-même, mais également de son éventuel renversement. Si cette question est donc importante, c'est parce que la réponse qui y est apportée conditionne tant les modalités de la généralisation opératoire de la psychanalyse que les formes de résistance qui lui sont adaptées. Son examen nécessite dès lors d'interroger les enjeux de la qualification de la psychanalyse comme un pouvoir s'exerçant en dernière instance sur la vie, mais également d'évaluer le type de normativité qui se trouve octroyée au pouvoir par cette qualification même. De fait : si, d'une part, le pouvoir psychanalytique porte effectivement sur la vie et si, d'autre part, l'analyse micrologique du pouvoir suppose de rapporter ce dernier à la matérialité qu'il organise plutôt qu'aux dispositifs résultant de cette organisation, alors il semble que la *normalisation* qui constitue comme tel le sujet de la psychanalyse s'ancre plus profondément dans une *normativité* qui pourrait être conférée au pouvoir par la vie même sur laquelle il s'exerce.

6.1.1. Terrains de la microscopie : l'inconscient et le pouvoir

Si la question de l'ancrage vital du pouvoir peut être considérée, y compris dans ses fondements ontologiques, comme immédiatement politique, c'est parce qu'elle engage la question du point de départ de la critique et des conditions de sa généralisation. Dans le cas de Deleuze et Guattari, c'est ainsi la fondation de la critique dans l'être même du désir qui permet aux auteurs de *L'Anti-Œdipe* d'attribuer à la psychanalyse son caractère secondaire, mais c'est ce fondement qui confère aussi à l'analyse de l'inconscient tel qu'il s'auto-produit *en réalité* un caractère potentiellement révolutionnaire. Ainsi doit s'entendre l'optimisme d'une schizo-analyse visant à désœdipianiser l'inconscient :

Nous ne partageons pas non plus le pessimisme qui consiste à croire que ce changement, cette délivrance ne peuvent s'accomplir qu'en dehors de la psychanalyse. Nous croyons au contraire à la possibilité d'une réversion interne, qui fait de la machine analytique une pièce indispensable de l'appareil révolutionnaire².

La réversion interne que Deleuze et Guattari appellent de leurs vœux et l'optimisme qui en découle sont partant fondés sur une *croyance* plus profonde : ils reposent sur le postulat d'un inconscient qui s'auto-produit dans le désir et qui se confond ce faisant avec le réel lui-même, soit avec l'ensemble de la vie matérielle, historique et sociale. C'est en ce sens que Robert Castel voit dans l'entreprise de Deleuze et Guattari « la première critique frontale de la

² Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 100.

psychanalyse qui entérine ce que celle-ci entendait mettre en œuvre, l'inconscient et le désir »³. Ce faisant, si Castel salue dans *L'Anti-Œdipe* la radicalité d'une critique menée au nom de la nature même de l'inconscient, il refuse toutefois de se prononcer sur « le fondement de l'édifice », soit « cette conception nouvelle de la relation du désir au champ social qui fait du désir la positivité objective souveraine et casse ainsi l'opposition de "l'objectivité" et de la "subjectivité" »⁴. C'est que ce fondement, s'il échappe résolument aux catégories psychologiques, n'en demeure pas moins pris, selon Castel, dans une forme d'internalisme asubjectif qui confère, sinon à la psychanalyse, en tout cas à l'analyse de l'inconscient une fonction diagnostique et critique *généralisée* :

Dans quelle mesure *L'Anti-Œdipe* se situe-t-il à la pointe extrême d'un mouvement de fuite en avant explicable à partir d'un malaise *interne* à la psychanalyse ? Dans quelle mesure reste-t-il pour une part une critique *du contenu* de la psychanalyse en proposant « une réversion interne qui fait de la machine analytique une pièce indispensable de l'appareil révolutionnaire » ? « Réversion interne » : l'ultime aboutissement du long processus qui creuse son sillon de Freud à Lacan, approfondit progressivement la problématique de la jouissance et qui, au moment où il s'achève, s'inverse en faisant exploser toute la fantasmagorie du désir et retombe non plus sur le divan du psychanalyste, mais quand même dans le lit de l'inconscient⁵.

Dans la mesure où Castel conclut significativement son commentaire en relevant que « la schizo-analyse c'est la psychanalyse généralisée, rassemblant toutes les puissances de l'inconscient »⁶, son analyse s'avère extrêmement précieuse pour situer le problème que nous entendons traiter dans ce chapitre. Ce que cette analyse fait apparaître est en effet la dépendance de la critique à l'égard d'une alternative fondamentale, qui peut être formulée comme suit : soit l'inconscient, considéré dans sa réalité comme antérieur au contenu spécifique de la psychanalyse, peut par suite devenir le fer de lance d'une analyse authentiquement révolutionnaire ; soit l'inconscient, considéré comme un produit de l'Œdipe et comme une pièce de l'idéologie psychanalytique, doit être lui-même inclus thématiquement dans la critique. Cette dernière voie est celle suivie par Castel, qui souligne en particulier que « l'Œdipe est fondateur de notre conception de l'inconscient en ce sens que sous sa juridiction se rassemble la quasi-totalité de ce que l'on en connaît et de ce que l'on en fait »⁷. L'inconscient, du point de vue de Castel, est donc un « modèle psychologique »⁸, plutôt que l'être de la réalité sociale. Selon lui, c'est à partir des effets de pouvoir propres à cet inconscient que l'on pourra

³ Robert CASTEL, *Le Psychanalisme*, *op. cit.*, p. 248.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 249.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibid.*, p. 251.

⁸ *Ibid.*, p. 245.

appréhender l'importance socio-politique de la psychanalyse, à condition toutefois de le considérer comme une invention de cette dernière plutôt que comme une découverte. Une telle perspective consiste donc à « accorder à la psychanalyse à la fois plus et moins, la prendre telle qu'elle est sans la référer à ce qu'une plus grande fidélité à l'inconscient la ferait être pour dégager le système complet de ses effets »⁹. La critique de Castel, dès lors, repose elle aussi sur une croyance : la croyance en la prééminence du pouvoir psychanalytique sur l'inconscient qu'il produit.

Le commentaire de Castel permet ainsi de souligner, chez Deleuze et Guattari, un ancrage de la critique dans l'être de l'inconscient. Mais il permet également d'interroger par contraste l'entreprise de Foucault, qui, en première approche, semble suivre une voie similaire à celle de Castel. Foucault, on l'a vu, n'hésite pas en effet à affirmer la prééminence du pouvoir psychanalytique sur le désir et sur l'inconscient même. Plus encore : à partir des années 1970, la référence à l'inconscient se fait chez lui de plus en plus rare, ce qui semble attester un désintérêt pour une notion à laquelle il préfère désormais l'idée d'un « invisible du pouvoir ». Toutefois, comme nous avons cherché à le montrer, cette substitution de la question du pouvoir à celle de l'inconscient n'engage pas la disparition des enjeux analytiques qui sous-tendent le diagnostic critique du champ social. En particulier, la volonté qu'a Foucault de conceptualiser le pouvoir dans son immanence à l'infime matérialité de la réalité sociale relance l'interrogation sur l'articulation entre les niveaux « micro » et « macro », pour la déplacer du côté d'une analyse qui semble différer subtilement de celle suivie par Castel. Là où ce dernier, de fait, entend opposer à l'approche de Deleuze et Guattari une étude complémentaire portant sur la diffusion institutionnelle de la psychanalyse, c'est-à-dire sur « cet essentiel glissement du centre de gravité des pratiques analytiques du divan aux institutions »¹⁰, Foucault élabore, à l'occasion d'une même interrogation sur l'extension de la psychanalyse, une analyse générale du pouvoir qu'il déploie à un niveau largement infra-institutionnel.

Lorsqu'on la compare à l'approche de Castel, l'entreprise de Foucault semble donc plus proche, mais aussi plus fondamentalement inverse, de celle de Deleuze et Guattari¹¹. D'un côté, son questionnement porte, comme le leur, sur l'articulation entre le niveau « micro » de la

⁹ *Ibid.*, p. 250.

¹⁰ *Ibid.*, p. 252.

¹¹ Nous souhaitons approfondir, à cet endroit, le repérage différentiel des positions de Foucault, Castel et Deleuze et Guattari proposé par Philippe Sabot (cf. Philippe SABOT, « Réflexions sur la question "Psy". L'enjeu de la psychanalyse selon Castel et Foucault », chap. cit., p. 111-114). À la différence qui oppose Castel et Foucault à Deleuze et Guattari, comme à celle qui oppose Foucault à Castel, nous souhaiterions en somme en ajouter une troisième, qui oppose Deleuze, Guattari et Foucault à Castel. Cette dernière différence peut se laisser comprendre, selon nous, à partir de la perspective « micro » qui caractérise les démarches de Deleuze, Guattari et Foucault, et qui peut être comprise, nous allons le voir, comme une perspective anti-, anté-, voire infra-idéologique.

matérialité, et la stratification des agencements du désir ou des dispositifs de pouvoir au niveau « macro ». Le terrain de cette matérialité, d'un autre côté, diffère dans chacun des cas : chez Foucault c'est le pouvoir qui doit être considéré au point de vue micro-physique, là où Deleuze et Guattari se proposent de rapporter ce caractère moléculaire à l'inconscient lui-même. Afin d'évaluer la différence engagée par chacun de ces partis pris, il convient dès lors de se demander si la « microscopie » dont il est question dans chaque cas désigne un simple réquisit méthodologique ou si elle indique aussi un postulat ontologique.

6.1.2 La vie du pouvoir : matérialité et productivité des rapports de force

Les critiques foucauldienne et guattaro-deleuzienne de la psychanalyse permettent, on l'a vu, de théoriser en général la production du sujet dans le pouvoir. Ces critiques sont fondées sur une réélaboration des rapports entre le désir et le pouvoir qui, dans chaque cas, permet de concurrencer la métapsychologie analytique sur son propre terrain, tout en intégrant de façon critique le pouvoir psychanalytique dans ce procès de production subjective. À cet endroit, la psychanalyse se spécifie en effet en ce qu'elle permet d'indexer l'identification discursive du sujet de désir à l'organisation individuelle d'une matérialité qu'elle soumet à un mode de subjectivation historiquement déterminé. Or, de ce dernier point de vue, le mode de production psychanalytique et son intégration fonctionnelle à une économie libidinale (chez Deleuze et Guattari) ou dynastique (chez Foucault), ne se contente pas de produire un sujet de désir : il suppose aussi une certaine détermination qualitative de la matérialité qu'il ordonne. Ce faisant, la psychanalyse produit non seulement son sujet, mais elle révèle en outre le caractère vivant de la corporéité infra-individuelle soumise à cette production. C'est sur ce dernier aspect qu'il convient maintenant de s'arrêter. Si celui-ci s'avère décisif, au point de vue théorique aussi bien que pratique, c'est parce qu'il engage un questionnement quant au niveau d'analyse « microscopique » promu par Deleuze et Guattari aussi bien que par Foucault. Les outils conceptuels que ces auteurs déploient pour critiquer la psychanalyse complexifient en effet la question du fondement de leurs analyses respectives, en ce qu'ils n'impliquent plus seulement la revendication méthodologique d'une étude infra-institutionnelle des rapports de pouvoir, mais portent en outre une affirmation qualitative qui semble conférer à ce niveau d'analyse une détermination ontologique. Autrement dit, il ne s'agit plus seulement, à cet endroit, de faire valoir une étude plus attentive au détail comme à la complexité du champ socio-économique,

mais d'apporter sur ce détail même un certain nombre de précisions qui dépassent le cadre strictement méthodologique.

Chez Deleuze et Guattari, ces précisions prennent le sens d'un parti pris matérialiste revendiqué, auquel la critique de la psychanalyse ajoute la requalification vitale de l'économie libidinale¹². Chez Foucault toutefois, la fondation proprement micro-physique de l'analytique du pouvoir mise en œuvre dès *Surveiller et punir* pose un certain nombre de problèmes, en ce qu'elle semble dépasser le cadre nominaliste qu'il assigne par ailleurs à son étude¹³. Or, de ce dernier point de vue, la prise en compte du caractère non plus seulement mécanique mais bel et bien vivant des corps traversés par le pouvoir complique encore le statut de la relation entre les corps et le pouvoir, qui semblent pris dans une situation de dépendance réciproque. D'un côté, en effet, Foucault conçoit les corps comme la surface d'inscription d'un pouvoir ayant pour seule réalité les opérations qu'il effectue sur ces derniers. Mais, d'un autre côté, ce même pouvoir confère à ces corps une forme à laquelle ils ne sauraient échapper et hors de laquelle ils ne peuvent s'appréhender. Dans cette configuration, qui dessine déjà le cadre problématique de *Surveiller et punir*, l'affirmation complémentaire selon laquelle c'est la vie qui, dans ces corps, constitue aujourd'hui la cible du pouvoir, ajoute une difficulté supplémentaire. L'hypothèse foucauldienne d'un pouvoir sur la vie caractéristique de notre modernité est en effet traversée par une ambiguïté fondamentale, en ce qu'elle semble accentuer, tout à la fois, l'historicisation des modalités d'exercice du pouvoir et l'ontologisation des corps soumis à ces modalités.

De cette ambivalence témoigne en particulier le dernier chapitre de *La Volonté de savoir*, dans lequel se trouve formulée cette hypothèse. Répondant à l'objection selon laquelle, en indexant son étude à l'analytique d'un pouvoir sur la vie, il méconnaîtrait une matérialité que la psychanalyse aurait quant à elle le mérite de prendre en charge, Foucault y formule son projet dans les termes suivants :

Le but de la présente recherche est bien de montrer comment des dispositifs de pouvoir s'articulent directement sur le corps – sur des corps, des fonctions, des processus physiologiques, des sensations, des plaisirs ; loin que le corps ait à être gommé, il s'agit de le faire apparaître dans une analyse où le biologique et l'historique ne se feraient pas suite, comme dans l'évolutionnisme des anciens sociologues, mais se lieraient selon une complexité croissant à mesure que se développent les technologies modernes de pouvoir qui prennent la vie pour cible. Non pas donc « histoire des mentalités » qui ne tiendrait compte des corps que par la manière dont on les a perçus ou dont on

¹² Cf. *supra*, p. 213-218.

¹³ Cf. *supra*, p. 232-237.

leur a donné sens et valeur ; mais « histoire des corps » et de la manière dont on a investi ce qu'il y a de plus matériel, de plus vivant en eux¹⁴.

Nous avons commenté précédemment le *renversement* psychanalytique que Foucault décèle à cet endroit, résultant du *reversement* de la matérialité des corps dans celle du sexe. Mais là où nous avons insisté jusqu'ici sur les jeux de vérité et les procès de subjectivation résultant de ce renversement, nous voudrions revenir à présent sur la matière qui en constitue l'objet. Foucault, à cet endroit, paraît en effet affirmer la détermination historique de la biologie même et sa dépendance à l'égard des technologies de pouvoir, tout en insistant sur la dimension vitale de la matière investie par ces dernières. La reconnaissance de cette dimension vitale permet d'envisager la corporéité dans sa dimension érotique et qualitative (« sensations » et « plaisirs »), aussi bien que dans ses aspects génériques et processuels (« fonctions » et « processus physiologiques ») : elle semble par là lui conférer, sinon une indépendance, en tout cas une forme d'irréductibilité à l'égard de ces technologies de pouvoir. Or, dans la mesure où c'est la psychanalyse qui, du point de vue de Foucault, permet de nouer, sur la surface des corps, la charge érotique qu'elle en extrait au pouvoir même qui les trame et les informe¹⁵, tout porte à croire que cette dernière joue un rôle essentiel, non seulement dans la reconfiguration des jeux du pouvoir et de la vérité, mais encore dans la révélation de cette dimension vitale de la matière.

C'est pour cette raison que l'hypothèse biopolitique formulée dans le dernier chapitre de *La Volonté de savoir* ne doit pas, selon nous, être considérée comme détachée de l'argument central de l'ouvrage. Le repérage de quelque chose comme un « biopouvoir » est en effet étroitement lié à l'étude de la sexualité comme à la critique de la psychanalyse. Ce lien révèle en particulier une ambivalence qui peut être conçue dans les termes d'un « vitalisme contrarié »¹⁶, et qui permet de cerner les tensions animant la conception foucauldienne du rapport entre pouvoir et vie. Tout porte en effet à croire que la qualification de l'opération psychanalytique dans les termes d'une « implantation perverse » permet à Foucault de prendre

¹⁴ Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, op. cit., p. 200.

¹⁵ Cf. *supra*, 241-248.

¹⁶ Nous empruntons l'expression à Stéphane Haber, qui entend pointer à travers elle la difficulté qu'a Foucault à conjuguer la méthode historique qu'il revendique et la sous-jacence ontologique qu'il ne cesserait de percevoir. Ainsi, selon Stéphane Haber : « *La Volonté de savoir* ne parvient pas à mettre en phase les analyses historiques qu'elle contient, d'inspiration nettement constructiviste, et les affirmations philosophiques auxquelles elle parvient, qui, sans nécessairement les contredire toujours, puisent à d'autres ressources. Autrement dit, [...] Foucault n'aurait pas véritablement rendu opératoires au niveau de l'investigation empirique-historique les riches aperçus (matérialistes, vitalistes, hédonistes) qui s'esquissent dans les dernières pages de l'ouvrage et qui suffisent largement à s'émanciper d'un constructivisme historiciste unilatéral » (Stéphane HABER, *Critique de l'antinaturalisme. Études sur Foucault, Butler, Habermas*, Paris, PUF, « Pratiques théoriques », 2006, chap. 1 : « Le vitalisme contrarié de *La Volonté de savoir* de Foucault », p. 65). Nous suivons en particulier les analyses développées dans cette étude lorsque Stéphane Haber y souligne la dépendance de la discussion de Foucault avec la psychanalyse à l'égard du problème vitaliste autour duquel « tourne » l'ouvrage.

en compte le caractère vivant des corps sexuels investis par le pouvoir. Comme on l'a vu, cette opération suppose, tout à la fois, une naturalisation des corps et une intensification érotique du pouvoir. Or, il semble que cette naturalisation comme cette intensification contribuent à qualifier la matière investie par le pouvoir dans ses dimensions vitales, en lui conférant une dimension qualitative qui ne se réduit pas à la mécanique décrite dans *Surveiller et punir*. Cette substitution du corps vivant au corps mécanique implique dès lors, touchant la manière qu'a le pouvoir de produire les corps, de prendre en compte non seulement les agencements disciplinaires qu'il organise, mais encore l'agentivité biopolitique par laquelle il opère. Ce changement de perspective permet ainsi de mettre l'accent sur la *vitalité* propre au pouvoir et sur la *normativité*, inscrite à même le corps, par laquelle le sujet se rapporte nécessairement à lui-même.

C'est dans ce cadre problématique que doit être ressaisie l'hypothèse, formulée dans le dernier chapitre de *La Volonté de savoir*, selon laquelle la mécanique anatomique mise au jour par la discipline doit être replacée dans le cadre plus général d'un pouvoir sur la vie. La découverte du corps vivant, comme corps individuel dont les forces sont susceptibles d'être utilisées, et comme corps espèce dont les processus vitaux peuvent être régulés, dessine dès lors deux directions complémentaires : une « anatomo-politique du corps humain » et une « bio-politique des populations »¹⁷. Celles-ci sont définies par Foucault comme les deux faces, respectivement « anatomique et biologique, individualisante et spécifiante, tournée vers les performances du corps et regardant vers les processus de la vie », d'une technologie de pouvoir « dont la plus haute fonction n'est peut-être plus de tuer mais d'investir la vie de part en part »¹⁸. Telle qu'elle se trouve formulée dans le dernier chapitre de *La Volonté de savoir*, l'hypothèse biopolitique contribue ainsi à réinscrire l'analyse micro-physique du pouvoir dans une stratégie générale de contrôle des corps vivants. Ce qu'ajoute toutefois cette hypothèse aux analyses micro-physiques de *Surveiller et punir* est la prise en compte du caractère non plus seulement matériel mais véritablement productif du pouvoir. La prévalence du corps dans les dispositifs de pouvoir, d'abord rapportée à la découverte d'une mécanique permettant d'en assurer le dressage, est maintenant pensée dans sa genèse à partir de la prise en charge de la vie « qui donne au pouvoir son accès jusqu'au corps »¹⁹. Si la découverte du corps individuel comme cible et instrument de la discipline permet donc au pouvoir d'affiner tactiquement les techniques par lesquelles il entend dresser ce corps, c'est aussi, semble-t-il, la découverte du corps vivant

¹⁷ Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 183.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 188.

comme support et condition de son exercice qui lui confère sa productivité. Avec la biopolitique se trouve en effet suggérée une vitalité réflexive du pouvoir, par laquelle « l'espèce entre comme enjeu dans ses propres stratégies politiques »²⁰. Plus précisément, si le pouvoir se caractérise désormais par l'investissement des processus vitaux, c'est également par cet investissement qu'il devient lui-même un « agent de transformation de la vie humaine »²¹. S'il est dès lors possible de parler d'une physicalité du pouvoir, ce n'est donc plus seulement pour désigner l'ancrage matériel qui prévaut dans son analyse : *La Volonté de savoir* paraît ouvrir la possibilité de comprendre aussi cette expression dans le sens productif d'une normativité biologique, d'autant plus diffuse qu'elle investit de part en part les corps vivants qui lui servent de support et de relais.

Le caractère normatif qui se trouve ainsi accordé au pouvoir, dans sa corrélation aux processus vitaux qu'il prend pour cible, soulève toutefois un certain nombre de difficultés. Une première série de questions pouvant être adressées à Foucault concerne la nature exacte de la relation qui s'instaure à cet endroit entre le pouvoir et la vie. Nous avons vu que la détermination qualitative de la matière paraît conférer à celle-ci des attributs vitaux qui outrepassent sa considération fonctionnelle. On peut dès lors se demander si cette détermination est produite par le pouvoir ou si elle indique une nature ontologiquement fondée qui, à l'inverse, viendrait diffuser sur le pouvoir la productivité qui lui est inhérente – mais qui, partant, pourrait également lui soustraire une part de sa dimension créatrice. De la formulation proprement ontologique du problème qui se pose à cet endroit découlent en outre un certain nombre de difficultés secondaires. En particulier, l'indépendance supposée de la vie et du pouvoir mène à interroger les déterminations matérielles ou discursives qui peuvent leur être attribuées conjointement ou différemment. Cette première série de questions trouve toute son acuité dans les discussions et commentaires qui ont accompagné la réception du premier volume de *l'Histoire de la sexualité*, de la contemporanéité de Foucault à la nôtre. De façon significative, c'est essentiellement sur les pages de *La Volonté de savoir* dans lesquelles Foucault envisage une résistance au pouvoir qui pourrait être fondée sur les corps que se concentrent ces commentaires. En particulier, l'affirmation foucauldienne selon laquelle « contre le dispositif de sexualité, le point d'appui de la contre-attaque ne doit pas être le sexe-désir, mais les corps et les plaisirs »²² a fait l'objet de nombreuses discussions dont ne nous pouvons retracer ici le détail, mais dont nous voudrions souligner la dépendance à l'égard de la question ontologique

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 208.

que nous avons formulée²³. Cette assertion prend place dans un contexte précis, qui la qualifie d'abord négativement et tactiquement. Il s'agit pour Foucault de contester à cet endroit la primauté et l'autonomie substantielle du sexe pour le reconduire au dispositif de sexualité dont il dépend, et de mettre au jour, à cette occasion, la fonction pratique qui soutient l'établissement du sexe en instance autonome. Dans cette configuration, la promotion des corps et des plaisirs comme « point d'appui de la contre-attaque » relève d'une suggestion tactique plutôt que d'une assertion ontologique : il s'agit alors de contrer la stratégie discursive du dispositif de sexualité en imposant au *renversement* psychanalytique un nouveau *retournement* : « c'est de l'instance du sexe qu'il faut s'affranchir, *si, par un retournement tactique des divers mécanismes de la sexualité*, on veut faire valoir contre les prises du pouvoir, les corps, les plaisirs, les savoirs, dans leur multiplicité et leur possibilité de résistance »²⁴. Négativement, il s'agit donc ici pour Foucault de faire valoir la multiplicité corporelle sur laquelle le pouvoir s'enracine et qu'il contribue à recouvrir, plutôt que d'invoquer positivement une autre instance susceptible de venir contrer celle du sexe.

Toutefois, en dépit de la fonction tactique que les corps et les plaisirs acquièrent à cet endroit, l'indexation de la résistance sur une matérialité érotisée – et, par là, qualitativement différenciée – indique le lieu d'un problème ontologique. De fait : comment envisager une résistance des corps sans se référer à un substrat non seulement matériel, mais vital, que Foucault suggère bel et bien ? Dans le cadre problématique de *La Volonté de savoir*, l'invocation des corps et des plaisirs semble bien aller, de ce point de vue, dans le sens d'un matérialisme vitaliste, étoffé par la qualification du pouvoir en termes de rapports de force corporels, mais étouffé en même temps par l'organisation de ces rapports dans des dispositifs stratégiques sans lesquels ils ne feraient pas corps. Autrement dit, la question reste ouverte de savoir si le pouvoir compose les corps individués en organisant des forces matérielles préexistantes ou s'il secrète ces forces en même temps qu'il les agence. L'examen de cette question suppose toutefois de distinguer soigneusement, au préalable, le cas des corps individués de celui d'une matérialité corpusculaire considérée dans sa dimension qualitative, afin de ne pas confondre les lectures de Foucault qui interrogent une apparente naturalisation des processus vitaux et celles qui critiquent l'essentialisation de la subjectivité individuée²⁵.

²³ Nous développons plus longuement ces discussions dans un article dont nous reprenons ici les principaux résultats, et auquel nous nous permettons de renvoyer : cf. Marion FARGE, « Du corps du pouvoir au pouvoir des corps. Corps, individu et sujet chez Foucault », *Philosophique*, n° 26, 2023, p. 115-132.

²⁴ *Ibid.*, p. 208.

²⁵ Nous pensons en particulier, à cet endroit, au commentaire de Judith Butler, qui interroge l'invocation des corps et des plaisirs comme points d'appui de la résistance en pointant une discordance entre cette invocation et la construction discursive des corps individuels (cf. en particulier Judith BUTLER, « Reconsidérer “Les corps et les

Nous croyons en effet que la discussion du rapport entre les processus de subjectivation et la matérialité que ceux-ci supposent et sollicitent requiert de distinguer analytiquement ces deux aspects avant d'étudier leur interrelation. Avant donc d'entrer dans la discussion de la *normalisation* que le pouvoir impose discursivement aux corps, nous voudrions souligner que la question ontologique qui se pose à cet endroit indique aussi une difficulté que la discursivité des dispositifs corporels individués ne saurait résoudre, à savoir : la possibilité de supposer, en deçà de ces dispositifs, une matérialité pré-individuelle et anté-subjective des corps qui, dans sa dimension vitale, est susceptible de prendre le sens d'une *normativité*. De fait : si le pouvoir produit discursivement les corps individuels, cette opération suppose en même temps, non seulement le dressage des « multiplicités mobiles, confuses, inutiles »²⁶ dont ils sont composés, mais encore l'investissement de ce qu'il y a « de plus matériel, de plus vivant en eux »²⁷. Au niveau matériel des corpuscules, comme au niveau vital des rapports de force, il y a donc bien une ambiguïté de Foucault touchant la fondation ontologique de l'analytique du pouvoir – et, partant, de la critique qui en découle²⁸.

Si ce premier niveau d'analyse proprement « microscopique » doit dès lors nous intéresser, dans le cadre problématique qui est le nôtre, c'est non seulement parce que c'est à ce niveau que se situe la discussion avec Deleuze et Guattari, mais également parce que c'est lui qui concerne en premier lieu l'ancrage vital de la critique. Il est ainsi significatif que Deleuze, dans son commentaire des notions foucauldienne de « biopouvoir » et de « biopolitique », insiste sur

plaisirs" » [1999], tr. fr. Nathalie FERRON et Cécile GRIBOMONT, *Incidence*, n° 4-5, 2008/2009, p. 91-102). Il semble en effet que Butler critique à cet endroit une éventuelle sous-jacence subjective plutôt que l'idée d'un ancrage proprement matériel permettant l'instauration d'une telle subjectivité. Le cas d'Herculine Barbin, discuté par Foucault (cf. Michel FOUCAULT, « Le vrai sexe » [1980], texte n° 287 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 934-943) et commenté par Butler (cf. en particulier Judith BUTLER, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* [1990], tr. fr. Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, « Poche », 2006, p. 203), nous semble conforter ce diagnostic : celui-ci relève en effet davantage d'un cas critique d'identification discursive que de la promotion d'une matière naturalisée. Contre la lecture butlérienne de cet extrait, on peut ainsi faire valoir la prise en compte, par Foucault et même dans ce dernier cas, de l'organisation fondamentalement discursive de la corporéité individuelle et subjective (cette objection est notamment développée par Thamy AYOUC, dans « "Les corps et les plaisirs" : Foucault, le genre, la psychanalyse », *Figures de la psychanalyse*, vol. 35, n° 1, 2018, p. 87-102). Pour une présentation plus précise du cas d'Herculine Barbin et de son commentaire par Foucault et Butler, cf. Philippe SABOT, « Sujet, pouvoir et normes. De Foucault à Butler », dans Édouard JOLLY et Philippe SABOT (dir.), *Michel Foucault. À l'épreuve du pouvoir. Vie, sujet, résistance*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, « Philosophie », 2013, p. 59-74.

²⁶ Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir, op. cit.*, p. 161 (cf. *supra*, p. 242).

²⁷ Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, p. 200.

²⁸ Cette interprétation « corpusculaire » est suggérée par Mathieu Potte-Bonneville, qui rapproche à cet égard Foucault d'Épicure et de Lucrèce, sur la base de la contingence qui caractérise leur matérialisme (cf. Mathieu POTTE-BONNEVILLE, « Les corps de Michel Foucault », *Cahiers philosophiques*, vol. 130, n° 3, 2012, p. 91). Mathieu Potte-Bonneville note qu'un tel modèle affleure dans certains textes de Foucault : il cite notamment « La vie des hommes infâmes » où Foucault explique avoir abordé ces vies en partant « à la recherche de ces sortes de particules dotées d'une énergie d'autant plus grande qu'elles sont elles-mêmes plus petites et difficiles à discerner » (Michel FOUCAULT, « La vie des hommes infâmes » [1977], texte n° 198 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 240).

la dimension productive de la vie considérée comme « nouvel objet du pouvoir »²⁹. Celui-ci, dans une page de sa monographie sur Foucault dont la lecture attentive révèle un art maîtrisé de la gradation, va jusqu'à supposer chez ce dernier un vitalisme d'inspiration nietzschéenne :

Que veut dire Foucault, dans les plus belles pages de *La Volonté de savoir* ? Quand le diagramme de pouvoir abandonne le modèle de souveraineté pour fournir un modèle disciplinaire, quand il devient « bio-pouvoir », « bio-politique » des populations, prise en charge et gestion de la vie, c'est bien la vie qui surgit comme nouvel objet du pouvoir. [...] Seulement, quand le pouvoir prend ainsi la vie pour objet ou objectif, la résistance au pouvoir se réclame déjà de la vie, et la retourne contre le pouvoir. [...] Contrairement à ce que disait le discours tout fait, il n'y a nul besoin de se réclamer de l'homme pour résister. Ce que la résistance extrait du vieil homme, ce sont les forces, comme disait Nietzsche, d'une vie plus large, plus active, plus affirmative, plus riche en possibilités. Le surhomme n'a jamais voulu dire autre chose : c'est dans l'homme même qu'il faut libérer la vie, puisque l'homme lui-même est une manière de l'emprisonner. La vie devient résistance au pouvoir quand le pouvoir prend pour objet la vie. Là encore, les deux opérations appartiennent au même horizon [...]. Quand le pouvoir devient bio-pouvoir, la résistance devient pouvoir de la vie, pouvoir-vital qui ne se laisse pas arrêter aux espèces, aux milieux et aux chemins de tel ou tel diagramme. La force venue du dehors, n'est-ce pas une idée de la Vie, un certain vitalisme où culmine la pensée de Foucault ? La vie n'est-elle pas cette capacité de résister de la force ?³⁰

Ce commentaire, dans le cadre de notre étude, est particulièrement précieux : il pointe directement vers le lieu où s'origine l'ambiguïté foucauldienne que nous avons soulignée, en même temps qu'il révèle les partis pris de Deleuze lui-même touchant cette ambiguïté. À cet égard, il convient tout d'abord de remarquer que Deleuze situe à cet endroit la résistance au pouvoir, non dans l'homme, mais dans les forces anté-subjectives qui en sont extraites et qui peuvent, selon lui, se concevoir dans des termes nietzschéens. Ce faisant, il ancre la discussion au niveau proprement vital plutôt qu'au niveau des procès de subjectivation qui, dans ce cadre, constituent déjà une médiation entre la microscopie des rapports de force et la macroscopie des dispositifs de pouvoir. Mais en repérant, dans la vitalité des rapports de force, l'épicentre de l'ambiguïté foucauldienne, il tend en outre à accorder à ces rapports une forme d'autonomie qui s'apparente cette fois-ci à une subtile extrapolation du texte foucauldien. La première étape de l'interprétation deleuzienne est en effet fidèle à Foucault, en ce qu'elle tient compte du caractère conjoncturel de l'affirmation selon laquelle « la vie devient résistance au pouvoir *quand* le pouvoir prend pour objet la vie ». Mais, sous la plume de Deleuze, la vitalité même qui se trouve par là conférée au pouvoir tend à dépasser ce dernier pour acquérir vis-à-vis des dispositifs qui l'enserrent une certaine autonomie : « *quand* le pouvoir devient *bio-pouvoir*, la résistance devient *pouvoir de la vie, pouvoir-vital* qui ne se laisse pas arrêter aux espèces, aux milieux et

²⁹ Gilles DELEUZE, *Foucault, op. cit.*, p. 98.

³⁰ *Ibid.*

aux chemins de tel ou tel diagramme ». L'opposition que suggère Deleuze entre le « bio-pouvoir » et le « pouvoir-vital » souscrit certes encore, à ce stade, à l'historicisation foucauldienne des rapports de pouvoir, mais elle tend à insister sur les transformations proprement ontologiques qui en résultent touchant la vie du pouvoir. À l'issue de ces transformations, il devient alors possible, selon Deleuze, de concevoir un « pouvoir *de* la vie », secrété par le « pouvoir *sur* la vie » mais susceptible d'acquérir par rapport à lui une forme d'extériorité. La qualification, par Deleuze, de cette extériorité, dépasse dès lors le cadre conjoncturel auquel il s'était jusqu'alors astreint, et semble accorder à la vie même une autonomie substantielle : « la force venue du dehors, n'est-ce pas une idée de la Vie, un certain vitalisme où culmine la pensée de Foucault ? ».

La modalité interrogative qui commande la dernière étape de ce commentaire n'est pas rhétorique : elle s'inscrit dans la perspective problématisante qui caractérise plus généralement la réception deleuzienne de *La Volonté de savoir*. Elle tend toutefois à intensifier l'incompatibilité apparente entre deux voies interprétatives qui, à partir de la lecture de Foucault, insistent respectivement sur la construction discursive des corps, ou sur le substrat vital qui viendrait au contraire fonder les relations de pouvoir – et dont ces dernières pourraient, partant, tirer leur productivité. Or, si cette alternative est importante, dans le cadre du problème qui nous occupe, c'est en vertu non seulement de ses implications ontologiques, mais encore de ses conséquences politiques. Dans la mesure où la détermination intensive que le pouvoir psychanalytique confère à la matière semble pouvoir permettre d'ancrer ontologiquement la critique, il s'agit en effet de se demander, d'une part, quelle peut être l'efficacité d'un ancrage naturaliste pour diagnostiquer la conflictualité sociale, d'autre part, si cet ancrage considéré dans sa productivité vitale peut permettre de fonder la résistance au pouvoir.

6.2. DE LA NORMATIVITÉ VITALE À L'INCORPORATION NORMALISATRICE

Les ambiguïtés de Foucault touchant le rapport entre pouvoir et vie permettent ainsi de mieux cerner les enjeux pratiques résultant de la critique de la psychanalyse. La mise au jour, par cette dernière, de l'affectivité corporelle et de la détermination qualitative de la matérialité soumise au pouvoir engage un questionnement portant à la fois sur l'origine de la productivité du pouvoir et sur l'ancrage de la critique. Cette question, dans un cadre foucauldien, peut se formuler comme suit : si les corps investis par le pouvoir lui confèrent sa vitalité, peuvent-ils

être envisagés réciproquement comme un substrat susceptible de retourner contre le pouvoir les forces que celui-ci articule stratégiquement ? Autrement dit, le pouvoir sur la vie autorise-t-il à envisager réciproquement un pouvoir vital – et le pouvoir sur les corps, partant, un pouvoir des corps ? La réponse à cette question nécessite, dans un premier temps, de déterminer si c'est effectivement la corporéité qui transfère au pouvoir sa vitalité créatrice, ou si cette productivité même doit d'abord être conçue comme un effet du pouvoir sur la vie. Or, de ce point de vue, le problème des lectures qui opposent, chez Foucault, la matérialité des corps à la discursivité du pouvoir est de séparer ontologiquement deux réalités que Foucault ne peut penser qu'ensemble, c'est-à-dire littéralement l'une *dans* l'autre. Contre ces lectures, deux options semblent dès lors envisageables : l'une consiste à faire valoir la construction discursive de la matérialité, l'autre, au contraire, à insister sur les déterminations matérielles du discours.

Ces deux voies se complètent plutôt qu'elles ne s'opposent : elles ont en effet en commun de chercher à penser l'unité relationnelle des corps et du pouvoir, et engagent ce faisant, plus largement, un questionnement sur l'immanence de la nature et de la culture. Par là, elles pointent une question fondamentale pour notre problème, en ce qu'elles se heurtent à la difficulté de penser la conflictualité sociale à partir de la codépendance qui s'atteste à cet endroit. Nous avons souligné que cette difficulté travaillait déjà les approches freudo-marxistes, où elle prenait la forme d'un double écueil : là où le maintien d'une opposition stricte entre nature et culture pouvait mener à la minoration du devenir social des pulsions, l'insistance sur l'information culturelle du désir conduisait quant à elle à une conception adaptative de la personnalité, peu à même de diagnostiquer les oppositions ou d'ancrer la résistance³¹. Nous avons également repéré à cette occasion, dans la reprise et l'élaboration, par Althusser, de la notion lacanienne d'ordre symbolique, une tentative de dépasser cette opposition *via* l'introduction d'un tiers terme entre un imaginaire culturel et un réel naturalisé. Cette tentative, toutefois, paraissait échouer lorsqu'elle en venait à placer l'inconscient même sous la dépendance d'une structure symbolique qu'Althusser identifiait tendanciellement à un ordre idéologique³². Nous voudrions donc reprendre ici le questionnement ouvert par l'articulation psychanalytique entre nature et culture, pour évaluer la capacité de Deleuze, Guattari et Foucault à en déplacer les termes. Dans la mesure où leur ambition critique peut être envisagée à partir de leur volonté de situer l'analyse en deçà de la polarisation entre le sujet de l'inconscient et les structures de pouvoir, sans pour autant niveler les aspérités sociales, il est en effet décisif de mesurer leur aptitude à se départir de l'idée d'une

³¹ Cf. *supra*, p. 105-112.

³² Cf. *supra*, p. 112-120.

superstructure idéologique ou discursive identifiée à la sédimentation ordonnée de contenus culturels.

6.2.1. De la nature à la culture : penser la normativité

C'est dans ce cadre que les interprétations du rapport entre le pouvoir et les corps qui insistent soit sur la construction discursive de la matière, soit sur les déterminations matérielles du discours, si elles ne s'opposent pas, se distinguent néanmoins selon nous. La première voie consiste en effet à soustraire l'approche structurelle des phénomènes culturels à leur interprétation représentationnelle, pour faire valoir le branchement direct de la structure discursive sur la vie matérielle et sociale. La deuxième consiste plutôt à penser la production de cette structure même à un niveau proprement infra-organisationnel. Suivant la première ligne d'analyse, il importe de souligner que la notion d'idéologie, telle qu'elle est repensée par Althusser pour désigner une « existence matérielle »³³, peut être mobilisée à nouveaux frais pour éclairer la démarche foucauldienne. En dépit des prises de position récurrentes de Foucault à l'encontre des notions althussériennes d'idéologie et d'appareils idéologiques d'État³⁴, les innovations qu'impliquent ces notions touchant l'analyse des dispositifs de pouvoir se rapprochent en effet largement de certaines de ses conceptions. Pour Althusser, comme pour Foucault, il s'agit d'insister sur l'immanence de ces dispositifs à la matérialité qu'ils se soumettent et de souligner, ce faisant, que cette matière même est toujours déjà tramée de discours³⁵. Dans cette configuration, l'un et l'autre entendent donc bien aller contre une

³³ Louis ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État » dans *Sur la reproduction*, *op. cit.*, p. 291.

³⁴ Cf. en particulier Michel FOUCAULT, « Entretien avec Michel Foucault » (1977), texte n° 192 dans *Dits et écrits. Tome II*, *op. cit.*, p. 148, où la critique de l'opposition entre vérité et idéologie vise implicitement Althusser. Les critiques de la notion d'appareil d'État sont encore plus fréquentes (outre les nombreuses allusions qui y sont faites dans les *Dits et écrits*, cf. notamment Michel FOUCAULT, *La Société punitive*, *op. cit.*, « Leçon du 28 mars 1973 », p. 229-251 ; ainsi que Michel FOUCAULT, *Le Pouvoir psychiatrique*, *op. cit.*, « Leçon du 7 novembre 1973 », p. 3-20 et le commentaire que nous en proposons *supra*, p. 169-174). Les critiques adressées à la notion d'idéologie et à celle d'appareil d'État ne sont pas strictement équivalentes, mais Foucault lie ces deux aspects en ce qu'il les juge inadéquats à diagnostiquer la microscopie des rapports de pouvoir. Sur ce point, cf. Michel FOUCAULT, « Asiles. Sexualité. Prisons » (1975), texte n° 160 dans *Dits et écrits. Tome I*, *op. cit.*, p. 1640 où la formule « d'appareil idéologique » est explicitement rapportée à Althusser. Pour un exposé plus complet de la critique foucauldienne de la notion d'idéologie, cf. Orazio IRRERA et Pierre MACHEREY, « Michel Foucault et les critiques de l'idéologie », *Methodos* [en ligne], n° 16, 2016, consulté le 23 mai 2023, URL : <http://journals.openedition.org/methodos/4667>.

³⁵ C'est en ce sens qu'Audrey Benoit peut qualifier l'unité des démarches d'Althusser et de Foucault dans les termes d'un « matérialisme discursif » qui suppose « d'envisager la matérialité comme toujours déjà prise dans la manière dont on la dit et dont on la connaît » (Audrey BENOIT, *Trouble dans la matière. Pour une épistémologie matérialiste du sexe*, Paris, Éditions de la Sorbonne, « Philosophies pratiques », 2019, p. 334).

conception de l'idéologie qui la situerait d'abord « dans la tête des gens »³⁶. Cette analogie, toutefois, en ce qu'elle se fonde sur une approche discursive de la matérialité s'effectuant « par le haut », et qu'elle prend comme point de départ les dispositifs de pouvoir plutôt que la réalité infra-dispositionnelle, méconnaît selon nous le point à partir duquel les analyses de Foucault diffèrent de celles d'Althusser. Pour ce dernier, en effet, l'existence matérielle de l'idéologie doit être référée à la matérialité de l'*appareil* idéologique lui-même³⁷. Autrement dit, il y a bien dans ce cadre un primat structurel des dispositifs étatiques qui, pour n'être pas réductibles à un *imaginaire* social, n'en demeurent pas moins relativement autonomes par rapport à la base infra-idéologique sur laquelle ils exercent en retour leur action. Or, il nous semble que la différence de cette conception avec celle de Foucault peut se laisser repérer dans le traitement de la matérialité infra-institutionnelle qui constitue, selon ce dernier, l'objet d'une approche micro-physique du pouvoir. Autrement dit, la question que nous souhaiterions ici travailler n'est pas tant celle de la matérialité discursive des *dispositifs* de pouvoir, que celle de la vitalité proprement infra-idéologique des *rapports de force* par lesquels Foucault entend d'abord penser le pouvoir.

Pour cette raison, la deuxième voie que nous avons identifiée, consistant à rapporter les sédimentations discursives à leurs déterminations matérielles infra-structurelles, nous semble plus à même d'identifier l'originalité, mais aussi les aspérités des analyses foucauldienne. En particulier, lorsque cette approche prend acte des déterminations qualitatives de la matière mises au jour par l'idée d'un pouvoir sur la vie, elle permet d'interroger l'éventuel fondement vital d'une productivité du pouvoir, que Foucault entend significativement penser en termes de normativité plutôt que d'idéologie. L'attention accrue que Foucault porte au concept de norme, et la réévaluation dont celui-ci fait l'objet à la fin des années 1970, peuvent en effet être interprétées à travers la volonté de ressaisir l'agentivité des rapports de pouvoir au niveau de leur capacité à non seulement reproduire les structures sociales, mais encore à les produire. De cette volonté témoigne, en particulier, la distinction proposée par Foucault dans son cours de

³⁶ Cf. Michel FOUCAULT, « Non au sexe roi », texte n° 200 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 263. Cette expression, sous la plume de Foucault, ne renvoie pas tant à la conception de l'idéologie qu'il prête à Althusser, qu'à celle, selon lui inhérente à l'usage de cette notion, qui présupposerait un sujet conscient antérieur à sa constitution dans le pouvoir. Sur ce dernier point, cf. en particulier Michel FOUCAULT, « Entretien avec Michel Foucault » (1977), texte n° 192 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 148, où cette caractéristique de l'idéologie constitue le « deuxième inconvénient » qu'il repère dans son usage, et Michel FOUCAULT, « Pouvoir et corps » (1975), texte n° 157 dans *Dits et écrits. Tome I, op. cit.*, p. 1624, où l'idée d'un « sujet humain dont le modèle a été donné par la philosophie classique et qui serait doté d'une conscience dont le pouvoir viendrait s'emparer » renvoie à une perspective que Foucault juge authentiquement marxiste.

³⁷ Cf. Louis ALTHUSSER, « Idéologie et appareils idéologiques d'État » dans *Sur la reproduction, op. cit.*, p. 293 : « nous remarquerons que ces *pratiques* sont réglées par des *rituels* dans lesquels ces pratiques s'inscrivent, au sein de l'*existence matérielle d'un appareil idéologique* ».

1978 entre la normalisation disciplinaire et la normation propre aux dispositifs de sécurité³⁸. Là où la normation se rapporte sous sa plume à une codification juridique et à un modèle « primitivement prescriptif » au sein duquel l'imposition de la norme précède et fonde le repérage du normal et de l'anormal, la normalisation prend acte de la plasticité d'une norme qui, en deçà de ce modèle, travaille à même le corps le normal et l'anormal pour se constituer différemment dans ce repérage. Cette redéfinition est importante pour notre problème : elle tend en effet, d'une part, à rapprocher la notion de norme du sens proprement biologique qui peut lui être accordé, mais elle paraît aussi indiquer, d'autre part, une voie infra-institutionnel qui paraît désigner chez Foucault le fondement de son analyse du pouvoir. C'est le rapport entre ces deux implications qu'il s'agit donc pour nous d'interroger.

Premièrement, on peut ainsi souligner que la norme semble prendre, à l'occasion de cette redéfinition, un sens assez proche de celui que Foucault lui attribue dans *La Volonté de savoir*, lorsqu'il rapporte « l'importance croissante prise par le jeu de la norme aux dépens du système juridique de la loi » au développement du biopouvoir³⁹. L'une des conséquences de ce pouvoir, écrit ainsi Foucault, est que la loi y « fonctionne toujours davantage comme une norme », de sorte qu'« une société normalisatrice est l'effet historique d'une technologie de pouvoir centrée sur la vie »⁴⁰. Deuxièmement, on peut également remarquer que ce qui, à cet endroit, est qualifié comme un « effet historique » semble finalement rejoindre une définition plus systématique du pouvoir, qui prend, sous la plume de Foucault, le sens d'un prérequis méthodologique :

Par pouvoir, il me semble qu'il faut comprendre d'abord la multiplicité des rapports de force qui sont immanents au domaine où ils s'exercent, et sont constitutifs de leur organisation ; le jeu qui par voie de luttes et d'affrontements incessants les transforme, les renforce, les inverse ; les appuis que ces rapports de force trouvent les uns dans les autres, de manière à former chaîne ou système, ou, au contraire, les décalages, les contradictions qui les isolent les uns des autres ; les stratégies enfin dans lesquelles ils prennent effet, et dont le dessin général ou la cristallisation institutionnelle prennent corps dans les appareils étatiques, dans la formulation de la loi, dans les hégémonies sociales⁴¹.

Nous retrouvons, à la lecture de ces lignes, la question de l'éventuel fondement ontologique de la méthode, et, le cas échéant, du rôle qu'est susceptible de jouer dans cette fondation la conjoncture historique au sein de laquelle s'inscrit la psychanalyse. Mais ce que la qualification normative du pouvoir ajoute alors à ce questionnement est la possibilité de rapporter

³⁸ Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France. 1977-1978*, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2004, p. 58-59.

³⁹ Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir, op. cit.*, p. 189.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 190.

⁴¹ *Ibid.*, p. 121-122.

l'immanence et la productivité que Foucault prête alors au pouvoir au jeu d'une normativité infra-institutionnelle pouvant être comprise en termes biologiques. Or, dans un tel cadre, s'il y a bien une matérialité du pouvoir, celle-ci ne peut être indexée à une structure idéologique, fût-elle reconsidérée au point de vue de ses stratifications matérielles.

Il est de ce point de vue significatif que la redéfinition positive du pouvoir que Foucault livre à cet endroit s'adosse d'abord, négativement, à une critique de la conception qui renverrait ce dernier à un « ensemble d'institutions et d'appareils qui garantissent la sujétion des citoyens dans un État donné »⁴², suivant une acception qui vise en premier lieu la thématization althussérienne des appareils idéologiques d'État. Afin de cerner la conséquence de la redéfinition foucauldienne de la norme eu égard à l'analyse en termes d'idéologie, il convient donc de porter notre attention non seulement sur le niveau infra-institutionnel que cette notion vise à prendre en charge, mais également sur la manière dont peut se concevoir la production normative. À cet égard, la notion d'« infra-idéologie », proposée par Pierre Macherey pour caractériser la rematérialisation normative de l'idéologie nous semble particulièrement précieuse. Cette notion peut en effet, semble-t-il, rendre compte de la productivité du pouvoir et de son action sur les sujets qu'il informe à un niveau proprement anté-organisationnel. Selon Pierre Macherey, si cette action peut être qualifiée d'idéologique en ce sens spécifique, c'est parce que ces sujets n'ont en son sein nul besoin de connaître les normes « pour avoir à se situer dans le champ qu'elles informent de façon insidieuse »⁴³.

La notion d'infra-idéologie, toutefois, semble soumise à une sorte de double contrainte, précisément dans la mesure où elle entend se situer à un niveau véritablement « micro », anté-culturel et infra-discursif, tout en rapportant la productivité de l'idéologie à l'organisation symbolique de son champ d'application. À la limite, cette ambiguïté se trouve inscrite à même le concept apparemment contradictoire d'« infra-idéologie » : défini comme « le type spécifique d'idéologie ou de manipulation de l'ordre symbolique approprié à une société de normes »⁴⁴, celui-ci affiche en effet la tentative ambitieuse d'articuler rigoureusement le niveau « micro » des rapports de force à l'ordre symbolique qui en fixe les manifestations. Dans ce cadre, l'infra-idéologie acquiert un sens économique qui précède et fonde les stratifications discursives et les identifications imaginaires qui en résultent. Ainsi, écrit Macherey :

L'idéologie, de part en part matérialisée, n'est plus un supplément ou une survivance, donc quelque chose qui vient s'ajouter en plus voire en trop ; elle s'est incorporée au réel qu'elle travaille et

⁴² *Ibid.*, p. 121.

⁴³ *Ibid.*, p. 15.

⁴⁴ Pierre MACHEREY, *Le Sujet des normes*, Paris, Amsterdam, 2014, p. 16.

qu'elle contribue à produire, en particulier en effectuant la position de sujet qui est indispensable au fonctionnement de son « économie ». Elle est devenue ce que nous proposons d'appeler « infra-idéologie », au sens d'une idéologie qui intervient insidieusement par avance et par en dessous, et qui n'a pas besoin, pour agir efficacement, d'être formulée ou représentée, de passer par le relais de significations⁴⁵.

Pierre Macherey s'appuie significativement à cet endroit sur le commentaire de la normativité foucauldienne proposé par Stéphane Legrand, qui pose comme « premier postulat » de son analyse l'idée selon laquelle « Foucault est un penseur (c'est-à-dire s'efforce d'être un penseur) matérialiste »⁴⁶. Ce parti pris confère à la confrontation entre Foucault et Marx une portée particulièrement stimulante, mais elle permet surtout, eu égard à notre travail, de conforter l'hypothèse selon laquelle la « micro-physique » foucauldienne engage bien quelque chose comme une économie du pouvoir qui peut être envisagée au point de vue matériel des forces productives prises en charge par un certain mode de production subjective. Cette requalification économique d'une idéologie agissant « insidieusement par avance et par en dessous » engage toutefois une tension entre la fonction reproductive des dispositifs de pouvoir dans leur acception idéologique, et la thématique foucauldienne du pouvoir comme rapport de forces directement productif⁴⁷. Cette tension témoigne selon nous de l'écart qu'il peut y avoir entre les deux voies d'analyse que nous avons voulu dégager. Si toutes deux tâchent en effet de penser la réciprocité entre la matérialité des rapports de force et la discursivité des dispositifs de pouvoir, il n'en demeure pas moins que l'approche consistant à éclairer la normativité à partir des forces directement engagées dans ces rapports de pouvoir revient de fait à analyser les dispositifs à partir des conditions génétiques et somme toute naturelles de leur formation, suivant une voie qui semble devoir mettre en suspens l'idée même d'idéologie, dans ce qu'elle porte encore d'opérativité symbolique.

Il est de ce point de vue significatif que Pierre Macherey, lorsqu'il cherche à établir une « histoire naturelle des normes », lise dans l'immanence et la productivité du pouvoir foucauldien le signe d'une normativité qu'il réfère significativement à Canguilhem et à

⁴⁵ *Ibid.*, p. 302.

⁴⁶ Stéphane LEGRAND, *Les Normes chez Foucault*, Paris, PUF, « Pratiques théoriques », 2007, p. 2.

⁴⁷ Cette tension est notamment pointée par Orazio Irrera dans le compte-rendu qu'il donne de l'ouvrage de Pierre Macherey (cf. Orazio IRRERA, « Autour de l'«infra-idéologie» : être sujet, entre normes et idéologie », *Methodos* [en ligne], n° 16, 2016, consulté le 23 mai 2023, URL : <https://journals.openedition.org/methodos/4670>). Pour un aperçu plus complet des discussions autour de la notion d'infra-idéologie, nous renvoyons plus généralement au dossier de ce numéro de *Methodos*, qui comporte, outre l'entretien entre Orazio Irrera et Pierre Macherey que nous avons déjà signalé (Orazio IRRERA et Pierre MACHEREY, « Michel Foucault et les critiques de l'idéologie », art. cit.), un compte-rendu de Philippe Sabot qui insiste sur le problème critique et pratique que soulève l'interprétation idéologique du rapport aux normes (Philippe SABOT, « De Foucault à Macherey, penser les normes », *Methodos* [en ligne], n° 16, 2016, consulté le 23 mai 2023, URL : <http://journals.openedition.org/methodos/4652>).

Spinoza⁴⁸. L'interprétation qui en découle, lorsqu'elle insiste sur la dimension biologique d'une norme comprise dans sa « fonction biologique d'inclusion et de régulation »⁴⁹, confine dès lors à une sorte de vitalisme dans lequel cependant – la précision est importante – la force vitale ne préexiste pas à l'organisation dispositionnelle dans laquelle elle se produit : « la force de la vie, c'est bien ce dont il s'agit ici, pour autant que cette force ne soit pas essentialisée, c'est-à-dire mythiquement ramenée au statut d'une force vitale dont le “pouvoir” préexisterait à l'ensemble des effets qu'il produit »⁵⁰. Cette lecture nous semble particulièrement importante, dans la mesure où elle prend acte d'une nouvelle économie normative, dont nous avons déjà pu souligner les déterminations vitales et l'ancrage psychanalytique. L'interprétation de Macherey semble donc bien aller ici à rebours de l'insistance sur les déterminations socio-culturelles d'un ordre symbolique. Au sein d'un tel ordre, de fait, les dimensions idéologiques, y compris lorsqu'elles sont rematérialisées, n'en demeurent pas moins entées sur une codification juridique de la norme. La question qui se pose à cet endroit, si l'on en revient au texte de Foucault, concerne dès lors la difficulté qu'il peut y avoir à insister sur la dimension « vitale » de la matérialité prise en charge par le biopouvoir, aux dépens de ses dimensions discursives. Il est de ce point de vue significatif que Macherey, lorsqu'il réédite son article dans le cadre d'une confrontation plus systématique des conceptualités foucauldienne et canguilhemienne, remplace l'expression « force de la vie » qui s'y trouvait d'abord employée par celle de « force de la vérité »⁵¹. Macherey se réfère à cet endroit à Pascal et à l'expression que ce dernier emploie dans son *Récit de la grande expérience de l'équilibre des liqueurs* : on peut donc lire dans cette modification la correction d'une coquille. Mais il est également possible d'y voir une volonté d'être plus fidèle à Foucault, en s'éloignant davantage de la perspective vitaliste.

C'est à cet endroit que la comparaison avec Deleuze et Guattari est susceptible de s'avérer particulièrement éclairante touchant le devenir culturel de la nature. C'est précisément ce point qui retient l'attention de Guillaume Sibertin-blanc dans une discussion qu'il engage avec Macherey autour de la codépendance entre la nature et la culture. Cette discussion porte sur la confrontation entre la version foucauldienne d'une « histoire naturelle des normes » et un « naturalisme vitaliste » d'orientation guattaro-deleuzienne. Cette dernière perspective, suivant Guillaume Sibertin-Blanc, désignerait une direction plus à même de penser non seulement

⁴⁸ Pierre MACHEREY, « Pour une histoire naturelle des normes », dans *Michel Foucault, philosophe. Rencontre internationale*, Paris, Seuil, « Des travaux », 1989, p. 203-221.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 203.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 218.

⁵¹ Pierre MACHEREY, *De Canguilhem à Foucault. La force des normes*, Paris, La Fabrique, 2009, p. 92.

l'immanence, mais encore la capacité créatrice d'une normativité proprement vitale⁵². De fait : lorsque Foucault thématise ultérieurement le rapport du sujet aux normes qui le constituent dans les termes d'une « ontologie historique de nous-mêmes »⁵³, il engage une analyse qui, dans une lignée plus kantienne que nietzschéenne, porte une attention accrue à la contingence historique des normes en question. Ces dernières, dans le cadre que Foucault s'assigne alors, correspondent à des formations culturelles plutôt qu'à des puissances d'actualisation qui, chez Deleuze et Guattari, peuvent être rapportées à la création vitale de valeurs nouvelles⁵⁴. Nous souscrivons, de ce point de vue, à l'idée selon laquelle la différence qui s'atteste à cet endroit entre Deleuze, Guattari et Foucault ne consiste pas seulement dans l'importance qu'ils accordent respectivement au désir ou au pouvoir, mais correspond plus fondamentalement à un « déplacement du point de départ de la pensée de la culture : non pas les dispositifs de pouvoir et leurs formations historiques, mais la puissance de la vie (“primat du désir”) et son rapport à un “champ de force”, atmosphère ambiante où s'élaborent les conditions du devenir »⁵⁵.

Or, dans le cadre de notre analyse, il convient de souligner que le devenir culturel de la nature qui s'atteste à cet endroit de la conceptualité guattaro-deleuzienne peut venir éclairer l'idée d'un inconscient reconsidéré au point de vue de son auto-production réelle. Il nous apparaît à cet égard significatif que Deleuze et Guattari prennent la défense de Reich et de Marcuse contre les contempteurs de la position naturaliste, lorsqu'il s'agit de soustraire l'inconscient à son interprétation symbolique comme à sa codification juridique :

L'inconscient est noir, dit-on. On reproche souvent à Reich et à Marcuse leur « rousseauisme », leur *naturalisme* : une certaine conception trop idyllique de l'inconscient. Mais justement ne

⁵² Cf. Guillaume SIBERTIN-BLANC, « Pour un naturalisme vitaliste. Les devenirs et la culture », *Methodos* [en ligne], n° 2, 2002, consulté le 24 mai 2023, URL : <http://journals.openedition.org/methodos/92>.

⁵³ Michel Foucault, « Qu'est-ce que les lumières ? » (1984), texte n° 339 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 1393. Nous reviendrons *infra*, p. 420-430 sur cette « ontologie de l'actualité » et sur la valeur critique qu'elle est susceptible d'acquérir.

⁵⁴ De ce point de vue, on peut remarquer que la normativité que Deleuze et Foucault tâchent de penser engage leur rapport respectif à Nietzsche. La différence qui, dès les années 1960, semblait s'avérer entre leurs deux lectures de Nietzsche (cf. *supra*, p. 58-61), paraît ici s'accroître à mesure que s'affirment leurs divergences philosophiques. Cette divergence est bien résumée dans Michel FOUCAULT, « Structuralisme et post-structuralisme » (1983), texte n° 330 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 1263-1264, où Foucault thématise la différence entre Deleuze et lui-même au sujet du désir à partir de leur rapport à Nietzsche : « - Je crois qu'on est en train de clarifier ce que vous entendez par volonté de savoir, cette référence à Nietzsche. Il me semble que vous admettiez tout à fait une certaine parenté avec Deleuze, jusqu'à un certain point. Est-ce que cette parenté irait jusqu'à la conception du désir deleuzien ? - Non, justement pas. [...] Il me semble que son problème a bien été, en effet, au moins pendant longtemps, de poser ce problème du désir ; et c'est vraisemblablement dans la théorie du désir qu'on voit chez lui les effets de la relation à Nietzsche, alors que mon problème n'a pas cessé d'être toujours la vérité, le dire vrai [...] ». Sur ce point, Deleuze est peut-être moins lucide lorsque, questionné sur « les différences et les similitudes entre [“son”] Nietzsche et celui de Foucault » (Gilles DELEUZE, *Pourparlers, op. cit.*, p. 124) il maintient l'hypothèse d'un vitalisme foucauldien d'inspiration nietzschéenne, conformément à la ligne d'analyse déjà suivie dans son *Foucault* (cf. *supra*, p. 283-285).

⁵⁵ Guillaume SIBERTIN-BLANC, « Pour un naturalisme vitaliste. Les devenirs et la culture », *art. cit.*

prête-t-on pas à l'inconscient des horreurs qui ne peuvent être que celles de la conscience, et d'une croyance trop sûre d'elle-même ? Est-ce exagéré de dire que, dans l'inconscient, il y a nécessairement moins de cruauté et de terreur, et d'un autre type, que dans la conscience d'un héritier, d'un militaire ou d'un chef d'État ? L'inconscient a ses horreurs, mais elles ne sont pas anthropomorphiques. Ce n'est pas le sommeil de la raison qui engendre les monstres, mais plutôt la rationalité vigilante et insomniaque. L'inconscient est rousseauiste, étant l'homme-nature⁵⁶.

À cet endroit semble s'affirmer une position naturaliste, par laquelle Deleuze et Guattari entendent rendre compte analytiquement et pratiquement du devenir culturel de la vitalité inconsciente du désir. Ce naturalisme s'apparente dès lors à une détermination infra-consciente des stratifications culturelles. Ainsi l'inconscient, en tant qu'il s'auto-produit dans la réalité vitale du désir, acquiert-il une forme de consistance ontologique indexée à cette matérialité. L'inconscient guattaro-deleuzien peut donc être dit proprement infra-structurel, antérieur de ce point de vue à toute détermination idéologique ou symbolique, suivant le « principe le plus général de la schizo-analyse » :

Le principe le plus général de la schizo-analyse est que, toujours, le désir est constitutif d'un champ social. De toute façon, il est de l'infra-structure, pas de l'idéologie : le désir est dans la production comme production sociale, de même que la production est dans le désir comme production désirante⁵⁷.

Dans ce cadre, plutôt que la conjoncture historique présidant à l'instauration d'un pouvoir sur la vie, c'est donc la saturation libidinale du champ social qui confère à la matière sa vitalité.

Ce faisant, le rapport entre vie et pouvoir peut être pensé chez Deleuze et Guattari dans les termes d'une naturalisation des devenirs culturels, là où, chez Foucault, l'immanence de la nature à la culture est plutôt conçue comme une détermination historique de la nature. Semble donc s'attester à cet endroit une différence subtile mais décisive au point de vue critique, qui peut se formuler comme suit : là où Deleuze et Guattari élaborent en somme une alter-naturalisation de la culture (« *alter* », car ce n'est pas alors un contenu biologique qui est pris comme référence mais une productivité immanente au procès du désir), Foucault pense quelque chose comme une alter-culturalisation de la nature (« *alter* », car la culture n'est pas alors conçue structurellement dans ses stratifications idéologiques, mais plastiquement dans ses configurations historiques). Relativement à la question proprement ontologique de l'ancrage vital de la critique, cette dernière position engage une détermination strictement relationnelle du niveau infra-institutionnel analysé par Foucault. Autrement dit, s'il y a effectivement chez ce dernier un primat normatif du pouvoir, celui-ci n'est pas à entendre au sens substantiel d'une

⁵⁶ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Edipe*, op. cit., p. 134 (nous soulignons).

⁵⁷ *Ibid.*, p. 420-421.

force conçue comme un réservoir énergétique, mais au sens d'un certain *rapport* de forces, effectivement produit dans un dispositif donné, qui confère au pouvoir son agentivité. Pour cette raison, le pouvoir sur la vie ne peut guère s'envisager chez Foucault selon un modèle corpusculaire au sein duquel les forces infra-institutionnelles viendraient désigner des individuations impersonnelles ou des singularités pré-individuelles. Bien plutôt : dans ce dernier cadre, là où le pouvoir sur la vie désigne une certaine économie politique produisant une organisation individuelle et subjective qui lui est adéquate, le pouvoir de la vie engage plutôt de nouvelles configurations relationnelles, et d'autres manières de « faire corps ». Par suite, la différence entre Deleuze, Guattari et Foucault ne consiste plus seulement dans la manière dont ils appréhendent la matérialité infra-institutionnelle qui constitue le point de départ de leurs analyses. Elle concerne également la manière dont ils conçoivent respectivement l'organisation de cette matérialité dans des entités individuelles et subjectives.

6.2.2. Corps, individus et sujets : ancrer la normalisation

C'est à cet endroit, sans doute, que la différence entre Deleuze, Guattari et Foucault acquiert une importance proprement critique. Cette importance se mesure à leur capacité respective à diagnostiquer la conflictualité sociale à partir de l'opposition qu'ils conçoivent entre, d'une part, le niveau « micro » de la matérialité libidinale ou relationnelle agencée par le pouvoir, d'autre part, le niveau « macro » des dispositifs résultant de cet agencement, dont l'action en retour produit quelque chose comme un sujet. On comprend mieux, dès lors, l'insistance de Deleuze sur la question de la répression et sur celle de la résistance dans la série de notes qu'il adresse à Foucault à l'issue de la parution de *La Volonté de savoir*. La distinction que propose Deleuze entre les dispositifs de pouvoir et les agencements de désir lui permet en effet de concevoir une « re-territorialisation » qui, dans ses effets, s'apparente bien à une forme de répression :

Les agencements de désir n'ont rien à voir avec de la répression. Mais évidemment, pour les dispositifs de pouvoir, je n'ai pas la fermeté de Michel, je tombe dans le vague, vu le statut ambigu qu'ils ont pour moi : dans *S et P*, Michel dit qu'ils normalisent et disciplinent ; je dirais qu'ils codent et reterritorialisent (je suppose que, là aussi, il y a là autre chose qu'une distinction de mots). Mais vu mon primat du désir sur le pouvoir, ou le caractère secondaire que prennent pour moi les dispositifs de pouvoir, leurs opérations gardent un effet répressif, puisqu'ils écrasent non pas le désir comme donnée naturelle, mais les pointes des agencements de désir. Je prends une des thèses les plus belles de *VS* : le dispositif de sexualité rabat la sexualité sur le sexe (sur la différence des sexes... etc. ; et la psychanalyse est en plein dans le coup de ce rabattement). J'y vois un effet de répression, précisément à la frontière du micro et du macro : la sexualité, comme agencement de

désir historiquement variable et déterminable, avec ses pointes de déterritorialisation, de flux et de combinaisons, va être rabattu sur une instance molaire, « le sexe », et même si les procédés de ce rabattement ne sont pas répressifs, l'effet (non-idéologique) est répressif, pour autant que les agencements sont cassés, pas seulement dans leurs potentialités, mais dans leur micro-réalité⁵⁸.

Deleuze ne suit que partiellement à cet endroit le mot d'ordre foucauldien : « ni idéologie, ni répression ». La critique de la notion d'idéologie est en effet corrélée, on l'a vu, à la volonté d'analyser les rapports de pouvoir à un niveau infra-conscient : de ce point de vue, Deleuze est d'accord avec Foucault pour affirmer que les formations discursives ou les énonciations, « n'ont rien à voir avec l'idéologie »⁵⁹. La notion de répression, toutefois, demeure quant à elle opérante chez lui, dans la mesure où les dispositifs de pouvoir, y compris lorsqu'ils sont rapportés à la matérialité qui les conditionne, ne s'identifient pas strictement aux lignes de fuite du désir. Or, ce sont bien ces dernières qui, du point de vue de Deleuze, constituent la détermination première d'un champ social :

Je dirais pour mon compte : une société, un champ social ne se contredit pas, mais ce qui est premier, c'est qu'il fuit, il fuit d'abord de partout, ce sont les lignes de fuite qui sont premières (même si « premier » n'est pas chronologique). [...] Les lignes de fuite ne sont pas forcément « révolutionnaires », au contraire, mais c'est elles que les dispositifs de pouvoir vont colmater, ligaturer. [...] Là encore, je retrouve le primat du désir, puisque le désir est précisément dans les lignes de fuites, conjugaison et dissociation de flux. Il se confond avec elles⁶⁰.

La secondarité ontologique du pouvoir sur les lignes de fuite permet ainsi à Deleuze de concevoir les opérations de ce dernier dans les termes d'une répression, dans la mesure où le pouvoir, sans être extérieur au désir dont il constitue la coordonnée immanente, n'en récapitule toutefois pas le tout. Ce point est décisif, aussi bien pour le diagnostic d'une conflictualité sociale immanente, que pour les pratiques pouvant en résulter. Car la primauté des mouvements de déterritorialisation ne permet pas seulement de concevoir la répression du désir par le pouvoir : elle a également pour corrélat le maintien d'une perspective libératrice, sous la forme d'une échappée hors pouvoir plutôt que d'une résistance. Sur ce point également, Deleuze se montre très lucide quant à l'irréductibilité de ses thèses à l'égard de celles de Foucault :

Pour moi, il n'y a pas de problème d'un statut des phénomènes de résistance : puisque les lignes de fuite sont les déterminations premières, puisque le désir agence le champ social, ce sont plutôt

⁵⁸ Gilles DELEUZE, « Désir et plaisir » (1977), dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 115-116.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 115. Un peu plus haut dans le texte (p. 114), Deleuze rappelle en effet les deux axes de l'agencement définis avec Guattari (un axe horizontal comportant des états de choses et des énonciations, et un axe vertical comportant des re-territorialisations et des mouvements de déterritorialisation). Il remarque à cette occasion que le premier axe peut être considéré comme l'équivalent « des deux types de formations ou de multiplicités selon Michel », qui désignent à cet endroit les formations discursives et non-discursives.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 116-117.

les dispositifs de pouvoir qui, à la fois, se trouvent produits par ces agencements, et les écrasent ou les colmatent. [...] Je n'ai donc pas besoin d'un statut des phénomènes de résistance : si la première donnée d'une société est que tout y fuit, tout s'y déterritorialise. D'où le statut de l'intellectuel, et le problème politique ne seront pas théoriquement les mêmes pour Michel et pour moi [...] ⁶¹.

La conflictualité du champ social est donc conçue par Deleuze à partir de mouvements pendulaires de fuite et de répression, qui, sans être contradictoires ou oppositionnels, permettent d'inscrire les antagonismes à même l'immanence du désir. Ces mouvements, de fait, sont le corrélat de la primauté ontologique du désir sur le pouvoir, mais ils ne contreviennent pas pour cela à l'immanence du pouvoir au désir : c'est ainsi que doit s'entendre l'idée selon laquelle les dispositifs de pouvoir sont produits par les agencements de désir et, tout à la fois, se rabattent sur ces derniers.

Ce faisant, il y a bien quelque chose comme un chiasme entre les conceptualités foucauldienne et deleuzienne. De façon strictement symétrique à Deleuze et Guattari, Foucault envisage en effet une immanence du désir aux dispositifs de pouvoir, mais c'est alors bien plutôt le pouvoir qui produit le désir – comme il devrait pouvoir produire également les conditions mêmes de la résistance. Pour cette raison, on comprend pourquoi la question de la résistance se pose chez Foucault dans des termes différents, et pourquoi son statut peut constituer pour lui un problème au sens fort. La question qui apparaît en effet à cet endroit est, comme on l'a vu, celle du fondement, à la fois ontologique et politique, de la résistance en question. Or, dans ce cadre critique, la question des opérations de la psychanalyse retrouve enfin une importance particulière. Nous avons en effet cherché à montrer que, chez Deleuze et Guattari comme chez Foucault, le mode de production psychanalytique révèle et ancre dans le même temps une économie du désir ou du pouvoir susceptible d'acquérir une portée générale. Dans cette mesure, ce n'est plus seulement la diffusion objective du pouvoir psychanalytique qui se trouve engagée par la critique : celle-ci concerne également la nouvelle articulation subjective, soutenue par la psychanalyse, entre le niveau « micro » de la matérialité qu'elle soumet à ses opérations, et le niveau « macro » d'une organisation sociale produite dans cette matérialité. Nous avons vu que ce niveau « micro » était traité différemment par Foucault et par Deleuze et Guattari : il se réfère dans un cas à la dimension infra-institutionnelle des rapports de force, dans l'autre cas à la vitalité créatrice de ces rapports mêmes. Il convient dès lors d'interroger la manière dont la détermination spécifiquement psychanalytique de ce niveau « micro » peut permettre de cerner la production du sujet au niveau génétique et infra-structurel.

⁶¹ *Ibid.*, p. 118.

Si, de fait, la normativité vitale est d'abord envisagée par Deleuze et Guattari dans les termes d'une valorisation créatrice, il demeure dès lors possible d'envisager chez eux une normalisation que Deleuze réfère dans sa lettre à la stratification subjective des opérations du désir. C'est à cet endroit que s'explicite en particulier l'opposition entre la notion de plaisir, promue par Foucault lorsqu'il s'agit d'envisager un retournement tactique du dispositif de sexualité, et un désir par lequel Deleuze et Guattari entendent penser positivement la vitalité qui déborde l'organisation subjective. Ce qui se trouve dès lors caractérisé à travers cette opposition est un phénomène d'interruption du désir qui justifie l'assimilation du plaisir à une norme. Ainsi, écrit Deleuze :

Je ne peux donner au plaisir aucune valeur positive, parce que le plaisir me paraît interrompre le procès immanent du désir ; le plaisir me paraît du côté des strates et de l'organisation ; et c'est dans le même mouvement que le désir est présenté comme soumis du dedans à la loi et scandé du dehors par les plaisirs ; dans les deux cas, il y a négation d'un champ d'immanence propre au désir. [...] Le plaisir me paraît le seul moyen pour une personne ou un sujet de « s'y retrouver » dans un processus qui la déborde. C'est une re-territorialisation. Et de mon point de vue, c'est de la même façon que le désir est rapporté à la loi du manque et à la norme du plaisir⁶².

La « norme du plaisir » est ici conçue comme le produit d'un processus désirant, qui vient en même temps restreindre de l'intérieur ce processus. La psychanalyse est particulièrement impliquée dans cette restriction, lorsqu'elle soumet symboliquement le sujet à la loi du père et borde son affectivité d'un plaisir valant comme principe. De ce point de vue, la norme psychanalytique s'apparente bien à une limite, immanente dans sa production mais répressive dans ses effets.

Dans un tel cadre, le sujet est ainsi produit par la norme du pouvoir, mais il l'est en un sens négatif. C'est en effet par lui que le pouvoir, considéré au point de vue dispositionnel de l'organisation qu'il impose, ancre la vitalité infra-subjective dans une instance qu'elle tend toujours à déborder. De ce point de vue, si le sujet apparaît à cet endroit comme une médiation entre le niveau « micro » de la corporéité et le niveau « macro » d'une organisation diagrammatique, c'est dans la mesure où il s'apparente d'abord à une re-territorialisation. Ainsi doit s'entendre l'affinité de Deleuze, Guattari et Foucault touchant le branchement direct du pouvoir aux corps, mais aussi leur différence concernant la médiation subjective qui en résulte :

L'idée de Michel que les dispositifs de pouvoir ont avec le corps un rapport immédiat et direct est essentielle. Mais pour moi, c'est dans la mesure où ils imposent une organisation aux corps. Alors que le corps sans organes est lieu ou agent de déterritorialisation (et par là plan d'immanence du

⁶² *Ibid.*, p. 119-120.

désir), toutes les organisations, tout le système de ce que Michel appelle le « bio-pouvoir » opère des reterritorisations du corps⁶³.

Deleuze souscrit à cet endroit à l'idée foucauldienne d'un pouvoir opérant directement sur les corps, mais il conçoit le sujet résultant de cet investissement comme le produit d'une organisation valant comme limitation. Or, dans un cadre foucauldien, la matérialité des corps sur lesquels opère le pouvoir, et les déterminations biologiques qu'il en extrait, ne doivent pas s'entendre comme la reconnaissance ontologique d'une vitalité irréductible, mais comme le diagnostic d'une configuration historique à laquelle ces corps ne sauraient échapper. Dans ce cadre, l'individu est bien le produit du pouvoir en ce qu'il est le résultat d'une certaine disposition de la matière, mais cette matière ne saurait pour autant exister hors des dispositifs qui l'informent. Dès lors, le sujet, en ce qu'il articule l'objectivité dispositionnelle des corps individués et la reprise réflexive de cette individuation dans les termes d'une vérité, peut être appréhendé non plus seulement comme le point d'ancrage de la normalisation mais encore comme le point de pivot de la normativité.

Ainsi doit s'entendre le « retournement tactique » par lequel Foucault entend penser la résistance : celui-ci consiste de fait à retourner littéralement le pouvoir contre lui-même, en déjouant les modes d'individualisation et de subjectivation qu'il impose de manière à se « corporéiser », mais aussi à se subjectiver différemment. Ces autres manières d'organiser la matérialité font donc derechef intervenir l'individu et le sujet, mais il s'agit alors d'envisager sérieusement l'idée que « là où il y a pouvoir, il y a résistance, et que pourtant, ou plutôt par là même, celle-ci n'est jamais en position d'extériorité par rapport au pouvoir »⁶⁴. Cette proposition signifie d'abord que la résistance au pouvoir est dans le pouvoir, et que réciproquement le pouvoir consiste entièrement dans l'articulation des points de résistance : c'est, en somme, le nom donné à un dispositif immanent, c'est-à-dire à une certaine disposition des forces dans un champ stratégique donné. Pour cette raison, les résistances, considérées comme des vis-à-vis du pouvoir qui les agence, sont autant de points « mobiles et transitoires, introduisant dans une société des clivages qui se déplacent, brisant des unités et suscitant des regroupements, sillonnant les individus eux-mêmes, les découpant et les remodelant, traçant en eux, dans leur corps et dans leur âme, des régions irréductibles »⁶⁵. Mais, selon notre hypothèse, ce que l'étude du pouvoir psychanalytique ajoute en outre à cette première définition est une détermination vitale de la matière soumise à cette individuation, en même temps que la

⁶³ *Ibid.*, p. 120.

⁶⁴ Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 125-126.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 127.

possibilité de concevoir une reprise subjective de cette affectivité même. Ce faisant, c'est en particulier dans le cadre psychanalytique que le pouvoir en vient à désigner non seulement un dispositif immanent, mais encore l'opération réflexive résultant de cette distribution matérielle. Les pages de *La Volonté de savoir* consacrées à la résistance sont dès lors l'indice que celle-ci s'apparente au foyer d'une autre stratégie, d'un autre agencement de pouvoir qui peut, par là même, sécréter positivement d'autres organisations corporelles. Ces organisations corporelles, du reste, peuvent être individuelles aussi bien que sociales : l'essentiel, au point de vue de leur agentivité, est qu'elles ont surtout pour corollaire d'autres modes de subjectivation. Ainsi s'ouvre, à partir de la réflexion sur l'articulation corps-pouvoir mais déjà au-delà d'elle, la voie d'une pratique de la subjectivation que Foucault approfondira plus avant à la fin des années 1970 puis dans les années 1980. Dans cette configuration, la résolution des corps en individus puis en sujets peut donc à son tour servir de prise pour retourner tactiquement le pouvoir contre lui-même⁶⁶.

Ici s'atteste, semble-t-il, une différence importante entre l'ontologie de Deleuze et la façon qu'a Foucault d'envisager la résistance. La solution apportée par Foucault au problème pratique vient éclairer, comme en retour, la difficulté ontologique : résister, dans ce cadre, par contraste avec Deleuze et Guattari, consiste d'abord à « faire corps » différemment, étant entendu que cette opération même s'appuie sur des pratiques de subjectivation qui articulent une détermination vitale de la matérialité à la production herméneutique d'un dire-vrai sur soi⁶⁷.

⁶⁶ Nous envisagerons les enjeux critiques et pratiques de cet approfondissement dans la partie suivante. Nous cherchons essentiellement, pour l'heure, à en souligner les conditions vitales et réflexives, et à insister sur l'ancrage de ces conditions dans un cadre biopolitique.

⁶⁷ Nous étudierons dans la partie suivante ce que cette « altération » du pouvoir implique au point de vue réflexif, lorsqu'elle permet de concevoir la résistance dans les termes subjectifs d'un nouveau rapport à soi (sur ce point, cf. en particulier infra, p. 420-430). Au point de vue de la redéfinition de la « réalité » matérielle que cette résistance engage, il convient toutefois de souligner ici que c'est à partir d'une telle thématization de la résistance que peut se comprendre la qualification, par Foucault, des hystériques comme « les vrais militants de l'antipsychiatrie » (cf. Michel Foucault, *Le Pouvoir psychiatrique*, op. cit., p. 253). La résistance que les hystériques opposent au pouvoir psychiatrique consiste en effet à retourner, contre le pouvoir même qui détermine organiquement leur corporéité, les jeux de vérité à travers lesquels cette détermination s'effectue. Ainsi, écrit Foucault : « L'hystérique se constitue lui-même comme blason de véritables maladies, il se constitue plastiquement comme le lieu et le corps porteur de symptômes véritables. À l'assignation, à la propension, au tassement démentiel des symptômes, il répond par l'exaspération des symptômes les plus précis et les mieux déterminés ; et, en même temps qu'il fait cela, il le fait par un jeu qui est tel que lorsque l'on veut assigner sa maladie en réalité, l'on ne peut jamais y arriver, puisque, au moment où son symptôme renverrait à un substrat organique, il montre qu'il n'y a pas de substrat, de sorte qu'il ne peut être assigné au niveau de la réalité de sa maladie au moment même où il manifeste les symptômes les plus spectaculaires » (*ibid.*). L'hystérie consiste donc à retourner contre le pouvoir les jeux de vérité qui constituent la réalité organique elle-même. En ce sens, elle peut être considérée comme l'avatar psychiatrique de la possession (sur ce point, cf. Michel FOUCAULT, *Les Anormaux*, op. cit., « Cours du 26 février 1975 », p. 187-212). Apparue à l'intérieur de la christianisation comme l'effet « d'un investissement religieux et détaillé du corps » (*ibid.*, p. 90-191), la possession retourne également contre le pouvoir religieux ses jeux de vérité. Elle apparaît en outre, par les phénomènes convulsifs qu'elle manifeste, comme le champ d'une « bataille » entre la médecine et le catholicisme (*ibid.*, p. 198) : bataille, on l'aura compris, dont l'enjeu est la réalité même et les jeux de vérité dans lesquels celle-ci trouve à s'inscrire. Pour une présentation plus

Chez Deleuze et Guattari, au contraire, l’ancrage de la résistance dans l’être du désir implique de concevoir cette dernière dans les termes d’une déterritorialisation systématique des processus vitaux. Si, donc, Deleuze et Guattari comme Foucault accordent d’une part, à l’occasion de leur critique du pouvoir psychanalytique, une attention croissante à la vie infra-idéologique qui en fonde les opérations, et thématisent d’autre part les opérations en question dans les termes d’une subjectivation, il n’en demeure pas moins que la vie et le sujet qui apparaissent à cette occasion constituent deux pôles pratiques qui retiennent différemment leur attention. Or, dans la mesure où les dispositifs de pouvoir qu’ils entendent diagnostiquer au niveau « macro » impliquent une qualification historiquement déterminée de la vie en question et un ancrage de cette vie dans un sujet adapté aux opérations du pouvoir, la dépendance de cette qualification comme de cet ancrage à l’égard d’un mode de production psychanalytique interroge les conditions d’une extension de la critique au-delà du seul cas de la psychanalyse. Autrement dit, si Deleuze, Guattari et Foucault élaborent leurs concepts critiques dans une étroite dépendance à l’égard de la psychanalyse – de ses stratifications objectives, mais également, on l’a vu, de son opérativité théorique et pratique –, il reste alors à se demander, premièrement, si ces concepts peuvent à leur tour acquérir une portée générale, deuxièmement, s’ils sont encore adaptés à la contemporanéité dont Deleuze, Guattari et Foucault perçoivent l’émergence.

*

C’est à la lueur de ces deux questions de la généralisation et de l’actualité de l’opérativité psychanalytique que nous voudrions tirer un premier bilan de la voie critique ouverte par les analyses respectives de Deleuze, Guattari et Foucault, dans le rapport qu’elle entretient avec la « voie négative » et la « voie positive » par avant dégagées. Négativement, la démarche que ces auteurs adoptent respectivement leur permet, on l’a vu, de se défaire d’autres approches qui entendent critiquer la psychanalyse tout en demeurant dans le spectre d’une conception inadéquate du pouvoir et de l’inconscient qu’elle-même contribue à véhiculer. À l’inverse de ces approches, Deleuze, Guattari et Foucault entendent montrer qu’une telle critique ne saurait

détaillée de ces « batailles » du corps et de leurs enjeux, cf. Arianna SFORZINI, *Michel Foucault. Une pensée du corps*, op. cit., p. 119-154, Mario COLUCCI, art. cit., p. 13-135 et Philippe SABOT, « Discipliner et guérir. La “réalité” comme enjeu du pouvoir psychiatrique selon Foucault », art. cit., p. 168.

s'établir sur les bases du discours que la psychanalyse tient sur elle-même, ni mobiliser un vocabulaire psychosociologique pour critiquer les institutions de pouvoir. Ce discours ou ce vocabulaire, de fait, ne feraient que reconduire l'impasse freudo-marxiste, ou la croyance naïve en une pureté analytique qui demeurerait irréductible à ses récupérations secondaires⁶⁸. Positivement, partant, c'est bien plutôt dans les outils conceptuels mis en place par Deleuze, Guattari et Foucault pour rendre compte du pouvoir psychanalytique qu'est susceptible de prendre forme une critique générale des rapports de pouvoir, en tant que ces derniers produisent le sujet sur lequel ils s'exercent.

Nous avons voulu montrer que l'originalité de ces outils consiste en ceci qu'ils intègrent le repérage d'un mode psychanalytique de production du sujet, tout en entendant rendre compte positivement d'une économie du pouvoir ou du désir adéquate à cette production. Il convient dès lors de remarquer que, à l'occasion de leur redéploiement, l'opérativité de la psychanalyse ne désigne plus seulement les modes de contrôle et de normalisation qu'elle impose. Elle peut aussi prendre un sens critique, à condition toutefois de rapporter la spécificité de ses coordonnées métapsychologiques à la généralité d'un mode de production du sujet. Cette dernière précision est importante. Elle permet en effet d'affirmer que Deleuze, Guattari et Foucault reconnaissent effectivement à la psychanalyse une valeur opératoire mais que cette valeur opératoire ne peut acquérir sa portée critique qu'à condition d'intégrer la psychanalyse elle-même aux dispositifs de pouvoir. Plus encore : la prise en compte d'une opérativité critique de la psychanalyse implique de montrer le rôle fonctionnel qu'elle occupe au sein de ces dispositifs. L'approche analytique des rapports de pouvoir, dans ce cadre, n'a d'effectivité qu'à condition de rendre compte du branchement direct de la psychanalyse au champ social qu'elle entend analyser. Les économies libidinales ou dynastiques à partir desquelles Deleuze, Guattari et Foucault déploient leurs analyses respectives sont ainsi conçues par eux dans leur immanence au champ même qu'elles permettent de diagnostiquer. Cette immanence suppose un ancrage de la critique dans le niveau corpusculaire d'une matérialité intensive, plutôt que dans le cadre superstructurel d'un ordre symbolique qui distribuerait d'avance les termes de la critique en question. C'est à partir de cette immanence que la critique de la psychanalyse peut acquérir une portée diagnostique à l'égard du pouvoir en général et du nouage qui s'opère, en son sein, entre la prise en charge de la vie et l'organisation subjective de la matérialité qu'il se soumet. Par suite, une psychanalyse intégrant ses propres effets à la manière dont elle théorise et produit ce nouage pourrait elle aussi se voir conférer une portée critique, à condition toutefois d'ajuster

⁶⁸ Sur cette impasse et cette naïveté, qui caractérisent symétriquement le freudo-marxisme et la critique institutionnelle, cf. *supra*, p. 152 -154.

cette théorisation à cette production, au lieu de référer celle-ci à ses concepts spéciaux. C'est dire qu'elle devra affirmer la prévalence d'une économie du pouvoir et du désir envisagée au niveau « micro », dont Œdipe et l'ordre symbolique découlent au lieu d'en être le principe. Dans cette généralisation critique de la critique de la psychanalyse s'indiquent toutefois deux difficultés majeures, dont les termes peuvent être repérés au sein même des élaborations de Deleuze, Guattari et Foucault, et qui conditionnent leur devenir comme leurs usages. La première de ces difficultés concerne le lien qu'effectuent ces élaborations entre la spécificité thématique de la psychanalyse et sa généralisation politique. La deuxième s'indique dans la nouvelle économie du pouvoir et de la psyché sur laquelle est supposée porter cette opérativité diagnostique.

Premièrement, si l'implantation d'un pouvoir sur la vie doit être considérée comme l'effet spécifique d'une codification psychanalytique de la sexualité, il faut interroger à cet endroit les conditions d'un retour de la psychanalyse sur une économie générale du pouvoir dont elle assure fonctionnellement l'extension. Nous avons en effet insisté sur la conceptualisation de l'économie du désir et du pouvoir engagée par les critiques de la psychanalyse menées par Deleuze, Guattari et Foucault. Mais nous n'avons cessé, ce faisant, de nous heurter à une difficulté touchant l'entremêlement des rôles analytique et fonctionnel que la psychanalyse revêt tour à tour au sein de ces critiques. Deleuze et Guattari saluent en effet chez Freud un geste de *découverte* au sens fort, mais cette découverte de l'inconscient relativise en même temps l'originalité de la psychanalyse qui, partant, n'a rien *inventé* – ni l'inconscient auquel elle se heurte, ni Œdipe qu'elle recueille comme le produit d'une histoire. De même, Foucault réinscrit la psychanalyse dans l'histoire d'un dispositif de sexualité, tout en insistant sur la jonction qu'elle opère entre la vérité du sujet et l'invisible du pouvoir, par laquelle elle scelle fonctionnellement ce dispositif. Dans les deux cas, la psychanalyse semble donc cristalliser et par là révéler exemplairement les modalités de contrôle généralement à l'œuvre dans les dispositifs au sein desquels elle s'inscrit, tout en assurant spécifiquement l'efficacité de ces dispositifs. Il s'agit donc de déterminer, à cet endroit, si la psychanalyse s'avère l'occasion, pour Deleuze, Guattari et Foucault, de prendre en compte analytiquement une modalité d'exercice du pouvoir qui caractérise leur contemporanéité, ou si la psychanalyse elle-même suscite cette modalité dont elle constitue fonctionnellement la clé de voûte.

Cette première difficulté se trouve en outre étroitement corrélée à un deuxième problème, qui concerne précisément l'actualité que Deleuze, Guattari et Foucault s'efforcent de diagnostiquer à partir des outils que nous avons exposés. À suivre le prolongement interne de leurs conceptualités respectives au seuil des années 1980, force est en effet de constater que la

référence à la psychanalyse, considérée dans ses stratifications institutionnelles et ses aspects thématiques, tend à s'estomper, pour laisser place à une analyse plus générale des dispositifs institutionnels ou étatiques et de leur articulation à un mode de production capitaliste comme à une rationalité libérale ou néo-libérale. Cette généralisation de l'analyse engage en outre, chez Deleuze et Guattari comme chez Foucault, une attention de plus en plus vive à de nouveaux modes de contrôle qu'ils voient émerger. Le devenir des critiques foucauldienne et guattaro-deleuziennes de la psychanalyse paraît donc témoigner, tout à la fois, d'un élargissement et d'un renversement : élargissement conceptuel par lequel les acquis opératoires de la critique de la psychanalyse l'emportent sur les dimensions thématiques de cette dernière ; mais renversement historique aussi, à l'issue duquel le rôle fonctionnel que semblait jouer la psychanalyse dans le maillage du champ « psy » tend à s'estomper au profit d'autres approches. Au point de vue thématique, en effet, l'effacement relatif de la psychanalyse comme cible critique, ou du moins la secondarité de son traitement dans l'évaluation générale des rapports entre pouvoir, vie et sujet, peut être rapportée à l'extension de la critique que rendent possible les élaborations respectives de Deleuze, Guattari et Foucault. La psychanalyse, dans cette extension, tend à perdre sa spécificité pour se dissoudre dans une appréhension généralisée des rapports entre le pouvoir et les modes de subjectivation associés à une économie socio-politique envisagée au niveau « macro ». L'atténuation des aspects thématiques d'une « psychanalyse spéciale », toutefois, ne signe pas nécessairement, selon notre hypothèse, la disparition de sa dimension opératoire pour l'analyse de cette économie et des rapports qu'elle instaure entre pouvoir, vie et subjectivité. C'est pourquoi il convient également de tenir compte à cet endroit d'un autre renversement, cette fois-ci historique, lié aux projets guattaro-deleuzien et foucauldien de diagnostiquer une contemporanéité qu'ils voient émerger. Tout porte en effet à croire que le caractère fonctionnel de la psychanalyse, reconnu par Deleuze et Guattari comme par Foucault, tend, dans la nouvelle économie sociale et subjective que ces auteurs cherchent à appréhender, à disparaître pour laisser la place à d'autres approches « psy ». Comme on l'a vu, ce caractère fonctionnel est porté, dans le cas de la psychanalyse, tant par le nouage qu'elle opère entre l'intensification affective de la vie et l'identification familiale du sujet, que par l'implantation de ce nouage dans toutes les strates de la vie individuelle, sociale et institutionnelle. Dans cette configuration et relativement à notre problème, la question qui se pose dès lors est celle des capacités d'une psychanalyse portée à son « point d'auto-critique » à diagnostiquer de nouveaux modes de subjectivation associés à une nouvelle économie politique de la vie.

C'est à cet endroit que la distinction entre une « psychanalyse spéciale » et une « psychanalyse générale » trouve selon nous son importance et son ampleur critique. En effet,

il est possible de formuler deux hypothèses quant à cet élargissement, puis ce retournement des concepts concernés : soit que la psychanalyse ait servi de catalyseur à une analyse générale des dispositifs de pouvoir et de la production du sujet, de sorte que son immanence à ces dispositifs rende finalement inutile la référence à ses concepts spéciaux ; soit que la généralisation même des modes de contrôle qu'elle impose tende à s'estomper pour laisser place à une nouvelle économie subjective et socio-politique que la critique aura dès lors à charge de définir. Par suite, les deux difficultés que nous avons soulignées, et les alternatives qu'elles dessinent respectivement (entre le rôle analytique ou fonctionnel de la psychanalyse dans le champ socio-politique d'une part, et entre son opérativité ou son inactualité d'autre part) sont en fait étroitement corrélées. La question matricielle qui les réunit porte en effet sur l'articulation historiquement déterminée entre le point d'ancrage de la critique au niveau « micro » et son devenir au niveau « macro ». Or, c'est précisément à cet endroit que la différence positive entre les conceptualités de Foucault d'une part, Deleuze et Guattari d'autre part, pourrait s'avérer décisive au point de vue du diagnostic mais également des pratiques que celles-ci engagent. Dans ce cadre, l'examen non plus seulement du fondement ontologique, mais également du devenir de ces conceptualité, peut en effet permettre d'évaluer la capacité d'une analyse critique, qui intègre fonctionnellement la critique de la psychanalyse, à diagnostiquer une contemporanéité dont la psychanalyse tend à disparaître institutionnellement.

TROISIÈME PARTIE.
DE LA CRITIQUE DU POUVOIR PSYCHANALYTIQUE À LA
CRITIQUE PSYCHANALYTIQUE DU POUVOIR

CHAPITRE 7.

DÉPLOIEMENTS : LE DEVENIR DE LA CRITIQUE DE LA PSYCHANALYSE

Nous avons vu que les élaborations conceptuelles de Deleuze, Guattari et Foucault permettent d'intégrer la critique du pouvoir psychanalytique à l'analyse générale d'une économie sociale produisant le sujet qu'elle entend s'assimiler. L'originalité de ces auteurs est en outre d'envisager cette production subjective à partir des rapports de force envisagés au niveau « micro » et de leur indexation à un discours de vérité historiquement déterminé, au lieu de la référer à un quadrillage structurel et à une interpellation symbolique. C'est en procédant de la sorte que Deleuze, Guattari et Foucault sont amenés à identifier le rôle fonctionnel que joue la psychanalyse au sein des dispositifs qu'ils tâchent de diagnostiquer. Comme on l'a vu, leurs analyses respectives convergent en effet dans le diagnostic d'un nouage spécifique, au creux du sujet de la psychanalyse, entre un discours de vérité familialiste et une qualification vitale de la matière soumise à la production du désir (chez Deleuze et Guattari) ou du pouvoir (chez Foucault). Or, tout porte à croire que la réflexivité sur sa propre organisation corporelle que le sujet acquiert à cette occasion vient précisément de cette normativité vitale, aussi bien que de cette vérité reprise sous la forme d'un discours sur soi. Autrement dit, la vie et le sujet constituent dans ce cadre des produits *spécifiques* de la psychanalyse, qui permettent cependant de concevoir *en général* la production subjective dans les termes d'une réflexivité médiée par une organisation individuelle – étant entendu que cette organisation est elle-même dépendante d'une économie générale et historiquement déterminée du pouvoir.

Cette dernière remarque est importante. Dans la mesure où la psychanalyse s'insère par là dans une économie sociale dont elle assure la circulation et l'implantation, elle acquiert à cette même occasion un rôle analytique lui permettant d'en énoncer les règles, en un sens à la fois descriptif et prescriptif : la théorisation de la production subjective et le repérage de l'intensité vitale comme matière de cette production rejoignent, à cet endroit, l'imposition pragmatique d'un mode de subjectivation déterminé. Dès lors, le rôle analytique qui peut lui être conféré est indexé à son opérativité fonctionnelle, mais il faut encore ajouter que, dans un tel cadre, cette capacité descriptive et diagnostique ne provient pas tant de la psychanalyse elle-même et de ses concepts spéciaux, que du niveau « micro » du pouvoir ou du désir qui, selon les analyses respectives de Deleuze et Guattari et de Foucault, en fondent les opérations. C'est ce niveau

qui, de fait, peut faire l'objet d'une schizo-analyse ou d'une analytique du pouvoir : celles-ci, de ce dernier point de vue, s'apparentent donc à une analyse authentiquement critique. Dans cette configuration, la fonction critique que nous voudrions analyser dans ce chapitre désigne la capacité des outils élaborés à l'occasion de l'examen du pouvoir psychanalytique à rendre compte d'une économie générale du pouvoir, comme à diagnostiquer les sujets qui en résultent pour les rapporter aux conditions de leur production.

Il s'agit donc, dans les pages qui vont suivre, de questionner les capacités de la micro-physique et de la schizo-analyse à diagnostiquer une économie sociale et psychique envisagée dans sa généralité. Pour ce faire, nous entendons interroger le devenir des concepts par lesquels Deleuze, Guattari et Foucault théorisent respectivement le pouvoir psychanalytique, afin d'ouvrir ce questionnement sur la capacité de ces concepts à critiquer la nouvelle économie sociale et subjective qu'ils semblent pressentir. Pour examiner les conditions de cet élargissement, nous voudrions repartir de la polarisation que nous avons repérée entre la détermination qualitative de la vie et la production concomitante d'un sujet adapté aux opérations du pouvoir. C'est à partir de cette polarité que peuvent se comprendre les développements internes aux conceptualités respectives de Deleuze, Guattari et Foucault. Ces développements, dans chaque cas, permettent de porter le questionnement ouvert à l'occasion de leurs critiques de la psychanalyse à un niveau macroscopique. Comme on l'a vu, ce niveau ne constitue pas, chez nos auteurs, le point de départ de l'analyse : l'originalité de leurs démarches consiste bien plutôt à partir du niveau micro-physique ou micro-politique des rapports de force ou des opérations du désir. Il n'en demeure pas moins que ce réquisit méthodologique permet à Deleuze et Guattari, comme à Foucault, de diagnostiquer des modes de subjectivation historiquement déterminés, intégrés à une gestion macro-économique des rapports et des opérations en question. Ce dernier aspect, dès lors, constitue bien un prolongement et même un devenir de la critique en deux sens complémentaires. D'une part, il correspond au déploiement de cette dernière, depuis son point d'ancrage infra-institutionnel jusqu'au diagnostic d'une économie politique et psychique, organisée dans des appareils institutionnels et étatiques et relayée par une fonction de subjectivation. Mais d'autre part, il engage du même coup une extension et un déplacement thématique des outils conceptuels que nous avons cherché à mettre au jour, de sorte que ces derniers ne sont plus seulement appelés à prendre en charge le mode de production psychanalytique d'un sujet de désir, mais peuvent également acquérir une portée opératoire générale pour évaluer les modes de subjectivation associés à la contemporanéité dont Deleuze, Guattari et Foucault cherchent à rendre compte. Ce sont dès lors aux termes économiques, politiques et subjectifs dans lesquels Deleuze,

Guattari et Foucault pensent respectivement cette extension que nous voudrions nous intéresser. Si la question de l'opérativité d'une critique portée à un niveau général doit en effet nous intéresser, c'est parce qu'elle conditionne la capacité opératoire d'une psychanalyse menée à un point d'auto-critique, en même temps qu'elle permet de mettre au jour une mutation de l'économie sociale et subjective donnant lieu à un nouveau retournement.

7.2. FOUCAULT : DE LA BIOPOLITIQUE À LA GOUVERNEMENTALITÉ

Le point qui doit particulièrement retenir notre attention, dans l'examen du déploiement interne des concepts critiques élaborés par Foucault, est le fait que les analyses que celui-ci mène à la fin des années 1970 demeurent ancrées dans le cadre méthodologique mis en place dans *La Volonté de savoir*, tout en développant ce cadre au-delà du niveau infra-institutionnel privilégié dans cette étude. Ce niveau, selon notre hypothèse, doit en effet servir de point d'assise à l'analyse comme à la critique du pouvoir : en ce sens, le déploiement, au niveau supra-subjectif, des outils conceptuels dont Foucault repère en 1976 le fondement infra-subjectif, ne paraît pas poser de difficultés particulières. Si ce redéploiement, dans le cadre de notre questionnement, indique pourtant bien le lieu d'un problème, c'est dans la mesure où, comme on l'a vu, la détermination matérielle et qualitative de la vie prise en charge par le biopouvoir apparaît corrélative d'un mode de production psychanalytique du sujet de désir. La question qui se pose dès lors concerne les conditions d'une autonomisation relative de la critique, qui recueille les résultats d'un nouage spécifique entre la vie et le sujet pour en porter les capacités opératoires jusqu'à l'analyse générale des modes de subjectivation associés à la prise en charge de la vie au niveau « macro ».

Conformément aux deux pôles de la vie et du sujet, que la psychanalyse révèle et produit dans leur articulation spécifique, c'est ainsi d'une part vers la structuration économique et politique du biopouvoir, d'autre part vers le gouvernement des sujets qui en résulte, que Foucault se tourne à la fin des années 1970. Là où l'analyse de la gestion économique et politique globale de la vie le mène à examiner le libéralisme et le néolibéralisme ainsi que les dispositifs de contrôle et de sécurité qui y sont associés, l'intérêt pour la fonction de subjectivation relative à ces dispositifs le conduit à développer un concept de « gouvernementalité » qui lui permet de thématiser comme tel le volet réflexif que sa critique du pouvoir psychanalytique l'incitait à prendre en compte. Sous ces deux aspects, les deux

cours au Collège de France de la fin des années 1970 que Foucault entend consacrer respectivement à l'analyse des relations entre *Sécurité, territoire, population* et à la *Naissance de la biopolitique*, marquent bien un tournant dans l'analyse des relations de pouvoir¹. Plus exactement, ces deux cours sont le lieu d'une rupture valant en même temps comme une charnière entre les travaux des années 1970 et ceux des années 1980². Tout en introduisant des notions, des terrains et des périodes jusqu'alors délaissés par leur auteur dans son analyse du pouvoir, ils opèrent en effet une jonction entre l'étude micro-politique des technologies de pouvoir et l'attention accrue que Foucault porte à l'approche éthique du gouvernement de soi dans les années 1980. C'est sous ces deux aspects qu'il nous faut dès lors problématiser les notions de biopolitique et de gouvernementalité qui, à la fin des années 1970, semblent redéployer les outils critiques mis en place dans *La Volonté de savoir* pour mettre en lumière une économie politique de la vie et une modalité du rapport à soi dont la psychanalyse ne semble plus constituer la clé de voûte.

7.2.1. Du « micro » au « macro » : biopolitique et dispositifs sécuritaires

Foucault généralise ainsi son propos, dans ses cours au Collège de France de la fin des années 1970, pour le faire porter sur la gestion globale d'une population au sein d'un appareil étatique. Cette généralisation est entée sur l'approfondissement des intuitions avancées dans la dernière leçon du cours *Il faut défendre la société* et dans le dernier chapitre de *La Volonté de savoir*, selon lesquelles la désignation des dynamiques biologiques comme point d'ancrage des opérations du pouvoir a pour corrélat la mise en place de stratégies de contrôle susceptibles d'acquiescer une portée générale. *Sécurité, territoire, population* s'ouvre ainsi sur un rappel de ces hypothèses, qui les inscrit d'emblée dans l'horizon d'une telle généralisation :

¹ Significativement, le projet de Foucault change en effet en cours de route. La généalogie annoncée du biopouvoir semble constituer, dans ces deux cours, le point de départ et l'horizon problématique de recherches que Foucault consacre finalement à la gouvernementalité dans le premier cours, et au libéralisme dans le deuxième (sur ce point, voir la présentation de Michel SENELLART, dans Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population*, op. cit., p. 381-383). Si le concept de biopolitique semble abandonné en cours de route, pour être relayé thématiquement par d'autres notions, nous entendons toutefois montrer dans les pages qui vont suivre que ces notions recueillent les acquis de ce premier concept pour les ouvrir à d'autres objets qui en révèlent les dimensions vitales et réflexives.

² Cette césure est particulièrement commentée par Judith Revel, qui, dans sa monographie sur Foucault, s'attache à montrer que « le dernier retournement du parcours foucauldien », qui le mène à s'attacher à l'étude de la gouvernementalité éthique et politique, marque certes un déplacement dans l'itinéraire conceptuel de Foucault, mais ne contrevient pas pour autant à la cohérence de son parcours. Dans ce cadre, ce n'est en effet « que parce qu'il suit jusqu'au bout le fil d'une réflexion sur les rapports de pouvoir initiée au début de la décennie que le philosophe sera également amené à retrouver l'autre grand axe de ses recherches – qui semblait avoir été relativement égaré en cours de route –, celui de l'analytique du sujet » (Judith REVEL, *Foucault. Une pensée du discontinu*, Paris, Mille et une nuits, « Essai », 2010, p. 219-220).

Cette année, je voudrais commencer l'étude de ce que j'avais appelé comme ça, un petit peu en l'air, le bio-pouvoir, c'est-à-dire cette série de phénomènes qui me paraît assez importante, à savoir l'ensemble des mécanismes par lesquels ce qui, dans l'espèce humaine, constitue ses traits biologiques fondamentaux va pouvoir entrer à l'intérieur d'une politique, d'une stratégie politique, d'une stratégie générale de pouvoir, autrement dit comment la société, les sociétés occidentales modernes, à partir du XVIII^e siècle, ont repris en compte le fait biologique fondamental que l'être humain constitue une espèce humaine³.

Dans la mesure où la notion de biopouvoir, telle que Foucault la définit en 1976, inclut un volet populationnel identifié comme cible des interventions biopolitiques⁴, l'analyse des techniques de régulation susceptibles de prendre en charge une espèce humaine constituée en population apparaît ainsi comme un développement naturel de l'hypothèse biopolitique. L'étude de ces techniques, qui engagent une approche globale des processus vitaux, implique dès lors nécessairement l'apparition, dans le corpus foucauldien, de notions politiques classiquement associées à l'étude macroscopique du pouvoir, à commencer par celle d'État. Étant donné, toutefois, le cadre méthodologique mis en place par Foucault, cette étude ne signe nullement chez lui l'abandon de l'approche micro-physique dans laquelle une telle généralisation demeure ancrée. En atteste en particulier la conclusion de la dernière leçon de *Sécurité, territoire, population*, où Foucault résume l'entièreté des études menées durant ce cours dans les termes d'une « petite expérience de méthode » :

Tout ce que je voulais faire cette année, ce n'est rien d'autre qu'une petite expérience de méthode pour vous montrer qu'à partir de l'analyse relativement locale, relativement microscopique de ces formes de pouvoir qui sont caractérisées par le pastorat, à partir de là, il était tout à fait possible, je pense sans paradoxe ni contradiction, de rejoindre les problèmes généraux qui sont ceux de l'État, à condition justement que l'on [n'érige pas] l'État [en] une réalité transcendante dont l'histoire pourrait être faite à partir d'elle-même [...] On voit qu'il n'y a pas, entre le niveau du micro-pouvoir et le niveau du macro-pouvoir, quelque chose comme une coupure, que quand on parle de l'un on [n']exclut [pas] de parler de l'autre. En fait, une analyse en termes de micro-pouvoirs rejoint sans aucune difficulté l'analyse de problèmes comme ceux du gouvernement et de l'État⁵.

Cette assertion méthodologique est réaffirmée dans la *Naissance de la biopolitique*, où Foucault précise que « l'analyse des micro-pouvoirs, ce n'est pas une question d'échelle, ce n'est pas

³ Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population*, op. cit., p. 3.

⁴ Cf. *supra*, p. 277-285 : le « bio-pouvoir », dans le dernier chapitre de *La Volonté de savoir*, articule une « anatomo-politique du corps humain » et une « bio-politique des populations ». Ces deux aspects (et non pas seulement le deuxième) constituent donc, à la lettre, des manifestations du pouvoir sur la vie – même si la notion de « biopolitique » tend parfois à s'autonomiser chez Foucault et plus encore chez ses commentateurs et commentatrices, du fait du volet réflexif qu'elle charrie plus spécifiquement et de la capacité critique qui en découle. De cette autonomisation relative de la notion de biopolitique découle la variété des usages qui peuvent en être proposés (sur ce point, cf. Frédéric KECK, « Les usages du biopolitique », *L'Homme*, n° 187-188, 2008, p. 295-314, qui cartographie efficacement ces différents usages).

⁵ Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population*, op. cit., p. 366.

une question de secteur, c'est une question de point de vue »⁶. Cette détermination du niveau « micro » comme « point de vue » généralisable à l'étude de la politique économique et de la gestion d'un corps social est décisive. Elle permet d'envisager le volet populationnel pris en charge par la biopolitique, non comme la structuration macro-politique de rapports de pouvoir qui agiraient d'abord au niveau individuel, mais comme la prise en compte des dynamiques immanentes aux processus vitaux qui traversent une population biologiquement spécifiée. Plus précisément, la population gérée par la biopolitique ne s'apparente pas, dans ce cadre, à la simple concaténation des individus pris en charge par la discipline : elle consiste bien plutôt dans l'appréhension de ces processus vitaux indépendamment même de leur épinglage individuel.

Une telle précision, qui garantit l'immanence du « micro » et du « macro », peut dès lors servir de cadre général à l'analyse des mécanismes régulateurs permettant la gestion d'une vie sociale et biologique appréhendée dans sa masse. C'est en effet dans cette immanence que peut s'envisager la corrélation, apparemment paradoxale, entre la régulation d'une population considérée dans son ensemble et la finesse des techniques de contrôle corrélatives à cette régulation. Ces techniques, de fait, se font d'autant plus souples et insidieuses que la multiplicité qui leur est soumise se déploie à l'échelle populationnelle, ce qui ne peut se comprendre qu'à condition d'insister sur la caractérisation biologique des phénomènes pris en charge par des dispositifs que Foucault qualifie en 1978 de « sécuritaires ». Dans ce cadre, les techniques de normalisation, définies par Foucault, en lien avec son hypothèse biopolitique, comme un « jeu des normalités différentielles » requérant au préalable une qualification vitale de la matière soumise au pouvoir, sont amenées à prendre une importance particulière⁷. C'est dans la configuration ouverte par cette hypothèse que doit plus généralement s'entendre l'idée foucauldienne d'une « économie générale de pouvoir », irréductible aux dispositifs disciplinaires, et « qui a la forme [de], ou qui est en tout cas dominée par la technologie de sécurité »⁸. Les traits caractéristiques de cette technologie sécuritaire, décrits par Foucault dans les trois premières leçons de son cours, sont en effet indexés à la naturalisation de l'objet appréhendé par cette économie générale. La régulation des phénomènes, dans ce cadre, repose sur la prise en compte de dynamiques physiques et biologiques qui peuvent s'appréhender

⁶ Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France. 1978-1979*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2004, p. 192.

⁷ Cf. Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population*, *op. cit.*, p. 65 et *supra*, p. 287-295, où nous montrons le lien qu'entretient cette redéfinition de la norme avec l'hypothèse biopolitique, et plus largement avec la conception du pouvoir développée dans la *Volonté de savoir*.

⁸ Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population*, *op. cit.*, p. 13.

comme autant de variables événementielles dont les mécanismes sécuritaires entendent assurer la gestion. La prévalence des modèles statistiques et des politiques d'orientation des flux populationnels et économiques au sein des dispositifs sécuritaires s'explique donc par la mise en place d'une modalité de pouvoir qui entend tenir compte de ces dynamiques naturelles pour mieux agir sur elles. On comprend que, dans ce cadre, l'apparition de la notion de « population » correspond à la qualification proprement biologique des flux économiques et sociaux, plutôt qu'à l'approche macro-politique d'un supposé « corps social ». Bien plutôt, Foucault précise que la mise en place d'une technologie sécuritaire engage une redéfinition générale des rapports entre l'individu et la société, dans la mesure même où l'individu ne constitue plus la cible privilégiée de l'intervention politique :

Ce qu'on voit apparaître maintenant, c'est [non pas] l'idée d'un pouvoir qui prendrait la forme d'une surveillance exhaustive des individus pour qu'en quelque sorte chacun d'entre eux, à chaque moment, dans tout ce qu'il fait, soit présent aux yeux du souverain, mais l'ensemble des mécanismes qui vont rendre pertinents pour le gouvernement et pour ceux qui gouvernent des phénomènes bien spécifiques qui ne sont pas exactement les phénomènes individuels, bien que – et là il faudra y revenir parce que c'est très important –, bien que les individus y figurent d'une certaine manière et que les processus d'individualisation y soient bien spécifiques. C'est une tout autre manière de faire jouer le rapport collectif/individu, totalité du corps social/fragmentation élémentaire, c'est une autre façon qui va jouer dans ce qu'on appelle la population. Et le gouvernement des populations est, je crois, quelque chose de tout à fait différent de l'exercice d'une souveraineté jusque sur le grain le plus fin des comportements individuels. On a là deux économies de pouvoir qui sont, me semble-t-il, tout à fait différentes⁹.

Ce qui est donc en jeu dans l'apparition de la population comme « objet technico-politique d'une gestion et d'un gouvernement »¹⁰ est bien la caractérisation de cette dernière comme un « phénomène de nature »¹¹ plutôt que comme la recollection de sujets de droits soumis à un souverain dans les limites d'un territoire. Cette précision est décisive : c'est elle qui permet d'envisager le développement de l'hypothèse biopolitique à un niveau macroscopique, mais c'est elle aussi qui permet d'interroger à nouveaux frais le rapport qui s'instaure, dans la gestion économique de cette naturalité, entre la vie constituée comme cible des interventions sécuritaires et la gestion comportementale des éléments biologiquement spécifiés qui constituent comme telle une population.

Ce deuxième aspect est véritablement central pour notre questionnement. Relativement à notre propos, elle requiert en particulier deux précisions. Tout d'abord, il convient d'insister

⁹ *Ibid.*, p. 68.

¹⁰ *Ibid.*, p. 72.

¹¹ *Ibid.*, p. 73.

sur le lien qu'effectue Foucault entre la mise au jour d'une population naturalisée et la mise en place d'une science économique ajustée à cette naturalité. Selon lui, c'est en effet avec les physiocrates que « la population va cesser d'apparaître comme une collection de sujets de droit, comme une collection de volontés soumises qui doivent obéir à la volonté du souverain », pour être considérée « comme un ensemble de processus qu'il faut gérer dans ce qu'ils ont de naturel et à partir de ce qu'ils ont de naturel »¹². L'économie politique, comme science de la circulation des flux, constitue ainsi la condition d'apparition de la population, et désigne aussi par là plus généralement le cadre de la biopolitique, dès lors qu'elle détermine son objet dans les termes d'une nature à gouverner comme telle. Cette intuition, qui préside à la définition du libéralisme comme « art de gouverner », sera approfondie tout au long du cours sur la *Naissance de la biopolitique*, où Foucault s'attachera à montrer que les procédures de gestion des flux, dans le cadre d'une politique économique du « laisser-faire », supposent la reconnaissance préalable de la naturalité des flux en question. C'est à cette condition que le libéralisme peut apparaître comme un principe d'« auto-limitation de la raison gouvernementale »¹³, qui se doit dès lors d'adapter la souplesse de ses opérations à celle de son objet. Or, c'est précisément dans cette mesure que la reconnaissance d'une telle naturalité, et la rationalisation de son étude sous la forme d'une science économique, appellent en outre une deuxième remarque, touchant les procès de subjectivation spécifiquement promus par cette économie. Il convient en effet de souligner que la qualification infra-subjective de la vie et le caractère supra-individuel des procédures de contrôle n'excluent pourtant pas des modes spécifiques de rapport à soi, qui sont précisément indexés sur cette réflexivité vitale. C'est à cet endroit que la notion de « gouvernementalité » requiert toute notre attention : d'une part, parce que cette notion désigne le point d'articulation entre la gestion populationnelle de la vie et les procédures d'individualisation corrélatives à cette gestion ; d'autre part, parce qu'elle s'avère par là même un concept charnière, tant pour l'évaluation d'une contemporanéité que Foucault cherche à diagnostiquer, que pour l'itinéraire conceptuel de Foucault lui-même.

7.2.2. De la vie au sujet : gouvernementalité et réflexivité

Il peut sembler paradoxal que l'insistance de Foucault sur les procédures de vérification constitutives d'un rapport à soi, qui lui permettent en 1976 de cerner l'originalité des opérations

¹² *Ibid.*, p. 72.

¹³ Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique*, *op. cit.*, p. 22.

psychanalytiques et de qualifier plus généralement son pouvoir dans les termes d'une production subjective, se trouve relayée dès 1978 par une analyse qui, en première approche, semble délaisser la fonction de subjectivation du biopouvoir pour se concentrer sur son volet sécuritaire et sur la population qui en constitue la cible. Dans la mesure, toutefois, où les principaux acquis de ce déplacement consistent dans la mise au jour d'une vitalité propre à ces processus populationnels, plutôt que dans l'étude d'une totalité d'individus pré-constitués, celui-ci, loin de contredire la fonction de subjectivation caractéristique de la biopolitique, l'intensifie plutôt. D'une part, Foucault insiste en effet sur l'articulation qui se joue, au sein du biopouvoir, entre la discipline des corps individuels et le gouvernement des populations :

Jamais non plus la discipline n'a été plus importante et plus valorisée qu'à partir du moment où on essayait de gérer la population ; gérer la population ne voulant pas dire simplement gérer la masse collective des phénomènes ou les gérer au niveau, simplement, de leurs résultats globaux ; gérer la population, ça veut dire la gérer également en profondeur, la gérer en finesse et la gérer dans le détail¹⁴.

Mais d'autre part, outre les techniques d'individualisation propres aux disciplines, le cadre biopolitique permet de thématiser un pouvoir qui, s'il ne se caractérise pas d'abord par *l'individualisation* des corps, doit d'autant plus compter sur la *subjectivation* par laquelle les individus se gouvernent eux-mêmes en intégrant les conduites que l'on en requiert. Si, comme nous avons cherché à le montrer, l'individualisation disciplinaire suppose des procédures d'objectivation des corps et une détermination mécanique de la matière, là où la subjectivation biopolitique repose sur un rapport réflexif à soi et sur une requalification productive des processus vitaux, alors tout porte en effet à croire que le concept de « gouvernementalité » permet de déployer ce volet réflexif au niveau individuel comme au niveau collectif.

C'est dès lors à partir de ce concept que peuvent se comprendre deux tournants importants. Le premier concerne la nouvelle orientation que Foucault donne à ses recherches à partir des années 1980. Il est en effet significatif que l'extension de l'analyse micro-physique du pouvoir jusqu'aux catégories classiques de la philosophie politique précède chez Foucault un abandon progressif de la notion même de « biopolitique », et un recentrement de l'analyse sur le cas plus spécifique du gouvernement de soi. Or, dans cette bascule, la notion de « gouvernementalité », avancée en 1978 relativement au cadre populationnel et étatique privilégié dans le cours *Sécurité, territoire, population*, revêt une importance particulière. Sa première occurrence l'inscrit en effet résolument dans le cadre d'une gestion politique qu'elle doit alors permettre

¹⁴ Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population*, op. cit., p. 110.

d'appréhender mieux que ne le font les notions de discipline ou de souveraineté. C'est ce qu'atteste en particulier la définition qu'en propose Foucault dans la quatrième leçon de ce cours :

Au fond, si j'avais voulu donner au cours que j'ai entrepris cette année un titre plus exact, ce n'est certainement pas « sécurité, territoire, population » que j'aurais choisi. Ce que je voudrais faire maintenant, si vraiment je voulais le faire, ce serait quelque chose que j'appellerais une histoire de la « gouvernementalité ». Par ce mot de « gouvernementalité », je veux dire trois choses. Par « gouvernementalité », j'entends l'ensemble constitué par les institutions, les procédures, analyses et réflexions, les calculs et les tactiques qui permettent d'exercer cette forme bien spécifique, quoique très complexe, de pouvoir qui a pour cible principale la population, pour forme majeure de savoir l'économie politique, pour instrument technique essentiel les dispositifs de sécurité. Deuxièmement, par « gouvernementalité », j'entends la tendance, la ligne de force qui, dans tout l'Occident, n'a pas cessé de conduire, et depuis fort longtemps, vers la prééminence de ce type de pouvoir qu'on peut appeler le « gouvernement » sur tous les autres : souveraineté, discipline, et qui a amené, d'une part, le développement de toute une série d'appareils spécifiques de gouvernement [et, d'autre part], le développement de toute une série de savoirs. Enfin, par « gouvernementalité », je crois qu'il faudrait entendre le processus, ou plutôt le résultat du processus par lequel l'État de justice du Moyen Âge, devenu aux XV^e et XV^e siècles État administratif, s'est trouvé petit à petit « gouvernementalisé »¹⁵.

Cette première définition de la notion de « gouvernementalité » est d'autant plus importante qu'elle en vient à réorienter l'entièreté des recherches que Foucault entend mener dans ce cours. Il ne s'agit en effet plus tant pour lui d'étudier les dispositifs de sécurité corrélatifs à la gestion biopolitique de l'espèce humaine, que d'interroger plus généralement les mutations économiques, politiques et subjectives engagées par cette gestion. Or, en insistant comme il le fait à cette occasion sur le gouvernement des populations plutôt que sur le contrôle des comportements individuels, il semble en première approche que Foucault entende privilégier à cet endroit l'étude d'une gouvernementalité étatique plutôt que celle d'un « gouvernement des âmes » caractéristique du pastorat chrétien.

La réflexion sur la gouvernementalité s'inaugure en effet chez Foucault à partir d'une thématique de la pastorale comme un pouvoir s'exerçant en premier lieu sur une « multiplicité en mouvement »¹⁶, mais visant dans le même temps à individualiser les éléments qui, au sein de cette multiplicité, peuvent être considérés dans leur « paradoxale équivalence » comme les objets d'un dénombrement sériel aussi bien que d'un salut qualitativement différencié¹⁷. C'est dans cette mesure que le « gouvernement des âmes » caractéristique du pastorat chrétien est indissociable, indique Foucault, d'une intervention permanente sur les

¹⁵ *Ibid.*, p. 111-112.

¹⁶ *Ibid.*, p. 130.

¹⁷ *Ibid.*, p. 132-133.

mécanismes régissant la vie individuelle et collective : « le pouvoir pastoral [...] ne s'occuper des âmes des individus que dans la mesure où cette conduite des âmes implique aussi une intervention, et une intervention permanente dans la conduite quotidienne, dans la gestion des vies, mais aussi dans les biens, dans les richesses, dans les choses »¹⁸. Or, il convient ici de remarquer que la notion de « conduite », considérée dans la technicité de son acception comme « économie des âmes »¹⁹, acquiert à cette occasion une importance particulière du fait même de son équivocité. Comme le précise en effet Foucault, la conduite désigne tout à la fois « l'activité qui consiste à conduire, la conduction », et « la manière dont on se conduit, la manière dont on se laisse conduire, la manière dont on est conduit et dont, finalement, on se trouve se comporter sous l'effet d'une conduite qui serait acte de conduite ou de conduction »²⁰. Si cette précision est importante, dans le cadre qui nous intéresse, c'est parce qu'elle permet de comprendre que le passage de la « pastorale des âmes » au « gouvernement politique des hommes et des populations »²¹, loin de signer l'abandon d'un gouvernement par la psyché des individus, intensifie plutôt la conduction pastorale en même temps qu'elle en généralise les modalités à l'ensemble de la sphère politique et du domaine public. Plus encore : tout porte à croire que cette généralisation engage de nouvelles modalités de rapport à soi, et par suite de nouvelles formes d'assujettissement (qui n'en passent plus tant par la soumission à la loi divine que par l'adaptation à un ordre naturel) et de subjectivation (entées sur la reprise réflexive d'une économie concurrentielle plutôt que sur la production d'une vérité dans sa dépendance à la direction de conscience). Ce qui est donc en jeu, dans la notion de « gouvernementalité », est d'abord un rapport réflexif à la naturalité biopolitique, considérée dans son lien à une économie de la vérité au sein de laquelle se produit ce rapport.

À la lueur de ces précisions, on comprend que le redéploiement des analyses foucauldienne dans le cadre problématique ouvert par l'étude de la gouvernementalité, loin de nous éloigner de la question « psy », doit au contraire nous en rapprocher en ce qu'elle engage la question de l'articulation entre le gouvernement des autres et le gouvernement de soi. Ainsi peut se comprendre le tournant qui, dans l'itinéraire foucauldien, marque le seuil d'une réflexion renouvelée sur la question du sujet. Cette conceptualisation éthique ne rompt pas avec les analyses politiques des années 1970, mais intègre la réflexivité mise au jour à leur occasion à l'étude des pratiques de soi. On peut dès lors comprendre que la redéfinition éthico-politique

¹⁸ *Ibid.*, p. 157.

¹⁹ *Ibid.*, p. 196.

²⁰ *Ibid.*, p. 196-197.

²¹ *Ibid.*, p. 233.

de la gouvernementalité n'entre aucunement en contradiction avec son acception populationnelle, dont elle accentue au contraire le volet réflexif en insistant sur les procès de subjectivation qui lui sont concomitants. Dans ce cadre, la « gouvernementalité » en vient ainsi à désigner plus systématiquement « la rencontre entre les techniques de domination exercées sur les autres et les techniques de soi »²². Cette « rencontre » ne vaut donc pas comme une rupture : ce qui, dans l'itinéraire foucauldien, est parfois décrit dans les termes d'un passage de la politique à l'éthique, doit en fait être restitué dans le cadre d'un travail sur la réflexivité biopolitique, susceptible de valoir dans un cadre politique aussi bien qu'éthique. Relativement à notre propos, la réarticulation de ces deux aspects à partir des années 1980 atteste que la « gouvernementalité », précisément dans la mesure où elle entend d'abord désigner la forme réflexive d'un certain rapport à soi, indique l'intégration des volets individuels et collectifs caractéristiques du biopouvoir plutôt qu'un privilège accordé à l'un de ces aspects aux dépens de l'autre. Dans cette mesure, l'étude de la gouvernementalité ne signe pas l'abandon de la question des pratiques de subjectivation, qui apparaît significativement à l'occasion de la critique foucauldienne de la psychanalyse. Bien plutôt, cette étude invite à décliner les acquis de cette critique, qui peuvent permettre d'envisager la corrélation générale entre les techniques d'assujettissement caractéristiques d'une nouvelle économie du pouvoir et les modes de subjectivation qui en découlent. C'est dans cette mesure que le premier tournant que nous avons voulu analyser, consistant dans l'intégration des volets politiques et éthiques, populationnels et individuels, biologiques et réflexifs caractéristiques du biopouvoir, appelle également l'étude d'un deuxième déplacement, consistant dans la prévalence que le cours sur la *Naissance de la biopolitique*, en particulier, accorde à l'étude de la prise en charge néolibérale de la vie sociale et du sujet économique.

7.2.3. De la naturalisation à la gestion entrepreneuriale : libéralisme et néolibéralisme

Le cours sur la *Naissance de la biopolitique* engage, vis-à-vis du concept de gouvernementalité, une nouvelle généralisation au terme de laquelle celui-ci ne désigne plus tant, thématiquement, une modalité de pouvoir apparaissant au XVIII^e siècle, que méthodologiquement, « une proposition de grille d'analyse » pour les relations de pouvoir²³. Cet élargissement méthodologique, toutefois, ne va pas sans un certain nombre de déplacements

²² Michel FOUCAULT, « Les techniques de soi » (1988), texte n° 363 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 1604.

²³ Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique, op. cit.*, p. 192.

qui sont derechef historiquement déterminés. De fait : si la généalogie de l'art de gouverner que Foucault propose dans *Sécurité, territoire, population* s'initie, comme on l'a vu, dans l'étude du gouvernement pastoral des âmes et des conduites, il n'en demeure pas moins que la nouvelle rationalité gouvernementale que Foucault cherche alors à mettre au jour repose sur une économie du pouvoir et de la vérité, comme sur une codification de la vie qui diffèrent de celle promue par le pastoral chrétien. À l'identification analytique, à l'assujettissement à la loi et à la subjectivation par la vérité qui sont selon Foucault fondateurs d'une « histoire du sujet »²⁴ tendent en effet à se substituer, au sein de l'art de gouverner qu'il s'attache à décrire, une prise en compte de la naturalité de la population, de la spontanéité des comportements, ainsi qu'une gestion économique du champ concurrentiel de forces qui apparaît à cette occasion. Ce faisant, ce nouvel art de gouverner, qui révèle à la fois la naturalité des phénomènes qu'il entend réguler et la liberté des sujets soumis à son contrôle, engage des modes de subjectivation qui diffèrent de ceux promus par le pastoral chrétien.

C'est sur ce fond que peut se comprendre le deuxième tournant que nous voudrions commenter, qui s'atteste avec davantage d'acuité dans la *Naissance de la biopolitique* et qui concerne l'actualité économique et politique à laquelle Foucault tâche d'appliquer la grille d'analyse gouvernementale à la fin des années 1970. Cette voie, il faut le préciser, apparaît dans un premier temps comme hétérogène à la première inflexion que nous avons voulu instruire. Là où celle-ci oriente les recherches de Foucault vers l'analyse des techniques de subjectivation qu'il s'attachera à développer tout au long des années 1980, celle-là constitue plutôt une incursion dans une entreprise diagnostique portée au niveau le plus général de la rationalité économique caractéristique de notre contemporanéité. Dans la mesure où le passage à l'éthique du sujet ne marque pas chez Foucault un abandon du thème politique, mais bien plutôt l'intégration de ces deux aspects, il est néanmoins possible selon nous de corrélérer sans contradiction ces deux directions : si le néolibéralisme analysé par Foucault impose en effet des modes de subjectivation associés à une qualification naturelle des flux économiques et populationnels, et à une gestion comportementale du jeu des libertés individuelles, alors l'analyse des modalités éthiques de rapport à soi peut venir s'intégrer sans difficulté au diagnostic d'une rationalité économique historiquement déterminée. Nous aurons l'occasion d'insister sur la voie pratique résultant du branchement de ces deux directions ouvertes par le devenir des concepts foucauldien²⁵. Ce sur quoi nous voudrions toutefois insister dès à présent

²⁴ Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population*, op. cit., p. 187.

²⁵ Cf. *infra*, p. 401-412 et 420-430.

sont les implications de ce même branchement pour le versant proprement diagnostic de l'entreprise de Foucault.

Ce qui caractérise en effet la contemporanéité économique et psychique que tâche d'analyser Foucault est la reconnaissance de la naturalité d'un champ de forces concurrentiel que l'économie cherche alors non seulement à analyser, mais encore à favoriser. Cette gestion économique, fondée sur le principe du « laisser-faire », est caractéristique de l'art libéral de gouverner, et c'est sous cet aspect que s'indique le lien de la biopolitique au libéralisme, qui en constitue le cadre général²⁶. De fait : l'étude du libéralisme comme raison gouvernementale est entée sur la qualification de ce dernier dans les termes d'un « naturalisme », étant entendu que cette naturalité même engage un jeu différentiel des libertés qu'il s'agit de produire et de limiter dans un même geste. Foucault s'explique longuement sur ce point dans la troisième leçon du cours :

C'est bien un naturalisme qu'on voit apparaître au XVIII^e siècle, beaucoup plus qu'un libéralisme. Mais je crois, cependant, qu'on peut employer le mot de libéralisme dans la mesure où la liberté est tout de même au cœur de cette pratique ou des problèmes qui se sont posés à cette pratique²⁷.

Il convient à cet endroit d'insister sur le lien entre une liberté entretenue et produite par le libéralisme (mais tout aussi bien constamment sécurisée par lui) et une nature dont il cherche à suivre le cours (mais tout aussi bien à canaliser pour en accentuer le jeu concurrentiel). Ce lien est important : c'est en lui que s'indique l'originalité de l'analyse foucauldienne du néolibéralisme, en même temps que s'atteste le rapport de cette analyse aux modes de subjectivation que désigne dans le même temps la notion de « gouvernementalité ».

Si Foucault s'attarde en effet longuement, dans son cours, sur l'ordolibéralisme allemand et le néolibéralisme américain, c'est dans la mesure où ces deux formulations contemporaines du problème qui hante le libéralisme classique en accentuent le paradoxe intrinsèque, en même temps qu'elles tâchent de le résoudre selon deux voies distinctes. À l'aune du branchement entre une nature rationalisée et le jeu concomitant de la liberté et de la sécurité qui va « animer de l'intérieur, en quelque sorte, les problèmes de [...] l'économie du pouvoir propre au libéralisme »²⁸, le néolibéralisme est en effet défini par Foucault, à partir de la réflexivité libérale, comme une « critique de l'irrationalité propre à l'excès de gouvernement »²⁹. La crise

²⁶ Cf. Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique, op. cit.*, p. 24, note du manuscrit de la première leçon (p. 32), où Foucault précise vouloir étudier dans ce cours « le libéralisme comme cadre général de la biopolitique ».

²⁷ *Ibid.*, p. 63.

²⁸ *Ibid.*, p. 67.

²⁹ *Ibid.*, p. 327.

ouverte par cette critique n'est toutefois pas résolue de la même manière en Allemagne et dans l'école de Chicago : là où la première voie a cherché à limiter cet excès et à favoriser la concurrence par des procédés de régulation étatique, la deuxième « cherche plutôt à étendre la rationalité du marché, les schèmes d'analyse qu'elle propose et les critères qu'elle suggère à des domaines non exclusivement ou non premièrement économiques »³⁰. Dans le cadre du problème qui nous intéresse, cette deuxième voie doit dès lors tout particulièrement retenir notre attention : c'est en elle que peut s'indiquer la pénétration d'une économie générale de la vie, indexée sur la rationalisation des dynamiques naturelles qui la caractérisent, au sein même de la vie psychique des individus. Le néolibéralisme américain s'appuie en effet, selon l'hypothèse de Foucault, sur des modes de subjectivation spécifiques au sein desquels l'individu, qualifié comme « *homo œconomicus* » détenteur d'un capital humain, est appelé à se reconnaître réflexivement dans cette qualification pour devenir entrepreneur de lui-même. Partant, le diagnostic d'un art néolibéral de gouverner suppose bien de concevoir la gouvernementalité en fonction de son volet non seulement vital, mais également réflexif. Les modes de subjectivation associés à cette réflexivité, dont Foucault s'attachera par la suite à développer l'aspect éthique, peuvent donc permettre, dès 1978, de qualifier la gouvernementalité néolibérale à partir d'une rationalisation économique de la vie dans laquelle les sujets se reconnaissent et par laquelle ils se constituent.

Premièrement, en effet, le néolibéralisme est fondé sur le postulat d'une naturalité spécifique du marché, qui engage paradoxalement une requalification du tissu social à partir du modèle de l'entreprise. Si cette requalification est paradoxale, c'est parce qu'elle suppose « non pas de constituer une trame sociale où l'individu serait en contact direct avec la nature, mais de constituer une trame sociale dans laquelle les unités de bases auraient précisément la forme de l'entreprise »³¹. Autrement dit, la reconnaissance d'une naturalité économique dans la rationalité d'un champ de forces concurrentielles engage du même temps une codification entrepreneuriale de la vie, supposée compenser l'appréhension strictement mécanique de ce champ. Ainsi, précise Foucault :

Le retour à l'entreprise, c'est à la fois, donc, une politique économique ou une politique d'économisation du champ social tout entier, de virage à l'économie du champ social tout entier, mais c'est en même temps une politique qui se présente ou se veut comme une *Vitalpolitik* qui aura

³⁰ *Ibid.*, p. 329.

³¹ *Ibid.*, p. 154.

pour fonction de compenser ce qu'il y a de froid, d'impassible, de calculateur, de rationnel, de mécanique dans le jeu de la concurrence proprement économique³².

Foucault commente à cet endroit la « *Vitalpolitik* », définie dans l'ordolibéralisme comme « une politique de la vie, qui ne soit pas orientée essentiellement, comme la politique sociale traditionnelle, à l'augmentation des salaires et à la réduction du temps de travail, mais qui prenne conscience de la situation vitale d'ensemble du travailleur, sa situation réelle, concrète, du matin au soir et du soir au matin »³³. Cette codification entrepreneuriale de la vie sociale n'est donc pas, dans le cadre ordolibéral, un naturalisme au sens strict, mais bien plutôt la reconnaissance du rôle joué par les régulations étatiques dans la production vitale elle-même. Si cette précision est importante, c'est dès lors non seulement parce qu'elle atteste l'ancrage du néolibéralisme dans un cadre biopolitique, mais aussi parce qu'elle permet de comprendre le rôle qu'il joue dans la mise en place d'une économie de la vie qui, contrairement au mode psychanalytique de production des sujets, ne repose pas sur la détermination affective et qualitative des processus vitaux. Ce point est décisif pour notre problème : il permet de comprendre que le sujet résultant de cet investissement de la vie par la logique entrepreneuriale diffère du sujet de la psychanalyse, tout en étant lui aussi régi par le branchement d'un mode de production historiquement déterminé sur la vie sociale et biologique.

Foucault insiste en effet, deuxièmement, sur l'importance de l'*homo œconomicus* qui constitue, dans ce cadre, le point d'ancrage d'une codification entrepreneuriale de l'existence, et qui peut être défini par là comme « la surface de contact entre l'individu et le pouvoir qui s'exerce sur lui, le principe par conséquent de régulation du pouvoir sur l'individu »³⁴. Dans le cadre d'une nature sociale artificialisée, l'*homo œconomicus* peut être en effet conçu, tout à la fois, comme naturellement adaptable aux dynamiques économiques, et comme éminemment gouvernable en fonction des variables artificiellement introduites dans son environnement social :

L'homo œconomicus, c'est-à-dire celui qui accepte la réalité ou qui répond systématiquement aux modifications dans les variables du milieu, cet *homo œconomicus* apparaît justement comme ce qui est maniable, celui qui va répondre systématiquement à des modifications systématiques que l'on introduira artificiellement dans le milieu. *L'homo œconomicus*, c'est celui qui est éminemment gouvernable. De partenaire intangible du laissez-faire, l'*homo œconomicus* apparaît maintenant

³² *Ibid.*, p. 248.

³³ Alexander RÜSTOW, cité par Michel SENELLART, dans Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique*, *op. cit.*, p. 164, n. 62.

³⁴ Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique*, *op. cit.*, p. 258.

comme le corrélatif d'une gouvernementalité qui va agir sur le milieu et modifier systématiquement les variables du milieu³⁵.

Dès lors, on le voit, cette qualification du sujet néolibéral implique une nouvelle économie du pouvoir, qui engage une production de la vie matérielle et sociale ainsi que des modes de subjectivation différents de ceux que Foucault repérait dans sa critique du pouvoir psychanalytique. Dans ce cadre, en effet, la réflexivité que l'individu acquiert sur son propre capital a pour corrélat un mode de subjectivation qui en passe paradoxalement par une dissolution de l'intériorité. Plus exactement, les conséquences de l'analyse néolibérale du comportement peuvent s'appréhender, au niveau individuel, à partir d'un « gommage anthropologique » consistant dans « la postulation d'un élément, d'une dimension, d'un niveau de comportement qui peut être à la fois interprété comme comportement économique et contrôlé à titre de comportement économique »³⁶, et, au niveau social, à partir de la prévalence accordée à la gestion environnementale des comportements en question. Ainsi, nous dit Foucault :

À l'horizon d'une analyse comme celle-là, ce qui apparaît, ce n'est pas du tout l'idéal ou le projet d'une société exhaustivement disciplinaire dans laquelle le réseau légal, enserrant les individus, serait relayé et prolongé de l'intérieur par des mécanismes, disons, normatifs. Ce n'est pas non plus une société dans laquelle le mécanisme de la normalisation générale et de l'exclusion du non-normalisable serait requis. On a au contraire, à l'horizon de cela, l'image ou l'idée ou le thème-programme d'une société dans laquelle il y aurait optimisation des systèmes de différence, dans laquelle le champ serait laissé libre aux processus oscillatoires, dans laquelle il y aurait une tolérance accordée aux individus et aux pratiques minoritaires, dans laquelle il y aurait une action non pas sur les joueurs du jeu, mais sur les règles de jeu, et enfin dans laquelle il y aurait une intervention qui ne serait pas du type de l'assujettissement interne des individus, mais une intervention de type environnemental³⁷.

³⁵ *Ibid.*, p. 274.

³⁶ *Ibid.*, p. 264.

³⁷ *Ibid.*, p. 265. L'identification, par Foucault, d'un mode de gestion néolibéral échappant à l'imposition d'un contrôle direct et agissant plutôt sur les règles du jeu différentiel des libertés a pu donner lieu à des discussions touchant ses prises de position personnelles à l'égard de cette gestion. Serge Audier souligne, à cet égard, que l'idée d'une sympathie de Foucault envers le néolibéralisme se heurte trop souvent à des usages qui, à l'inverse, déploient les hypothèses développées dans la *Naissance de la biopolitique* dans une perspective critique qui manque, selon lui, à interroger la pertinence même de ces hypothèses. Il y a lieu de distinguer ici plusieurs questions : celle, historique, de la justesse des hypothèses de Foucault ; celle, biographique, des prises de position qu'elles engagent chez Foucault lui-même ; celle, critique, de la pertinence des usages qui en sont proposés pour dénoncer la gestion néolibérale de l'homme-entreprise. Serge Audier tâche de traiter ensemble ces différents aspects et insiste particulièrement, à cette occasion, sur l'inscription des thèses développées dans la *Naissance de la biopolitique* dans le contexte d'une discussion polémique avec le marxisme, le freudo-marxisme et le situationnisme (cf. Serge AUDIER, *Néo-libéralisme(s). Une archéologie intellectuelle*, Paris, Grasset, « Mondes vécus », 2012, p. 22-34). La perspective critique que nous voulons extraire des hypothèses de Foucault ne concerne toutefois pas tant la spécificité historique du néolibéralisme, que les modalités de prise en charge de la vie psychique associées à la figure de l'homme-entreprise et les modes de subjectivation qui en résultent (sur ce point, cf. *infra*, p. 380-385 et p. 401-412). Dans cette mesure, l'usage des hypothèses de la *Naissance de la biopolitique* que nous entendons proposer demeure relativement autonome par rapport à des discussions qui concernent plus

La généralisation d'une approche critique de la production du sujet, dans son adéquation à une économie du pouvoir et à une qualification de la vie historiquement déterminées, conduit donc Foucault à diagnostiquer un sujet néolibéral et des modalités de contrôle qui diffèrent fondamentalement, on le voit, de la production psychanalytique d'un sujet de désir. Il est de ce point de vue tout à fait significatif que Foucault évoque à cet endroit les techniques comportementales, qui peuvent être considérées, on le verra, comme le corrélat psychothérapeutique de l'analyse économique des conduites. Le recentrement de l'analyse sur le comportement humain et sur les variables environnementales constituant des moyens d'action sur ces derniers implique, tout à la fois, un abandon du thème de l'inconscient, et une exacerbation de l'approche cognitive et comportementale : en vertu de cette approche, adéquate à la gouvernementalité que Foucault tâche d'analyser, la psyché est en effet conçue dans sa naturalité biologique aussi bien que dans son artificialité plastique.

Avant d'analyser les usages pouvant être faits de ces indications pour l'analyse du champ psychothérapeutique contemporain, nous voudrions toutefois insister sur deux points qui, dans le devenir interne des concepts foucauldien, doivent particulièrement retenir notre attention. Premièrement, nous voudrions souligner que ce qui s'atteste à cet endroit est une systématisation du rapport entre le contrôle sur la vie et le gouvernement des sujets. Autrement dit, le concept de gouvernementalité, loin de se substituer simplement à celui de biopouvoir, en recueille les principaux acquis tout en permettant à Foucault d'insister davantage sur les modalités de subjectivation corrélatives à une qualification de la vie historiquement déterminée. Dès lors, la question ouverte par ces développements, relativement à notre étude, est de savoir sur quelle conception de la vie reposent la « psychologisation de la vie quotidienne » et les modes de subjectivation caractéristiques de notre contemporanéité. Par cette question, nous entendons en somme étendre l'interrogation foucauldienne sur « la psychiatrisation de la vie quotidienne », qu'il rapporte en 1971 à la généralisation fonctionnelle de la psychanalyse, pour la faire porter sur la gestion biopolitique qu'il s'attache à décrire en 1978, et qui semble supposer un autre type de « fonction-Psy »³⁸. Il convient toutefois de remarquer que si cette question permet de nouer le pôle vital ouvert par l'analyse du biopouvoir à la codification

généralement la définition de la rationalité néolibérale à partir du modèle de l'entreprise ou, plus spécifiquement, l'éventuelle sympathie de Foucault envers ce modèle. Cet usage devra toutefois nous mener à avancer que la pertinence proprement critique des hypothèses avancées dans la *Naissance de la biopolitique* se vérifie précisément à l'endroit où la logique entrepreneuriale trouve à s'inscrire, à savoir : dans le sujet historiquement et réflexivement produit par la naturalisation du marché. Étant donné le pôle subjectif que Foucault paraît privilégier dans sa redéfinition de l'entreprise critique, cette approche nous conduira donc à prendre une certaine distance avec l'idée selon laquelle la figure de l'homme-entreprise pourrait être promue dans un cadre d'analyse foucauldien.

³⁸ Cf. *supra*, p. 200-205, où nous analysons la notion de « fonction-Psy » pour la rapporter à la crainte foucauldienne d'une telle « psychiatrisation de la vie quotidienne ».

néolibérale de la psyché, c'est bien plutôt le pôle proprement subjectif de la gouvernementalité qui retiendra ensuite l'attention de Foucault pour envisager les modalités de contrôle, mais tout aussi bien de résistance à l'œuvre dans cette codification. C'est là le deuxième point qui doit retenir notre attention, en ce qu'il semble engager une subtile différence avec les analyses de Deleuze et Guattari. Tout porte en effet à croire que le passage du thème de la biopolitique à celui de la gouvernementalité, s'il ne constitue pas une rupture à proprement parler, est toutefois l'indice du recentrement de Foucault sur le volet réflexif de la biopolitique plutôt que sur son aspect proprement vital : on pourrait donc parler à cet endroit d'un déport de l'accent mis sur le procès de biologisation de l'espèce, vers l'analyse du rapport à soi issu de ce procès. Or, de façon tout à fait significative, les développements internes des concepts de Deleuze et Guattari, s'ils peuvent être comparés aux déploiements des concepts foucauldien en ce qu'ils se caractérisent, comme eux, par une généralisation politique de la critique, semblent également inverser cette dernière démarche. Plutôt que sur ce pôle subjectif, Deleuze et Guattari insistent en effet sur le pôle vital qui constitue la matière de l'assujettissement social et de l'asservissement machinique, mais qui peut tout aussi bien s'avérer le principe externe de leur renversement.

7.3. DELEUZE ET GUATTARI : AXIOMATIQUE, SOCIÉTÉ DE CONTRÔLE ET CAPITALISME MONDIAL INTÉGRÉ

Le travail que Deleuze et Guattari mènent, conjointement aussi bien que respectivement, à partir de la fin des années 1970, peut être lu comme le déploiement opératoire d'une schizo-analyse dont les principaux acquis méthodologiques, élaborés sur la base critique suivie dans *L'Anti-Œdipe*, sont appelés à s'étendre au-delà de cet ancrage. Ce faisant, la psychanalyse, dans ces développements, est mobilisée moins thématiquement que dans son opérativité diagnostique. Le résultat du premier tome de *Capitalisme et schizophrénie* est ainsi d'avoir mené cette dernière jusqu'à un « point d'auto-critique » au terme duquel, semble-t-il, la psychanalyse pourrait disparaître théoriquement et pratiquement sans que ne meure pour autant l'analyse³⁹. Dans un tel cadre critique, cette analyse pourrait, à la limite, se nommer

³⁹ Ainsi peut s'entendre le titre ambigu du troisième chapitre des *Dialogues* entre Deleuze et Claire Parnet : « Psychanalyse morte analysez » (Gilles DELEUZE et Claire PARNET, *Dialogues*, op. cit., p. 93).

indifféremment psychanalyse ou schizo-analyse, l'essentiel étant qu'elle s'effectue du point de vue de l'inconscient tel qu'il s'auto-produit en réalité. Si cette limite n'est toutefois pas franchie par Deleuze et Guattari, c'est précisément parce que ceux-ci entendent insister sur l'hétérogénéité radicale entre un usage légitime et critique de l'inconscient caractéristique de la schizo-analyse, et un usage illégitime et répressif propre à la psychanalyse. Pour cette raison, la psychanalyse ne semble convoquée thématiquement, dans le deuxième tome de *Capitalisme et schizophrénie*, que lorsqu'il s'agit de rappeler les acquis méthodologiques de la schizo-analyse et son irréductibilité à l'approche psychanalytique de l'inconscient⁴⁰. Par suite, l'analyse promue par Deleuze et Guattari est nécessairement anti-psychanalytique, pour autant qu'elle intègre à son diagnostic une prise en compte des stratifications objectives du pouvoir psychanalytique. Mais le déploiement de cette analyse, une fois reconnus son sous-basement matériellement inconscient et son caractère expérimental aussi bien que diagnostique, ne nécessite pas de s'en tenir à un sol doctrinaire supposément stabilisé dans une discipline « schizo-analytique ». D'où l'équation, posée dès l'introduction de *Mille plateaux* : « RHIZOMATIQUE = SCHIZO-ANALYSE = STRATO-ANALYSE = PRAGMATIQUE = MICRO-POLITIQUE »⁴¹. Cette équation est reprise ironiquement dans le récit de la conférence du professeur Challenger, qui ouvre le troisième plateau sur « La géologie de la morale » :

En fait, le professeur Challenger était double, articulé deux fois, et ça ne facilitait pas les choses, on ne savait jamais lequel était là. Il (?) prétendait avoir inventé une discipline, qu'il appelait de noms divers, rhizomatique, strato-analyse, schizo-analyse, nomadologie, micropolitique, pragmatique, science des multiplicités, mais on ne voyait clairement ni les buts ni la méthode ni la raison de cette discipline⁴².

En jouant de leur identification présumée à ce professeur « articulé deux fois », Deleuze et Guattari semblent ici répondre à leurs contempteurs, en se défendant précisément de vouloir fonder une nouvelle discipline. Détachée de toute prétention disciplinaire ou doctrinale, la

⁴⁰ Cf. en particulier Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, *op. cit.*, p. 347, où le rôle à la fois polémique et stratégique de la référence à la psychanalyse se cristallise dans la désignation de celle-ci comme « un modèle, un opposé, et une trahison » : *modèle* en ce qu'elle désigne la voie d'une étiologie anté-psychologique et sociologique de l'affectivité, *trahison* toutefois en ce qu'elle n'a pas su rester fidèle à sa découverte de l'inconscient, *opposée* par là au type d'analyse que Deleuze et Guattari souhaitent développer en thématissant l'inconscient, non comme « le principe caché du plan d'organisation transcendant », mais comme « le processus du plan de consistance immanent, en tant qu'il apparaît sur lui-même au fur et à mesure de sa construction » (*ibid.*). Ce qui vaut à cet endroit pour la « pharmaco-analyse » que Deleuze et Guattari thématissent, vaut plus généralement selon nous pour la schizo-analyse et pour la micro-politique, qui sont autant de manières de désigner une analyse non psychanalytique de l'inconscient, dont les principaux attendus ont été mis au jour dès *L'Anti-Œdipe* (cf. *supra*, p. 211-232 pour une analyse plus détaillée de la manière dont la psychanalyse est intégrée de façon critique à l'intérieur même de la schizo-analyse).

⁴¹ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, *op. cit.*, p. 33.

⁴² *Ibid.*, p. 57.

schizo-analyse se veut avant tout une analyse authentique de l'inconscient – soit, une analyse qui fonctionne toujours en même temps comme cartographie et production de cet inconscient⁴³. Ces précisions méthodologiques, qui apparaissent au seuil de *Mille plateaux*, nous semblent ainsi importantes pour plusieurs raisons complémentaires. Dans le cadre de notre enquête, elles permettent en effet, d'une part, de désigner la micro-politique comme un prolongement naturel des hypothèses schizo-analytiques et d'établir, ce faisant, sa dépendance à la critique préalable de la psychanalyse. Mais elles permettent également par là, d'autre part, de fonder analytiquement le déploiement de cette micro-politique dans le cadre plus général d'une tâche diagnostique qui, comme celle à laquelle s'emploie Foucault, s'étend jusqu'au niveau « macro » des formes étatiques et jusqu'à la contemporanéité de l'axiomatique capitaliste.

Une fois établie la dépendance des analyses guattaro-deleuziennes des années 1980 à l'égard du travail critique de *L'Anti-Œdipe*, il convient en effet de souligner l'analogie qui, sous cet aspect, peut être établie entre ces analyses et celles que Foucault se propose de mener à la fin des années 1970. Dans les deux cas, il s'agit de généraliser une approche critique issue de la critique de la psychanalyse, mais dans les deux cas également, cette généralisation est rendue d'autant plus manifeste qu'elle a pour corrélat un élargissement des objets considérés. Pour le dire autrement, de même que le développement de l'hypothèse biopolitique mène Foucault à appréhender une économie générale de la vie, et à porter ce faisant l'analytique micrologique du pouvoir jusqu'au diagnostic macro-politique des dispositifs sécuritaires, de leur cible populationnelle, de leur rationalité libérale et de leur organisation étatique ; de même, le parti pris par Deleuze et Guattari en faveur d'un inconscient réel les mènes à porter l'étude des productions du désir jusqu'au niveau macroscopique d'un ordre politique, économique, vital et subjectif dont ils pressentent l'émergence. Comme nous l'avons fait pour Foucault, nous voudrions donc interroger les conditions de cette extension, telle qu'elle se présente chez Deleuze et Guattari, afin d'insister sur la requalification capitaliste de la vie et sur les nouveaux procès de subjectivation qu'elle permet de mettre en lumière. C'est en effet l'hypothèse d'une axiomatisation des flux libidinaux, ainsi que l'étude des modalités de contrôle et des procès de subjectivation associés à cette axiomatique, qui permettent à Deleuze et Guattari de diagnostiquer une économie sociale, vitale et subjective qui semble non seulement dépasser, mais encore reléguer l'approche psychanalytique. De ce point de vue, la convergence avec les analyses de Foucault paraît tout à fait remarquable touchant le diagnostic de l'actualité que nos

⁴³ Sur ce point, cf. *supra*, p. 218-226.

auteurs entendent mener, alors même que ce diagnostic s'effectue dans chaque cas sur des bases méthodologiques, conceptuelles et ontologiques distinctes.

7.3.1. Du « micro » au « macro » : micro-politique et axiomatique

La thématization, par Deleuze et Guattari, du capitalisme moderne dans les termes d'une axiomatique des flux décodés s'ancre ainsi dans le cadre conceptuel mis en place dès *L'Anti-Œdipe*. De ce point de vue, cette thématization constitue bien un premier résultat de la généralisation de l'approche schizo-analytique. Relativement à notre problème, ce résultat est d'autant plus important que les premières occurrences du concept d'axiomatique, au sein des pages que *L'Anti-Œdipe* consacre à l'histoire dite « universelle » du capitalisme, attestent la fécondité d'un usage légitime de l'inconscient, qui retrouve à son terme Œdipe et la psychanalyse pour les envisager dans un cadre critique historico-matériel – et non plus seulement formel. Autrement dit, l'analyse micrologique des investissements du désir, lorsqu'elle s'opère depuis le point de vue matériel d'un inconscient réel, effectue l'auto-critique de la psychanalyse en mettant au jour les conditions historiques et sociales du dispositif œdipien. Si la psychanalyse, dans ce cadre, dépend donc bien de la formation capitaliste, cette formation même peut se laisser appréhender par une micro-politique du désir (ou schizo-analyse). C'est cette micro-politique qui, dans *L'Anti-Œdipe*, permet en effet de comprendre le capitalisme comme une axiomatique, au sens d'une entreprise générale de décodage des flux qui toujours contrarie sa propre tendance. En ce sens, le capitalisme apparaît tout à la fois comme un produit immanent des flux qu'il ordonne, et comme la limite interne du décodage qu'il opère. Plus encore : en effectuant l'immanence de la production désirante à la production sociale, c'est-à-dire à en déployant son système d'enregistrement à même les flux qu'il axiomatise⁴⁴, le capitalisme légitime d'autant plus l'approche schizo-analytique qu'il lui est parfaitement adéquat.

C'est à cet endroit que s'explique, du reste, l'affinité du capitalisme avec la schizophrénie, qui, comme nous l'avons vu, est d'abord déterminée par Deleuze et Guattari comme un *processus* fondant l'approche schizo-analytique. Cette affinité, toutefois, renforce aussi la différence de régime qui ne laisse pas de travailler l'immanence de la production sociale et de

⁴⁴ Sur ce point, cf. en particulier Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 301 (sur la constitution par le capitalisme d'un « champ d'immanence » au sein duquel l'anti-production opère à même la production), et p. 315 (qui résume les acquis de « l'histoire universelle » et où Deleuze et Guattari qualifient le capitalisme à partir d'une immanence réalisée).

la production désirante, dans la mesure où, avec le capitalisme, « l'anti-production s'est répandue à travers toute la production, au lieu de rester localisée dans le système, dégageant un fantastique instinct de mort qui imprègne et écrase maintenant le désir »⁴⁵. Ainsi, le capitalisme vaut comme axiomatique non seulement parce qu'il opère à même l'immanence du champ social et libidinal, mais aussi parce qu'il intériorise les limites que lui impose la production désirante. Si la collusion entre capitalisme et schizophrénie peut donc se comprendre à partir cette immanence, leur différence s'atteste dans les limites qu'ils assignent à cette production – et qu'ils s'assignent aussi par là respectivement. Ainsi, écrivent Deleuze et Guattari :

Le capitalisme est bien la limite de toute société, en tant qu'il opère le décodage des flux que les autres formations sociales codaient et surcodaient. Toutefois il en est la limite ou coupures relatives, parce qu'il substitue aux codes une axiomatique extrêmement rigoureuse qui maintient l'énergie des flux dans un état lié sur le corps du capital comme socius déterritorialisé, mais aussi et même plus impitoyable que tout autre socius. La schizophrénie au contraire est bien la limite absolue, qui fait passer les flux à l'état libre sur un corps sans organes désocialisé. On peut donc dire que la schizophrénie est la limite extérieure du capitalisme lui-même ou le terme de sa plus profonde tendance, mais que le capitalisme ne fonctionne qu'à condition d'inhiber cette tendance, ou de repousser et de déplacer cette limite, en y substituant ses propres limites relatives immanentes qu'il ne cesse de reproduire à une échelle élargie. Ce qu'il décode d'une main, il l'axiomatise de l'autre⁴⁶.

L'intériorisation capitaliste de la limite schizophrénique permet dès lors de comprendre, spécifiquement, la production d'Œdipe comme « limite déplacée ou intériorisée », à laquelle le désir se laisse prendre⁴⁷. Mais il faut ajouter désormais qu'elle autorise aussi à thématiser généralement le mode de production capitaliste dans les termes d'une axiomatisation des flux vitaux. Ce dernier point doit particulièrement retenir notre attention, en ce qu'il fonde par là méthodologiquement l'opérativité d'une analyse portée au niveau « macro » des configurations sociales.

Si, de fait, la notion d'axiomatique apparaît essentielle pour notre problème, c'est non seulement parce qu'elle atteste, au point de vue méthodologique, la capacité diagnostique d'une analyse micro-politique du désir, mais encore parce qu'elle déporte par là, au point de vue thématique, la schizo-analyse vers le diagnostic d'un dispositif contemporain d'orientation des flux qui se concrétise dans la forme étatique. Significativement, l'élargissement des outils schizo-analytiques au-delà du seul cas de la psychanalyse a ainsi pour corrélat une prise en

⁴⁵ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, op. cit., p. 316.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 295-296.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 321.

compte plus accrue de la question de l'État, suivant un mouvement comparable au déploiement foucauldien de l'hypothèse biopolitique. Or, de même, là encore, que chez Foucault, cette prise en compte n'a nullement pour corrélat l'abandon du point de vue « micro-politique », qui se trouve au contraire d'autant plus validé que *Mille plateaux* identifie les États modernes comme des modèles de réalisation d'une axiomatique mondiale qui les dépasse :

L'axiomatique considère directement des éléments et des rapports purement fonctionnels dont la nature n'est pas spécifiée, et qui se réalisent immédiatement à la fois dans des domaines très divers, tandis que les codes sont relatifs à ces domaines, énoncent des rapports spécifiques entre éléments qualifiés, qui ne peuvent être ramenés à une unité formelle supérieure (surcodage) que par transcendance et indirectement. Or *l'axiomatique immanente*, en ce sens, trouve dans les domaines qu'elle traverse autant de *modèles dits de réalisation*. [...] Avec le capitalisme, les États ne s'annulent donc pas, mais changent de forme et prennent un nouveau sens : modèles de réalisation d'une axiomatique mondiale qui les dépasse⁴⁸.

Ce qui, dans ce cadre, détermine donc comme telle l'axiomatique capitaliste, est l'instauration d'un nexus de relations fonctionnelles entre des éléments non spécifiés. Ces flux décodés constituent dès lors, comme tels, le substrat d'une axiomatique immanente qui tend à se réaliser dans l'État-nation. Ce sont eux qui fondent aussi, partant, la « détermination «matérialiste» de l'État moderne ou de l'État-nation », en tant que ce dernier doit être conçu comme « un groupe de producteurs où travail et capital circulent librement, c'est-à-dire où l'homogénéité et la concurrence du capital s'effectuent sans obstacles extérieurs en particulier »⁴⁹. L'intérêt guattaro-deleuzien pour des configurations sociales envisagées au niveau « macro » demeure donc indexé sur la détermination matérielle des flux décodés, dont la circulation, réglée par les axiomes du capitalisme, se réalise concrètement dans le cadre étatique. De ce point de vue, le privilège accordé à l'étude micro-politique de ces flux est ainsi d'autant plus nécessaire que leur décodage et leur conjugaison abstraite fondent et précèdent leur ancrage territorial. Ce faisant, le capitalisme est bien le produit d'un procès de déterritorialisation qui caractérise tendanciellement les formations sociales antérieures, et c'est en ce sens qu'il peut être compris génétiquement et décrit analytiquement d'un point de vue schizo-analytique ou micro-politique. Toutefois, il faut ajouter à cet endroit que l'axiomatisation abstraite des flux qualifiés dont il procède constitue, par rapport à ces formations antérieures, une rupture décisive : « c'est que la pression des flux dessine en creux le capitalisme, mais qu'il faut pour le réaliser toute une *intégrale des flux décodés*, toute une *conjugaison généralisée* qui déborde et renverse les

⁴⁸ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, op. cit., p. 567-568.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 568.

appareils précédents »⁵⁰. Deux points doivent dès lors particulièrement retenir notre attention dans cette détermination du capitalisme comme axiomatique des flux décodés : l'un atteste la prévalence du point de vue « micro » qui précède et fonde les agencements subjectifs et étatiques ; l'autre permet de penser une rupture propre au procès capitaliste dans l'ordonnement du substrat intensif qu'il axiomatise.

Premièrement, il apparaît en effet que l'ancrage « physique » d'une analyse qui opère en deçà des agencements et des stratifications, pour envisager ces derniers à partir de leurs lignes de composition (qui sont prises dans des rapports de force intensifs et dans des variations de vitesses relatives), est comme validé thématiquement par la qualification « œcuménique » d'un capitalisme envisagé à l'échelle mondiale. Autrement dit, la généralisation de l'analyse, lorsqu'elle suppose le dépassement topique des formations particulières, retrouve le primat d'une matière intensive composant une physique des flux. De même donc que, chez Foucault, le primat biopolitique accordé à la notion de « population » permettait d'envisager cette dernière au niveau « micro » des processus biologiques qui la caractérisent, plutôt que comme une somme d'individus, de même ici l'étude des formations sociales à partir de leurs mouvements territoriaux et de leurs systèmes d'enregistrement rend d'autant plus légitime l'approche micro-politique que ces mouvements et ces systèmes tendent, dans l'axiomatique capitaliste, à se déployer à une échelle planétaire. « L'intégrale des flux décodés » et la « conjugaison généralisée » de ces flux, qui caractérisent le capitalisme, ne constituent donc pas un nouveau holisme : il ne s'agit pas ici de passer organiquement et par échelles successives des flux aux États, et des États à l'axiomatique, mais de concevoir au contraire l'originalité du capitalisme dans sa capacité à distribuer les termes et à organiser les rapports caractéristiques d'une formation sociale donnée. C'est pourquoi, indiquent Deleuze et Guattari, « le capitalisme marque une mutation des organisations œcuménique ou mondiales, qui prennent une consistance en elles-mêmes : au lieu de résulter des formations sociales hétérogènes et de leurs rapports, c'est l'axiomatique mondiale en grande partie qui distribue ces formations, fixe leurs rapports en organisant une division internationale du travail »⁵¹. Bref : le capitalisme, lorsqu'il est envisagé fonctionnellement à une échelle planétaire, justifie d'autant plus l'approche micro-politique qu'il en actualise ontologiquement l'immanence, en nécessite thématiquement l'expansion, et en valide analytiquement les résultats. Dans la mesure, toutefois, où la prise en compte de ce déploiement mondial de l'axiomatique mène Deleuze et Guattari à thématiser la forme contemporaine du capitalisme dans les termes d'une déqualification, puis d'une

⁵⁰ *Ibid.*, p. 564.

⁵¹ *Ibid.*, p. 567.

recomposition abstraite des flux vitaux, il convient à cet endroit de s'interroger, deuxièmement, sur la rupture que semble introduire une telle thématization, y compris vis-à-vis d'un mode de production psychanalytique dont *L'Anti-Œdipe* révélait pourtant la dépendance à l'égard d'une intériorisation axiomatisée de la limite schizophrénique.

7.3.2. Déqualification et requalification capitaliste de la vie : vers un capitalisme mondial intégré

Notre problème, on le rappelle, concerne non seulement les conditions de l'extension de l'analyse au-delà du champ critique au sein duquel elle s'élabore, mais encore celles d'un renversement introduit par la contemporanéité même dont Deleuze, Guattari et Foucault cherchent à rendre compte à partir de cette extension. C'est dans le cadre de ce renversement que nous voudrions instruire un autre aspect du capitalisme, qui concerne précisément le décodage spécifique que celui-ci opère sur les flux qu'il axiomatise. Il semble en effet y avoir une ambiguïté dans la relation entre la psychanalyse et la forme contemporaine du capitalisme que Deleuze et Guattari s'efforcent de thématiser. Cette ambiguïté peut s'appréhender, selon nous, à partir du traitement que le capitalisme fait subir à la détermination qualitative de la vie, que la critique de la psychanalyse permet dans *L'Anti-Œdipe* de révéler et sur laquelle la schizo-analyse fonde sa méthode.

D'un côté, en effet, Deleuze et Guattari affirment dans *L'Anti-Œdipe* que les modes de production psychanalytique et capitaliste fonctionnent selon un même système d'enregistrement des flux, par lequel ceux-ci sont rendus disponibles comme essence subjective abstraite pour toutes les applications déterminées auxquelles ils pourront donner lieu – à commencer par l'application bi-univoque caractéristique de la formation œdipienne. Ce faisant, économie libidinale et économie politique suturent conjointement, selon Deleuze et Guattari, le lien de la psychanalyse au capitalisme, en ce qu'elles font l'objet d'un semblable décodage :

Le lien de la psychanalyse avec le capitalisme n'est pas moins profond que celui de l'économie politique. Cette découverte des flux décodés et déterritorialisés, c'est la même qui se fait pour l'économie politique et dans la production sociale, sous forme du travail abstrait subjectif, et pour la psychanalyse et dans la production désirante, sous forme de libido abstraite subjective. Comme dit Marx, c'est dans le capitalisme que l'essence devient subjective, activité de production en général, et que le travail abstrait devient quelque chose de réel à partir de quoi l'on peut réinterpréter toutes les formations sociales précédentes du point de vue d'un décodage ou d'un procès de déterritorialisation généralisés [...]. Il en est de même du désir abstrait comme libido, comme essence subjective. Non pas qu'on doive établir un simple parallélisme entre la production sociale capitaliste et la production désirante, ou bien entre les flux de capital-argent et les flux de

merde du désir. Le rapport est beaucoup plus étroit : les machines désirantes ne sont pas ailleurs que dans les machines sociales, si bien que la conjonction des flux décodés dans la machine capitaliste tend à libérer les libres figures d'une libido subjective universelle⁵².

Deleuze et Guattari thématissent donc en 1972 le décodage psychanalytique dans les termes d'une libération de la libido comme essence subjective abstraite du désir, et identifient ce faisant son procès à celui d'un décodage capitaliste, qu'ils définissent symétriquement dans les termes d'une libération de la production comme essence subjective abstraite du travail. Dans ce premier cadre, l'implication de la psychanalyse et du capitalisme peut être comprise jusque dans ses aspects répressifs, à partir des reterritorisations partielles, œdipiennes ou étatiques, que l'une et l'autre ne laissent pas de surimposer respectivement à la production désirante et sociale. Or, de ce dernier point de vue, il semble que la complexification du modèle axiomatique, dans *Mille plateaux*, déstabilise la dépendance réciproque des modes de production psychanalytique et capitaliste. En effet, l'insistance sur le décodage et la conjugaison abstraite des flux capitalistes, telle qu'elle s'opère dans un cadre axiomatique mondialisé, mène Deleuze et Guattari à insister sur la déqualification d'une matière dont la critique de la psychanalyse avait pourtant permis de mettre au jour l'intensité vitale. L'axiomatique, de fait, opère sur une matière qu'elle tend à homogénéiser et à canaliser par des régulations abstraites régissant une économie mondialisée. Le capitalisme se forme ainsi, écrivent Deleuze et Guattari, « quand le flux de richesse *non qualifié* rencontre le flux de travail *non qualifié*, et se conjugue avec lui »⁵³. Si la notion d'axiomatique doit dès lors retenir toute notre attention, relativement à la physique intensive qui fonde les capacités opératoires de l'analyse micro-politique, c'est alors dans la mesure où celle-ci désigne un dispositif social d'orientation des flux de désir qui engage aussi une certaine configuration de la matière intensive, ou *phylum*, qui entre dans ce dispositif.

La notion de « phylum » semble en effet venir désigner, dans *L'Anti-Œdipe* mais plus encore dans *Mille plateaux*, la matière intensive qui constitue l'être du réel (plus exactement : son contenu). Défini comme « matérialité, naturelle ou artificielle, et les deux à la fois, la matière en mouvement, en flux, en variation, en tant que porteuse de singularités et de traits d'expression »⁵⁴, le phylum paraît ainsi recueillir les déterminations énergétiques, et par suite

⁵² Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *L'Anti-Œdipe*, *op. cit.*, p. 363-364.

⁵³ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, *op. cit.*, p. 567.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 509. À cet endroit encore, Deleuze et Guattari se réfèrent à Simondon pour établir le caractère intensif d'une matière porteuse de singularités, en un sens non plus seulement ontogénétique mais également phylogénétique (sur ce premier aspect, cf. *supra*, p. 230). Cette référence conforte l'idée selon laquelle le « phylum » permet de définir la matière du Réel et de l'inconscient même, considérés non plus seulement dans

créatrices, de la physique vitaliste que Deleuze et Guattari cherchent à définir dès *L'Anti-Œdipe*. Cette notion se rapproche ainsi d'un « élan vital » d'inspiration bergsonienne, et permet de concevoir un devenir culturel de la naturalité même. C'est ce qu'établissent très clairement les pages de *Mille plateaux* consacrées à l'invention métallurgique, comme lignée technologique constituant par elle-même un flux matériel intensif :

À la limite, il n'y a qu'une seule et même lignée phylogénétique, un seul et même phylum machinique, idéellement continu : le flux de matière-mouvement, flux de matière en variation continue, porteur de singularités et de traits d'expression. Ce flux opératoire et expressif est aussi bien naturel qu'artificiel : il est comme l'unité de l'homme et de la Nature. Mais, en même temps, il ne se réalise pas ici et maintenant sans se diviser, se différencier. On appellera agencement tout ensemble de singularités et de traits prélevés sur le flux – sélectionnés, organisés, stratifiés – de manière à converger (consistance) artificiellement et naturellement : un agencement, en ce sens, est une véritable invention. [...] Il faut donc tenir compte de l'action sélective des agencements sur le phylum, et de la réaction évolutive du phylum, en tant que fil souterrain qui passe d'un agencement à l'autre, ou sort d'un agencement, l'entraîne et l'ouvre. *Élan vital* ?⁵⁵

La notion de phylum semble donc bien permettre de caractériser l'intensité matérielle qui, comme nous l'avons vu, fonde en sa détermination processuelle et qualitativement déterminée la nature même du réel et les opérations du désir. Or, cette réalité, lorsqu'elle est soumise à l'axiomatisation d'un capitalisme mondial, semble entrer dans un nouveau régime de différenciation qui ne s'identifie guère aux opérations psychanalytiques de décodage des flux.

Il convient à cet égard de préciser les modalités qualitatives de la sélection qui s'opère dans un tel régime. Dans *Mille plateaux*, le phylum est plus particulièrement identifié comme l'objet propre d'un appareil de capture étatique, qui tend à homogénéiser la matière sur laquelle il opère. Deleuze et Guattari écrivent ainsi que « l'État constitue une forme d'expression qui s'asservit le phylum : le phylum ou matière n'est plus qu'un contenu comparé, homogénéisé, égalisé, tandis que l'expression devient forme de résonance ou d'appropriation »⁵⁶. C'est donc essentiellement dans la formation étatique que l'intensité hylétique tend à s'homogénéiser pour composer un espace dit « strié ». Toutefois, précisément dans la mesure où l'État peut être défini, dans sa forme contemporaine, comme une concrétisation de l'axiomatique capitaliste, les mécanismes d'appropriation qui le spécifient peuvent être envisagés dans leur relation à ce capitalisme œcuménique.

leurs sédimentations cartographiques et géologiques, mais également dans leurs dimensions historiques et évolutives.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 506.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 555.

Or, de ce dernier point de vue, tout porte à croire que l'axiomatique engage bien une forme spécifique de déqualification des flux hylétiques, qui requiert l'appropriation étatique du phylum sans toutefois se confondre avec cette appropriation, et qui permet d'intégrer les différents États sans toutefois supposer leur homogénéité⁵⁷. C'est que l'homogénéité, définie par Deleuze et Guattari comme le corrélat physique et politique d'un espace strié, correspond dans le cadre étatique à l'appropriation d'un modèle physico-social du travail, considéré à la fois comme « force-déplacement » et comme « unité abstraite homogène applicable à tous les travaux, susceptible de multiplication et de division »⁵⁸. S'il y a donc ici homogénéisation c'est au sens d'un quadrillage spatio-temporel d'un champ physique et social géométrisé. Mais, dans le processus capitaliste que Deleuze et Guattari s'attachent à décrire, l'immanence du modèle axiomatique implique tout à la fois un décodage des flux et une conjugaison qualitative de ce décodage. C'est à cet endroit que s'atteste un certain paradoxe du capitalisme, qui, tout en poussant le striage de l'espace-temps jusqu'à sa limite extrême, requalifie abstraitement dans le même temps la matière qu'il axiomatise. Ainsi, écrivent Deleuze et Guattari :

Le capitalisme opère moins sur une quantité de travail que sur un processus qualitatif complexe qui met en jeu les modes de transport, les modèles urbains, les médias, l'industrie des loisirs, les manières de percevoir et de sentir, toutes les sémiotiques. C'est comme si, à l'issue du striage que le capitalisme a su porter à un point de perfection inégalé, le capital circulant recréait, nécessairement, reconstituait une sorte d'espace lisse où se rejoue le destin des hommes. Certes, le striage subsiste sous ses formes les plus parfaites et sévères (il n'est plus seulement vertical, mais opère en tout sens) ; toutefois, il renvoie surtout au pôle étatique du capitalisme, c'est-à-dire au rôle des appareils d'État modernes dans l'organisation du capital. En revanche, au niveau complémentaire et dominant d'un capitalisme mondial intégré (ou plutôt intégrant), un nouvel espace lisse est produit où le capital atteint à sa vitesse « absolue », fondée sur des composantes mécaniques, et non plus sur la composante humaine du travail⁵⁹.

Ce qui est donc en jeu dans le capitalisme mondialisé, relativement à la matière intensive qu'il intègre, est tout à la fois une déqualification de la vie du phylum mécanique, et une

⁵⁷ Deleuze et Guattari insistent en effet sur le fait qu'« il y a isomorphie, mais hétérogénéité, entre États totalitaires et sociaux-démocrates, chaque fois que le mode de production est le même » (Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, op. cit., p. 580). Cette affirmation nous semble à vrai dire conforter notre hypothèse, selon laquelle l'analyse micro-politique ne part pas simplement du « micro » pour aller au « macro » en passant par des paliers d'intégration successifs, mais articule plutôt les outils micro-politiques à une sorte de diagnostic différentiel permettant de penser, tout à la fois, l'action en retour d'un dispositif sur la matière qui le forme et qu'il s'approprie, et l'hétéronomie formelle des dispositifs en question. De ce point de vue, si l'isomorphie des États n'est pas synonyme d'homogénéité, elle suggère toutefois un striage de l'espace qui, en deçà même des cadres territoriaux, semble articuler les flux matériels dans un procès d'homogénéisation infra-étatique. Pour une analyse plus détaillée du rapport entre isomorphie et hétéronomie, cf. Guillaume SIBERTIN-BLANC, *Politique et État chez Deleuze et Guattari. Essai sur le matérialisme historico-mécanique*, Paris, PUF, « Actuel Marx Confrontation », 2013, p. 174-180.

⁵⁸ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, op. cit., p. 611.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 614.

requalification de cette vie par la recomposition d'un espace lisse conjuguant qualitativement des flux axiomatisés. Cette requalification, dès lors, ne s'apparente pas à une découverte du phylum comme être naturel et technologique, mais à un nouvel asservissement machinique au sein duquel le flux hylétique perd précisément sa dimension vitale – et par là productive.

En ce sens, la requalification intensive procédant du décodage capitaliste ne s'identifie pas à la découverte psychanalytique de la vie affective. L'agencement capitaliste s'éloigne, ce faisant, d'une machine abstraite consistant dans l'articulation entre un « ensemble de matières non formées qui ne présentent plus que des degrés d'intensité [...] et de fonctions diagrammatiques qui ne présentent que des équations différentielles ou plus généralement des “tenseurs” »⁶⁰. Tout au contraire, Deleuze et Guattari insistent dans *Mille plateaux* sur le caractère mortifère d'une telle axiomatisation :

Un agencement est d'autant plus proche de la machine abstraite vivante qu'il ouvre et multiplie les connexions, et trace un plan de consistance avec ses quantificateurs d'intensités et de consolidation. Mais il s'en éloigne à mesure qu'il substitue aux connexions créatrices des conjonctions qui font blocage (axiomatique) [...] ⁶¹.

Si l'axiomatique ne procède donc pas à proprement parler par une homogénéisation de l'espace et du temps au sein desquels elle se déploie, les procédures de contrôle qu'elle aménage à même cet espace-temps se font d'autant plus insidieuses qu'elles s'avèrent ajustées qualitativement à la vie décodée qu'elles se soumettent. C'est en ce sens que le capitalisme « intégré » doit être dit d'abord « intégrant » : en se déployant à une échelle mondiale, il intègre à ses axiomes l'entièreté d'un champ vital et social, psychique et politique, temporel et spatial, dont il requalifie les flux hylétiques par des conjugaisons inédites. Or, le point qui doit ici retenir notre attention est que ces conjugaisons spécifiquement capitalistes, lorsqu'elles sont envisagées à ce point de généralité, semblent différer de l'agencement œdipien et du mode psychanalytique de production du sujet. C'est à cet endroit que la configuration nouvelle ouverte par un capitalisme mondial *intégré* et *intégrant* doit tout particulièrement retenir notre attention. Elle paraît en effet attester des procédures de contrôle et des modes de subjectivation au sein desquels la psychanalyse paraît perdre sa prévalence fonctionnelle.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 637.

⁶¹ *Ibid.*, p. 639-640.

7.3.3. *Société de contrôle et subjectivation capitaliste : les deux pôles du CMI*

L'idée d'un « capitalisme mondial intégré », amenée dans *Mille plateaux* pour thématiser la recomposition axiomatique d'un « espace lisse » par opposition au striage caractéristique de l'effectuation étatique du capitalisme, apparaît particulièrement importante. Ce concept semble en effet permettre à Deleuze et Guattari d'identifier la spécificité du capitalisme contemporain dans les opérations qu'il opère sur les flux décodés soumis à son axiomatique. Relativement à notre problème, il doit dès lors également permettre de thématiser le renversement à l'issue duquel la généralisation de l'approche schizo-analytique mène finalement Deleuze et Guattari à diagnostiquer des qualifications de la vie et des modes de subjectivation hétérogènes à l'appréhension psychanalytique d'un sujet de l'inconscient. Ce renversement, on l'a vu, peut être pressenti à partir des analyses de Deleuze et Guattari, dans l'écart entre un décodage psychanalytique libérant l'affectivité vitale comme essence subjective abstraite du désir, et un décodage capitaliste conjuguant et recomposant cette affectivité dans un cadre axiomatique mortifère. Il y a là comme un décrochage thématique entre le capitalisme et la psychanalyse (plus exactement, entre la schizo-analyse du capitalisme et la critique de la psychanalyse) que Deleuze et Guattari ne conceptualisent pas comme tel, mais qui peut se laisser appréhender à partir de certaines suggestions de *Mille plateaux*. À ce décrochage doivent dès lors correspondre, suivant les pôles vitaux et subjectifs ouverts par la critique de la psychanalyse et conformément au cadre problématique que nous avons défini, une nouvelle qualification de la vie sociale et biologique, aussi bien que de nouveaux modes de subjectivation. Or, tout porte à croire que l'idée d'un « capitalisme mondial intégré » articule non seulement ces deux pôles, mais permet en outre de mettre au jour une attention différentielle de Deleuze et de Guattari pour l'un et l'autre de ces derniers. À de nombreux égards, ce concept, en ce qu'il permet de rendre compte d'une axiomatisation capitaliste de la vie, semble en effet anticiper la thématisation deleuzienne des « sociétés de contrôle » et son insistance corrélative sur les dispositifs contemporains d'orientation des flux infra-individuels. Pourtant, c'est plus particulièrement Guattari qui développera ce même concept, et qui insistera à cette occasion sur son caractère *intégré* (à la vie inconsciente et psychique) aussi bien qu'*intégrant* (des subjectivités asservies à ses opérations). Dans la mesure où ces deux voies s'élaborent enfin dans une étroite discussion avec certains concepts foucauldien dont nous avons pu mesurer les implications diagnostiques pour la contemporanéité du champ « psy », nous voudrions donc examiner les termes de la convergence qui semble s'attester à cet endroit. Des fondements de cette convergence, et des résultats qu'elle engage touchant l'analyse de nouvelles formes de vie

et de nouveaux modes de subjectivation, dépend en effet directement un éventuel usage des concepts foucaaldiens, deleuziens et guattariens dans le cadre d'une psychanalyse « auto-critique ».

La caractérisation axiomatique du capitalisme et le concept corrélatif de « capitalisme mondial intégré » autorisent d'une part à concevoir, comme on l'a vu, une requalification proprement capitaliste des flux vitaux. Cette requalification a ceci de spécifique qu'elle ne retrouve pas à son terme la dimension productive d'un phylum machinique qualitativement différencié et génétiquement créatif ; mais elle ne s'apparente pas pour autant à un striage qui réduirait ce phylum à une mécanique dévitalisée. Contrairement à la psychanalyse, donc, le capitalisme mondial intégré ne se caractérise pas par une découverte originale de forces inconscientes – puisqu'il s'emploie immédiatement à canaliser ces forces dans un cadre axiomatique immanent plutôt qu'il ne s'attache à les décoder comme telles. Mais, contrairement aussi aux procédés étatiques et institutionnels de surcodage, il ne définit pas ce cadre en quadrillant un espace-temps supposé homogène – puisqu'il relance la circulation des flux qualitativement différenciés composant son modèle physique. C'est de ce dernier point de vue que la thématization deleuzienne des « sociétés de contrôle » peut s'apparenter à un développement du concept de capitalisme mondial intégré, considéré sous son pôle vital. Plus exactement, il semble que Deleuze, à travers les hypothèses qu'il émet quant à l'information contemporaine des flux vitaux, s'emploie à définir un type de contrôle s'exerçant spécifiquement dans ce cadre axiomatique, par opposition aux sociétés disciplinaires telles que les aurait définies Foucault.

L'hypothèse deleuzienne selon laquelle « ce sont les *sociétés de contrôle* qui sont en train de remplacer les sociétés disciplinaires »⁶² s'ancre en effet dans un commentaire de Foucault particulièrement attentif aux intuitions que ce dernier développe dès le milieu des années 1970, et qu'il approfondit dans les cours au Collège de France des années 1978 et 1979⁶³. Dans cette variation implicite autour des thèmes foucaaldiens de biopolitique et de gestion sécuritaire, deux points doivent dès lors particulièrement retenir notre attention : d'une part, le fait que cette proposition sur les sociétés de contrôle recueille les acquis de *Mille plateaux* pour analyser une

⁶² Gilles DELEUZE, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle » (1990), dans *Pourparlers*, *op. cit.*, p. 241.

⁶³ La finesse de ce commentaire est en l'occurrence d'autant plus remarquable que les cours en question, dont nous avons exposé les principaux résultats touchant l'extension de la critique et sa déclinaison contemporaine, n'ont été publiés qu'après l'exposé de Deleuze consacré aux sociétés de contrôle. C'est dans une conférence donnée à La Fémis en 1987 que Deleuze expose cette idée (cf. Gilles DELEUZE, « Qu'est-ce que l'acte de création ? » [1987], dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 291-302), avant de la systématiser dans un « post-scriptum » paru en 1990 et repris dans *Pourparlers*. Les allusions de Deleuze à l'idée foucauldienne d'un pouvoir pastoral, dans ce dernier texte, laissent toutefois penser que Deleuze connaissait le thème des cours en question (cf. Gilles DELEUZE, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *op. cit.*, p. 243).

configuration sociale et technologique qui, selon Deleuze, correspond « plus profondément » à une mutation du capitalisme⁶⁴. D'autre part, le fait que l'analyse de cette mutation révèle une insistance particulière de Deleuze sur la « matière “dividuelle” »⁶⁵ qui constitue selon lui l'objet du contrôle qu'il s'attache à décrire. Là où le premier point inscrit l'étude des sociétés de contrôle dans le cadre diagnostic et dans la perspective réversible que nous cherchons à décrire, le deuxième indique en effet que ce renversement est envisagé par Deleuze, non à partir des modes de subjectivation spécifiquement produits par le capitalisme, mais bien plutôt à partir des jeux de fluxion et de flexion immanents aux modulations imposées par ce dernier. Tout porte ainsi à croire que l'idée de « sociétés de contrôle » prend acte du volet vital de la biopolitique et de ses implications touchant la qualification des flux économiques, populationnels et biologiques comme des variables événementielles infra-individuelles. Importe dès lors tout particulièrement, pour notre problème, l'idée selon laquelle, dans les sociétés de contrôle, « les individus sont devenus des “dividuels”, et les masses, des échantillons, des données, des marchés ou des “banques” »⁶⁶. Cette idée indique en effet que Deleuze perçoit, dans le capitalisme contemporain, une intégration et un contrôle d'une matière déqualifiée qui n'en passe plus tant par des procédures d'individuation et de subjectivation que par un asservissement technologique opérant au niveau d'une matière continue soumise aux modulations capitalistes. Cette idée est ainsi parfaitement congruente avec les développements que *Mille plateaux* consacre à l'asservissement machinique propre à l'axiomatique capitaliste :

On dirait aussi bien qu'un peu de subjectivation nous éloignait de l'asservissement machinique, mais que beaucoup nous y ramène. On a récemment souligné à quel point l'exercice du pouvoir moderne ne se réduisait pas à l'alternative classique « répression ou idéologie », mais impliquait des procès de normalisation, de modulation, de modélisation, d'information, qui portent sur le langage, la perception, le désir, le mouvement, etc., et qui passent par des micro-agencements⁶⁷.

Deleuze et Guattari s'appuient à cet endroit sur la distinction qu'ils proposent entre un assujettissement social et un asservissement machinique, afin d'insister sur l'intégration immanente d'une matière dividuelle dans l'axiomatique capitaliste. Les termes de cette distinction sont précisés un peu plus haut dans le texte :

Il y a asservissement lorsque les hommes sont eux-mêmes pièces constituantes d'une machine, qu'ils composent entre eux et avec d'autres choses (bêtes, outils), sous le contrôle et la direction d'une unité supérieure. Mais il y a assujettissement lorsque l'unité supérieure constitue l'homme

⁶⁴ Gilles DELEUZE, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *op. cit.*, p. 244.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 247.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 244.

⁶⁷ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, *op. cit.*, p. 572.

comme un sujet qui se rapporte à un objet devenu extérieur, que cet objet soit lui-même une bête, un outil ou même une machine : l'homme alors n'est plus composante de la machine, mais ouvrier, usager... , il est assujéti à la machine, et non plus asservi *par* la machine⁶⁸.

Ainsi définis, l'asservissement désigne donc plus particulièrement une modalité technologique caractéristique d'un surcodage au sein duquel les individus peuvent être considérés comme des pièces d'une « mégamachine » plutôt que comme des sujets⁶⁹, et l'assujétissement une procédure de subjectivation par laquelle les individus composant un État se reconnaissent comme membres d'une nation. Or, Deleuze et Guattari notent que l'axiomatique capitaliste, dans son immanence à la machine sociale, réinstaure des formes d'asservissement au sein desquelles, toutefois, l'intégration des pièces composant la machine ne présuppose aucun surcodage ni aucune unité transcendante. Dans ce cadre, tout porte dès lors à croire que c'est en tant que matière dividuelle, plutôt que comme sujets, que ces pièces sont branchées à nouveaux frais sur la machine sociale.

On comprend dès lors que Foucault serve tacitement à caractériser cet assujétissement contemporain. À travers une allusion implicite à sa thématization du pouvoir (« on a récemment souligné à quel point l'exercice du pouvoir moderne ne se réduisait pas à l'alternative classique “répression ou idéologie” »), Deleuze et Guattari cherchent en effet à identifier les jeux de modulation propres à cet asservissement qui, en décodant les flux, désindividualise aussi les sujets. Le « post-scriptum sur les sociétés de contrôle » peut donc être considéré comme un prolongement, par Deleuze, de cette intuition selon laquelle le capitalisme contemporain agirait sur une matière fluente entrant dans des conjugaisons variables plutôt que sur des sujets politiques. C'est en ce sens que ce dernier insiste davantage sur la plasticité dividuelle que sur les modes de subjectivation propres au capitalisme. « L'âme » entrepreneuriale elle-même, que Deleuze évoque dans une proximité là encore saisissante avec les analyses de Foucault, est envisagée indépendamment de son intégration subjective⁷⁰. Si, donc, Deleuze et Guattari soulignent dans *Mille plateaux* qu'« assujétissement et asservissement forment deux pôles coexistants, plutôt que des stades »⁷¹, il n'en demeure pas moins que le deuxième de ces pôles

⁶⁸ *Ibid.*, p. 570.

⁶⁹ Cf. *ibid.*, p. 571. Deleuze et Guattari repèrent cette forme de surcodage dans les formations impériales archaïques, suivant en cela les intuitions de Lewis Mumford, qui rapporte l'invention de la « mégamachine » humaine à la hiérarchisation pyramidale de l'espace social dans les premières dynasties égyptiennes (cf. Lewis MUMFORD, « La première mégamachine », tr. fr. Jean GALLAY, *Diogène*, vol. 55, n° 3, 1966, p. 3-20).

⁷⁰ Cf. Gilles DELEUZE, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *op. cit.*, p. 245 : « On nous apprend que les entreprises ont une âme, ce qui est bien la nouvelle la plus terrifiante du monde » et *infra*, p. 393, où nous examinons la portée de cette affirmation touchant les effets psychiques propres aux sociétés de contrôle.

⁷¹ *Ibid.*, p. 573. De ce point de vue, l'asservissement s'apparente au pôle axiomatique du capitalisme, là où l'assujétissement correspondrait plutôt à son pôle étatique.

semble retenir plus particulièrement l'attention de Deleuze. Si le capitalisme n'exclut pas, en effet, des modes spécifiques de subjectivation (il les requiert même plutôt comme des conditions de sa concrétisation), il n'en demeure pas moins qu'il opère d'abord, selon Deleuze, en deçà de ces derniers. Le capitalisme, dans un cadre contemporain, peut donc être dit intégrant en ce que, lorsqu'il se déploie à une échelle mondiale, il réalise aussi un asservissement spécifique de la vie qu'il fait entrer dans ses technologies. Cette intégration, en ce qu'elle suppose d'envisager la matière individuelle comme un flux infra-subjectif, semble en outre requérir une qualification du sujet et de la vie qui n'en passe plus tant par la psychanalyse que par des technologies de l'information. Le sujet de l'inconscient et la qualification affective de la vie libidinale semblent relayés, dans ce cadre, par l'axiomatisation numérique d'une vie chiffrée. Or, c'est précisément à cet égard qu'il convient de se pencher, selon nous, sur l'autre pôle du capitalisme mondial « intégré ». Cet autre aspect, développé plus particulièrement par Guattari, permet en effet d'envisager l'intégration inconsciente et psychique de cette vie et, partant, un mode de subjectivation spécifiquement capitaliste. Ce faisant, ce pôle subjectif illustre tout particulièrement le retournement d'une analyse auto-critique s'effectuant depuis le point de vue d'un inconscient réel, sur des modes de subjectivation qui ne sont plus spécifiquement psychanalytiques.

C'est en effet Guattari qui, plutôt que Deleuze, s'attache à développer le concept de capitalisme mondial intégré après la parution de *Mille plateaux*, et à inscrire son étude dans le cadre d'une réflexion sur les figures contemporaines de la subjectivation capitaliste. Dans *Les Nouveaux espaces de liberté*, écrit en collaboration avec Toni Negri, le capitalisme mondial intégré, abrégé « CMI », en vient ainsi à prendre deux sens, ou plus exactement à désigner deux types d'intégration : l'« intégration transnationale, à un niveau mondial, toujours plus accentué, des relations économiques internationales et de leur subordination à un projet de contrôle polycentrique et rigoureusement planifié »⁷² d'une part ; mais également, d'autre part, « l'intégration forcée des subjectivités »⁷³. Le premier aspect entérine ce que *Mille plateaux* avait permis de mettre au jour, et que le concept deleuzien de sociétés de contrôle s'attache à développer, à savoir : une intégration de la vie sociale dans les axiomes du capital. Guattari et Negri décrivent ainsi le procès d'information de la vie collective en insistant tout particulièrement sur l'assimilation et la répression capitaliste des forces productives :

⁷² Félix GUATTARI et Toni NEGRI, *Les Nouveaux espaces de liberté* (1985), Paris, Lignes, 2010, p. 51.

⁷³ *Ibid.*, p. 58.

Telles des zones d'importance stratégique, les circuits de reproduction supportant la vie et la lutte sont de plus en plus contrôlés et quadrillés et, le cas échéant, réprimés de façon préventive, le temps de la vie se trouvant ainsi étroitement rabattu sur le plan militaire du capital⁷⁴.

Le « quadrillage » dont il est ici question, en ce qu'il est envisagé par Guattari et Negri au point de vue d'une « expansion planétaire », aussi bien que d'une « infiltration moléculaire » s'opérant « à travers des mécanismes qui peuvent être extrêmement souples »⁷⁵, ne s'apparente pas tant à une structuration disciplinaire des forces en question, qu'à une gestion spatiale et temporelle qui semble rejoindre l'idée deleuzienne de « sociétés de contrôle ». Pour autant, c'est surtout le second aspect du « CMI », sur lequel Guattari insiste tout particulièrement, qui requiert ici une attention spécifique. Le deuxième sens pouvant être conféré à la notion d'« intégration », semble en effet attester des modes de subjectivation spécifiquement produits par le capitalisme mondial, qui diffèrent singulièrement de la subjectivité œdipienne.

C'est relativement aux sujets politiques et psychologiques que le capitalisme mondial, de fait, peut être considéré non seulement comme intégrant, mais également comme « intégré » par ces sujets mêmes. Tout d'abord, conformément au quadrillage social qu'il opère, c'est également envers les subjectivités qu'il se soumet que le capitalisme s'avère intégrant. Selon Guattari et Negri, le CMI se caractérise ainsi par une « intégration forcée des subjectivités », qui s'opère « dans le carcan politique et économique instauré par l'État et le capital – la forme ultime de cette intégration reposant sur la possibilité d'annuler l'être au monde de l'espèce humaine »⁷⁶. Mais il est également « intégré » en ce qu'il sécrète par là même de nouveaux modes d'assujettissement qui lui sont adéquats. Dans ce cadre, cet assujettissement spécifique apparaît comme le corrélat de l'immanence propre au CMI et de son caractère décentré :

Avec le C.M.I, nous sommes tous assujettis parce que nous ne pouvons plus localiser le pouvoir. Si nous cherchons à remonter à sa source, nous découvrons que nous sommes assujettis à un second, troisième, énième degré... L'origine du pouvoir remonte toujours plus haut et nous n'en prenons vraiment la mesure que lorsque nous réalisons pleinement l'ampleur de notre impuissance⁷⁷.

Significativement, cette idée d'un pouvoir omniprésent, traversant l'entièreté du champ social et de la vie psychique, apparaît singulièrement proche de l'idée foucauldienne d'une constitution du sujet dans l'immanence du pouvoir. Pourtant, une différence essentielle entre cette description et celle qu'en propose Foucault réside dans le caractère matériellement inconscient

⁷⁴ *Ibid.*, p. 56.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 52.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 58.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 59.

de l'assujettissement pointé par Guattari. La production de subjectivité dont il est ici question n'est en effet pas tant abordée dans les termes d'un rapport réflexif à soi qui ferait intervenir la catégorie de vérité, qu'à partir d'un tissage de l'inconscient, dont les mailles enserrant selon Guattari le champ social aussi bien que la vie psychique individuelle ou collective. Cette manière de qualifier l'immanence du pouvoir à la vie psychique peut ainsi être lue à la lueur des propositions guattaro-deleuziennes touchant le repérage d'un inconscient réel, immanent à la production désirante et sociale. C'est dans ce cadre méthodologique que peut se comprendre l'intégration du capitalisme à l'inconscient même, envisagé dans sa matérialité infra-structurelle.

Le capitalisme contemporain n'exclut donc pas, selon Guattari, des modes de subjectivation spécifiques, mais ce qui le caractérise en propre est d'opérer son intégration à un niveau intensivement moléculaire et extensivement mondialisé. C'est ce qui se vérifie en particulier dans la typologie des « systèmes, structures et processus capitalistiques » qu'il propose en 1983, dans une collaboration avec Éric Alliez. La « puissance d'intégration » capitaliste est essentiellement envisagée dans ce texte relativement au volet vital de l'asservissement machinique. C'est ce volet qui permet de comprendre la différence entre le CMI et les autres procédures capitalistiques de segmentarisation de l'espace social. La typologie proposée par Alliez et Guattari repose en effet sur des critères de production machinique (processus), de segmentarité sociale (structures) et de valorisation sémiotique (systèmes économiques), qui s'articulent différenciellement dans les exemples historiques qu'ils repèrent. Du dernier de ces critères, précisent les auteurs, dépendra la « puissance d'intégration » des agencements capitalistiques considérés, soit « leur capacité à “coloniser” non seulement la vie économique, mais aussi la vie sociale, la vie libidinale – en d'autres termes, leur possibilité de transformer le socius, de l'asservir au phylum machinique »⁷⁸. Ce dernier critère doit dès lors particulièrement retenir notre attention, en ce qu'il apparaît premier dans l'ordre des priorités du CMI. C'est de ce point de vue que le capitalisme contemporain peut être envisagé par Alliez et Guattari comme s'instaurant « “au-dessus” et “au-dessous” des rapports segmentaires capitalistes (c'est-à-dire à un niveau à la fois mondial et moléculaire) et à partir de moyens sémiotiques d'évaluation et de valorisation du capital tout à fait nouveaux de par leur capacité accrue d'intégration machiniques de l'ensemble des activités et des facultés humaines »⁷⁹. Ce qui s'atteste ici est donc une « molécularisation » expresse du CMI, qui

⁷⁸ Éric ALLIEZ et Félix GUATTARI, « 1984 – Systèmes, structures et processus capitalistiques » (1983), dans Félix GUATTARI, *Les Années d'hiver, op. cit.*, p. 181.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 188.

renforce sa capacité intégrative et qui doit également mener, précisent Alliez et Guattari dans des termes qui font significativement écho aux développements foucaaldiens, à « prendre assez au sérieux l'essor de la pensée néolibérale à partir de la théorie de l'information dans la sphère économique »⁸⁰. C'est donc bien au niveau infra-structurel d'une information de la vie sociale, psychique et biologique qu'opère selon Guattari la puissance intégrative du capitalisme. Dès lors, c'est également de ce point de vue que doit pouvoir s'appréhender selon lui la subjectivation capitaliste.

C'est tout particulièrement dans ses travaux « écosophique » que Guattari s'attache à développer le concept de « CMI », en lien avec des sémiotiques d'intégration subjective. Sa réflexion s'élabore à cet endroit sur le fond dégagé par sa typologie des agencements capitalistes, dont Guattari reprend les principaux acquis, tant au point de vue méthodologique d'une qualification à la fois moléculaire et mondiale du capitalisme, qu'au point de vue historique d'une interrogation sur la spécificité du capitalisme contemporain. D'une part, en effet, Guattari insiste dans *Les Trois écologies* sur le fait que « le pouvoir capitaliste s'est délocalisé, déterritorialisé, à la fois en extension, en étendant son emprise sur l'ensemble de la vie sociale, économique et culturelle de la planète, et en “intension” en s'infiltrant au sein des strates subjectives les plus inconscientes »⁸¹. Ce faisant, c'est, précise-t-il, « à partir des données existentielles les plus personnelles – on devrait même dire infra-personnelles – que le CMI constitue ses agrégats subjectifs massifs »⁸². D'autre part, cette modalité extensive et intensive est rapportée préférentiellement sous sa plume à la forme contemporaine du capitalisme qui, plus qu'aucune autre, pénètre l'inconscient individuel et social :

Le capitalisme post-industriel que, pour ma part, je préfère qualifier de Capitalisme Mondial Intégré (CMI) tend de plus en plus à décentrer ses foyers de pouvoir des structures de production de biens et de services vers les structures productrices de signes, de syntaxe et de subjectivité, par le biais, tout particulièrement, du contrôle qu'il exerce sur les médias, la publicité, les sondages, etc. Il y a là une évolution qui devrait nous amener à réfléchir sur ce que furent, à cet égard, les formes antérieures du capitalisme, car elles n'étaient pas non plus exemptes d'une telle propension à capitaliser du pouvoir subjectif dans les rangs de ses élites aussi bien que dans ceux de ses prolétaires. Toutefois, cette propension ne manifestait pas encore pleinement sa véritable importance, de sorte qu'elle ne fut pas alors convenablement appréciée par les théoriciens du mouvement ouvrier⁸³.

⁸⁰ *Ibid.*

⁸¹ Félix GUATTARI, *Les Trois écologies*, Paris, Galilée, « L'espace critique », 1989, p. 43-44.

⁸² *Ibid.*, p. 44-45.

⁸³ *Ibid.*, p. 40-41.

Ainsi, le capitalisme mondial, parce qu'il opère son intégration à même l'inconscient, se caractérise selon Guattari par une haute fonction de subjectivation infra-personnelle. Le diagnostic des subjectivités qui en résultent constitue en tant que tel l'objet d'une écologie « mentale », envisagée dans ses relations aux écologies sociales et environnementales – soit, l'objet d'une écologie qui peut être considérée comme un nouveau prolongement de l'approche schizo-analytique ou micro-politique.

Ce diagnostic permet à Guattari de mettre au jour, en particulier, des subjectivités dites « sérielles »⁸⁴ auxquelles il entend opposer « des dispositifs de production de subjectivité allant dans le sens d'une re-singularisation individuelle et/ou collective »⁸⁵. Or, tout porte à croire que la psychanalyse, dans ce cadre, ne constitue pas l'opérateur principal de cette sérialisation, mais qu'elle n'est pas non plus spécifiquement appelée à intervenir dans cette re-singularisation. Plus exactement, Guattari conteste à cet endroit l'importation en général « de concepts et de pratiques à partir d'un domaine “psy” spécialisé »⁸⁶ pour l'analyse écosophique comme pour la révolution subjective qu'il entend promouvoir. Ce faisant, c'est avant tout à une approche comme à une pratique esthétique, éthique et politique de l'inconscient qu'il invite, en insistant à cette fin sur la nécessité de se défaire des perspectives dites « scientistes », susceptibles de caractériser la psychanalyse aussi bien que d'autres approches⁸⁷. Si le modèle esthétique est ici valorisé, ce n'est donc pas tant pour renouer avec une analyse existentielle d'inspiration phénoménologique, que pour promouvoir une pratique ouverte de la subjectivité, apte à recomposer les relations entre les différents niveaux écologiques distingués par Guattari :

En insistant sur les paradigmes esthétiques, je voudrais marquer que, spécialement dans le registre des pratiques « psy », tout devrait toujours être ré-inventé, repris à zéro, faute de quoi les processus se figent dans une répétition mortifère. Le préalable à toute relance de l'analyse – par exemple, la schizoanalyse – consiste à admettre qu'en règle générale, et pour peu qu'on s'attache à les travailler, les Agencements subjectifs individuels et collectifs sont potentiellement aptes à se développer et à proliférer loin de leurs équilibres ordinaires. Leurs cartographies analytiques débordent donc par essence les Territoires existentiels auxquels elles sont affectées. Aussi devrait-il

⁸⁴ Sur ce point, cf. en particulier *ibid.*, p. 60 : « Les sociétés capitalistes [...] fabriquent désormais, pour les mettre à leur service, trois types de subjectivité : une subjectivité sérielle correspondant aux classes salariales, une autre à l'immense masse des “non-garantis” et enfin une subjectivité élitiste correspondant aux couches dirigeantes ». La « sérialisation » n'est donc pas le seul mode capitaliste de production du sujet, et il est particulièrement intéressant que Guattari s'intéresse à cet endroit à la fabrique de la subjectivité des dirigeant·e·s aussi bien qu'à celle des dirigé·e·s : ce fait indique que, loin de niveler la conflictualité sociale, la schizoanalyse et ses développements écosophiques visent à en pénétrer la genèse et les modèles de structuration. C'est toutefois la sérialisation qui, dans le cadre de notre étude, doit particulièrement retenir notre attention, car c'est en elle que la modalité d'asservissement propre à l'axiomatique se trouve branchée à un mode de subjectivation valant aussi comme assujettissement.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 21.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 54.

⁸⁷ Cf. *ibid.*, p. 25 : « Tout se passe comme si un Sur-moi scientifique exigeait de réifier les entités psychiques et imposait de ne les saisir qu'à travers des coordonnées extrinsèques ».

en aller, avec ces cartographies, comme en peinture ou en littérature, domaines au sein desquels chaque performance concrète a la vocation d'évoluer, d'innover, d'inaugurer des ouvertures prospectives, sans que leurs auteurs puissent se prévaloir de fondements théoriques assurés ou de l'autorité d'un groupe, d'une école, d'un conservatoire ou d'une académie... Work in progress ! Fin des catéchismes psychanalytiques, comportementalistes ou systémistes. Le peuple « psy », pour converger dans cette perspective avec le monde de l'art, se voit intimer de se défaire de ses blouses blanches, à commencer par celles, invisibles, qu'il porte dans sa tête, dans son langage et dans ses façons d'être [...]. De la même façon, chaque institution de soin, d'assistance, d'éducation, chaque cure individuelle devrait avoir pour souci permanent de faire évoluer sa pratique tout autant que ses échafaudages théoriques⁸⁸.

C'est donc à la fin des « catéchismes psychanalytiques, comportementalistes ou systémistes » qu'en appelle généralement Guattari, afin d'engager une « relance de l'analyse » qu'il ne laisse pas de nommer « schizoanalyse ». Pour autant, à ce stade de l'argument, si la psychanalyse n'est pas l'unique destinataire de la critique guattarienne, cette critique ne cible pas pour autant un type d'approche « psy » en particulier. Afin d'interroger le rôle spécifique que pourrait jouer l'une ou l'autre de ces approches dans le cadre de la subjectivation capitaliste décrite par Guattari, il convient donc de questionner le rapport entre la nouvelle économie de la vie pointée plus particulièrement par Deleuze, et les nouveaux modes de subjectivation que Guattari s'attache à diagnostiquer.

Il semble en effet que la sérialisation décrite par Guattari, en ce qu'elle engage une recomposition psychique aboutissant à la perte de l'agentivité individuelle et collective, mène à une forme spécifique de neutralisation du désir qui, dans le cadre du CMI, n'en passe plus tant par la psychanalyse que par une information du comportement en deçà de tout procès de subjectivation. En 1973, déjà, Guattari insistait sur la déspecificité de la psychanalyse, dont la mainmise conjoncturelle sur l'entreprise de neutralisation incriminée ne présupait en rien du succès des autres approches « psy » :

Il existe toutes sortes d'équivalents de la psychanalyse qui s'emploient au même résultat : la neutralisation du désir. On procède en le reterritorisant dans le familialisme, dans une manipulation de groupe, dans une pratique mystique, etc. La psychanalyse, jusqu'à nouvel ordre, est demeurée la tête pensante, la référence implicite de ces tentatives⁸⁹.

« Jusqu'à nouvel ordre », donc, la psychanalyse opérait cette neutralisation *via* une reterritorialisation spécifique. La question qui se pose dès lors est celle de la respécification de ces indications au sein du « nouvel ordre » que Guattari s'attache précisément à décrire dans

⁸⁸ *Ibid.*, p. 29-30.

⁸⁹ Félix GUATTARI, « Micro-politique du désir » (1973), compte-rendu des débats, dans Armando VERDIGLIONE (dir.), *Psychanalyse et politique*, Paris, Seuil, 1974, p. 57.

les années 1980. Cet ordre trace en effet, on l'a vu, une voie de déqualification des flux vitaux et de recomposition subjective qui ne semble précisément pas requérir une reprise active des « vecteurs de subjectivation » qui traversent l'individu aussi bien que le champ social⁹⁰. Pour le dire vite, l'immanence du capitalisme à l'inconscient même paraît impliquer une prise directe sur la vie psychique, qui désingularise les individus en même temps qu'elle sape les possibilités pratiques de réflexivité politique et subjective. La matière cognitive et l'information communicationnelle semblent ainsi, dans cette conjoncture nouvelle, appelées à prendre le relais d'un désir intensifié et d'un inconscient productif – soit d'un désir et d'un inconscient découverts par la psychanalyse, recouverts sans doute par la reterritorialisation familialiste, mais intégrés désormais, semble-t-il, à un nouvel ordre économique, psychique et biologique.

Nous avons voulu montrer, dans ce chapitre, que les coordonnées de ce nouvel ordre sont esquissées par Deleuze, Guattari et Foucault, et que cette esquisse s'appuie sur les acquis méthodologiques et thématiques de leurs critiques de la psychanalyse. C'est ainsi dans le diagnostic du rapport entre la vie et le sujet qui s'opère au sein d'un nouveau mode de contrôle dont Deleuze, Guattari et Foucault perçoivent l'émergence, que peut selon nous se comprendre les développements de leurs élaborations conceptuelles à la fin des années 1970. Lorsque Foucault prolonge l'analyse de la notion de biopolitique dans ses cours au Collège de France de la fin des années 1970, il en vient à réorienter son projet pour thématiser d'une part les conditions économiques et politiques du déploiement d'un pouvoir sur la vie, d'autre part l'intégration comportementale et psychique du gouvernement associé à ces rapports économiques comme à ces structurations politiques. L'analyse du libéralisme et du néolibéralisme, l'attention portée aux dispositifs de sécurité, et la thématisation d'une gouvernementalité intégrant un rapport réflexif à soi, peuvent dès lors être interprétées comme un effort pour cerner les coordonnées économiques, politiques et subjectives d'un nouveau nouage entre la vie et le sujet que Foucault cherche à diagnostiquer. De même, l'attention accrue que Deleuze et Guattari portent à une axiomatique capitaliste agençant les flux de désir, l'idée deleuzienne d'une « société de contrôle » dont Foucault aurait eu l'intuition, et la thématisation concomitante par Guattari d'un capitalisme mondial « intégré » à l'inconscient même,

⁹⁰ Félix GUATTARI, *Les Trois écologies*, op. cit., p. 24. Guattari distingue significativement à cet endroit les concepts d'individu et de subjectivité : « ces vecteurs de subjectivation ne passent pas nécessairement par l'individu ; lequel, en réalité, se trouve en position de “terminal” à l'égard de processus impliquant des groupes humains, des ensembles socio-économiques, des machines informationnelles, etc. Ainsi, l'intériorité s'instaure-t-elle au carrefour de multiples composantes relativement autonomes les unes par rapport aux autres et, le cas échéant, franchement discordantes ». Ces indications sont précieuses : elles permettent d'interroger la composition de ces « vecteurs de subjectivation » dans une configuration où l'intériorité individuelle ne semble plus en désigner le point d'ancrage au niveau génétique, mais plutôt le point de chute au niveau terminal.

s'apparentent à une tentative à la fois comparable et divergente de rendre compte de ce nouage. Ces concepts sont effet comparables en ce que, dans chaque cas, ils correspondent à l'ambition de diagnostiquer, à partir d'outils dont on a examiné la dépendance à l'égard d'une appréhension critique de la psychanalyse, un champ subjectif, socio-politique et économique dont la psychanalyse tend précisément à disparaître. Mais ils se distinguent aussi, dans la mesure où la prise en compte, à partir de l'examen de la psychanalyse, d'un certain nouage entre la vie et le sujet, mène Deleuze, Guattari et Foucault à insister préférentiellement sur l'un ou l'autre de ces deux termes lorsqu'il s'agit de diagnostiquer les modes de contrôle et de subjectivation contemporains.

Le devenir des critiques foucauldienne et guattaro-deleuzienne de la psychanalyse atteste donc une analogie méthodologique entre les démarches de nos auteurs, ainsi qu'une convergence diagnostique entre leurs résultats. Mais elle engage également une conception différenciée des modalités pratiques aptes à contester le nouvel ordre qu'ils voient émerger. Il semble en effet que Deleuze et Guattari, comme Foucault, repèrent l'originalité de cet ordre, d'une part, dans une information inédite de la vie sociale et biologique qui oblitère la découverte psychanalytique d'une affectivité vitale ; d'autre part, dans une production subjective individuelle et collective ajustée à la qualification capitaliste de la vie. Il semble donc bien que l'extension des outils critiques au-delà du seul champ psychanalytique puisse permettre de repérer un retournement, au terme duquel la « psychanalyse spéciale » tend à s'effacer thématiquement du champ « psy ». Selon notre hypothèse, cette extension même est toutefois menée à partir des outils élaborés pour critiquer la psychanalyse et pour rendre compte de sa généralisation opératoire. À partir des indications de Deleuze, Guattari et Foucault, dont nous avons relevé quelques occurrences, nous voudrions dès lors interroger la capacité d'une analyse intégrant ces outils à se retourner sur le champ « psy » contemporain, pour le diagnostiquer mais aussi pour le contester. Dans la mesure où certains usages des concepts foucauldien et guattaro-deleuzien attestent leur fécondité pour l'analyse d'une actualité « psy » au sein de laquelle la psychanalyse pourrait revendiquer à nouveaux frais une position contestatrice, il s'agit donc à présent d'interroger un éventuel *devenir critique de la psychanalyse*, dans le rapport qu'elle entretient avec le *devenir des critiques* foucauldienne et guattaro-deleuzienne.

CHAPITRE 8.

USAGES : LE DEVENIR CRITIQUE DE LA PSYCHANALYSE

Le devenir de la critique de la psychanalyse peut donc s'envisager thématiquement, chez nos auteurs, à partir des développements qu'ils donnent respectivement à leurs concepts. Ces développements demeurent ancrés sur les bases méthodologiques d'une analyse des rapports de pouvoir immanents à la vie sociale et biologique et constitutifs du sujet, mais ces fondements permettent aussi à Deleuze, Guattari et Foucault d'envisager au niveau macroscopique la contemporanéité de ces rapports et de cette constitution. Au vu de ces résultats et au seuil de ce chapitre, nous voudrions dès lors souligner deux points. Premièrement, il semble que la critique, ainsi portée à un niveau général, soit également susceptible de se respecificier pour prendre en compte une modalité particulière de la qualification de la vie et de la production du sujet. Deuxièmement, le devenir de la psychanalyse elle-même paraît acquérir, dans la configuration nouvelle que Deleuze, Guattari et Foucault semblent pressentir, un sens historique et non plus seulement thématique. Dans ce cadre contemporain, ce n'est pas seulement en tant qu'objet d'étude que la psychanalyse semble s'estomper du corpus de nos auteurs : cette oblitération pourrait faire signe, plus profondément, vers une reconfiguration du champ social au sein de laquelle la psychanalyse, considérée dans son objectivité institutionnelle aussi bien que dans sa spécificité métapsychologique, semble perdre sa prévalence fonctionnelle. Or, si Deleuze, Guattari et Foucault, comme on l'a vu, tâchent de conceptualiser cette reconfiguration, ils ne thématisent pas comme tels ses effets en retour sur le champ « psy ». Si toutefois, comme nous en faisons l'hypothèse, le diagnostic qu'ils opèrent est effectivement fondé sur les bases critiques de leur étude de la psychanalyse, il convient à présent de se demander si une psychanalyse intégrant le fonctionnement et les effets de son propre pouvoir à la compréhension du sujet de l'inconscient pourrait s'avérer un outil de lutte contre les modalités contemporaines de contrôle de la vie et d'information du sujet. C'est à cet endroit que le devenir des critiques guattaro-deleuzienne et foucauldienne de la psychanalyse engage également un devenir critique de la psychanalyse, une fois cette dernière portée à un point de réflexivité lui permettant d'intégrer la prise en compte de son propre pouvoir et du rôle qu'elle joue ou a pu jouer historiquement dans la composition du champ « psy » et dans la production du sujet.

Pour aborder ce devenir critique, la perspective que nous voudrions adopter dans ce chapitre engage dès lors, plutôt qu'un déploiement interne, un usage externe des concepts de Deleuze, Guattari et Foucault ; et, plutôt qu'une généralisation de ces concepts, une respécification visant à les faire porter sur le champ « psy » contemporain. Nous voudrions en effet montrer que les outils critiques élaborés *à partir* et *à l'encontre* de la psychanalyse sont ici susceptibles d'être retournés *par* la psychanalyse et *contre* les approches psychothérapeutiques et les modes de production psychiques qui semblent caractériser notre actualité. Le point qui doit alors retenir notre attention, dans l'évaluation des outils en question, est la nouvelle économie de la vie et les nouveaux modes de subjectivation corrélatifs sur lesquels ces outils sont supposés porter. Il est en effet significatif que les usages contemporains des concepts guattaro-deleuziens et foucauldien formulent régulièrement l'hypothèse d'une nouvelle économie vitale et subjective, portée par une fonction « psy » dont la psychanalyse se trouverait évacuée. Cette évaluation, lorsqu'elle se fonde sur les outils critiques dont nous avons voulu analyser les conditions d'émergence, permet de politiser la psychiatrie et la psychothérapie en leurs aspects institutionnels, mais d'interroger également leurs liens avec une nouvelle économie du pouvoir et de la vérité au sein de laquelle l'idée d'une structure symbolique inconsciente semble relayée par une qualification biologique des déterminismes cognitifs et comportementaux.

On peut ainsi noter que l'intérêt des outils critiques élaborés par Deleuze, Guattari et Foucault est de mener à son terme une forme d'anti-psychanalyse qui ne repose pas sur les mêmes bases que celle qui trouve aujourd'hui son plein déploiement¹. Là où celle-ci se fonde essentiellement sur des critères épistémologiques et cliniques, celle-là reproche à la psychanalyse, non de s'affranchir des catégories médicales et scientifiques, mais de ne pas questionner suffisamment leur lien à l'égard d'une économie générale du pouvoir et de la vérité produisant le sujet de l'inconscient. Ce que Deleuze, Guattari et Foucault questionnent en effet dans l'appréhension psychanalytique du sujet ne sont pas tant les termes dans lesquels la psychanalyse entend énoncer la vérité de la psyché, que la production subjective résultant de cette énonciation même. C'est pourquoi, aussi, le pouvoir « psy » qui se trouve alors mis en cause ne consiste pas seulement dans les effets de domination issus des partis pris théoriques

¹ On trouvera un juste aperçu des thèmes que mobilise cette version contemporaine de l'anti-psychanalyse dans Catherine MAYER (dir.), *Le Livre noir de la psychanalyse*, op. cit.. Les arguments qui s'y déploient sont essentiellement historiques, cliniques et épistémologiques. Pour avoir un aperçu plus complet des débats actuels animant le champ « psy » et de leur diffusion médiatique, cf. également Jacques-Alain MILLER (dir.), *L'Anti-livre noir de la psychanalyse*, Paris, Seuil, « Essais », 2006 et Tobie NATHAN (dir.), *La Guerre des pys. Manifeste pour une psychothérapie démocratique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006.

d'une discipline, ni même seulement dans la mainmise que celle-ci exercerait de fait sur un champ déterminé, mais d'abord dans la structuration infra-disciplinaire du champ en question et de l'individu qu'il produit. Nous avons vu que, relativement à la psychanalyse, ce parti pris impliquait au fond deux gestes complémentaires, pour Deleuze et Guattari comme pour Foucault : l'un consistant à mettre au jour la pénétration de la psychanalyse par un contexte extra-analytique ; l'autre, à montrer comment la psychanalyse produit le sujet auquel elle s'adresse pour venir l'inscrire dans ce contexte. C'est à cet endroit que s'indique sous leur plume son rôle fonctionnel, d'autant plus efficace que la psychanalyse thématise elle-même l'inconscient qui fonde sa méthode dans les termes distributifs d'une fonction symbolique.

Ce bref rappel permet de comprendre que l'intérêt principal des critiques foucauldienne et guattaro-deleuzienne, eu égard au cadre contemporain dans lequel nous souhaitons désormais les inscrire, réside dans la mobilisation d'outils conceptuels permettant de passer d'une controverse strictement épistémologique à l'interrogation des transformations conjointes du pouvoir et du sujet, relativement à une rationalité économique et politique historiquement spécifiée. C'est dans ce cadre problématique que doit pouvoir être réinscrite une fonction-Psy qui semble aujourd'hui caractérisée par une naturalisation du psychisme et par une approche comportementale du sujet, plutôt que par une thématisation libidinale des pulsions et par une appréhension symbolique de la constitution subjective. Suivant la voie critique ouverte par Deleuze, Guattari et Foucault, cette fonction, marquée par une nouvelle codification de la vie et par un nouveau mode d'information subjective, pourrait en effet receler, en dépit de la neutralité axiologique et de l'objectivité scientifique revendiquée, une normativité spécifique et une épistémologie prescriptive aussi bien que descriptive. Si notre interrogation doit donc porter sur la capacité diagnostique d'une analyse réévaluée, appliquée à la contemporanéité « psy », il faut à cet endroit interroger la capacité des outils foucauldien et guattaro-deleuzien à évaluer adéquatement le lien des approches « psy » contemporaines à l'économie qui les soutient et aux modes de subjectivation qu'elles promeuvent. Conformément aux deux pôles de la vie et du sujet, qui semblent caractériser une possible approche critique de la psychanalyse, c'est dès lors à l'aune de la caractérisation de la matérialité qu'elles se soumettent et de la conception du sujet qu'elles portent que l'on doit pouvoir évaluer ces approches – si toutefois l'efficacité critique d'une analyse réévaluée s'avérait vérifiée.

Cette perspective suppose donc bien une extension méthodologique préalable des outils élaborés à l'occasion de la critique de la psychanalyse, mais ce qu'il faut désormais ajouter est que cette extension semble justifiée thématiquement par une généralisation effective de la naturalisation de la psyché et par l'implantation en profondeur, dans le sujet, d'un discours de

vérité reprenant réflexivement cette naturalisation. En somme, l'extension de la critique, qui paraît faire perdre à la psychanalyse sa spécificité fonctionnelle, pourrait bien permettre de confirmer dans le même temps sa fécondité diagnostique : dans cette configuration, la psychanalyse, relayée théoriquement et pratiquement par d'autres approches « psy », pourrait permettre de critiquer une économie sociale et subjective dont elle semble paradoxalement évacuée. Cette fécondité, toutefois, ne peut être opérante que dans le cadre auto-critique dont les approches de Deleuze, Guattari et Foucault permettent de définir les attendus – c'est-à-dire, en intégrant les stratifications objectives du pouvoir « psy » au sein même de la métapsychologie qui entend rendre compte de la production subjective.

Notre démarche, dans ce chapitre, se veut donc exploratoire. Il s'agit d'interroger l'application des concepts guattaro-deleuziens et foucauldien au champ psychothérapeutique contemporain, en évaluant cet usage à partir de la grille d'analyse que la critique de la psychanalyse a permis de thématiser. Cette grille articule une qualification de la vie sociale et biologique au niveau « micro », une constitution subjective dans la reprise réflexive de cette qualification, et des modes de contrôle historiquement déterminés, ajustés à cette qualification vitale et sécrétant par là un sujet qui leur est adapté. Une telle perspective a l'avantage d'autoriser à concevoir une articulation effective entre différentes tendances dont la critique peut souligner l'actualité et supposer la convergence. Relativement au cadre problématique que nous avons défini, elle permet en outre de mesurer l'écart qu'il y a entre ces différentes tendances et la psychanalyse, et d'interroger la capacité d'une psychanalyse critique à diagnostiquer un nouveau mode de production du sujet, à partir de la reprise réflexive et du redéploiement contemporain des reproches qui lui ont été adressés par nos auteurs. Ce faisant, il convient de souligner dès à présent que l'une des difficultés à laquelle se heurte la démarche que nous entendons adopter apparaît intrinsèque au rôle tout à la fois opératoire et thématique que la psychanalyse est amenée à jouer chez Deleuze, Guattari et Foucault. Nous avons vu que l'entre-implication de ces deux dimensions marquait l'originalité de leurs critiques respectives : dès lors, la tentative d'un prolongement contemporain de ces critiques doit elle aussi se tenir à la charnière d'une évaluation politique de la clinique et d'une analyse clinique de la politique. Autrement dit, il s'agit d'une part de respécifier l'analyse pour la faire porter sur les stratifications institutionnelles et les tendances objectives qui semblent aujourd'hui caractériser le champ psychothérapeutique, d'autre part de montrer que ces tendances et ces stratifications relèvent plus généralement d'une nouvelle économie sociale et d'une nouvelle modalité de production subjective.

La première étape d'une analyse auto-critique doit ainsi consister dans le diagnostic d'un champ psychothérapeutique, et plus généralement d'une culture psychologique globale, qui paraît traversée par des tendances convergentes. Ces tendances peuvent être identifiées par la critique, dans un cadre contemporain, à travers la désignation plus ou moins unifiée d'un développement des thérapies cognitives et comportementales, d'une application quasi systématique de la grille de lecture neuroscientifique à l'étiologie des troubles et des phénomènes mentaux, d'une expansion des classifications psychiatriques indexées à cette grille, ou encore d'une promotion de la santé mentale s'apparentant aussi bien à une médicalisation du bien-être qu'à l'imposition d'un mode de subjectivation déterminé. Le point vers lequel sont supposées converger ces différentes tendances, pour être souvent identifié dans les termes d'une économie néolibérale, ne permet pas toujours d'énoncer les fondements pratiques et conceptuels de cette convergence : mais la psychanalyse semble souvent pouvoir en être désignée négativement comme la cible polémique. L'essai de Roland Gori et Marie-José Del Volgo sur *La santé totalitaire* nous semble caractéristique du type d'analyses dont nous voudrions ici suivre les indications tout en précisant les termes. Leur diagnostic de la médicalisation contemporaine de l'existence prend en effet sous leur plume la forme d'un inventaire au sein duquel se côtoient les différentes tendances en question :

Nous voilà contraint à prendre la des discours culturels actuels au sein desquels convergent simultanément une idéologie scientiste, une neurozoologie des comportements, un conformisme des diagnostics et des traitements, une prévalence des paramètres de l'épidémiologie et de la santé publique au sein de la médecine, une logique consumériste des pratiques de santé associée au développement des droits sociaux de l'utilisateur des soins, une dilatation du magistère médical dans le gouvernement des conduites de la vie quotidienne, une instrumentation du vivant corporel et psychique, un éloge des thérapeutiques qui rétablissent des normes sans devoir se soumettre à une analyse de leur validité, une quantification généralisée des données et une extrapolation abusive de leurs résultats... Tout cela converge vers un point : le discrédit jeté sur la psychanalyse en tant que science et en tant que thérapeutique, avec simultanément une disqualification des analyses politiques au profit des pragmatismes socio-économiques du marché².

Ce qui est donc mis en cause, dans une telle analyse, est une organisation du champ social par une nouvelle fonction-Psy dont la psychanalyse constituerait l'adversaire – mais tout aussi bien l'analyste critique. La portée opératoire de la psychanalyse pour l'analyse de cette culture médicale et psychologique est en effet suggérée par Roland Gori et Marie-José Del Volgo, à travers la qualification de cette « médicalisation de l'existence » dans les termes d'une « *construction sociale et intersubjective* qui appartient de pied en cap, dans sa genèse comme

² Roland GORI et Marie-José DEL VOLGO, *La Santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence*, Paris, Denoël, « L'Espace analytique », 2005, p. 213.

dans sa fonction, à une *structure de la culture moderne* et du malaise par excellence de sa civilisation »³. Dans un tel cadre critique, la psychanalyse est donc bien mobilisée thématiquement – mais cette fois-ci pour en déplorer le retrait – et opératoirement – mais alors pour en promouvoir à nouveaux frais les capacités critiques. Dans la mesure où ce type d'études mobilise en outre largement un héritage foucauldien et guattaro-deleuzien dans la lignée duquel il entend s'inscrire⁴, il convient dès lors de se pencher sur les termes de cet usage, qui apparaît symptomatique du retournement critique dont nous souhaitons évaluer la portée.

Pour ce faire, nous souhaiterions rapporter ces intuitions touchant l'organisation contemporaine du champ « psy » à la grille vitale et subjective que nous avons voulu mettre au jour. Celle-ci nous semble en effet permettre de fonder conceptuellement la convergence qui paraît s'avérer entre les approches incriminées, et de thématiser le rôle réflexif que la psychanalyse pourrait être appelée à jouer dans le repérage et l'évaluation de ces approches. Notre objectif, dès lors, n'est pas tant de proposer une cartographie exhaustive du champ psychothérapeutique contemporain, que d'interroger l'articulation politique et fonctionnelle de ces différentes approches. Suivant la grille d'analyse que nous avons définie, ces dernières semblent en effet pouvoir se laisser appréhender à partir des nouveaux modes de naturalisation, de subjectivation et de contrôle qu'elles engagent. Il s'agit alors pour la critique d'explicitier en quoi le couplage entre neurosciences, cognitivisme et comportementalisme, appliqué à une population dont il s'agirait à la fois de gérer les déviances, promouvoir le bien-être et garantir la productivité, pourrait effectivement relever d'une analyse inspirée conjointement ou différemment de Deleuze, Guattari et Foucault. Interroger la validité d'une telle interprétation appliquée au domaine psychiatrique et psychothérapeutique apparaît en outre une étape indispensable pour prendre la mesure de l'opérativité d'une psychanalyse intégrant à son approche les effets de pouvoir qu'elle a pu historiquement contribuer à sédimenter, mais également pour ne pas se dérober à la question délicate des possibilités de résistance à ce contrôle et cet assujettissement généralisés. Nous entendons ainsi situer notre approche dans la lignée problématique ouverte par Robert Castel, qui, dans la *Gestion des risques*, relève un certain nombre de tendances caractéristiques d'une « après-psychanalyse », dont il souligne la

³ *Ibid.*, p. 21.

⁴ On peut notamment remarquer que Foucault, Deleuze et Guattari constituent des références importantes pour les signataires de « L'Appel des appels » et pour les auteurs du tract associé à ce mouvement, au sein duquel ces trois auteurs sont fréquemment mobilisés (cf. Roland GORI, Barbara CASSIN, Christian LAVAL [dir.], *L'Appel des appels. Pour une insurrection des consciences*, Paris, Fayard, « Mille et une nuits », 2009). Le mouvement de L'Appel des appels est lancé en 2008 par Roland Gori et Stefan Chedri en réaction à la sécurisation des hôpitaux psychiatriques et à l'appel au dépistage précoce des enfants présentant des risques de délinquance, annoncés par Nicolas Sarkozy. Les fondements de ce mouvement sont donc immédiatement corrélés à des enjeux « psy », qui engagent toutefois plus largement un questionnement sur la gestion économique et sécuritaire des risques sociaux.

dépendance paradoxale à l'égard d'une culture psychanalytique historiquement sédimentée, tout en s'interrogeant sur la convergence de ces tendances au sein d'un « ordre post-disciplinaire » dont la psychanalyse se trouverait évacuée. Si nous entendons toutefois inscrire notre démarche dans le champ des problèmes ouverts par ce diagnostic, nous voudrions toutefois reprendre ces problèmes en les liant plus systématiquement à l'opérativité critique qui, suivant des analyses d'inspiration guattaro-deleuzienne et foucauldienne, peut être conférée à la psychanalyse. Notre hypothèse est en effet que la naturalisation, les modes de subjectivation et les types de contrôle caractéristiques des tendances mises en cause par Castel peuvent devenir l'objet propre d'une psychanalyse auto-critique, qui peut dès lors également tracer des voies pratiques de résistance à ces tendances.

8.1. NATURALISATION : BIOLOGISATION ET OBJECTIVATION DE LA VIE

Suivant la grille d'analyse que nous nous sommes assignée, un premier aspect qui doit retenir notre attention dans le champ « psy » contemporain est une tendance à la biologisation comme à l'objectivation des troubles et du fonctionnement psychiques, qu'un usage critique des concepts guattaro-deleuzien et foucauldien semble pouvoir permettre de diagnostiquer. Plus exactement, ce qui peut être mis en cause à partir de ces concepts est la réduction du psychique au mental, et du mental derechef au cérébral. Ces deux réductions, il faut toutefois le noter, ne sont pas strictement équivalentes : l'une est en effet fondée sur l'approche computationnelle des mécanismes cognitifs (cognitivisme) ; l'autre, sur un naturalisme qui suppose l'implantation de ces mécanismes dans le cerveau lui-même (neurosciences)⁵. Si cette précision nous paraît

⁵ C'est ce que souligne notamment Pascale Gillot, en insistant sur le « double et très hétérogène fondement » des neurosciences cognitives, qui reposent à la fois sur « la théorie de l'identité du mental et du cérébral » et sur un fonctionnalisme entendu comme « modèle computationnel de l'esprit comme machine de calcul » (Pascale GILLOT, « Les neurosciences cognitives : un "matérialisme cartésien" ? », *Cités*, vol. 65, n° 1, 2016, p. 158). Plutôt que deux réductions, il y aurait ici deux voies, que l'auteur développe dans Pascale GILLOT, *L'Esprit. Figures classiques et contemporaines*, Paris, CNRS Éditions, 2007, en insistant notamment sur le fait que le modèle cognitiviste (en particulier le fonctionnalisme cérébral de Putnam) se distingue originellement de la perspective mentaliste et physicaliste : « le fonctionnalisme implique la réduction des états mentaux, non à des états cérébraux exclusivement, mais à des "états fonctionnels" d'un système, abstraction faite des modalités singulières de sa réalisation matérielle, biologique, mécanique ou électronique » (*ibid.*, p. 184). Ces deux voies correspondent à deux branches de ce que Daniel Andler décrit dans les termes d'un « polynaturalisme des sciences cognitives » (cf. Daniel ANDLER, *La Silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, « Essais », 2016, p. 126-130). Ce polynaturalisme correspond aux « trois angles distincts » sous lesquels la science cognitives appréhendent leur objet, à savoir les perspectives informationnelles, neuroscientifiques et évolutives. Daniel Andler souligne que l'intégration de ces trois perspectives constitue l'ambition des sciences cognitives, mais que celles-ci représentent trois voies de naturalisation qui demeurent

importante, dans l'étude des usages des concepts foucauldien et guattaro-deleuzien appliqués au champ « psy », c'est parce que ces deux réductions semblent faire signe vers deux interprétations différenciées de la biopolitique : là où l'interprétation physico-neuronale des états mentaux pourrait en effet conforter l'idée d'un ancrage du pouvoir au cœur même d'un sujet biologiquement spécifié, l'appréhension cognitive de la psyché paraît indiquer la voie d'une caractérisation algorithmique de cette biologisation. Ce faisant, l'usage de la catégorie de biopolitique peut venir désigner conjointement ou différenciellement, dans ce cadre, la naturalisation de la psyché ou l'objectivation fonctionnelle de la nature. Au point de vue heuristique, cette double caractérisation peut permettre de comprendre le nouage pragmatique s'opérant dans ce cadre entre neurosciences et cognitivisme. Mais elle ouvre également la possibilité de faire jouer différenciellement les héritages foucauldien et guattaro-deleuzien pour le diagnostic de ces neurosciences cognitives : là où certaines indications de Foucault semblent en effet particulièrement précieuses pour diagnostiquer, dans ce cadre, une forme biologisante de psychiatisation de la vie quotidienne, la thématique guattaro-deleuzienne d'un inconscient dont la réalité est à la fois sociale et libidinale peut permettre de mettre en cause, à cet endroit, une mécanisation de la nature valant comme objectivation fonctionnelle de la vie psychique. C'est à cette biologisation et à cette objectivation que nous souhaiterions donc tout d'abord nous intéresser, dans le lien qu'elles entretiennent avec des pratiques qu'une psychanalyse auto-critique, enrichie des concepts foucauldien et guattaro-deleuzien, pourrait permettre de mettre au jour.

8.1.1. De la médicalisation à la biologisation de la vie psychique

La notion de biopolitique, dans sa première acception spécifique de médicalisation du social et de biologisation de l'existence, peut ainsi s'avérer pertinente pour conceptualiser non seulement, politiquement, la problématisation hygiéniste de la santé mentale, mais encore, épistémologiquement, une tendance physicaliste dans l'appréhension des phénomènes mentaux. Or, tout porte à croire que le nouage de cette médicalisation et de cette biologisation

épistémiquement distinctes. Raison pour laquelle ce dernier refuse également de prendre les choses à l'envers, pour ainsi dire, et de mener son enquête à partir de la présupposition, portée par l'appellation même de « neurosciences cognitives », suivant laquelle les sciences cognitives seraient une branche des neurosciences (sur ce point, cf. *ibid.*, p. 121-122). Nous entendons toutefois interroger, dans ce chapitre, les conditions pratiques de cette intégration, et les capacités critiques de la psychanalyse eu égard à cette dernière. Sur l'opposition proprement épistémologique entre le « naturalisme critique » de Daniel Andler et l'approche psychanalytique, cf. également Daniel ANDLER et Guénaël VISENTINI, « Psychanalyse et neurosciences cognitives. Un entretien avec Daniel Andler », *In Analysis*, vol. 5, n° 3, 2021, p. 222-236.

peut permettre de diagnostiquer un aspect majeur de la contemporanéité « psy », qui acquiert comme en retour et par ce nouage même des effets *tout à la fois* épistémologiques, cliniques et politiques. Considérée au point de vue pratique d'une « médecine sociale »⁶, la biopolitique autorise ainsi tout d'abord à penser, dans ses effets institutionnels et cliniques, l'amointrissement du caractère assistanciel de la psychiatrie et son assimilation progressive aux schèmes médico-pharmacologiques. Robert Castel, dès 1981, pointait ainsi une « crise de la “médecine spéciale” »⁷, caractérisée par l'absorption progressive de la psychiatrie dans une médecine générale qui, au sein du « nouveau paradigme »⁸ que Castel tâche alors de délimiter, apporte à cette dernière des gages de scientificité. Ces indications sont précieuses, non seulement parce qu'elles semblent reprendre certaines intuitions foucaaldiennes pour les porter jusqu'au diagnostic d'un « ordre post-disciplinaire »⁹ marqué par une nouvelle fonction-Psy, mais encore parce qu'elles repèrent dans « le retour à l'objectivisme médical »¹⁰ un ingrédient clé de ce nouvel ordre.

On peut ainsi noter que Foucault, avant même de formuler l'idée d'une « biopolitique », apportait des éléments précieux pour penser un premier aspect du basculement que nous tâchons de repérer, en suggérant dès 1973 une distinction entre la *démédicalisation* antipsychiatrique d'une part, et la *dépsychiatisation* psychanalytique et psychopharmacologique d'autre part¹¹. Le deuxième terme de cette distinction, en particulier, apparaît singulièrement important dans le cadre du problème qui nous occupe à présent, dans la mesure où la dépsychiatisation que pointait alors Foucault s'apparentait tout aussi bien selon lui à une « surmédicalisation ». Dans ce cadre problématique, on peut ainsi souligner les approches psychanalytique et psychopharmacologiques ne perdent selon Foucault leur spécificité psychiatrique que dans la mesure où elles s'intègrent plus généralement à une approche médicalisante des troubles psychiques. Mais ce qu'il faut encore ajouter à cette première remarque est que l'expansion de

⁶ Suivant le sens que Foucault confère au terme de « bio-politique » lorsqu'il l'emploie pour la première fois au cours d'une conférence prononcée en 1974, à Rio de Janeiro. Cf. Michel FOUCAULT, « La naissance de la médecine sociale » (1977), dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 209-210 : « Je soutiens l'hypothèse qu'avec le capitalisme on n'est pas passé d'une médecine collective à une médecine privée, mais que c'est précisément le contraire qui s'est produit ; le capitalisme, qui se développe à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, a d'abord socialisé un premier objet, le corps, en fonction de la force productive, de la force de travail. Le contrôle de la société sur les individus ne s'effectue pas seulement par la conscience ou par l'idéologie, mais aussi dans le corps et avec le corps. Pour la société capitaliste, c'est le bio-politique qui importait avant tout, le biologique, le somatique, le corporel. Le corps est une réalité bio-politique ; la médecine est une stratégie bio-politique ».

⁷ Robert CASTEL, *La Gestion des risques. De l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse* (1981), Paris, Minuit, « Reprise », 2011, p. 78.

⁸ *Ibid.*, p. 112.

⁹ *Ibid.*, p. 192.

¹⁰ *Ibid.*, p. 102.

¹¹ Cf. *supra*, p. 167-169, où nous commentons cette distinction en insistant sur le déplacement axiologique qu'elle opère dans la typologie foucauldienne des mouvements antipsychiatriques.

l'approche psychopharmacologique semble aujourd'hui spécifier biologiquement cette médicalisation. À l'aune de la problématisation ultérieure, par Foucault, d'un concept de « biopouvoir » susceptible de cerner les termes épistémologiques et politiques de l'entreprise de médicalisation en cause, et au regard d'un champ psychiatrique qui semble aujourd'hui marqué par l'approche pharmacologique de la psyché plus encore que par son abord psychanalytique, il convient dès lors de problématiser ces indications pour en manifester le lien éventuel à une première acception biologisante et médicalisante de la biopolitique. Autrement dit, il s'agit ici d'interroger le lien entre le repérage, par Foucault, d'une opération de médicalisation qu'il décèle dans certaines tendances travaillant la psychiatrie de l'intérieur, et l'éventuelle conceptualisation biopolitique des tendances en question. Sur ce point, les analyses de Castel peuvent s'avérer un recours précieux. La médicalisation de la psychiatrie qu'il pointe lorsqu'il tâche de tracer les contours de l'après-psychanalyse semble en effet reposer plus fondamentalement sous sa plume sur une biologisation de la psyché. Par cette biologisation, le paradigme pratique d'une médecine sociale peut être rapporté à un modèle épistémologique plus général. Ce qui semble en effet s'attester à cet endroit est un schème naturaliste que mobilise non seulement la pratique psychiatrique, mais encore le savoir psychologique : c'est dès lors sur cette naturalisation que repose en dernière instance la scientificité revendiquée par l'approche médicale des troubles psychiques.

D'un point de vue épistémologique, de fait, une telle biologisation de la psyché paraît constituer un axiome fondamental des neurosciences cognitives, en ce qu'elle en soude la démarche expérimentale (étude du cerveau) et la prétention étiologique (explication de la pensée)¹². Ce programme, dont Jean-Pierre Changeux, en 1983, se fait notamment le héraut, consiste bien, selon les termes employés par ce dernier, à « détruire les barrières qui séparent le neural du mental »¹³. À de nombreux égards, l'assomption naturaliste portée par cette ambition semble, quarante ans plus tard, sinon confirmée ontologiquement, en tout cas validée méthodologiquement au point de susciter des recherches toujours plus nombreuses, dont la visée intégrative semble porter toujours plus loin¹⁴. Il convient de noter que les débats opposant

¹² Cet axiome est notamment pointé par Denis Forest, qui l'identifie comme l'une des sources du « neuroscepticisme » qu'il s'attache à cartographier : « Les neurosciences cognitives supposent vraie une thèse qu'il est aisé de formuler en termes quasi kantien : si les neurosciences sans la psychologie sont aveugles, la psychologie sans les neurosciences est vide. Ou, pour le dire autrement, la connaissance qui porte sur le cerveau *doit* avoir une incidence positive sur la connaissance de l'esprit. Pour de nombreuses raisons, cette thèse se heurte à beaucoup de scepticisme » (Denis FOREST, *Neuroscepticisme. Les sciences du cerveau sous le scalpel de l'épistémologue*, Paris, Ithaque, « philosophie, anthropologie, psychologie », 2014, p. 79).

¹³ Jean-Pierre CHANGEUX, *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard, « Le temps des sciences », 1983, p. 226.

¹⁴ En témoignent notamment les discussions auxquelles a pu donner lieu l'hommage rendu à cet ouvrage trente ans après sa publication (cf. Michel MORANGE, Francis WOLFF et Frédéric WORMS [dir.], *L'Homme neuronal, trente ans après. Dialogue avec Jean-Pierre Changeux*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2016). Les contributions au

le postulat neuro-physique à l'approche psychodynamique des phénomènes psychiques peuvent sembler réemprunter les termes d'une discussion entre une psychologie expérimentale et une psychologie clinique que Lagache, on s'en souvient, s'attachait déjà à thématiser. Dans la résurgence contemporaine de l'objectivisme médical, toutefois, la scientificité revendiquée par la psychologie « naturaliste »¹⁵ est fondée sur un schème non plus seulement expérimental, mais encore proprement biologique : dans ce cadre, ce n'est pas tant le comportement humain qui se trouve réinscrit dans une série causale susceptible de faire l'objet de protocoles expérimentaux ; mais c'est la cognition elle-même que l'on suppose inscrite dans une nature pouvant faire l'objet d'une observation directe par les nouveaux moyens de l'imagerie cérébrale. Le retour à l'objectivisme médical analysé par Castel repose donc bien sur une naturalisation effective de la psyché, pour le diagnostic de laquelle la notion de biopolitique paraît acquérir une puissance analytique particulière.

8.1.2. Du symbolique au naturel

Le point qui doit dès lors retenir notre attention, dans cette première détermination biopolitique du champ « psy » contemporain, est l'écart qui s'y dessine entre l'approche psychanalytique de l'inconscient et l'appréhension biologique de la psyché. De façon tout à fait notable, Jean-Pierre Changeux lui-même voit dans ses hypothèses un dépassement des hypothèses freudiennes, qui les relève et les achève dans un même mouvement. Revenant sur le projet épistémologique et l'abord anthropologique portés par son étude, ce dernier, à la fin de son ouvrage, s'autorise ainsi d'une citation de Freud qu'il utilise de manière tout à la fois stratégique et provocante :

Jeter une passerelle sur le fossé qui sépare les Sciences de l'Homme des Sciences du système nerveux constituera pour certains un débordement abusif, voire illégitime. Pourquoi ne pas restreindre son propos au cerveau proprement dit, à son anatomie, à sa physiologie ou à sa biochimie et en écarter tout ce qui relève de près ou de loin de ce qu'il est convenu d'appeler le « psychisme » ? Ne serait-ce pas plus prudent ? À ceux-là, Freud apporte une réponse claire [...] : « La biologie est vraiment un domaine aux possibilités illimitées : nous devons nous attendre à

colloque qui s'est tenu à cette occasion, sans remettre fondamentalement en question les présupposés de *L'Homme neuronal*, ont au contraire pu insister sur l'aboutissement qu'il représentait dans le champ des recherches neuroscientifiques et exposer des résultats s'inscrivant dans la ligne directrice qu'il assignait. Sur les fondements épistémologiques de ces recherches et de ces résultats, voir également l'ouvrage de Denis Forest sur les « neuropromesses », qui présente une enquête plus générale sur le caractère intrinsèquement « prometteur » des recherches neuroscientifiques (cf. Denis FOREST, *Neuropromesses. Une enquête philosophique sur les frontières des neurosciences*, Paris, Ithaque, « philosophie, anthropologie, psychologie », 2022).

¹⁵ Suivant la distinction, proposée par Lagache dès 1947, entre une psychologie clinique « humaniste » et une psychologie expérimentale « naturaliste » (cf. *supra*, p. 66).

recevoir d'elle les lumières les plus surprenantes et nous ne pouvons pas deviner quelles réponses elle donnerait dans quelques décennies aux questions que nous lui posons. Il s'agira peut-être de réponses telles qu'elles feront écrouler tout l'édifice artificiel de nos hypothèses »¹⁶.

Derrière l'ironie patente d'une démarche consistant à faire valider par Freud lui-même des découvertes réputées contraires aux hypothèses psychanalytiques, il semble qu'il faille ici déceler une prise de position assumée en faveur d'une approche physicaliste du psychisme et de l'inconscient même. Plus exactement, à prendre ces indications à la lettre, tout porte à croire que le projet porté par les neurosciences doit mener soit à abandonner purement et simplement le concept même d'inconscient, soit à le réduire à des déterminismes neuronaux qui ne peuvent être qualifiés d'inconscients qu'en un sens négatif : non-conscients en ce qu'ils conditionnent physiologiquement la cognition, ils ne recueillent pas pour autant la spécificité symbolique d'un inconscient permettant de penser l'institution du sujet par et dans la coupure entre la loi du langage et un réel « impossible ». Ce faisant, ces deux options reviennent de fait, relativement à la psychanalyse (et plus spécifiquement à l'approche lacanienne), à un même résultat, consistant dans la réduction du primat que celle-ci entend accorder à l'ordre symbolique.

La différence entre les approches neuroscientifiques et psychanalytiques du sujet peut ainsi être caractérisée, dans un premier temps, à travers le procès de désymbolisation spécifiquement à l'œuvre dans la réduction biologique des phénomènes mentaux. À la détermination culturelle de ces phénomènes semble en effet se substituer, dans ce dernier cadre, la définition naturelle des déterminismes sur lesquels est supposé reposer l'ordonnement fonctionnel des significations. L'inscription cérébrale du sens et du langage confère ainsi à l'idée lacanienne d'un ordre symbolique une secondarité tout à la fois logique, ontologique et chronologique, l'étude des lois biologiques présidant à la genèse de cet ordre étant alors indexée à celle du développement cérébral, au niveau individuel comme à l'échelle évolutive¹⁷. Cette indexation

¹⁶ Jean-Pierre CHANGEUX, *op. cit.*, p. 362-362. Il faut souligner que cette indication de Freud, extraite d'*Au-delà du principe de plaisir* (*op. cit.*, p. 122), est moins « claire » que ne le laisse entendre Jean-Pierre Changeux. Freud souligne à cet endroit l'instabilité des « spéculations » sur les pulsions de vie et de mort, lorsque celles-ci empruntent leurs termes au « langage imagé propre à la psychologie » (*ibid.*, p. 121). Il note à cette occasion que le langage de la biologie, qui n'est pas moins « imagé » que celui de la psychologie, permet toutefois d'atténuer certaines insuffisances propres au langage psychologique, mais que les « analogies » qui en résultent confèrent à ses hypothèses un degré d'incertitude supplémentaire, étant données les possibilités ouvertes de ce domaine d'étude. La question qu'il pose à cet endroit est donc plutôt celle du langage adapté à ses découvertes, et des effets en retour de ce langage sur ces découvertes mêmes.

¹⁷ En témoignent notamment les études sur l'acquisition du langage chez les jeunes enfants et les perspectives évolutionnistes sur le développement de la parole. À noter que ces deux perspectives ne supposent plus seulement d'articuler le fonctionnalisme cognitif aux recherches biologiques portant sur le cerveau, mais de quitter la perspective synchronique présidant à cette articulation pour définir les conditions évolutives et diachroniques de la mise en place de ces fonctions. Elles correspondent donc à deux voies différenciées du « polynaturalisme » décrit par Daniel Andler (cf. *supra*, p. 357, n. 5).

suppose dès lors non seulement d'intégrer la structure langagière de l'inconscient à l'organisation interne des fonctions cognitives, mais encore de fonder ontologiquement cet ordre sur une matière biologique dont l'étude constituerait le domaine propre des sciences naturelles. Ce faisant, la dimension culturelle propre à l'ordre symbolique est comme absorbée par un schème naturaliste réputé authentiquement scientifique, suivant une voie symétriquement inverse à celle que Lacan entendait suivre lorsqu'il engageait son retour à Freud.

En 1953, de fait, c'est du côté des sciences humaines que la psychanalyse allait chercher, pour l'étude de l'inconscient, des gages de scientificité. Ce choix stratégique impliquait pour Lacan de mener à bien une entreprise de formalisation et de débiologisation de l'inconscient, supposée circonscrire un domaine propre à la psychanalyse en arrachant cette dernière aux approximations de la psychologie clinique comme à l'appréhension énergétique d'un contenu libidinal inconscient¹⁸. Tout au contraire, la recherche de de tels gages, lorsqu'elle s'effectue du côté des sciences de la nature, impose la négation des dimensions sociales et historiques de la fonction symbolique, auxquelles se substitue alors une approche individuelle et évolutive des fonctions cérébrales¹⁹. De façon significative, resurgissent dès lors à cet endroit les termes d'une discussion entre naturalisme et culturalisme qui informait déjà la réception de Freud et qui engageait en particulier des tendances divergentes dans les interprétations freudo-marxistes de son œuvre. Entre le débat qui opposait alors les tenants d'une information culturelle de la libido à ceux qui entendaient insister sur la conflictualité persistante dans l'opposition entre nature et culture, et celui qui oppose aujourd'hui les personnes qui promeuvent une approche biologique de la culture à celles qui défendent une irréductibilité symbolique de l'inconscient, réside toutefois une différence de taille. Cette différence peut se laisser caractériser dans les termes d'une inversion du grief adaptatif : là où Marcuse reprochait en effet au révisionnisme néo-freudien d'opérer une réduction culturaliste de la nature menant à minorer la conflictualité sociale, c'est bien plutôt la réduction naturaliste de la culture qui peut être aujourd'hui soupçonnée de pas tenir assez compte des coordonnées socio-historiques de la psyché. Il y a donc bien lieu de déceler à cet endroit un renversement épistémologique ayant derechef des

¹⁸ Cf. *supra*, p. 71-77.

¹⁹ Sur ce point, cf. Pascale GILLOT, « L'effacement contemporain de la césure anthropologique. Naturalisation de l'humain et occultation du social dans l'ordre néo-libéral », dans Jean-François DELUCHEY et Nathalie CHAMPROUX [dir.], *La valeur néolibérale de l'humain. Capitalisme et biopolitique à l'ère pandémique*, Paris, Kimé, « Détours littéraires », 2022, p. 69-93, où l'auteur pointe que le naturalisme et ses divers avatars contemporains, en gommant la césure anthropologique, et en niant de ce fait les dimensions culturelles de l'ordre symbolique, « paraît constituer, plus qu'un modèle théorique unifié, un prisme idéologique particulièrement puissant, et particulièrement appelé par l'ordre néo-libéral contemporain » (*ibid.*, p. 71).

effets politiques. Si la psychanalyse, dans cette configuration nouvelle, semble évacuée du schème naturaliste, il reste toutefois, dans le cadre auto-critique que nous cherchons à définir, à interroger la capacité diagnostique qu'elle pourrait acquérir pour l'analyse des neurosciences cognitives.

8.1.3. La répartition fonctionnelle de la nature

Il ne suffit pas en effet d'affirmer à cet endroit que les neurosciences cognitives appartiennent à un paradigme épistémologique et pratique hétérogène à celui de la psychanalyse : il faut encore définir les conditions d'un retournement de la psychanalyse sur ces tendances. Or, il nous semble que l'idée lacanienne de fonction symbolique peut précisément permettre de questionner le mouvement même au terme duquel cette approche de l'inconscient se voit reléguée de la sphère psychologique et psychiatrique. Ce retournement ne peut toutefois s'avérer opérant, dans le cadre qui nous occupe, qu'à condition que la psychanalyse intègre aux distributions culturelles qu'elle entend théoriser les sédimentations institutionnelles et les effets politiques d'un champ « psy » dont elle fait elle-même partie. À l'endroit spécifique du procès de naturalisation qui semble caractériser la contemporanéité de ce champ, la notion de biopolitique peut, dès lors, s'avérer pour elle un recours précieux, mais il faut alors préciser que ce recours devra cette fois-ci reposer sur une acception de la biopolitique qui ne limite pas ce concept à la description d'une dérive biologisante.

Nous avons en effet jusqu'alors insisté sur un usage de la biopolitique circonscrit au repérage d'une médicalisation valant d'abord comme biologisation : c'est-à-dire, d'une compréhension de ce concept restreinte à la vie biologique. Dans le cadre d'une telle compréhension, l'usage critique qui peut en être fait repose essentiellement sur la dénonciation de la réduction d'une vie qualitativement différenciée (au point de vue existentiel et politico-social) à une vie biologiquement spécifiée. Or, la question que doit d'abord pouvoir poser une psychanalyse auto-critique est bien plutôt celle des conditions politiques et symboliques de construction de cette naturalité même²⁰. C'est peut-être en ce point, du reste,

²⁰ Judith Revel souligne, à cet égard, l'ambiguïté de la démarche consistant à restreindre à la seule vie biologique le champ d'application de la biopolitique. Cette démarche, lorsqu'elle entend dénoncer la réduction de l'existence à la vie biologique, risque en effet de manquer à questionner les modalités historiques de constitution de la « vie » ou de la « nature » à laquelle elle se réfère, et de perdre ce faisant la dimension proprement critique de l'entreprise foucauldienne. Sur ce point, cf. Judith REVEL, « Identity, Nature, Life. Three Biopolitical Deconstructions » (2009), dans Vanessa LEMM et Miguel VATTER (dir.), *The Government of Life. Foucault, Biopolitics and Neoliberalism*, New York, Fordham University Press, « Forms of Living », 2014, p. 112-124, où l'autrice pointe en particulier l'ambivalence des perspectives d'Agamben et d'Esposito, qui, tout en cherchant à distinguer « Zoe » et « Bios »,

que la « biologisation » et la « médicalisation » de la vie individuelle et sociale, dont nous avons pointé la corrélation contemporaine, ne sont peut-être pas pour autant strictement équivalentes : là où la biologisation consiste dans une naturalisation indexée à la présupposition d'un invariant biologique, l'idée foucauldienne d'une « surmédicalisation » propre à la psychanalyse et à la psychopharmacologie pointe plutôt un mode de contrôle social et de gestion de la vie associés à une construction historique du fait psychique. C'est donc dans une acception réflexive et historique plus générale que la biopolitique peut permettre à la psychanalyse de diagnostiquer l'unité *pratique* de la biologisation des fonctions cognitives et de l'approche cognitive de la psyché.

Ce que Foucault permet en effet de penser, à partir de l'idée d'une « médicalisation » s'insérant plus généralement dans le cadre d'une construction politique de la vérité, est non seulement le caractère biologisant de l'objectivisme revendiqué par les neurosciences cognitives, mais encore la distribution fonctionnelle de la vérité qu'elles assurent à cette occasion. Plutôt que vers la désymbolisation d'un ordre de constitution subjective, c'est dès lors vers la dépolitisation corrélative à ce procès que devra se tourner la critique. L'objectivisme médical que l'on décèle à cet endroit porte en effet la trace d'une production historique de la vie psychique que les outils d'analyse non seulement foucauldien, mais également guattaro-deleuzien, peuvent permettre de thématiser. Dans le cadre contemporain qui nous occupe, il apparaît toutefois, comme on l'a vu, que cette production est entée sur la description, par la psychologie, d'une nature spécifiée biologiquement, plutôt que sur l'interprétation, par la psychanalyse, d'un ordre inconscient ordonné symboliquement. Ce faisant, la fonction distributive que Foucault attribuait en 1973 à la psychanalyse, en thématisant l'idée d'une fonction-Psy ordonnée à la référence familiale, semble pouvoir être désormais inversée au compte d'une objectivation fonctionnelle de la naturalité même. Autrement dit, si les neurosciences cognitives peuvent ici valoir comme une fonction, c'est parce qu'elles articulent la vie qu'elles se soumettent à une nosographie statistique comme à une qualification informationnelle de la psyché. C'est donc en prenant en compte une biopolitique conçue dans

vie biologique et vie qualitativement et politiquement différenciée, tendent à rabattre l'une sur l'autre en oubliant d'historiciser la première. Nous souscrivons, sous cet aspect, à l'idée selon laquelle « l'idée de "vie biologique", pas davantage que celle de "nature", ne peut nous dispenser d'un effort de contextualisation spatial, temporel et culturel (*the idea of "biological life" is no more able than the idea of "nature" to save us the trouble of a spatial, temporal, and cultural contextualization* [nous traduisons]) » (*ibid.*, p. 121). À partir de ces indications et relativement à notre problème, nous croyons que s'il est possible de soutenir que le pouvoir « psy » appréhende l'existence dans ses dimensions naturelles, c'est à la seule condition d'ajouter que cette naturalité même est construite par le pouvoir. La deuxième affirmation conditionne la première, mais elle explique aussi que la première soit devenue un rouage essentiel du dispositif « psy » qui constitue notre objet. Ce n'est toutefois pas le seul, comme nous nous attacherons à le montrer dans la suite de ce chapitre.

ses dimensions massifiantes et spécifiantes plutôt que dans sa seule acception biologisante qu'il convient à cet endroit d'interroger la répartition sur laquelle semble reposer plus fondamentalement l'objectivation neuroscientifique. Cette répartition, du reste, peut valoir aussi bien à l'échelle populationnelle qu'à l'échelle individuelle. C'est ce que paraissent montrer, respectivement, les répartitions statistiques ordonnant la nosographie et la composition informatique qui en résulte pour la vie psychique.

Tout d'abord, que le schème objectiviste organise généralement le champ « psy » est ce que semblent attester les modalités de classification qui ordonnent ce champ. Ces modalités paraissent échapper au schème symbolique mobilisé par la psychanalyse : Steeves Demazeux qualifie ainsi de « révolution de velours » l'évacuation de l'approche psychanalytique dans la mise en place de la nosographie du DSM-III²¹. Or, cette exclusion peut se laisser appréhender, en se fondant sur cette dernière étude, à partir de l'application des méthodes statistiques à la naturalité même que la psychiatrie entend ainsi ordonner. Steeves Demazeux résume en effet comme suit le « nouvel esprit scientifique »²² né, dans les années 1980, des discussions ayant présidé à la mise en place du DSM-III :

Refus d'interpréter, relégation de la chose psychique, confiance exclusive dans les procédures objectives de tri, de comptage, d'appariement. Consécration des outils psychométriques et des méthodes statistiques. Inflation de la valeur d'échange des diagnostics. Espoirs lointains placés dans la génétique, les neurosciences et la biologie moléculaire pour débrouiller tout cela. Mais surtout destitution du pouvoir épistémique traditionnellement accordé au psychiatre en chair et en os pour le confier à l'autorité muette d'un manuel²³.

Ce qui doit dès lors particulièrement retenir notre attention, dans cette caractérisation, est l'insistance sur les méthodes d'objectivation statistiques qui motivent plus fondamentalement le recours aux neurosciences. Ces méthodes témoignent en effet d'une modalité de repérage des positivités biologiques, mais tout aussi bien, suivant une voie foucauldienne, de contrôle d'une vie constituée en flux populationnels à gérer²⁴. Il y a donc lieu, à cet endroit, d'insister sur la construction sérielle de la naturalité, suivant une acception de la biopolitique qui ne désigne plus tant la biologisation de l'existence, que la gestion statistique de la vie. Afin de rapporter

²¹ Steeves DEMAZEUX, *Qu'est-ce que le DSM ? Genèse et transformations de la bible américaine de la psychiatrie*, Paris, Ithaque, « philosophie, anthropologie, psychologie », 2013, chap. II, « La révolution de velours », en particulier p. 137-139, où Steeves Demazeux retrace l'opposition des psychanalystes au projet du DSM-III, et l'échec de cette opposition.

²² *Ibid.*, p. 245.

²³ *Ibid.*, p. 241-242.

²⁴ Cf. Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population*, *op. cit.*, en particulier p. 107-108 où Foucault réfère l'intensification la gestion statistique au « déblocage de l'art de gouverner » auquel a pu donner lieu la catégorie de population.

ce diagnostic, non seulement au cas précis de la nosographie, mais encore à celui de la conception de la psyché portée par l'épistémologie « psy » contemporaine, il convient toutefois de remarquer que la gestion statistique, considérée comme une stratégie proprement biopolitique, peut être en outre pensée à l'échelle de la psyché elle-même, à partir de l'information computationnelle des mécanismes cognitifs physicalisés.

8.1.4. La composition informationnelle de la vie psychique

Il est de ce point de vue significatif que Steeves Demazeux insiste également, dans son travail, sur les modèles informatiques ayant donné lieu aux classifications en cause²⁵. Cette prévalence computationnelle dans la distribution nosographique peut en effet permettre de comprendre, sur un plan à la fois épistémologique et pratique, l'indexation du cognitivisme au physicalisme neuroscientifique que nous avons cherché à décrire. Plutôt que sur la naturalisation de la cognition, c'est dès lors sur l'objectivation fonctionnelle, non seulement de la distribution nosographique, mais encore de la psyché même, que nous voudrions à présent porter notre attention. Or, sur ce dernier point, Deleuze et Guattari peuvent s'avérer un recours précieux. Ces derniers ont en effet pu montrer que la prise en compte d'une naturalité de l'inconscient, et le reversement de ses dimensions symboliques dans la réalité du désir, n'oblitéraient pas nécessairement la thématization d'une conflictualité sociale et même la renforçaient plutôt. La promotion, par Deleuze et Guattari, d'un inconscient réel supposé fonder le diagnostic et les expérimentations schizo-analytiques repose en effet, on s'en souvient, sur une assomption « alter-naturaliste »²⁶. C'est dans cet alter-naturalisme que la dimension processuelle de la vie sociale et libidinale acquiert une valeur explicative pour la conflictualité politique et psychique, mais peut tout aussi bien devenir force de transformation. Or, suivant cette voie, qui ne repose pas tant sur un examen historique des conditions politiques de l'organisation de la vie, que sur une analyse interne des agencements psychiques et politiques dans lesquels elle est orientée, l'analyse computationnelle et l'objectivation statistique des données « individuelles » et populationnelles peut permettre d'interroger la deuxième réduction caractéristique du champ « psy » contemporain, consistant dans la mécanisation cognitive de la vie psychique.

²⁵ Sur ce point, cf. Steeves DEMAZEUX, *op. cit.*, p. 73-91, où l'auteur s'attache à décrire l'érection de l'ordinateur en « clinicien presque parfait », à l'issue de laquelle est pris en compte « l'intérêt [...] de substituer au jugement plus ou moins intuitif du clinicien une démarche formelle reposant sur des critères parfaitement définis » (*ibid.*, p. 91).

²⁶ cf. *supra*, p. 294.

Ce qui peut être mis en cause, à partir de Deleuze et Guattari, dans l'approche neuroscientifique de la cognition, n'est ainsi pas tant la naturalisation caractéristique de cette approche, que la réduction du cerveau, qu'elle traite comme son objet, à un système linguistique clos sur lui-même. La perspective suivie par Deleuze et Guattari implique en effet la promotion d'une approche du cerveau qui ne réduise pas ce dernier aux axiomes d'une logique informationnelle et communicationnelle, mais qui le considère plutôt comme la « jonction » des plans de composition esthétiques, scientifiques et philosophiques²⁷. Une telle « jonction » doit être pour cela considérée d'un point de vue tout à la fois vital et inorganique. C'est ce qu'explicite le dernier chapitre de *Qu'est-ce que la philosophie ?*, au sein duquel Deleuze et Guattari font valoir une conception de la vie cérébrale qui échapperait à l'individualisation organistique : « tout organisme n'est pas cérébré, et toute vie n'est pas organique, mais il y a partout des forces qui constituent des micro-cerveaux, ou une vie inorganique des choses »²⁸. Cette prise de position en faveur de ce qui pourrait être qualifié comme un « neuro-vitalisme » non réductionniste implique dès lors de se prononcer contre l'objectivation cérébrale des processus mentaux, mais tout aussi bien contre l'individualisation subjective de leur supposé réceptacle :

On ne s'étonnera pas que le cerveau, traité comme objet constitué de science, ne puisse être qu'un organe de formation et de communication de l'opinion : c'est que les connexions de proche en proche et les intégrations centrées restent sous le modèle étroit de la recognition (gnosies et praxies, « c'est un cube », « c'est un crayon »), et que la biologie du cerveau s'aligne ici sur les mêmes postulats que la logique la plus têtue. [...] Si les objets mentaux de la philosophie, de l'art et de la science (c'est-à-dire les idées vitales) avaient un lieu, ce serait au plus profond des fentes synaptiques, dans les hiatus, les intervalles et les entre-temps d'un cerveau inobjectivable, là où pénétrer pour les chercher serait créer. Ce serait un peu comme dans le réglage d'un écran de télé dont les intensités feraient surgir ce qui échappe au pouvoir de définition objectif. C'est dire que la pensée, même sous la forme qu'elle prend activement dans la science, ne dépend pas d'un cerveau fait de connexions et d'intégrations organiques [...]²⁹.

La pensée ne saurait donc, selon Deleuze et Guattari, consister dans des états mentaux localisés dans un objet cérébral supposé. Mais ajoutent-ils, elle ne consiste pas davantage dans un sujet originaire, dont le rapport au monde précéderait génétiquement l'inscription cérébrale de ce rapport. Contre une phénoménologie selon laquelle « l'homme pense et non le cerveau », Deleuze et Guattari affirment en effet : « c'est le cerveau qui pense et non l'homme, l'homme

²⁷ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991), Paris, Minuit, « Reprise », 2005, p. 208.

²⁸ *Ibid.*, p. 213.

²⁹ *Ibid.*, p. 209-210.

étant seulement une cristallisation cérébrale »³⁰. Ainsi ces derniers rejettent-ils la prééminence individuelle et subjective de l'humain, mais tout aussi bien, partant, la localisation individuelle des fonctions et des connexions cérébrales. Dans un tel cadre, ce sont bien plutôt les connexions ou « jonctions » qui précèdent l'individuation même. Ce que Deleuze et Guattari peuvent donc permettre de mettre en cause, dans l'approche neuroscientifique du cerveau, est l'objectivation, la réduction formelle et la localisation subjective de connexions cérébrales qui, selon eux, doivent d'abord valoir comme des intensités vitales. Ces indications font dès lors signe vers une critique, non de la naturalisation des états mentaux, mais de leur formalisation cognitive. Une telle formalisation diffère, on le voit, d'une approche psychanalytique qui ne situerait pas l'inconscient dans un sujet, mais ferait plutôt dépendre le sujet de cet inconscient. Ces deux approches, toutefois, peuvent être rendues coupables d'une même réduction formelle : dans les deux cas, c'est en effet une clôture de l'ordre symbolique que dénoncent Deleuze et Guattari. Selon eux, une telle clôture empêche ces approches de penser la pénétration de l'inconscient par des données non seulement langagières et cognitives, mais également politiques et libidinales. Or, de ce point de vue, une psychanalyse revue et corrigée par les apports guattaro-deleuziens – soit, une schizo-analyse – pourrait permettre de diagnostiquer l'insuffisance des descriptions cognitivistes aussi bien que psychanalytiques. Dans cette configuration, c'est en effet la formalisation de la cognition qui se trouve suspectée de ne pas assez prendre en compte l'inconscient matériel découvert par la schizo-analyse et de demeurer par suite close dans une autonomie fonctionnelle supposée.

La prise de position de Deleuze et Guattari contre un cognitivisme postulant la clôture fonctionnelle d'un système de signe est, du reste, largement corroborée par la volonté guattarienne d'élaborer une pragmatique de l'inconscient qui parvienne à s'extraire du « culte de l'information ou du signifiant »³¹. Les entreprises structuralistes ou génératives s'apparentent de fait, selon Guattari, à un même réductionnisme : elles achoppent au même endroit, soit au lieu où s'avère une « matière à option »³² qu'elles réduisent inévitablement à

³⁰ *Ibid.*, p. 210.

³¹ Félix GUATTARI, *Cartographies schizoanalytiques*, *op. cit.*, p. 69

³² Cette « matière à option » comporte, suivant Guattari, des coordonnées sémiotiques aussi bien que libidinales, inconscientes et politiques. Sur ce point, cf. en particulier Félix GUATTARI, *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles* (1979), La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, « Monde en cours », 2011, p. 57-69 où Guattari consacre une section à la « matière à option sémiotique », et Félix GUATTARI, *Cartographies schizoanalytiques*, *op. cit.*, p. 47, où se trouve représentée la « matière à option Libido-Inconscient ». L'idée de « matière à option » oriente plus généralement le projet schizoanalytique suivi dans les *Cartographies* : elle permet de définir la schizo-analyse comme « Agencement méta-modélisateur de [...] domaines hétérogènes, qu'elle considérera comme autant de “matières à option” » (*ibid.*, p. 33). Cette idée vient donc désigner chez Guattari une matière qualitativement différenciée, ou plus précisément singularisée et par suite fondamentalement contingente.

une « hylé énergétique assimilée à un Flux d’alternatives binaires »³³. Saussure et Chomsky sont ainsi rendus coupables d’un même aveuglement à la réalité micro-politique d’une « économie du désir, entendue dans un sens très large, comme un système de flux traversant les relations entre individus et agençant l’ensemble des connexions possibles entre les objets et les machinismes qui constituent “le monde” pour un individu »³⁴. Les effets de cette réduction formelle, pour la théorie de l’esprit et pour la nosographie psychiatrique qui en résulte, sont du reste immédiatement soulignés par Guattari. Au point de vue épistémologique, d’une part, cette objectivation s’apparente selon lui à une forme de scientisme aspirant à la constitution d’une « sémiologie générale »³⁵, qui se trouve par là nécessairement inadéquate à la contingence matérielle dont la pragmatique guattarienne vise à rendre compte. Ce faisant, l’objectivation cognitive des processus mentaux peut se trouver suspecte, en suivant les indications de Guattari, de rester sujette aux « oppositions catégorielles simples qui ont conduit, par exemple, la sémiologie médicale traditionnelle à faire dépendre un symptôme soit du corps, soit de l’“esprit”, c’est-à-dire soit de sciences biologiques objectives, soit de systèmes interprétatifs, symboliques, etc. »³⁶. Ce que Guattari dénonce donc à cet endroit est la visée intégrative d’une scientificité close et son incapacité concomitante à intégrer à sa sémiologie des composantes sémiotiques non seulement biologiques ou symboliques, mais également libidinales et sociales :

En effet, ces dichotomies de « bon sens » aboutissent toujours en fin de compte à opérer des regroupements arbitraires, voire à tout mettre dans le même sac : derrière la diversité des modes d’encodage, un même principe d’organisation formelle où la toute-puissance d’une même formule générative est censée « habiter » le biologique comme son âme, ou, inversement, faire fonctionner l’esprit selon une mécanique dont les modèles ont été décalqués de schèmes scientifiques extérieurs (d’ailleurs, le plus souvent, dépassés !). Les objets d’étude ayant été ainsi délimités et stratifiés, il n’y a plus à s’étonner que la recherche s’enferme d’elle-même dans des cadres de représentation spatialisés et anhistoriques. Chaque fois que l’on procède par ce type de réduction dichotomique, on perd l’unité de fonctionnement, le mouvement fondamental des virtualités créatrices de l’objet étudié³⁷.

Cette objectivation « binarisante », par laquelle la sémiologie médicale se trouve liée à une théorie réductionniste de l’esprit, est en outre directement corrélée par Guattari, au point de vue clinique, à la répartition sérielle des catégories nosographiques, qui méconnaissent dès lors elles aussi la réalité à laquelle elles entendent s’appliquer :

³³ Félix GUATTARI, *Cartographies schizoanalytiques*, op. cit., p. 69.

³⁴ Félix GUATTARI, *Lignes de fuite*, op. cit., p. 63.

³⁵ *Ibid.*, p. 60.

³⁶ *Ibid.*, p. 65.

³⁷ *Ibid.*

La psychiatrie a aménagé sa propre impuissance en découpant les symptômes et les syndromes de façon à les faire entrer dans des tableaux fermés sur eux-mêmes – ce qui donne aux praticiens avertis, il est vrai, l’occasion de « faire autorité » sur leurs collègues novices en bousculant constamment les catégories d’école ; en fait, déclarent-ils, on n’a jamais affaire qu’à des cas limites, des *borderlines*, une hystérie présentant également des traits de paranoïa, un tableau schizophrénique n’étant pas incompatible avec des syndromes dépressifs, etc. D’une façon plus générale, on peut considérer que les alternatives « simples » et « logiques » procèdent presque inévitablement par coups de force sur la réalité³⁸.

Ce que dénonce en somme Guattari est donc bien un réductionnisme, mais ce chef d’accusation désigne chez lui la réduction de la nature mentale et sociale à un fonctionnalisme clos, plutôt que la réduction des fonctions cognitives à une biologie du cerveau. Plus exactement, le reproche qui peut être adressé dans ce cadre au cognitivisme aussi bien qu’à la biologie du cerveau est de calquer leur objet sur des schèmes formels incapables de prendre en compte une réalité sociale et libidinale travaillant une matière « à option ». Ainsi, le diagnostic porté depuis le point de vue interne d’une pragmatique de l’inconscient permet de dénoncer la prétention à la neutralité qui ne laisse pas de travailler les approches computationnelles, suivant une logique semblable à celle qui animait déjà l’approche structuraliste de l’inconscient. En somme, résume Guattari :

Ce que les structuralistes ont fait pour le signifié – une opération massive de neutralisation – est repris à un autre niveau par la linguistique générative et par la linguistique de l’énonciation. Certes, il y a, maintenant, une certaine reconnaissance des contenus sémantiques et des contenus pragmatiques, mais toujours à la condition de leur mise à l’écart des agencements collectifs d’énonciation dont ils dépendent. Or, précisément, l’objet essentiel d’une pragmatique devrait être, selon nous, l’étude des formations micro-politiques relatives à ces agencements et de leur incidence sur le discours et la langue³⁹.

Ce qui peut donc être inculqué dans le cognitivisme, qui recueille les résultats de la linguistique critiquée par Guattari pour les lier à une science du cerveau, est une mise entre parenthèses des déterminations politiques qui, dès le niveau « micro », animent la matière à option ou la vie cérébrale qu’il tâche de s’assimiler.

Cette dernière approche révèle par suite une voie critique différente de celle que paraît engager une acception biologisante de la biopolitique : plutôt que de regretter dans la biologisation de l’existence une perte de l’ordre symbolique, elle engage en effet une mise en cause de l’objectivation des phénomènes vitaux qui sous-tendent les états mentaux, et de leur inscription corrélative dans un sujet individualisé. Dans la mesure, toutefois, où Deleuze et

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*, p. 154-155.

Guattari permettent, ce faisant, de penser les jeux de pouvoir assurant la répartition fonctionnelle de la cognition, ils autorisent également à thématiser l'inscription d'une nouvelle « fonction-Psy » au cœur même de la psyché. Partant, en dépit d'une différence avérée avec des analyses inspirées de Foucault, la critique guattaro-deleuzienne de l'objectivisme peut permettre de questionner la répartition sérielle de la vie individuelle et infra-individuelle, et rejoindre ce faisant une acception plus générale de la biopolitique. Là où la compréhension de cette dernière dans le sens strict d'une biologisation de l'existence peut en effet s'avérer féconde pour penser la naturalisation du champ symbolique, elle ne permet toutefois pas suffisamment de penser, généralement, la production politique de la vie, et, spécifiquement, le nouage qui s'opère entre les neurosciences et le cognitivisme. La mise en cause d'une « naturalisation » valant d'abord comme « objectivation », à l'inverse, permet de mettre au jour l'unité pratique de ces deux coordonnées de la contemporanéité « psy ». Cette perspective permet dès lors de réinscrire l'interprétation biopolitique des neurosciences cognitives dans le cadre plus général des stratégies politiques de gestion de la vie⁴⁰, et oriente ce faisant l'analyse du côté des modes de subjectivation et des types de contrôle propres à cette gestion.

8.2. SUBJECTIVATION : ÉCONOMIE PSYCHIQUE ET RÉFLEXIVITÉ GOUVERNEMENTALE

Le processus de naturalisation qu'une critique du champ « psy » contemporain permet de repérer, que cette naturalisation soit conçue comme un abandon de l'ordre symbolique (suivant une acception biologisante de la biopolitique) ou, tout au contraire, comme une exacerbation déplacée de cet ordre (suivant la mise en cause d'une fonction distributive computationnelle), peut donc être rendu suspect d'un aveuglement aux conditions historico-politiques qui déterminent ce procès même. Les critiques pouvant être menées à partir des indications guattaro-deleuziennes ou foucaaldiennes s'accordent sur ce dernier point, bien qu'elles invitent à questionner différemment, dans les neurosciences cognitives, la construction politique de la vie ou sa réduction computationnelle, la perte du symbolique ou la perte du réel – la clôture

⁴⁰ C'est, du reste, en ce sens général que Roland Gori semble vouloir appliquer les catégories de « biopouvoir » et de « biopolitique » au champ « psy ». La « médicalisation de l'existence » caractérise avant tout, sous sa plume, une certaine modalité de contrôle social. Il insiste donc sur la généralité de la biopolitique, dont le champ « psy » ne constitue qu'un cas particulier. Ainsi, écrit-il, « la psychologisation du social n'a constitué qu'une annexe, une résidence secondaire de cette "biopolitique" et de ce "biopouvoir" » (Roland GORI, « Le sujet de la santé mentale. De l'actualité de Foucault », dans *Cahier Foucault*, Paris, L'Herne, 2011, p. 313).

physicaliste du cognitivisme, en somme, ou la clôture cognitiviste des neurosciences. Mais ce qui doit retenir notre attention dans la convergence qui s'avère malgré tout à cet endroit est que la prétention objectiviste des neurosciences cognitives, lorsqu'elle revendique une neutralité axiologique aveugle à ses conditions de production, paraît souder l'unité paradoxale entre neurosciences et cognitivisme. Cette prétention est dès lors susceptible d'être interrogée par une psychanalyse « auto-critique », qui pourra pointer dans les deux cas l'abandon d'un inconscient toujours déjà traversé par des logiques politiques – qu'il s'agisse d'un inconscient symbolique si l'on insiste sur la naturalisation abusive des phénomènes psychiques, ou d'un inconscient réel si l'on critique la formalisation cognitive de cette nature. L'unité entre neurosciences et cognitivisme, dans ce cadre, est donc pratique plutôt qu'épistémologique. Ce point est décisif, dans la mesure où ce qu'une psychanalyse critique, appliquée à la contemporanéité « psy », pourra permettre de mettre en cause est dès lors la production, par les neurosciences et le cognitivisme, du sujet même dont elles entendent connaître les processus mentaux et médicaliser les comportements.

8.2.1. De l'incorporation comportementale à l'intégration psychique

La médicalisation psychiatrique peut désigner, on l'a vu, non seulement une tendance à la biologisation des troubles, mais aussi plus fondamentalement les procédures de contrôle et de classification qui précèdent et fondent cette biologisation. Si l'unité entre les neurosciences et le cognitivisme est effectivement pratique, et que cette unité a pour résultat la construction d'un sujet naturalisé et contrôlé, il convient dès lors d'interroger à cet endroit les opérations de production individuelle et subjective que ces approches relaient et qui conditionnent aussi leur objet. Or, sur ce point également, les indications de Castel peuvent fournir une ligne heuristique féconde. Le retour à l'objectivisme médical qu'il décèle dans la contemporanéité « psy » ne consiste pas seulement, de fait, dans la recherche étiologique des fondements biochimiques de la psyché. Il repose également sur une approche comportementaliste qui paraît à même d'assurer la production normative d'individus adéquats à l'ordre post-disciplinaire que Castel voit émerger. Comme le souligne Castel, une telle approche promeut en effet « une dépsychiatisation réelle », dans la mesure où « en “traitant le symptôme”, elle ne se soucie plus de trouver une étiologie à telle ou telle déficience »⁴¹ mais vise bien plutôt à programmer l'efficacité. Le comportementalisme, partant, n'apparaît pas lui-même axiologiquement

⁴¹ Robert CASTEL, *La Gestion des risques*, op. cit., p. 111.

neutre : loin d'être un simple moyen permettant d'assurer une normalisation « post-disciplinaire », il semble inscrire ses procédés à même le sujet, tout en soutenant le déploiement extensif de la nouvelle fonction-Psy que nous cherchons à délimiter.

La question qui se pose dès lors à cet endroit est, de nouveau, celle du lien politique unissant l'appréhension comportementale de l'individu, l'approche cognitive de la psyché, et la fondation biologique du mental. Le nouage qui s'atteste aujourd'hui cliniquement entre cognitivisme et comportementalisme, à travers le développement des thérapies dites précisément « cognitivo-comportementales », ne semble guère pouvoir, de fait, s'envisager d'un point de vue strictement épistémologique. On ne décèle pas, à première vue, de relation théorique nécessaire entre l'objectivation computationnelle de la psyché et la gestion pragmatique du comportement. Sans doute faut-il dès lors, là aussi, suivre les indications de Castel et chercher la cohérence de cette « bipolarité objectivisme-pragmatisme » dans une technologie politique ayant pour effet de « saper la possibilité d'interpeller l'efficacité positiviste à partir d'un statut du sujet qui échapperait au modèle de scientificité présenté par les sciences dites exactes, ou aux exigences pragmatiques de l'adaptation à l'environnement »⁴². Autrement dit, de même que la naturalisation, dans le cas du branchement entre cognitivisme et neurosciences, semble reposer plus fondamentalement sur un objectivisme dont la critique peut mettre au jour les conditions historico-politiques d'apparition, de même les procès spécifiques de subjectivation qui en découlent, sur lesquels se fonde l'alliance entre cognitivisme et comportementalisme, paraissent faire signe vers une nouvelle économie de la psyché garantissant l'intégration normative des conduites.

Or, du point de vue de cette normalisation, ce qui doit retenir notre attention dans le cadre problématique tracé par Castel est la prévalence tendancielle d'un champ « psy » marqué selon ce dernier par « un glissement général de tous les dispositifs médico-psychologiques, tendant à imposer un modèle de l'homme et de l'action sur l'homme qui fait l'impasse sur la dimension de l'inconscient, l'épaisseur du social et le poids de l'histoire »⁴³. La question qui se pose dès lors à la critique que nous tâchons de définir est celle du rapport susceptible d'être établi, par une psychanalyse intégrant les coordonnées politico-sociales de la production du sujet, entre l'individualisation comportementale, l'information computationnelle de la psyché et les procès de subjectivation concomitants. Ces procès de subjectivation sont ici décisifs : par eux, les individus sérialisés, produits par une information comportementale ayant pour corrélat une économie psychique spécifique, en viennent à se reconnaître eux-mêmes comme les sujets de

⁴² *Ibid.*, p. 197.

⁴³ *Ibid.*, p. 194.

cette information. Si bien que la question se dédouble à cet endroit : il s'agit de déterminer, premièrement, dans quelle mesure la gestion comportementale des conduites s'intègre effectivement à une économie psychique portée par le cognitivisme ; deuxièmement, à quelles conditions ces conduites peuvent être réfléchies par les individus, et par suite intégrées subjectivement à cette économie même. Comment, en somme, peut-on thématiser le lien entre le comportement, la psyché, et le sujet, d'une manière qui puisse rendre compte de la reprise réflexive d'un réflexe pavlovien ? La réponse à cette question pourra avantageusement, là encore, mobiliser des réflexions issues en particulier de Guattari et de Foucault, qui conceptualisent différemment le rapport entre le behaviorisme et la subjectivité que celui-ci sécrète : là où le premier thématise la corrélation informationnelle entre cognitivisme et comportementalisme, le deuxième permet en effet de penser la réflexivité issue de cette corrélation. Au sein de ces deux voies, la psychanalyse peut en outre être mobilisée dans son opérativité critique, à condition qu'elle se donne les moyens de repérer les effets de pouvoir qui sous-tendent la subjectivation cognitivo-comportementale. Cette mobilisation sera par suite différenciée suivant la façon dont on entend concevoir cette subjectivation. On pourra, à cet endroit, chercher à analyser un inconscient réel prenant en compte les déterminations socio-politiques de l'information, ou concevoir la production subjective dans les termes d'un rapport à soi tramé par de telles déterminations, suivant des voies respectivement guattarienne et foucauldienne.

8.2.2. L'information comportementale au point de vue pragmatique

L'usage opératoire d'une analyse critique, touchant le rapport non seulement entre les neurosciences et le cognitivisme, mais encore entre le cognitivisme et le comportementalisme, s'avère en particulier, chez Guattari, à travers sa thématisation de l'objectivation et de la neutralisation neuro-cognitiviste dans les termes d'une pragmatique de l'inconscient. La pragmatique qu'il cherche à élaborer, et qui s'apparente aussi bien sous sa plume à une « praxis analytique »⁴⁴, permet de mettre en cause négativement, comme on l'a vu, le réductionnisme cognitiviste. Mais elle doit avoir aussi positivement pour tâche d'analyser la sémiotique inconsciente qui sous-tend cette formalisation. Or, les coordonnées sémiotiques, suivant Guattari, sont politiques aussi bien que libidinales, et produisent par suite des effets de pouvoir quand elles en viennent à se stratifier dans un ordre clos qui trace la voie de leur

⁴⁴ Félix GUATTARI, *Lignes de fuite*, op. cit., p. 59.

« impuissantation ». Il est tout à fait significatif, de ce point de vue, que Guattari se réfère à Foucault lorsqu'il tâche de thématiser la neutralisation de ces coordonnées intensives par l'ordre du pouvoir. La lecture originale qu'il livre à cette occasion de la préface aux *Mots et les choses* est en effet une voie d'entrée précieuse pour appréhender la conception guattarienne du rapport entre « l'ordre des choses et l'ordre des signes », mais aussi pour envisager dès à présent ce qui distingue cette conception de celle de Foucault. Guattari décrit en effet comme suit le procès d'asservissement sémiologique⁴⁵ :

Les lignes de fuite machiniques, du côté des multiplicités intensives, tendent à déterritorialiser les processus sémiotiques, à les ouvrir, à les connecter sur d'autres matières d'expression, tandis que les encodages stratifiés, du côté de l'ordre des « choses », du côté des mondanités dominantes, tendent à les syntaxiser et à les couper de toute prise sur le réel intensif. Sur le premier versant, le désir, perpétuellement à l'état naissant, suit sa propre ligne sans respect des stratifications sémiologiques ; sur le second versant, il se met à tourner en rond dans les structures de pouvoir, dans cet « ordre muet » dont Michel Foucault nous dit qu'il nous assujettit à une grille antérieure aux grilles linguistiques, perceptives et pratiques dans la mesure où elle les *neutralise* en les *doublant*⁴⁶.

On peut ici noter que Guattari « plie » en quelque sorte ces indications foucauldienne à la pragmatique qu'il entend élaborer, en plaquant le « pouvoir », que Foucault réfère dans son texte à l'ordre culturel des significations, sur l'ordre muet des choses mêmes. Les effets de pouvoir sont en effet repérés par Guattari dans l'ordonnement des signes par les choses : mais ce sont les signes qui, selon lui, précèdent dans leur désordre ces effets de pouvoir. Guattari suit donc à cet endroit Foucault, lorsque ce dernier reconnaît dans « l'ordre muet des choses »

⁴⁵ Sur la distinction maintenue par Guattari entre « la sémiologie, comme discipline trans-linguistique, qui examine les systèmes de signes en rapport avec les lois du langage (perspectives de Barthes) ; et la sémiotique, comme discipline qui entend étudier les systèmes de signes selon une méthode qui ne dépend pas de la linguistique (perspective de Peirce) », cf. Félix GUATTARI, *Lignes de fuite*, *op. cit.*, p. 158 et Félix GUATTARI, *L'inconscient machinique*, *op. cit.*, p. 19. Le manuscrit sur les *Lignes de fuite*, publié à titre posthume, est daté de 1979, comme *L'Inconscient machinique* : ce dernier texte reprend donc de nombreux éléments de ce manuscrit, en particulier dans son introduction. Les rapports entre sémiotique, sémiologie et pragmatique sont également clarifiés par Deleuze et Guattari dans le cinquième plateau de *Mille plateaux* (cf. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, *op. cit.*, p. 140-141 : « On appelle régime de signes toute formalisation d'expression spécifique, au moins dans le cas où l'expression est linguistique. Un régime de signes constitue une sémiotique. [...] Si l'on appelle sémiologie la sémiotique signifiante, la sémiologie n'est qu'un régime de signes parmi d'autres, et pas le plus important. D'où la nécessité de revenir à une pragmatique, où jamais le langage n'a d'universalité en lui-même, ni de formalisation suffisante, ni de sémiologie ou de métalangage généraux. C'est donc d'abord l'étude du régime signifiant qui témoigne de l'inadéquation des présupposés linguistiques, au nom même des régimes de signes »).

⁴⁶ Félix GUATTARI, *Lignes de fuite*, *op. cit.*, p. 167. Cf. Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, *op. cit.*, p. 12, où Foucault décrit le mouvement par lequel une culture, se déprenant du « pouvoir » des codes empiriques qui lui sont imposés, se trouve « devant le fait brut qu'il y a, au-dessous de ses ordres spontanés, des choses qui sont en elles-mêmes ordonnables, qui appartiennent à un certain ordre muet, bref qu'il y a de l'ordre ». Comme si, ajoute Foucault, « s'affranchissant pour une part de ses grilles linguistiques, perceptives, pratiques, la culture appliquait sur celles-ci une grille seconde qui les neutralise, qui, en les doublant, les font apparaître et les excluent en même temps, et se trouvait du même coup devant l'être brut de l'ordre ».

un effet de pouvoir qui fonde et neutralise dans le même temps les grilles sémiologiques. Il s'en écarte toutefois, semble-t-il, lorsqu'il accorde aux processus sémiotiques une antériorité sur le pouvoir lui-même : la fonction de neutralisation du pouvoir apparaît à chez lui hétérogène à la productivité sémiotique. Il y a ainsi lieu de remarquer, chez Guattari, une primauté des signes qui ne sont ordonnées que secondairement par un « ordre muet » correspondant plus fondamentalement à une structure de pouvoir. Guattari retrouve donc à cet endroit, contrairement à Foucault, l'idée apparemment lacanienne d'une réalité sémiotique inconsciente ; mais, contrairement à ce qui se joue chez Lacan, cette primauté du signe n'est pas à entendre au sens d'une sémiologie générale. L'affirmation, empruntée à Lacan, selon laquelle « il n'y a pas [...], ici, de méta-langage »⁴⁷, ne signifie donc pas que Guattari souscrive au primat d'un ordre symbolique, mais qu'il considère les signes linguistiques et extra-linguistiques comme des réalités intensives dont la texture ne peut être neutralisée que dans le cadre d'une structure ordonnée de pouvoir, que la pragmatique vise précisément à exposer et à démanteler.

Si ces précisions sont importantes, au point de vue méthodologique, c'est parce qu'elles permettent de comprendre la manière dont Guattari et Foucault conçoivent différenciellement les procès de subjectivation relatifs à un régime de pouvoir articulant des données langagières et extra-langagières. Dans le cas du rapport entre comportementalisme et cognitivisme, cette articulation et la subjectivation qui en découle apparaissent en effet décisives, dans la mesure où ces approches appliquent des modèles sémiologiques à la structure du comportement comme à celle de la psyché. C'est ainsi dans la modélisation des données sémiotiques suivant une même logique informationnelle que Guattari perçoit une articulation pragmatique entre ces deux types de structuration. Là où la « mentalisation des contenus significatifs » revient selon lui à « réifier un réel, à paradigmatiser des signifiés et à syntagmatiser une expression, selon une économie de normativisation et d'assujettissement sémiotiques »⁴⁸, le « préjugé behavioriste » consiste quant à lui à « postuler qu'un comportement complexe ne saurait résulter que du montage de systèmes inhibiteurs et de systèmes déclencheurs », et conduit par suite inmanquablement à « manquer les états limites, les “ruptures de mécanisme”, les potentialités diagrammatiques, les lignes de fuite créatrices à travers lesquelles l'évolution sélectionne ses voies adaptatives »⁴⁹. L'unité pragmatique entre cognitivisme et behaviorisme réside donc dans un ordonnancement stratégique des composantes sémiotiques au sein d'une même structure informationnelle.

⁴⁷ Félix GUATTARI, *Lignes de fuite*, op. cit., p. 166.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 169.

⁴⁹ Félix GUATTARI, *L'Inconscient machinique*, op. cit., p. 119.

Raison pour laquelle on peut, à partir des indications de Guattari, souligner la prévalence de la théorie de l'information dans la corrélation entre l'économie psychique portée par le cognitivisme et l'individualisation comportementale produite par le behaviorisme. Guattari écrit en effet cet égard que :

L'idéal d'ordre, de formalisation générale de tous les modes d'expression, de délimitation et de contrôle des flux intensifs de la substance sémiologique – idéal jamais tout à fait atteint, parce que dans la réalité, comme nous le verrons plus loin, la langue fuit de toutes parts –, cet idéal, c'est l'analyse dichotomique exhaustive, la réduction binariste, la « digitalisation » radicale de toute praxis sémiotique dont le modèle a été élaboré par la théorie de l'information et qui continue de fonctionner (en compagnie du behaviorisme et du pavlovisme, avec lesquels elle a d'ailleurs certaines affinités) comme véritable machine de guerre répressive dans le champ des sciences du langage et des sciences humaines⁵⁰.

Là où le cognitivisme conçoit ainsi la structure mentale à la façon d'un système de traitement informatique des données, le behaviorisme, suivant une voie suggérée par Guattari, réduit l'individu à un semblable système binaire d'entrées et de sorties. Plutôt que d'envisager le behaviorisme comme un mode d'action sur l'individu qui l'ancre dans un schème causal linéaire, il semble ainsi qu'il faille, dans un tel cadre, tenir compte du système d'information comportementale et psychique qui ordonne les réactions de ce dernier, suivant des coordonnées réflexes aussi bien que motivationnelles. Ce faisant, Guattari permet de penser l'union paradoxale entre un comportementalisme né d'un modèle de conditionnement étranger aux dimensions psychiques du sujet, et un cognitivisme issu de la prise en compte d'un système mental complexifiant ce modèle⁵¹. Ce que Guattari permet de pointer, dans l'alliance contemporaine entre cognitivisme et comportementalisme, est en somme la réinscription du comportement lui-même dans un système langagier dominé par la théorie de l'information. Ce qui signe à cet endroit l'union pragmatique du cognitivisme et du comportementalisme est leur appartenance à un même régime de signes.

La théorie de l'information permet ainsi de souder à nouveaux frais l'alliance entre comportementalisme et cognitivisme, sur fond d'une nouvelle économie psychique régie par la

⁵⁰ Félix GUATTARI, *Lignes de fuite*, *op. cit.*, p. 164.

⁵¹ C'est du fait de l'incompatibilité apparente entre ces deux positions que le cognitivisme s'est d'abord construit contre le comportementalisme. En témoigne en particulier la critique, par Chomsky, de l'ambition skinnerienne de rendre compte du comportement verbal par le conditionnement (cf. Noam CHOMSKY, « Un compte rendu du "Comportement verbal" de R. F. Skinner » [1959], tr. fr. Françoise DUBOIS-CHARLIER, *Langages*, vol. 4, n° 16, 1969, p. 16-49 et Burrhus Frederic SKINNER, *Verbal Behavior* [1957], Acton, Copley, 1992). Ainsi, bien que Guattari paraisse plutôt se référer, lorsqu'il parle de behaviorisme, à un système simple de stimulus-réponse, il semble également permettre d'envisager, lorsqu'il réfère le behaviorisme à la théorie de l'information, la dépendance d'un comportementalisme renouvelé par le cognitivisme à l'égard de schèmes affectifs et mentaux qui ne sont pas strictement mécaniques, mais qui s'intègrent malgré tout à une systématisation d'ensemble.

« digitalisation » informationnelle. Le sujet résultant de cette économie, dès lors, est pensé par Guattari comme la concaténation inconsciente d'une sémiologie informatique, plutôt que comme l'intégration réflexive de cette technologie de signes – qui apparaît du même coup comme une technologie de pouvoir. En ce sens, il faut souligner que la production subjective issue de l'information cognitivo-comportementale de la psyché s'apparente, chez Guattari, à un assujettissement plutôt qu'à une subjectivation : en concevant la nouvelle économie psychique qui se dessine à cet endroit comme la stratification ordonnée d'une sémiotique inconsciente, celui-ci ne fait ici appel à aucune médiation réflexive. Pour cette raison, la « subjectivation conscientielle » qui résulte de cet asservissement premier n'a, selon Guattari, aucune efficacité. Dans la mesure où elle dépend principalement d'une économie psychique déjà stratifiée, elle se caractérise bien plutôt par une « impuissantation », résultat de la sclérose des procès de subjectivation inconscients réellement à l'œuvre dans un processus machinique donné :

La sémiologisation d'une machine abstraite, sa fixation en abstraction, implique une autonomisation et une impuissantation de la déterritorialisation : une déterritorialisation vide, tournant sur elle-même, se constitue avec le procès de subjectivation conscientielle. [...] La subjectivation conscientielle est essentiellement liée à un certain type d'organisation de la société, à un système de loi et de signification qui impose qu'un espace de la représentation soit séparé du monde des affects et agencements réels. Tout encodage doit passer par la machine ordinatrice centrale. Et pour cela, toute intensité doit être contrainte de renoncer à des connexions qui s'établiraient en dehors de la « cohérence » des significations et des coordonnées dominantes⁵².

Il convient donc de distinguer à cet endroit la subjectivation conscientielle et les procès inconscients de subjectivation, ces derniers s'apparentant bien plutôt, selon Guattari, à une praxis visant précisément à défaire ces configurations asservissantes. Nous aurons l'occasion de revenir sur le sens positif que peut dès lors prendre la subjectivation chez Guattari, et sur le rôle pratique qu'une psychanalyse critique pourrait être amenée à jouer dans ce cadre. Touchant le problème qui nous occupe pour l'instant, le rôle négatif que joue ici la subjectivation conscientielle permet toutefois dès à présent de concevoir une différence importante entre les manières dont Guattari et Foucault permettent, respectivement, de penser l'intégration psychique du comportementalisme, et son lien concomitant au cognitivisme. Car si Guattari thématise à cet endroit le rapport pragmatique de deux approches obéissant aux mêmes schèmes formels, et produisant par là une économie psychique qui leur est ajustée, Foucault permet de penser le rôle positif que joue la subjectivation dans l'intégration même du cognitivo-comportementalisme.

⁵² Félix GUATTARI, *Lignes de fuite*, op. cit., p. 171.

8.2.3. Gestion environnementale et réflexivité néolibérale

On trouve en effet, chez Foucault également, une voie possible pour thématiser le rapport entre cognitivisme et comportementalisme. Comme chez Guattari, cette thématisation permet de mettre au jour le facteur politique organisant ce rapport. Ce facteur peut être repéré, chez Foucault, dans les analyses qu'il consacre à la conception néolibérale de l'*homo œconomicus*. L'extension, dans le néolibéralisme américain, de la grille d'analyse économique à l'ensemble des comportements, a en effet pour corrélat pratique, souligne Foucault, le développement de « techniques qui sont précisément en cours et en vogue aux États-Unis et qu'on appelle les techniques comportementales »⁵³. Foucault formule cette remarque lorsqu'il commente l'identification, par Becker, de l'objet de l'analyse économique dans toute conduite « qui accepte la réalité ». De cette identification résultent selon Foucault deux définitions concomitantes : celle de la conduite rationnelle comme « conduite qui est sensible à des modifications dans les variables du milieu et qui y répond de façon non aléatoire, de façon donc systématique » ; et celle de l'économie comme « science de la systématisme des réponses aux variables du milieu »⁵⁴. Deux conséquences de ces définitions retiennent dès lors l'attention de Foucault : l'une, pratique, concerne les modes d'action sur le comportement d'un individu inséré dans la systématisme d'un ensemble de variables ; l'autre, historico-théorique, tient à la redéfinition de l'*homo œconomicus* qui se trouve alors thématisé, non comme « partenaire intangible du laissez-faire », mais comme « le corrélatif d'une gouvernementalité qui va agir sur le milieu et modifier systématiquement les variables du milieu » – bref : comme celui qui est « éminemment gouvernable »⁵⁵. Foucault, dans son cours, ne s'attarde pas sur le premier aspect, et préfère s'arrêter sur le second. C'est pourtant dans le rapport entre ces deux coordonnées de la gouvernementalité néolibérale que semble pouvoir s'avérer le branchement politique entre le comportementalisme et les modes de subjectivation associés à la rationalité néolibérale. Plus exactement : là où le premier aspect permet de repérer, à partir de Foucault et selon une modalité proche de celle envisagée par Guattari, l'émergence d'une nouvelle

⁵³ Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique*, op. cit., p. 273.

⁵⁴ *Ibid.* Cf. Gary BECKER, « Irrational Behavior and Economic Theory », *Journal of Political Economy*, vol. 70, n° 1, 1962, p. 12 : « *even irrational decision units must accept reality* (même les unités de décision irrationnelles doivent accepter la réalité [nous traduisons]) ». À noter que Foucault rapporte ici l'irrationalité pointée par Becker à une rationalité plus générale et à une systématisme environnementale qui fonde, selon Becker, la possibilité de réinscrire ces décisions dans une grille d'analyse économique : « *systematic responses might be expected, therefore, with a wide variety of decision rules, including much irrational behavior* (on peut donc s'attendre à des réponses systématiques avec une grande variété de règles de décision, y compris dans le cas d'un comportement des plus irrationnels[nous traduisons]) » (*ibid.*).

⁵⁵ Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique*, op. cit., p. 274.

fonction-Psy marquée par le cognitivo-comportementalisme, le deuxième autorise à thématiser l'inscription subjective de cette fonction suivant une voie cette fois-ci différente de celle suivie par Guattari.

C'est assez brièvement, de fait, que Foucault évoque à cet endroit les techniques comportementalistes, mais les indications qu'il livre à cette occasion sont précieuses. Il réinscrit en effet ces dernières dans l'horizon économique d'une systématicité d'ensemble sur laquelle elles entendent fonder leurs études et leurs résultats, suivant des méthodes « qui sont à la fois des méthodes expérimentales et des méthodes impliquant une analyse proprement économique du comportement »⁵⁶. Ainsi, écrit Foucault :

Toutes ces méthodes dont les formes les plus pures, les plus rigoureuses, les plus strictes ou les plus aberrantes, comme vous voudrez, vous les trouvez chez Skinner, et qui consistent précisément, non pas du tout à faire l'analyse de la signification des conduites, mais simplement à savoir comment un jeu donné de stimul[i] va pouvoir, par des mécanismes dits de renforcement, entraîner des réponses dont la systématicité pourra être notée, et à partir de laquelle on pourra introduire d'autres variables de comportement, – toutes ces techniques comportementales montrent bien comment, de fait, la psychologie entendue de cette manière-là peut parfaitement entrer dans la définition de l'économie telle que la donne Becker⁵⁷.

L'insistance de Foucault sur la réinscription du comportement humain dans un environnement variable nous semble ici décisive : elle paraît faire signe vers une interprétation du behaviorisme, non pas dans les termes simples d'une action causale sur le comportement, mais comme la mise en place d'un schème formel ajusté à une systématicité économique d'ensemble. Cette insistance de Foucault sur la formalisation économique de la conduite rationnelle est remarquable : elle permet en effet de thématiser implicitement le rapport du cognitivisme au comportementalisme suivant une voie apparemment proche de celle de Guattari, puisqu'il s'agit là aussi de concevoir l'intégration formelle du comportement à une grille d'analyse computationnelle. Toutefois, là où Guattari voit dans cette grille un ordonnancement sémiologique inconscient, Foucault insiste au contraire sur la coupure qui s'instaure à cet endroit entre l'approche comportementaliste et « l'analyse des significations des conduites ».

Cette coupure peut être thématisée, chez Foucault, à partir de la différence qu'il pointe entre deux types d'approches, qui identifient l'objet de l'analyse économique soit dans « toute conduite rationnelle », soit dans toute conduite « qui accepte la réalité ». La première approche autorise en effet à concevoir le raisonnement formel lui-même comme une conduite économique, dans la mesure où ce dernier consiste dans la répartition réglée de ressources

⁵⁶ *Ibid.*

⁵⁷ *Ibid.*, p. 273-274.

symboliques à des fins d'optimisation heuristique⁵⁸. Mais ce que Becker ajoute à cette thématique, en réinscrivant les schèmes computationnels dans une rationalité économique agissant plus généralement sur les variables du milieu, est précisément la possibilité d'inclure à cette systématisation des coordonnées extra-langagières. Ces dernières vont alors permettre d'envisager de nouveaux moyens d'action sur les comportements, et vont en outre autoriser à porter l'analyse économique jusqu'à des conduites qui, considérées à l'échelle individuelle, apparaissent d'abord irrationnelles. La différence entre Foucault et Guattari peut dès lors s'éclairer comme suit : là où l'un et l'autre permettent de pointer, dans le comportementalisme, la prévalence d'une systématisation formelle des conduites, Foucault considère cette systématique à une échelle socio-politique incluant dans son cadre une nouvelle économie psychique, alors que Guattari la réfère à une sémiologie inconsciente incluant des coordonnées socio-politiques. Si l'un et l'autre permettent donc bien de mettre au jour la prévalence, dans le cognitivo-comportementalisme, d'une formalisation économique des données langagières et extra-langagières, cette formalisation est toutefois considérée d'un point de vue soit interne, soit externe à l'inconscient.

Cette différence est importante, dans la mesure où elle engage aussi des approches hétérogènes du rapport entre la nouvelle économie psychique qui se dessine à cet endroit et les modes de subjectivation qui lui sont associés. Ces modes de subjectivation supposent bien dans chaque cas l'intégration des données politiques qui régissent l'économie psychique en cause : mais là où cette intégration est plutôt pensée par Guattari comme une stratification sémiologique produisant des effets consciencielles asservissants, l'inversion du rapport entre économie psychique et variables environnementales qui s'avère chez Foucault suppose de concevoir autrement cette subjectivation. En effet, si les variables environnementales ne s'intègrent pas directement à l'économie psychique mais agissent plutôt sur elle pour contraindre les conduites individuelles, la sédimentation de ces contraintes semble devoir en passer par un rapport réflexif à une vérité produisant de nouveaux modes de subjectivation. Ce faisant, si Guattari comme Foucault autorisent à penser un rabattement de la dimension de l'*homo œconomicus* sur celle de l'*homo psychologicus*, ce rabattement ne semble pas opérer tout à fait de la même manière chez l'un et chez l'autre.

⁵⁸ Cf. *ibid.*, p. 272-273 : « Une conduite rationnelle comme celle qui consiste à tenir un raisonnement formel, est-ce que ce n'est pas une conduite économique au sens où on vient de la définir, c'est-à-dire : allocation d'un certain nombre de ressources qui sont des ressources rares – ces ressources rares, ça va être un système symbolique, ça va être un jeu d'axiomes, ça va être un certain nombre de règles de construction, et pas toute règle de construction et pas n'importe quel système symbolique, simplement quelques-uns –, ressources rares que l'on va utiliser optimalement à une fin déterminée et alternative, en l'occurrence une conclusion vraie plutôt qu'une conclusion fautive vers laquelle on essaiera d'aller par la meilleure allocation possible de ces ressources rares ? ».

Pour comprendre, dès lors, ce que les analyses foucauldienne engageant touchant le rapport entre économie psychique, modes de subjectivation, et gouvernementalité néolibérale, il convient d'insister à nouveau sur le lien qui unit ici les aspects comportementaux de la « psychologie environnementale », et la qualification de l'*homo œconomicus* en fonction de sa gouvernementabilité. Dans la leçon précédant celle dévolue à l'analyse de l'*homo œconomicus*, après avoir insisté sur les conséquences anthropologiques et sociales de la théorie du capital humain⁵⁹, Foucault annonce en effet vouloir étudier le problème de « cette nouvelle technologie liée [...] au néolibéralisme, qui est la technologie environnementale ou la psychologie environnementale aux États-Unis »⁶⁰. Contrairement à ce que suggère cette annonce, l'analyse de la définition néolibérale de l'*homo œconomicus* s'arrête pourtant assez peu, comme on l'a vu, sur les coordonnées psychiques de la gestion environnementale. Si Foucault évoque les travaux de Castel sur *La Société psychiatrique avancée*⁶¹, il ne développe pas lui-même les implications psychologiques des techniques comportementales, insistant à cet endroit sur la gestion économique des comportements plutôt que sur la psychologisation des individus. Il y a ici une différence importante avec les analyses de la fonction-Psy auxquelles la psychanalyse pouvait donner lieu dans *Le Pouvoir psychiatrique* : alors que cette analyse permettait à Foucault de mettre en lumière le rôle de la psychanalyse dans l'expansion de la psychiatrie, et d'insister sur les dangers que pouvait alors receler une possible psychiatrisation de la vie quotidienne, la question du comportementalisme intervient dans *Naissance de la biopolitique* pour illustrer l'un des effets de la gestion néolibérale du capital humain. En suivant pourtant les indications que trace, dès 1973, cette notion de « fonction-Psy », il est selon nous possible de concevoir la psychologisation attenante à cette gestion comme l'effet d'un mode de

⁵⁹ Sur ce point, cf. *supra*, p. 322-327.

⁶⁰ Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique*, *op. cit.*, p. 265.

⁶¹ *Ibid.*, p. 274. Cf. Françoise CASTEL, Robert CASTEL et Anne LOVELL, *La Société psychiatrique avancée. Le modèle américain*, Paris, Grasset, 1979, en particulier p. 300-302. Il convient de souligner que cette référence est d'autant plus importante pour notre étude que Castel développe dans ces pages certaines indications qu'il approfondira dans *La Gestion des risques*. Il commence en effet à esquisser le thème d'une « après-psychanalyse » (cf. *ibid.*, p. 300 : « Les technologies comportementales sont les seules qui ne s'inscrivent pas, peu ou prou, dans la lignée des "bâtards de la psychanalyse" »). Il souligne également la rupture que ces technologies comportementales impliquent par rapport aux approches psychodynamiques, au point de vue de leurs visées thérapeutiques comme de leur recherche étiologique (cf. *ibid.*, p. 300-301 : « Les techniques de modification comportementale renoncent à l'ambition de chercher les causes et de comprendre les motifs d'un comportement pathologique, pour se contenter d'en traiter les symptômes tels qu'ils se présentent à l'observation »). Robert Castel insiste enfin dans cet ouvrage sur la scientificité et le pragmatisme revendiqués par ces procédures (cf. *ibid.*, p. 302 : « au nom de l'efficacité et de la science, cette méthode étend ainsi l'emprise des contrôles sur la vie ordinaire et est susceptible d'applications quasi-illimitées »). Il y a donc là comme une discussion tacite, non seulement entre *La Société psychiatrique avancée* et *Naissance de la biopolitique* (dans la mesure où Foucault se réfère alors aux travaux de Castel), mais également entre *Naissance de la biopolitique* et *La Gestion des risques* (dans la mesure où les analyses menées par Castel dans ce dernier ouvrage peuvent être éclairées à la lueur de la figure néolibérale de l'*homo economicus* telle que la thématise Foucault).

subjectivation par lequel l'individu constitué par le comportementalisme reprend réflexivement les termes d'une vérité économique à laquelle il se trouve intégré. Suivant cette interprétation, la fonction-sujet n'est donc pas seulement le produit de l'économie psychique qui lui sert de point d'ancrage, mais elle en scelle activement l'unité et en assure réflexivement l'efficacité.

Une telle interprétation peut du reste être confortée par certaines indications que Foucault livre, en 1982, touchant le rapport entre le pouvoir et le sujet. Dans un texte spécifiquement consacré à cette question, Foucault clarifie en effet le rapport réflexif à soi qui, dans l'immanence du pouvoir, « transforme les individus en sujets ». S'attachant à décrire le « gouvernement par l'individualisation » qui caractérise selon lui la forme contemporaine du pouvoir, Foucault écrit ainsi :

Cette forme de pouvoir s'exerce sur la vie quotidienne immédiate, qui classe les individus en catégories, les désigne par leur individualité propre, les attache à leur identité, leur impose une loi de vérité qu'il leur faut reconnaître et que les autres doivent reconnaître en eux. C'est une forme de pouvoir qui transforme les individus en sujets. Il y a deux sens au mot « sujet » : sujet soumis à l'autre par le contrôle et la dépendance, et sujet attaché à sa propre identité par la conscience ou la connaissance de soi. Dans les deux cas, ce mot suggère une forme de pouvoir qui subjugué et assujettit⁶².

Ce qui est donc en jeu dans la « nouvelle économie des relations de pouvoir »⁶³ que Foucault entreprend de repérer est non seulement la reconstitution individuelle des mécanismes comportementaux, mais encore la reconnaissance de ces mécanismes par les individus ainsi constitués. Il ne s'agit donc pas tant, à cet endroit, de décrire la production disciplinaire d'individus dociles, que de mettre en lumière la réflexivité par laquelle les sujets se reconnaissent eux-mêmes dans l'identité qu'on leur assigne. C'est en ce sens que le « gouvernement par l'individualisation » ne s'identifie pas strictement à la discipline des corps individuels que Foucault décrit au milieu des années 1970 : il engage en effet des modes de subjectivation par lesquels les individus intègrent réflexivement la vérité économique régissant leurs comportements et leur psyché même.

Relativement à la gestion comportementale d'un *homo æconomicus* valant aussi comme *homo psychologicus*, ces précisions apportent un éclairage précieux. Par elles, on comprend en effet que les techniques comportementales que Foucault décrit dans sa leçon du 28 mars 1979 s'apparentent bien à la « psychologie environnementale » dont il annonçait l'étude, en ce qu'elles reposent au fond sur l'intégration subjective, par l'individu, des variables

⁶² Michel FOUCAULT, « Le sujet et le pouvoir » (1982), texte n° 306 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 1046.

⁶³ *Ibid.*, p. 1044.

environnementales dans la systématique desquelles il se trouve réinscrit. Partant, s'il est possible de thématiser le rapport entre cognitivisme et comportementalisme à partir d'une systématisation économique de la psyché et des conduites, Foucault apporte surtout à cette thématisation la prise en compte d'un rapport à soi réglé par cette économie. L'intégration subjective qui en résulte n'en passe dès lors pas tant, comme chez Guattari, par une formalisation psychique de la sémiotique néolibérale, que par l'intégration réflexive, par l'individu, des variables environnementales dans lesquelles il se constitue. Entre donc ici en jeu un rapport à une vérité économique valant aussi comme vérité de la psyché, qui engage un mode de subjectivation spécifique. C'est à cet endroit, du reste, que la psychanalyse pourrait intervenir à nouveaux frais chez Foucault pour thématiser l'impureté constitutive de ce rapport à soi. Là où la schizo-analyse trace en effet chez Guattari la voie d'une pragmatique susceptible de diagnostiquer l'intégration inconsciente des structures de pouvoir, il semble qu'une psychanalyse intégrant ces structures de pouvoir à la production subjective dont elle entend rendre compte puisse également permettre, suivant une autre voie, de penser la réflexivité issue de cette intégration. Cette dernière voie, il faut le préciser, n'est pas suivie par Foucault lui-même. Mais dans la mesure où Guattari et Foucault permettent de thématiser différemment l'unité pratique des approches comportementales et cognitives, et leur dépendance à l'égard d'une organisation socio-politique plus générale, il convient à cet endroit d'interroger non seulement les conditions de leur insertion dans cette organisation, mais encore celles d'une thématisation psychanalytique des effets subjectifs qui en résultent.

8.3. CONTRÔLE : LE GOUVERNEMENT DES SUJETS

Nous avons vu que la nouvelle économie psychique tracée par le cognitivo-comportementalisme reposait, suivant un diagnostic inspiré des analyses de Guattari et de Foucault, sur une double opération de formalisation et de neutralisation : formalisation des coordonnées comportementales et psychique dans une rationalité économique ou un régime sémiotique correspondant à une structure de pouvoir ; neutralisation du contenu socio-politique de ces données par cette formalisation même. Cette double opération implique, suivant une expression que nous empruntons à Castel, une « recomposition profonde de la fonction-sujet » corrélative à la gestion environnementale du capital humain. Cette recomposition, selon Castel, tend à évacuer l'approche psychanalytique, en ce qu'elle dépend d'une stratégie qui, pour

s'imposer, en appelle « à des technologies psychologiques différentes de celles qui prévalaient jusqu'à maintenant » :

Le sujet doit vivre dans l'exigence du *hic et nunc*, savoir se faire accueillant à l'éventualité et à l'événement, être apte à y réagir immédiatement. C'est le profil psychologique promu par les techniques de « travail sur la normalité » à travers leur manière d'instrumentaliser le changement personnel. L'analogie est pour le moins troublante entre ce nouvel *homo psychologicus* et la mobilité requise d'un être sans histoire et sans racines, capable de ce fait de se reconverter ou de se recycler à tout instant pour répondre aux exigences de n'importe quelle planification technocratique⁶⁴.

Ainsi, la psychanalyse, qui recourt à l'inconscient pour penser la distribution des significations symboliques et qui thématise l'instauration du sujet à partir de la coupure signifiante qui en résulte, ne paraît plus adéquate au nouvel *homo psychologicus* qui doit être au contraire intégré directement à un champ de forces concurrentiel et y prendre sa part dans une supposée transparence à soi. Castel repère à cet endroit une « nouvelle culture psychologique », qui se caractérise par une oblitération des dimensions sociales de la construction subjective et qui a ceci de paradoxal que son développement est lié historiquement à celui d'une « culture psychanalytique de masse » qu'elle tend pourtant à relayer théoriquement et pratiquement. Ainsi, écrit Castel :

Avec le recouvrement de la culture sociale par une culture psychologique développée pour elle-même, on entre dans l'ère de la post-psychanalyse. L'après-psychanalyse, ce n'est pas la fin de la psychanalyse, mais la fin du contrôle par la psychanalyse du processus de diffusion de la culture psychologique dans la société⁶⁵.

Suivant ces analyses, la psychanalyse ne serait donc pas étrangère à la diffusion d'une nouvelle culture psychologique dont elle perdrait pourtant le monopole. Cette culture garderait en effet de la psychanalyse la compréhension « d'un état du monde et d'un vécu du monde dont toute l'épaisseur tient à ce qui en est psychologiquement interprétable et psychologiquement transformable »⁶⁶. Mais elle gommerait les dimensions inconscientes et sociales qui, dans la psychanalyse, ne laissent pas de déstabiliser le travail sur soi et le développement du capital humain promu par les nouvelles formes de psychologisation de la quotidienneté⁶⁷. À partir de

⁶⁴ Robert CASTEL, *La Gestion des risques*, op. cit., p. 201-202.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 151.

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ Castel vise à cet endroit toutes les formes de promotion du capital humain qui conçoivent l'individu autonome comme un libre entrepreneur de lui-même, toujours susceptible de maximiser ses performances. Cette désignation englobe donc une nébuleuse de techniques hétéroclites qui ont néanmoins en commun de vouloir travailler sur la normalité dans une perspective pragmatique. Ce travail sur la normalité ne se retrouve pas seulement, selon Castel,

ce diagnostic, il nous paraît possible de formuler une question que nous entendons traiter dans les pages qui vont suivre. Si la diffusion de la psychanalyse a effectivement pu participer à l'expansion d'une psychologie qui « se prend elle-même pour objet et pour fin »⁶⁸, il reste en effet à se demander si la mobilisation à nouveaux frais d'un inconscient intégrant les coordonnées socio-politiques que cette « nouvelle culture psychologique » tend à écarter pourrait permettre de mettre au jour le point de convergence entre les différentes tendances repérées par Castel, et de thématiser les modalités spécifiques de production subjective qui en résultent.

8.3.1. La psychanalyse et la nouvelle culture psychologique

On peut remarquer que la critique que Castel adressait dès 1973 à un psychanalisme défini comme « l'implication socio-politique directe de la méconnaissance du socio-politique »⁶⁹ peut être transposée, sur un mode d'abord analogique, à l'objectivisme revendiqué par les approches neuroscientifiques, cognitivistes et comportementales. Nous avons vu que Guattari et Foucault, en particulier, permettaient de rendre compte de la neutralisation, par ces approches, des coordonnées socio-politiques qui les sous-tendent. S'il y a bien dans la formalisation cognitivo-comportementale et dans la naturalisation de leurs schèmes une « méconnaissance du socio-politique », il reste toutefois à déterminer les « implications socio-politiques directes » de cette méconnaissance pour les tendances ici désignées. Or, sur ce dernier point, la convergence apparente de cet objectivisme avec une culture psychologique qui méconnaît les dimensions sociales de l'existence constitue un premier élément de réponse. Comme le souligne encore Castel, cette convergence paraît en effet désigner l'adéquation des tendances traversant le champ « psy » contemporain à une stratégie néolibérale d'ensemble :

Si unité il y a, elle ne s'exprimera donc pas à partir d'un simple inventaire de ces approches. Le principe devra en être cherché sur un autre plan que celui de la description empirique, celui de la complémentarité de ces pratiques à partir d'une commune visée. On pourrait dire alors que ces différentes orientations manifestent un même parti pris réductionniste sur le modèle d'humanité qu'elles constituent en cible de leurs interventions. Elles peuvent ainsi s'inscrire dans une stratégie

dans les sphères thérapeutiques, mais investit également les sphères para- ou extra-thérapeutiques (on peut ici penser, entre autres, aux pratiques de développement personnel, de coaching ou de management entrepreneurial).

⁶⁸ *Ibid.*, p. 10.

⁶⁹ Robert CASTEL, *Le Psychanalisme*, *op. cit.*, p. 11 (cf. *supra*, p. 150).

générale de gestion des différences, des fragilités et des risques qui paraît caractériser les sociétés néolibérales⁷⁰.

Or, en nous éloignant cette fois-ci de Castel, il nous semble qu'une psychanalyse enrichie des concepts guattaro-deleuziens et foucauldien pourrait précisément permettre de dépasser le seul plan de la description empirique, en entreprenant l'analyse non seulement des distributions sociales et symboliques qui régissent ce nouvel ordre, mais plus encore de la production subjective qui y est directement associée. Suivant une telle perspective, le paradoxe que dessinent en creux les analyses de Castel, suivant lesquelles la psychanalyse entretient avec l'« après-psychanalyse » un rapport analogique en même temps qu'une relation d'adversité, pourrait se trouver relevé par la prise en compte des dimensions proprement critiques de la psychanalyse.

Il nous semble tout à fait significatif, de ce point de vue, que Castel, revenant en 2011 sur ses analyses de 1981, les juge vérifiées « au-delà de ce que l'on pouvait anticiper à l'époque »⁷¹. À cette occasion, il réoriente en outre subtilement sa grille d'analyse, de manière à insister davantage sur le « gouvernement par la psychologie » qui, de son aveu même, occupe dans *La gestion des risques* une place moins matricielle que celle qui devrait lui revenir aujourd'hui :

Cette modalité de l'investissement de l'individu est apparue d'abord d'une manière marginale dans les secteurs périphériques que j'ai décrits dans *La Gestion des risques*. Elle s'est ensuite affirmée et généralisée au fur et à mesure que la maîtrise des déterminations sociales échappait de plus en plus aux acteurs sociaux. Dans le vide ouvert par ce reflux (qui renvoie à l'hégémonie croissante du capitalisme mondialisé) on serait tenté de dire que, comme dans les expériences des années soixante-dix, ce surinvestissement du psychologique fait fonction de social, que c'est le social d'un monde sans social (a-sociale-sociabilité). Mais c'est en même temps aujourd'hui beaucoup plus, car cette apparente autonomisation du psychologique s'est inscrite dans le plan de gouvernementalité néolibérale⁷².

En 1981, Castel dégagait ainsi trois tendances (médicalisation de la santé mentale, gestion prévisionnelle des risques, nouvelle culture psychologique) qui se distribuaient différemment dans une « bipolarité objectivisme-pragmatisme ». En 2011, il insiste essentiellement sur les deux dernières tendances (gestion des risques et culture psychologique) et sur le pragmatisme dont elles participent toutes deux. Deux remarques s'imposent dès lors. Premièrement, il nous semble que l'oblitération, dans cette préface, de la tendance objectiviste caractéristique des approches neuroscientifiques, cognitives et comportementales, mais tout

⁷⁰ Robert CASTEL, *La Gestion des risques*, op. cit., p. 194.

⁷¹ *Ibid.*, « Préface à la réédition » (2011), p. 7.

⁷² *Ibid.*, p. 12-13.

aussi bien d'une gestion prévisionnelle recourant aux outils statistiques pour organiser le champ « psy », doit pouvoir s'expliquer par une insertion du schème objectiviste au sein même du pragmatisme incriminé. Comme nous l'avons vu, la prétention à la neutralité que porte cet objectivisme est en effet congruente avec une pragmatique informationnelle et une gestion environnementale de la psyché, suivant des voies suivies différemment par Guattari et par Foucault. Mais il faut alors ajouter, deuxièmement, que la collusion de ces tendances objectivistes avec une culture psychologique de masse acquérant vis-à-vis de la rationalité néolibérale un rôle fonctionnel semble pouvoir faire l'objet d'une analyse proprement critique. Une psychanalyse capable de repérer la rationalité économique organisant distributivement le champ social, de pointer les effets de neutralisation issus d'un objectivisme agissant au niveau infra-institutionnel de la vie et de l'organisation psychique, de penser enfin les modalités de constitution subjective immanentes à cette distribution fonctionnelle et par suite adaptées à elle, pourrait en effet devenir la raison critique du champ « psy » en général. C'est dire qu'elle ne devra pas alors cette position critique à une situation d'exception ou d'adversité par rapport à d'autres approches, mais au contraire à l'inclusion réflexive de ses propres effets de pouvoir dans le diagnostic qu'elle portera sur le champ « psy », sur la rationalité économique dans laquelle il s'inscrit, et sur le sujet qui en résulte.

On le voit donc : l'examen de la contemporanéité « psy » ne va pas sans l'analyse d'une modalité de pouvoir qui lui est concomitante. Or, pour cette analyse, Deleuze, Guattari et Foucault livrent des outils qui, précisément parce qu'ils sont issus d'une critique du pouvoir psychanalytique, peuvent également servir à définir une psychanalyse auto-critique. Relativement à la contemporanéité qu'il s'agit ici d'analyser, une telle psychanalyse devrait pouvoir permettre de penser à la fois les logiques politiques participant à la stratification d'un nouveau domaine d'intervention, et les fonctions psychologisantes propres à ce domaine. Ces deux voies, semble-t-il, peuvent être suivies différemment à partir de Deleuze, Guattari et Foucault. C'est toutefois sur la mise au jour des rapports d'intégration entre ce domaine d'intervention et cette psychologisation que devra se concentrer l'analyse, si elle entend rendre raison du paradoxe qui semble caractériser les logiques dont nous avons proposé un premier aperçu. Ce paradoxe peut être formulé dans les termes d'une tension entre, d'une part, l'appréhension massive de la population soumise à l'objectivation biopolitique, d'autre part, l'exacerbation d'un individualisme sous la forme d'un *homo psychologicus* appelé à devenir entrepreneur de lui-même. Dans ce cadre, le sujet semble tout à la fois sérialisé, nié dans sa capacité réflexive, et réduit à une unité ayant pour seul point d'ancrage un corrélât cérébral et les opérations de contrôle qui le spécifient. Or, Deleuze, Guattari et Foucault paraissent

permettre de résoudre différemment, mais aussi inégalement ce paradoxe : là où Deleuze thématise à demi-mot les coordonnées cérébrales et motivationnelles propres aux sujets des sociétés de contrôle, Guattari semble pouvoir permettre de réinscrire ces intuitions dans le cadre d'une analyse pragmatique des subjectivités post-modernes, et Foucault de penser la gouvernementalité spécifique à la culture psychologique néolibérale. Au sein de ces trois voies, la psychanalyse occupe en outre une place instable : elle peut être soit évacuée du cadre théorique mobilisé, soit convoquée de manière ambiguë, soit utilisée *a posteriori* pour éclairer à nouveaux frais les analyses proposées par ces auteurs, sans que cet usage soit explicitement thématisé par eux.

8.3.2. La communication et l'inscription cérébrale du contrôle

Deleuze, tout d'abord, semble pouvoir permettre de penser les opérations de contrôle propres à la modernité dans les termes d'une répartition sérialisée de la vie biologique, sociale et cérébrale. Nous avons vu que ce dernier semblait privilégier, dans son analyse de la contemporanéité capitaliste, l'examen d'une axiomatisation de la vie infra-individuelle, aux dépens des modes de subjectivation qui en résultent⁷³. Pour autant, la manière dont il conçoit les opérations spécifiques de psychologisation résultant de cette axiomatisation peut être inférée de certaines indications issues des travaux qu'il consacre aux systèmes d'information et de communication par lesquels le contrôle peut opérer directement sur le cerveau. L'information et la communication apparaissent ainsi, dans la conférence prononcée à la Fémis, comme des corrélats nécessaires des systèmes de contrôle :

La communication est la transmission et la propagation d'une information. Or une information, c'est quoi ? Ce n'est pas très compliqué, tout le monde le sait, une information est un ensemble de mots d'ordre. Quand on vous informe, on vous dit ce que vous êtes censé devoir croire. En d'autres termes, informer, c'est faire circuler un mot d'ordre. Les déclarations de police sont appelées à juste titre des communiqués. On nous communique de l'information, on nous dit ce que nous sommes censés être en état ou devoir ou être tenus de croire. Même pas de croire mais de faire comme si l'on croyait. On ne nous demande pas de croire mais de nous comporter comme si nous croyions. C'est cela l'information, la communication et, indépendamment de ces mots d'ordre et de leur transmission, il n'y a pas d'information, il n'y a pas de communication. Ce qui revient à dire que l'information est exactement le système du contrôle⁷⁴.

⁷³ Cf. *supra*, p. 339-343.

⁷⁴ Gilles DELEUZE, « Qu'est-ce que l'acte de création ? » (1987), dans *Deux régimes de fous, op. cit.*, p. 298-299.

Le primat pragmatique du mot d'ordre sur l'information et la communication, établi dès *Mille plateaux*⁷⁵, est ainsi mobilisé à nouveaux frais par Deleuze lorsqu'il tâche de thématiser les modalités de contrôle corrélatives au champ social qu'il tâche de définir. Étant entendu que les rapports de pouvoir propres aux sociétés de contrôle fondent et précèdent la communication de l'information, la question qui se pose dès lors à l'analyse que nous souhaitons mettre en place est celle de la sédimentation psychique de ces mots d'ordre. Or, sur ce point, qui concerne directement les conditions d'exercice du contrôle et les modes de subjectivation portés par culture psychologique qui lui est inhérente, Deleuze demeure assez allusif. En témoigne en particulier un entretien dans lequel, interrogé par Negri sur les processus de subjectivation susceptibles d'advenir à l'intérieur d'un système de contrôle communicationnel, il développe sa réponse en deux temps. Il réfute d'une part la possibilité, suggérée par son interlocuteur, de concevoir des formes de résistance au sein desquelles la communication pourrait se voir attribuer un rôle positif :

Vous demandez si les sociétés de contrôle ou de communication ne susciteront pas des formes de résistance capables de redonner des chances à un communisme conçu comme « organisation transversale d'individus libres ». Je ne sais pas, peut-être. Mais ce ne serait pas dans la mesure où les minorités pourraient reprendre la parole. Peut-être la parole, la communication, sont-elles pourries. Elles sont entièrement pénétrées par l'argent : non par accident, mais par nature. Il faut un détournement de la parole. Créer a toujours été autre chose que communiquer. L'important, ce sera peut-être de créer des vacuoles de non-communication, des interrupteurs, pour échapper au contrôle⁷⁶.

À travers sa méfiance envers l'idée d'une productivité proprement communicationnelle, Deleuze semble questionner plus fondamentalement la possibilité d'ancrer la résistance sur un procès de subjectivation interne au contrôle. Une telle interprétation est confortée par le fait que, lorsqu'il est amené par Negri à préciser la conception du sujet que pourrait porter une telle thématisation du contrôle, Deleuze se réfère positivement à des « processus de subjectivation » qui, parce qu'ils ne se confondent pas avec des sujets, ne peuvent se concevoir que dans une forme d'extériorité par rapport au pouvoir :

On peut en effet parler de processus de subjectivation quand on considère les diverses manières dont des individus ou des collectivités se constituent comme sujets : de tels processus ne valent

⁷⁵ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, *op. cit.*, « 4. 20 novembre 1923 – Postulats de la linguistique », p. 95-109 en particulier, où le primat de la pragmatique sur la linguistique est établi par Deleuze et Guattari à partir de la prévalence des marqueurs de pouvoir au sein de l'énonciation informative et communicationnelle. L'argument est à cet endroit similaire à celui que Guattari développe en 1979 (cf. *supra*, p. 375-377), à ceci près que Guattari réfère plus directement ses analyses à la sémiotique inconsciente résultant de la stratification sémiologique.

⁷⁶ Gilles DELEUZE, « Contrôle et devenir » (1990), entretien avec Toni Negri dans *Pourparlers*, *op. cit.*, p. 237-238.

que dans la mesure où, quand ils se font, ils échappent à la fois aux savoirs constitués et aux pouvoirs dominants. Même si par la suite ils engendrent de nouveaux pouvoirs ou repassent dans de nouveaux savoirs. Mais, sur le moment, ils ont bien une spontanéité rebelle. Il n'y a là nul retour au « sujet », c'est-à-dire à une instance douée de devoirs, de pouvoir et de savoir. Plutôt que processus de subjectivation, on pourrait parler aussi bien de nouveaux types d'événements : des événements qui ne s'expliquent pas par les états de choses qui les suscitent, ou dans lesquels ils retombent. Ils se lèvent un instant, et c'est ce moment-là qui est important, c'est la chance qu'il faut saisir. Ou bien on pourrait parler simplement de cerveau : c'est le cerveau qui est exactement cette limite d'un mouvement continu réversible entre un Dedans et un Dehors, cette membrane entre les deux. De nouveaux frayages cérébraux, de nouvelles manières de penser ne s'expliquent pas par la microchirurgie, c'est au contraire la science qui doit s'efforcer de découvrir ce qu'il peut bien y avoir eu dans le cerveau pour qu'on se mette à penser de telle ou telle manière. Subjectivation, événement ou cerveau, il me semble que c'est un peu la même chose⁷⁷.

Relativement à notre problème, deux éléments doivent principalement retenir notre attention dans cette réponse. Premièrement, Deleuze ne semble pas envisager à cet endroit une subjectivation qui pourrait s'effectuer à l'intérieur du pouvoir. Si les processus de subjectivation doivent être considérés au point de vue de leur productivité, ils ne sauraient s'effectuer que dans les marges du contrôle et les « vacuoles » de la non-communication – soit, dans la puissance créatrice des devenirs-minoritaires. Cette détermination positive d'un processus de subjectivation, que Deleuze refuse de voir à l'œuvre dans les contrôlats de l'asservissement capitaliste, aura, comme on le verra une importance décisive touchant la voie pratique à laquelle paraissent ouvrir les perspectives deleuziennes. Mais cette extériorisation de la productivité subjective par rapport au pouvoir pose surtout problème, dans le cadre qui nous intéresse présentement, en ce qu'elle ne semble pas permettre de concevoir l'intériorisation du contrôle par les sujets mêmes qui lui sont soumis. Plus encore, selon Deleuze, comme on l'a vu, ce ne sont précisément pas tant des sujets individuels qui se trouvent ainsi contrôlés, qu'une « matière individuelle » dont on comprend mal, dès lors, les modalités de concaténation psychique. Cette difficulté est d'autant plus épineuse que Deleuze suggère pourtant bien, dans « son post-scriptum », une intériorisation psychique du contrôle, dont il évoque les coordonnées motivationnelles dans une formule conclusive saisissante :

Beaucoup de jeunes gens réclament étrangement d'être « motivés », ils redemandent des stages et de la formation permanente ; c'est à eux de découvrir ce à quoi on les fait servir, comme leurs aînés ont découvert non sans peine la finalité des disciplines. Les anneaux d'un serpent sont encore plus compliqués que les trous d'une taupinière⁷⁸.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 238-239.

⁷⁸ Gilles DELEUZE, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *op. cit.*, p. 246.

Deleuze semble souligner, à cet endroit, une intériorisation réflexive de « l'âme » entrepreneuriale⁷⁹, sans pour autant préciser les termes dans lesquels il convient de penser cette intériorisation. Il nous semble pourtant que l'affirmation, dans l'entretien avec Negri, d'une équivalence positive entre modes de subjectivation, lignes événementielles et frayages cérébraux constitue un indice permettant de penser l'assujettissement psychique dans son rapport immédiat aux sociétés de contrôle.

C'est en effet le cerveau qui, comme on l'a vu, retient principalement l'attention de Deleuze lorsqu'il s'agit de thématiser une vie psychique inorganique et infra-individuelle. Dès lors, c'est également le cerveau, considéré dans son immanence à la vie sociale et biologique et dans son caractère interstitiel, qui peut permettre de comprendre l'inscription psychique du contrôle. Cette piste est corroborée par certaines indications disséminées, dans lesquelles Deleuze réfute un modèle arborescent s'apparentant selon lui à une réduction de la vie cérébrale. Si la promotion d'une approche rhizomatique du cerveau sert alors essentiellement, comme on le verra, à définir des conditions de création immanentes à la vie inorganique, elle s'avère par suite également l'occasion d'interroger les modalités de stratification cérébrale associées à un mode de contrôle communicationnel. Dès l'introduction à *Mille plateaux*, Deleuze et Guattari font ainsi valoir une image du cerveau qui puisse échapper à l'arborescence supposée de la pensée :

La pensée n'est pas arborescente, et le cerveau n'est pas une matière enracinée ni ramifiée. Ce qu'on appelle à tort « dendrites » n'assurent pas une connexion des neurones dans un tissu continu. La discontinuité des cellules, le rôle des axones, le fonctionnement des synapses, l'existence de micro-fentes synaptiques, le saut de chaque message par-dessus ces fentes, font du cerveau une multiplicité qui baigne, dans son plan de consistance ou dans sa glie, tout un système probabiliste incertain, *uncertain nervous system*⁸⁰.

Les implications de l'arborescence cérébrales sont développées plus avant dans les cours de Deleuze sur « l'image-pensée », où cette image est alors référée à un modèle localisationniste issu des travaux de Broca sur l'aphasie⁸¹. Or, de façon tout à fait significative, Deleuze lie à

⁷⁹ Cf. *ibid.*, p. 245 et *supra*, p. 342, où nous exposons les difficultés que pose cette affirmation.

⁸⁰ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, *op. cit.*, p. 24.

⁸¹ Cf. Gilles DELEUZE, « Sur le cinéma. L'image-pensée » (11/12/1984), *Cours à l'université de Vincennes Saint-Denis* [en ligne], consulté le 10 août 2023, URL : <https://www.webdeleuze.com/textes/361>. Deleuze utilise à cet endroit le problème de l'aphasie comme illustration d'un modèle du cerveau, sans se référer explicitement à Broca. Ce dernier, en mettant au jour des troubles du langage relatifs à des lésions cérébrales localisées, a toutefois ouvert la voie au développement des études neuropsychologiques. Cet exemple topique, ici repris par Deleuze, nous semble donc significatif : il a pu étayer un localisationnisme cérébral réfuté par Deleuze, mais il permet en même temps de questionner la réduction linguistique de la pensée.

cette occasion la conception du cerveau résultant de ces travaux aux modèles linguistiques dont *Mille plateaux* entreprenait de contester les postulats :

En gros, c'est ça l'image classique du cerveau. Je me suis servi, j'ai invoqué l'exemple de l'aphasie parce que, d'une part ça me plaît de remarquer que les linguistes, vous savez ce qu'ils ont fait les linguistes ? ils ont gardé absolument (dans cette discipline aussi nouvelle) le plus vieux schéma cérébral. Et je ne cite que les plus grands parmi les linguistes. Je viens d'essayer de le démontrer pour Jakobson, mais pour Chomsky alors il faudrait le montrer en détail (ça nous ferait trois heures mais ça ne fait rien). Chez Chomsky c'est étonnant. D'ailleurs il le reconnaît lui-même, quand il a fait son retour à Descartes, ce n'est pas par hasard. Ce qui m'intéresse chez les linguistes c'est de savoir au juste quel est le modèle cérébral sous-jacent, qu'ils emploient ? Je crois que la linguistique a absolument besoin d'un modèle cérébral et qu'elle le suscite et qu'elle s'en sert implicitement⁸².

Le choix fait par Deleuze de commenter à cet endroit les phénomènes d'aphasie nous semble tout à fait significatif : il conforte l'idée selon laquelle c'est la formalisation linguistique du cerveau que Deleuze et Guattari entendent principalement mettre en cause dans l'approche neuroscientifique, mais il permet en outre de concevoir un asservissement proprement cérébral au régime de signe porté par les sociétés de contrôle. De même, en effet, que les linguistes opèrent sur la réalité cérébrale une forme de réduction arboricole, de même, semble-t-il, le régime communicationnel propre au contrôle peut permettre de concevoir une distribution asservissante de l'information.

Cette hypothèse se heurte toutefois à une difficulté, qui concerne l'hétérogénéité entre l'assujettissement linguistique des significations et le décodage caractéristique de la nouvelle figure du capitalisme que Deleuze tâche de mettre au jour. Contrairement à ce qui se joue dans la réduction linguistique, les formes modernes de communication n'en passent en effet pas tant par des mots d'ordre et des coups de force sur la réalité, que par des « mots de passe » et des procédés insidieux d'orientation des flux qui ont également des effets psychiques. Il y a, à cet endroit, une ambiguïté propre à ces chemins de passage qui sont aussi des voies de contrôle, à l'image des autoroutes dans lesquelles, nous dit Deleuze, « des gens peuvent tourner à l'infini et "librement" sans être du tout enfermés, mais en étant parfaitement contrôlés »⁸³. Cette ambiguïté semble marquer l'écart entre les systèmes linguistiques et psychanalytiques d'une part, et les nouveaux régimes de communication d'autre part. Or, ces derniers sont, tout autant que les premiers, susceptibles d'enregistrements cérébraux asservissants. C'est ce que suggère

⁸² *Ibid.*

⁸³ Gilles DELEUZE, « Qu'est-ce que l'acte de création ? » (1987), dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 300. Le cas des autoroutes américaines est également traité par Baudrillard, auquel Deleuze se réfère sans doute implicitement (cf. Jean BAUDRILLARD, *Amérique*, Paris, Grasset, 1986, p. 105-108 en particulier, où ce dernier remarque, à propos des « *freeways* » de Los Angeles, que « la circulation ici atteint à la hauteur d'une attraction dramatique et d'une organisation symbolique »).

en particulier Deleuze lorsqu'il développe, à l'occasion de la parution de *Cinéma 2*, l'idée d'un cerveau-écran dont les circuits peuvent être libérés aussi bien que contraints :

Le cerveau, c'est ça l'unité. Le cerveau, c'est l'écran. Je ne crois pas que la linguistique, la psychanalyse soient d'une grande aide pour le cinéma. En revanche la biologie du cerveau, la biologie moléculaire. La pensée est moléculaire, il y a des vitesses moléculaires qui composent les êtres lents que nous sommes. [...] Les circuits et les enchaînements cérébraux ne préexistent pas aux stimuli, corpuscules ou grains qui les tracent. Le cinéma n'est pas un théâtre, il compose les corps avec des grains. Les enchaînements sont souvent paradoxaux, et débordent de toutes parts les simples associations d'images. Le cinéma, précisément parce qu'il met l'image en mouvement, ou plutôt dote l'image d'un auto-mouvement, ne cesse de tracer et de retracer des circuits cérébraux. Là encore, *c'est pour le meilleur ou pour le pire*. L'écran, c'est-à-dire nous-mêmes, peut être un cervelet déficient d'idiot autant qu'un cerveau créatif⁸⁴.

La thématization deleuzienne de l'information cérébrale semble donc bien pouvoir impliquer quelque chose comme un nouvel asservissement machinique au régime communicationnel. Cet asservissement permet de penser un mode de contrôle agissant sur la pensée par inscription cérébrale directe, mais le dispositif psychique qui en résulte ne s'apparente pas pour autant à un processus de subjectivation⁸⁵. Le contrôle opère en effet à cet endroit par des mots de passe qui canalisent les flux, sans requérir pour cela un retournement conscient du sujet sur son propre cerveau. De ce point de vue, Deleuze semble bien suggérer tacitement une approche naturaliste de l'inconscient, alors identifié au rhizome cérébral. S'il ne thématise pas comme tel ce déplacement, l'analogie est en effet troublante entre la critique d'une réduction psychanalytique opérant par coups de force sur la réalité inconsciente et une canalisation linguistique procédant à une forme d'arboriculture cérébrale sur les connexions neuronales. Le passage du modèle arborescent à un régime communicationnel déployant des procédés immanents d'orientation des flux semble dès lors pouvoir, lui aussi, faire l'objet d'une analyse qui tend de plus en plus, sous la plume de Deleuze, à s'apparenter à une micro-biologie. Nous aurons l'occasion de préciser les implications pratiques d'une telle approche micro-biologique. Pour l'heure, nous voudrions surtout insister sur le fait que cette approche, si elle peut rendre compte des modalités

⁸⁴ Gilles DELEUZE, « Le cerveau, c'est l'écran » (1986), dans *Deux régimes de fous*, *op. cit.*, p. 264-265 (nous soulignons).

⁸⁵ Negri se distingue sur ce point de Deleuze, en insistant au contraire sur l'intériorisation proprement subjective du contrôle, mais en voyant aussi dans la communication une manière possible de rendre à la « multitude » une agentivité propre, extraite des intensités vitales. Cf. en particulier Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Empire*, tr. fr. Denis-Armand CANAL, Paris, Exils, « Essais », 2000, p. 48-49 (sur la « production biopolitique ») : « Les comportements d'intégration et d'exclusion sociale propres au pouvoir sont ainsi de plus en plus intériorisés dans les sujets eux-mêmes. Le pouvoir s'exerce maintenant par des machines qui organisent directement les cerveaux (par des systèmes de communication, des réseaux d'informations, etc.) et les corps (par des systèmes d'avantages sociaux, des activités encadrées, etc.) vers un état d'aliénation autonome, en partant du sens de la vie et du désir de créativité ».

psychiques d'exercice du contrôle, ne semble pas permettre, à elle seule, de penser les effets sémiotiques et, partant, les modes de subjectivation internes à ce contrôle. Or, sur ce point, Guattari paraît apporter un complément utile aux analyses deleuziennes. Partant d'une même interrogation sur la sémiotique communicationnelle, ce dernier semble en effet vouloir s'intéresser également aux stratifications inconscientes et aux modes de subjectivation propres à la mass-médiatisation psychique.

8.3.3. Du cerveau à l'inconscient : subjectivités mass-médiatiques

Nous avons vu que Guattari permettait de concevoir la subjectivation cognitivo-comportementale dans les termes d'une structuration inconsciente de coordonnées intensives, suivant une logique informationnelle. Mais il s'agit désormais d'examiner dans quelle mesure cette structuration permet de penser l'intériorisation subjective du contrôle post-disciplinaire. Autrement dit, la question que nous souhaitons ici poser n'est plus seulement celle du rapport entre psychologisation et subjectivation, mais également celle du rapport entre la nouvelle fonction psychologique qui apparaît à cet endroit et le régime de pouvoir qui la secrète. Or, la façon dont Guattari thématise cette fonction apparaît congruente avec l'idée d'un capitalisme mondial « intégré » à des formations inconscientes, et permet par suite de penser la production d'individus assujettis à l'ordonnement sémiologique informationnel. Cet assujettissement semble en outre autoriser à comprendre la réorganisation d'une sérialité « dividuelle », produit du capital, dans le cadre d'une psyché informée – plus exactement : informatisée. La nouvelle économie psychique qui se dessine à cet endroit permet ainsi de solutionner le paradoxe intrinsèque aux formations capitalistes que Deleuze désigne préférentiellement comme des « sociétés de contrôle », et Guattari comme un « capitalisme mondial intégré » : paradoxe par lequel la déqualification capitaliste des intensités vitales produit des séries qui prennent pourtant forme dans une économie psychique ajustée à l'exercice du pouvoir. Ainsi peut-on lire, dans la thématisation guattarienne d'une structuration sémiotique inconsciente, un complément fécond à l'analyse deleuzienne de la « dividuation », qui permet de mettre au jour la subjectivité inconsciente résultant de l'agencement informatique de ces données dividuelles. Relativement à notre étude, il convient toutefois de remarquer deux difficultés que présente cette thématisation, relativement à la contemporanéité « psy » dans laquelle nous souhaitons l'inscrire. L'une tient au rôle ambigu que Guattari confère à la psychanalyse dans la production de la subjectivité mass-médiatique ; l'autre, au rôle qu'il

accorde aux flux déterritorialisés dans la constitution de la subjectivité « post-media » qu'il appelle de ses vœux.

Premièrement, en effet, Guattari insiste bien, dans les *Cartographies schizoanalytiques*, sur la prévalence de la psychanalyse dans la formalisation subjective mass-médiatique. Conformément à nos analyses, il souligne à cette occasion que le trait commun entre l'information médiatique et la subjectivité capitaliste « n'est pas à chercher dans une correspondance de contenu, mais dans une similitude des procédures de déterritorialisation-reterritorialisation de l'énonciation »⁸⁶. Toutefois, cette formalisation de l'énonciation est encore régie selon lui par le modèle psychanalytique : « ce n'est certainement pas pour rien qu'on pressent une sorte de complémentarité entre les figures subjectives produites en série par la télévision (basées sur l'élimination de toute singularité dérangeante, sur un culte de familialisme haut de gamme, sur des compulsions sécuritaires purificatrices...) et les modèles structuraux de la psychanalyse »⁸⁷. C'est ainsi dans la mesure où « le modèle réductionniste ultime » appartient encore selon lui et « jusqu'à nouvel ordre » à la psychanalyse, que la recherche schizoanalytique devra considérer cette dernière « pas moins en tant que corpus de représentations personnologique et inter-subjective (la triangulation œdipienne) que comme activité de méta-modélisation des modèles pragmatiques de soumission aux systèmes modernes d'aliénation et d'exploitation "douces" »⁸⁸. Or, si Guattari semble lier ici la modélisation capitaliste de la psyché à la formalisation psychanalytique, il semble pourtant que le modèle informationnel qu'il décrit appartienne à un schème formel hétérogène à la sémiologie lacanienne de l'inconscient.

Cette hétérogénéité, toutefois, peut se laisser appréhender selon nous à partir des indications de Guattari lui-même et de l'attention qu'il porte aux transformations historiques de la subjectivité capitaliste. Cette histoire, du point de vue de Guattari, est en effet travaillée par une tension entre la déqualification capitaliste des flux et la requalification formelle de ces derniers dans le cadre général d'une économie subjective que les opérateurs « psy » ne font qu'« exprimer » :

L'histoire de la subjectivité capitaliste m'apparaît comme étant inséparable d'une double tension qui la tire, dans des directions opposées, vers une déterritorialisation l'expulsant de ses « terres natales » – dans l'ordre de l'enfance, de la filiation, du cadre de vie, de la garantie professionnelle, de l'identité ethnico-nationale – et vers une reterritorialisation existentielle étroitement imbriquée à la fonctionnalité de l'ensemble du système. Ce qui confère son caractère

⁸⁶ Félix GUATTARI, *Cartographies schizoanalytiques*, op. cit., p. 64.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*, p. 65.

capitalistique à cet antagonisme c'est qu'il penche toujours, en fin de compte, dans le même sens, celui de la neutralisation et de l'expulsion des singularités processuelles, celui de la méconnaissance active de la contingence et de la finitude et, par voie de conséquence, d'une infantilisation toujours plus marquée de ses protagonistes. Cette subjectivité, malgré certaines apparences, n'est nullement l'objet d'un éternel retour sur elle-même ; elle est prise dans une immense régression en spirale qu'il appartient aux mythes véhiculés par la narrativité des médias comme aux références pseudo-scientifiques des opérateurs « psy » d'exprimer⁸⁹.

La secondarité que Guattari prête à la psychanalyse dans la sémiologie générale du capitalisme, à laquelle correspond plus fondamentalement l'ordonnement psychique des significations, doit nous arrêter. Elle permet en effet de concevoir, à partir des analyses de Guattari touchant l'information computationnelle et subjective, une nouvelle sémiologie « psy » correspondant à une transformation historique du mode d'information capitalistique. Guattari, du reste, semble par endroits pressentir la nouveauté de cet ordre, qu'il réfère là encore à l'histoire générale du capitalisme :

À quoi peut tenir la pente signifiante réductionniste sur laquelle n'a cessé de glisser l'affect psychanalytique, avec ses transferts de plus en plus vides, ses échanges de plus en plus stéréotypés et aseptisés ? Elle est inséparable, à mon sens, d'une courbure beaucoup plus générale des Univers capitalistiques dans le sens d'une entropie des équivalences significationnelles. Un monde où tout se vaut ; où toutes les singularités existentielles sont méthodiquement dévaluées ; où, en particulier, les affects de contingence, relatifs à la vieillesse, la maladie, la folie, la mort, sont vidés de leurs stigmates existentiels pour ne plus relever que de paramètres abstraits, gérés par un réseau d'équipements d'assistance et de soins – le tout baignant dans une ineffable, mais partout présente, atmosphère d'angoisse et de culpabilité inconsciente. Désenchantement weberien, corrélatif, on s'en souvient, d'une dévaluation, d'une « anti-magie sacramentelle », ou réenchantement tous azimuts des productions de subjectivité par la dépolarisation des Univers de référence collectifs à l'égard des valeurs de l'équivaloir généralisé et au bénéfice d'une infinie démultiplication des prises de valence existentielles ? Bien que l'actuelle inflation des logiques informationnelles et communicationnelles ne semble guère aller dans ce sens, il m'apparaît que c'est bien de la promotion de pratiques analytiques sociales et esthétiques préparant la survenue d'une telle ère post-média, que dépend notre avenir, à quelque niveau qu'on le considère⁹⁰.

Les interrogations que Guattari porte à cet endroit sont importantes. Elles sont de deux ordres et concernent, d'une part, le rapport de la psychanalyse à la « courbure » contemporaine du capitalisme ; d'autre part, le rôle que pourraient être amenées à jouer les « logiques informationnelles et communicationnelles » dans la survenue d'une ère post-média que Guattari appelle de ses vœux⁹¹. Premièrement, Guattari souligne en effet dans ce texte la dévaluation

⁸⁹ *Ibid.*, p. 64.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 267.

⁹¹ Sur cette ère post-média et sur l'ambiguïté du rôle que Guattari attribue aux technologies de l'information et de la communication dans la transformation qu'il voit à l'œuvre, cf. également Félix GUATTARI, « Vers une ère post-média » (1990), dans *Qu'est-ce que l'écosophie ?* (1986-1992), Paris, Lignes/IMEC, 2013, p. 429-230.

progressive de l'affect psychanalytique, réduit par le primat du signifiant mais plus encore, semble-t-il, par un système d'équivaloir généralisé. Celui-ci n'est pas sans rappeler le procès de déqualification des flux vitaux qui, comme on l'a vu, marque selon Deleuze et Guattari les formes les plus contemporaines du capitalisme. Il y a donc lieu de souligner, à cet endroit, une ambiguïté dans le rôle que Guattari prête à la psychanalyse dans la distribution fonctionnelle de ces flux en régime capitaliste. Le primat lacanien du signifiant épuise d'un côté la puissance de contenu des singularités existentielles, mais la circulation immanente des flux, abstraction faite des polarités signifiantes, paraît arracher ces singularités à l'appréhension psychanalytique elle-même⁹².

C'est du reste pour cette raison que Guattari s'interroge deuxièmement, dans ce texte, sur le nouveau rôle que pourraient être amenées à jouer, dans ce cadre dépolarisé, les technologies de la communication et de l'information. Sur ce point également, cette interrogation est marquée du sceau de l'ambiguïté : Guattari perçoit d'un côté, comme on l'a vu, l'appartenance de ces technologies à une sémiologie générale de contrôle qui peut s'appuyer, au niveau psychique, sur des schèmes informatiques, et, au niveau comportemental, sur un modèle behavioriste. Mais il en escompte d'un autre côté une libération du Signifiant psychanalytique, à condition toutefois que ces technologies puissent s'adjoindre des « coefficients de transversalité » supplémentaires. L'introduction des *Cartographies schizoanalytiques* est très claire sur ce point. Contre toute velléité de « croisade » technophobe, Guattari y souligne deux points qui doivent selon lui permettre de promouvoir une production technologique de subjectivités :

On aura lancé un double pont de l'homme vers la machine et de la machine vers l'homme et, à travers cela, se laisseront mieux augurer de nouvelles et confiantes alliances entre eux, quand on aura établi : 1. que les actuelles machines informationnelles et communicationnelles ne se contentent pas de véhiculer des contenus représentatifs mais qu'elles concourent également à la

⁹² Cette ambiguïté se remarque davantage chez Guattari, dont les textes interrogent de manière récurrente le rôle et la place de la psychanalyse au sein des systèmes sémiotiques qu'il décrit. Toutefois, on peut noter une semblable hésitation chez Deleuze. L'ambivalence du rapport entre la psychanalyse et la communication informationnelle (que Deleuze réfère tantôt à ses « mots d'ordre », tantôt à ses « mots de passe », tantôt à l'arborescence linguistique, tantôt aux circuits cinématographiques), semble relever d'une même incertitude quant au statut de la psychanalyse au sein d'une sémiotique « post-signifiante ». De façon significative, Deleuze et Guattari conceptualisaient déjà, dans *Mille plateaux*, cet entre-deux de la psychanalyse, en remarquant qu'elle participait tout à la fois aux régimes sémiotiques signifiants et post-signifiants : « ce n'est pas par hasard que Freud a bondi sur Œdipe. C'est vraiment le cas d'une sémiotique mixte : régime despotique de la signifiante et de l'interprétation, avec irradiation du visage ; mais aussi régime autoritaire de la subjectivation et du prophétisme, avec détournement du visage (du coup, le psychanalyste situé derrière le patient prend tout son sens). Les efforts récents pour expliquer qu'un "signifiant représente le sujet pour un autre signifiant" sont typiquement du syncrétisme : procès linéaire de la subjectivité, en même temps que développement circulaire du signifiant et de l'interprétation. Deux régimes de signes absolument différents pour un mixte. Mais c'est là-dessus que les pires pouvoirs, les plus sornois, se fondent » (Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux*, op. cit., p. 157).

confection de nouveaux Agencements d'énonciation (individuels et/ou collectifs) ; 2. que tous les systèmes mécaniques, à quelque domaine qu'ils appartiennent – techniques, biologiques, sémiotiques, logiques, abstraits – sont le support, par eux-mêmes, de processus proto-subjectifs, que je qualifierai de subjectivité modulaire⁹³.

Ces deux affirmations apparaissent, sous la plume de Guattari, tant comme un fait à démontrer (« on aura établi que... ») que comme une transformation à promouvoir (il s'agit précisément de l'établir). C'est donc en somme à une transformation plus générale des subjectivités mass-médiatiques qu'en appelle Guattari, cette transformation pouvant se mener selon lui avec et contre les technologies de l'information et de la communication, mais aussi avec et contre la psychanalyse. La transformation des subjectivités promue par Guattari n'entend pas, de fait, s'appuyer sur une technique « psy » en particulier, mais bien plutôt promouvoir en général la production de subjectivités échappant tant au surcodage signifiant qu'au décodage capitalistique. En somme, comme Guattari le souligne dès 1973 à propos du behaviorisme, ce qui doit être ici en question « n'est pas l'information, mais la transformation »⁹⁴. Or, si la psychanalyse, en son versant pragmatique, peut permettre de diagnostiquer des subjectivités inconscientes intégrées au CMI et intégrant aussi son régime communicationnel, elle peut également acquérir une fonction pratique dans la transformation que Guattari appelle de ses vœux, à condition toutefois de se faire elle-même mutante, « hydre à multiples têtes chercheuses » :

L'importance prise par la psychanalyse au sein des sociétés développées, aussi bien auprès de leurs élites que dans leur subjectivité mass-médiatisée, pose également un autre problème. De quelle vertu, de quelle magie faut-il qu'elle soit porteuse pour avoir ainsi été capable de renaître de toutes les crises qui n'ont cessé de la secouer depuis son apparition ? Mon hypothèse est que nous ne pouvons entendre un tel phénomène que si l'on considère l'ensemble du mouvement psychanalytique, avec ses variantes, ses dissidences permanentes, comme une sorte d'hydre, à multiples têtes chercheuses, toutes tendues vers la saisie de formes mutantes de subjectivité, correspondant à des machines d'énonciation de l'intériorité et de transfert des subjectivités sensiblement plus déterritorialisées que celles qui eurent cours jusqu'à elle. Tout serait donc affaire, ici, de coefficients supplémentaires de déterritorialisation⁹⁵.

⁹³ Félix GUATTARI, *Cartographies schizoanalytiques*, *op. cit.*, p. 10.

⁹⁴ Félix GUATTARI, « Micro-politique du désir », *op. cit.*, p. 57. Guattari formule à cet endroit une réserve à l'égard des entreprises de Laing et de Cooper, qui demeurent prises selon lui dans une logique informationnelle inspirée des thérapies systémiques américaines : « je ne suis pas très sûr que Laing et Cooper effectuent une très grande percée. Il me semble que, très vite, ils remettent en cage la libido dans un système de communications intra-familiales. Je pense qu'ils sont trop influencés par les théoriciens américains de l'information. Disons, pour aller vite, que ce qui est en question, ce n'est pas l'information, mais la transformation » (*ibid.*).

⁹⁵ Félix GUATTARI, *Cartographies schizoanalytiques*, *op. cit.*, p. 63.

Le rôle opératoire de la schizo-analyse dépasse donc d'emblée, chez Guattari, la perspective diagnostique, pour acquérir une portée proprement politique. La psychanalyse, dans ses variations pragmatiques, doit par suite être considérée comme une pratique plutôt que comme un analyseur. C'est en ce point, sans doute, que Guattari se distingue tant de Deleuze que de Foucault. Contrairement au premier, il permet en effet de penser un régime sémiotique de subjectivation qui rend compte du contrôle des sujets par la « nouvelle culture psychologique » qui se dessine à cet endroit. Mais, semblablement à lui et par contraste, cette fois-ci, avec Foucault, il continue de référer cette subjectivation, en son caractère processuel, à une fuite tendancielle en dehors de tous les systèmes de pouvoir et de savoir. Cette position a donc l'avantage de rendre compte du contrôle par une immanence sémiotique considérée d'un point de vue proprement inconscient. Mais elle ne permet pas de penser les effets conscients et motivationnels d'un gouvernement sur la psyché qui en passe aussi par un auto-gouvernement des sujets. Or, il semble, à l'inverse, que l'idée foucauldienne d'un gouvernement par la vérité, s'apparentant tout aussi bien à une pratique subjective de véridiction, puisse rendre compte de l'intériorisation réflexive de la nouvelle fonction-Psy qui se dessine à cet endroit.

8.3.4. Du contrôle de la psyché au gouvernement de soi

L'idée foucauldienne d'un *homo psychologicus* conçu comme entrepreneur de lui-même ne va pas, de fait, sans l'idée corrélative d'un gouvernement de soi médié par une économie de la vérité dans laquelle s'inscrit la « nouvelle culture psychologique », dont nous avons mis au jour certains paramètres saillants. Ces paramètres peuvent être référés, comme on l'a vu, aux analyses que Foucault consacre au néolibéralisme, et résumés par suite dans les termes d'un naturalisme valant comme codification fonctionnelle de la psyché dans son rapport à un environnement variable ; d'une extension de la grille d'analyse économique conçue à l'échelle systémique d'une rationalité d'ensemble ; d'une gestion prévisionnelle des risques psychosociaux s'appuyant sur leur prédictibilité attenante. La biologisation, l'objectivation et la distribution statistique qui semblent régir le champ « psy » contemporain dépendent dès lors, à suivre une ligne d'analyse d'inspiration foucauldienne, d'un régime de vérité dont le marché s'avère le lieu propre aussi bien que l'analyseur⁹⁶. La prise en compte, par Foucault, d'un

⁹⁶ Cf. Michel FOUCAULT, *Naissance de la biopolitique*, op. cit., « Leçon du 17 janvier 1979 », p. 29-38 en particulier, où le marché se trouve défini comme lieu de vérité et de véridiction dans le cadre de l'art de gouverner que Foucault tâche alors de mettre au jour. Foucault effectue à cette occasion une mise au point méthodologique au terme de laquelle il n'y a précisément plus lieu de distinguer un régime de vérité, considéré comme un certain ordre du savoir, et la véridiction, considérée comme l'articulation énonciative des règles régissant cet ordre : « le

régime de vérité spécifiquement associé à la gouvernementalité néolibérale permet ainsi de concevoir l'insertion des schèmes neuroscientifiques, cognitifs et comportementaux dans une logique de marché visant à l'optimisation du capital humain. Or, nous voudrions à présent insister sur le fait que cette thématization permet de caractériser la nouvelle fonction-Psy qui apparaît à cet endroit au point de vue non seulement extensif, mais encore proprement intensif : autrement dit, le marché apparaît comme loi de sérialisation et de répartition des individus, mais aussi comme le principe d'une réflexivité par laquelle ces individus se constituent comme sujets. C'est donc à partir du rôle proprement fonctionnel qu'elle revêt, plutôt qu'au niveau des thèmes qu'elle mobilise, que nous voudrions examiner à nouveaux frais la notion foucauldienne de « fonction-Psy ». Dans le cas de la psychanalyse, à propos de laquelle Foucault développe cette notion, nous avons vu en effet que la famille, considérée dans ses aspects à la fois institutionnels et discursifs, pouvait servir de pôle de référence à la distribution d'un discours de vérité psychologisant comme à l'implantation de ce discours au cœur même des sujets⁹⁷. Lorsque se met en place une économie de la vérité qui prend pour référence la naturalité du marché plutôt que la loi familiale, les modalités institutionnelles et subjectives d'inscription du pouvoir paraissent toutefois changer.

Extensivement tout d'abord, c'est ainsi l'insertion de la nouvelle culture psychologique dans le cadre général d'une logique de marché qui paraît conditionner son élargissement à l'ensemble du corps social. C'est de cette extension que traite notamment Mathieu Bellahsen, dans sa généalogie critique du concept de « santé mentale ». Suivant les analyses proposées par ce dernier, l'affirmation croissante d'une définition positive de la santé délimite pour la psychologie un champ d'action s'étendant à l'ensemble de la population. Cette définition positive s'intègre en effet à des procédures de contrôle et à une optimisation rationnelle de la force productive qui n'ont d'autres limites que celles déterminées par le concept même de « santé mentale »⁹⁸. Suivant la définition qu'en propose Mathieu Bellahsen, le « santé-mentalisme » désigne ainsi « l'un des aspects de la gouvernementalité néolibérale »⁹⁹, dont il assure la prise psychique par des instruments scientifiques ayant un rôle descriptif aussi

régime de véridiction [n'est] pas une certaine loi de la vérité, [mais] l'ensemble des règles qui permettent, à propos d'un discours donné, de fixer quels sont les énoncés qui pourront y être caractérisés comme vrais ou faux » (*ibid.*, p. 37). Que le marché soit lieu de véridiction implique donc que celui-ci soit considéré tout à la fois comme un « mécanisme de formation de vérité » et comme le lieu analytique de cette vérité (*ibid.*, p. 31).

⁹⁷ Cf. *supra*, p. 202-204.

⁹⁸ Cf. Matthieu BELLAHSEN, *La santé mentale. Vers un bonheur sous contrôle*, Paris, La Fabrique, 2014. De l'extension de ce concept témoigne en particulier la définition de la santé comme « état de complet bien-être physique, mental et social », adoptée par l'OMS en 1946 et servant de préambule à sa constitution (cf. *ibid.*, p. 92 pour le commentaire de cette définition par Mathieu Bellahsen).

⁹⁹ *Ibid.*, p. 20.

bien que prescriptif et préventif. L'auteur insiste tout particulièrement, à cette occasion, sur les outils épidémiologiques mobilisés par ce discours pour recueillir et répartir les données de santé, et pointe le corrélat neurologique qui ancre cette répartition statistique¹⁰⁰. Ce type d'études, qui utilise des concepts issus du corpus foucauldien, conforte donc l'idée selon laquelle la nouvelle culture psychologique que nous cherchons à cerner se caractérise par le rôle distributif qu'elle assure au sein d'un régime de vérité polarisé par une finalité néolibérale. Il y a bien là quelque chose comme un gouvernement de la psyché – plus exactement : un gouvernement par une psyché réduite aux séries statistiques *via* lesquelles on en prend connaissance. Cette perspective, toutefois, ne suffit pas selon nous à qualifier le rôle fonctionnel qu'est appelé à prendre cette culture, si tant est que ce rôle n'en passe pas seulement par la prise qu'elle s'assure sur la psyché, mais encore par l'instauration pour l'individu d'un rapport à lui-même au sein duquel il est conduit à se reconnaître comme sujet dans la vérité de cette psyché. Autrement dit, il ne s'agit pas seulement pour nous de cerner les modalités de contrôle de la psyché, mais encore celles d'un retour réflexif du sujet sur cette psyché même. Ce qui doit en somme retenir notre attention est la façon dont la nouvelle culture psychologique confère à la question « qui es-tu ? », dans laquelle s'instaure selon Foucault un rapport à soi constitutif du sujet moderne, un mode d'imposition différent de celui à l'œuvre dans la psychanalyse.

Or, l'intérêt de Foucault, pour traiter cette question, est précisément de la situer au croisement d'une interrogation portant sur la constitution du sujet dans le pouvoir, et d'une réflexion sur les pratiques de véridiction qui ancrent cette constitution dans un rapport réflexif à soi. Ce croisement engage le sens à la fois critique et réflexif qui peut être conféré à la notion de gouvernementalité, telle que nous l'avons vue s'instaurer dans *Sécurité, territoire, population*¹⁰¹. Mais il en complique aussi singulièrement l'héritage, en ce qu'il suppose de prendre en compte la direction nouvelle que Foucault donne à ses recherches à partir des années 1980, lorsqu'il tâche de définir cette réflexivité et les modes de subjectivation qui en découlent dans les termes éthiques d'une pratique de soi. C'est au sein d'une telle pratique que s'instaure selon Foucault un rapport entre subjectivité et vérité qui, suivant cette dernière orientation, n'est pas nécessairement médié par le régime de véridiction sur lequel il porte son attention lorsqu'il s'intéresse au pouvoir « psy ». Plus exactement, s'il s'agit pour Foucault d'entreprendre, dans

¹⁰⁰ Cf. en particulier *ibid.*, p. 53-80, où l'auteur s'intéresse aux procédures de classification promues par le santé-mentalisme et note à cette occasion que le cerveau devient alors « l'organe de référence des troubles de santé mentale » (*ibid.*, p. 77).

¹⁰¹ Cf. *supra*, p. 316-320.

ses derniers travaux, une « généalogie du sujet moderne », cette généalogie semble supposer de sa part, tout à la fois, un déplacement méthodologique et un élargissement thématique.

Méthodologiquement, en effet, Foucault affirme dès son cours sur *Le gouvernement des vivants* vouloir s'intéresser désormais à la notion de « gouvernement par la vérité », en tant qu'elle est susceptible, mieux que celle de « savoir-pouvoir », de « donner un contenu positif et différencié à ces deux termes de savoir et de pouvoir »¹⁰². Ce sont donc les notions de gouvernement et de gouvernementalité qui lui servent ici de pivot pour expliquer le déplacement de ses recherches, depuis l'analyse des dispositifs de pouvoir-savoir vers celle d'un rapport à soi s'instaurant dans un régime de véridiction considéré¹⁰³. L'analyse du gouvernement des autres, mais tout aussi bien du gouvernement de soi, ne va donc pas sans l'étude des actes de vérité par lesquels le sujet se constitue. En outre, et corrélativement, il ne s'agit pas non plus pour Foucault d'affirmer une différence de nature entre les techniques de gouvernement et les techniques de soi, si tant est que toutes deux supposent toujours de tels actes de vérité. Les avertissements de *La Volonté de savoir* sur ce dernier point nous semblent demeurer valables, y compris dans le cadre des derniers travaux de Foucault : « la vérité n'est pas libre par nature, ni l'erreur serve, mais [...] sa production est tout entière traversée des rapports de pouvoir »¹⁰⁴. Cet avertissement ne signifie certes pas que les techniques de véridiction ne rendent pas possible l'instauration d'un autre rapport à soi : bien plutôt, nous verrons que cette altérité, dans la mesure où elle introduit dans ce rapport le jeu d'une liberté, pourra s'avérer décisive pour penser quelque chose comme une « alter-subjectivation ». Mais il invite précisément à penser ce jeu comme une pratique qui ne peut présupposer ni l'authenticité de sa démarche, ni la liberté de ses effets. Cette définition générale d'un régime de vérité par les rapports de constitution réciproque qui s'instaurent en son sein entre le sujet et la vérité demeure donc valable, quelle que soit la forme sous laquelle s'effectuent ces rapports.

¹⁰² Michel FOUCAULT, *Du gouvernement des vivants. Cours au Collège de France. 1979-1980*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2012, p. 13.

¹⁰³ Foucault semble suggérer, dans cette première leçon, qu'après avoir traité du « gouvernement » lors des deux années précédentes, il entend s'intéresser désormais davantage à la notion de vérité (cf. *ibid.*, p. 13-14 : « Dans les cours des deux dernières années, j'ai donc essayé d'esquisser un peu plus cette notion de gouvernement, qui me paraît être beaucoup plus opératoire que la notion de pouvoir [...]. À partir de cette année, je voudrais élaborer la notion de savoir dans la direction du problème de la vérité »). C'est toutefois l'entre-implication de ces deux dimensions qui permet de nouer les enjeux éthiques et politiques d'actes de vérité qui apparaissent en même temps comme des « techniques de soi ». En témoigne en particulier la définition d'un régime de vérité comme « l'ensemble des procédés et institutions par lesquels les individus sont engagés et contraints à poser, dans certaines conditions et avec certains effets, des actes bien définis de vérité » (*ibid.*, p. 92). Sur l'entre-implication des dimensions éthiques et politiques dans les travaux du « dernier Foucault », et sur son actualité pour la recherche, nous renvoyons à l'introduction que Daniele Lorenzini, Ariane Revel et Arianna Sforzini consacrent à ces questions dans Daniele LORENZINI, Ariane REVEL et Arianna SFORZINI (dir.), *Michel Foucault. Éthique et vérité*, Paris, Vrin, « Problèmes et controverses », 2013, p. 7-28.

¹⁰⁴ Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir, op. cit.*, p. 81.

Par où cette remarque méthodologique en appelle une autre, cette fois-ci thématique. Elle implique en effet de prendre également au sérieux l'affirmation de Foucault selon laquelle l'aveu constitue un cas exemplaire de la constitution de soi dans un dire-vrai. Lorsque Foucault énonce, dans *La Volonté de savoir*, les termes dans lesquels doit s'entreprendre une « histoire politique de la vérité », il indique que l'aveu est « un exemple » de cette inscription première de la vérité dans un entrelacs de rapports de pouvoir¹⁰⁵. Le cours sur le *Gouvernement des vivants* ajoute à cette affirmation une précision liée au déplacement méthodologique opéré par Foucault : l'aveu apparaît dans le cadre de la réflexion qu'il mène alors comme « la forme la plus pure, la plus importante historiquement aussi » d'une « forme réfléchie de l'acte de vérité », dans la mesure où le sujet apparaît en son sein, tout à la fois, comme opérateur, témoin et objet du dire-vrai¹⁰⁶. À suivre ces indications, l'exemplarité de l'aveu doit dès lors s'entendre en deux sens : méthodologiquement, elle signifie d'abord que l'analyse des régimes de vérité est valable en dehors même de cette procédure spécifique de production du vrai. Historiquement toutefois, elle indique aussi que c'est dans cette procédure qu'a pu s'établir une forme spécifique de rapport à soi constitutive du sujet moderne.

Ces considérations ont, pour notre problème, une importance capitale. Elles permettent en effet de problématiser le projet foucauldien d'une « généalogie du sujet moderne » de telle sorte qu'il soit possible, tout à la fois, d'en emprunter la voie méthodologique pour l'analyse du sujet produit dans la contemporanéité « psy », et de questionner le diagnostic qu'en tire Foucault lorsqu'il lie cette première généalogie à celle du « sujet de désir » produit par la psychanalyse¹⁰⁷. Lorsque Foucault introduit en 1980, à Berkeley puis à Dartmouth, la ligne directrice d'une « généalogie du sujet moderne »¹⁰⁸, il est de ce point de vue significatif qu'il mobilise un exemple d'aveu de folie que Leuret requiert d'un de ses patients. Cet exemple montre que les procédures d'extraction de la vérité à l'œuvre dans la psychiatrie ont pour effet des modes de subjectivation spécifiques, suivant une ligne d'analyse suivie par Foucault dès les années 1970¹⁰⁹. Foucault précise toutefois, en 1980, prendre ce cas comme un « moyen » pour

¹⁰⁵ *Ibid.*

¹⁰⁶ Michel FOUCAULT, *Du gouvernement des vivants*, *op. cit.*, p. 80.

¹⁰⁷ Ce sont en effet ces deux généalogies qui suscitent l'intérêt de Foucault pour l'antiquité dans ses derniers travaux, comme le soulignent notamment Sandra Boehringer et Daniele Lorenzini dans leur introduction à un ouvrage collectif portant sur ces questions (cf. Sandra BOEHRINGER et Daniele LORENZINI, « Foucault, la sexualité et l'antiquité. Trente ans après », dans Sandra BOEHRINGER et Daniele LORENZINI [dir.], *Foucault, la sexualité, l'antiquité*, Paris, Kimé, « Philosophie en cours », 2016, p. 13-14).

¹⁰⁸ Michel FOUCAULT, *L'Origine de l'herméneutique de soi. Conférences prononcées à Dartmouth College, 1980*, Paris, Vrin, « Philosophie du présent », 2013, p. 33.

¹⁰⁹ Dès ses premiers travaux sur les rapports variables entre véridiction, juridiction et subjectivation, Foucault insiste en effet sur les processus d'identification subjective résultant de l'extraction de vérité (sur ce point, cf. *supra*, p. 251-253). Il est de ce point de vue tout à fait significatif que Foucault, dans le cours qu'il consacre en

aborder le thème « plus général » de la généalogie qu'il entend mener. Cette affirmation est importante, en ce qu'elle relativise l'importance prêtée au cas de l'aveu psychiatrique, en même temps qu'elle invite à rapprocher la généalogie du sujet moderne du projet mené parallèlement par Foucault dans son *Histoire de la sexualité*, consistant à effectuer « la généalogie de l'homme de désir, depuis l'Antiquité classique jusqu'aux premiers siècles du christianisme »¹¹⁰. La question est alors de savoir dans quelle mesure ces deux généalogies, par lesquelles peut se trouver résumer la nouvelle orientation que Foucault donne à ses recherches, sont véritablement convergentes. Or, l'aveu, considéré comme un cas spécifique mais tout aussi bien exemplaire d'acte de vérité, pourrait s'avérer l'axe matriciel de cette convergence, si tant est qu'il a effectivement donné lieu à la constitution moderne de soi dans un dire-vrai. Le projet général d'une histoire de la sexualité rejoint de ce point de vue l'analyse des formes de rapport à soi caractéristiques de la modernité et suit bien, ce faisant, le fil d'une « archéologie de la psychanalyse » annoncé dès *La Volonté de savoir*.

Ce projet élargit toutefois la perspective annoncée dans ce premier volume, lorsqu'il permet à Foucault de reconnaître dans la sexualité l'« expérience historiquement singulière » d'un rapport à soi, cette expérience étant définie par Foucault comme la « corrélation, dans une culture, entre domaines de savoir, types de normativité et formes de subjectivité »¹¹¹. Le décalage pointé par Foucault, dans l'introduction à *L'Usage des plaisirs*, entre le premier volume de l'*Histoire de la sexualité* et les deux tomes suivants, est ainsi directement lié à l'étude d'actes de vérité nouant généralement le sujet à lui-même mais s'instaurant spécifiquement, à partir des premiers siècles chrétiens, dans le cadre d'une réflexivité contrôlée. Si la psychanalyse apparaît congruente à la modalité chrétienne du dire-vrai, c'est donc au point de vue de la forme expérientielle d'un rapport à soi, plus encore que dans les thèmes qu'elle mobilise. Nous avons vu en effet que la psychanalyse s'introduisait au croisement d'une médicalisation thématique de la sexualité et d'une mobilisation opératoire de la vérité. Si elle apparaît de ce dernier point de vue, selon Foucault, dans la continuité de la confession

1981 à la « fonction de l'aveu en justice », reprenne un certain nombre d'éléments avancés dès les années 1970. Cf. Michel FOUCAULT, *Mal faire, dire vrai, op. cit.*, en particulier la dernière leçon du 20 mai 1981, p. 199-208, dans laquelle Foucault utilise nombre d'éléments développés dans son intervention sur l'évolution de la notion d'« individu dangereux » (cf. Michel FOUCAULT, « L'évolution de la notion d'«individu dangereux» dans la psychiatrie légale du XIX^e siècle », texte n° 220 dans *Dits et écrits. tome II, op. cit.*, p. p. 443-464). Ce fait est l'indice qu'il y a moins là, de la part de Foucault, un amendement méthodologique de ses travaux antérieurs, qu'une insistance plus marquée sur le paramètre proprement subjectif que ces travaux évoquaient sans le thématiser comme tel.

¹¹⁰ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité, 2. L'Usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, « Tel », 1984, p.18.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 10.

chrétienne, la deuxième ligne généalogique l'inscrit en revanche dans celle de la psychiatrie¹¹² : il y a donc, suivant ces analyses, une homologie formelle et expérientielle entre la psychanalyse et le christianisme, mais ce n'est toutefois pas tant, dans la psychanalyse, la chair qui s'avoue, que le sexe rendu bavard.

Si l'aveu, considéré comme une expérience singulière instituant une forme de rapport à soi caractéristique de la modernité, peut donc être considéré formellement comme le point de jonction entre la généalogie de l'homme de désir et celle du sujet occidental moderne, ces dernières indications permettent d'ajouter à cette qualification deux remarques qui nous paraissent essentielles. La première est qu'il s'agit là d'un cas particulier de « foyer d'expérience », qui doit être réinscrit dans la perspective plus large d'une « pragmatique de soi » que Foucault s'attache à développer à partir des années 1980¹¹³. La deuxième est que si l'aveu vient nommer la forme réflexive d'un rapport à soi médié par la connaissance, cette forme peut se trouver déclinée dans de multiples domaines (la sexualité, la psychiatrie, la justice en particulier), et spécifiée à son tour en fonction du régime de vérité au sein duquel elle s'inscrit et de l'objet de connaissance qu'elle cible (le désir, la folie, le crime en particulier). Dès lors, deux questions doivent se poser pour l'analyse qui recueillerait cette ligne foucauldienne de problématisation pour l'appliquer à la contemporanéité « psy ». Il s'agit premièrement de demander ce qui s'avoue aujourd'hui, deuxièmement de savoir si le rapport à soi issu de l'épreuve contemporaine de vérité peut s'articuler formellement aux schèmes réflexifs mobilisés par la psychanalyse. La question, en somme, doit porter sur le contenu de la connaissance aussi bien que sur la forme dans laquelle celle-ci s'avère et sur les modes de subjectivation qui en résultent. C'est en suivant cette ligne méthodologique, du reste, que la

¹¹² Cette opérativité de l'aveu dans la forme contemporaine du dire-vrai peut expliquer l'intérêt de Foucault pour les premiers siècles du christianisme, dont témoignent en particulier *Les aveux de la chair*. Plus encore que l'invention de la libido par saint Augustin, ce qui marque en effet selon nous dans cet ouvrage le rapprochement entre la psychanalyse et la conception réflexive d'une chair s'avouant, est précisément la forme que prend cette réflexivité et l'efficacité que lui confère la gouvernementalité pastorale. C'est une « expérience nouvelle » qui s'instaure alors et qui rassemble les procédures confessionnelles et psychanalytiques dans la forme du dire-vrai (cf. Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité, 4. Les Aveux de la chair*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 2018, chap. I, p. 7-106, que Frédéric Gros propose d'intituler « La formation d'une expérience nouvelle »). Cette lignée généalogique n'est toutefois pas la seule à laquelle Foucault affine la psychanalyse. C'est ce que note notamment Thamy Ayouch, en soulignant que la psychanalyse s'inscrit, dans le corpus foucauldien, au croisement d'une histoire des rapports entre subjectivité et vérité et d'une histoire des régimes de pouvoir ayant pu donner lieu à une médicalisation de la sexualité (cf. Thamy AYOUCHE, « De la chair à la sexualité. Pour une généalogie de la psychanalyse », dans Sandra BOEHRINGER et Laurie LAUFER [dir.], *Après Les Aveux de la chair*, *op. cit.*, p. 119). À ce premier entrecroisement, il faut en outre ajouter la stratification complémentaire des deux généalogies du « sujet moderne » et de « l'homme de désir » qui alimentent l'intérêt de Foucault pour les pratiques de soi antiques (cf. *supra*, p. 405-407). La psychanalyse, en particulier dans les derniers travaux de Foucault, se situe donc au carrefour de plusieurs lignes de problématisation qui compliquent encore son statut.

¹¹³ Cf. Michel FOUCAULT, *Le Gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France. 1982-1983*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2008, p. 5-7.

psychanalyse peut se voir conférée à nouveaux frais une opérativité critique pour le diagnostic des subjectivités produites au sein du régime de véridiction caractéristique de la nouvelle culture psychologique. En ce qu'elle s'apparente essentiellement dans sa version lacanienne et comme le reconnaît Foucault lui-même, à une théorie du sujet qui en manifeste le lien labile à la vérité de l'énonciation¹¹⁴, elle peut en effet s'avérer susceptible de cerner les modes de véridiction caractéristiques d'une nouvelle fonction-Psy. Or, à suivre les lignes méthodologiques de l'analyse foucauldienne, cette fonction paraît promouvoir une culture de soi échappant dans son contenu comme dans sa forme au régime de l'aveu.

Concernant d'abord l'objet et, partant, le contenu de la réflexivité « psy » contemporaine, on a pu souligner que ce n'est plus tant la vérité de la chair ou du désir, ni même celle à proprement parler de l'organisme, qui concentre l'intérêt de la gouvernementalité néolibérale, mais plutôt les performances pouvant être extraites d'un individu conçu comme entrepreneur de lui-même. De ce point de vue, les travaux de Pierre Dardot et Christian Laval sur la « fabrique du sujet néolibéral » paraissent tracer une voie possible pour un usage de la psychanalyse recueillant les acquis méthodologiques foucauldien et les appliquant aux formes contemporaines de subjectivation. Pierre Dardot et Christian Laval notent ainsi que « le sujet néolibéral en formation [...] est le corrélat d'un dispositif de performance et de jouissance qui fait actuellement l'objet de nombreux travaux »¹¹⁵. La démarche de ces auteurs peut dès lors nous intéresser, en ce que ceux-ci tâchent de mettre en œuvre une analyse des « néosujets » inspirée des travaux foucauldien sur la gouvernementalité¹¹⁶, mais qui s'alimente tout aussi bien d'études psychanalytiques faisant état « d'une condition nouvelle de l'homme qui affecterait

¹¹⁴ Cf. Michel FOUCAULT, « Lacan, le “libérateur” de la psychanalyse » (1981), texte n° 299 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 1023 et *supra*, p. 72.

¹¹⁵ Pierre DARDOT et Christian LAVAL, *La Nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale* (2009), Paris, La Découverte, « Poche. Sciences humaines et sociales », 2009, p. 402.

¹¹⁶ Suivant un néologisme que Pierre Dardot et Christian Laval empruntent à Jean-Pierre Lebrun (cf. Jean-Pierre LEBRUN, *La Perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Denoël, Paris, 2007), et qui désigne sous leur plume « un être dont toute la subjectivité doit être impliquée dans l'activité qu'il est en train d'accomplir » (Pierre DARDOT et Christian LAVAL, *La Nouvelle raison du monde, op. cit.*, p. 408). Le cadre d'analyse revendiqué est donc bien foucauldien, puisqu'il s'agit alors de mettre au jour la forme de réflexivité et, partant, de subjectivation nécessaire à l'intégration néolibérale des conduites : la « grande innovation de la technologie néolibérale », écrivent ainsi Pierre Dardot et Christian Laval, est de « rattacher directement la manière dont un homme “est gouverné” à la manière dont il “se gouverne” lui-même » (*ibid.*, p. 414).

selon certains jusqu'à l'économie psychique elle-même »¹¹⁷. Les « cliniques du néosujet »¹¹⁸ issues de ces analyses permettent à Pierre Dardot et Christian Laval de souligner un certain nombre de traits saillants caractéristiques d'un mode de subjectivation propre à un jeu de vérité régi par un « dispositif de performance/jouissance »¹¹⁹. L'examen du mode de subjectivation néolibéral permet donc, à un premier niveau, d'insister sur l'objet auquel s'applique le « travail sur la normalité » qui définit selon Castel la nouvelle culture psychologique. Cet objet, à suivre cette voie, ne serait pas à proprement parler le sexe ou le désir, qu'ils soient considérés biologiquement ou symboliquement, mais l'indéfini d'un au-delà de la jouissance rattaché au culte de la performance¹²⁰. Il est significatif, de ce point de vue, que la « désymbolisation » caractéristique de la gouvernementalité néolibérale, qui constitue selon Pierre Dardot et Christian Laval l'un des traits cliniques du néosujet, ne renvoie pas tant sous leur plume à une naturalisation des fonctionnements cognitifs qu'à une instrumentalisation capitaliste du désir : ce diagnostic renforce en effet l'idée d'un mode de gouvernement du sujet qui en passe par l'instauration politique d'un rapport réflexif à soi. L'approche physicaliste constitue certes une coordonnée essentielle de cette instauration, mais elle ne détient pas sur elle de prééminence chronologique ou de prévalence ontologique. Le premier résultat d'une étude s'inspirant méthodologiquement de la démarche foucauldienne peut ainsi consister dans la mise au jour d'une nouvelle économie de la vérité dans laquelle l'individu se reconnaît comme sujet d'une performance qu'il lui revient de cultiver.

Or, à ce premier résultat, il faut encore ajouter que cette culture, qui désigne la performance comme son objet propre, engage en outre une forme de rapport à soi qui semble différer de celle portée par l'aveu. La question n'est plus seulement celle ici du contenu, mais bien de la forme

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 402. Pierre Dardot et Christian Laval empruntent l'expression de « nouvelle économie psychique » (*ibid.*, p. 448) à Charles Melman. Ce dernier définit cette expression dans *L'Homme sans gravité* avant de la systématiser dans un essai paru la même année que *La Nouvelle raison du monde* (cf. Charles MELMAN, *L'Homme sans gravité. Jouir à tout prix. Entretiens avec Jean-Pierre Lebrun*, Paris, Denoël, « Médiations », 2003 et Charles MELMAN, *La Nouvelle économie psychique. La façon de penser et de jouir aujourd'hui*, Paris, Érès « Humus. Subjectivité et lien social », 2009). Il convient toutefois de souligner que Melman paraît souvent rappeler le sujet à la « gravité » de l'ordre œdipien contre le dispositif de jouissance qui marque selon lui notre modernité. Sa perspective s'éloigne donc de la nôtre, en ce qu'elle n'inclut pas de réflexivité critique sur la psychanalyse.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 442-456.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 433-438.

¹²⁰ Cette gouvernementabilité indéfinie des désirs est également soulignée par Daniele Lorenzini qui, dans une perspective également foucauldienne, rattache à cet égard la gouvernementalité néolibérale à l'élaboration augustienne de l'articulation entre sujet de désir et sujet de droit (cf. Daniele LORENZINI, « La politique du paradis. Foucault, *Les aveux de la chair* et la généalogie du néolibéralisme », dans Sandra BOEHRINGER et Laurie LAUFER [dir.], *Après Les Aveux de la chair, op. cit.*, p. 249-261, et Michel FOUCAULT, *Les Aveux de la chair, op. cit.*, p. 325-361). Cette perspective, complémentaire des analyses de Pierre Dardot et Christian Laval dont elle décale toutefois subtilement les enjeux, conforte l'idée d'une thématisation du désir propre à la gouvernementalité néolibérale, qui s'ancre malgré tout dans la conceptualisation première d'un rapport à soi médié par la vérité du désir.

d'expérience propre à la nouvelle culture psychologique. On peut souligner, à cet égard, que s'il paraît bien exister une « culture de soi » propre au néolibéralisme, celle-ci semble différer d'un « art de l'existence [...] dominé par le principe qu'il faut “prendre soin de soi-même” » – suivant la définition foucauldienne d'une culture de soi propre à l'antiquité¹²¹. Cette différence est importante, car elle indique que le rapport à soi instauré par la nouvelle culture psychologique n'en passe pas seulement par un changement d'objet, mais encore par une forme de véridiction hétérogène au dispositif de l'aveu. À suivre une nouvelle fois les indications de Pierre Dardot et de Christian Laval, il ne s'agit en effet pas tant, dans ce cadre, d'avouer qui l'on est, que de performer à outrance sa propre identité. De cette formulation renouvelée de l'identité à soi semblent résulter deux différences importantes. Ces différences passent entre la culture néolibérale et la culture de l'aveu, mais tout aussi bien entre la nouvelle culture psychologique et la culture de soi antique. D'une part, en effet, là où l'aveu prend acte d'une médiation essentielle à la connaissance du sujet (quand bien même il ne thématise pas comme telle la coupure subjective résultant de cette médiation), la gouvernementalité néolibérale semble supposer une immédiate transparence à soi (sans que le « soi », que Foucault conçoit comme le résultat d'un acte de véridiction, soit davantage questionné dans sa précedence logique supposée). Mais d'autre part également, ce rapport à soi semble moins finalisé par la connaissance d'une identité, que par l'intensification des capacités identifiées. Sur ces deux points, la gouvernementalité propre à la nouvelle culture psychologique paraît donc instaurer une nouvelle formulation expérientielle de la vérité. De façon significative, Pierre Dardot et Christian Laval notent encore à cet égard, que la notion de « culture de soi » porte chez Foucault la marque éthique d'une distance à soi plutôt que d'une identification¹²², et qu'elle se manifeste dans la culture antique sous la forme d'une « autosubjectivation » plutôt que d'une « ultrasubjectivation » – cette dernière formulation désignant sous leur plume la forme néolibérale d'une subjectivation qui « vise toujours un au-delà de soi dans le soi »¹²³. La

¹²¹ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité, 3. Le Souci de soi*, Paris, Gallimard, « Tel », 1984, p. 60-61.

¹²² Cf. Pierre DARDOT et Christian LAVAL, *La Nouvelle raison du monde, op. cit.*, p. 420 et Michel FOUCAULT, *L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2001, p. 27-77.

¹²³ Pierre DARDOT et Christian LAVAL, *La Nouvelle raison du monde, op. cit.*, p. 437 (cf. Michel FOUCAULT, *L'Herméneutique du sujet, op. cit.*, p. 206). Cette notion d'« ultrasubjectivation », considérée comme la forme expérientielle de la réflexivité néolibérale, apparaît donc ajustée à l'objet de cette réflexivité, que Pierre Dardot et Christian Laval identifient dans la performance. Leurs analyses nous apparaissent par suite précieuses au point de vue heuristique, en ce qu'elles paraissent permettre de caractériser l'expérience psychologique contemporaine dans sa forme aussi bien que dans son contenu. Nous ne sommes toutefois pas certaine, à ce stade, de souscrire pleinement au diagnostic qui en résulte. Il se pourrait en effet que certains concepts « psy » contemporains relèvent d'une forme expérientielle, qui, sans correspondre strictement à une injonction au dépassement de soi, ne permettent pas davantage de questionner politiquement la discursivité qui sous-tend cette expérience.

nouvelle culture psychologique, à suivre ces indications, semble donc bien engager une nouvelle forme de rapport à soi qui n'en passe pas par la connaissance mais par l'extraction performative, et qui promeut une adaptabilité supposant tout aussi bien une parfaite transparence à soi.

Foucault permet ainsi, plus sûrement sans doute que Deleuze et Guattari, de prendre en compte l'intégration proprement subjective du dispositif néolibéral. Ce sont alors les coordonnées psychiques immanentes à ce dispositif que l'individu reprend réflexivement pour produire sur lui-même un discours de vérité, au sein duquel il se subjectivise par des procédures spécifiques d'identification. Cette identification, du reste, paraît hétérogène dans son contenu comme dans sa forme à l'expérience psychanalytique de la vérité. Cette hétérogénéité n'est pas thématisée comme telle par Foucault, chez lequel on peut remarquer une certaine ambiguïté dans la convergence qu'il suppose, d'une part entre l'archéologie de la psychanalyse et le dispositif de sexualité, d'autre part entre la généalogie du sujet de désir et celle du sujet occidental moderne. La redéfinition d'une ligne d'analyse problématisant les modes de subjectivation comme des pratiques de soi permet toutefois, à partir de Foucault, de révéler cette hétérogénéité et de faire valoir dans le même geste l'opérativité critique d'une psychanalyse pour le diagnostic des subjectivités produites au sein de cette nouvelle économie de la vérité. Si l'analyse foucauldienne a donc l'avantage de permettre de penser les modalités psychiques du contrôle, non comme une inscription inconsciente, mais comme une médiation réflexive, elle a néanmoins le défaut, dans le cadre problématique qui est le nôtre, de ne pas inclure réflexivement la psychanalyse dans le cadre critique alors mis en place. Pour autant, l'opérativité d'une psychanalyse intégrant à son diagnostic ses propres effets de pouvoir peut non seulement permettre, comme on l'a vu, de repérer des modes de subjectivation propres à la gouvernementalité néolibérale, mais encore de définir les conditions d'une pratique du sujet instaurant dans ces modes une transformation.

Il y a, de ce point de vue, une forme d'analogie entre Foucault, Deleuze et Guattari dans le rôle qu'ils confèrent à la psychanalyse au sein de leurs dernières recherches. Dans les trois cas s'avère en effet une certaine instabilité thématique de la psychanalyse, qui est tantôt rapportée aux formes contemporaines de subjectivation, tantôt exclue de l'analyse des modalités actuelles du contrôle. Or, dans les trois cas également, cette dernière analyse trace pourtant la voie d'une transformation possible de ces modalités, pour laquelle la psychanalyse pourrait se voir conférer une capacité non seulement diagnostique, mais encore proprement pratique. En affirmant le primat analytique mais tout aussi bien transformationnel d'une puissance vitale infra-organique, d'une pragmatique de l'inconscient, ou d'une pratique de soi, Deleuze, Guattari et Foucault

suggèrent en effet des options différentielles permettant de politiser à nouveaux frais la psychanalyse, mais aussi plus largement le champ « psy » et la vie psychique elle-même.

8.4. PRATIQUES : POLITIQUES DE LA VIE PSYCHIQUE ET POLITISATION DU CHAMP « PSY »

Le diagnostic de la contemporanéité « psy » permet de mettre au jour, comme on l'a vu, le paramètre politique assurant la convergence pragmatique de tendances hétérogènes. Ce diagnostic, lorsqu'il s'appuie sur l'héritage guattaro-deleuzien et foucauldien, permet en outre de retourner sur ces tendances des concepts issus d'une critique de la psychanalyse, et d'éprouver ce faisant les résultats d'une psychanalyse « auto-critique ». Ces résultats, il faut toutefois le souligner, ne s'établissent pas suivant les mêmes modalités chez chacun de ces trois auteurs. Ils demeurent essentiellement entés, chez Deleuze, sur le primat infra-individuel d'intensités vitales en lutte contre l'organisation structurale ou communicationnelle. C'est, dans ce cadre, le cerveau qui peut servir d'analyseur, en tant qu'il effectue la mise en relation de ces intensités. Guattari, quant à lui, rapporte ce primat infra-subjectif à la pragmatique d'un inconscient machinique. Cette pragmatique lui permet de ressaisir les intensités vitales à un niveau sémiotique qu'il continue de référer à l'inconscient. Elle l'autorise en outre à concevoir les procès de subjectivation associés à cet inconscient et à penser l'inscription psychique immédiate du contrôle. Foucault, enfin, porte cette analyse des procès de subjectivation jusqu'au point d'une réflexivité issue d'actes de vérité historiquement déterminés. Dans chaque cas, la psychanalyse joue donc un rôle inégal, tantôt explicite et tantôt implicite. Elle se manifeste en outre chez ces trois auteurs sous une forme paradoxale d'actuelle inactualité. La critique qu'ils en font se greffe en effet thématiquement sous leur plume à celle de la contemporanéité qu'ils voient émerger. Mais, dans le même temps, ils relèguent subtilement son examen lorsqu'il s'agit d'étudier, pour Deleuze, des modes de contrôle hétérogènes à l'imposition sémiologique de mots d'ordre, pour Guattari, des voies de communication informationnelle échappant à l'arborescence linguistique, pour Foucault, des modes de véridiction s'extrayant de la forme expérientielle de l'aveu. L'ambivalence de la psychanalyse paraît donc liée, dans chacune de ces perspectives, à la nouveauté des types de naturalisation, des modes de subjectivation et des voies de contrôle mises en place dans la nouvelle culture psychologique. Mais nous souhaiterions avancer dans ce chapitre qu'elle doit être également

rapportée à la psychanalyse elle-même, et à la force transformationnelle qu'elle est susceptible ou non de mobiliser face à cette nouveauté.

Au terme de notre étude, nous voudrions ainsi nous intéresser aux effets pratiques d'une psychanalyse auto-critique, afin de rapporter ces effets possibles à la contemporanéité « psy ». Si une telle psychanalyse peut, comme nous en avons formulé l'hypothèse, être conçue comme la raison critique du champ « psy » en général, il reste en effet à définir les modalités de résistance et les lignes de transformation susceptibles d'être mises en œuvre à l'intérieur de ce champ. Tout porte à croire que Deleuze, Guattari et Foucault peuvent aider à définir les conditions de telles transformations. Selon que l'on suive l'une ou l'autre des voies tracées par chacun de ces auteurs, toutefois, celles-ci n'en passeront pas tout à fait par les mêmes opérations. Là où Deleuze tâche de promouvoir une vitalité infra-psychique s'apparentant à une transformation de la vie, Foucault permet en effet de penser des pratiques de soi valant aussi comme des modalités alternatives de subjectivation. Guattari, en politisant tout à la fois la vie psychique et les pratiques de subjectivation, semble enfin intégrer ces deux premières perspectives à une transformation de l'inconscient. On le voit : la question de l'efficacité d'une psychanalyse auto-critique devra donc porter là encore, spécifiquement, sur le champ psychothérapeutique (et engager de ce point de vue une politisation du champ « psy ») ; et, généralement, sur les subversions vitales et subjectives susceptibles d'intervenir dans l'ordre social au sein duquel s'inscrit ce champ (et impliquer ce faisant une politisation de la vie psychique).

8.4.1 Alter-naturalisation : de la réduction biologique à la puissance de la vie

Une première voie pratique de résistance aux réductions opérées par la contemporanéité « psy » peut être tracée à partir de la thématization deleuzienne d'une réduction organiciste du cerveau, dont nous avons vu les voies d'application possibles au neuro-cognitivism. Ce qui peut être en effet mis en cause dans cette dernière approche, à partir des indications deleuziennes, n'est pas tant la naturalisation en tant que telle, que la réduction organiciste et mécaniste de la vie biologique. Dès lors, une voie de lutte contre cette réduction pourrait consister dans une transformation opérant au niveau vital des rapports de force. L'idée d'une voie de transformation inspirée de Deleuze pourra ainsi trouver un étayage solide dans l'affirmation suivant laquelle « tout ce [qu'il] a écrit était vitaliste »¹²⁴, à condition toutefois de

¹²⁴ Gilles DELEUZE, « Sur la philosophie » (1988) dans *Pourparlers*, *op. cit.*, p. 196.

réinscrire cette affirmation dans le cadre critique que nous nous attachons à définir. De ce point de vue, le contexte dans lequel est formulée cette affirmation nous paraît tout à fait éclairant et susceptible de conforter la perspective clinique qui sous-tend ce vitalisme critique. C'est, de fait, à propos d'une perspective littéraire clinique, au contraste de laquelle apparaissent aussitôt les impasses de la psychanalyse, que Deleuze souscrit en 1988 à une lecture vitaliste de son propre travail :

J'aurais rêvé d'un ensemble d'études sous le titre général, « Critique et clinique ». Ça n'aurait pas voulu dire que les grands auteurs, les grands artistes sont des malades même sublimes, ni qu'on cherche en eux la marque d'une névrose ou d'une psychose comme un secret dans leur œuvre, le chiffre de leur œuvre. Ce ne sont pas des malades, c'est tout le contraire, ce sont des médecins, assez spéciaux. Pourquoi Masoch donne-t-il son nom à une perversion aussi vieille que le monde ? Non pas parce qu'il en « souffre », mais parce qu'il en renouvelle les symptômes, il en dresse un tableau original en faisant du contrat le signe principal, et aussi en liant les conduites masochistes à la situation des minorités ethniques et au rôle des femmes dans ces minorités : le masochisme devient un acte de résistance, inséparable d'un humour de minorités. Masoch est un grand symptomatologiste. [...] Nietzsche le disait, l'artiste ou le philosophe sont médecins de la civilisation. C'est forcé que, le cas échéant, ils ne s'intéressent pas beaucoup à la psychanalyse. Il y a dans la psychanalyse une telle réduction du secret, une telle mécompréhension des signes et symptômes, tout est ramené à ce que Lawrence appelait « le sale petit secret ». Ce n'est pas seulement affaire de diagnostic. Les signes renvoient à des modes de vie, à des possibilités d'existence, ce sont les symptômes d'une vie jaillissante ou épuisée. Mais un artiste ne peut pas se contenter d'une vie épuisée, ni d'une vie personnelle. [...] On écrit en fonction d'un peuple à venir et qui n'a pas encore de langage. Créer n'est pas communiquer, mais résister. Il y a un lien profond entre les signes, l'événement, la vie, le vitalisme. C'est la puissance d'une vie non organique, celle qu'il peut y avoir dans une ligne de dessin, d'écriture ou de musique. Ce sont les organismes qui meurent, pas la vie. Il n'y a pas d'œuvre qui n'indique une issue à la vie, qui ne trace un chemin entre les pavés. Tout ce que j'ai écrit était vitaliste, du moins je l'espère, et constituait une théorie des signes et de l'événement¹²⁵.

Les indications qui, dans cette réponse, vont dans le sens d'une définition critique et clinique de la vie inorganique nous semblent extrêmement précieuses pour l'élaboration d'une pratique analytique auto-critique. Deleuze coordonne ici différents paramètres dont nous avons vu émerger les coordonnées dans la critique de la psychanalyse, et dont il nous faut à présent étudier les interactions possibles et les capacités transformatrices. Cette intervention donne en effet toute sa puissance à l'élaboration symptomatologique de la tâche analytique ; à la définition vitale et partant immédiatement pratique du signe ; à la portée politique, enfin, de la création qui en résulte.

D'une part, en effet, Deleuze réaffirme à cet endroit la capacité diagnostique de la littérature, considérée non comme une interprétation des signes mais comme une

¹²⁵ *Ibid.*, p. 195-196.

expérimentation de symptômes renvoyant à des « modes de vie ». On retrouve à cet endroit la puissance symptomatologique que Deleuze conférait dès les années 1960 à Masoch, et qu'il opposait déjà à la réduction psychanalytique du syndrome¹²⁶. La découverte du signe comme intensité vitale à expérimenter, plutôt que comme signifiant à interpréter, entre dès lors nécessairement en conflit, comme le rappelle cette intervention, avec le mode psychanalytique d'interprétation¹²⁷. Les signes renvoient en effet, selon Deleuze, « à des modes de vie, à des possibilités d'existence ». On retrouve ici la définition, empruntée à Nietzsche, du philosophe ou de l'artiste comme « médecin de la civilisation », en tant qu'il décèle dans l'immanence des signes un entrelacs de rapports de force agençant un mode de vie. C'est en ce sens que le signe lui-même peut être restitué par l'analyse littéraire dans son intensité vitale, à condition que celle-ci fonctionne, comme il a été établi dès l'ouvrage sur *Kafka*, comme machine expérimentale plutôt que comme analyseur linguistique¹²⁸. La littérature, dans son rapport à la vie, est dès lors immédiatement clinique et, suivant Deleuze, nécessairement anti-psychanalytique¹²⁹.

Relativement à la tâche pratique dévolue à l'analyse littéraire, ce qu'ajoute toutefois Deleuze à la compréhension symptomatologique de l'analyse est la perspective immédiatement politique que porte cette symptomatologie. Là encore, les indications que livre Deleuze à l'occasion de son assomption vitaliste sont précieuses, lorsqu'elles nous rappellent que « ce n'est pas seulement une affaire de diagnostic », mais de « possibilités d'existence ». Ces possibilités donnent, de fait, sa pleine portée politique et transformationnelle à l'idée guattaro-deleuzienne de minorité. Cette notion est élaborée, là encore significativement, dans le commentaire sur *Kafka*. Au sein de cet ouvrage, l'idée de processus minoritaires travaillant de l'intérieur un mode d'expression majeur ne désigne pas l'identification objective de minorités constituées, mais elle prend par là même le sens d'un analyseur critique aussi bien que d'un devenir proprement révolutionnaire. En témoignent les trois caractéristiques par lesquelles Deleuze et Guattari définissent une littérature mineure, à savoir : « la déterritorialisation de la langue, le branchement de l'individuel sur l'immédiat-politique,

¹²⁶ Cf. *supra*, p. 30-34.

¹²⁷ Sur la critique méthodologique et thématique de l'interprétation psychanalytique menée dès *L'Anti-Œdipe*, cf. *supra*, p. 177-181.

¹²⁸ Cf. Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Kafka, op. cit.*, p. 14 : « Nous ne croyons qu'à une *politique* de Kafka, qui n'est ni imaginaire ni symbolique. Nous ne croyons qu'à une ou des *machines* de Kafka, qui ne sont ni structure ni fantasme. Nous ne croyons qu'à une *expérimentation* de Kafka, sans interprétation ni signifiante, mais seulement des protocoles d'expérience ».

¹²⁹ C'est ce que rappelle du reste le premier chapitre de *Critique et clinique*, précisément consacré à l'analyse des rapports entre « la littérature et la vie », et qui développe à cette occasion les propositions avancées dans l'entretien de 1988 (cf. Gilles DELEUZE, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, « Paradoxe », 1993, p. 11-17).

l'agencement collectif d'énonciation »¹³⁰. Cette définition implique une compréhension processuelle de la minorité, qui ne désigne donc pas principalement un sujet individuel ou collectif. Cette acception processuelle peut précisément servir à définir, *a contrario* d'un étalon-mètre, des devenirs minoritaires. Ceux-ci peuvent certes faire l'objet d'une identification au sein d'un sous-système assignable, mais cette identification est secondaire dans le processus de minorisation. Comme le précisent en effet Deleuze et Guattari :

Minorité et majorité ne s'opposent pas d'une manière seulement quantitative. Majorité implique une constante, d'expression ou de contenu, comme un mètre-étalon par rapport auquel elle s'évalue. [...]. Une autre détermination que la constante sera donc considérée comme minoritaire, par nature et quel que soit son nombre, c'est-à-dire comme un sous-système ou comme hors-système. [...]. Mais, à ce point, tout se renverse. Car la majorité, dans la mesure où elle est analytiquement comprise dans l'étalon abstrait, ce n'est jamais personne, c'est toujours Personne – Ulysse -, tandis que la minorité, c'est le devenir de tout le monde, son devenir potentiel pour autant qu'il dévie du modèle. Il y a un « fait » majoritaire, mais c'est le fait analytique de Personne, qui s'oppose au devenir-minoritaire de tout le monde. C'est pourquoi nous devons distinguer : le majoritaire comme système homogène et constant, les minorités comme sous-systèmes, et le minoritaire comme devenir potentiel et créé, créatif¹³¹.

Il y a donc lieu de distinguer à cet endroit l'universel abstrait majoritaire considéré comme norme constante, les minorités identifiées comme sous-système relatif, et le devenir-minoritaire comme puissance de vie considérée dans sa dimension créatrice et subversive¹³². Ces indications sont précieuses pour la psychanalyse. Elles peuvent tout d'abord lui permettre de remettre en cause les étalons qui norment sa pratique, et de veiller à prendre en compte des minorités reléguées hors du système inconscient. Mais dans l'ouverture vitaliste à laquelle en appelle Deleuze, c'est surtout la minorité entendue comme devenir (et pas seulement comme sous-système) qui doit retenir notre attention. Ce devenir, de fait, déploie à même les signifiants majoritaires ses possibilités créatrices : Deleuze et Guattari établissent à cet égard dans *Kafka* que « “mineur” ne qualifie plus certaines littératures, mais les conditions révolutionnaires de toute littérature au sein de celle qu'on appelle grande (ou établie) »¹³³. Ce sont donc bien ces conditions révolutionnaires qui doivent nous intéresser, en tant qu'elles permettent de

¹³⁰ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Kafka, op. cit.*, p. 33.

¹³¹ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Mille plateaux, op. cit.*, p. 133-134.

¹³² Pour une présentation plus développée de l'articulation entre le devenir-minoritaire et l'identification politique des minorités, cf. Guillaume SIBERTIN-BLANC, « Deleuze et les minorités. Quelle “politique” ? », *Cités*, n° 40, vol. 4, 2009, p. 39-57.

¹³³ Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Kafka, op. cit.*, p. 33.

caractériser les dimensions immédiatement politiques d'une analyse travaillant de l'intérieur les systèmes majoritaires¹³⁴.

De ce point de vue, l'affirmation de Deleuze selon laquelle « on écrit en fonction d'un peuple à venir et qui n'a pas encore de langage », dans l'entretien de 1988, doit elle aussi nous arrêter. Elle signale en effet la portée révolutionnaire de processus créatifs travaillant à même la vie. Par là, elle fait écho à la formule de Paul Klee que Deleuze s'approprie lors de son intervention à La Fémis :

Quel rapport y a-t-il entre la lutte des hommes et l'œuvre d'art ? Le rapport le plus étroit et pour moi le plus mystérieux. Exactement ce que Paul Klee voulait dire lorsqu'il disait : « Vous savez, le peuple manque ». Le peuple manque et en même temps, il ne manque pas. Le peuple manque, cela veut dire que cette affinité fondamentale entre l'œuvre d'art et un peuple qui n'existe pas encore n'est pas, ne sera jamais claire. Il n'y a pas d'œuvre d'art qui ne fasse appel à un peuple qui n'existe pas encore¹³⁵.

On peut ainsi déceler des convergences remarquables entre la définition critique de la littérature mineure et l'analyse des formes de résistance appropriées aux sociétés de contrôle que Deleuze décrit dans cette conférence. La création comme appel au peuple qui manque s'oppose en effet en tout point à l'information communicationnelle, comme le rappelle encore Deleuze en 1988 (« créer n'est pas communiquer, mais résister »). Une pratique analytique intégrant des processus minoritaires plutôt que des états majoritaires, des procédés créatifs plutôt que des logiques communicationnelles, et faisant finalement valoir la puissance inorganique de la vie contre l'objectivation et l'individualisation biologique pourrait donc correspondre à la définition deleuzienne d'une psychanalyse auto-critique. Cette psychanalyse critique pourra promouvoir pratiquement la transformation d'une vie comprise en son acception existentielle aussi bien que biologique. Si la minorisation désigne donc le caractère créateur de la vie infra-organique, il reste dès lors, pour rapporter cette caractérisation à la contemporanéité « psy », à identifier les conditions d'une résistance à la réduction biologique – que Deleuze invite à concevoir, on l'aura compris, comme une réduction *de* la vie plutôt que comme une réduction *à* la vie.

Or, sur ce dernier point, il est une donnée qui paraît faire obstacle à la thématization proprement psychanalytique d'une telle résistance. La difficulté réside dans le sens analytique

¹³⁴ C'est en ce deuxième sens, essentiellement processuel, de la minorité que Thamy Ayouch se propose de définir une « psychanalyse mineure, dont la fonction politique tient moins à une visée politique intentionnelle qu'aux effets de sa déconstruction des dispositifs majoritaires » (Thamy AYOUC, *Psychanalyse et hybridité*, op. cit., p. 117-120).

¹³⁵ Gilles DELEUZE, « Qu'est-ce que l'acte de création ? », dans *Deux régimes de fous*, op. cit., p. 302.

que Deleuze confère au cerveau plutôt qu'à la sémiotique inconsciente. C'est par l'importance du schème cérébral que se scelle en effet l'assomption alter-naturaliste qui, chez Deleuze, fonde la puissance créatrice du vitalisme. Il convient de remarquer, à cet égard, que les coordonnées vitales et politiques de la création artistique sont mobilisées à nouveaux frais par Deleuze dans un chapitre de *L'Image-temps* consacré aux rapports entre « Cinéma, corps et cerveau, pensée »¹³⁶. Deleuze ne thématise pas comme tel le lien entre ces quatre termes, et n'explicite pas davantage le rapport qu'ils entretiennent avec le thème politique sur lequel se clôt le chapitre. À partir des indications livrées par Deleuze, ce lien peut toutefois se laisser conceptualiser comme suit : la pensée, comme phénomène vital inorganique, paraît pouvoir se laisser appréhender affectivement par le corps et analytiquement par le cerveau. C'est elle qui, en outre, semble susceptible de définir politiquement les conditions créatrices de la résistance, suivant un procès qui ne mobilise dès lors aucunement le schéma inconscient. C'est du moins ce que permet de supposer l'idée deleuzienne d'un cinéma qui, en intégrant le démantèlement de l'arborescence cérébrale, répond à une inspiration « post-psychanalytique ». Deleuze mobilise en effet les découvertes récentes sur la connexion cérébrale pour thématiser la recomposition topologique du cerveau. Cette recomposition, explique-t-il, substitue verticalement, au schème intégratif, une redistribution relative de l'intériorité et de l'extériorité, et horizontalement, au schème associationniste, un espace « probabilitaire » au sein duquel interviennent des coupures¹³⁷. Sous ces deux aspects, indique Deleuze, le cerveau apparaît comme un « système acentré » en contact avec la contingence d'une extériorité qui le happe :

Nous ne croyons plus à un tout comme intériorité de la pensée, même ouvert, nous croyons à une force du dehors qui se creuse, nous happe et attire le dedans. Nous ne croyons plus à une association des images, même franchissant des vides, nous croyons à des coupures qui prennent une valeur absolue et se subordonnent toute association. [...] Le cerveau coupe ou fait fuir toutes les associations intérieures, il appelle un dehors au-delà de tout monde extérieur¹³⁸.

Or, cette idée d'une topologie cérébrale probabilitaire, point de contact entre le dedans et le dehors, rompt, selon Deleuze, avec la modalité psychanalytique d'interprétation psychique.

¹³⁶ Gilles DELEUZE, *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris, Minuit, « Critique », 1985, p. 246-291.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 274-275. Touchant la redistribution d'un milieu cérébral ouvert, Deleuze s'appuie une fois encore sur les analyses simondoniennes, qui lui permettent de contester la représentation euclidienne de la topologie cérébrale (cf. Gilbert SIMONDON, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, *op. cit.*, p. 262 : « le cortex ne peut pas être représenté adéquatement de façon euclidienne »). Cette référence est significative, car elle accompagne comme un fil rouge l'élaboration deleuzienne des rapports entre l'individu, la pensée et la réalité du milieu au sein duquel ils se produisent (cf. *supra*, p. 230 et p. 335). Elle conforte par suite l'hypothèse selon laquelle, en insistant sur l'alter-naturalité de la réalité cérébrale, Deleuze se détache résolument de la conception psychanalytique, au point d'en abandonner le plan analytique et la référence même à l'idée d'inconscient.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 276.

C'est ce qu'il souligne, en particulier, à propos du cinéma de Téchiné et de Jacquot, qui intègrent à leurs images quelque chose comme une « pensée du dehors » :

Dans les deux cas, c'est un cinéma d'inspiration néo-psychanalytique : donnez-moi un lapsus, un acte manqué, et je reconstruirai le cerveau. C'est une structure topologique du dehors et du dedans, et c'est un caractère fortuit à chaque stade des enchaînements ou médiations, qui définit la nouvelle image cérébrale¹³⁹.

L'idée d'une « pensée du dehors » susceptible de miner le schème psychanalytique de l'intériorité apparaît ici décisive. C'est sans doute en elle que se situe l'articulation entre le cerveau comme puissance analytique et la pensée comme force politique : le cerveau, comme puissance vitale inorganique, trace entre les événements des coupures contingentes et ouvre la pensée sur un dehors. C'est dès lors par son immanence à la réalité événementielle qu'il apparaît à même d'introduire des coupures et de devenir une puissance créatrice. Ainsi doit donc s'entendre, semble-t-il, la thématique politique de la création cinématographique, qui suit immédiatement, dans *L'Image-temps*, cette redéfinition deleuzienne du cerveau.

Deleuze invite donc à penser la résistance, y compris dans son inscription psychique, comme une puissance vitale échappant à la clôture de l'intériorité. Il y a bien ici quelque chose comme la promotion d'une pensée revitalisée, qui doit pour ce faire être conçue dans son inscription corporelle et cérébrale. Cette conception engage, pour une psychanalyse qui entendrait recueillir les apports deleuziens, non seulement de ne pas mesurer les devenirs minoritaires qui l'animent à la toise des schèmes majoritaires qu'elle enregistre, mais encore de rendre à ces devenirs leur puissance créatrice. De ce point de vue, la manière deleuzienne de concevoir la politisation de la vie psychique n'en appelle à aucune stratification inconsciente : il s'agit bien plutôt, dans ce cadre, de faire valoir, contre la réduction organique de la vie, une vie non-organique que la pensée exprime et que le cerveau effectue. C'est suivant cette voie que pourra s'envisager selon Deleuze une création valant aussi comme résistance aux sociétés de contrôle. La psychanalyse en tant que telle n'est pas requise par Deleuze dans cette procédure, mais il n'en reste pas moins que celle-ci pourra s'enrichir en son versant auto-critique des apports deleuziens, en ouvrant sa topologie à la pensée du dehors et en se branchant directement aux processus minoritaires sans les subsumer sous un signifiant. La puissance analytique de la micro-biologie, que Deleuze identifie en 1985 lors d'un entretien comme critère du changement cinématographique, n'a pas d'autre sens :

¹³⁹ *Ibid.*, p. 276-277.

Je crois qu'il y a un critère particulièrement important, c'est la biologie du cerveau, une micro-biologie. Elle est en pleine mutation, et accumule des découvertes extraordinaires. Ce n'est pas la psychanalyse ni la linguistique, c'est la biologie du cerveau qui fournirait des critères, parce qu'elle n'a pas l'inconvénient des deux autres disciplines d'appliquer des concepts tout faits. On considérerait le cerveau comme une matière relativement indifférenciée, et l'on se demanderait quels circuits, quels types de circuit, l'image-mouvement ou l'image-temps tracent, inventent, puisque les circuits ne préexistent pas¹⁴⁰.

Suivant ces indications, la puissance analytique de la micro-biologie vient précisément de ce qu'elle n'applique pas de « concepts tout faits ». Il convient toutefois de noter que ce dernier reproche, que Deleuze adresse à la psychanalyse, peut aussi devenir un point d'attention pour la « micro-biologie » en laquelle il fonde ses espoirs. Celle-ci aussi, de fait, devra veiller à ne pas enfermer à son tour les signes qu'elle exprime dans l'organicité cérébrale, dans l'individualité psychique et dans l'information subjective. C'est par cette vigilance que la psychanalyse, mais aussi bien les approches « psy » contemporaines, pourront s'avérer forces de création.

Le caractère « auto-critique » d'une psychanalyse inspirée des apports Deleuziens pourrait dès lors consister dans cette attention à l'égard des conditions créatrices de la vie psychique. Pour autant, d'un point de vue strictement deleuzien, cette création même n'est référée à aucune agentivité inconsciente ou subjective. La question qui se pose dès lors à la psychanalyse est celle des capacités proprement transformationnelles qui pourraient lui être conférées à l'égard des « possibilités d'existence » auxquelles renvoient, selon Deleuze, les signes vitaux. Or, il semble que Foucault, en interrogeant les modes de subjectivation dans lesquels s'effectuent ces possibilités, puisse indiquer à la psychanalyse une telle voie transformationnelle. Là où Deleuze permet d'interroger l'individualisation organique qui grève d'ambiguïté les conceptions « psy », Foucault s'intéresse en effet davantage aux procès de subjectivation, qui peuvent être issus d'un rapport identificatoire à soi mais qui peuvent également introduire dans ce rapport quelque chose comme un jeu.

8.4.2. Alter-subjectivations : de l'éthique du sujet aux politiques de la psyché

L'apport foucauldien à une psychanalyse auto-critique pourra consister, de fait, non seulement dans l'évaluation historique du pouvoir qui fonde les identifications subjectives, mais également dans l'instauration éthique et politique d'une différence travaillant ce pouvoir

¹⁴⁰ Gilles DELEUZE, « Sur *L'Image-temps* » (1985), dans *Pourparlers*, op. cit., p. 85-86.

du dedans. C'est d'abord pour et contre elle-même que la psychanalyse pourra faire valoir cette différence. La mise en lumière, par Foucault, d'un régime de vérité fondateur du sujet moderne, auquel la psychanalyse ajoute une approche scientifique de l'aveu et de ses effets, inscrit cette dernière au croisement de plusieurs généalogies¹⁴¹. Foucault, on s'en souvient, thématise l'instauration psychanalytique d'une « science-aveu » dans les termes d'une « codification clinique du “faire-parler” » ; d'un « postulat d'une causalité générale et diffuse » ; d'un « principe d'une latence intrinsèque de la sexualité » ; d'une « méthode de l'interprétation » et d'une « médicalisation des effets de l'aveu »¹⁴². C'est dire que la psychanalyse fonde selon Foucault sa scientificité tant sur une codification biologique de l'instinct que sur la médicalisation de ses effets, suivant deux interprétations possibles de la « biopolitique » dont nous avons mis au jour la fécondité pour l'approche de la contemporanéité « psy »¹⁴³. L'adjonction, à ce paramètre biopolitique, de recherches portant sur des actes de vérité valant aussi comme pratiques de soi, complique toutefois l'appréhension de la psychanalyse en même temps qu'elle offre à celle-ci une voie de transformation précieuse. Si l'analyse de son pouvoir doit être plus généralement reconduite, au niveau pratique, à celle des régimes de vérité, il apparaît en effet qu'elle peut se trouver susceptible, une fois pris en compte les rapports entre pouvoir, vérité et subjectivité qui articulent ces régimes, d'introduire dans ces rapports le jeu d'une liberté.

La prise en compte, à partir de Foucault, d'une opérativité critique et pratique de la psychanalyse, ne va cependant pas de soi. Elle est, de fait, amenée à s'opérer dans une configuration particulière, au sein de laquelle les coordonnées thématiques et réflexives de la psychanalyse ne cessent de s'entremêler. Cet entremêlement marque déjà, comme on l'a vu, la problématisation de la psychanalyse par Foucault lui-même. Mais la difficulté à dégager les fils généalogiques et critiques à partir desquels se tisse cette problématisation se renforce encore lorsque celle-ci donne lieu à des usages au sein desquels l'intégration de ces différents niveaux d'analyse produit des effets singuliers¹⁴⁴. Les interrogations contemporaines sur l'opérativité d'une psychanalyse d'inspiration foucauldienne ont ainsi pu conduire à prendre acte des effets délétères, pour l'analyse elle-même et pour son sujet, de la codification médicale de la sexualité

¹⁴¹ Cf. *supra*, p. 407.

¹⁴² Cf. *supra*, p. 240.

¹⁴³ Cf. *supra*, p. 358-367.

¹⁴⁴ On trouvera un bon aperçu de ces usages dans Laurie LAUFER et Amos SQUVERER (dir.), *Foucault et la psychanalyse. Quelques questions analytiques à Michel Foucault*, Paris, Hermann, « Psychanalyse en questions », 2015. Comme l'indique le titre du collectif, les contributeurs et contributrices à ce volume interrogent Foucault en psychanalystes, et questionnent à cet égard tant ses apports possibles à une psychanalyse « *open to revision* » (*ibid.*, p. 14), que les rapprochements qu'il est possible d'effectuer (et qui sont parfois ignorés par Foucault lui-même) entre la psychanalyse et sa propre entreprise.

et de la normativité « psy » qui en résulte. Ces mêmes interrogations peuvent faire valoir à l'inverse, au niveau opératoire, une certaine proximité entre le souci lacanien de dégager l'analyse de son écueil psychologisant pour interroger les effets subjectifs de la vérité, et les dernières recherches de Foucault sur l'herméneutique du sujet. Quand Jean Allouch affirme ainsi, en 1998, que la position de la psychanalyse « sera foucauldienne ou la psychanalyse ne sera plus », il ajoute aussitôt qu'en vérité « ça a toujours été le cas »¹⁴⁵. Manière de dire, comme il le précise un peu plus loin, que :

1/ Lacan n'est pas là où Foucault vient, non sans à propos, attaquer la psychanalyse 2/ Foucault n'est pas sans indiquer sa proximité avec Lacan 3/ un tiers, soucieux de ne pas négliger l'érotique en jeu dans l'éthique (en position d'exception vis-à-vis de ses contemporains nord-américains), peut ne trouver rien de mieux, pour ce faire, que de prendre appui sur la proximité Lacan/Foucault¹⁴⁶.

La démarche de Jean Allouch consiste donc à comparer opératoirement les conceptions lacaniennes et foucauliennes d'une herméneutique du sujet valant d'abord comme pratique de soi, tout en accueillant thématiquement la critique foucauldienne d'une médicalisation de l'expérience véridictive, qu'il rapproche là aussi du souci lacanien de rompre avec la psychologie. Ainsi Foucault et Lacan convergent-ils selon Jean Allouch dans une élaboration érotologique du dire-vrai, qui ne consiste pas tant à « dire le vrai sur éros » qu'à affirmer le « caractère érotique du dire-vrai »¹⁴⁷. La démarche consiste donc, ici, à apparenter la psychanalyse à un « *ars erotica* » plutôt qu'à une « *scientia sexualis* »¹⁴⁸, suivant une voie qui permet tout à la fois de valider la critique foucauldienne sur un mode optatif (« la psychanalyse sera foucauldienne ») et de souligner son injustice à l'égard de l'érotologie lacanienne (« elle l'a toujours été »)¹⁴⁹.

¹⁴⁵ Jean ALLOUCH, « Suite parisienne » dans *La Psychanalyse. Une érotologie de passage*, Paris, EPEL, « Cahiers de l'Unebévue », 1998, p. 164.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 172. Cf. également Jean ALLOUCH, « L'analyse sera foucauldienne ou ne sera plus », dans Laurie LAUFER et Amos SQUVERER (dir.), *Foucault et la psychanalyse, op. cit.*, p. 55-69, où l'auteur revient sur cette affirmation pour conforter l'idée d'une convergence de Foucault et de Lacan dans l'approche « érotologique » de la subjectivation.

¹⁴⁷ Jean ALLOUCH, « Suite parisienne », chap. cit., p. 185.

¹⁴⁸ Sur ce point, cf. également Laurie LAUFER, « Une psychanalyse foucauldienne est-elle possible ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 20, n° 2, 2015, p. 233-246, où l'autrice fait valoir, contre la dérive biopolitique qu'elle voit à l'œuvre dans les tendances contemporaines que nous avons décrites, une psychanalyse s'apparentant davantage selon elle à un « art érotique ».

¹⁴⁹ De cette démarche témoigne également la discussion critique que Jean Allouch engage avec Foucault, lorsqu'il conteste l'interprétation de la psychanalyse que ce dernier propose dans son cours sur *L'Herméneutique du sujet*. Il s'agit alors pour Jean Allouch d'affirmer que la psychanalyse, comme l'indique Foucault, est effectivement un exercice spirituel, mais que, contrairement à ce qu'il affirme, elle n'a pas recouvert cette dimension par un « effet de connaissance » (cf. Jean ALLOUCH, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, EPEL, 2007 et Michel FOUCAULT, *L'Herméneutique du sujet, op. cit.*, p. 31-32 : « [Lacan] a essayé de poser la question qui est historiquement, proprement spirituelle : la question du prix que le sujet a à payer pour dire le

Ce type de démarche apparaît important pour notre problème, en ce qu'il confère un nouveau souffle à l'ambiguïté de Foucault vis-à-vis de la psychanalyse. Cette ambiguïté, comme on l'a vu, marque sous des figures différenciées l'ensemble de l'itinéraire foucauldien. Mais l'idée d'une psychanalyse travaillant avec Foucault ajoute à cette ambivalence une stratification supplémentaire. Cette idée permet en effet, d'une part, de souligner utilement les contresens que Foucault commet à l'occasion, en particulier lorsqu'il assimile la vérité psychanalytique à une forme de connaissance¹⁵⁰ ou qu'il présume la coïncidence discursive, dans l'acte de vérité psychanalytique, entre le sujet qui parle et le sujet de l'énoncé¹⁵¹. Elle ouvre, d'autre part, la voie à la possibilité d'une psychanalyse critique d'inspiration foucauldienne. Cette voie toutefois, pour être suivie jusqu'à son terme, ne doit pas selon nous se contenter de distinguer l'acte de vérité psychanalytique et le pouvoir médical. Elle doit encore prendre en compte l'intégration de ces deux aspects, sur laquelle porte précisément la critique foucauldienne. Car si Foucault se méprend sur le mode opératoire de la vérité psychanalytique, cette méprise se fonde plus fondamentalement sur la prise en compte de l'historicité par laquelle le sujet se constitue dans cette vérité. Autrement dit, si la vérité apparaît bien, y compris sous sa forme avouante, comme une expérience au sein de laquelle le sujet se constitue, force est de constater que le régime de vérité au sein duquel celui-ci s'éprouve est immédiatement inclus dans cet acte, au niveau de son contenu et pas seulement dans sa forme. On s'en souvient : Foucault conçoit en effet l'aveu comme une modalité de production subjective mêlant l'authentification expérientielle de soi dans le dire-vrai et les procédures scientifiques d'objectivation de la psyché. Or, si Foucault a conscience du décalage qui s'instaure, dans l'aveu psychanalytique, entre ces deux dimensions, l'une des hypothèses directrices de *La Volonté de savoir* est précisément que c'est aussi ce décalage, intégré par la psychanalyse à sa pratique même, qui fonde l'efficacité de son pouvoir¹⁵². Dès lors, et quand

vrai, et la question de l'effet sur le sujet du fait qu'il a dit, qu'il peut dire et qu'il a dit le vrai sur lui-même. En refaisant resurgir cette question, je crois qu'il a effectivement fait resurgir à l'intérieur même de la psychanalyse la plus vieille tradition, la plus vieille interrogation, la plus vieille inquiétude de cette *epimeleia heautou*, qui a été la forme la plus générale de la spiritualité. Question bien sûr, et je ne la résoudrai pas : est-ce qu'on peut, dans les termes mêmes de la psychanalyse, c'est-à-dire tout de même des effets de connaissance, poser la question de ces rapports du sujet à la vérité, qui – du point de vue en tout cas de la spiritualité et de l'*epimeleia heautou* – ne peut pas, par définition, se poser dans les termes mêmes de la connaissance ? »).

¹⁵⁰ Sur ce point, Thamy Ayouch paraît rejoindre Jean Allouch lorsqu'il souligne que l'idée foucauldienne d'une psychanalyse posant la question de la vérité « dans les termes mêmes de la connaissance » (Michel FOUCAULT, *L'Herméneutique du sujet*, op. cit., p. 32) s'apparente à un « contresens » (cf. Thamy AYOUC, « Foucault pour la psychanalyse. Vérité, vérité, pratiques de soi », dans Laurie LAUFER et Amos SQUVERER [dir.], *Foucault et la psychanalyse*, op. cit., p. 117).

¹⁵¹ Cf. Michel FOUCAULT, *La Volonté de savoir*, op. cit., p. 82 et *supra*, p. 252. Pour un commentaire de l'inexactitude de cette proposition touchant la psychanalyse, cf. notamment Thamy AYOUC, « De la chair à la sexualité. Pour une généalogie de la psychanalyse », chap. cit., p. 131.

¹⁵² Sur ce point, cf. *supra*, p. 251-253.

bien même la pratique psychanalytique de la vérité s'extrairait de la forme de la connaissance, il revient à une psychanalyse auto-critique de prendre en compte les sédimentations historiques dans lesquelles elle inscrit sa pratique et dont elle charrie le contenu.

Ce faisant, une psychanalyse auto-critique d'inspiration foucauldienne ne devra pas tant veiller à préserver l'autonomie de son opérativité vis-à-vis du pouvoir, que chercher à questionner le fondement historique des identifications subjectives qui s'opèrent à même sa pratique. De ce point de vue, l'attitude d'une telle psychanalyse pourra être conçue comme une pratique réflexive de la vérité pouvant s'apparenter, plutôt qu'à un exercice spirituel épuré de ses dimensions biopolitique, à une position que Foucault désigne précisément en 1978 sous le terme d'« attitude critique ». Dans son intervention à la Société française de philosophie, lors de laquelle Foucault s'interroge sur ce qu'est la critique, la définition qu'il en donne la réfère ainsi directement à la visée « désasujettissante » d'une réflexivité ayant pour objet l'histoire politique de la vérité :

On voit que le foyer de la critique, c'est essentiellement le faisceau de rapports qui noue l'un à l'autre, ou l'un aux deux autres, le pouvoir, la vérité et le sujet. Et si la gouvernementalisation, c'est bien ce mouvement par lequel il s'agissait dans la réalité même d'une pratique sociale d'assujettir les individus par des mécanismes de pouvoir qui se réclament d'une vérité, eh bien, je dirais que la critique, c'est le mouvement par lequel le sujet se donne le droit d'interroger la vérité sur ses effets de pouvoir et le pouvoir sur ses discours de vérité ; la critique, ce sera l'art de l'inservitude volontaire, celui de l'indocilité réfléchie. La critique aurait essentiellement pour fonction le désassujettissement dans le jeu de ce qu'on pourrait appeler, d'un mot, la politique de la vérité¹⁵³.

Cette définition, dans le cadre d'une recherche portant sur une psychanalyse « auto-critique » appliquée à la contemporanéité « psy », apparaît essentielle. Elle manifeste d'une part le rapport intime de la critique à la gouvernementalisation décrite dans *Sécurité, territoire, population* ; elle situe d'autre part le foyer – et, partant aussi, l'objet – de la réflexivité critique dans le faisceau des relations entre pouvoir, subjectivité et vérité. Ce sont là deux points décisifs pour une psychanalyse soucieuse de réfléchir ses propres effets de pouvoir, et d'historiciser les modalités d'un « gouvernement par la vérité » qui noue le rapport du sujet à lui-même.

Premièrement, Foucault insiste ainsi sur l'inscription de l'attitude critique dans le jeu d'une gouvernementalité qui entend « conduire les conduites ». Or, c'est précisément dans ce jeu que surgit selon Foucault la question critique : « comment ne pas être gouvernés *comme cela*, par ceux-là, au nom de ces principes-ci, en vue de tels objectifs et par le moyen de tels procédés,

¹⁵³ Michel FOUCAULT, « Qu'est-ce que la critique ? » (1978), dans *Qu'est-ce que la critique ? 1978* suivi de *La Culture de soi. 1983*, Paris, Vrin, « Philosophie du présent », 2013, p. 39.

pas comme ça, pas pour ça, pas par eux ? ». D'où la première définition de la critique et de l'attitude correspondante proposée par Foucault :

Forme culturelle générale, à la fois attitude morale et politique, manière de penser, etc., et que j'appellerais tout simplement l'art de n'être pas gouverné ou encore l'art de ne pas être gouverné comme ça et à ce prix. Et je proposerais donc, comme toute première définition de la critique, cette caractérisation générale : l'art de n'être pas tellement gouverné¹⁵⁴.

L'attitude critique est donc fondamentalement corrélée, affirme Foucault, à la mise en place d'un art de gouverner dont il situe l'émergence au tournant du XV^e et du XVI^e siècle. Cette manière de résister au gouvernement par la vérité apparaît congruente avec l'idée foucauldienne d'une résistance immanente aux relations de pouvoir, et par suite toujours historiquement située. Mais elle paraît aussi suggérer plus fondamentalement, d'un point de vue cette fois-ci pratique, la possibilité de faire jouer une forme d'altérité au creux des relations entre pouvoir et vérité au sein desquelles le sujet se constitue généralement. Cette « altération » du pouvoir et de la vérité s'atteste historiquement dans les révoltes contre le pastoral chrétien qui ont eu cours au Moyen-Âge, et que Foucault décrit dans *Sécurité, territoire, population* comme des « contre-conduites », soit « des mouvements qui ont pour objectif une autre conduite, c'est-à-dire : vouloir être conduit autrement, par d'autres conducteurs et par d'autres bergers, vers d'autres objectifs et vers d'autres formes de salut, à travers d'autres procédures et d'autres méthodes »¹⁵⁵. Mais elle paraît aussi se préciser méthodologiquement dans les derniers travaux de Foucault, lorsqu'elle en vient à se formuler sous la forme d'une « ontologie historique de nous-mêmes » que Foucault lie résolument à son travail sur la culture de soi et sur les formes de subjectivation qui y sont apparentées.

Pour cette raison, le deuxième aspect définitionnel que nous avons retenu dans la thématization de l'attitude critique doit tout particulièrement retenir notre attention. Affirmer que les rapports entre pouvoir, subjectivité et vérité constituent le « foyer » de la critique revient en effet à affirmer la formation, au sein de ces relations, d'un rapport réflexif à soi susceptible de valoir pratiquement comme une transformation du sujet. Lorsque Foucault revient, dans les années 1980, sur la notion de « critique », c'est ainsi moins pour insister sur sa définition en

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 37.

¹⁵⁵ Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population*, *op. cit.*, p. 198. Nous suivons sur ce point les indications de Daniele Lorenzini, qui, dans un article consacré aux rapports entre les contre-conduites et l'attitude critique, insiste à juste titre sur le rapport à une altérité par laquelle Foucault définit les contre-conduites. Cela permet à Daniele Lorenzini de formuler l'hypothèse d'une contre-conduite valant comme modalité générale de résistance au pouvoir par et dans l'altérité, dont l'attitude critique représente un cas historiquement spécifié (cf. Daniele LORENZINI, « Foucault, la contre-conduite et l'attitude critique », dans Orazio IRRERA [dir.], *La pensée politique de Foucault*, *op. cit.*, p. 41-52).

termes d'attitude, que sur son actualité possible pour une ontologie critique historiquement située. Le commentaire de Kant que Foucault mène dans la première leçon du cours sur *Le gouvernement de soi et des autres* lui permet ainsi d'insister sur une tradition critique héritée des textes sur l'*Aufklärung* et sur la Révolution, dont la question n'est pas tant celle des conditions et des limites de la connaissance, que celle d'un champ historique d'expériences possibles :

Cette autre tradition critique ne pose pas la question des conditions sous lesquelles une connaissance vraie est possible, c'est une tradition qui pose la question de : qu'est-ce que c'est que l'actualité ? Quel est le champ actuel de nos expériences ? Quel est le champ actuel des expériences possibles ? Il ne s'agit pas là d'une analytique de la vérité, il s'agirait de ce qu'on pourrait appeler une ontologie du présent, une ontologie de l'actualité, une ontologie de la modernité, une ontologie de nous-mêmes¹⁵⁶.

Foucault insiste à cette occasion sur le fait que cette ontologie, intégrant la contingence des coordonnées historiques d'une expérience possible, peut servir de cadre général pour l'analyse des rapports entre vérité, pouvoir et subjectivité. En témoigne en particulier la façon dont il situe, au début de ce même cours, ses présentes recherches dans le cadre d'une interrogation portant plus largement sur « des foyers d'expérience, où s'articulent les uns sur les autres : premièrement, les formes d'un savoir possible ; deuxièmement, les matrices normatives de comportement pour les individus ; et enfin des modes d'existence virtuels pour des sujets possibles »¹⁵⁷. L'articulation entre savoir possible, matrices normatives et modes d'existence virtuels permet alors à Foucault de retracer un itinéraire philosophique polarisé par l'analyse critique des « foyers d'expériences » issus de cette articulation. Ceux-ci semblent dès lors s'apparenter tout aussi bien à ce que Foucault, à partir d'une même articulation entre pouvoir, savoir et subjectivité, définissait en 1978 comme « foyer de la critique ». Ce qui change toutefois, entre 1978 et 1983, est d'une part la généralisation de cette matrice analytique à l'ensemble des expériences possibles, d'autre part la manière dont Foucault lie l'actualité de son travail sur les pratiques de subjectivation à cette grille de problématisation.

Ces deux déplacements sont importants : là où le premier confère à la critique une opérativité générale, le deuxième paraît désigner le pli réflexif au sein duquel cette opérativité prend sa source. Le lien effectué par Foucault entre l'ontologie de l'actualité et les pratiques de subjectivation permet en effet de désigner ces dernières comme le lieu problématique à partir duquel peut émerger une telle grille critique. Ce faisant, la question des « modes d'existence

¹⁵⁶ Michel FOUCAULT, *Le Gouvernement de soi et des autres*, op. cit., p. 22.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 4-5.

virtuels pour des sujets possibles » apparaît bien, dans ce contexte, comme une force de problématisation pour les foyers critiques et pour l'ontologie de l'actualité qui en découle. C'est ce que Foucault, du reste, explicite dans une conférence prononcée la même année à l'université de Berkeley, lors de laquelle il rapporte explicitement l'ontologie de l'actualité à la question antique du « souci de soi »¹⁵⁸. Tout porte donc à croire que la prise en compte de la contingence historique, présidant à l'instauration d'un foyer expérientiel et critique, trouve son agentivité réflexive dans le rapport à soi qui se constitue au sein d'un tel foyer, et qui peut dès lors aussi valoir comme force de transformation. À la lueur de ces analyses, une telle transformation devra donc être référée à des « modes d'existence virtuels pour des sujets possibles » plutôt qu'à une force extérieure à l'articulation expérientielle du pouvoir et de la vérité. Relativement à notre problème, une psychanalyse soucieuse de penser une expérience subjective historiquement constituée pourra donc, tout à la fois, intégrer les sédimentations historiques des pratiques discursives et des formes de gouvernementalité, et permettre de problématiser l'élément d'altérité subjective qui, dans ces sédimentations, introduit quelque chose comme un jeu. C'est à cet endroit que l'analyse éthique du rapport à soi peut acquérir une portée proprement politique, dans la mesure où ce que cette éthique interroge et, à l'occasion, subvertit, ne sont rien moins que les coordonnées historiques conditionnant ce rapport. Deux questions demeurent toutefois pour une telle analyse, que Foucault ne résout pas tout à fait. L'une concerne l'ancrage psychique de cette altérité ; l'autre, son agentivité pour la transformation effective des modes d'existence collectifs.

D'une part en effet, à suivre les indications que nous avons relevées, l'élément d'altérité susceptible d'introduire un jeu dans les foyers expérientiels doit être lui aussi historiquement situé. Il reste toutefois à déterminer le lieu psychique où le décalage d'avec soi-même pourra venir s'inscrire topologiquement. Si bien que la question qui se pose à cet endroit, pour une psychanalyse d'inspiration foucauldienne, porte tant sur les apports du concept d'inconscient pour penser cette altérité, que sur les révisions de ce concept auxquelles invite le cadre d'analyse foucauldien. C'est en effet dans le décalage entre le sujet de l'inconscient et l'identification subjective que pourrait venir s'inscrire l'altérité dont nous voulons cerner les conditions d'apparition. Or, sur ce point, le déplacement de Foucault, dont nous avons déjà commenté

¹⁵⁸ Michel FOUCAULT, « La culture de soi » (1983), dans *Qu'est-ce que la critique ?* suivi de *La Culture de soi, op. cit.*, p. 81-88 en particulier. Daniele Lorenzini et Arnold Davidson, dans leur introduction à cette conférence, notent à cet égard que le « lien étroit établi par Foucault entre l'étude de *Was ist Aufklärung ?* et ses analyses de l'Antiquité gréco-romaine constitue un trait distinctif de la conférence de Berkeley par rapport aux autres textes et interventions de la même période » (*ibid.*, p. 24).

l'importance, depuis l'analyse de l'inconscient du désir vers celle de l'invisible du pouvoir¹⁵⁹, pourrait constituer un élément matriciel à prendre en compte pour une psychanalyse auto-critique. Dans cet « invisible » semble en effet entrer en jeu quelque chose comme un inconscient intégrant les coordonnées historiques du pouvoir. Plus encore, le primat qu'une psychanalyse critique pourrait accorder à cet invisible pour penser la constitution subjective peut permettre de penser, à partir de Foucault, quelque chose comme un « inconscient du pouvoir », au sens où Judith Butler emploie cette expression. Celle-ci, dans *La vie psychique du pouvoir*, s'attache en effet à définir l'assujettissement et les formes de résistance qui lui sont corrélatives à partir d'une « critique psychanalytique de Foucault » qui, parce qu'elle engage aussi une critique de l'inconscient, devra mener à « la ré-émergence d'une perspective foucauldienne à l'intérieur de la psychanalyse »¹⁶⁰. Cette « ré-émergence » s'appuie précisément sur la mise au jour, par Foucault, du caractère itératif de la norme et de la possibilité de « re-signification » qui en résulte pour le sujet qui s'identifie par et dans la répétition productive du pouvoir. Comme l'écrit alors Butler :

Un certain rôle est de ce fait garanti à la psychanalyse, en ce sens que toute mobilisation contre l'assujettissement trouve ses ressources dans l'assujettissement, et que l'attachement à une interpellation injurieuse deviendra, par le biais d'un narcissisme nécessairement aliéné, la condition de possibilité de la re-signification de cette interpellation. Il ne s'agira pas d'un inconscient extérieur au pouvoir, mais plutôt de quelque chose comme l'inconscient du pouvoir lui-même, dans son itérabilité traumatique et productive¹⁶¹.

Une telle perspective engage dès lors une distinction entre la vie psychique et l'identification subjective, que Foucault n'explicite pas mais qui paraît nécessaire au repérage d'un décalage possible dans le rapport à soi :

Ainsi, la psyché, qui inclut l'inconscient, est très différente du sujet : la psyché est précisément ce qui excède les effets d'emprisonnement de l'exigence discursive pour habiter une identité cohérente, pour devenir un sujet cohérent. La psyché est ce qui résiste à la régularisation que Foucault attribue aux discours normalisateurs¹⁶².

En introduisant d'une part chez Foucault, à partir de la psychanalyse, une différence entre psyché et subjectivité ; d'autre part dans la psychanalyse, à partir de Foucault, l'idée d'un inconscient du pouvoir, Judith Butler permet donc de rendre compte d'une résistance à la

¹⁵⁹ Cf. *supra*, p. 201, 236, 267, 271 et 276.

¹⁶⁰ Judith BUTLER, *La vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théorie* (1997), tr. fr. Brice MATTHIEUSSENT, Paris, Léo Scheer, « Non et non », 2002, p. 140.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 164.

¹⁶² *Ibid.*, p. 139.

régularisation trouvant son origine dans un inconscient historicisé. Cette perspective est précieuse, relativement à la portée pratique d'une psychanalyse critique : elle permet de concevoir généralement une transformation de soi valant comme subversion identificatoire. En thématissant la constitution subjective par un attachement à des normes historiquement déterminées, Judith Butler insiste en effet sur la contingence de cet assujettissement, au creux duquel s'inscrit un décalage à soi instaurant un rapport mélancolique à des identités perdues – qui paraissent dès lors pouvoir correspondre à ce que Foucault nomme des « modes d'existence virtuels pour des sujets possibles ».

Une voie de résistance possible, pour une psychanalyse d'inspiration foucauldienne, pourra donc consister dans une transformation de soi fondée sur l'appréhension de la contingence historique des identifications. Relativement à la contemporanéité « psy », cette voie permet en particulier d'insister sur l'écart identificatoire qui constitue le sujet, et qui compromet son essentialisation aussi bien que sa naturalisation. Nous avons vu que le rapport à soi issu de la gouvernementalité néolibérale mobilisait la naturalité du marché comme lieu de véridiction. La critique psychanalytique de la réflexivité néolibérale peut dès lors permettre d'ébranler la transparence identificatoire à un « soi » naturalisé, portée par la fonction-psy associée à cette gouvernementalité. Il convient toutefois de souligner que, dans la mesure où cette critique suppose en outre l'historicisation des rapports entre pouvoir et vérité, elle paraît engager du même coup, suivant une voie que Foucault n'explicite pas comme telle, une historicisation de l'inconscient. Or, le point qui demeure encore à évaluer est la force transformatrice que peut acquérir, non seulement pour les formes de subjectivité, mais encore pour ces rapports et pour cet inconscient, l'instauration d'un nouveau rapport à soi. Si Foucault, de fait, peut permettre de penser la transformation critique de l'articulation entre pouvoir, vérité et subjectivité, on ne comprend pas encore comment cette transformation peut venir s'inscrire en retour dans la vie inconsciente et sociale. Cette inscription n'en paraît pas moins indispensable si l'on entend politiser non seulement la vie psychique, mais encore le champ « psy » lui-même. Raison pour laquelle la prise en compte, à partir de Foucault, d'une historicité inconsciente au sein de laquelle se constitue le rapport à soi, invite en outre la psychanalyse à s'interroger sur les conditions d'une transformation de cet inconscient. Or, sur ce point, Guattari paraît fournir des outils conceptuels permettant à la psychanalyse d'effectuer cette transformation et de l'inscrire à même la vie individuelle et collective.

8.4.3. Politisation : vie inconsciente et subjectivité de groupe

Si Deleuze permet de penser la puissance créatrice de la vie à un niveau infra-individuel, et Foucault de concevoir des transformations de soi inscrivant réflexivement la contingence historique des rapports entre pouvoir et vérité, il reste encore à s'interroger sur les effets de ces transformations pour le champ social, pour la culture « psy » et pour l'inconscient même. C'est en effet à condition de faire valoir les transformations vitales et subjectives à un niveau collectif que pourra s'envisager une politisation effective du champ « psy », susceptible d'acquérir une portée transformationnelle plus générale. Or, sur ce point, il semble que la psychanalyse pourra se tourner avantageusement vers la conceptualité guattarienne, et trouver en elle des ressources pour penser l'efficacité politique des transformations inconscientes. L'originalité de Guattari, relativement à l'alter-naturalisation et à l'alter-subjectivation dont nous avons tracé les contours, est en effet d'intégrer ces deux dimensions transformationnelles et de leur conférer une opérativité pratique immédiate, pour la psychanalyse et le champ « psy » mais aussi plus largement pour les sédimentations sociales de la vie psychique. Cette opérativité se fonde chez lui sur une pragmatique de l'inconscient qui va de pair avec l'invention de nouvelles formes de vie. Si bien que l'opération de Guattari consiste à politiser dans un même geste l'inconscient, l'analyse, la psyché et l'institution « psy ». Si ces différentes dimensions sont en outre particulièrement délicates à démêler dans les opérations pragmatiques promues par Guattari, c'est précisément parce que l'analyse ne se distingue aucunement chez lui d'une pratique de l'inconscient, qui doit s'entendre à chaque fois comme une invention de nouveaux agencements collectifs. Il s'agit dès lors pour nous d'interroger la manière dont la puissance vitale et les procès de subjectivation peuvent acquérir, pour ces agencements, une capacité transformationnelle.

Par l'inventivité et la productivité qu'il prête aux processus intensifs de re-singularisation, Guattari semble d'abord se rapprocher des propositions deleuziennes touchant la créativité vitale infra-individuelle. Plus exactement, ce dernier paraît suivre l'hypothèse d'une agentivité propre aux singularités vitales, tout en rapportant immédiatement cette agentivité aux modes de subjectivation susceptibles de l'effectuer. Les travaux de Guattari sur l'écosophie témoignent à cet égard de l'importance qu'il prête, comme Deleuze, à la re-vitalisation des singularités existentielles et du rôle qu'il accorde, lui aussi, à l'art dans ce procès de re-singularisation. Le problème pris en charge par l'écosophie, explique en effet Guattari dans un entretien, est celui « d'une réinvention de la vie sous tous ses aspects, sous ses aspects matériels, sous ses aspects

sociaux et sous ses aspects incorporels »¹⁶³. Dans la perspective écosophique promue par Guattari, la vie prend donc un sens à la fois biologique, social et existentiel. Cette acception repose plus fondamentalement sur un « pluralisme ontologique ». Comme l'explique Guattari, « il n'y a pas un Être une fois pour toutes, qui traverse les étants, il y a production ontologique à travers des univers de référence, à travers des pratiques, sociales, analytiques, esthétiques »¹⁶⁴. Si l'art acquiert dès lors sous sa plume, comme sous celle de Deleuze, une importance particulière, c'est en vertu de sa capacité à analyser mais également à transformer les coordonnées vitales de ces univers existentiels de référence. Aujourd'hui, suggère ainsi Guattari, les artistes constituent peut-être « les dernières lignes de repli de questions existentielles primordiales », qui peuvent être formulées comme suit : « Comment aménager de nouveaux champs de possibles ? Comment agencer les sons et les formes de telle sorte que la subjectivité qui leur est adjacente reste en mouvement, c'est-à-dire réellement en vie ? »¹⁶⁵. L'importance que Guattari confère au paradigme esthétique dans la pratique écosophique paraît donc, en première approche, aller dans le sens deleuzien d'un vitalisme renouvelé. Pour autant, la production existentielle et les procès de re-singularisation ne trouvent pas tant leur efficacité, chez Guattari, dans leur capacité à échapper à l'organicité, que dans les transformations subjectives qu'elles opèrent. Guattari précise ainsi, selon une voie qui diffère cette fois-ci de celle suivie par Deleuze, que « la focale de l'activité artistique demeure toujours une plus-value de subjectivité ou, en d'autres termes, la mise à jour de *neg-entropie* au sein de la banalité de l'environnement ; la consistance de la subjectivité ne se maintenant qu'en se renouvelant par le biais d'une re-singularisation minimum – individuelle ou collective »¹⁶⁶. L'attention que Guattari prête aux procès de re-singularisation immanents à la vie individuelle et collective est donc immédiatement référée au souci éthico-politique de promouvoir une consistance subjective qu'il qualifie « d'autopoïétique ». Ce qui signifie que les subjectivités sont à la fois appelées à acquérir une forme d'autonomie productive, et que cette autonomie ne prend paradoxalement sa consistance qu'en vertu des transformations qu'elle opère. La question qui se pose dès lors à la psychanalyse est non seulement celle de sa capacité à re-singulariser les données existentielles et à promouvoir un nouveau rapport à soi, suivant des voies

¹⁶³ Félix GUATTARI, « Entretien pour la télévision grecque » (1992), *Chimères. Revue des schizoanalyses*, vol. 77, n° 2, 2012, p. 17.

¹⁶⁴ Félix GUATTARI, « Chaomose, vers une nouvelle sensibilité » (1992/1999), dans *Qu'est-ce que l'écosophie ?*, *op. cit.*, p. 84.

¹⁶⁵ Félix GUATTARI, « Vers une écosophie » (1992), dans *Qu'est-ce que l'écosophie ?*, *op. cit.*, p. 70.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 67.

respectivement deleuzienne et foucauldienne, mais encore celle de son aptitude à inscrire ces transformations dans la réalité d'une vie inconsciente et collective.

En ce dernier sens, Guattari se distingue non seulement de Deleuze (en ce qu'il réintègre les singularités vitales dans la perspective autopoïétique d'une production subjective), mais également de Foucault (en ce qu'il conçoit la portée politique du rapport à soi au point de vue de son inscription réelle). Ce positionnement différentiel de Guattari par rapport à Deleuze et par rapport à Foucault est notamment corroboré par le fait que Deleuze juge nécessaire d'inviter Guattari à intervenir lors du cours qu'il consacre en 1986 à la conception foucauldienne de la subjectivation. Ce fait témoigne de l'expertise que Deleuze reconnaît à Guattari sur ces questions, en même temps qu'il suggère des lignes de démarcation qui distinguent deux théorisations différenciées de cette subjectivation¹⁶⁷. Guattari, s'il développe une conception de la production subjective qu'il continue de référer à l'inconscient, promeut en effet dans le même geste une transformation de l'inconscient qui subvertit directement les rapports entre pouvoir, savoir et subjectivation tels que les envisage Foucault. Invité par Deleuze à intervenir sur les nouvelles formes de subjectivité qu'il voit émerger, et sur leur rapport au pouvoir comme au savoir, Guattari décrit ainsi sa différence avec Foucault dans les termes suivants :

Foucault a laissé [encore] trop autonomes les sphères du savoir et du pouvoir par rapport à ces sphères de subjectivation. C'est-à-dire que ces problèmes de subjectivation sont encore trop liés à des problèmes de forces. On plie encore des forces, des rapports de forces, or, à ce niveau de subjectivation, il n'est plus question de forces, ni même de rapports de forces, on n'est plus dans la même logique des ensembles discursifs qui vont articuler des territoires distincts les uns des autres. On rentre dans ce que Gilles, à une autre époque, a appelé une logique du sens, une logique de corps sans organes. On rentre dans une logique de l'affect qui ne connaît pas les distinctions entre les entités subjectives les unes par rapport aux autres. Un devenir-féminin comme celui des mouvements féministes ne s'oppose pas à un devenir-homosexuel ou à un devenir-masculin ou à un devenir-enfant ou à un devenir-invisible ou à un devenir-plante. C'est un trait d'intensité existentielle qui s'affirme dans des configurations subjectives tout à fait autres. On peut être pris dans un devenir-féminin tout en étant hétérosexuel. On peut s'engager dans un devenir-plante ou dans un devenir-schizo tout en étant par ailleurs un homme d'action lié à telle ou telle structure où existent des rapports de forces. C'est ce passage à cette autre logique qui compte. Je pense que le pli ne s'instaure pas entre des champs de forces, il s'introduit comme structure de pliage, comme structure processuelle qui va créer un autre type d'[endo-référence] et c'est ça qui me paraît important et c'est à ce moment-là qu'on verra que, dans la mesure où ce type de renversement

¹⁶⁷ Cf. Gilles DELEUZE, « Foucault et le pouvoir » (13/05/1986), *Cours à l'université de Vincennes Saint-Denis* [en ligne], consulté le 10 août 2023, URL : <https://www.webdeleuze.com/textes/286> : « Aujourd'hui je voudrais que la séance soit consacrée à cette conception de la subjectivation selon Foucault, c'est-à-dire la nature de ce que nous avons caractérisé comme troisième axe et, pour cela, j'avais très besoin que Félix Guattari veuille bien venir et que je puisse lui demander des choses à cet égard car [...] on en est à un point où la pensée de Foucault s'insère dans toutes sortes de courants qui, d'une part, ont participé aux causalités multiples de Mai 68, mais, bien loin d'être étouffés après, ont pris [...] des développements extrêmement importants. D'où la présence de Guattari à qui je voudrais pouvoir poser des questions en fonction de ses propres conceptions, de ses différences avec Foucault, tout ça... de ses ressemblances ».

s'opère, quelque chose advient, un autre [mode] de subjectivation s'instaure [avec toutes ses conséquences] et puis, sinon, il laisse la place à d'autres modes de subjectivation qui se [renforcent] alors eux seulement [des] logique du savoir et [des] logique de rapports de forces¹⁶⁸.

Ces indications nous semblent extrêmement précieuses. Elles indiquent en effet que l'intérêt porté par Guattari aux processus inconscients de subjectivation, fussent-ils considérés dans leur immanence à un champ de force considéré, ne va pas sans la promotion d'une transformation effective de ce champ. L'idée selon laquelle, chez Foucault, les sphères du pouvoir et du savoir seraient encore considérées comme trop autonomes par rapport au pli subjectif peut ainsi paraître étonnante, si l'on ne comprend pas la puissance transformatrice que Guattari vise toujours à travers l'idée de subjectivation. Ce que questionne en effet Guattari, à travers ce reproche, n'est pas tant l'extériorité que Foucault maintiendrait entre savoir, pouvoir et subjectivité, que la difficulté qu'il a à concevoir la puissance créatrice de la production subjective pour le champ même au sein duquel elle s'effectue. Or, c'est précisément cette difficulté que Guattari tâche de résoudre lorsqu'il entend penser la production de l'inconscient dans son rapport immédiat à l'« autopoïèse » subjective.

Une telle autopoïèse requiert de fait, chez Guattari, la production d'un inconscient échappant aux modélisations « psy ». D'un point de vue proprement analytique, c'est par une « métamodélisation » que ce dernier entend concevoir la production inconsciente et subjective. Le concept de « métamodélisation », que Guattari développe en particulier dans ses écrits écosophiques et dans *Chaosmose*, vient désigner chez lui la capacité créatrice d'une analyse s'attachant à promouvoir des processus de re-singularisation au sein de la vie individuelle et collective : « ce qui distingue une métamodélisation d'une modélisation, c'est ainsi qu'elle dispose de termes aménageant des ouvertures possibles sur le virtuel et la processualité créative »¹⁶⁹. Ce sont dès lors les capacités transformationnelles de cette « métamodélisation », pour la psychanalyse et pour le champ « psy », qui doivent particulièrement retenir notre attention. Guattari explicite en effet le rapport conflictuel entre la « métamodélisation » et les

¹⁶⁸ *Ibid.* Nous nous fondons ici sur la transcription des cours disponible sur le lien indiqué, que nous modifions par quelques ajouts et corrections. Ceux-ci concernent en particulier des passages notés « inaudibles » sur la transcription originale, mais dont la prise en compte nous semble importante pour comprendre le propos avancé par Guattari. Les difficultés inhérentes à la compréhension des enregistrements audio nous mènent toutefois à préciser qu'il s'agit là de suggestions, qui ne sont pas à ce stade corroborées par un travail de recherche approfondi, ni confortées par d'autres auditeurs ou auditrices. La notion d'endo-référence nous semble toutefois correspondre ici à l'argument de Guattari et s'avérer particulièrement importante pour la compréhension de son propos. Développée notamment dans les *Cartographies schizoanalytiques*, cette notion désigne en effet sous sa plume un opérateur existentiel précipitant, dans un univers de référence sérialisé, la production intensive de singularités (cf. Félix GUATTARI, *Cartographies schizoanalytiques*, op. cit., p. 124-148 en particulier).

¹⁶⁹ Félix GUATTARI, *Chaosmose* (1992), Paris, Lignes, 2022, p. 63.

modèles « psy » à partir de la voie pratique qu'il promeut, et qui concerne la production inconsciente aussi bien que subjective :

Pour moi, il s'agit de refonder une certaine pratique de production de subjectivité, de production de l'inconscient dans diverses situations réelles – collectives, familiales, institutionnelles, etc. – où cette production de subjectivité, cet agencement d'énonciations ne va pas de soi. Elle n'existe pas dans les relations naturelles, si jamais il y a eu des relations naturelles entre les humains. Il faut donc l'inventer, la recréer constamment, mais une telle invention implique une sorte de réassurance ontologique. Qu'est-ce qui m'autorise à recevoir quelqu'un, à le faire parler sur un certain mode, sur un mode associatif, de lui-même, de ses rêves, de son enfance, de ses projets ? Je ne suis pas autorisé. Pour reprendre l'expression de Lacan, « *l'analyste ne s'autorise que de lui-même* ». En fait, ce n'est pas vrai. Il ne s'autorise pas de lui-même. Il s'autorise d'une théorie, d'une identification à des collègues, d'une appartenance à une école. C'est cela que j'appelle une pseudo-garantie ontologique. Et ce qui m'intéresse est de refonder cette pratique, non directement sur les modélisations existantes, celles des psychothérapies et des psychanalyses, mais de la refonder sur ce que j'appelle une *métamodélisation*¹⁷⁰.

La métamodélisation apparaît donc méthodologiquement comme un opérateur critique permettant tout à la fois de questionner les réductions opérées par les modèles préexistants, et de proposer pour les subjectivités une « réassurance ontologique » toujours singulière et historiquement située. L'ouverture du chapitre de *Chaosmose* consacré à la « métamodélisation schizoanalytique » conforte cette acception critique et pratique de la métamodélisation, dont Guattari précise alors les enjeux :

La psychanalyse est en crise ; elle s'enlise dans une pratique routinière et des conceptions figées. De son côté le mouvement social est dans l'impasse en raison de la faillite des régimes communistes et de la conversion des sociaux-démocrates au libéralisme. D'un côté comme de l'autre, la subjectivité individuelle et collective est en manque de modélisation. Et il est bien clair que ce n'est ni le freudisme, même revisité par le structuralisme, ou un freudo-marxisme, qui pourront désormais les faire avancer sur ce plan. En fait, un immense chantier de recomposition théorique et d'invention de nouvelles pratiques est ouvert¹⁷¹.

Ces indications sont, pour la psychanalyse, d'une importance capitale. Elles permettent en effet de problématiser sa « crise » à partir de l'enlissement des modélisations qu'elle impose et qui s'avèrent inadéquates aux pratiques contemporaines de subjectivation. La schizoanalyse, conçue comme une voie possible de métamodélisation, est alors sollicitée à nouveaux frais par Guattari, en ce qu'elle paraît susceptible selon lui, « plutôt que d'aller dans le sens des modélisations réductionnistes qui simplifient le complexe », de travailler « à sa complexification, à son enrichissement processuel, à la prise de consistance de ses lignes

¹⁷⁰ Félix GUATTARI, « Vertiges de l'immanence. Refonder la production de l'inconscient » (1992), dans *Qu'est-ce que l'écophilosophie ?*, op. cit., p. 303-304.

¹⁷¹ Félix GUATTARI, *Chaosmose*, op. cit., p. 95.

virtuelles de bifurcation et de différenciation, bref à son hétérogénéité ontologique »¹⁷². De ce point de vue, c'est bien à la production effective d'un nouvel inconscient qu'en appelle Guattari, à condition toutefois que cet inconscient échappe aux modèles qui, en figeant la vie psychique, l'empêchent aussi de trouver la voie d'une « autopoïèse » subjective. Pour cette raison, Guattari conçoit finalement la production inconsciente comme une invention plutôt que comme une découverte¹⁷³. La question, de fait, n'est pas ici de savoir « si l'Inconscient freudien ou l'Inconscient lacanien apportent une réponse scientifique aux problèmes de la psyché » : il s'agit bien plutôt pour Guattari de les considérer tous deux comme des modèles de production subjective parmi d'autres¹⁷⁴. L'inconscient « superposant de multiples strates de subjectivations », pour lequel Guattari affirme avoir « opté »¹⁷⁵, ne vient donc pas s'opposer à l'inconscient freudien ou à l'inconscient lacanien comme un contre-modèle. Il vise bien plutôt à transformer ces derniers – mieux : à les utiliser comme « des instruments partiels, entrant en composition avec d'autres, le critère ultime étant d'ordre fonctionnel »¹⁷⁶. En somme, dans la perspective schizoanalytique que Guattari ne laisse pas de promouvoir, l'essentiel est que « ça fonctionne », et que les subjectivités individuelles et collectives puissent trouver dans la pratique analytique des paramètres d'agentivité clinique et politique. L'important, écrit ainsi Guattari, « n'est pas le résultat final mais le fait que la méthode cartographique multicomponentielle puisse coexister avec le procès de subjectivation et que soit ainsi rendue possible une réappropriation, une autopoïèse, des moyens de production de la subjectivité »¹⁷⁷.

La refonte d'un inconscient fonctionnel paraît donc bien polarisée, chez Guattari, par la question de la production subjective. Dans ce cadre, il ne s'agit pas, comme chez Deleuze, de mettre en relation un dehors et un dedans pour ressaisir les connexions créatrices au niveau « micro », mais de viser la réappropriation réflexive de cette puissance créatrice. C'est, de fait, la production processuelle d'une autonomisation subjective qui paraît définir, selon Guattari, les conditions d'une agentivité susceptible de valoir cliniquement aussi bien que politiquement. Ce dernier réfère ainsi significativement, dès les premières pages de *Chaosmose*, son intérêt pour la question de la subjectivité à ses engagements institutionnels :

¹⁷² *Ibid.*, p. 98.

¹⁷³ Cf. *ibid.*, p. 36 : « Incontestablement les découvertes freudiennes – que je préfère qualifier d'inventions – ont enrichi les angles sous lesquels on peut aujourd'hui aborder la psyché. Aussi n'est-ce nullement dans un sens péjoratif que je parle ici d'invention ! ».

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 37.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 39.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 38.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 39.

Mes activités professionnelles dans le champ de la psychothérapie, comme mes engagements politiques et culturels m'ont amené à mettre toujours plus l'accent sur la subjectivité en tant qu'elle est produite par des instances individuelles, collectives et institutionnelles¹⁷⁸.

Cette question de la production subjective se pose donc d'abord pour Guattari à un niveau très concret, qui concerne en premier lieu l'ambition thérapeutique de proposer aux patient·e·s de nouvelles modalités de composition psychique et, partant, de réappropriation subjective. Comme l'explique Guattari dans un développement éclairant, cette modalité clinique de production subjective a ainsi pu servir de cadre expérimental pour l'approche écosophique :

L'écologie sociale et l'écologie mentale ont trouvé des lieux d'exploration privilégiés dans les expériences de psychothérapie institutionnelle. Je pense évidemment à la clinique de La Borde, où je travaille depuis longtemps ; tout y a été mis en œuvre pour que les malades psychotiques vivent dans un climat d'activité et de prise de responsabilité non seulement dans le but de développer une ambiance de communication, mais aussi pour créer des foyers locaux de subjectivation collective. Il ne s'agit donc pas d'un simple remodelage de la subjectivité des patients – telle qu'elle préexistait avant la crise psychotique – mais d'une production *sui generis*. Par exemple, certains malades psychotiques, originaires de milieux agricoles pauvres, seront amenés à pratiquer des arts plastiques, à faire du théâtre, de la vidéo, de la musique, etc., alors que ces univers leur étaient jusqu'alors étrangers. En revanche, des bureaucrates, des intellectuels se trouveront attirés par un travail matériel, à la cuisine, au jardin, à la poterie, au club hippique. L'important ici n'est pas la seule confrontation avec une nouvelle matière d'expression, mais la constitution de complexes de subjectivation : individu-groupe-machine-échanges multiples. Ces complexes, en effet, offrent à la personne des possibilités diversifiées de se recomposer une corporéité existentielle, de sortir de ses impasses répétitives et, en quelque sorte, de se resingulariser. Ainsi s'opèrent des greffes de transfert qui ne procèdent pas à partir de dimensions « déjà là » de la subjectivité, cristallisées dans des complexes structuraux, mais d'une création et qui, à ce titre, relèvent d'une sorte de paradigme esthétique. On crée de nouvelles modalités de subjectivation au même titre qu'un plasticien crée de nouvelles formes à partir de la palette dont il dispose. Dans un tel contexte, les composantes les plus hétérogènes peuvent concourir à l'évolution positive d'un malade : rapports à l'espace architectural, relations économiques, cogestion entre le malade et le soignant des différents vecteurs de soins, saisie de toutes les occasions d'ouverture sur l'extérieur, exploitation processuelle des « singularités » événementielles ; tout ce qui peut contribuer à la création d'un rapport authentique à l'autre. À chacune de ces composantes de l'institution de soins correspond une pratique nécessaire. Nous ne sommes pas face à une subjectivité donnée comme un en-soi, mais face à des processus de prise d'autonomie, ou d'autopoïèse [...]¹⁷⁹.

Ce retour de Guattari sur son expérience clinique apparaît primordial. Il permet de comprendre très clairement en quoi doit consister, et comment peuvent s'opérer, les procès de re-singularisation qu'il appelle de ses vœux. Cette re-singularisation, on le comprend dans ce texte, ne correspond ni à la recomposition individuelle d'une intériorité psychique, ni à la dissémination discrète de points mathématiques. Contre la conception individuelle de la psyché

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 25.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 31-33.

et contre la répartition sérielle des singularités, Guattari fait bien plutôt valoir, respectivement, des « complexes de subjectivation » opérant au niveau collectif et une constitution réflexive du « soi ». C'est pour cette raison, du reste, que ces opérations cliniques sont inséparables d'une opérativité politique et institutionnelle, l'institution pouvant être conçue dans ce cadre comme un espace collectif de pratiques et de projections inconscientes. C'est au sein de tels espaces que pourra se former réflexivement une subjectivité groupale, elle aussi caractérisée en fonction de son autonomisation tendancielle et de ses capacités transformationnelles. En ce sens, la re-singularisation apparaît chez Guattari comme un opérateur praxique au niveau tout à la fois clinique et politique. Comme il l'explique en 1992 :

La singularité ne se donne pas comme opposition massive avec la généralité ou avec l'universalité, mais comme un carrefour praxique et, donc, comme un choix. Ce choix éthique de la replongée toujours possible dans : qu'est-ce que je fais là ? qu'est-ce que je suis à cet endroit-là ? ai-je une responsabilité pour ce que je suis là maintenant, mais aussi une responsabilité pour ce qui va venir par la suite, non seulement pour moi, mais pour l'autre, pour l'ensemble des univers de sens qui sont concernés¹⁸⁰.

On comprend donc que le rôle pratique de la psychanalyse, suivant une voie guattarienne, pourra consister dans la production d'un nouvel inconscient et d'un espace institutionnel favorisant l'autopoïèse subjective au niveau individuel comme au niveau collectif. Cette autopoïèse est conçue par Guattari comme un rapport réflexif à soi intégrant des coordonnées sociales et transformationnelles qui excèdent les modèles psychanalytiques et structuraux.

C'est en ce sens que la schizoanalyse peut valoir comme une psychanalyse « auto-critique », en tant que la métamodélisation qu'elle effectue vise à intégrer et à interroger réflexivement les modèles réductionnistes qui compromettent la production autopoïétique. Mais il faut encore ajouter que la portée proprement politique de la schizoanalyse ne consiste pas seulement, selon Guattari, dans la promotion d'un nouveau rapport à soi : elle vise également à inscrire socialement et politiquement les effets de la re-singularisation psychique. Les transformations subjectives, en tant qu'elles sont en prise directe avec la vie collective, s'alimentent en effet de cette dernière en même temps qu'elles y interviennent en ouvrant en son sein de nouvelles possibilités existentielles. On trouvera un bon exemple de cette ouverture dans la description, par Guattari, du « sous-ensemble institutionnel » que constitue la cuisine de La Borde :

¹⁸⁰ Félix GUATTARI, « Vertige de l'immanence. Refonder la production d'inconscient » (1992), dans *Qu'est-ce que l'écosophie ?*, op. cit., p. 316-317.

Ce Territoire peut se refermer sur lui-même, devenir le lieu de comportements et d'attitudes stéréotypés, où chacun exécute mécaniquement sa petite ritournelle. Mais il peut aussi prendre vie, enclencher une agglomération existentielle, une machine pulsionnelle – et pas seulement d'ordre oral – qui influera sur les personnes qui participent à ses activités, ou ne font qu'y passer. La cuisine devient alors une petite scène d'opéra : on y parle, on y danse, on y joue de toutes sortes d'instruments, de l'eau et du feu, de la pâte à tarte et des poubelles, des rapports de prestige et de soumission. [...] Ce ressort d'ambiance, de subjectivation contextuelle est lui-même indexé sur le degré d'ouverture (coefficient de transversalité) de ce sous-ensemble institutionnel sur le reste de l'institution. [...] Le bon fonctionnement de la cuisine, de ce point de vue, est inséparable de son articulation avec les autres foyers partiels de subjectivation de l'institution (la commission menu, la feuille d'information quotidienne sur les activités, les ateliers pâtisserie, serre, jardin, bar, les activités sportives, la réunion entre les cuisiniers et un médecin à propos des malades auxquels ils ont affaire...). Le psychotique qui accoste un sous-ensemble institutionnel comme celui de la cuisine traverse donc une zone d'énonciation travaillée, qui parfois peut être plus ou moins refermée sur elle-même, assujettie aux rôles et aux fonctions, mais qui parfois peut se trouver en prise directe sur des Univers d'altérité qui le font sortir de son encerclement existentiel¹⁸¹.

Si cet exemple sert essentiellement, lorsqu'il est mobilisé par Guattari, à illustrer l'opérativité clinique de la psychothérapie institutionnelle, il permet de mettre au jour du même coup les transformations effectives que les foyers de subjectivation sont susceptibles d'inscrire à même l'institution. Le sous-ensemble institutionnel de la cuisine apparaît en effet déjà comme un champ collectif au sein duquel se coordonnent, comme sur une « petite scène d'opéra », des opérateurs sémiotiques hétérogènes (verbaux, gestuels, matériels, symboliques, etc.). Mais la revitalisation existentielle de la parole et de la danse, de l'eau et du feu, de la pâte à tarte et des poubelles, des rapports de prestige et de soumission, ne peut s'opérer qu'à condition, ajoute Guattari, que cette scène s'ouvre sur des « Univers d'altérité » qui font sortir ses acteurs et ses actrices de leur « encerclement existentiel ». Autrement dit, ce n'est pas tant le territoire culinaire qui influera sur les subjectivités qui y prennent part, que les « autres foyers partiels de subjectivation » qui vivifient son ambiance. C'est à cet endroit que peut se concevoir l'inscription institutionnelle des procès de subjectivation inconscients, et leur action en retour sur les agencements au sein desquels ils émergent. Le chaudron institutionnel se doit d'être fêlé, ouvert à l'altérité : c'est dans cette fêlure que pourront se constituer selon Guattari de nouvelles lignes existentielles et de nouvelles voies transformationnelles. La psychanalyse, pour analyser ces lignes et favoriser ces voies, devra dès lors veiller à ouvrir son territoire à d'autres coordonnées comme à d'autres approches – mais elle pourra aussi, réciproquement, introduire dans les modèles « psy » concurrents de nouvelles propositions agentives et de nouveaux opérateurs de singularisation existentielle.

¹⁸¹ Félix GUATTARI, *Chaosmose*, *op. cit.*, p. 108-109.

CONCLUSION.

PROBLÉMATISATION DE LA PSYCHANALYSE ET TRANSFORMATIONS DE L'INCONSCIENT

Nous avons cherché, dans cette étude, à retracer l'élaboration des critiques de la psychanalyse menées par Deleuze, Guattari et Foucault, afin d'évaluer les conditions de leur retournement sur la contemporanéité « psy » et d'interroger le rôle que la psychanalyse pouvait être appelée à jouer dans ce retournement. Cette démarche nous a d'abord menée à examiner, d'un point de vue généalogique, la dépendance de ces élaborations critiques à l'égard du champ « psy » contemporain de Deleuze, Guattari et Foucault. Elle nous a conduite, dans un deuxième temps, à étudier la réélaboration positive, par ces auteurs, des termes mêmes de la critique. Elle nous a enfin portée à évaluer l'opérativité diagnostique et transformationnelle de cette critique pour l'actualité qui est la nôtre. Cette approche, aussi bien que les résultats qui s'en dégagent, nous paraissent toutefois ouvrir cette recherche au moment même où nous sommes supposée la clore. Nous voudrions donc, au terme de cette étude, formuler quelques remarques touchant d'une part l'opérativité critique dont nous avons voulu dégager les conditions, d'autre part la contemporanéité que celle-ci paraît permettre de diagnostiquer.

Nous souhaiterions d'abord souligner que la conceptualité psychanalytique et l'organisation du champ « psy » sont apparues, tout au long de notre étude, comme des foyers de problématisation, suivant l'importance heuristique et critique que Foucault comme Deleuze accordent à ce terme. C'est par la problématisation que Foucault définit en effet dans les années 1980 son approche critique :

Il est vrai que mon attitude ne relève pas de cette forme de critique qui, sous prétexte d'un examen méthodique, récuserait toutes les solutions possibles, sauf une qui serait la bonne. Elle est plutôt de l'ordre de la « problématisation » : c'est-à-dire de l'élaboration d'un domaine de faits, de pratiques et de pensées qui me semblent poser des problèmes à la politique¹.

Deleuze, de même, depuis ses premiers écrits jusqu'à sa dernière collaboration avec Guattari, n'a cessé d'insister sur l'importance philosophique du problème, en tant que s'indique en lui

¹ Michel FOUCAULT, « Polémique, politique et problématisation » (1984), texte n° 342 dans *Dits et écrits. Tome II, op. cit.*, p. 1412.

un événement constituant une organisation du sens et une condition d'intelligibilité de la création conceptuelle :

Tout concept renvoie à un problème, à des problèmes sans lesquels il n'aurait pas de sens, et qui ne peuvent eux-mêmes être dégagés ou compris qu'au fur et à mesure de leur solution. [...] En philosophie on ne crée de concepts qu'en fonction de problèmes qu'on estime mal vus ou mal posés (pédagogie du concept)².

Considérer le champ « psy » comme un foyer problématique pour la formulation des critiques de la psychanalyse menées par Deleuze, Guattari et Foucault revient donc à prendre en compte la tâche qu'eux-mêmes assignent à la philosophie, lorsqu'ils redéfinissent cette dernière sur des bases critiques. C'est reconnaître, à un premier niveau, l'originalité de leurs approches dans la redéfinition problématique des termes mêmes de la critique. Mais c'est aussi interroger, à un deuxième niveau, l'opérativité que peut acquérir la psychanalyse dans le repérage et dans la transformation de ces lignes de problématisation.

Cette démarche problématisante, touchant la psychanalyse, acquiert en effet une importance particulière. Celle-ci, en son caractère opératoire, est susceptible de devenir à son tour force de problématisation, ce que reconnaissent différemment Deleuze, Guattari et Foucault au seuil des années 1970 : Deleuze, en accordant à l'inconscient symbolique la capacité de « forme[r] lui-même les problèmes et les questions qui se résolvent seulement dans la mesure où la structure correspondante s'effectue »³ ; Guattari, en thématissant la tâche analytique, dans son rapport au réel, comme « recherche de l'incidence de la coupure signifiante, la saisie du moment où tout bascule »⁴ ; Foucault, en identifiant dans la psychanalyse une « science de l'inconscient » qui, comme telle, peut permettre d'analyser « l'a priori historique de toutes les sciences de l'homme, – les grandes césures, les sillons, les partages qui, dans l'*épistémè* occidentale, ont dessiné le profil de l'homme et l'ont disposé pour un savoir possible »⁵. Mais si la conception de l'inconscient que la psychanalyse se donne peut permettre de reconnaître en elle un foyer critique de problématisation, celle-ci constitue aussi dans les années 1960 un lieu problématique, en un sens cette fois-ci thématique. Ses positivités institutionnelles et la place qu'elle occupe au sein du champ « psy » invitent en effet à questionner son rapport objectif aux savoirs comme aux pratiques psychologiques et psychiatriques. Les lignes de problématisation retenues par les critiques freudo-marxistes et

² Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, op. cit., p. 22.

³ Gilles DELEUZE, « À quoi reconnaît-on le structuralisme ? » (1972), dans *L'Île déserte*, op. cit., p. 254.

⁴ Félix GUATTARI, « La causalité, la subjectivité et l'histoire » (1965), dans *Psychanalyse et transversalité*, op. cit., p. 178.

⁵ Michel FOUCAULT, *Les Mots et les choses*, op. cit., p. 390.

antipsychiatriques, qui insistent soit sur l'opérativité critique de l'inconscient, soit sur les opérations normatives de la psychanalyse, ne permettent pas d'intégrer ces deux coordonnées du problème psychanalytique. Dans cette configuration, c'est par le remaniement et par l'intégration de ces coordonnées que les critiques de Deleuze, Guattari et Foucault se spécifient.

Cette intégration en passe, chez Deleuze et Guattari, par une refonte de l'inconscient comme plan analytique de la critique et par une prise en compte des investissements réels du désir. L'ambition de *L'Anti-Œdipe* est de suivre une ligne de questionnement ouverte par Reich, consistant à penser l'identité de nature et la différence de régime entre la production sociale et la production désirante. Cette ligne implique de référer l'inconscient au plan « réel » de l'histoire et des pratiques plutôt qu'à l'ordre symbolique des significations, et de concevoir le désir comme une puissance productive immanente à ce plan. Deleuze et Guattari entendent ainsi distinguer leur approche des entreprises antipsychiatriques ou freudo-marxistes, qui demeurent selon eux prises au piège d'un usage « paralogistique » de l'inconscient véhiculé par la psychanalyse. Foucault, de son côté, vise également à déplacer les termes de la critique en élaborant un plan d'analyse distinct de celui d'autres entreprises contestatrices. Mais le branchement entre les sédimentations institutionnelles de la psychanalyse et le discours de vérité familialiste en passe chez lui par une compréhension « analytique » et « micro-physique » du pouvoir plutôt que par une approche « schizo-analytique » et « moléculaire » de l'inconscient. Dans les deux cas, la critique de la psychanalyse en passe donc par une réélaboration méthodologique et ontologique des bases mêmes de la critique, correspondant à un revirement interne aux conceptualités respectives de nos auteurs. Il s'agit pour Deleuze et Guattari, comme pour Foucault, d'interroger les bases matérielles de l'interprétation psychanalytique de l'inconscient. Mais là où ce revirement engage, chez Deleuze et Guattari, une redéfinition positive du désir, il implique chez Foucault un remaniement de la notion de pouvoir visant à soustraire cette notion à son interprétation répressive.

Les analyses contrastées par lesquelles Deleuze, Guattari et Foucault rendent compte du pouvoir psychanalytique permettent ainsi de pointer, entre les voies critiques qu'ils empruntent respectivement, une différence importante qui complique le recours à leurs analyses pour l'étude critique de la contemporanéité « psy », en même temps qu'elle en renforce l'intérêt pour l'élaboration d'une psychanalyse « auto-critique ». Cette différence peut se laisser appréhender à partir du point de départ, interne ou externe à l'inconscient, qu'ils adoptent respectivement. La difficulté réside dès lors dans l'établissement d'une éventuelle convergence entre leurs analyses respectives pour l'étude critique du pouvoir, mais l'intérêt qui en résulte consiste dans

l'ambiguïté du rôle que les uns et les autres font jouer à la psychanalyse dans les fondements mêmes de cette approche critique. Cette ambiguïté accompagne les critiques de Deleuze, Guattari et Foucault tout au long de leurs élaborations. Elle se manifeste, chez Deleuze, à travers l'intérêt qu'il porte dès les années 1950 à la découverte freudienne de l'inconscient, qui se trouve progressivement redéfini par lui dans les termes lacaniens d'une distribution symbolique du sens, et qui peut être implicitement mobilisé lorsque celui-ci s'attache à reconsidérer la puissance vitale dans laquelle s'originent des possibilités d'existence. Elle se vérifie en outre, chez Foucault, dans l'injonction paradoxale à « être juste avec Freud », dans la reconnaissance des avancées de la psychanalyse touchant la rupture avec l'approche psychiatrique de la folie et des instincts, dans la proximité qui paraît finalement unir l'analyse lacanienne des modes de subjectivation à l'« herméneutique du sujet » que Foucault livre dans ses dernières années. Elle s'atteste enfin explicitement, chez Guattari, à travers l'importance que revêt pour lui la conceptualité lacanienne, comme à travers les transformations que sa pratique institutionnelle impose à cette conceptualité. Dans chaque cas, la problématisation de la psychanalyse paraît donc en passer par un remaniement des lignes problématiques de la critique. Or, c'est précisément ce remaniement qui paraît particulièrement susceptible d'intéresser une psychanalyse « auto-critique ».

Au terme de notre recherche, nous pouvons en effet définir les conditions de l'opérativité critique de la psychanalyse dans les termes d'une « auto-critique ». Une telle « auto-critique » paraît requérir, pour la psychanalyse, deux opérations concomitantes : premièrement, l'adoption d'une réflexivité portant d'abord sur ses propres opérations ; deuxièmement, la politisation de son champ d'analyse et l'inscription de ses propres effets dans ce champ. Ce qui se trouve dès lors engagé, dans la mise en place de cette « auto-critique », est un nouveau mode de problématisation impliquant la transformation du plan à partir duquel opère la psychanalyse, à savoir : l'inconscient. Dans la mesure, toutefois, où une telle transformation, suivant la perspective auto-critique que nous avons définie, suppose d'intégrer à cet inconscient les sédimentations institutionnelles du champ « psy », la question qui se pose à cet endroit est celle du rapport entre les transformations imposées à cet inconscient par la contemporanéité « psy » et la réflexivité transformatrice que celui-ci pourrait acquérir dans cette contemporanéité. À cet endroit, les différences entre les analyses de Deleuze, Guattari et Foucault acquièrent une importance particulière. En accordant un primat respectivement vital, pragmatique ou subjectif aux forces critiques qu'ils voient à l'œuvre dans les foyers de problématisation qu'ils tâchent de définir, ceux-ci paraissent en effet tracer des voies de résistance inégales aux modes de naturalisation, de subjectivation et de contrôle qui caractérisent la contemporanéité « psy ». Si

Deleuze peut ainsi permettre de mettre en cause, dans les neurosciences, une réduction individuelle de la puissance vitale, les espoirs qu'il fonde dans la capacité transformatrice du cerveau grèvent d'ambiguïté l'opérativité que pourrait acquérir à cet endroit l'inconscient psychanalytique. Si Foucault s'avère particulièrement précieux pour thématiser la dépendance des modes de subjectivation contemporains à l'égard d'une nouvelle culture psychologique, la désignation d'un sujet historiquement constitué comme foyer réflexif de la critique paraît là aussi pouvoir se dispenser du recours à la notion d'inconscient. Guattari semble à cet égard se distinguer de Deleuze et de Foucault, lorsqu'il entend penser l'inscription inconsciente du contrôle opérée par cette culture « psy », mais la transformation clinique et politique qu'il appelle de ses vœux suppose précisément de décroiser l'inconscient au point de n'accorder à la psychanalyse aucune prévalence dans son analyse et dans sa production. Si bien que la question se pose à cet endroit de savoir si la psychanalyse peut encore revendiquer dans ces transformations une opérativité critique.

Il nous a paru que celle-ci, à condition d'intégrer les reformulations deleuzienne, guattarienne et foucauldienne de l'analyse critique, pouvait effectivement se distinguer des approches neuroscientifiques, comportementales et cognitives qui caractérisent la contemporanéité « psy ». Cette assumption repose sur la prise en compte de la réflexivité clinique et politique que l'inconscient ainsi transformé paraît lui permettre de déployer. À l'heure actuelle, les approches neuroscientifiques, comportementales et cognitives ne nous semblent en effet pas susceptibles de formuler, à partir de leurs propres critères, une interrogation critique quant aux schèmes épistémologiques, cliniques et politiques qu'elles mobilisent. La psychanalyse, à l'inverse, nous paraît permettre de concevoir un décalage critique entre un inconscient intégrant des coordonnées politiques et un sujet produit dans son inadéquation même à cet inconscient. L'inconscient, que Robert Castel dénonçait en 1973 comme le fondement idéologique des opérations psychanalytiques, est en même temps ce qui peut lui permettre de valoir comme raison critique du champ « psy ». En ce sens, la psychanalyse peut bien être, comme le souligne Castel, essentiellement « récupérante », mais c'est alors en vertu de la même réflexivité qui paraît fonder son opérativité critique. L'analyse en termes d'inconscient peut en effet lui permettre de neutraliser stratégiquement les coordonnées socio-politiques, mais elle conditionne aussi sa capacité à réactiver opératoirement ces coordonnées de façon à les faire valoir pour elle-même et pour la contemporanéité « psy ».

À l'aune des voies pratiques tracées respectivement par Deleuze, Guattari et Foucault, il convient toutefois d'ajouter à cette conclusion une interrogation ouverte portant sur les conditions sous lesquelles cette contemporanéité pourrait déployer, à son tour, une réflexivité

critique immanente à sa propre conceptualité. Nous avons vu que, comme la psychanalyse, celle-ci s'avérait particulièrement opérante touchant la neutralisation des coordonnées socio-politiques composant la vie psychique. Les neurosciences cognitives et comportementales entendent en effet penser la production subjective en ayant recours à une qualification biologisante de la vie plutôt qu'à l'ordre symbolique des significations. Si bien que la question se pose à cet endroit du coefficient critique que la contemporanéité « psy » pourrait s'avérer susceptible de mobiliser pour introduire à son tour du jeu dans la réduction des paramètres historiques et pour problématiser à nouveaux frais sa propre approche. La prise en compte de tels paramètres apparaît en effet indispensable à l'instauration d'une réflexivité subjective et politique. Étant donnée la prévalence que cette contemporanéité semble accorder aux schèmes biologiques et computationnels dans son appréhension du sujet, c'est dès lors en particulier sur le concept de vie qu'elle mobilise que celle-ci devrait sans doute être interpellée. La psychanalyse peut certainement s'avérer précieuse dans cette interpellation, à condition toutefois d'interroger les conditions sous lesquelles le champ « psy » pourrait acquérir une telle réflexivité, plutôt que de réfuter par principe ses prises de position épistémologiques. Si bien qu'elle ne devra pas tant compter, à cet endroit, sur son exception supposée, que sur l'opérativité critique dont nous avons voulu mettre au jour les conditions.

BIBLIOGRAPHIE

Nous ne mentionnons dans cette bibliographie que les ouvrages effectivement mobilisés dans notre travail. Les textes d'un même auteur ou d'une même autrice sont classés par dates de parution originale, ou de rédaction pour les textes extraits d'un recueil ou publiés à titre posthume. Nous avons par ailleurs distingué les études critiques sur nos auteurs des autres textes que nous avons mobilisés, ces derniers étant ordonnés par domaines d'études. Ce choix est discutable et appelle deux précisions. Premièrement, les écrits que nous avons classés comme des « études sur » sur nos auteurs relèvent souvent d'usages ayant à eux-mêmes leur part d'invention conceptuelle : ce n'est qu'afin d'orienter le lecteur ou la lectrice dans la littérature critique que nous les avons distingués des études dites « philosophiques » ou « psychanalytiques ». Pour cette raison, nous n'avons pas tenu à distinguer les commentaires circonscrits des interprétations d'ensemble, ni à différencier ces usages en fonction de la discipline au sein de laquelle ils opèrent. Deuxièmement, le classement retenu pour les autres textes que nous avons utilisés vise à exposer la variété des approches possibles sur notre objet d'étude. Pour cette raison, nous avons voulu distinguer ces textes en fonction de leurs domaines d'appartenance, plutôt qu'en fonction des thèmes qu'ils traitent. Ce choix a toutefois le défaut de ne pas tenir compte de l'interpénétration entre ces différents domaines, qui rend parfois ce classement particulièrement délicat. Cette interpénétration s'explique d'une part par la communauté thématique qui les unit, mais également, d'autre part, par les glissements opératoires pouvant s'effectuer d'un domaine à l'autre. Nous souhaitons que notre étude ait permis de démêler quelques raisons historiques et conceptuelles de ces effets de contamination. Mais nous espérons qu'elle aura aussi permis de mettre au jour l'importance heuristique et pratique qu'il peut y avoir à ce que ces différents domaines échangent sans se confondre ou s'absorber mutuellement.

1. ŒUVRES DE DELEUZE, GUATTARI ET FOUCAULT

1.1. Ouvrages, textes et interventions de Deleuze

1.1.1. Ouvrages et textes publiés de son vivant

DELEUZE Gilles, *Empirisme et subjectivité. Essai sur la nature humaine selon Hume* (1953), Paris, PUF, « Épiméthée », 2010.

DELEUZE Gilles, *Nietzsche et la philosophie* (1962), Paris, PUF, « Quadrige » 2005.

DELEUZE Gilles, *Proust et les signes* (1964), Paris, PUF, « Quadrige », 2006.

DELEUZE Gilles, *Le Bergsonisme*, Paris, PUF, « Quadrige », 1966.

DELEUZE Gilles, *Présentation de Sacher-Masoch. Le froid et le cruel*, Paris, Minuit, « Arguments » 1967.

DELEUZE Gilles, *Spinoza et le problème de l'expression* (1968), Paris, Minuit, « Arguments », 1985.

DELEUZE Gilles, *Différence et répétition* (1968), Paris, PUF, « Épiméthée », 2015.

DELEUZE Gilles, *Logique du sens*, Paris, Minuit, « Critique », 1969.

DELEUZE Gilles et PARNET Claire, *Dialogues* (1977), Paris, Flammarion, « Champs », 1996.

DELEUZE Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, « Paradoxe », 1993.

DELEUZE Gilles, *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris, Minuit, « Critique », 1985.

DELEUZE Gilles, *Foucault* (1986), Paris, Minuit, « Reprise », 2004.

DELEUZE Gilles, *Pourparlers* (1972-1990), Paris, Minuit, « Reprise », 2003.

1.1.2. Recueils posthumes

DELEUZE Gilles, *L'Île déserte. Textes et entretiens. 1953-1974*, Paris, Minuit, « Paradoxe », 2003.

DELEUZE Gilles, *Deux régimes de fous. Textes et entretiens. 1975-1995*, Paris, Minuit, « Paradoxe », 2003.

DELEUZE Gilles, *Lettres et autres textes. 1945-1995*, Paris, Minuit, « Paradoxe » 2015.

1.1.3. Cours

DELEUZE Gilles, « Sur le cinéma. L'image-pensée » (11/12/1984), *Cours à l'université de Vincennes Saint-Denis* [en ligne], consulté le 10 août 2023, URL : <https://www.webdeleuze.com/textes/361>.

DELEUZE Gilles, « Foucault et le pouvoir » (13/05/1986), *Cours à l'université de Vincennes Saint-Denis* [en ligne], consulté le 10 août 2023, URL : <https://www.webdeleuze.com/textes/286>.

1.2. Ouvrages, textes et interventions de Guattari

1.2.1. Ouvrages et textes publiés de son vivant

- GUATTARI Félix, *Psychanalyse et transversalité* (1974), Paris, La Découverte, « [re]découverte », 2003.
- GUATTARI Félix, « Micro-politique du désir » (1973), dans VERDIGLIONE Armando (dir.), *Psychanalyse et politique*, Paris, Seuil, 1974, p. 43-60.
- GUATTARI Félix, *La Révolution moléculaire* (1977/1980), Paris, Les prairies ordinaires, « Essais », 2012.
- GUATTARI Félix, *L'Inconscient machinique. Essais de schizo-analyse*, Paris, Recherches, « Encres », 1979.
- GUATTARI Félix, *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles* (1979), La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, « Monde en cours », 2011.
- GUATTARI Félix, « Entretien », dans ARDOINO Jacques, DUBOST Jean, LÉVY André, GUATTARI Félix, LAPASSADE Georges, LOURAU René, MENDEL Gérard, *L'intervention institutionnelle*, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 1980
- GUATTARI Félix (avec OURY Jean et TOSQUELLES François), *Pratique de l'institutionnel et politique*, Vigneux, Matrice, 1985.
- GUATTARI Félix (avec NEGRI Toni), *Les Nouveaux espaces de liberté* (1985), Paris, Lignes, 2010.
- GUATTARI Félix, *Les Années d'hiver. 1980-1985*, Paris, Barrault, 1986.
- GUATTARI Félix, *Cartographies schizoanalytiques*, Paris, Galilée, « L'espace critique », 1989.
- GUATTARI Félix, *Les Trois écologies*, Paris, Galilée, « L'espace critique », 1989.
- GUATTARI Félix, *Chaosmose* (1992), Paris, Lignes, 2022.
- GUATTARI Félix, « Entretien pour la télévision grecque » (1992), *Chimères. Revue des schizoanalyses*, vol. 77, n° 2, 2012, p. 11-22.

1.2.2. Recueils posthumes

- GUATTARI Félix, *Écrits pour L'Anti-Œdipe* (1969-1972), Paris, Lignes/IMEC, 2012.
- GUATTARI Félix, *Qu'est-ce que l'écosophie ?* (1986-1992), Paris, Lignes/IMEC, 2013.

1.3. Ouvrages de Deleuze et Guattari

- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Capitalisme et schizophrénie 1. L'Anti-Œdipe*, Paris, Minuit, « Critique », 1972/1973.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Minuit, « Critique », 1980.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, « Critique » 1975.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991), Paris, Minuit, « Reprise », 2005.

1.4. Ouvrages, textes et interventions de Foucault

1.4.1. Ouvrages publiés de son vivant

FOUCAULT Michel, *Maladie mentale et personnalité*, Paris, PUF, « Initiation philosophique », 1954.

FOUCAULT Michel, *Naissance de la clinique* (1963), Paris, PUF, « Quadrige », 2009.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961), Paris, Gallimard, « Tel », 1972.

FOUCAULT Michel, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, « Le chemin », 1963.

FOUCAULT Michel, *Les Mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, « Tel », 1966.

FOUCAULT Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1969.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1975.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité, 1. La Volonté de savoir*, Paris, Gallimard, « Tel », 1976.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité, 2. L'Usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, « Tel », 1984.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité, 3. Le Souci de soi*, Paris, Gallimard, « Tel », 1984.

1.4.2. Cours au Collège de France

FOUCAULT Michel, *Leçons sur la volonté de savoir. Cours au Collège de France. 1970-1971*, suivi de *Le Savoir d'Édipe. 1972*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2011.

FOUCAULT Michel, *La Société punitive. Cours au Collège de France. 1972-1973*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes Études », 2013.

FOUCAULT Michel, *Le Pouvoir psychiatrique. Cours au Collège de France. 1973-1974*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2003.

FOUCAULT Michel, *Les Anormaux. Cours au Collège de France. 1974-1975*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 1999.

FOUCAULT Michel, « *Il faut défendre la société* ». *Cours au Collège de France. 1976*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 1997.

FOUCAULT Michel, *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France. 1977-1978*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2004.

FOUCAULT Michel, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France. 1978-1979*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2004.

FOUCAULT Michel, *Du gouvernement des vivants. Cours au Collège de France. 1979-1980*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2012.

FOUCAULT Michel, *L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2001.

FOUCAULT Michel, *Le Gouvernement de soi et des autres. Cours au Collège de France. 1982-1983*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2008.

1.4.2. Autres textes, interventions et recueils posthumes

FOUCAULT Michel, *Dits et écrits. Tome I, 1954-1975*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001.

FOUCAULT Michel, *Dits et écrits. Tome II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2001.

FOUCAULT Michel, *Binswanger et l'analyse existentielle. 1954*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2021.

FOUCAULT Michel, *Phénoménologie et psychologie. 1953-1954*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes études », 2021.

FOUCAULT Michel, *Folie, langage, littérature (1965-1967)*, Paris, Vrin, « Philosophie du présent », 2019.

FOUCAULT Michel, *La Sexualité. Cours donné à l'université de Clermont-Ferrand. 1964*, suivi de *Le Discours de la sexualité. Cours donné à l'université de Vincennes. 1969*, Paris, Seuil/Gallimard, « Hautes Études », 2018.

FOUCAULT Michel, « Histoire de la folie et antipsychiatrie » (1973), dans *Cahier Foucault*, Paris, L'Herne, 2011, p. 95-102.

FOUCAULT Michel, *L'Origine de l'herméneutique de soi. Conférences prononcées à Dartmouth College, 1980*, Paris, Vrin, « Philosophie du présent », 2013.

FOUCAULT Michel, *Mal faire, dire vrai. Fonction de l'aveu en justice. Cours de Louvain, 1981*, Presses universitaires de Louvain, 2012.

FOUCAULT Michel, *Qu'est-ce que la critique ? 1978* suivi de *La Culture de soi. 1983*, Paris, Vrin, « Philosophie du présent », 2013.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité, 4. Les Aveux de la chair*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 2018.

1.5. Texte de Deleuze et Foucault

DELEUZE Gilles et FOUCAULT Michel, « Introduction générale à Nietzsche », dans NIETZSCHE Friedrich, *Œuvres philosophiques complètes. Tome V : Le Gai savoir. Fragments posthumes (1881-1882)*, Paris, Gallimard, 1967, p. I-IV.

2. ÉTUDES SUR DELEUZE, GUATTARI ET FOUCAULT

ALLOUCH Jean, « Suite parisienne », dans *La Psychanalyse. Une érotologie de passage*, Paris, EPEL, « Cahiers de l'Unebévue », 1998, p. 163-185.

ALLOUCH Jean, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, EPEL, 2007.

ALLOUCH Jean, « L'analyse sera foucaldienne ou ne sera plus », LAUFER Laurie et SQUERER Amos (dir.), *Foucault et la psychanalyse. Quelques questions analytiques à Michel Foucault*, Paris, Hermann, « Psychanalyse en questions », 2015, p. 55-69.

- ANTONIOLI Manola, ASTIER Frédéric et FRESSARD Olivier (dir.), *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Une rencontre dans l'après Mai 68*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique », 2009.
- ANTONIOLI Manola, « Cartographeur l'inconscient », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, vol. 76, n° 1, 2021, p. 91-100.
- ANTONIOLI Manola, JACQUES Vincent, KRTOLICA Igor et ROSANVALLON Jérôme, « Y a-t-il une "métaphysique" de Deleuze et Guattari et est-elle autonome par rapport à celle de Deleuze ? », *Rue Descartes*, vol. 99, n° 1, 2021, p. 10-26.
- AYOUCH Thamy, « Foucault pour la psychanalyse. Vérité, véridiction, pratiques de soi », dans LAUFER Laurie et SQUVERER Amos (dir.), *Foucault et la psychanalyse. Quelques questions analytiques à Michel Foucault*, Paris, Hermann, « Psychanalyse en questions », 2015, p. 97-121.
- AYOUCH Thamy, « "Les corps et les plaisirs" : Foucault, le genre, la psychanalyse », *Figures de la psychanalyse*, vol. 35, n° 1, 2018, p. 87-102.
- AYOUCH Thamy, « De la chair à la sexualité. Pour une généalogie de la psychanalyse », dans BOEHRINGER Sandra et LAUFER Laurie (dir.), *Après Les Aveux de la chair. Généalogie du sujet chez Michel Foucault*, Paris, EPEL, « Les grands classiques de l'érotologie moderne », 2020, p. 117-135.
- BADIOU Alain, *Deleuze. La Clameur de l'être*, Paris, Hachette, « coup double », 1997.
- BALIBAR Étienne, « Foucault et Marx. L'enjeu du nominalisme », dans *La Crainte des masses*, Paris, Galilée, 1997, p. 305-319.
- BASSO Elisabetta, « Histoire, philosophie et pratiques de la psychiatrie : l'impact de l'œuvre de Foucault en Italie et en Allemagne », dans HINTERMEYER Pascal (dir.), *Foucault post mortem en Europe*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2015, p. 69-80.
- BASSO Elisabetta, « Foucault entre psychanalyse et psychiatrie. "Reprendre la folie au niveau de son langage" », *Archives de Philosophie*, vol. 79, n° 1, 2016, p. 27-54.
- BASSO Elisabetta et BERT Jean-François (dir.), *Foucault à Münsterlingen. Aux origines de l'Histoire de la folie*, Paris, EHESS, « Représentations », 2015.
- BERT Jean-François, « Michel Foucault et les luttes antipsy dans les années 1970. Sociologie d'une réception implicite », *La Lettre du Psychiatre*, vol. 3, n° 8, 2007, p. 181-186.
- BOEHRINGER Sandra et LORENZINI Daniele, « Foucault, la sexualité et l'antiquité. Trente ans après », dans BOEHRINGER Sandra et LORENZINI Daniele (dir.), *Foucault, la sexualité, l'antiquité*, Paris, Kimé, « Philosophie en cours », 2016, p. 9-17.
- BUTLER Judith, « Reconsidérer "Les corps et les plaisirs" » (1999), tr. fr. FERRON Nathalie et GRIBOMONT Cécile, *Incidence*, n° 4-5, 2008/2009, p. 91-102.
- COLUCCI Mario, « Hystériques, internés, hommes infâmes. Michel Foucault et la résistance au pouvoir », *Sud/Nord*, vol. 20, n° 1, 2005, p. 123-145.
- COOPER David, « Introduction » (1967) dans FOUCAULT Michel, *Madness and Civilization* (1964), Londres, Routledge, 2001, p. VII-IX.
- DAVID-MÉNARD Monique, *Deleuze et la psychanalyse. L'altercation*, Paris, PUF, « Science, histoire et société », 2005.
- DERRIDA Jacques, « Au-delà du principe de pouvoir » (1986), *Rue Descartes*, vol. 82, n° 3, 2014, p. 4-13.

- DERRIDA Jacques, « “Être juste avec Freud”. L’histoire de la folie à l’âge de la psychanalyse » (1992), dans *Résistances de la psychanalyse*, Paris, Galilée, « La philosophie en effet », 1996, p. 90-146.
- CASTEL Robert, « Les aventures de la pratique », *Le Débat*, vol. 41, n° 4, 1986, p. 41-51.
- DOSSE François, *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Biographie croisée*, Paris, La Découverte, 2007.
- ERIBON Didier, *Michel Foucault* (1989), Paris, Flammarion, « Champs biographie », 2011.
- ERIBON Didier, « La dépendance du sujet (Foucault et Lacan) », dans *Michel Foucault et ses contemporains*, Paris, Fayard, « Sciences humaines », 1994, p. 233-263.
- EY Henri, « Commentaires critiques sur “l’Histoire de la folie” de Michel Foucault », *L’Évolution psychiatrique*, vol. 36, n° 2, 1971, p. 243-258.
- FARGE Marion, « Violence, pouvoir et psychiatrie. Du “grand renfermement” à la “psychiatrie de la vie quotidienne” » *Materiali Foucaultiani*, vol. 8, n° 15-16, 2019, p. 79-94.
- FARGE Marion, « Du corps du pouvoir au pouvoir des corps. Corps, individu et sujet chez Foucault », *Philosophique*, n° 26, 2023, p. 115-132.
- GABARRON-GARCIA Florent, « “L’Anti-Œdipe”, un enfant fait par Deleuze-Guattari dans le dos de Lacan, père du “sinthone” », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, vol. 72, n° 1, 2010, p. 303-320.
- GARO Isabelle, *Foucault, Deleuze, Althusser et Marx. La politique dans la philosophie*, Paris, Demopolis, 2011.
- GARO Isabelle et SAUVAGNARGUES Anne, « Deleuze, Guattari et Marx », *Actuel Marx*, vol. 52, n° 2, 2012, p. 11-27.
- GORI Roland, « Le sujet de la santé mentale. De l’actualité de Foucault », dans *Cahier Foucault*, Paris, L’Herne, 2011, p. 312-317.
- GROS Frédéric, *Foucault et la folie*, Paris, PUF, « Philosophies », 1997.
- HABER Stéphane, « Le vitalisme contrarié de *La Volonté de savoir* de Foucault », dans *Critique de l’antinaturalisme. Études sur Foucault, Butler, Habermas*, Paris, PUF, « Pratiques théoriques », 2006, p. 37-77.
- IRRERA Orazio et MACHEREY Pierre, « Michel Foucault et les critiques de l’idéologie », *Methodos* [en ligne], n° 16, 2016, consulté le 23 mai 2023, URL : <http://journals.openedition.org/methodos/4667>.
- KECK Frédéric, « Les usages du biopolitique », *L’Homme*, n° 187-188, 2008, p. 295-314.
- KERSLAKE Christian, « Les machines désirantes de Félix Guattari. De Lacan à l’objet “a” de la subjectivité révolutionnaire », tr. fr. ABGRALL Kosumi, *Multitudes*, vol. 34, n° 3, 2008, p. 41-53.
- LAGRANGE Jacques, « Versions de la psychanalyse dans le texte de Foucault » (1987), *Incidence*, n° 4-5, 2008/2009, p. 11-54.
- LAGRANGE Jacques, « Versions de la psychiatrie dans les travaux de Michel Foucault », dans ARTIÈRES Philippe et DA SILVA Emmanuel (dir.), *Michel Foucault et la médecine. Lectures et usages*, Kimé, « Philosophie, épistémologie », Paris, 2001, p. 117-142.
- LAUFER Laurie, « Une psychanalyse foucauldienne est-elle possible ? », *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 20, n° 2, 2015, p. 233-246.

- LAUFER Laurie et SQUVERER Amos (dir.), *Foucault et la psychanalyse. Quelques questions analytiques à Michel Foucault*, Paris, Hermann, « Psychanalyse en questions », 2015.
- LEGRAND Stéphane, *Les Normes chez Foucault*, Paris, PUF, « Pratiques théoriques », 2007.
- LEGRAND Stéphane, « L'économie du vivant. Généalogie foucauldienne du corps pulsionnel », dans JOLLY Édouard et SABOT Philippe (dir.), *Michel Foucault. À l'épreuve du pouvoir. Vie, sujet, résistance*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, « Philosophie », 2013, p. 75-101.
- LORENZINI Daniele, REVEL Ariane et SFORZINI Arianna, « Introduction », dans LORENZINI Daniele, REVEL Ariane et SFORZINI Arianna (dir.), *Michel Foucault. Éthique et vérité*, Paris, Vrin, « Problèmes et controverses », 2013, p. 7-28.
- LORENZINI Daniele, « Foucault, la contre-conduite et l'attitude critique », dans IRRERA Orazio (dir.), *La pensée politique de Foucault*. Paris, Kimé, « Philosophie en cours », 2017, p. 41-52.
- LORENZINI Daniele, « La politique du paradis. Foucault, *Les aveux de la chair* et la généalogie du néolibéralisme », dans BOEHRINGER Sandra et LAUFER Laurie (dir.), *Après Les Aveux de la chair. Généalogie du sujet chez Michel Foucault*, Paris, EPEL, « Les grands classiques de l'érotologie moderne », 2020, p. 325-361.
- MACHEREY Pierre, « Pour une histoire naturelle des normes », dans *Michel Foucault, philosophe. Rencontre internationale*, Paris, Seuil, « Des travaux », 1989, p. 203-221.
- MACHEREY Pierre, *De Canguilhem à Foucault. La force des normes*, Paris, La Fabrique, 2009.
- MÉJAT Guillaume, « Gilles Deleuze et Félix Guattari lecteurs de Marx. L'inspiration marxiste de la conception du désir développée dans l'Anti-Œdipe », *Philosophique*, n° 15, 2021, p. 113-124.
- PALTRINIERI Luca, « De quelques sources de Maladie mentale et personnalité. Réflexologie pavlovienne et critique sociale », dans BASSO Elisabetta et BERT Jean-François (dir.), *Foucault à Münsterlingen. Aux origines de l'Histoire de la folie*, Paris, EHESS, « Représentations », 2015, p. 197-219.
- POTTE-BONNEVILLE Mathieu, « Les corps de Michel Foucault », *Cahiers philosophiques*, vol. 130, n° 3, 2012, p. 72-94.
- REVEL Judith, « Identity, Nature, Life. Three Biopolitical Deconstructions » (2009), dans LEMM Vanessa et VATTER Miguel (dir.), *The Government of Life. Foucault, Biopolitics and Neoliberalism*, New York, Fordham University Press, « Forms of Living », 2014, p. 112-124.
- REVEL Judith, *Foucault. Une pensée du discontinu*, Paris, Mille et une nuits, « Essai », 2010.
- SABOT Philippe, *Lire Les Mots et les choses de Michel Foucault*, Paris, PUF, « Quadrige. Manuels », 2006.
- SABOT Philippe, « Sujet, pouvoir et normes. De Foucault à Butler », dans JOLLY Édouard et SABOT Philippe (dir.), *Michel Foucault. À l'épreuve du pouvoir. Vie, sujet, résistance*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, « Philosophie », 2013, p. 59-74.
- SABOT Philippe, « De Foucault à Macherey, penser les normes », *Methodos* [en ligne], n° 16, 2016, consulté le 23 mai 2023, URL : <http://journals.openedition.org/methodos/4652>.

- SABOT Philippe, « Discipliner et guérir. La “réalité” comme enjeu du pouvoir psychiatrique selon Foucault », dans IRRERA Orazio (dir.), *La pensée politique de Foucault*. Paris, Kimé, « Philosophie en cours », 2017, p. 157-170.
- SABOT Philippe, « Réflexions sur la question “Psy”. L’enjeu de la psychanalyse selon Castel et Foucault », dans BOEHRINGER Sandra et LAUFER Laurie (dir.), *Après Les Aveux de la chair. Généalogie du sujet chez Michel Foucault*, Paris, EPEL, « Les grands classiques de l'érotologie moderne », 2020, p. 99-116.
- SAUVAGNARGUES Anne, *Deleuze et l'art*, Paris, PUF, « Lignes d'art », 2005.
- SAUVAGNARGUES Anne, *Deleuze. L'empirisme transcendantal*, Paris, PUF, « Philosophie d'aujourd'hui », 2009.
- SFORZINI Arianna, *Michel Foucault. Une pensée du corps*, Paris, PUF, « Philosophies », 2014.
- SIBERTIN-BLANC Guillaume, « Pour un naturalisme vitaliste. Les devenirs et la culture », *Methodos* [en ligne], n° 2, 2002, consulté le 24 mai 2023. URL : <http://journals.openedition.org/methodos/92>.
- SIBERTIN-BLANC Guillaume, *Politique et clinique. Recherche sur la philosophie pratique de Gilles Deleuze*, thèse de doctorat, sous la direction de MACHEREY Pierre, université Lille III, 2006 (dactyl.).
- SIBERTIN-BLANC Guillaume, « Deleuze et les minorités. Quelle “politique” ? », *Cités*, n° 40, vol. 4, 2009, p. 39-57.
- SIBERTIN-BLANC Guillaume, *Deleuze et l'Anti-Œdipe. La production du désir*, Paris, PUF, « Philosophies », 2010.
- SIBERTIN-BLANC Guillaume, « D'une conjoncture l'autre. Guattari et Deleuze après-coup », *Actuel Marx*, vol. 52, n° 2, 2012, p. 28-47.
- SIBERTIN-BLANC, *Politique et État chez Deleuze et Guattari. Essai sur le matérialisme historico-machinique*, Paris, PUF, « Actuel Marx Confrontation », 2013.
- SIBERTIN-BLANC Guillaume, « La pulsion de mort dans la schizoanalyse », dans MILISAVLJEVIC Vladimir et SIBERTIN-BLANC Guillaume (dir.), *Deleuze et la violence*, Toulouse, EuroPhilosophie, 2017, p. 116-132.
- TAYLAN Ferhat, « Les stratégies de la psyché de Foucault à Butler », *Incidence*, n° 4-5, 2008/2009, p. 277-321.
- TAGA Shigeru, « Foucault et Guattari au croisement de la théorie du micro-pouvoir et de la psychothérapie institutionnelle », dans OULC'HEN Hervé (dir.), *Usages de Foucault*, Paris, PUF, « Pratiques théoriques », p. 99-107.
- VERGRIETE Quentin, « Schizoanalyses... ? », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, vol. 101, n° 2, 2022, p. 113-128.
- VILLANI Arnaud, *La Guêpe et L'orchidée. Essai sur Gilles Deleuze*, Paris, Belin, « L'Extrême contemporain », 1999.
- ZOURABICHVILI François, *Le Vocabulaire de Deleuze*, Paris, Ellipses, « Le vocabulaire de... » 2003.

3. AUTRES TEXTES MOBILISÉS

3.1. *Études philosophiques*

- ADORNO Theodor et BENJAMIN Walter, *Correspondance Adorno-Benjamin*, tr. fr. IVERNEL Philippe, Paris, La Fabrique, 2003.
- ALTHUSSER Louis, « Philosophie et sciences humaines » (1963), dans *Solitude de Machiavel*, Paris, PUF, « Actuel Marx confrontation », 1998.
- ALTHUSSER Louis, *Psychoanalyse et sciences humaines. Deux conférences* (1963-1964), Paris, Librairie générale française, « Le livre de poche », 1996.
- ALTHUSSER Louis, *Pour Marx* (1965), Paris, La Découverte, « Poche. Sciences humaines et sociales », 2005.
- ALTHUSSER Louis, « Idéologie et appareils idéologiques d'État. Notes pour une recherche » (1970), dans *Sur la reproduction*, Paris, PUF, « Actuel Marx Confrontations », 2011, p. 263-319.
- ALTHUSSER Louis, *Écrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan* (1964-1980), Paris, Stock/IMEC, 1993.
- ANDLER Daniel, *La Silhouette de l'humain. Quelle place pour le naturalisme dans le monde d'aujourd'hui ?*, Paris, Gallimard, « Essais », 2016.
- ANDLER Daniel et VISENTINI Guénaél, « Psychoanalyse et neurosciences cognitives. Un entretien avec Daniel Andler », *In Analysis*, vol. 5, n° 3, 2021, p. 222-236.
- AUDIER Serge, *Néo-libéralisme(s). Une archéologie intellectuelle*, Paris, Grasset, « Mondes vécus », 2012.
- BALIBAR Étienne, « Fascisme, psychanalyse, freudo-marxisme », dans *La Crainte des masses*, Paris, Galilée, 1997, p. 305-319.
- BALIBAR Étienne, « Le structuralisme. Une destitution du sujet ? », *Revue de Métaphysique et de morale*, vol. 45, n° 1, 2005, p. 5-22.
- BENOIT Audrey, *Trouble dans la matière. Pour une épistémologie matérialiste du sexe*, Paris, Éditions de la Sorbonne, « Philosophies pratiques », 2019.
- BRUSCHI Fabio, « Le sujet entre inconscient et idéologie. Althusser et la tentation du freudo-marxisme », *Meta*, vol. 6, n° 1, 2014, p. 288-319.
- BUTLER Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* (1990), tr. fr. KRAUS Cynthia, Paris, La Découverte, « Poche », 2006.
- BUTLER Judith, *La vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théorie* (1997), tr. fr. MATTHIEUSSENT Brice, Paris, Léo Scheer, « Non et non », 2002.
- CANGUILHEM Georges, « Qu'est-ce que la psychologie ? » (1956), dans *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1995, p. 288-319.
- DARDOT Pierre et LAVAL Christian, *La Nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale* (2009), Paris, La Découverte, « Poche. Sciences humaines et sociales », 2010.

- DAVIDSON Arnold, *L'Émergence de la sexualité. Épistémologie historique et formation des concepts* (2001), tr. fr. Dauzat Pierre-Emmanuel, Paris, Albin Michel, « Bibliothèque Albin Michel Idées », 2005.
- DEMAZEUX Steeves, *Qu'est-ce que le DSM ? Genèse et transformations de la bible américaine de la psychiatrie*, Paris, Ithaque, « philosophie, anthropologie, psychologie », 2013.
- DERRIDA Jacques, « Spéculer – Sur “Freud” », dans *La Carte postale de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, « La philosophie en effet », 1980, p. 275-437.
- FOREST Denis, *Neurosepticisme. Les sciences du cerveau sous le scalpel de l'épistémologue*, Paris, Ithaque, « philosophie, anthropologie, psychologie », 2014.
- FOREST Denis, *Neuropromesses. Une enquête philosophique sur les frontières des neurosciences*, Paris, Ithaque, « philosophie, anthropologie, psychologie », 2022.
- GENEL Katia, « École de Francfort et freudo-marxisme. Sur la pluralité des articulations entre psychanalyse et théorie de la société », *Actuel Marx*, vol. 59, n° 1, 2016, p. 10-25.
- GILLOT Pascale, *L'Esprit. Figures classiques et contemporaines*, Paris, CNRS Éditions, 2007.
- GILLOT Pascale, *Althusser et la psychanalyse*, Paris, PUF, « Philosophies », 2009.
- GILLOT Pascale, « Les neurosciences cognitives : un “matérialisme cartésien” ? », *Cités*, vol. 65, n° 1, 2016, p. 157-174.
- GILLOT Pascale, « L'effacement contemporain de la césure anthropologique. Naturalisation de l'humain et occultation du social dans l'ordre néo-libéral », dans DELUCHEY Jean-François et CHAMPROUX Nathalie (dir.), *La valeur néolibérale de l'humain. Capitalisme et biopolitique à l'ère pandémique*, Paris, Kimé, « Détours littéraires », 2022, p. 69-93.
- GRANEL Gérard, « L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure » (1968), dans *Traditionis traditio*, Paris, Gallimard, « Le chemin », 1972, p. 179-230.
- HARDT Michael et NEGRI Antonio, *Empire*, tr. fr. CANAL Denis-Armand, Paris, Exils, « Essais », 2000.
- HOQUET Thierry, « L'alternaturalisme. Comment travailler le naturalisme de l'intérieur », *Esprit*, vol. 411, n° 1, 2015, p. 41-51.
- IRRERA Orazio, « Autour de l'“infra-idéologie” : être sujet, entre normes et idéologie », *Methodos* [en ligne], n° 16, 2016, consulté le 23 mai 2023, URL : <https://journals.openedition.org/methodos/4670>.
- KLOSSOWSKI Pierre, *Nietzsche et le cercle vicieux*, Paris, Mercure de France, 1969.
- LYOTARD Jean-François, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Minuit, « Critique », 1979.
- MACHEREY Pierre, *Le Sujet des normes*, Paris, Amsterdam, 2014.
- MARX Karl, *Manuscrits de 1844. Économie politique et philosophie*, tr. fr. BOTTIGELLI Émile, Paris, Éditions sociales, 1972.
- MARX Karl et ENGELS Friedrich, *L'Idéologie allemande.*, tr. fr. AUGIER Henri, BADIA Gilbert, BAUDRILLARD Jean, CARTELLE Renée, Paris, Éditions sociales, 1968.
- MERLEAU-PONTY Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1945.

- POLITZER Georges, *Critique des fondements de la psychologie. La psychologie et la psychanalyse* (1928), Paris, PUF, « À la pensée », 1967.
- RICŒUR Paul, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Seuil, « L'ordre philosophique », 1965.
- SARTRE Jean-Paul, *Critique de la Raison dialectique. Tome I. Théorie des ensembles pratiques*, « Bibliothèque de philosophie », Paris, Gallimard, 1960.
- SIBERTIN-BLANC Guillaume, « Une *scientia sexualis* face à la mystique fasciste », *Actuel Marx*, vol. 59, n° 1, 2016, p. 53-67.
- SIMONDON Gilbert, *L'individu et sa genèse physico-biologique. L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Paris, PUF, « Épiméthée », 1964.
- WAHL François, *Qu'est-ce que le structuralisme ? 5. Philosophie. La philosophie entre l'avant et l'après du structuralisme*, Paris, Seuil, « Points », 1973.
- ŽIŽEK Slavoj, *The Sublime Object of Ideology*, Londres, Verso, 1989.
- ŽIŽEK Slavoj, *Ils ne savent pas ce qu'ils font. Le sinthome idéologique* (1990), Paris, PUF, « Perspectives critiques », 2016.

3.2. Études psychanalytiques, psychiatriques et psychologiques

- AYME Jean, « Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle », dans DELION Pierre (dir.) *Actualité de la psychothérapie institutionnelle*, Vigneux, Matrice, « Pratique de l'institutionnel », 1994, p. 32-69.
- AYOUCH Thamy, *Psychanalyse et hybridité. Genre, colonialité, subjectivations*, Louvain, Leuven University Press, « figures de l'inconscient », 2018.
- BARNES Mary et BERKE Joseph, *Mary Barnes. Un voyage à travers la folie*, tr. fr. DAVIDOVICI Mireille, Paris, Seuil, 1973.
- BASAGLIA Franco, *L'Institution en négation. Rapport sur l'hôpital psychiatrique de Gorizia* (1968), tr. fr. BONALUMI Louis, Paris, Seuil, « Combats », 1970.
- BASAGLIA Franco, « L'assistance psychiatrique comme problème anti-institutionnel. Une expérience italienne », *L'Information psychiatrique*, vol. 47, n° 2, 1971, p. 159-165.
- BATESON Gregory, « Vers une théorie de la schizophrénie », dans *Vers une écologie de l'esprit. Tome II*, tr. fr. DROSSO Ferial et LOT Laurencine, Paris, Seuil, « Recherches anthropologiques », 1980, p. 9-34.
- BELLAHSEN Matthieu, *La santé mentale. Vers un bonheur sous contrôle*, Paris, La Fabrique, 2014.
- BLEULER Eugen, *Dementia Praecox, ou groupe des schizophrénies* (1911), tr. fr. VIALARD Alain, Paris, EPEL/GREC, 1993.
- BONNAFÉ Lucien, « Les journées psychiatriques », *Le Médecin français*, vol. 5, n° 39, 1945, p. 11.
- BONNAFÉ Lucien, *Désaliéner ? Folie(s) et société(s)*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, « Chemins cliniques », 1992.

- BONNAFÉ Lucien, « Psychiatrie en résistance », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, vol. 24, n° 1, 1995, p. 11-27.
- BOURLEZ Fabrice, *Queer psychanalyse. Clinique mineure et déconstructions du genre*, Hermann, « Psychanalyse en questions », 2018.
- CHAUMONT Franck, « Folie, désaliénisme, psychanalyse », *Psychanalyse*, vol. 34, n° 3, 2015, p. 83-98.
- COOPER David, *Psychiatrie et anti-psychiatrie* (1967), tr. fr. BRAUDEAU Michel, Paris, Seuil, « Le champ freudien », 1970.
- COOPER David, *Le langage de la folie. Exploration dans l'hinterland de la révolution*, tr. fr. FREY Nicole et DE FRÉMINVILLE Bernard, Paris, Seuil, « Combats », 1978.
- DEVEREUX Georges, *Ethnopsychanalyse complémentariste*, tr. fr. JOLAS Tina et GOBARD Henri, Paris, Flammarion, « Nouvelle bibliothèque scientifique », 1972.
- FANON Frantz, *Peau noire, Masques blancs*, Paris, Seuil, « Esprit », 1952.
- FREUD Sigmund, *Sur le rêve* (1901), tr. fr. MANNONI Olivier, Paris, Payot et Rivages, « Petite bibliothèque Payot », 2016.
- FREUD Sigmund, « L'Homme aux rats. Un cas de névrose obsessionnelle » (1909), dans *Cinq psychanalyses. Dora, Le petit Hans, L'homme aux rats, Le président Schreber, L'homme aux loups*, tr. fr. COHEN Cédric et MANNONI Olivier, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2017, p. 383-501.
- FREUD Sigmund, *Pour introduire le narcissisme* (1914), tr. fr. MANNONI Olivier, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2012.
- FREUD Sigmund, *Métapsychologie* (1915), tr. fr. LAPLANCHE Jean et PONTALIS Jean-Bertrand, Paris, Gallimard, « Idées », 1968.
- FREUD Sigmund, « Le Moi et le Ça » (1923), tr. fr. LAPLANCHE Jean, dans *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot », 2001, p. 243-305.
- FREUD Sigmund, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), tr. fr. LAPLANCHE Jean, dans *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2001, p. 47-128.
- FREUD Sigmund, *Névrose et psychose* (1924), tr. fr. NEUBURGER Nicolas, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2013.
- FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation* (1930), tr. fr. WEILL Aline, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2010.
- FROMM Erich, *La peur de la liberté* (1941), tr. fr. ERDHART Lucie et MAYOL Séverine, Lyon, Parangon/Vs, « Situations et critiques », 2010.
- GORI Roland et DEL VOLGO Marie-José, *La Santé totalitaire. Essai sur la médicalisation de l'existence*, Paris, Denoël, « L'Espace analytique », 2005.
- GREEN André, « L'objet (a) de J. Lacan », *Cahiers pour l'analyse*, n° 3, 1966, p. 15-37.
- HOCHMANN Jacques, *Pour une psychiatrie communautaire. Thèses pour une psychiatrie des ensembles*, Paris, Seuil, « Esprit », 1971.
- JUNG Carl Gustav, *L'Homme à La Découverte de son âme. Structure et fonctionnement de l'inconscient* (1944), tr. fr. CAHEN Roland, Paris, Albin Michel, 1987.

- KRAFFT-EBING Richard (von), *Psychopathia sexualis. Avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle. Étude médico-légale* (1886), tr. fr. LAURENT Émile et CSAPO Sigismond, Paris, Georges Carré, 1895.
- LACAN Jacques, *Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et vérité dans la névrose* (1953), Paris, Seuil, « Le champ freudien », 2007
- LACAN Jacques, « Actes du congrès de Rome », *La Psychanalyse*, n° 1, 1956, p. 199 à 255.
- LACAN Jacques, *Le Séminaire. Livre III. Les psychoses. 1955-1956*, Paris, Seuil, « Le champ freudien », 1981.
- LACAN Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, « Le champ freudien », 1966.
- LACAN Jacques, *Le Séminaire. Livre XI. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. 1964*, Paris, Seuil, « Le champ freudien », 1973.
- LAGACHE Daniel, *L'Unité de la psychologie. Psychologie expérimentale et psychologie clinique* (1949), Paris, PUF, « Quadrige », 2008.
- LAGACHE Daniel, « De la psychanalyse à l'analyse de la conduite » (1949), dans *Le psychologue et le criminel. Œuvres 2. 1947-1952*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse », 1979, p. 75-96.
- LAGACHE Daniel, « La psychanalyse et la structure de la personnalité » (1961), dans *Agressivité, structure de la personnalité et autres travaux. Œuvres 4. 1956-1962*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse », 1982, p. 191-237.
- LAING Ronald David, *Soi et les autres* (1961), tr. fr. LAMBRICHS Gilberte, Paris, Gallimard, « Les Essais », 1971.
- LAING Ronald David, *La Politique de l'expérience. Essai sur l'aliénation suivi de L'Oiseau de paradis* (1967), tr. fr. ELSÉN Claude, Paris, Stock, 1969.
- LAPLANCHE Jean et PONTALIS Jean-Bertrand, « Fantasme originaire, fantasmes des origines et origine du fantasme », *Les Temps modernes*, n° 215, 1964, p. 1844-1846.
- LAPLANCHE Jean et PONTALIS Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse* (1967), Paris, PUF, « Quadrige », 2002.
- LEBRUN Jean-Pierre, *La Perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Denoël, Paris, 2007.
- MANNONI Maud, *Le Psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, Paris, Seuil, « Le champ freudien », 1970.
- MARCUSE Herbert, *Éros et civilisation. Contribution à Freud*, tr. fr. FRAENKEL Boris et NÉNY Jean-Guy, Paris, Minuit, « Arguments », 1976.
- MAYER Catherine (dir.), *Le Livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud* (2005), Paris, 10/18, « Fait et cause », 2007.
- MELMAN Charles, *L'Homme sans gravité. Jouir à tout prix. Entretiens avec Jean-Pierre Lebrun*, Paris, Denoël, « Médiations », 2003.
- MELMAN Charles, *La Nouvelle économie psychique. La façon de penser et de jouir aujourd'hui*, Paris, Érès « Humus. Subjectivité et lien social », 2009.
- MILLER Jacques-Alain (dir.), *L'Anti-livre noir de la psychanalyse*, Paris, Seuil, « Essais », 2006.
- MINKOWSKI Eugène, « La genèse de la notion de schizophrénie et ses caractères essentiels », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 1, n° 1, 1925, p. 193-236.

- NATHAN Tobie (dir.), *La Guerre des psys. Manifeste pour une psychothérapie démocratique*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006.
- PAGÈS Robert, « Daniel Lagache et la psychologie sociale », *Psychologie française*, vol. 19, n° 4, 1974 p. 267-281.
- REICH Wilhelm, *La Fonction de l'orgasme* (1927), Paris, L'Arche, « Le sens de la marche », 1971.
- REICH Wilhelm, *La Psychologie de masse du fascisme* (1933), tr. fr. KAMNITZER Pierre, Paris, Payot, « Petite bibliothèque Payot », 2001.
- REICH Wilhelm, *La Crise sexuelle. Critique de la réforme sexuelle bourgeoise* suivi de *Matérialisme dialectique et psychanalyse*, tr. fr. TÉNINE Maurice, Paris, Éditions sociales internationales, « problèmes », 1934.
- REICH Wilhelm, *La Lutte sexuelle des jeunes* (1966), tr. fr. BROHM Jean-Marie et KNIEF John, Paris, Maspero, « Petite collection Maspero », 1972.
- SKINNER Burrhus Frederic, *Verbal Behavior* (1957), Acton, Copley, 1992.

3.3. Études historiques, anthropologiques et sociologiques

- CALLON Michel et LATOUR Bruno (dir.), *La science telle qu'elle se fait. Anthologie de la sociologie des sciences de langue anglaise*, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui. Anthropologie des sciences et des techniques », 1991.
- CASTEL Robert, « L'institution psychiatrique en question », *Revue française de sociologie*, vol. 12, n° 1, 1971, p. 57-92.
- CASTEL Robert, *Le Psychanalisme*, Paris, Maspero, « Textes à l'appui. Série psychiatrie », 1973.
- CASTEL Robert, *La Gestion des risques. De l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse* (1981), Paris, Minuit, « Reprise », 2011.
- CASTEL Françoise, CASTEL Robert et LOVELL Anne, *La Société psychiatrique avancée. Le modèle américain*, Paris, Grasset, 1979.
- DONZELOT Jacques, *La Police des familles*, Paris, Minuit, « Critique », 1977.
- DOSSE François, *Histoire du structuralisme. Tome I. Le champ du signe, 1945-1966*, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui. Histoire contemporaine », 1991.
- FOURQUET François et MURARD Lion (dir.), *Généalogie du Capital 1. Les équipements du pouvoir*, Paris, *Recherches*, n° 13, 1973.
- FOURQUET François et MURARD Lion (dir.), *Histoire de la psychiatrie de secteur ou le secteur impossible ?*, Paris, *Recherches*, n° 17, 1975.
- GABARRON-GARCIA Florent, *Histoire populaire de la psychanalyse*, Paris, La Fabrique, 2021.
- GOFFMAN Erving, *Asiles. Étude sur la condition des malades mentaux*, tr. fr. LAINÉ Liliane, Paris, Minuit, « Le sens commun », 1968.
- JACOBY Russell, *Social Amnesia. A critique of Conformist Psychology from Adler to Laing*, Boston, Beacon Press, 1975.
- LÉVI-STRAUSS Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958.

LÉVI-STRAUSS Claude, « L'efficacité symbolique », *Revue de l'histoire des religions*, vol. 135, n° 1, 1949, p. 5-27.

MUMFORD Lewis, « La première mégamachine », tr. fr. Jean GALLAY, *Diogène*, vol. 55, n° 3, 1966, p. 3-20.

OHAYON Annick, *Psychologie et psychanalyse en France. L'impossible rencontre. 1919-1969*, Paris, La Découverte, « Textes à l'appui. Psychanalyse et société », 1999.

QUINON Manuel, *La réception en France d'Herbert Marcuse (1956-1968). Phénoménologie d'une conscience critique*, Mémoire de DEA, sous la direction de BERTHELOT Jean-Michel, université Paris IV-Sorbonne, 2003 (dactyl.).

3.4. Études biologiques et neuroscientifiques

CANGUILHEM Georges, *Le Normal et le pathologique*, Paris, PUF, « Galien », 1966.

CHANGEUX Jean-Pierre, *L'Homme neuronal*, Paris, Fayard, « Le temps des sciences ».

MORANGE Michel, WOLFF Francis et WORMS Frédéric (dir.), *L'Homme neuronal, trente ans après. Dialogue avec Jean-Pierre Changeux*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2016.

3.5. Études linguistiques, sémiologiques et sémiotiques

BAUDRILLARD Jean, *Amérique*, Paris, Grasset, 1986.

CHOMSKY Noam, « Un compte rendu du "Comportement verbal" de R. F. Skinner » (1959), tr. fr. DUBOIS-CHARLIER Françoise, *Langages*, vol. 4, n° 16, 1969, p. 16-49.

SAUSSURE Ferdinand (de), *Cours de linguistique générale* (1916), Paris, Payot, « Études et documents Payot », 1971.

3.6. Études économiques

BECKER Gary, « Irrational Behavior and Economic Theory », *Journal of Political Economy*, vol. 70, n° 1, 1962, p. 1-13.

MARX Karl, « Introduction générale à la critique de l'économie politique » (1857), tr. fr. Louis ÉVRARD Louis et RUBEL Maximilien, dans *Œuvres. Économie I*, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1963, p. 231-266.

3.7. Autres sources

ARTAUD Antonin, « Pour en finir avec le jugement de Dieu », 84, n° 5-6, 1948.

BÉGUIN Albert, « Qui est fou ? », *Esprit*, vol. 20, n° 12, 1952, p. 777-788.

- BONNAFÉ Lucien, FOLLIN Sven, KESTEMBERG Jean, KESTEMBERG Évelyne, LEOVICI Serge, LE GUILLANT Louis, MONNEROT Émile et SHENTOUB Salem, « Autocritique. La psychanalyse, idéologie réactionnaire », *La nouvelle critique*, n° 7, juin 1949, p. 57-72.
- COPFERMANN Émile et FRAENKEL Boris (dir.), *Sexualité et répression*, Paris, Maspero, *Partisans*, n° 32-33, 1966.
- GORI Roland, CASSIN Barbara, LAVAL Christian (dir.), *L'Appel des appels. Pour une insurrection des consciences*, Paris, Fayard, « Mille et une nuits », 2009.
- HOCQUENGHEM Guy (dir.) *Trois milliards de pervers. Grande encyclopédie des homosexualités*, Paris, *Recherches*, n° 12, 1973.
- PRECIADO Paul, *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes*, Paris, Grasset, 2020.

INDEX DES NOMS

A

ADORNO, T. W., 106, 107, 454
AGAMBEN, G., 364
ALAJOUANINE, T., 25
ALLIEZ, É., 345
ALLOUCH, J., 422, 423, 449
ALTHUSSER, L., 39, 88, 96, 103, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 127, 286, 287, 288, 454
ANDLER, D., 357, 358, 362, 454
ANTONIOLI, M., 62, 217, 224, 450
ARTAUD, A., 188, 215, 460
ASTIER, F., 62, 450
AUDIER, S., 325, 454
AYME, J., 133, 456
AYOUCHE, T., 12, 283, 407, 417, 423, 450, 456

B

BACHELARD, G., 141
BADIOU, A., 79, 81, 91, 110, 450
BALIBAR, É., 87, 109, 234, 450, 454
BARBIN, H., 283
BARNES, M., 195, 456
BARTHES, R., 88, 376
BASAGLIA, F., 147, 148, 150, 151, 161, 163, 165, 166, 167, 168, 169, 201, 456
BASAGLIA-ONGARDO, F., 163
BASSO, E., 43, 47, 136, 137, 138, 450
BATESON, G., 187, 456
BAUDRILLARD, J., 394, 460
BECKER, G., 380, 381, 382, 460
BÉGUIN, A., 134, 460
BELLAHSEN, M., 402, 456

BENJAMIN, W., 107, 454
BENOIT, A., 287, 454
BERGSON, H., 26, 27, 29, 31, 34, 35, 57
BERKE, J., 195, 456
BERT, J-F., 136, 146, 450
BINET, A., 40
BINSWANGER, L., 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 60, 219, 220
BLEULER, E., 219, 220, 456
BOEHRINGER, S., 405, 450
BONNAFÉ, L., 9, 53, 105, 132, 133, 456, 457, 461
BOURLEZ, F., 12, 457
BROCA, P., 393
BROHM, J-M., 108
BRUSCHI, F., 117, 118, 454
BUTLER, J., 279, 282, 428, 450, 454
BUTLER, S., 217

C

CALLON, M., 65, 459
CANGUILHEM, G., 17, 70, 71, 141, 142, 291, 454, 460
CASSIN, B., 356, 461
CASTEL, R., 7, 8, 9, 12, 13, 141, 143, 145, 146, 148, 149, 150, 153, 161, 195, 274, 275, 276, 356, 359, 360, 361, 373, 374, 383, 385, 386, 387, 388, 409, 443, 451, 459
CASTEL, F., 383, 459
CHANGEUX, J-P., 360, 361, 362, 460
CHAPSAL, M., 80
CHARCOT, J-B., 164
CHAUMONT, F., 133, 457
CHEDRI, S., 356

CHOMSKY, N., 370, 378, 394, 460

CLARK-WILLIAMS, M., 66

COLUCCI, M., 201, 301, 450

COOPER, D., 141, 142, 143, 147, 149, 166,
167, 168, 169, 171, 193, 194, 201, 400,
450, 457

COPFERMANN, É., 107, 461

D

DARDOT, P., 408, 409, 410, 454

DAUMÉZON, G., 39, 53

DAVID-MÉNARD, M., 34, 450

DAVIDSON, A., 236, 237, 427, 455

DEFERT, D., 159

DEL VOLGO, M-J., 355, 457

DELAY, J., 25, 39

DEMAZEUX, S., 366, 367, 455

DERRIDA, J., 140, 162, 170, 237, 239, 450,
451, 455

DESCARTES, R., 88, 162, 394

DEVEREUX, G., 12, 457

DIAKTINE, R., 117

DONZELOT, J., 204, 459

DORON, C-O., 110

DOSSE, F., 24, 25, 49, 50, 51, 52, 75, 92, 103,
125, 451, 459

E

ENGELS, F., 183, 194, 455

ÉPICURE, 283

ERIBON, D., 39, 87, 451

ESPOSITO, R., 364

ESQUIROL, J-É., 164, 172

ESTERSON, A., 147

EY, H., 39, 133, 142, 451

F

FANON, F., 12, 457

FARGE, M., 172, 282, 451

FEUERBACH, L., 183

FOLLIN, S., 9, 105, 461

FOREST, D., 360, 361, 455

FOURQUET, F., 133, 168, 459

FRAENKEL, B., 107, 461

FRESSARD, O., 62, 450

FREUD, S., 12, 14, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31,
32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 42, 43, 44, 47,
49, 50, 53, 55, 58, 59, 60, 61, 64, 68, 69,
72, 76, 77, 79, 80, 81, 85, 87, 88, 95, 97,
98, 99, 103, 105, 106, 107, 109, 110, 111,
112, 113, 114, 115, 116, 119, 132, 138,
139, 140, 142, 158, 178, 181, 182, 185,
194, 213, 214, 217, 220, 221, 222, 226,
235, 237, 239, 262, 275, 303, 361, 362,
363, 399, 442, 457

FREUD, A., 68

FROMM, E., 105, 106, 107, 109, 112, 457

G

GABARRON-GARCIA, F., 13, 208, 451, 459

GARO, I., 59, 116, 451

GENEL, K., 107, 455

GILLOT, P., 114, 115, 119, 357, 363, 455

GOFFMAN, E., 145, 459

GORI, R., 355, 356, 372, 451, 457, 461

GRANEL, G., 183, 455

GREEN, A., 96, 457

GROS, F., 83, 137, 138, 407, 451

GUSDORF, G., 39, 51

H

HABER, S., 279, 451

HALEY, J., 187

HARDT, M., 395, 455

HEIDEGGER, M., 40

HERMANT, É., 12

HJELMSLEV, L., 179

HOCHMANN, J., 192, 457

HOCQUENGHEM, G., 168, 461

HOQUET, T., 110, 455

HUME, D., 26, 27, 57

HUSSERL, E., 40, 42, 44, 47

I

IRRERA, O., 287, 291, 451, 455

J

JACKSON, D., 187

JACOBY, R., 106, 459
JACQUES, V., 217, 450
JACQUOT, B., 419
JAKOBSON, R., 96, 394
JUNG, C. G., 85, 457

K

KAAN, H., 246
KAFKA, F., 224, 415, 416
KANT, E., 180
KECK, F., 313, 451
KERSLAKE, C., 122, 451
KESTEMBERG, É., 9, 105, 461
KESTEMBERG, J., 9, 105, 461
KLEIN, M., 44
KLOSSOWSKI, P., 227, 455
KRAEPELIN, E., 219, 220
KRAFFT-EBING, R., 30, 39, 246, 458
KRTOLICA, I., 217, 450

L

Lacan, J., 11, 14, 25, 33, 34, 36, 37, 39, 43, 44, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 55, 58, 62, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 85, 87, 88, 90, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 110, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 125, 127, 130, 132, 133, 138, 149, 153, 158, 179, 181, 182, 183, 184, 186, 203, 208, 222, 275, 363, 377, 408, 422, 434, 457, 458
LAGACHE, D., 25, 33, 39, 40, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 85, 105, 112, 133, 137, 361, 458
LAGRANGE, J., 134, 240, 451
LAING, R. D., 106, 147, 149, 166, 167, 168, 169, 171, 193, 194, 195, 201, 219, 400, 458
LAPLANCHE, J., 185, 213, 458
LATOUR, B., 65, 459
LAUFER, L., 421, 422, 451, 452
LAVAL, C., 356, 408, 409, 410, 454, 461
LE GUILLANT, L., 9, 53, 105, 461
LEBOVICI, S., 9, 105, 461
LEBRUN, J-P., 408, 409, 458

LEGRAND, S., 237, 291, 452
LEIBNIZ, G. W., 95
LÉVI-STRAUSS, C., 72, 73, 74, 80, 88, 93, 95, 96, 459, 460
LEWIN, K., 53, 105
LORENZINI, D., 404, 405, 409, 425, 427, 450, 452
LOVELL, A., 383, 459
LUCRÈCE, 283
LUTHER, M., 194
LYOTARD, J-F., 11, 455

M

MACHEREY, P., 287, 290, 291, 292, 451, 452, 455
MANNONI, M., 148, 149, 150, 458
MARCUSE, H., 105, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 293, 363, 458
MARX, K., 53, 59, 96, 99, 109, 111, 112, 113, 114, 115, 132, 178, 182, 183, 194, 234, 291, 334, 455, 460
MAYER, C., 352, 458
MÉJAT, G., 183, 452
MELMAN, C., 409, 458
MERLEAU-PONTY, M., 40, 43, 455
MICHAUD, G., 53
MILLER, J-A. 352, 458
MINKOWSKI, E., 43, 219, 458
MONNEROT, É., 9, 105, 461
MORANGE, M., 360, 460
MORENO, J. L., 53, 105
MUMFORD, L., 342, 460
MURARD, L., 133, 168, 459

N

NADAUD, S., 174, 179
NATHAN, T., 12, 352, 459
NEGRI, T., 16, 158, 343, 344, 391, 393, 395, 447, 455
NIETZSCHE, F., 15, 26, 28, 29, 31, 34, 35, 57, 58, 59, 60, 80, 99, 140, 178, 227, 228, 266, 284, 293, 414, 415

O

OHAYON, A., 25, 65, 67, 105, 112, 133, 460
OURY, J., 51, 52, 151, 193, 447

P

PAGÈS, R., 105, 459
PALTRINIERI, L., 134, 452
PARNET, C., 177, 225, 327, 446
PASCAL, B., 292
PEIRCE, C. S., 376
PINEL, P., 139, 140, 172, 205
POE, E. A., 77, 96
POLITZER, G., 9, 39, 40, 43, 113, 456
PONTALIS, J-B., 185, 213, 458
POTTE-BONNEVILLE, M., 283, 452
PRADINES, M., 40
PRECIADO, P., 12, 461
PUTNAM, H., 357

Q

QUINON, M., 108, 460

R

REICH, W., 107, 108, 109, 111, 112, 196, 197,
198, 199, 214, 267, 293, 441, 459
REVEL, A., 404, 452
REVEL, J., 89, 312, 364, 452
RICŒUR, P., 214, 456
ROGERS, C., 105
ROSANVALLON, J., 217, 450
RÜSTOW, A., 324

S

SABOT, P., 9, 47, 82, 202, 233, 283, 291, 301,
452, 453
SACHER-MASOCH, L., 30, 31, 32, 34, 35, 57,
414, 415
SADE, 30, 32
SARTRE, J-P., 51, 54, 87, 456
SAUSSURE, F., 75, 76, 179, 370, 460

SAUVAGNARGUES, A., 33, 93, 94, 116, 178,
451, 453

SECELLART, M., 312, 324

SERVAN, J. M. A., 251

SFORZINI, A., 241, 301, 404, 452, 453

SHENTOUB, S., 9, 105, 461

SIBERTIN-BLANC, G., 12, 109, 123, 124, 175,
178, 181, 213, 214, 225, 293, 337, 416,
453, 456

SIMONDON, G., 230, 335, 418, 456

SKINNER, B. F., 378, 381, 459

SMITH, A., 194

SPINOZA, B., 91, 198, 216, 292

SQUVERER, A., 421, 452

T

TAGA, S., 168, 453

TAYLAN, F., 256, 453

TÉCHINÉ, A., 419

TOSQUELLES, F., 53, 132, 151, 447

TOURNIER, M., 25, 39

TUKE, W., 139, 140, 205

V

VERGRIETE, Q., 226, 453

VILLANI, A., 26, 453

VISENTINI, G., 358, 454

W

WAHL, F., 86, 456

WALLON, H., 134

WATANABE, M. 87

WEAKLAND, J., 187

WOLFF, F., 360, 460

WORMS, F., 360, 460

Z

ŽIŽEK, S., 106, 122, 456

ZOURABICHVILI, F., 91, 453

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	3
Introduction	5
i. Problème : opérativité critique et opérativité psychanalytique	6
ii. Démarche : variations critiques sur « la psychanalyse ».....	11
iii. Enjeux : philosophie, clinique et politique.....	15
iv. Cheminement : plan de l'étude.....	19

PREMIÈRE PARTIE.

ENJEUX DE LA PSYCHANALYSE À LA VEILLE DES ANNÉES 1970

Chapitre 1. Itinéraires personnels et jalons conceptuels	23
1.1. Deleuze et la psychanalyse : une interlocutrice nécessaire et légitime.....	25
1.1.1. Bergson, Nietzsche et Freud : l'ontologie contre la psychologie	26
1.1.2. Éléments pour une ontologie de l'inconscient.....	30
1.2. Foucault : philosophie ou psychologie	38
1.2.1. La psychanalyse contre la psychologie positive.....	39
1.2.2. Psychanalyse, phénoménologie et anthropologie existentielle.....	41
1.2.3. La psychanalyse entre renversement herméneutique et continuité institutionnelle	45
1.3. Guattari : la philosophie dans la clinique	49
1.3.1. La philosophie et ses usages chez Guattari	50
1.3.2. La philosophie lacanienne à l'épreuve de la pratique institutionnelle.....	52
1.4. Premières rencontres	56
1.4.1. Deux fronts contre le psychologisme	56
1.4.2. Deleuze et Foucault sur Nietzsche et Freud : ontologie et herméneutique	58
1.4.3. Sens et structure.....	61

Chapitre 2. L'inconscient et son sujet : enjeux théoriques.....	63
2.1. Psychologie et psychanalyse : le « retour à Freud ».....	64
2.1.1. Lacan et Lagache : la psychologie désunie	65
2.1.2. Le « retour à Freud » ou l'anti-psychologie	68
2.2. Une nouvelle scientificité pour la psychanalyse : le primat de l'ordre symbolique	71
2.2.1. La fonction symbolique comme caution scientifique.....	72
2.2.2. L'anthropologie structurale et la débiologisation de l'inconscient	73
2.2.3. La formalisation de l'inconscient et la dépendance du sujet	75
2.3. Un nouvel objet pour les sciences de l'homme : Foucault et l'inconscient.....	78
2.3.1. Le renouvellement de l'herméneutique moderne : l'inconscient comme objet-texte	78
2.3.2. De la représentation à la structure : la diversité thématique de l'inconscient	81
2.3.3. L'unité opératoire de l'antisubjectivisme	86
2.4. Une nouvelle logique de l'inconscient : Deleuze et la fondation ontologique du sens	90
2.4.1. L'identité ontologique du sens et de l'événement.....	91
2.4.2. L'ontologisation de la structure.....	92
2.4.3. L'inconscient : la structure et la case vide.....	94
2.5. Deleuze et Foucault avec et contre Lacan	98
2.5.1. Avec Lacan : le sujet entre dépendance et appartenance.....	98
2.5.2. Contre Lacan : structuralisme et politique.....	100
Chapitre 3. La psychanalyse et le pouvoir : enjeux pratiques	103
3.1. Inconscient et politique : le renouvellement lacanien du freudo-marxisme	104
3.1.1. Du culturalisme au naturalisme : un autre « retour à Freud »	105
3.1.2. Le retour à Freud et le retour à Marx : de l'analogie à l'idéologie.....	112
3.1.3. De l'imaginaire au réel : vers une pratique de l'inconscient	120
3. 2. Psychanalyse et institutions : de l'alter-psychiatrie à l'antipsychiatrie	130
3.2.1. Désaliénisme et psychanalyse : pour une institution autre	132
3.2.2. Histoire de la folie, psychanalyse et antipsychiatrie : allers et retours.....	135
3.2.3. En deçà de la structure et du sujet : vers des pratiques de l'institution	144

DEUXIÈME PARTIE.
POUVOIR, VIE ET SUBJECTIVITÉ

Chapitre 4. La voie négative : retours sur investissements	157
4.1. Foucault : les investissements antipsychiatriques du pouvoir	160
4.1.1. Antipsychiatrie et psychanalyse : la production de la folie dans la vérité.....	162
4.1.2. Quelques serrures rouillées : la violence, l'institution et la famille	169
4.2. Deleuze et Guattari : les investissements familialistes de l'inconscient.....	174
4.2.1. L'interprétation psychanalytique ou les usages paralogistiques de l'inconscient	177
4.2.2. Freud, Lacan et les synthèses de l'inconscient.....	182
4.3. Pouvoir et familialisme : les investissements de la psychanalyse	190
4.3.1. Deleuze et Guattari : application antipsychiatrique et déplacement freudo-marxiste	191
4.3.2. Foucault : le pouvoir familial et la « fonction-Psy »	200
Chapitre 5. La voie positive : la psychanalyse et son sujet	207
5.1. Deleuze et Guattari : une schizo-analyse du désir	211
5.1.1. Économie : une ontologie de la production désirante	213
5.1.2. Cartographies : le processus schizophrénique et les agencements du désir	218
5.1.3. Expérimentations : le corps sans organes et les positions du sujet.....	226
5.2. Foucault : une généalogie du sujet désirant	232
5.2.1. Économie du pouvoir et de la vérité : le mode de production psychanalytique	237
5.2.2. Intensification du pouvoir : du corps docile au corps sexuel	241
5.2.3. Vérité du désir : de l'examen psychiatrique à l'aveu psychanalytique	248
5.3. Désir, sujet, pouvoir : articulations politiques et divergence ontologique	258
5.3.1. Œdipe et schizophrénie : le statut du désir	260
5.3.2. Désir et pouvoir : le statut de la répression	265
Chapitre 6. Vers une voie critique : mode de production psychanalytique, pouvoir et vie.....	271
6.1. Vie et pouvoir : les fondements de la critique	273
6.1.1. Terrains de la microscopie : l'inconscient et le pouvoir.....	274
6.1.2. La vie du pouvoir : matérialité et productivité des rapports de force.....	277
6.2. De la normativité vitale à l'incorporation normalisatrice	285
6.2.1. De la nature à la culture : penser la normativité.....	287
6.2.2. Corps, individus et sujets : ancrer la normalisation.....	295

TROISIÈME PARTIE

DE LA CRITIQUE DU POUVOIR PSYCHANALYTIQUE À LA CRITIQUE PSYCHANALYTIQUE DU POUVOIR

Chapitre 7. Déploiements : Le devenir de la critique de la psychanalyse	309
7.2. Foucault : de la biopolitique à la gouvernementalité	311
7.2.1. Du « micro » au « macro » : biopolitique et dispositifs sécuritaires	312
7.2.2. De la vie au sujet : gouvernementalité et réflexivité	316
7.2.3. De la naturalisation à la gestion entrepreneuriale : libéralisme et néolibéralisme	320
7.3. Deleuze et Guattari : axiomatique, société de contrôle et capitalisme mondial intégré	327
7.3.1. Du « micro » au « macro » : micro-politique et axiomatique.....	330
7.3.2. Déqualification et requalification capitaliste de la vie : vers un capitalisme mondial intégré	334
7.3.3. Société de contrôle et subjectivation capitaliste : les deux pôles du CMI.....	339
Chapitre 8. Usages : le devenir critique de la psychanalyse	351
8.1. Naturalisation : biologisation et objectivation de la vie	357
8.1.1. De la médicalisation à la biologisation de la vie psychique	358
8.1.2. Du symbolique au naturel.....	361
8.1.3. La répartition fonctionnelle de la nature	364
8.1.4. La composition informationnelle de la vie psychique.....	367
8.2. Subjectivation : économie psychique et réflexivité gouvernementale	372
8.2.1. De l'incorporation comportementale à l'intégration psychique	373
8.2.2. L'information comportementale au point de vue pragmatique	375
8.2.3. Gestion environnementale et réflexivité néolibérale	380
8.3. Contrôle : le gouvernement des sujets	385
8.3.1. La psychanalyse et la nouvelle culture psychologique.....	387
8.3.2. La communication et l'inscription cérébrale du contrôle	390
8.3.3. Du cerveau à l'inconscient : subjectivités mass-médiatiques.....	396
8.3.4. Du contrôle de la psyché au gouvernement de soi	401
8.4. Pratiques : politiques de la vie psychique et politisation du champ « psy ».....	412
8.4.1. Alter-naturalisation : de la réduction biologique à la puissance de la vie	413
8.4.2. Alter-subjectivations : de l'éthique du sujet aux politiques de la psyché.....	420
8.4.3. Politisation : vie inconsciente et subjectivité de groupe.....	430
Conclusion. Problématisation de la psychanalyse et transformations de l'inconscient	439

Bibliographie.....	445
1. Œuvres de Deleuze, Guattari et Foucault	446
1.1. Ouvrages, textes et interventions de Deleuze	446
1.2. Ouvrages, textes et interventions de Guattari	447
1.3. Ouvrages de Deleuze et Guattari	447
1.4. Ouvrages, textes et interventions de Foucault	448
1.5. Texte de Deleuze et Foucault	449
2. Études sur Deleuze, Guattari et Foucault	449
3. Autres textes mobilisés	454
3.1. Études philosophiques	454
3.2. Études psychanalytiques, psychiatriques et psychologiques	456
3.3. Études historiques, anthropologiques et sociologiques	459
3.4. Études biologiques et neuroscientifiques	460
3.5. Études linguistiques, sémiologiques et sémiotiques	460
3.6. Études économiques	460
3.7. Autres sources	460
Index des noms	463

Deleuze, Guattari et Foucault critiques de la psychanalyse. Enjeux philosophiques, cliniques et politique

Résumé : Nous comparons dans cette thèse les critiques que Deleuze, Guattari et Foucault adressent respectivement à la psychanalyse. Notre objectif est de dégager les conditions d'un retournement de ces critiques et de la psychanalyse elle-même sur la contemporanéité « psy » (psychologique, psychiatrique, psychothérapeutique). Nous identifions le point commun entre Deleuze, Guattari et Foucault dans le souci qu'ils ont d'intégrer les effets de pouvoir de la psychanalyse à l'opérativité analytique que celle-ci confère à l'inconscient. Ce souci implique, pour ces auteurs, de repenser les fondements mêmes de la critique, ce qui s'effectue néanmoins chez chacun d'eux selon des modalités différentes. À partir d'une étude contextuelle des enjeux théoriques et pratiques de la psychanalyse à la veille des années 1970, nous montrons d'abord que l'originalité des critiques foucauldienne et guattaro-deleuzienne réside dans leur capacité à situer leur questionnement en deçà de la polarisation entre le sujet de l'inconscient et le pouvoir psychanalytique, afin d'analyser conjointement ces deux aspects. Nous exposons dans un deuxième temps les effets de jonction entre Deleuze, Guattari et Foucault dans les reproches qu'ils adressent à la psychanalyse (critique du « familialisme » et mise au jour d'un mode de production psychanalytique du sujet de désir), mais aussi ce qui les distingue dans l'analyse positive d'une économie du désir ou du pouvoir généralisable à l'ensemble du champ social. Un troisième moment de notre travail vise enfin à questionner la capacité d'une psychanalyse portée à son « point d'auto-critique » à diagnostiquer une économie sociale et psychique au sein de laquelle son rôle fonctionnel tend à être relayé par d'autres approches « psy ». À partir des pôles critiques de la vie, du sujet et du pouvoir, que les critiques de Deleuze, Guattari et Foucault permettent de redéfinir, nous nous attachons en particulier à étudier les modes de naturalisation, de subjectivation et de contrôle mis en place par ces approches, ainsi que les voies d'alter-naturalisation, d'alter-subjectivation et de politisation qu'une psychanalyse « auto-critique » pourrait promouvoir.

Mots-clés : Deleuze, Guattari, Foucault, psychanalyse, psychologie, psychiatrie, critique, clinique, politique, pouvoir, sujet, vie, inconscient

Deleuze, Guattari, and Foucault's Critiques of Psychoanalysis. Philosophical, Clinical, and Political Stakes

Abstract: In this thesis, I compare the critiques that Deleuze, Guattari, and Foucault respectively address to psychoanalysis. My goal is to extract the conditions for a reversal of these critiques and of psychoanalysis itself onto contemporaneity, particularly within the “psy” domain (psychological, psychiatric, psychotherapeutic). I identify a common concern among Deleuze, Guattari, and Foucault in their desire to integrate the power effects of psychoanalysis into the analytical operability it bestows upon the unconscious. For these authors, this concern implies a need to rethink the very foundations of critical work, albeit pursued by each of them through different modalities. Through a contextual study of the theoretical and practical stakes of psychoanalysis on the eve of the 1970s, I first demonstrate that the originality of Foucault's and Deleuze and Guattari's critiques lies in their ability to situate their questioning beneath the polarization between the subject of the unconscious and psychoanalytic power, in order to jointly analyze these two aspects. Secondly, I expound on the points of convergence between Deleuze, Guattari, and Foucault in their reproaches to psychoanalysis, but also what sets them apart in the positive analysis of an economy of desire or power that is generalizable to the entire social field. A third phase of my work aims to question the capacity of a psychoanalysis brought to the point of its “self-critique” to diagnose a social and psychic economy in which its functional role tends to be supplanted by other “psy” approaches. I particularly focus on studying the modes of naturalization, subjectivation, and control put in place by these approaches, as well as the paths of alter-naturalization, alter-subjectivation, and politicization that a “self-critical” psychoanalysis could promote.

Keywords: Deleuze, Guattari, Foucault, psychoanalysis, psychology, psychiatry, critique, clinic, politics, power, subjectivity, life, unconscious